ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques

SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

TELÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MEDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEURS :

Dr X. DARIEX ; Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME

COMITÉ DE RÉDACTION :

QUINZIÈME ANNÉE — 1905

PARIS — 6, rue Saulnier — PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15me Année — Janvier 1905 — N° 1.

FAUT-IL ÉTUDIER LE SPIRITISME?

Par Charles Richet.

Il y a un peu plus d'un demi-siècle, quelques phénomènes étranges se manifestèrent en Amérique, qui suscitèrent de nombreuses expériences et un intérêt universel. C'est de cette année 1847 que date véritablement le spiritisme. Certes on trouverait dans les livres anciens, hindous ou égyptiens, arabes ou latins, quelques indications vagues sur les soi-disant esprits; plus tard, l'hypothèse de forces intelligentes, différentes de l'homme et intervenant dans les destinées humaines, fut émise par certains penseurs isolés. Pourtant ces tentatives, que n'appuyait aucune expérimentation méthodique, étaient restées sans écho, de sorte que, tout bien considéré, le spiritisme, théorie et faits, ne date vraiment que de 1847.

Depuis cette époque il a pris une extension considérable. Eh bien! faut-il, comme pensent la plupart des savants tacitement ou ouvertement, le traiter par un dédaigneux silence, ou bien le soumettre à une étude attentive, réfléchie, methodique? Telle est la question que je me propose d'examiner ici.

Je n'entrerai pas dans le détail des faits; je ne poursuivrai aucune analyse des documents et des preuves. Mon intention est uniquement d'établir que la négation *à priori* est imprudente et contraire au véritable esprit scientifique.

C'est la seule démonstration que j'essayerai ici de faire. Si j'ai réussi dans ma dialectique, il faudra en conclure qu'un examen complet et profond du spiritisme s'impose à la conscience des savants. Évidemment je n'aurai pas par là même prouvé que les faits sont vrais, que la théorie est exacte, que l'on doit être spirite. Ce serait bien mal me comprendre. J'aurai simplement établi que le spiritisme mérite d'être étudié pour être, après cette étude, soit réfuté, soit accepté.

Pour ma démonstration je m'appuierai sur les aguments suivants:

1°. Il n'y a aucune contradiction entre les faits et théories du spiritisme et les faits positifs établis par la science.

2°. Le nombre des écrits, livres, mémoires, récits, notes, expériences est si considérable, et appuyé par de telles autorités, qu'il n'est pas permis de repousser ces innombrables documents sans une étude préalable approfondie.

3°. Notre science contemporaine est tellement peu avancée encore, par rapport à ce que seront un jour les connaissances humaines, que tout est possible, même ce qui nous parait le plus extraordinaire.

4°. Les absurdités psychologiques du spiritisme ne sont pas de nature à nous empêcher *à priori* d'étudier les faits expérimentaux.

I.

Avant tout, il faut montrer que le spiritisme n'est contradictoire d'aucun fait scientifique; car, s'il était en contradiction avec des faits dûment établis, il ne mériterait même pas d'être examiné.

Il est des verités mathématiques pour lesquelles toute contestation est inutile. Je conçois très bien qu'on se refuse d'emblée à examiner un mémoire où l'auteur

prétend avoir établi la quadrature du cercle, et démontré le mouvemant perpétuel; car ce sont là absurdités mathématiques.

Mais le spiritisme évolue dans un autre domaine, et il n'a rien à faire, ni de près, ni de loin, avec les vérités mathématiques. Il prétend à être rangé parmi les sciences expérimentales; donc il faut voir s'il est en contradiction avec ces sciences.

Les sciences expérimentales, physique, chimie, physiologie, sont tout aussi positives que les sciences mathématiques; mais elles en diffèrent par leur impuissance à donner une négation. Elles fournissent des faits; mais ne peuvent jamais prouver qu'un autre fait (non contradictoire) est impossible.

Ainsi l'oxygène se combine avec l'hydrogène pour former de l'eau. C'est un fait contre lequel nul autre fait ne pourra s'élever; mais il est parfaitement admissible que l'oxygène, qui paraît aujourd'hui un corps simple, soit un jour dédoublé en d'autres corps simples. Il est très possible, il est même vraisemblable, que nos théories sur la nature intime du phénomène chimique de la combinaison seront complètement renversées.

Peu importe; il n'en restera pas moins éternellement vrai que, dans les conditions actuelles, le gaz que nous appelons oxygène, en se combinant avec un gaz différent, gaz que nous appelons hydrogène, donne un corps liquide, qui est de l'eau.

Mais, dans la proposition que je viens d'émettre, il y a une incidente qui est fondamentale. *Dans les conditions actuelles* l'oxygène se combine à l'hydrogène. Or il peut se produire d'autres conditions où la combinaison n'est plus possible.

Par exemple, supposons une pression extrêmement faible, d'autres gaz mélangés en grande masse, une température très basse: il se peut fort bien que la combinaison entre l'oxygène et l'hydrogène soit devenue impossible. De sorte que le chimiste serait inexcusable qui ne voudrait pas examiner les expériences dans lesquelles on parlerait de l'impossibilité pour l'oxygène

de se combiner à l'hydrogène *dans certaines conditions*.

Aussi lorsqu'on dit : l'oxygène se combine à l'hydrogène, ne peut-on prouver la négative; car, les conditions venant à changer, il peut se faire que la combinaison ne soit plus réalisable.

Le tout sera de trouver ces conditions nouvelles, différentes des conditions connues, précédemment décrites et déterminées. Une force inconnue peut toujours modifier un phénomène, de sorte que la négation d'une possibilité expérimentale aboutirait à cette conséquence qui est absurde: *Aucune force, connue ou inconnue, ne peut suspendre ou accélérer la combinaison de l'oxygène avec l'hydrogène.*

Prenons encore un autre exemple. On a professé, et on professe encore que les corps qui ne sont le siège d'aucun changement chimique ne produisent pas de chaleur. C'était là, à ce qu'il semble, une loi certaine, absolue, universellement classique, établie comme une des bases les plus inébranlables de la physique générale. Or la découverte du radium a détruit la généralité absolue du fait, puisque le radium, sans changement chimique appréciable, dégage perpétuellement de notables quantités de chaleur.

Ce phénomène n'est pas contradictoire des expériences antérieures. C'est un phénomène nouveau, voilà tout. Et le savant qui se refuserait à examiner un fait parce qu'il présente l'apparence d'une contradiction avec les faits classiques serait un assez pauvre homme.

Cependant, quand on attaque *à priori* le spiritisme, ce n'est pas pour une autre raison, au fond, que sa nouveauté; car on ne peut trouver dans les faits du spiritisme rien qui contredise formellement les données établies par la science.

Choisissons, parmi les innombrables faits allégués par les spirites, le plus extraordinaire; par exemple, une apparition, une matérialisation d'être. L'exemple classique sera celui de Katy King observée par sir William Crookes.

Certes, il y a là un phénomène étrange, prodigieux, invraisemblable. On aura beau chercher les épithètes, on n'en trouvera pas d'assez imagée dans l'étonnement pour dénommer ce phénomène qui consiste en l'apparition d'un fantôme, être qui a un poids, une circulation, une intelligence, une volonté; alors que le *médium* est là à côté de cet être nouveau; et qu'il a conservé, lui aussi, son poids propre, sa circulation, son intelligence et sa volonté. Mais, pour inouïe que soit l'existence d'un fantôme, elle n'est pas absurde; elle n'est pas contradictoire avec la science établie. Où trouverait-on une expérience prouvant qu'une forme humaine ne peut pas apparaitre?

De même, pour les *raps* ou coups frappés, intelligents, dans les objets inertes. De même pour la transmission de pensée, ou lucidité. De même pour le mouvement des objets à distance. La négation de ces faits n'a pas été donnée par la science, et même elle ne peut être donnée.

Je me refuse à admettre cet argument simpliste: « C'est impossible, parce que le bon sens me dit que c'est impossible ». Pourquoi impossible? Qui donc a tracé la limite de ce qui est possible ou non? Qu'on y réfléchisse bien; toutes les conquêtes de la science et de l'industrie ont été considérées, jadis, comme impossibles.

Assurément, la physiologie enseigne que l'intégrité du cerveau est nécessaire à l'intelligence; et nous sommes malgré nous conduits à admettre que sans cerveau il n'y a jamais d'intelligence; mais vraiment cette conclusion dépasse les données de l'expérience physiologique. Et, quelque invraisemblable que cela paraisse au premier abord, on peut, sans absurdité, concevoir une intelligence qui n'a pas pour substratum un cerveau. La science physiologique dit seulement que toutes les intelligences connues ont pour substratum un cerveau. Elle n'a pas essayé de prouver que l'existence de ce substratum est une condition nécessaire, et il me parait même qu'il lui est impossible de le prouver.

Dans l'ordre de choses actuel, il n'y a production

de phénomènes matériels qu'avec un substratum matériel. Mais cette loi n'est pas une loi : c'est la généralisation des faits. Le substratum matériel est le phénomène habituel ; ce n'est pas le phénomène nécessaire, et rien ne démontre qu'il est tel. Le jour où le contraire aura été prouvé — et pourquoi ne le serait-il pas ? — on s'étonnera que nous ayions nié la possibilité d'un ordre de choses différent de l'ordre commun, ne le contredisant pas, mais juxtaposé à lui.

Qu'une forme vivante douée de pesanteur, et ayant toutes les apparences des autres formes vivantes, apparaisse, cela n'infirmerait aucune des données chimiques, physiques et physiologiques actuelles. Ce serait un fait nouveau. Rien de plus. Une science nouvelle superposée à la science ancienne. Mais il n'y aurait pas de contradiction entre l'une et l'autre. Les traités classiques resteraient ce qu'ils sont, et la balance continuerait à être l'appareil instrumental indispensable à toute recherche scientifique.

Ainsi nulle contradiction entre la science classique et le phénomène le plus extraordinaire du spiritisme. La matérialisation est un phénomène étrange, inconnu, inhabituel : mais c'est un phénomène qui ne contredit rien. Et nous savons, de par l'histoire, que notre science actuelle est constituée par des faits qui ont paru jadis étranges, inconnus, inhabituels. En 1823 mon arrière grand-père, P. S. Girard, qui fut un savant ingénieur, disait dans une séance de l'Académie des Sciences, avec l'assentiment de toute l'Assemblée : « Quant à prétendre donner à chaque Parisien de l'eau dans sa maison, jusqu'au cinquième étage, c'est une idée tellement folle, qu'elle ne doit pas nous arrêter un seul instant ». J'ai souvent cité l'histoire de Magendie se refusant à considérer comme possible l'anesthésie chirurgicale; de J. Müller regardant comme au dessus des forces de la science la mesure de la vitesse de l'onde dans le nerfs; de Bouillaud croyant que la téléphonie était de la ventriloquie; de Prévost et Dumas déclarant qu'on n'isolerait jamais la matière colorante du sang ; de Pasteur lui-même, notre grand Pasteur, assurant

qu'on ne crcerait pas par synthèse des corps ayant la dissymétrie moléculaire; de Lavoisier déclarant que les météorites ne venaient pas du ciel, attendu qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel. Et je pourrais multiplier les exemples pour prouver qu'en fait de science il n'y a pas de choses impossibles.

Autant la science est inattaquable quand elle établit des faits, autant elle est misérablement sujette à l'erreur quand elle prétend établir des négations.

Remarquons ici que le bon sens n'est pas la science. Le bon sens c'est l'opinion vulgaire, commune, qui accepte les faits habituels (sans les comprendre d'ailleurs) par cela même qu'ils sont habituels. Mais le bon sens varie prodigieusement avec les années. Quel homme de bon sens il y a vingt ans aurait admis qu'on peut photographier les apophyses transverses de la colonne vertébrale, opération qui, grâce aux rayons Röntgen, est devenue à la portée du premier photographe venu? Quel homme de bon sens aurait supposé qu'on peut avec une voiture, sur route, atteindre une vitesse de 90 kilomètres à l'heure? En vingt ans le bon sens a subi une révolution si profonde que tout a été bouleversé, dans la notion scientifique ou commune que nous avons des choses.

D'ailleurs, j'examinerai plus loin s'il n'y a pas dans les théories du spiritisme — et il semble bien qu'il en soit ainsi — des absurdités psychologiques redoutables; mais pour le moment il me suffira d'établir qu'aucun des faits spirites n'est démenti par les faits de la physique, de la chimie et de la physiologie.

Non seulement des faits nouveaux ne démolissent pas les faits anciens; mais ils les éclairent; et cela, d'autant mieux qu'ils sont plus imprévus. Même plus une découverte paraît contradictoire avec les données banales, classiques, plus elle doit être retenue comme intéressante. Les travaux scientifiques par lesquels on découvre des faits conformes aux prévisions n'ont vraiment qu'un intérêt médiocre. C'est une constatation utile, et il faut honorer le labeur de ceux qui l'ont faite; mais les faits imprévus, qui déconcertent, ont une toute autre portée.

C'est donc négliger de gaieté de cœur la source de grandes et importantes découvertes, que de rejetter un phénomène parce qu'il n'est pas ordinaire, et parce qu'une longue habitude ne nous a pas familiarisés avec lui. Nous n'avons jamais le droit de repousser sans examen une expérience, du moment qu'elle se fait dans des conditions autres que les conditions connues.

II.

Vouloir entreprendre ici une bibliographie même abrégée de tout ce qui a été écrit sur les phénomènes spirites, ce serait un labeur considérable (1). Il se publie à peu près annuellement sur ces phénomènes cent à deux cents ouvrages sérieux; tant en France qu'en Angleterre, aux États Unis, en Allemagne et en Italie. Admettons que de 1847 à 1880 la production ait été moindre; admettons même qu'il n'y ait par an, somme toute, que vingt livres honorables sur le spiritisme; cela fait encore, en cinquante ans, mille ouvrages. Ne prenons que la dizième partie de ces livres. Il en restera encore une centaine, que nous n'aurons pas, sous peine de révoltante injustice, le droit de traiter par le mépris et le silence. Quoi! il s'est trouvé cent écrivains, qui, après avoir expérimenté, réfléchi, étudié, ont cru devoir confier au public le résultat de leur réflexion et de leurs études; et qui n'ont travaillé que sur des supercheries! Des hommes comme Crookes, R. Wallace, Zöllner, Lombroso, Stainton Moses, Aksakoff, O. Lodge, de Rochas, Gibier, auraient employé leur infécond labeur à des irréalités absolues. Des savants de tous pays se seraient perdus dans des affirmations de faits erronés, se laissant berner et duper par quelques imposteurs!

La chose est possible assurément; et l'histoire nous

(1) Pour s'en rendre compte on n'a qu'à consulter les catalogues de C. Siegismund (Berlin, Mauerstrasse 68), et le très riche catalogue de la Bibliothèque de Stanislas de Guaïta (1896).

montre qu'il y a eu de pareilles longues et formidables erreurs. L'alchimie, la nécromancie, l'astrologie, voire même la théologie, témoignent douloureusement contre la raison humaine, de sorte qu'un grand amoncellement de livres ne prouve pas pour la vérité du plus petit fait expérimental. Mais il ne s'agit pas ici de décider sur la vérité ou la fausseté du spiritisme. C'est par d'autres arguments que ceux du nombre ou de la qualité des écrivains que se jugent les questions scientifiques. Il s'agit seulement de savoir si nous avons le droit de considérer tout ce travail immense comme non avenu, et de le jeter dédaigneusement au panier, sans étude et sans examen.

Cette manière de faire serait d'autant plus injustifiable, que les livres ne constituent que la très petite partie, presque infime, de la bibliographie du spiritisme. Les journaux, revues et recueils, consacrés au spiritisme, sont très nombreux et très sérieux. Il en est d'hebdomadaires, comme *Light*, ou *Banner of Light;* d'autres, qui sont bi-mensuels ou mensuels, la *Revue spirite*, la *Revue du Spiritisme*, les *Annales des Sciences psychiques*, la *Revue des Études psychiques*, *Psychische Studien*, *Proceedings of the Society for psychical Research*, et bien d'autres encore, car je ne cite là que les plus autorisés; et je pourrais en nommer cinquante fort honorables. Or chacun de ces recueils est riche en faits qui paraissent très précis. De nombreux correspondants, venant de tous les points du globe, communiquent leurs expériences. Bien entendu, la valeur en est très inégale. Mais, même s'il faut n'en conserver, comme digne d'examen, qu'un quart ou un cinquième, ou même un centième, il n'en restera pas moins une grande masse de documents, adressés par des personnes de haute honorabilité.

Que tous ces correspondants, que tous ces écrivains se soient trompés, ou aient été trompés, c'est fort admissible. Mais il faudrait en *faire la preuve*, et c'est pour cela qu'un examen sévère et impartial est absolument nécessaire.

En outre y a plus que les livres et les articles

de journaux; il y a les expériences faites de toutes parts par des expérimentateurs de jour en jour plus nombreux. Le nombre des *cercles spirites* est énorme. Il n'est pas de ville qui n'en possède. Je pourrais citer telle ville moyenne de France, où se trouvent trois ou quatre cercles constitués par des personnes honorables, se réunissant une ou deux fois par semaine, sans autre but que la recherche de la vérité. On ne peut soupçonner ces gens là d'aucune ambition, d'aucun désir de gain, car ils semblent cacher leurs tentatives, et il est presque impossible de leur faire raconter ce qu'ils ont vu et entendu. Un certain mystère se mêle à ces expériences; elles sont terriblement imparfaites; trop souvent les méthodes scientifiques y sont en médiocre honneur; mais ces expériences n'en existent pas moins, et je suis convaincu que la science officielle ne devrait pas se tenir à l'écart de tout cet immense effort. La science classique doit elle laisser se développer ainsi, sans intervenir, toute une série de doctrines rapidement progressives, qui sont capables, le jour venu, de faire irruption dans la vie des nations?

L'empereur d'Allemagne a cru devoir par un acte d'autorité abolir toutes ces recherches, et il a déclaré qu'elles étaient dorénavant interdites dans l'empire. Mais ce moyen héroique sera peut-être insuffisant. Vrai ou faux, le spiritisme ne peut être détruit par un décret impérial, quelque puissant que soit un empereur. Si le spiritisme est vrai, le décret ne fera pas reculer le progrès de la vérité. Si le spiritisme est faux, le mensonge tombera de lui-même, et la police, si mal habile qu'elle soit, ne pourra que prolonger l'agonie de l'erreur.

Les exemples de l'alchimie et de la théologie, donnés plus haut, ne peuvent donc pas être valablement invoques. La théologie n'a été qu'une série de dissertations métaphysiques sur des doctrines religieuses, et nulle part elle n'a émis la prétention d'être une science expérimentale; les théologiens écrivaient, citaient, raisonnaient, poussant à l'absurde l'étude des textes,

et entassant les syllogismes, les analyses, les discussions théoriques. Nul fait précis n'était invoqué, et nul théologien n'a jamais pris contact avec une science expérimentale. Quant à l'alchimie, elle était, en apparence au moins, expérimentale ; mais, au lieu de compter un peuple de disciples, elle n'était cultivée que par de rares personnages ; mêlant la vérité à l'erreur, découvrant par ci par là des faits nouveaux ; faisant œuvre utile en définitive, puisque c'est de l'alchimie qu'est sortie la chimie.

Or le spiritisme n'est ni une métaphysique, ni une science mystérieuse réservée à quelques adeptes. Il prétend être établi sur l'expérience seule ; et de fait on pourrait sans peine trouver plusieurs milliers de personnes, de par le monde, ayant vu ou ayant cru voir des faits nouveaux. Ce n'est pas assez pour que nous acceptions la réalité de ces faits ; c'est assez pour que le devoir s'impose à nous de les examiner attentivement.

Même je ne crains pas de dire que cette longue et universelle erreur constituerait un fait psychologique d'extrême importance. Comment expliquer par la fraude, d'une part, par la crédulité, de l'autre, ces illusions de tant de personnes honorables et instruites passant des heures et des heures à s'illusionner sur des supercheries ? Et cela, dans toutes les villes du monde, dans toutes les classes sociales, pour des individus de tout âge et de tout rang. Je ne prétends pas que ce ne soit pas une erreur : je dis seulement qu'elle est trop prolongée pour qu'on ne s'attache pas à l'étudier, et à en pénétrer la nature.

On a raillé la politique dite de l'autruche qui se cache la tête dans le sable pour ne pas voir les ennemis qui la menacent. Il ne faut pas que la science imite cet exemple mémorable, en ne voulant pas voir que toute une secte grandit dans l'ombre, qui déclare fonder sa doctrine sur l'expérience, qui reconnait l'expérience comme souveraine maitresse, et qui prétend faire, elle aussi, de la science. Sous prétexte que ces gens là expérimentent mal et qu'ils ne sont pas des savants,

ne pas prendre la peine de s'enquérir de leurs méthodes et de leurs résultats, c'est, à mon sens, une insigne maladresse. Peut-être y a-t-il de fécondes vérités à découvrir. On ne peut le savoir qu'après avoir fait cette enquête.

C'est une maladresse: mais c'est aussi une injustice. Car beaucoup de ces spirites sont gens d'honneur et de talent, qui ne méritent pas de tels dédains. Oui! c'est vraiment un spectacle étrange que de voir trente à quarante mille personnes, de sincérité certaine, affirmer des faits d'ordre expérimental, publier des livres, des journaux, tenir des cercles, instituer de patientes expérimentations, toujours en invoquant le respect du fait documentaire, et cela, sans que les savants officiels daignent s'en soucier. Ils affectent de l'ignorer. Nul effort de s'initier à ces méthodes nouvelles, à ces doctrines bizarres. Comme s'il y avait une science officielle, une orthodoxie scientifique, et comme s'il était nécessaire de posséder un diplôme pour faire des investigations dans l'immense domaine de la vérité inconnue à découvrir!

A vrai dire — car il faut être juste même avec ceux qui ne le sont pas —les spirites mettent à rude éprouve la patience des savants. Leurs affirmations sont dénuées de preuves; leurs recherches sont aussi peu méthodiques que possibles; ils mêlent la doctrine à l'expérience; les prières poétiques aux mesures précises, les conseils de morale aux conditions d'observation; ils admettent la bonne foi et la bonne observation de tous, et ils ont le plus souvent l'apparence de gens dont la conviction est faite d'avance, au lieu qu'elle devrait être la conclusion de leurs expériences. La préoccupation de phénomènes extraordinaires visiblement les aveugle; ils confondent le psychique et le physique, passant de l'un à l'autre sans transition. Mais ces reproches, qui d'ailleurs, ne s'adressent pas à tous, — car il est des exceptions — n'infirment nullement ce que je disais de l'injustifiable silence dans lequel les physiciens, les physiologistes, les philosophes cherchent à étouffer les faits et les théories du spiritisme.

Ici, pour qu'il n'y ait pas de méprise, une remarque importante est indispensable. Il ne s'agit pas, lorsque je parle d'une étude sur le spiritisme, de lire à la volée un ou deux ouvrages choisis au hasard, avec l'intention d'y trouver des passages ridicules; il n'est pas question davantage d'assister pendant vingt minutes, voire même pendant deux heures, à ce qu'on appelle une *séance*. L'étude loyale mérite plus que cette course hâtive et cette passagère initiation. Il faut consacrer à ces phénomènes délicats et obscurs plusieurs semaines d'études patientes, et cela sans se laisser rebuter par des échecs répétés et d'infructueuses tentatives. Il faut des lectures, des réflexions, des conversations sérieuses avec les hommes qui ont, leur vie durant, approfondi les faits spirites; il faut des séances suivies pendant plusieurs semaines, et dans des conditions qui paraissent favorables.

On peut sans doute admettre que juger sainement le spiritisme, c'est chose plus difficile que d'apprendre la langue arabe. Eh bien! croit-on qu'on pourrait apprendre l'arabe en une séance? Pourquoi alors veut-on juger en une séance des faits qui s'appuient, à tort ou à raison, sur cent mille séances?

Pourtant, si insuffisante que soit une fugitive excursion dans le monde du spiritisme, il est bien peu de savants qui consentent à la tenter. La plupart, presque tous, ignorent les faits allégués: quelques-uns les raillent.

D'autres encore, comme je ne sais plus quel zoologiste anglais, disent: « Jamais je n'admettrai ces faits, même s'il me paraissaient vrais, car, s'il en était ainsi, ce serait la preuve de ma décadence intellectuelle ».

On devra bien comprendre la portée de mes paroles: elles ne comportent d'ailleurs aucune amphibologie. Il est, pour douter de la réalité des faits spirites, des raisons si puissantes que je les admets parfaitement, et avec d'autant plus de raison qu'il m'a fallu de longues années et des circonstances particulièrement favorables pour me former une conviction sur une très petite partie de ces faits. Je prétends seulement que, si l'on

a le droit de douter *après examen*. on n'a absolument pas le droit de nier *sans examem*. La science n'est pas une religion, et elle ne doit pas procéder pontificalement, comme les religions, en déclarant erronées des doctrines qu'elle n'a pas la patience de réfuter par une laborieuse analyse.

III.

Mais, de toutes les raisons qui imposent à la science actuelle le devoir strict de faire l'étude du spiritisme, la plus puissante, à mon opinion, est la suivante : notre science n'est que très imparfaite, et l'avenir, un avenir très prochain, nous réserve d'étonnantes surprises.

J'ai montré plus haut qu'il n'y a pas contradiction entre le spiritisme et la science : autrement dit qu'aucun fait des sciences expérimentales et qu'aucune loi mathématique ne sont en conflit avec ce que le spiritisme affirme. Actuellement je vais tenter de démontrer autre chose, à savoir que l'histoire des sciences, c'est-à-dire l'histoire de l'esprit humain, nous autorise à concevoir une science future, prodigieusement différente de notre science actuelle.

Nous vivons en effet dans l'illusion du temps : ces *idola temporis* contre lesquelles protestait Bacon. Nous sommes ainsi faits que l'avenir nous apparait comme devant être semblable au présent. C'est une loi psychologique qui gouverne notre mentalité. Le navigateur qui est à l'abri dans un petit port protégé contre les lames et le vent, a grand peine à s'imaginer, malgré toute son expérience, qu'au delà du cap qui ferme le golfe, la mer est déchainée et secouée par un vent furieux. De même, nous, les hommes de 1904, nous ne pouvons pas nous persuader qu'en l'an 2004, et à plus forte raison en l'an 3004, — avenir qui défie toutes nos hypothèses les plus audacieuses, — les données scientifiques seront absolument différentes de nos données actuelles. Nous n'avons pas le courage de nous dire qu'il ne restera pas debout une parcelle de ces théories, que

nous regardons comme certaines. Et cependant l'écroulement de tout notre échafaudage scientifique, si laborieusement construit, n'est pas une probabilité, mais une certitude.

Pour nous en convaincre, voyons le passé ; un passé qui n'est pas très lointain, puisqu'il ne comprend que quatre siècles. Que reste-t-il des théories scientifiques de l'an 1504 ?

En chimie naturellement rien, puisque les premiers chimistes, encore entachés d'alchimie, comme Glauber, n'avaient pas paru. Paracelse régnait, avec Basile Valentin. En mathématiques, on ne connaissait ni la géométrie analytique ni l'algèbre, ni le calcul infinitésimal : quelques propositions d'Euclide, et c'était tout. En physique l'électricité de Thalès de Milet, et quelques expériences sur les verres et la réfraction. Mais ni thermomètre, ni baromètre, ni microscope, ni machine pneumatique. Rien en un mot. En astronomie, Galilée et Kepler n'étaient pas venus, et la terre était encore le centre du monde. En médecine les idées les plus baroques étaient enseignées, qui n'ont plus d'autre intérêt que de nous faire rire. En physiologie on lisait Galien, et les commentaires sur Galien ; mais ni la circulation, ni la respiration, ni l'embryologie, ni les fonctions du système nerveux ; rien n'était connu ni soupçonné.

Il a suffi de quatre siècles pour constituer l'immense édifice de toute la science contemporaine !

Et on se persuade que les quatre siècles qui suivront n'amèneront pas de révolutions analogues ! C'est une illusion singulière que de croire nos doctrines préservées de la même ruine que les doctrines de nos prédécesseurs du xve siècle. Pourquoi aurions-nous le privilège de formuler des lois intangibles, alors que la science n'a jamais été qu'une série d'erreurs et d'approximations, constamment évoluant, constamment bouleversée ; et cela d'autant plus vite qu'elle était plus avancée.

De 1504 à 1604 l'écart a été moindre que de 1604 à 1704 : de 1704 à 1804 les progrès furent moindres que de 1804 à 1904.

En 1804 que savait-on de l'électricité? On en était aux essais de Volta et d'Aldini. Ni Ampère, ni Faraday, ni Maxwell, ni Hertz n'avaient établi leurs expériences; de sorte que toute la science de l'électricité date de ce siècle.

La théorie de la chaleur, avant Mayer, Joule, Helmholtz, n'existait pas; elle était insoupçonnée, malgré le génie de Laplace.

En 1804 Lamarck et Darwin n'avaient pas paru. Même Cuvier, leur prédécesseur, n'avait pas encore fondé la paléontologie, plus que Lyell la géologie.

En physiologie rien que la compilation de Haller. Ni Magendie, ni J. Müller, ni Claude Bernard, ne l'avaient encore constituée.

La chimie était dans sa période embryonnaire; les cendres de Lavoisier n'étaient pas refroidies encore. Ni Dalton, ni Berzélius, ni J. B. Dumas, ni Liebig, ni Berthelot, ni aucun des fondateurs de cette science. On ne connaissait pas l'analyse spectrale de Bunsen. L'iode et le brome n'étaient pas découverts.

Et quant à la médecine, dont la période scientifique date de Pasteur, elle était vraiment dans les langes de l'enfance.

Nous nous plaisons parfois à retrouver chez des auteurs anciens des paroles à demi prophétiques où une idée est émise, qui sera plus tard développée et démontrée. Mais ne nous faisons pas illusion sur ces éclairs du génie. Nulle des théories contemporaines n'était prévue et ne pouvait l'être. De fait tout est nouveau dans la conception actuelle de la science; et un grand savant de 1804, si génial qu'on le suppose, n'aurait rien compris ni au téléphone, ni aux Rayons X, ni à la matière radiante, ni à l'antisepsie, ni à l'anesthésie chirurgicale, ni à la sérothérapie, ni à la synthèse des sucres, ni à la fonction glycogénique du foie, ni aux rapports entre l'ontogénie et la phylogénie, ni à la télégraphie sans fil, ni à la théorie des ions, ni à rien de ce qui fait le programme d'un bachelier de 1904.

Du prodigieux développement, presque contemporain, de toutes les sciences, nous ne nous rendons

compte que très imparfaitement, parce que notre impuissance à comprendre le passé égale notre impuissance à comprendre l'avenir. De très bonne foi nous nous figurons qu'on a eu de tout temps les théories et les faits que nous possédons aujourd'hui; et, comme les jours passent en ne modifiant que graduellemant les choses, nous croyons que rien ne change, alors que le renouvellement est incessant, et les mutations profondes. Nous sommes donc tentés de croire que tout a été comme aujourd'hui, et que tout restera comme aujourd'hui.

Un peu de réflexion, ou pour mieux dire, un peu d'imagination doit nous corriger de cette idée présomptueuse. Toutes nos théories seront réformées, car elles sont non pas fausses, mais incomplètes. Les faits que nous croyons démonstratifs seront aussi démonstratifs pour nos arrière-neveux que les arguments de Paracelse et d'Agrippa le sont pour nous. A moins qu'on ne veuille reprendre cet argument, qu'un médecin honorable, et aussi peu intelligent qu'honorable, M. Peter, donnait à la tribune de l'Académie de Médecine, pour combattre les admirables expériences de Villemin sur la contagion de la tuberculose: *Si la tuberculose était contagieuse, on le saurait: donc, puisque on n'en a pas parlé jusqu'ici, c'est qu'elle n'est pas contagieuse.*

Nos ancêtres n'étaient pas plus sots que nous, et pourtant que de choses leur ont échappé! Que de faits évidents, éclatants, ont été méconnus! Avec quelle complaisance se sont-ils laissés entrainer à des convictions qui nous paraissent ineptes et sans preuves? On veut que nous soyions moins aveugles qu'eux. Mais vraiment n'est-ce pas une infatuation enfantine, et croit-on qu'on puisse dire: « Nos pères, nos grands-pères, nos arrière-grands-pères, ont méconnu la vérité, défendu des théories fausses, mais nous, nous sommes à l'abri de pareilles erreurs: ce que nous disons est intangible. On ne renversera rien de ce que nous avons établi, et on n'établira pas de sciences nouvelles ».

Je sais bien que personne, parmi les savants, n'ose émettre ce raisonnement sous cette forme ridicule. Mais au fond c'est raisonner de cette manière que de dire : « La théorie spirite est absurde. Il n'est pas possible que les morts revivent: nous ne pouvons pas comprendre des forces intelligentes, mêlées à notre existence et aux forces inertes qui gouvernent la matière. Il n'est pas possible de voir à travers l'espace... etc. »

Pour ma part — sans prétendre que ces choses soient vraies ou fausses, ce qui nécessiterait une discussion qui ne convient pas ici, — je dis seulement que ces choses sont possibles : et qu'elles ne sont pas beaucoup plus étranges que ne le serait, pour un contemporain de Voltaire, le fait suivant, très vulgaire, que je prends presque au hasard, parmi les miracles contemporains : cent millions d'Européens lisant le discours que le Président de la République des Etats Unis a prononcé il y a une heure.

L'histoire du passé me rend très confiant dans les merveilles de l'avenir. Un eepoir immense est devant nous. Il est possible que la science s'arrêtera un jour, et qu'après ce prodigieux essor dont nous sommes les témoins trop peu étonnés, elle s'arrêtera dans ses conquêtes. Mais le moment n'est pas venu encore ; car, malgré ses apparences triomphales, la science n'est en somme que l'étude des phénomènes, et elle n'a pas encore atteint le fond des choses.

Elle constate simplement que, dans certaines conditions, certains phénomènes se produisent. C'est ce que nous appelons des lois. Or en réalité ces lois ne sont que des faits généralisés. Que l'on fasse tourner rapidement un aimant autour de fils électriques, il se produira des courants qui vont faire jaillir des étincelles entre les deux extrémités de ces fils. Nous savons cela. Nous avons pu préciser quelques effets de ces courants, les conditions optima de rendement, les rapports entre la vitesse de la rotation, le diamètre des fils, le nombre de tours, etc., etc. Mais en quoi le phénomène est-il, dans sa nature intime, pénétré, parce

que nous avons déterminé les conditions dans lesquelles il se produit? C'est comme si nous croyions avoir compris d'une manière adéquate les lois du développement des êtres, parce que nous savons empiriquement que d'un œuf de poule fécondé, mis à l'étuve pendant quarante jours, va naître un petit poulet.

Nous assistons à des faits: nous en voyons les conséquences; nous en déterminons les conditions. C'est bien, c'est très bien. Mais ce n'est qu'un premier pas dans la connaissance des choses. Car, si nous voulons aller plus loin, et *comprendre*, comprendre la raison d'être, la cause efficiente, le mécanisme intime, *à fortiori* la cause finale, véritablement nous ne comprenons rien.

Même les savants, ceux qui, s'élevant au dessus des apparences, envisagent tous les phénomènes de ce monde matériel comme des vibrations d'une unique force, vibrations différentes de forme et de vitesse, pouvant alors être lumière, chaleur, attraction, électricité, même ceux-là ne sont pas beaucoup plus avancés dans la solution des grands problèmes. Car une vibration n'est encore qu'un phénomène. Les vibrations de l'éther produisent la lumière. Mais pourquoi? Pourquoi la combinaison du carbone avec l'oxygène amène-t-elle une vibration ondulatoire de l'éther, qui est lumineuse? Il est impossible de citer un phénomène quelconque, si bien décrit qu'il soit dans sa *forme*, qui nous soit accessible dans sa *cause;* et il en sera sinon toujours, au moins très longtemps ainsi: car la notion adéquate et complètement satisfaisante d'un seul phénomène, pénétrant jusqu'à ses causes dernières, entrainerait aussitôt la notion complète de tous les autres phénomènes.

L'univers serait connu dans son intégrité, si un seul point de l'univers, reflet de l'immense Tout, était connu absolument et complètement.

Donc, puisque, à franchement parler, nous n'assistons qu'à des phénomènes, il ne faut pas en vertu de nos théories fragiles assigner des limites à la science. Des phénomènes très étranges, très extraordinaires, très invraisemblables aujourd'hui, deviendront demain des faits

scientifiques, et, une fois qu'ils auront été constatés, nous ne nous en étonnerons pas plus que nous ne sommes étonnés de ce que la science nous a appris depuis un siècle.

On croit que si les phénomènes auxquels nous assistons, sans surprise, n'excitent pas notre étonnement, c'est parce qu'ils sont compris. Hélas non ! s'ils ne nous étonnent pas, ce n'est pas parce qu'ils sont compris ; c'est parce qu'ils sont habituels; car, si nous devions nous étonner de ce qui est incompris, il faudrait s'étonner de tout, de la pierre lancée en l'air qui retombe, du gland qui devient un chêne, du mercure qui se dilate quand on le chauffe, du fer qui est attiré par un aimant, du phosphore qui brûle quand on le frotte. Ce sont là autant de mystères, et d'insondables mystères, devant lesquels nous passons sans nous arrêter ; car un mystère qu'on voit tous les jours cesse bientôt, grâce à notre légèreté intellectuelle, de paraître mystérieux.

Il n'est donc rien d'antiscientifique à admettre qu'à un moment de l'évolution intellectuelle de l'humanité d'autres faits prendront naissance, d'autres forces seront mises au jour. Et pourquoi non ? De deux choses l'une : ou nous connaisons toutes les forces de la nature, ou nous ne les connaissons pas toutes. Il y a là un dilemme rigoureux. Or la première alternative, que nous connaissons toutes les forces de la nature, est tellement ridicule qu'il suffit de l'énoncer pour en faire éclater la piteuse inanité : il est évident que notre faible intelligence, douée de cinq sens très bornés, ne pénètre pas toutes les forces de la nature (la force de l'aimant, par exemple). Donc nécessairement, fatalement, il est des forces qui nous échappent. Donc l'avenir peut nous les ouvrir ; (non pas toutes, mais quelques unes).

Or le spiritisme a la prétention de nous faire connaître quelques-unes de ces forces. Au lieu de trouver *a priori* cette prétention absurde, il faut bien reconnaitre *a priori* qu'il y a de nouvelles forces à decouvrir.

S'il est un état d'esprit contraire au véritable esprit

scientifique, c'est bien l'état de *néophobie*, qui fait redouter les idées nouvelles et les théories nouvelles. Il faut être très audacieux; et on ne l'est jamais assez. L'histoire montre que les savants ont toujours été trop timides dans leurs hypothèses, car les découvertes ultérieures ont dépassé largement ce qui leur paraissait très téméraire.

Mais l'audace dans l'hypothèse ne signifie pas l'absence de rigueur dans la démonstration. Au contraire, plus on est hardi dans les conceptions théoriques et dans les essais expérimentaux, plus il faut être sévère dans les conclusions finales, exact dans la technique, irréprochable dans la méthode. Si les spirites ont été très audacieux, il ont été, hélas, bien peu rigoureux, et c'est une lamentable histoire que celle de leurs aberrations. Mais nous n'avons pas à entreprendre ici la critique de leur œuvre. Un long ouvrage serait nécessaire. C'est assez, quant à présent, d'avoir établi qu'ils avaient le droit d'être très audacieux, et que nous ne pouvons pas, de par notre science faillible, incomplète, embryonnaire encore, leur reprocher cette audace. Il faudrait les remercier, au contraire, d'avoir été si audacieux.

En terminant ce chapitre, je ferai remarquer ceci, qui est d'extrême importance; c'est que, dans toutes mes allusions à la science future, j'ai été moi-même assez timide; trop timide même, car je n'ai parlé que de la science future, très prochaine, celle de 2004; ou même celle de 3004. Que serait-ce si j'avais osé parler d'époques plus lointaines; de cinq mille ans, de dix mille ans, de quarante mille ans, de cent mille ans? Il n'est pas probable que l'espèce humaine sera éteinte dans cent mille ans; et alors que ne sera pas devenue l'intelligence de l'homme? Quelles ne seront pas ses ressources? Nous ne pouvons nous en faire une idée, même approchée. Pourtant ce temps viendra. Il y aura des hommes! il y aura une science! Et notre science d'aujourd'hui sera aussi inférieure à cette science d'alors, que les connaissances d'un chimpanzé sont inférieures à celles d'un docteur ès sciences.

Nous ne pouvons rien prévoir de cet immense avenir; mais nous pouvons cependant affirmer que notre science actuelle sera bien oubliée, et que les bouleversements et évolutions qu'elle subira d'ici à cent mille ans iront bien au delà de ce que la témérité des plus téméraires aura pu imaginer.

Les vérités, ces vérités étonnantes, stupéfiantes, imprévues, que nos descendants découvriront, sont là, autour de nous, nous *crevant* les yeux, comme on dit vulgairement; et cependant nous ne les voyons pas.

Même ce n'est pas assez de dire que nous ne les *voyons* pas; nous ne *voulons* pas les voir; car, dès qu'un fait imprévu et non habituel se présente, nous tâchons de le faire cadrer avec les banalités acquises, et nous nous indignons qu'on ose penser et expérimenter au delà.

IV.

Le point que j'ai à traiter en dernier lieu est très délicat: car nous entrons au cœur même du problème redoutable.

Nous avons vu que le spiritisme ne comporte ni absurdité physico-chimique ni contradiction avec la science actuelle. Mais il soulève, au moins en apparence, des absurdités psychologiques. Et il faut les étudier de près, car elles ne sont pas moins graves que les absurdités physiques et chimiques.

Pour mettre de l'ordre dans l'exposé de ces objections, je les rangerai sous quatre chefs principaux.

A). Les expériences spiritiques sont contradictoires avec la rigueur scientifique; car, plus l'expérimentation est précise et sévère, plus l'intensité des phénomènes diminue.

B). En se plaçant dans des conditions identiques, au moins en apparence, on n'obtient pas des phénomènes identiques: de sorte que ces expériences n'ont pas, ce qui est le caractère fondamental de toute expérimentation, la propriété d'être répétables.

C). Les soi-disant personnalités qui se manifestent

présentent de multiples et formelles contradictions avec ce que devrait être en réalité leur personnalité véritable.

D). Les plus beaux phénomènes spiritiques ont été obtenus avec des individus qui ont été formellement convaincus de fraude ; ce qui infirme toutes les preuves qui ont été données.

§ A.

La difficulté d'avoir des expériences précises m'a longtemps embarrassé, et je ne crains pas de dire que maintenant encore, après de longues années d'études, elle me paraît des plus sérieuses.

De fait, à mesure qu'on multiplie les précautions, les mensurations, les contrôles, il semble qu'on atténue l'intensité des phénomènes.

L'obscurité est une condition très favorable aux phénomènes, et entièrement défavorable à une expérimentation rigoureuse. Tout instrument, baromètre, thermomètre, balance, rend les manifestations moins nettes, si tant est qu'elles se puissent produire encore. Les photographies, prises dans des conditions de parfaite certitude, sont très rares; et, si quelques-unes ont été très exceptionnellement obtenues dans des séances privées, qui, dit on,défient la critique, il n'est pas à ma connaissance de publications photographiques irréprochables entraînant la conviction qu'un nouvel être humain s'est manifesté. Si un savant, chimiste ou physicien, médecin ou astronome, géologue ou botaniste, est introduit dans un groupe spiritiste, le plus souvent les phénomènes cessent ; car, en assistant à l'expérience, le savant exige des conditions qui excluent la fraude et l'illusion:

Je n'ai pas cherché à dissimuler la force de ces objections. Toutefois elles ne me paraissent pas dirimantes.

1°. L'obscurité n'est pas une condition essentielle; car bien des phénomènes sont rapportés qui n'ont pas été produits dans l'obscurité. Souvent, s'il faut en croire les récits des auteurs spirites, c'est en pleine

lumière que des mouvements d'objets ou de corps ont eu lieu.

Et puis il n'y a rien d'absurde à admettre que la lumière exerce une influence inhibitoire sur certains phénomènes.

On entend dire communément: « S'il faut l'obscurité aux spirites, c'est uniquemenent parce qu'avec l'obscurité toutes les fraudes sont possibles. » Mais cette conclusion est ridicule. Le photographe a besoin pour développer ses plaques d'une salle sans lumière: et ce serait une étrange objection à la photographie que de lui reprocher ses opérations mystérieuses à l'abri de la lumière, par conséquent dans des conditions qui inspirent méfiance et empêchent de conclure.

Cet exemple de la photographie est bon à méditer, car il nous prouve que la lumière peut très bien gêner certains phénomènes, et qu'il faut peut-être l'obscurité complète pour telle ou telle expérience.

En outre on aurait tort de considérer comme nulles toutes expériences faites dans l'obscurité; car, si l'on prend des précautions minutieuses, certaines supercheries ne peuvent avoir lieu, même dans une l'obscurité complète : or les spirites allèguent quantité d'expériences à cette égard. Ne pouvant les discuter ici, je renvoie à leurs ouvrages.

2° Les instruments scientifiques sont en effet rarement en usage dans les expériences. Pourtant on pourrait citer des cas, relativement assez nombreux, où ils ont été employés, et ont permis d'obtenir des constatations exactes, comme par exemple avec sir William Crookes.

Mais il ne faut pas oublier que l'introduction d'une instrumentation nouvelle dans un cercle où s'étaient pratiquées antérieurement, sans instruments, des expériences régulières, apporte tout de suite un très grand trouble, et que, par ce fait même, dans la plupart des cas tout phenomène cesse aussitôt.

Voici une loi dont on ne saurait exagérer l'importance. *Tout changement aux habitudes des séances paralyse pour un temps les phénomènes*, et cela non pas pour

une séance, mais souvent pour plusieurs séances. Je suppose par exemple qu'on ait obtenu des *raps* à distance sur une table. Le jour où cette table sera remplacée par une autre, il n'y aura plus rien ; et peut-être même il en sera ainsi deux, trois, quatre, dix fois de suite, de sorte que, de guerre lasse, on retournera à la table primitive. A plus forte raison, si l'on a voulu remplacer la table par une caisse suspendue au plafond, ou un appareil scientifique quelconque.

L'expérience preuve malheureusement qu'avec une disposition instrumentale nouvelle, plus rigoureuse, on fait soudain cesser beaucoup de phénomènes ; et les spirites ont le très grand tort (presque toujours) de revenir alors à leurs premiers errements ; de même que les savants ont un très grand tort aussi, c'est de conclure que dans ces cas les phénomènes obtenus auparavant ont été frauduleux, puisque les appareils scientifiques, nécessaires à une expérience correcte, ont fait aussitôt fuir les manifestations. La seule conclusion qu'on doive dégager de cet arrêt des phénomènes, c'est qu'il faut reprendre avec grande patience l'étude entreprise, en employant des instruments exacts, mais sans se décourager si, pendant quelque temps, et même pendant longtemps, aucun résultat valable n'est obtenu.

Admettons en effet — et cette hypothèse ne doit pas faire préjuger de mon opinion — admettons que les phénomènes spiritiques soient vrais, et que les forces intelligentes soient, pour se manifester, troublées par tout ce qui est nouveau. C'est une hypothèse qui n'est pas absurde, du moment que l'existence des forces intelligentes est admise. En un mot, pour prendre une comparaison un peu baroque, mais qui rendra plus nette ma pensée, il semble que cette *néophobie* que je signalais comme dangereuse pour les savants, existe aussi pour les forces intelligentes auxquelles croient les spirites.

Et puis l'introduction d'un élément nouveau dans les conditions d'une expérience n'est-elle pas toujours dangereuse pour la réalisation de cette expérience ? Quand les lois sont nettement déterminées, comme dans

une science ancienne et classique, on peut sans danger tenter de légères modifications expérimentales sans faire échouer l'expérience; mais, quand il s'agit de sciences encore à l'état d'ébauches, toute nouveauté entraîne des troubles qui parfois déconcertent.

Pour prendre un exemple emprunté à un fait qui m'est personnel, en une science, comme la physiologie, où les lois sont bien déterminées, sachant que l'électrisation du cœur du chien entraîne aussitôt le tétanos du cœur et la mort par syncope, j'avais cru pouvoir, à un de mes cours, jadis, faire la même expérience sur le cœur du lapin ; et, à ma grande surprise, le cœur du lapin, arrêté un moment par l'électricité, s'est remis à battre, et l'animal n'est pas mort de syncope. Donc l'expérience, vraie pour le cœur du chien, n'est pas vraie pour le cœur de lapin, de sorte qu'une modification a empêché l'expérience de réussir. Il en sera toujours ainsi chaque fois que nous ne connaîtrons pas toutes les conditions d'un phénomène ; or c'est bien là, on l'avouera, le cas des expériences de spiritisme.

3°. L'immixtion d'une personne nouvelle dans les cercles spiritiques apporte, dit-on, le même trouble que l'introduction d'un appareil nouveau.

Et cela ne peut pas surprendre. Car, du moment que, par hypothèse, nous avons affaire à des forces intelligentes, les conditions psychologiques seront modifiées par l'introduction d'un nouvel expérimentateur.

Il est même possible que la mentalité des expérimentateurs exerce une influence décisive sur la marche des phénomènes. Le scepticisme, le doute, le manque de confiance dans les médiums apportent peut-être une sorte d'action paralysante. Il se peut fort bien qu'un sceptique, pénétrant dans un cercle où jusque là les phénomènes ont été très brillants, va aussitôt, par sa seule présence et par son seul scepticisme, arrêter les manifestations.

S'il en était toujours ainsi, ce serait vraiment une objection très embarrassante ; car on n'a pas le droit de demander, à un homme qui cherche la vérité, d'ad-

mettre cette vérité, par avance, avant qu'elle lui ait été prouvée. Mais d'abord il n'en est pas toujours de même; et, à lire les nombreux comptes rendus publiés par les journaux spirites, on trouve souvent le récit de séances où des sceptiques, ayant été introduits, ont fini par être convaincus. D'autre part, j'admettrais volontiers qu'il faut accepter les conditions expérimentales, aussi-bien les conditions psychologiques que les autres, qui sont exigées par les expérimentateurs. Il peut être nécessaire d'arriver aux séances avec un état d'esprit de crédulité et de confiance, qu'on pourra le lendemain, une fois l'expérience finie, corriger par l'esprit critique le plus sévère. L'essentiel est que la méfiance ne vienne pas, pendant l'expérience même, troubler les résultats.

D'ailleurs, si je prononce le mot de méfiance, je m'entends, et je ne confonds pas ce mot avec scepticisme. Scepticisme et méfiance sont deux états d'âme bien différents. Le désir de savoir et de voir des phénomènes nouveaux sans y croire déjà, ce n'est pas la même chose que d'être assuré par avance que ces phénomènes nouveaux n'existent pas. Admettre que ces phénomènes sont possibles: voilà tout ce qu'on a le droit de demander aux savants qui viennent assister à une séance. Pour ma part — s'il m'est permis de parler de moi — chaque fois que je vais à une expérience dite de spiritisme, je suis, malgré moi, très sceptique ; ce qui ne veut pas dire incapable d'être convaincu. Mais, loin d'être par avance convaincu, je suis au contraire tout disposé à penser que les phénomènes seront faux ; et trop souvent, hélas, l'issue de la séance me prouve que mon scepticisme était justifié. Ce qui est mauvais et dangereux pour le bon résultat d'une séance, c'est qu'on ait l'idée bien arrêtée que tout est mensonge et imposture, et qu'aucune manifestation vraie ne peut se produire.

Pour que cette méfiance hostile trouble la séance, et empêche tout, il n'est pas besoin de faire l'hypothèse de forces intelligentes étrangères. Supposons que ces manifestations soient dûes à des forces émanant

du médium. Il est tout simple alors que la méfiance de ses voisins le gêne, l'inhibe, tout comme un orateur peu expérimenté est arrêté dans son éloquence par l'hostilité de son auditoire; tout comme un étudiant est *sidéré* à un examen par la sévérité malveillante de son juge. Je ne vois aucune difficulté insurmontable à admettre que, pour des phénomènes dont la cause est certainement une intelligence, l'état d'esprit des personnes présentes exerce une puissante influence.

En tout cas, s'il ne peut s'empêcher de garder à part soi quelque méfiance, l'expérimentateur ne doit pas se rebuter si, après une ou deux ou trois séances, il n'obtient pas de résultat. Il faut qu'il persévère. Or, combien citerait-on de savants ayant fait de longues expérimentations dans trois ou quatre cercles spiritiques, qui avant lui et sans lui avaient obtenu de beaux résultats? Si, malgré cette persévérance, rien n'est obtenu, le découragement est légitime, et une conclusion négative sera donnée avec quelque autorité. Mais c'est à ceux là seuls qu'il appartient de mettre en avant leur opinion personnelle. Car ceux là seuls qui ont longuement et patiemment expérimenté apportent une opinion personnelle digne de respect.

§ B.

L'autre objection, non moins grave, c'est que, dans des conditions identiques, les résultats ne sont pas toujours identiques, de sorte que l'expérience ne peut pas être répétée à volonté.

Mais c'est là le sort de toutes les sciences qui commencent. *Les conditions paraissent identiques. Elles ne sont pas identiques.* Quelque condition favorable, qui passe inaperçue, manque dans l'expérience ultérieure; ou quelque condition défavorable survient, qui reste inaperçue aussi.

Pour emprunter encore un exemple aux sciences précises, voici une substance chimique dont la préparation est très délicate; par exemple la thalassine,

antitoxine cristallisée que j'ai extraite des tentacules des actinies. Eh bien ! il m'est arrivé de traiter des masses considérables, d'actinies sans pouvoir en extraire la thalassine. Combien cependant l'extraction d'une substance chimique, bien définie, relativement abondante, est plus facile que la détermination de phénomènes psycho-physiques plongés encore dans de pro fondes ténèbres !

D'ailleurs l'objection que dans des conditions identiques les phénomènes identiques ne se produisent pas, n'est que partiellement exacte ; car, dans certains cercles spiritiques, et avec certains médiums, de grande force psychique, on est presque assuré, par avance, que les mêmes phénomènes vont se produire, à quelques nuances près, si l'on n'a pas introduit de nouveaux membres dans le cercle ; si de nouvelles conditions expérimentales n'interviennent pas, si la santé des assistants n'est pas affectée par une maladie ou par un trouble moral quelconque.

Mais la réponse fondamentale à cette objection me paraît être la suivante. Le spiritisme n'est pas encore arrivé à la période scientifique d'expérimentation. On sait que les sciences expérimentales passent par une phase d'observation, ou d'empirisme, qui est leur enfance pour ainsi dire. Au temps, si proche, où les maladies ne pouvaient pas être, par inoculation de leur virus, expérimentées, la médecine devait se contenter de l'observation des malades. Claude Bernard et surtout Pasteur ont fait passer cette science d'observation à l'état de science d'expérimentation. Mais ce grand progrès date d'hier ; et les hommes de mon âge ont assisté au temps où il eût paru insensé d'étudier dans un laboratoire, la fièvre typhoïde, le choléra et l'érysipèle.

Dans l'ignorance où nous sommes des choses, parfois aucune expérience n'est possible pour provoquer un phénomène ; il faut se contenter de regarder (avec perspicacité, si possible, et attention scupuleuse) les faits qui se présentent, d'en noter les conditions, sans pouvoir les reproduire. Ces phénomènes, qu'il ne nous

est pas donné de faire apparaître, n'en sont pas moins réels. Il serait ridicule de nier la réalité d'un fait parce qu'il n'est pas possible de le provoquer par expérimentation. Je ne comprends pas bien l'état d'âme d'un sceptique qui dirait ne croire aux météorites, que quand au jour dit, à l'heure dite, on lui aura fait tomber une météorite à l'endroit qu'il aura par avance assigné. Tout aussi ridicule serait le scepticisme de celui qui ne croirait pas à l'existence des fantômes, par cette seule raison qu'on ne lui en fournira pas un à sa demande.

Pourtant il est bien à désirer que le spiritisme entre pleinement dans la phase expérimentale et sorte de l'empirisme et de l'observation; car l'empirisme et l'observation n'apportent jamais qu'une dose médiocre de certitude. Mais ce temps n'est pas encore venu. Il paraît bien que quelquefois il y a eu des expérimentations très probantes ; mais en général les phénomènes du spiritisme sont assez imprévus; aussi imprévus que les météores et les météorites. Ce n'est aucunement une raison pour en nier la réalité ; et l'effort des spirites doit tendre presque exclusivement, s'ils veulent dissiper les doutes, à nous montrer des phénomènes répétables.

On ne peut reprocher au spiritisme d'être à la fois une science d'observation et une science expérimentale : car c'est un peu le sort de toutes les sciences expérimentales à leurs débuts. L'observation des faits, quand ils se présentent dans des conditions que nous connaissons mal, précède la possibilité de reproduire ces faitsau commandement. On n'a pas toujours pu produire à volonté de grandes étincelles électriqnes capables de tuer un cheval ou un bœuf. L'homme observait les effets de l'électricité atmosphérique sans se douter qu'un moment viendrait où li aurait cette force à sa disposition.

N'accusons donc pas les spirites d'être de mauvaise foi, parce qu'ils ne peuvent pas nous donner, quand nous la leur demandons, une démonstration expérimentale rigoureuse.

Il se trouve même que des deux ordres de phénomènes spiritiques, ceux qui relèvent de l'observation, et ceux qui relèvent de l'expérience, les premiers ont plus d'importance peut-être que les autres, alors que le contraire devrait avoir lieu. Les observations ont plus de certitude et plus d'importance que les expérimentations. Les nombreux récits recueillis par les savants auteurs des *Phantasms of the living*, et les anciennes observations publiées dans les *Proceedings of the Society for Psychical Research*, et dans les *Annales des sciences psychiques*, ont une valeur documentaire plus grande que les faits expérimentaux, obtenus dans le cours des séances spirites spéciales.

Même, en général, les phénomènes les plus remarquables sont subits et imprévus ; c'est au moment où les assistants sont inattentifs qu'ils se produisent. Et, tout en reconnaissant que cette condition est loin de rendre le problème plus facile à résoudre, il m'a toujours semblé que les plus éclatants étaient ceux qu'on ne provoquait pas, qu'on n'attendait pas, devant lesquels on n'était pas armé par une observation rigoureuse.

Comme si l'attention, le regard, la lumière, des conditions expérimentales sévères étaient des obstacles à la manifestation de tel ou tel phénomène.

Je sais parfaitement tout le parti que de cette constatation pourront tirer les adversaires — à priori — des expériences de spiritisme. Mais je ne crois pas qu'ils puissent en déduire, sans autre argument, que tout le spiritisme est faux. Car, dans des phénomènes où des forces intelligentes, forces étrangères, ou forces humaines inconnues, entrent en jeu, l'état d'esprit des assistants doit jouer un grand rôle. La contraire serait invraisemblable. Il n'y a donc rien d'irrationnel à admettre qu'un certain état d'esprit de confiance, de crédulité, de sympathie, est nécessaire, en même temps qu'une sorte d'harmonie intellectuelle entre les assistants, qui ne s'acquiert que par l'habitude d'une expérimentation commune.

On dit: « Les conditions aujourd'hui étaient les mêmes qu'hier ! Pourquoi n'avez-vous pas eu les mêmes phéno-

mènes qu'hier ? » Eh bien non ! les conditions d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes. Elles paraissent l'être: elles ne le sont pas. Le médium était fatigué. Un des assistants était souffrant. La température était différente. La lumière de la chambre était plus vive, etc. Même les conditions connues ne sont pas les mêmes. A plus forte raison alors les conditions inconnues. Celles là sont insaisissables, innombrables, mystérieuses, dépassant peut-être nos fragiles connaissances des hommes et des choses. Il n'est pas besoin d'être grand philosophe pour savoir qu'il n'y a jamais identité entre les êtres. Et on veut que mathématiquement, irrésistiblement, le phénomène attendu se produise, comme il s'est produit la veille, dans des conditions certes bien différentes, malgré tous nos efforts pour les rendre identiques.

En tout cas cette incertitude des conditions jette l'incertitude sur la science même.

Aussi, je le répète, pour que le spiritisme sorte de l'enfance et de l'empirisme, faut-il qu'il devienne une science expérimentale, dans laquelle tout est déterminé par avance.

§ C.

Si ces objections sont dignes du plus sérieux examen, et autorisent de graves doutes, l'objection tirée de l'étrange caractère des personnalités qui se manifestent n'est pas très puissante. C'est cependant une de celles qui frappent le plus le vulgaire.

On dit par exemple qu'il est absurde que la personnalité d'Aristote revienne pour parler en français ou en anglais, et donner des conseils aussi profonds que ceci : *Persévérez : avec de la patience vous réussirez;* ou : *Demain vous aurez de meilleurs résultats*. Si par l'écriture automatique cette personnalité donne des signes de sa soi-disant existence, elle écrit avec l'écriture du médium, et fait les mêmes fautes d'orthographe que le médium même. Si le médium est d'origine Anglaise ou Américaine, l'esprit ne croit pas à la réin-

carnation; il l'admet au contraire, si le médium est Français, ou Allemand, ou Italien, dans les pays où l'influence d'Allan Kardec, avec la théorie de la réincarnation, est en honneur. S'il s'agit de personnalités moins illustres qu'Aristote, elles ont oublié certains faits caractéristiques, étant incapables, par exemple, de donner leur prénom, et le nom de la ville où elles ont vécu. Phinuit, le contrôle de Mme Piper, était un soi-disant médecin français de Metz, qui parlait en anglais et avait oublié le français, à force de soigner les nombreux Anglais habitant à Metz. On pourrait sans peine trouver quantité de pareilles inepties.

Mais ce ne sont pas là, pour nous, des objections très sérieuses.

D'abord l'hypothèse de la survivance personnelle n'est pas nécessaire. Beaucoup de spirites l'admettent, mais quelques-uns la considèrent comme non prouvée, de sorte que, même si on ne l'acceptait pas, il resterait encore quantité de faits très importants, méritant un examen très approfondi, et n'étant pas ébranlés par les ridicules propos des doit-disant personnalités qui apparaissent.

Surtout l'absurdité d'une hypothèse ne doit pas faire nier les faits sur lesquels elle repose. Il ne s'agit pas en ce moment de décider si c'est bien Aristote qui revient nous dire en français: *Persévérez et ayez de la patience.* Il faut savoir si une intelligence se manifeste, suivant des modalités encore inconnues, dans des objets qui paraissent inertes, par l'intervention d'une force nouvelle insoupçonnée. Que le fait soit vrai ou faux, toute la question est là: et il ne suffit pas que cette force prétende être Aristote pour que le fait d'une force intelligente soit nié, si ce fait en soi n'est pas niable. On peut contester qu'Aristote soit là; on ne peut nier qu'il y ait une intelligence. Rien n'est plus contraire à une logique, même élémentaire, que de nier un phénomène parce que les hypothèses construites sur ce phénomène paraissent peu vraisemblables. D'abord le fait: voilà ce qui importe. Plus tard, quand il s'agira d'édifier une théorie, il faudra

discuter les hypothèses. Mais, quelle que soit la vraisemblance de celles qu'on émettra, elles ne devront jamais faire conclure ni à l'affirmation ni à la négation des réalités bien constatées.

D'ailleurs il faut être assez téméraire pour parler d'absurdités inconciliables.

Dans les cas où l'hypothèse spirite serait vraie, que savons nous des conditions d'être de ces personnalités? Quelle est l'influence du médium sur elles? Quelle est leur influence sur le médium? Qui donc oserait parler de la psychologie des *esprits*, et dire que telle ou telle phrase venant d'eux est absurde ou non? Dans cette obscurité profonde où nous sommes, le mieux est de docilement enregistrer les faits, sans prétendre en tirer de conclusions, quant à une théorie générale, expliquant tout.

Voici une science — si c'est une science — qui est encore dans les langes de l'enfance; et on veut se trouver, dès le début, complètement satisfait par les hypothèses qu'ont construites très naivement les premiers expérimentateurs, personnes simplistes, qui ont étudié plutôt comme des apôtres que comme une des savants.

Toute science, inattaquable dans ses faits, est singulièrement fragile dans ses hypothèses. Même la chimie, même la physique sont douloureusement défectueuses quand elles se hasardent à des conceptions générales.

Pour la physique, par exemple, si l'éther existe, comprend-on une matière sans pesanteur et sans substratum chimique? Pourtant il est certain qu'il y a un éther, et que la lumière, l'électricité et la pesanteur font vibrer cet éther dans l'espace. Mais personne n'a jamais pu comprendre cette étrange matière qui n'est pas une substance chimique. Pour la chimie, l'atome se définit une quantité de substance tellememt petite qu'elle ne peut plus être divisée; qui alors est impondérable, car, si elle pèse même le millionnième d'un millième de milligramme, et moins encore, on pourra toujours, par la pensée, la subdiviser à l'infini. Donc

l'atome est impondérable ; mais cette réunion d'atomes impondérables est douée elle même de pesanteur. Voilà bien, si je ne me trompe, une véritable absurdité ; de sorte que la chimie et la physique auraient mauvaise grâce à reprocher les absurdités des hypothèses spirites, puisqu'elles mêmes ont à leur base deux hypothèses franchement absurdes.

Ainsi c'est par le respect du fait qu'il faut réfuter les objections qu'on adresse aux théories du spiritisme. Les faits ne sont jamais absurdes. Ils sont ou ne sont pas. S'ils existent, l'étude des phénomènes doit précéder la critique des théories.

Je ne suis donc pas tenté de nier parce que je trouve dans le spiritisme des affirmations très invraismblables; des esprits d'Anglais qui parlent Francais, des fantômes qui en se matérialisant matérialisent aussi leur chapeau, leur canne et leur lorgnon; des objets qui sont apportés à travers l'espace; des prédictions de l'avenir, etc. etc. Dans notre conception actuelle des choses, se sont là d'effrayantes absurdités ; mais, si les faits sont réels, ce qui est possible, après tout, je serai forcé de retourner la proposition, et de déclarer que l'absurdité était la négation de ces faits.

L'absurdité apparente et l'étrangeté des faits invoqués entrainent cependant une conséquence nécessaire : c'est que les expériences doivent être plus démonstratives, si possible, et plus rigoureuses, que lorsqu'il s'agit de faits simples et raisonnables. Telle petite découverte, presque évidente à priori et vraisemblable d'après tout ce qu'on sait déjà, n'exigera pas un grand déploiement de preuves ; les expériences n'auront pas besoin d'être accumulées, répétées, précisées, comme dans le cas où des faits prodigieusement surprenants sont annoncés, qui diffèrent de tout ce que les hommes admettent depuis des centaines d'années. C'est dire qu'en fait de spiritisme, comme tout est étrange et invraisemblable, les démonstrations devront être multipliées et éclatantes. Ce qui suffirait comme preuve, en chimie, en physique, ou même en médecine, ne suffira pas pour des sciences étranges, et la sévérité ne

pourra être exagérée. C'est une des plus graves erreurs des spirites que de se contenter d'expériences imparfaites, d'alléguer que pour des démonstrations en d'autres sujets on n'est pas si difficile. Il faut être plus difficile, au contraire, épuiser toutes les suppositions avant de recourir à l'hypothèse des forces inconnues. Des forces nouvelles, mysterieuses, occultes, ne doivent être invoquées qu'en dernier ressort, après impossibilité radicale de trouver une autre explication.

Mais, si ces autres explications sont impossibles, il faudra alors, en désespoir de cause, reconnaître l'existence de ces forces nouvelles, si absurdes qu'elles paraissent. Car, si elles existent, elle ne sont pas absurdes; un phénomène réel ne peut jamais être absurde. Ce qui les rend absurdes, ce sont d'une part les hypothèses fausses que nous édifions sur lui, d'autre part nos ignorances. Et nos ignorances sont bien plus profondes que nous ne le supposons.

§ D.

L'objection tirée des fraudes habituelles aux médiums mérite maintenant d'être examinée de près.

De fait un certain nombre de médiums ont été convaincus d'imposture. Or l'expérimentation avec des imposteurs est très compliquée, et les conclusions qu'on en peut déduire bien fragiles. S'imagine-t-on un prestidigitateur habile, exécutant ses tours dans l'obscurité devant des personnes qui croient à la sincérité de tout ce qui leur est donné? On aurait à inscrire de bien plus grandes merveilles encore que celles du spiritisme.

L'objection serait formidable, si tous les médiums avaient été convaincus d'imposture. Or il en est qui, malgré les investigations les plus sévères, prolongées pendant longtemps par des défiances toujours en éveil, n'ont pas pu être pris en faute. Quelquefois même on a dû reconnaître, comme dans le cas de Home, que la fraude avait été supposée à tort.

On fait grand bruit de la supercherie de tel médium

pris en flagrant délit, et il est évident que cette supercherie jette la plus légitime suspicion sur tous les résultats dûs à la soi-disant puissance de ce médium. Mais qu'est ce que cet imposteur isolé, par rapport au nombre considérable des médiums sincères qui existent dans le monde? A côté des médiums célèbres, comme aux Etats Unis par exemple qui donnent des séances payantes, il en est quantité d'autres qui ne sont pas rémunérés, et dont la bonne foi ne semble pas douteuse. Il n'y a qu'à lire des journaux spirites pour se renseigner là dessus. Les médiums professionnels sont très peu nombreux par rapport aux autres.

Ces autres là peuvent tromper aussi, et souvent ils ne s'en font pas faute, mais il serait bien peu vraisemblable d'admettre qu'ils sont tous des fraudeurs, et que, chaque fois qu'un phénomene spiritique se produit, c'est une fraude.

Je ne prétends pas que la bonne foi des médiums doit être admise à priori. Loin de là. Quand il s'agit de phénomènes aussi étranges que ceux auxquels nous faisons allusion, et qui parfois ont été produits par des fourbes, la bonne foi absolue du médium doit être prouvée, établie et démontrée. Mais d'autre part, pour accuser ce médium de supercherie, il faut faire la preuve de la supercherie. Entout état de cause, ni sa loyauté, ni sa duplicité ne peuvent être admises à priori, et une enquête sérieuse, approfondie, s'impose.

Il ne me parait pas qu'il soit légitime de procéder autrement; car accuser d'une vile imposture, sans tenir de preuves formelles, les cinq ou six cents médiums, professionnels ou non, qui ont donné des phénomènes spiritiques, c'est tout aussi déraisonnable que de les déclarer tous, sans examen, d'une bonne foi irréprochable.

A vrai dire l'objection est plutôt théorique que réelle, car, toutes les fois qu'on expérimente sérieusement avec un médium, on prend des précautions, et des précautions multiples, contre la fraude. Quelqu'un très naïvement

disait un jour à un de mes amis, qui racontait une expérience où il avait constaté des faits étonnants: « Avez-vous supposé que vous pouviez être trompé?» En réalité, dans une expérience on ne pense pas à autre chose. C'est le souci perpétuel : on se méfie du médium, on se méfie des assistants, on se méfie de soi-même. Je ne dis pas qu'on n'est jamais trompé; on l'a été quelquefois, on le sera souvent encore, mais il est des cas où la tromperie n'a pas eu lieu et en tout cas elle est presque toujours fort difficile, souvent peu vraisemblable, quelquefois impossible ou à peu près.

Pour être équitable, chaque expérience doit être étudiée dans ses détails, car les détails seuls permettent de juger si les précautions nécessaires ont été prises.

La fraude dans les phénomènes spiritiques est un problème très grave, car parfois elle est inconsciente et, comme la mentalité du médium n'est probablement pas la même que celle des individus normaux, des actes délictueux peuvent être commis, qui n'entrainent pas une condamnation sans appel.

Mais, je le répète, mon intention n'est pas de reprendre par le menu les innombrables cas particuliers qu'il faudrait analyser; je voulais seulement faire remarquer: 1° que tous les médiums ne peuvent pas être des trompeurs, 2° que, même avec des médiums susceptibles de fraude et convaincus de fraude, des phénomènes ont été obtenus que la fraude ne peut pas expliquer, 3° qu'on ne peut pas admettre à priori la mauvaise foi d'un médium, sans qu'il ait été antérieurement surpris en flagrant délit de tricherie.

Bien entendu, je ne parle pas des mauvaises observations. Celles là sont innombrables, et je suis prêt à reconnaître que, dans les difficiles questions que nous agitons ici, il y a bien peu d'observations irréprochables. Je reconnaitrais aussi que très souvent l'hypothèse de la fraude n'a pas été radicalement éliminée, et que les seules expériences valables sont celles dans lesquelles toute fraude a été impossible. (1)

(1) Quant à la question de savoir s'il faut résolument ne tenir

Toutefois il reste un certain nombre d'expériences bien authentiques où toute fraude a été éliminée et où l'observation a été rigoureuse. Ce sont celles là, et peut être celles là seules, qu'il faut soumettre à une critique méthodique. Mais cette critique méthodique est la contraire du silence et du mépris.

En effet, avec un médium qui a trompé, on peut prendre des précautions qui excluent toute possibilité de prestidigitation ou de fraude. Il faut agir ainsi avec tout médium quel qu'il soit, et le fait qu'un médium a antérieurement été un imposteur ne doit pas changer beaucoup la manière de procéder, car l'expérimentateur doit se mettre à l'abri de toute fraude possible. De sorte qu'avec un médium loyal, comme avec un médium imposteur, pratiquement les précautions doivent être les mêmes.

D'autre part est-on toujours bien assuré qu'un médium a été un imposteur? Il faut être extrêmement prudent dans l'affirmation d'une culpabilité humaine. Souvent on porte des accusations à la légère, pour un geste douteux, pour un déplacement équivoque, et on traite de fourbes des individus dont l'état mental est probablement très différent de l'état mental ordinaire. Je n'oserais pas, pour ma part, traiter d'imposteurs des personnes dont toute l'existence est honorable, parce que je n'ai pas trouvé que leur conduite dans une séance les mettait à l'abri de tout soupçon. Ne pas croire à l'authenticité irréprochable d'un phénomène et accuser un médium de supercherie, sont deux choses absolument distinctes. Au fond je suis convaincu que la plupart des phénomènes dits spiritiques ne sont pas irréprochables, et que cependant la tricherie volontaire des médiums, machinée, préparée à l'avance avec

---

aucun compte des expériences auxquelles a pris part tel ou tel médium, convaincu plus tard de fraude, je ne partage pas tout à fait l'opinion radicale de H. Sidgwick. H. Sidgwick déclarait que pour lui toute expérience faite avec ces médiums suspects était d'avance irrévocablement condamnée, et cette opinion peut se soutenir. Mais on peut aussi, avec quelque apparence de raison, défendre l'opinion contraire.

grand art, est chose fort peu commune. On est donc assez mal venu à repousser toute expérimentation avec des médiums vaguement et superficiellement accusés de fraude; car il en est bien peu qui n'aient pas été, à raison ou à tort, soupçonnés et incriminés.

Enfin l'état mental des médiums nous est fort peu connu. Il se peut fort bien que tel individu, dans certaines circonstances, soit poussé presque malgré lui à la fraude, et qu'en d'autres conditions il soit sincère, autrement dit qu'il y ait un mélange de faits réels et de faits frauduleux. Ce mélange ne laisse pas que de rendre l'analyse expérimentale plus difficile, en sorte que le problème qui consiste à démêler la vérité de l'erreur exige de grandes qualités de tact et de sagacité. Mais. parce que la tâche est plus ardue, ce n'est pas une raison pour ne pas vouloir l'entreprendre. Il suffit qu'elle soit possible. Et je pense qu'elle est telle.

Je dirai donc, en résumé, que, malgré tout ce qui a été dit ou écrit sur les supercheries des médiums.

1°. Il en est quelques uns qui n'ont jamais trompé.

2°. Il en est beaucoup qui, tout en étant soupçonnés de fraude, n'ont jamais pu être pris sur le fait et convaincus de fourberie machinée.

3°. On peut toujours provoquer des expériences dans lesquelles toute fraude est impossible.

V.

Conclusion.

La conclusion qui se dégagera de cette longue discussion sera courte.

Au lieu de paraître ignorer le spiritisme, les savants doivent l'étudier. Physiciens, chimistes, physiologistes, philosophes, il faut qu'il prennent la peine de se mettre au courant des faits affirmés par les spirites. Une longue et laborieuse étude est nécessaire. Elle sera certainement féconde; car la vanité des théories ne détruit point la réalité des faits. Or, s'il y a beaucoup d'erreurs et d'illusions dans les affirmations des spirites, il y a probablement, certainement même,

beaucoup de vérités, qui nous sont bien mystérieuses encore. Ces vérités là, quand elles seront mieux connues, modifieront profondément les chétives notions que nous possédons aujourd'hui sur l'homme et sur l'univers.

Dans les prochains numéros :

EN DÉFENSE DE LA MÉMOIRE DE WILLIAM STAINTON MOSES
par M. Ernest Bozzano.

UN CAS DE PERSONNALITÉ MULTIPLE
par M. le Dr A. Wilson.

ÉTUDE CRITIQUE
sur les séances du médium Bailey à Milan
par M. C. de Vesme.

NOTE SUR QUELQUES FAITS ANORMAUX
survenus dans une maison des environs de Bordeaux

Ayant été informé que des fait intéressants avaient été observés par certaines personnes appartenant à une famille bien connue dans la région, je fis prier M. X., chef de cette famille, de m'autoriser à recueillir quelques renseignements. Ma demande fut accueillie avec beaucoup de courtoisie et je fus reçu par Mme X. et ses filles, qui me firent un récit, dont voici la substance :

M. et Mme X. ont plusieurs enfants : leurs fils ont des situations indépendantes et n'habitent pas avec eux ; leurs filles sont Mme A. jeune femme mariée depuis quelques années, Mlle B. 25 ans, Mlle C, 15 ans. M^r^ et Mme X. ont beaucoup voyagé, ils ont habité des contrées encore peu civilisées et sont habitués à la vie active. Ils sont l'un et l'autre intelligents et instruits. Leurs filles ont reçu une éducation brillante ; elles sont l'esprit ouvert et l'intelligence vive. Le genre de vie qu'ont longtemps mené M. et Mme X. les a rendus peu impressionables ; leurs filles paraissent avoir du san-gfroid et m'ont paru ne présenter aucun trouble nerveux.

Dans le courant du mois d'Août dernier, Mlle C. se trouvait chez sa sœur Mme A. dans une propriété sise en Languedoc. Mlle C. couchait dans une chambre éclairée par une seule fenêtre. Cette chambre est plus longue que large : elle contient un lit de coin.

Une nuit Mlle C. s'éveilla et aperçut sur le mur, près du pied du lit, deux têtes de mort blanches, lumineuses comme des taches faites par des rayons de lune. Ces têtes de mort avaient l'aspect de crânes décharnés; les yeux et le nez étaient creux. Cependant Mlle C. reconnut deux personnes de sa connaissance, Mr U. et Mme R.

Je n'ai pu obtenir de détails précis sur les circonstances qui ont déterminée l'identification faite par Mlle C., mais l'identification a eu lieu, car, dès le lendemain matin, en racontant à Mme A., sa sœur, son étrange observation, elle lui nomma les deux personnes ci-dessus désignées.

Les personnes dont j'ai recueilli le témoignage sont très affirmatives sur ce point.

Mlle C. fut effrayée; elle appela une femme de chambre qui couchait dans une chambre voisine. Cette jeune fille, Mlle E. âgée de 18 ans, vit la même apparition. Elle reconnut la la tête de mort qui ressemblait à Mr U.; elle constata que l'autre représentait une tête de femme, mais ne put l'identifier: elle ne connaissait pas Mme R.

La vision dura aussi longtemps que le clair de lune. Mlle C. et la domestique cherchaient à se rendre compte si l'apparition était dûe aux rayons lunaires. Elles deplacérent les meubles et ouvrirent la fenêtre, mais furent convaincues que telle n'en était pas la cause.

Elles m'assurèrent qu'elles n'avaient rien trouvé à l'appui de cette supposition.

Cependant, des renseignements qui m'ont été fournis, il parait résulter que les taches lumineuses étaient placées à l'opposé de la lune et pouvaient être dûes à des rayons. La circonstance que l'apparition cessa quand le clair de lune eut lui-même cessé, confirme cette hypothèse.

Le lendemain, le même phénomène fut observé par Mlle C. et par la domestique. Mme A., son mari ni aucune autre personne ne paraissent avoir été appelés à constater le fait.

La domestique E. m'assure que le même phénomène s'était reproduit deux jours de suite. Mlle C. indiqua au contraire qu'il ne s'était montré que deux jours de suite. C'est cette dernière indication qui est exacte, car Mme X. est venue chercher Mlle C., sa fille, à une époque qui rend inadmissible la version de la domestique E. Je signale cette discordance extraordinaire dans les récits des deux témoins, car elle est instructive.

Les descriptions faites par Mlle C. et la domestique concordent d'ailleurs entre elles.

Ce qui donne à cette hallucination un caractère paranormal, c'est la mort de Mr U. et Mme R. qui survint peu de temps après : Mme R. est mort le 2 Août,, Mr U. le 16 Septembre. Au moment de l'apparition, ils étaient en bonne santé, et succombèrent subitement; l'une d'une embolie, l'autre d'une congestion cérébrale. Mlle C. ne pouvait donc avoir aucune préoccupation à leur sujet.

Mademoiselle C. revint alors chez elle avec sa mère;

vers la fin d'Octobre Mme A. et son mari allèrent chez Mme X. Mme A. était enceinte et voulait faire ses couches chez sa mère. Quelque temps après son arrivée, des bruits de pas se firent entendre dans le corridor de la maison. Ces bruits auraient été entendus par diverses personnes, notamment par Mlles X., par une de leurs cousines, et par la cuisinière. Celle-ci serait même sortie de son lit, une nuit, et aurait été dans le corridor pour se rendre compte de ce qui se passait. Elle aurait aperçu deux formes blanchâtres qui disparurent aussitôt : il n'y avait personne dans le corridor. En même temps que la cuisinière entendait ces pas au premier étage, Mme A. les entendait près de sa chambre au rez-de-chaussée. Elle se leva également et n'aperçut personne. Enfin des plaintes furent entendues dans une partie de la maison : celle-ci est carrée, n'a qu'un étage et est complètement isolée dans un jardin. Ces plaintes ont été perçues par diverses personnes. Mlle B. m'a écrit à ce sujet : « A la date du 24 Octobre, nous avons entendu vers le soir d'une façon distincte et précise des plaintes très douloureuses qui paraissaient émises par un homme. Cela s'est renouvelé plusieurs fois, toujours de telle sorte qu'il ne nous est pas permis de douter de la vérité du fait.

» Ayant examiné avec soin l'appartement d'où partaient ces bruits inexplicables, nous n'y avons trouvé personne, bien que les plaintes persistassent avec une insistance des plus douloureuses. Ce phénomène ne s'est pas reproduit depuis le 8 Novembre.

» Une autre nuit, ma sœur aînée s'est entendue appeler distinctement par trois fois et deux jours plus tard d'une pièce absolument inhabitée et isolée partait un murmure de voix. Il a été impossible de distinguer aucune parole.

» Le 1er Décembre dans la chambre où nous nous trouvions, nous avons entendu des coups très forts, frappés, on aurait dit, sur une chaise ».

Les plaintes dont parle Mlle B. ont été également entendues par une personne qui soignait Mme A. et qui avait passé la nuit chez Mme X. Cette personne s'imagina que les plaintes étaient proférées par Mme A.; elle se leva et fut fort surprise de la trouver endormie paisiblement.

J'ai interrogé cette personne. Elle m'a raconté qu'elle avait

cru d'abord à la présence d'une petite chienne dans la chambre : elle alluma sa bougie et ne trouva pas l'animal. Les plaintes continuaient et paraissaient partir d'un angle de la chambre.

Enfin, le fait suivant, postérieur à ceux que je viens d'énumerer, m'a été raconté par Mme A. Il se serait produit le *10 Décembre*. Mme A. gardait encore le lit : la veille au soir elle avait ôté ses bagues et les avait mises dans le tiroir de sa table de nuit en même temps que son chapelet. Cet objet de piété est à grains d'ambre de la grosseur d'un pois ; il est de dimension moyenne. Il y avait des lettres dans le tiroir.

Le lendemain, dans l'après-midi, Mme A. voulut remettre ses bagues. Elle les chercha dans le tiroir et s'aperçut que le chapelet et une bague manquaient. Croyant qu'elle cherchait mal à sa cause de position couchée, elle appela sa jeune sœur C. et la pria de chercher les objets manquants. Mlle C. ne fut pas plus heureuse, Mme A. lui fit enlever le tiroir et le plaça sur son lit, à sa droite. Elle prit les lettres une à une, les ôta de leurs enveloppes, les déplia, et, après les avoir examinées, les plaça les unes après les autres à sa gauche. La table de nuit est à droite du lit, qui est un grand lit de milieu. Mlle C. se tenait à droite du lit près de la table de nuit.

Mme A. examina ainsi toutes les lettres et après avoir vidé le tiroir, ne trouva ni sa bague ni son chapelet. Surprise de leur disparition, elle se disposa à reprendre ses lettres pour les remettre dans le tiroir. Au moment où elle les prit, elle sentit sa bague et son chapelet soudainement dans sa main,

Cet événement a paru fort extraordinaire à Mme A. et à sa jeune sœur ; elles ont été un peu effrayées.

Tels sont, brièvement résumés, les faits observés par la famille X ; ils paraissaient avoir cessé.

J. MAXWELL

Avocat général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

AU MILIEU DES REVUES

Les yeux des médiums.

(*Light*, Londres, 24 Décembre 1904).

M. le Dr J. Maxwell avait dit, dans une de ses dernières publications, avoir observé chez tous les médiums avec lesquels il avait été en rapport, des petites tâches dans la prunelle des yeux, et il avait fait remarquer combien il serait utile que d'autres personnes continuent, sur d'autres sujets, les mêmes observations.

Maintenant M. Maxwell fournit quelques renseignements à ce sujet dans le *Light*.

Il écrit qu'il faut rechercher les taches exclusivement dans l'iris; il ne doit pas s'agir de simples différences de teintes; les taches qu'il a lui-même trouvées chez les bons médiums de sa connaissance sont d'habitude des taches rondes et noires, ayant souvent une vague ressemblance avec des têtes de chat, des pattes de chats, des têtes d'oiseau, etc. Parfois des lettres semblent être tracées sur l'iris; ainsi M. Maxwell connait un médium sur l'œil gauche duquel on peut voir assez nettement écrit un « M ».

Notre auteur ajoute de ne pas pouvoir affirmer s'il y a un certain rapport entre ces taches dans l'iris et les facultés médianiques des sensitifs; pour s'en assurer, de longues observations sont indispensables; il faut soigneusement envisager les deux aspects du problème :

1. Les personnes ayant des taches dans l'iris sont-elles douées de facultés psychiques ?

2. Les personnes douées de ces facultés ont-elles des taches dans les yeux ?

Il faut dresser des statistiques avant de pouvoir se former une opinion raisonnée à ce sujet.

Mr Maxwell est d'avis, pour le moment, qu'il y a réelle-

ment des rapports entre cette particularité des yeux, et les facultés psychiques. Il invite ses lecteurs à l'aider dans cette interessante recherche, en remarquant :

1. La couleur de l'iris aussi exactement que possible.

2. Si l'iris est d'une seule couleur, ou de plusieurs couleurs.

3. Dans ce dernier cas, quelles sont ces différentes teintes, et comment sont-elles disposées?

4. Si l'iris est colorié régulièrement, ou s'il y a des nuances différentes qui donnent à l'iris l'apparence d'un objet cristallisé. (Chose assez fréquente, à ne pas confondre avec celle dont il est question au n° 3).

5. Ces taches sont-elles noires ? quelle est leur forme ? quelle est leur exacte position ? Pour pouvoir exactement indiquer la situation de la tache, M. Maxwell conseille de considérer l'iris comme le cadran d'un montre, et d'indiquer sur quelle heure supposée se trouve la tache ; il faudra pourtant encore remarquer si celle-ci est placée au centre ou à l'extrémité de l'iris.

6. Quelles sont la grosseur et la forme de la tache ?

7. Si une tache parait avoir une forme déterminée, qu'on l'indique et *qu'on en fournisse un croquis*.

Il faudra ensuite indiquer quelles sont les facultés psychiques des personnes dont l'œil a été examiné.

Mr Maxwell termine en parlant des différents auteurs de tous temps et des tous pays ayant parlé des marques dans les yeux des sorciers, de la croyance au mauvais-œil », etc.

Nous invitons à notre tour nos lecteurs qui seraient à même de fournir quelques renseignements à ce sujet, de vouloir bien les communiquer à Mr Maxwell, 37, rue Thiac, Bordeaux.

La fidélité du témoignage.

(*Archives de Psychologie*, Genève, N° 11, 1904).

Mlle Marie Borst public dans le journal des professeurs Flournoy et Claparède le résultat d'une étude qu'elle a exécutée dans le Laboratoire de psychologie de la Faculté des Sciences de Genève, au sujet de l'éducabilité et de la fidélité du témoignage.

William James, Binet, Stern, Netschajeff et bien d'autres savants ont déjà apporté une contribution précieuse à l'examen de cette question ; toutefois, comme il s'agit d'une recherche expérimentale ne pouvant être éclaircie que par un grand nombre d'enquêtes exécutées dans des conditions différentes, l'étude de Mlle Borst est bien loin d'être inutile.

Elle présente même un intérêt tout à fait spécial pour les sciences qui, comme le « psychisme », se fondent en très grande partie sur la crédibilité du témoignage.

Il ne nous est pas possible de suivre Mlle Marie Borst dans le détail de sa diligente enquête. Nous nous bornerons donc à rapporter ici ses conclusions les plus essentielles :

« Un témoignage entièrement fidèle est l'exception ; tout témoin supplée par l'imagination aux lacunes de sa mémoire. Cette suppléance est en général conforme à ce que la logique exigerait. Souvent on remarque une tendance à la dramatisation de la scène qui constituait le test.

» Le témoignage s'améliore avec l'exercice.

» En moyenne, le dixième des réponses d'une déposition spontanée est faux.

» Le récit est plus fidèle que l'interrogatoire.

» Le témoignage est plus complet et plus fidèle chez les femmes que chez les hommes.

» Il n'y a pas de relation immédiate entre l'étendue et la qualité du témoignage ; souvent cette relation est inverse.

» Au point de vue subjectif, les réponses d'un témoin offrent trois degrés de certitude : 1° réponses émises avec hésitation ; 2° réponses émises avec assurance ; 3° réponses affirmées sous serment. — Il y a un certain parallélisme entre la valeur objective d'une déposition et son degré de certitude subjective. Cependant, le douzième environ des réponses jurées est faux ».

Notes sur la clairvoyance de Phaneg.

(*Bulletin de la Société d'Ét. Ps. de Nancy*, Nov.-Déc. 1904).

Le *Bulletin de la Société d'Études Psychiques de Nancy* publie quelques faits de clairvoyance dûs au « psychomètre » français connu sous le pseudonyme de « Phaneg ». Les personnes connaissant Phaneg se plaisent à reconnaître sa sincé-

rité et son désintéressement ; il est toutefois regrettable que ces faits ne soient pas entourés des attestations nécessaires [1]. En voici cependant quelques-uns :

Note de Mme X. — « Je remis à M. Phaneg un bijou que je porte continuellement depuis de longues années. En contact avec cet objet, après avoir décrit d'une façon très exacte le château de la duchesse d'Uzès, à Dampierre, où j'avais été quelques jours auparavant, il me dit : « Je vois une personne « brune couchée dans une chambre aux tentures jaunes ; auprès « d'elle est un médecin qui paraît très inquiet. Ne venez-vous « pas d'être sérieusement malade ? » Comme je lui répondais négativement, M. Phaneg conclut : « Alors, cette maladie est à venir ». Environ quinze jours après, sa prédiction se réalisait. J'étais alitée, gravement malade, donnant de sérieuses inquiétudes au médecin qui me soignait ».

Dans l'exemple ci-dessus — dit le rédacteur du *Bulletin* — Phaneg voit le cliché maladie sans pouvoir l'attribuer au passé ou à l'avenir. Dans le cas qui va suivre, une vision plus nette lui permet de préciser.

Note de Mme Y. — « M. Phaneg ne m'avait jamais vue, ignorait absolument qui je suis. Je lui remis un mouchoir de mon mari, faute d'un autre objet que je ne pus me procurer sur l'heure, ne m'attendant nullement à cet entretien. Je ne donnai qu'un renseignement : le prénom de la personne. Après avoir palpé l'objet pendant quelques secondes, M. Phaneg me dit : « Cette personne souffre de la tête. Je la vois fléchis- « sant sur ces jambes. Il y a un affaissement général. L'esto- « mac fonctionne mal. Cette personne est paralysée ». C'est absolument la situation de mon pauvre mari. Puis M. Phaneg me dit : « Je vois la situation qui s'aggrave ; il va sous peu, enten- « dez-moi bien, sous peu, tomber très malade ; voyez de suite « un docteur et appelez son attention sur l'*intestin* qui va se « prendre ». Neuf jours après, mon mari a une nouvelle congestion cérébrale, la paralysie se porte sur l'*intestin*.

---

(1) Il est évident que pour ces analyses et ces extraits, nous n'assumons en rien la responsabilité des faits plus ou moins bien observés, rapportés par les divers journaux et les divers auteurs que nous citons. — *N. de la Réd.*

Action du fluide humain sur les plantes ?

(*L'Echo du Merveilleux*, Paris, 15 Janvier 1905).

On connait l'action que certains fakirs et médiums prétendent exercer sur la croissance de quelques plantes. Cette faculté ne serait pas si rare, au moins dans ses formes plus rudimentaires, si nous devons croire à ce que l'on peut lire dans l'ouvrage : *Le Magnétisme curatif*, par A. Bué, paru dernièrement chez l'éditeur Chamuel, à Paris, et que rapporte l'*Echo du Merveilleux* :

« On peut se rendre compte très facilement de l'effet produit par notre action radiante sur les plantes, en opérant sur des oignons de tulipes ou de jacinthes.

» En magnétisant tous les jours, pendant cinq ou dix minutes, l'eau des vases dans laquelle plongent les racines de ces tubercules, on arrive à donner à la sève une telle poussée vitale, que la tige et la fleur prennent en peu de temps des allures extraordinaires. Un de mes amis avait sur sa cheminée deux oignons de jacinthes roses qui venaient à peine de germer et étaient au même degré de développement ; nous fimes l'expérience d'en magnétiser un, en laissant l'autre se développer librement. La plante magnétisée dépassa bientôt de beaucoup sa compagne et atteignit une hauteur de plus de cinquante centimètres. Pour éviter que la fleur n'entraînât le vase, nous dûmes, pour assurer son équilfbre, lui donner un point d'appui sur la glace de la cheminée.

» Ce singulier résultat dont je fis part à un autre de mes amis, employé dans un ministère, le mit en goût de répéter l'expérience. Il apporta des oignons de jacinthes à son bureau et s'amusa à les magnétiser. Plusieurs de ses camarades imitèrent son exemple. En peu de jours, le champ d'expériences s'agrandit, et le susdit ministère (qui n'était pas celui de l'Agriculture) devint bientôt une succursale des serres de la Ville ; dans tous les bureaux, les employés se livraient à la culture de l'oignon de tulipe ».

C'est certes là une expérience facile à tenter, soit sur des tulipes, soit sur d'autres plantes ou même des graines.

Les difficultés auxquelles donnerait lieu l'état intellectuel des trépassés.

(*Light*, Londres, 21 Janvier 1905).

Le numéro de Janvier de *The World To-Day* (Chicago) contient un long article du professeur James H. Hyslop, de l'Université de New-Yor, sur « L'obstacle que rencontrent les recherches psychiqnes par effet de l'état intellectuel des trépassés ». L'auteur y dit que « le public en général et même des personnes à l'esprit assez cultivé... peuvent admettre la banalité des messages médianiques tant que l'identité de l'esprit qui se communique n'est pas établie, mais ils ne peuvent pas concevoir comment, après que cette identité est suffisamment établie, les communications continuent à être banales et absurdes ».

M. Hyslop est d'avis que cela tient principalement à ce que « l'être qui se manifeste se trouve lui-même dans une condition intellectuelle anormale, au cour de sa communication » ; il compare cet état au délire, ou à la trance de Mrs. Piper, sous quelques-uns de ses aspects ».

Le professeur Hyslop croit que M. Myers et le Dr Hodgson ont été les premiers à parler de cela ; il ajoute que « les personnalités qui se manifestent le reconnaissent elles-mêmes, ou d'une façon ou de l'autre. Elles ont dit que c'était quelque chose de semblable à notre sommeil ; on peut donc le rapprocher à l'état hypnotique ».

Le *Light*, qui reporte cette opinion du prof. Hyslop, dit que cette affirmation semble fondée sur les expériences que l'auteur a faites avec Mrs. Piper, mais qu'elle n'est pas nécessairement exacte relativement à d'autres médiums.

N'est-ce pas possible, en effet, que l'imperfection des communications spirites soit causée par la limitation des facultés du médium, et non point par la condition momentanément anormale des personnalités qui se manifestent ? La médianité de Mrs. Piper », dit le *Light*, « parait avoir été développée surtout pour une catégorie de phénomènes, c'est-à-dire pour obtenir des preuves d'identité, quand même elles seraient d'un caractère banal. Étant donné cela, les limitations et la confusion sont dûes essentiellement à ses conditions et aux environnements intellectuels et psychiques créés par les recherches elles-mêmes ».

Malheureusement, ce ne sont pas uniquement les communications obtenues par l'intermédiaire de Mrs. Piper qui sont désespérément banales — ainsi que le savent tous ceux qui ont assisté à des séances spirites.

Elles ne sont pas uniquement banales, elles sont souvent contradictoires, dans les questions mêmes que les esprits des morts ne peuvent pas ignorer — tel que certains détails des plus rudimentaires au sujet de leur existence dans l'au-delà.

ECHOS ET NOUVELLES

Comment mourut Mme A. Rothe.

Au sujet de la mort de Mme Anna Rothe, le professeur Sellin, de Berlin, qui, il y a environ un an, a épousé la fille du « médium aux fleurs », communique à *Light* les détails suivants :

« Mme Rothe trépassa le 16 Décembre, après plus d'un an de maladie et de graves souffrances. Elle est morte sous mon toit, où elle avait trouvé un abri en quittant la prison. Elle avait atteint l'âge de cinquante-quantre ans et quatre mois.

» La maladie à laquelle elle a succombé était un cancer. Nous avons été bien heureux, ma femme et moi, de pouvoir la soigner au cours de sa maladie. Dix jours après son arrivée chez moi, apparurent les premiers symptômes du mal, qui était déjà assez avancé. Je compris parfaitement, et les médecins le confirmèrent, qu'il ne fallait espérer son salut qu'en faisant une opération. Les « guides » de la malade y consentirent. J'insiste sur ce point, parce que le bruit avait été répandu par les spirites dans notre pays que les souffrances qu'elle avait dû subir en prison l'avaient rendue malade ; cela n'est pas exact ; en effet, les premiers indices du mal se manifestèrent même avant le procès.

« L'opération, quoique dangereuse, réussit parfaitement ; et après quatre mois de soins, la malade était suffisamment rétablie pour aller rendre visite à l'une de ses filles et à quelques amis en Saxe. Elle revint à Berlin au mois d'août, et on remarquait déjà les symptômes de la recrudescence de la ma-

ladie (cancer à l'œsophage). Je ne parlerai pas du progrès et de l'issue fatale de la maladie; j'ajouterai seulement que la pauvre femme, tout en ne connaissant pas la nature de son mal, en supporta les souffrances avec une patience admirable.

» Permettez-moi d'ajouter quelques détails relativement aux facultés médianiques de ma belle-mère, au courant de l'année dernière. Les premiers signes du retour de ses pouvoirs médianiques, qu'elle paraissait avoir perdus dans sa prison, se produisirent même avant son voyage en Saxe, et ils continuèrent de temps à autre à Berlin. *Raps*, trance, apports de fleurs même à son lit de malade, qu'elle n'avait pas quitté depuis des semaines, eurent lieu à plusieurs reprises; mais pendant les trois dernières semaines la faiblesse de la malade était trop grande pour qu'elle pût permettre à ses « guides » de se servir de son corps agonisant. Elle expira tranquillement dans la matinée du 16 Décembre ».

Philippe.

Philippe, l'occultiste et guérisseur bien connu, éprouve en ces jours la satisfaction de voir son nom s'étaler assez souvent sur les colonnes des journaux parisiens. C'est Pierre Mille, le sympathique humoriste du *Temps*, qui a ouvert le feu. Il se rend parfaitement compte de l'importance de son personnage. « Il guérit les malades » dit-il, « en leur soufflant sur le nez. Il approche les trônes, les puissances, les dominations. Il voudrait bien faire de l'or, non pas avec une poudre de projection, mais par le procédé plus moderne de la spéculation, et il est fort douteux qu'il réussisse — ce qui n'amoindrit pas sa ressemblance avec Cagliostro.

» Il est né dans une chaumière, habite un hôtel, possède un automobile — Cagliostro, trop vanté, n'avait qu'un carrosse — et cependant on ne sait s'il est riche ou pauvre. Son hôtel, il ne l'habite guère. A la maison de campagne qu'il possède, au village de Saint-Julien-l'Arbresle, il ne fait que de rares apparitions. Où donc est-il? Loin, bien loin, en Europe, appelé prétend-il, par d'augustes clients, ou à Paris, où

il a « plusieurs domiciles », comme vous le disent mystérieusement les domestiques de son hôtel de la rue Tête-d'Or, à Lyon. »

Pierre Mille s'est beaucoup occupé de lui dans son dernier voyage à Lyon, où il trouva des gens orgueilleux de leur thaumaturge.

— Est-ce qu'un de vos thaumaturges parisiens, lui demanda-t-on, a jamais reçu une lettre de l'empereur d'Allemagne? Philippe a reçu, lui, une lettre de l'empereur d'Allemagne! Il l'a montrée à l'un de ses secrétaires.

L'informateur de Pierre Mille continuait en disant que les têtes couronnées s'adressent particulièrement aux Philippes et aux somnambules pour connaître les machinations des anarchistes. Quant à Philippe lui-même, il a prédit à de très hauts personnages des choses étonnantes, qui se sont réalisées.

Il a raconté lui-même qu'un jour qu'il se trouvait dans le cabinet d'un souverain, un officier d'ordonnance était entré, avait parlé, puis était sorti sans avoir même regardé Philippe. — « Avez-vous remarqué, dit le souverain à celui-ci, que cet officier ne vous a pas salué? » — « Sire, répondit-il gravement, je m'était rendu invisible! » On ne saurait rien refuser à un homme qui, de la sorte, peut se sendre invisible. Voilà pourquoi ce chef d'Etat fit demander à l'administration française qu'on voulût bien accorder à un si grand homme le diplôme de docteur en médecine. L'administration française s'y refusa, mais le souverain étranger finit par trouver une consolation pour Philippe : il l'a nommé général des médecins, ou pour parler plus exactement, inspecteur des services sanitaires des ports. Ces fonctions donnent le titre de médecin et les galons de général.

Le même souverain fit cadeaux au thaumaturge lyonnais d'un automobile, dont Pierre Mille, qui s'assura de son existence, décrit le confortable magnifique.

L'humoriste du *Temps* alla assister à l'une des réceptions que Philippe accorde aux malades dans sa maison de la Tête d'Or. Les malades, généralement des pauvres gens, viennent à lui en grand nombre.

Philippe fait son entrée; c'est un homme de grande taille, une figure longue et assez dure. Il fait le tour de la pièce et

dit à chaque personne, en lui prenant une main dans sa main :

— Je n'ai pas beaucoup de temps à te consacrer, mon ami, mais crois, et tu seras guéri.

Pierre Mille termine son long article, passablement diffamatoire, en insinuant que Philippe profite de sa soi-disant faculté de seconde vue pour jouer à la Bourse.

Un rédacteur du *Gil Blas*, M. Louis Pelter, a voulu obtenir sur Philippe des renseignements peut-être moins humoristiques, mais, sous un certain aspect, moins fantaisistes : il se rendit donc chez Papus, et le fameux occultiste lui prodigua les informations nécessaires.

— Philippe ? Mais certainement, je le connais : et je l'estime, et je l'aime beaucoup.

— Et quel homme est-ce ?

— Un homme d'une soixantaine d'années, pas très grand, l'air d'un bon bourgeois, et que vous pouvez voir passer souvent sur le boulevard, en chapeau rond et la canne sous le bras ; car il vient fréquemment à Paris, où, d'ailleurs, il tient à passer aussi effacé que possible.

— Et il est sorcier ?

— Appelez cela comme vous voudrez. Il est certain qu'il dispose d'un pouvoir particulier. Tout jeune, il jouissait du privilège de guérir par *la pensée*. Ses parents, de simples paysans, estimèrent qu'avec une faculté pareille, il fallait lui faire embrasser la médecine, ce qui était plein de sens. Il commença ses études et, comme il était absolument sans fortune, il dut, pour vivre, employer ses matinées à porter de la viande pour le compte d'un boucher. D'où cette légende que Philippe est un ancien garçon boucher. C'est à peu près comme si l'on disait que Spinoza — qui, pour vivre, polissait des verres de lunettes, tout en écrivant l'*Éthique* — était un ouvrier opticien.

» Bref, pendant ses études médicales, Philippe s'avisa de continuer à guerir des malades...

— Avant d'être reçu docteur ?

— Avant d'être reçu docteur !

— Diable ! C'était d'une outrecuidance !

— Aussi l'expulsa-t-on de la Faculté. Il fit appel. L'autorité supérieure ordonna sa réintégration. La Faculté résista. Et c'est elle qui eut le dernier mot.

— Et depuis lors?

— Depuis lors, il guérit toujours.

— Et comment guérit-il?

— Oh! le plus simplement du monde : il ne fait ni passes, ni massages, ni impositions des mains. Un regard, une pensée, cela suffit.

— Et il guérit toujours?

— Non, pas toujours! Il faut que l'état d'âme du malade le lui permette. La guérison est la récompense de « bonnes œuvres morales » du patient, ou de ceux qui l'entourent.

— Un exemple?

— On lui a amené devant moi, un enfant atteint de méningite tuberculeuse. Il y avait là une cinquantaine de personnes. Philippe a demandé aux assistants de s'engager sur l'honneur à ne pas dire de mal des absents, pendant deux jours.

— Ils ont promis?

— Non. Ils ont eu la bonne foi de s'en reconnaître incapables. Mais ils ont fini par prendre cet engagement pour deux heures.

— Ce n'étaient pas des Parisiens?

— Non. C'étaient des Lyonnais. Dès que l'assistance eut formulé sa promesse, l'enfant, arrivé là dans un état désespéré, se remit immédiatememt, et c'est moi, vous entendez bien, moi-même, qui l'ai tenu par la main en le ramenant à pied, alors qu'on l'avait apporté chez Philippe, sa petite tête tombant sur son épaule. Il y a au surplus, quelqu'un qui pourrait apporter ici un précieux témoignage : c'est votre excellent confrère Serge Basset, dont le fils, abandonné par les médecins, fut instantanément guéri par Philippe. A telles enseignes que, quand Basset le ramena, rétabli, au docteur qui l'avait soigné, celui-ci s'écria : « Vous me trompez, monsieur, cet enfant n'est pas le même! »

— Et Philippe a été condamné pour exercice illégal de la médecine?

— Oui, mais il y a longtemps. Et il a été réhabilité. La preuve, c'est qu'il a été postérieurement capitaine des pompiers de sa commune, ce qu'il n'aurait pu être sans sa réhabilitation.

— Si je ne me trompe, ce n'est pas là son seul grade militaire. Il est, paraît-il, général russe.

— En effet. Vous savez qu'en Russie, les fonctions publiques ont une assimilation militaire. Ne pouvant prendre ses grades médicaux en France, Philippe les a pris en Russie, non pas comme on l'a dit, par la volonté du Tsar, dont la puissance ne va pas jusqu'à faire un médecin, mais en subissant ses examens. Et, à ce propos, il s'est passé un incident curieux. Il avait, comme dernier examen, à établir un diagnostic sur les cas de six malades, dans un hôpital. Non seulement il l'établit, mais il guérit les six malades. C'est lui, en outre, qui a prédit à la Tsarine que son dernier enfant serait un fils. Bref, le Tsar l'honore d'une amitié particulière. Lors de la dernière visite en France, le souverain fit, avec lui, dans la forêt de Compiègne, au grand étonnement du protocole, une promenade en tête-à-tête, qui dura deux heures. Pour en revenir au grade de Philippe, il est, en Russie, président d'une Commission d'inspection sanitaire, fonction qui est assimilée au grade de général.

» Remarquez, continua Papus, que Philippe se déplace toujours à ses frais. Par son mariage avec une personne guérie par lui, il possède une certaine fortune, et, s'il accepte parfois une offrande de ceux qu'il guérit, c'est pour la transmettre immédiatement à des moins fortunés.

— Et son pouvoir s'arrête-t-il à cette étrange faculté de guérir ?

— Non. Il va plus loin. Philippe possède une influence sur la nature même. Ainsi, il m'a annoncé, à moi, qu'il ferait tomber le tonnerre à un endroit déterminé, et le tonnerre y est tombé !

Là, l'interview a pris fin. En effet, il ne restait qu'à tirer l'échelle.

Les miracles du Père Ignace.

Depuis quelque temps, on a beaucoup parlé des miracles du Père Ignace, dans le Royame-Uni.

L'attention publique a été d'abord mise en éveil par un ouvrage publié par la Baronne de Bertouch, mais inspiré — presque dicté — par le Père Ignace lui-même, ce qui fait qu'on

peut le considérer comme un sorte d'autobiographie. En tous cas, le Révérend Père a écrit la Préface du livre, dans laquelle, non seulement il confirme l'histoire de sa vie, telle qu'elle a été rédigée par Mme de Bertouch, mais il autorise aussi le récit des miracles qui, s'ils étaient autenthiques, le rendraient le plus extraordinaire thaumaturge qui ait paru sur la Terre depuis des siècles — et peut-être de tous temps.

« Quant aux événements surnaturels mentionnés dans ce volume, » écrit-il en effet, « je tiens avant tout à faire bien observer que peu m'importe si les lecteurs n'y ajoutent pas foi. Je les ai relatés à l'auteur uniquement parce que je crois qu'il était indispensable de le faire, pour suivre la volonté de Notre Seigneur, et pour sa gloire. Le temps est venu où ces choses doivent être divulguées et connues. Notre Père qui est aux cieux sait parfaitement que je n'ai pas menti et que je ne mens pas. »

L'on ne saisit pas bien pourquoi le Père Ignace affirme qu'il lui est indifférent que les lecteurs le croient, puisqu'il est indispensable, pour la gloire de Dieu, que ces faits soient connus ; mais dans un argument aussi prestigieux il n'est pas permis de s'arrêter à de pareilles bagatelles.

Nous ne pouvons pas nous étendre sur les miracles de moindre envergure, comme lorsque, d'un mot, il fit tomber toute la chevelure d'une jeune fille qui, le rencontrant dans la rue, avait esquissé un sourire en remarquant la calvitie du bénédictin. La Baronne de Bertouch ne nous dit pas si la jeune moqueuse ne portait pas de perruque.

Mais voici tout bonnement le récit d'une résurrection que le Père Ignace a faite dès 1862, quand il habitait dans l'East End de Londres.

Une jeune fille était morte de fièvre typhoïde. Le Père Ignace, appelé auprès d'elle, y accourut, en portant avec lui un petit morceau de la Croix, qu'il avait reçu d'un mystérieux pèlerin venu de la Terre Sainte. Le moine plaça la relique sur la poitrine de la jeune fille ; alors, il ordonna à celle-ci, au nom du Sauveur, de se réveiller. Elle ouvrit les yeux et se mit sur son séant.

« Le spectacle — écrit la baronne Bertouch — fut merveilleux, unique : les plus sceptiques eux-mêmes ne purent contester ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux ! »

Il est seulement étonnant qu'ils n'aient pas jugé utile d'en parler.

L'on peut lire dans l'ouvrage de Mme de Bertouch bien d'autres résurrections dûes au Père Ignace.

Celui-ci s'est enfin retiré dans une petite bourgade du pays de Galles, à Llanthony, qui est maintenant favorisée par les miracles du vieux moine. Il y a surtout dans le petit jardin du Père Ignace, à Llanthony, un buisson qui a été béni par lui et qui partant a acquis le don de guérir toutes sortes de maladies.

A Llanthony, le Saint-Sacrement serait sorti miraculeusement du tabernacle fermé à clef, et sur la prairie du monastère, la Mère de Jésus est apparue à quatre reprises et a été vue par sept personnes en possession de toute leur raison.

Une autre fois, comme une chapelle était en feu, le Père Ignace se précipite dans les flammes en faisant le signe de la croix et le feu s'éteint à mesure qu'il avance.

Nous n'entrerons pas dans l'examen des idées théologiques de cet homme — idées qui constituent une portion très importante de son extraordinaire personnalité.

Le Père Ignace, bien qu'il porte une robe de moine, se prétend, à tort, Bénédictin. Sa robe elle-même est un costume de fantaisie; il a les pieds nus dans des sandales et une corde nouée autour de la taille. Il serait même inexact que, né anglican, il se soit converti au catholicisme. Nul n'a reçu ses vœux, nul ne lui a conféré les ordres, nul ne l'a jamais vu célébrer le sacrifice de l'autel. Le *Catholic Times*, organe des catholiques anglais, l'attaque violemment.

Le *Daily Express* a ouvert une enquête scientifique et historique sur les prodiges dont il est question dans l'ouvrage de la baronne de Bertouch. L'on saura peut-être ainsi jusqu'à quel point l'imagination de cet ascète s'est substituée à la réalité des événements. En tous cas, il parait de toute évidence que cette affaire relève bien plutôt de l'aliéniste que du « psychiste ».

L'étrange voyage de deux enfants hypnotisés.

Il y a quelques jours, on pouvait lire dans la plupart des journaux italiens, la bizarre aventure suivante :

« Un cas étrange d'hypnotisme qui a vivement intéressé la population, s'est passé dernièrement à Trani.

» Un matin, deux garçons, dont l'un âgé de 11 ans, l'autre de 5, arrivèrent de Ruvo en état de complet sommeil hypnotique. Ce sont les frères Pansini, appartenant à une bonne famille de Ruvo.

» A Trani ils se rendirent chez un certain Mr Maggiore, leur parent, chez lequel ils dinèrent, après quoi ils se reveillèrent tout étonnés de se trouver à Trani. Ils ne tardèrent pas à se rendormir, et ils répondirent alors avec la plus grande exactitude aux questions qui leur furent posées.

» Il est à remarquer qu'ils parlaient correctement le français, sans rien avoir appris de cette langue.

» Ils rentrèrent ensuite à Ruvo, accompagnés par Mr Maggiore, qui avait déjà télégraphié à la famille des deux enfants pour la prévenir de ce qui se passait.

» On raconte qu'une autre fois les deux enfants s'étaient trouvés en bateau dans le port de Barletta, sans savoir comment ni pourquoi.

» Le professeur André Grossi, du lycée de Trani, étudie sérieusement ce cas si curieux d'hypnotisme ».

Nous avons écrit à Trani pour obtenir des renseignements positifs sur ce récit; nous ne manquerons pas de les faire connaitre à nos lecteurs si nous parvenons à les obtenir — ce qui ne parait pas la chose la plus facile du monde.

Petites Informations.

∴ C'est le 6 Février que M. le professeur **Charles Richet** prononcera son discours présidentiel à la Société pour les recherches psychiques, de Londres.

∴ La date du **Congrès de Psychologie**, qui aura lieu à Rome en 1905, est fixée du 26 au 30 avril. Le prof. Joseph Sergi est Président du Comité d'organisation; le Dr Sante De Sanctis est le V. Secrétaire général.

∴ Les journaux anglais se sont occupés, les jours derniers, d'**une maison hantée à Brighton.**

C'est dans un petit hôtel particulier à deux étages, situé dans une rue peu importante de la grande ville d'eaux, que se sont produites des manifestations mystérieuses.

Une dame, qui était autrefois locataire de l'hôtel en question, déclare qu'un soir, se trouvant dans son salon, son étonnement fut grand d'apercevoir subitement, en levant les yeux, la forme d'une femme qui se tenait debout auprès du piano. Sur les traits de son visage se lisait une angoisse indicible. Puis le fantôme disparut avant que la dame épouvantée ait eu le temps de l'examiner. Une déclaration fut faite par un monsieur, bien connu à Brighton, qui a habité le petit hôtel en question, pendant quinze mois.

Ce monsieur et sa femme déclarent avoir entendu un soir quelques notes émises par une guitare pendue à la paroi du même salon où le fantôme avait fait son apparition. D'autres fois c'est le piano qui émettait des notes sans cause apparente.

Mais le récit le plus intéressant est celui d'un avocat qui habite Brighton. Il y a quelque temps, cet avocat et deux de ses amis ont décidé de passer la nuit dans la maison hantée afin d'éclaircir ce mystère. Il s'était muni d'un revolver et un petit chien les accompagnait. Pendant la nuit, le chien manifesta une vive inquiétude et, subitement, l'avocat entendit appeler ses amis, qui se trouvaient dans une autre pièce. Il se précipita aussitôt et, en arrivant dans la chambre où ils se trouvaient, il aperçut une femme qui traversait la pièce. Il la regarda fixement et jamais, dit-il, il n'oubliera l'expression de douleur atroce qui contractait sa figure.

La forme était transparente et laissait l'impression d'être vêtue d'un costume brun. Elle marcha jusqu'au mur, puis disparut. L'avocat dit que cet incident l'impressionna vivement et que lui et ses amis quittèrent aussitôt la maison sans faire d'autres recherches.

On dit qu'il y a quelques années, une jeune femme que les cruautés d'un homme avaient rendue folle s'est pendue dans une chambre à coucher de la maison.

Il est probable que, grâce surtout à la Société pour les recherches psychiques, on ne tardera pas à être fixé sur le degré de crédibilité que méritent ces récits.

∴ **L'affaire Syveton** a eu, elle aussi, son épisode qui frise les phénomènes psychiques supranormaux. Il s'agirait d'un signe prémoniteur de la mort du député nationaliste. Inutile de dire que notre intention n'est aucunement de discuter la créance que mérite ce récit ! — Voici donc ce qu'a raconté Mme Ménard dans un interview avec un rédacteur du *Journal* :

« Je m'étais étendue sur mon lit, après le repas, pour me reposer, car j'étais brisée par l'émotion, et je m'étais assoupie profondément. Tout à coup, vers 3 h., je m'éveillai. Au-dessus du lit est le portrait de mon père.

» Mes regards se portèrent naturellement sur ce cadre et j'y vis fulgurer une petite flamme jaune et bleue, qui persista pendant quelques secondes. Après ce qui s'était passé, j'eus immédiatement la pensée d'un malheur, et que je venais de voir l'âme de Syveton passer devant moi. — Tout de même s'il s'était tué ! — me dis-je. Et c'est alors que je fis prier mon mari de revenir en hâte à Neuilly.

» A son arrivée, je lui racontai la vision que j'avais eue et qu'on m'a dite, depuis, être un phénomène nerveux assez fréquent. (?) — Va immédiatement avenue de Neuilly, — suppliai-je. — Pourvu qu'il ne soit pas arrivé malheur... »

∴ Le médium **Eusapia Paladino,** qui devait se rendre en France, l'automne dernier, et tenir surtout une série de séances à Valence (Drôme) avec le colonel de Rochas et d'autres psychistes, en avait été empêché, au dernier moment, par une maladie de son mari. Mr Paladino vient de mourir à Naples, où il résidait.

∴ Une dépêche de New-York au *Daily Telegraph* (6 Janvier) annonce que le **Rev. Richard Heber Newton,** l'un des clergymen les plus capables et les plus connus des États Unis, qui a été longtemps recteur de l'All Souls' Church, à New-York, s'est déclaré un croyant convaincu du Spiritualisme. Dans un discours prononcé à l'Institut Américain, le Rev. R. H. Newton a déclaré que les esprits des morts reviennent communiquer avec les vivants, que la télépathie est une faculté dont plusieurs êtres humains sont doués, et que l'on pouvait prouver scientifiquement la réalité de la clairvoyance. Les prétendues « superstitions » anciennes sont reconnues maintenant être des vérités.

Plusieurs membres de l'Institut Américain déclarèrent

être complètement de l'avis du Dr Newton, dont la position comme pasteur fort respecté lui procura, de la part de son auditoire, la plus grande attention.

∴ Dans *Die Uebersinnliche Welt*, le professeur Karl Obertimpfler parle du **développement immense des publications périodiques** consacrées aux études psychiques, et de la tendance que manifestent les groupes séparés de psychistes à se réunir en de grandes associations — ce qui leur confère une plus grande unité dans les methodes de travail et facilite les échanges d'expériences.

Quoique le nombre des journaux ne puisse être calculé qu'approximativement, le grand développement des recherches psychiques est prouvé par les quelques chiffres suivants.

En Amérique paraissent 66 journaux sur ces matières, dont 27 en espagnol; en Australie et en Asie, 5 chaque: en Afrique, 3; en Europe 96; l'Allemagne a 21 journaux s'occupant des recherches psychiques.

Il n'est pas possible de donner le chiffre exact des sociétés consacrées à ces investigations; caa, outre les sociétés régulièrement établies qui figurent en public, il y a un très grand nombre de groupes et de cercles privés. Les sociétés ayant un caractère public sont environ 330 en Amérique; 450 en Europe; 5 en Asie; 10 en Australie; 5 en Afrique. Des 311 sociétés anglaises, 56 constituent la Fédération Nationale des Spiritualistes, et 86 la Fédération du Lycée Britannique. En Allemagne on a fait deux tentatives pour constituer des associations de cette espèce.

∴ Un savant éminent nous informe avoir dernièrement reçu de **M. Charles Bailey** une lettre dans laquelle le médium australien se montre disposé à revenir en Europe, pourvu qu'on lui assure certains avantages. Nous serons probablement à même de fournir là dessus de plus amples renseignements aux personnes qui seraient disposées à favoriser la venue de ce médium à apports.

Le Gérant : Amédée Palmier.

Imprimerie des *Annales des Sciences Psychiques*
(C. Vesme). PARIS, 6, Rue Saulnier.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15me Année | Février 1905 | N° 2

CHARLES RICHET

DE L'INDEXATION DÉCIMALE des sciences psychiques.

Le nombre des mémoires, écrits, lettres, notices, livres se rapportant aux sciences psychiques est devenu si considérable, qu'il faut mettre de l'ordre dans cette bibliographie très riche et très touffue. Il me paraît que la classification décimale se prête admirablement à cet ordonnement. J'ai déjà eu l'occasion d'ailleurs de classer les sciences psychiques, décimalement, dans les tables décimales que publie l' « Institut de Bibliographie Internationale de Bruxelles », et, comme très souvent ces sciences sont traitées conjointement avec le somnambulisme et l'hypnotisme, de les placer dans la physiologie, tout près du somnambulisme.

Mais probablement, parmi les lecteurs des *Annales*, il en est fort peu qui connaissent le principe de l'indexation décimale. Il me paraît donc nécessaire d'en indiquer le principe en quelques mots.

Soit un livre quelconque (ou une brochure ou un article) : il pourra toujours être groupé dans un groupement quelconque, dont le nombre sera inférieur à 10. Par exemple, tout ce qui est philosophie peut avoir le numéro 1. Tout ce qui est sciences, le chiffre 5. Tout ce qui se rapporte aux sciences appliquées; 6, etc.

Prenons le groupe des sciences appliquées. On pourra le subdiviser encore en neuf groupements (ou

moins) et mettre à 1 les sciences appliquées à la médecine. Toute la médecine avec ses branches, recevra donc le chiffre 61.

Subdivisons ce nombre 61 en neuf groupes ; nous aurons 611 ; 612 ; 613, etc. On aura alors, je suppose :

611. Anatomie.

612. Physiologie, etc.

A son tour le chiffre 612 (Physiologie) sera subdivisé, selon les principaux chapitres de la physiologie ; par exemple :

612.1 Circulation,

612.8 Système nerveux.

En poursuivant cette classification *décalomique*, nous pouvons faire dans la physiologie du système nerveux des subdivisions, et avoir par exemple :

612.81. Nerfs périphériques.

612.82. Système nerveux central cérébral. Les sciences psychiques relevant des fonctions du système nerveux central et du cerveau, nous les classerons à 612.82.

Mais nous subdiviserons encore ce chiffre et nous mettrons toute la psychologie physiologique à 612.821. De plus, comme le nombre des travaux de psychologie physiologique est immense, nous subdiviserons 612.821 en plusieurs groupes ; par exemple :

612.821. 1. Temps de réaction aux excitations.
612.821. 2. Attention. Mémoire.
612.821. 3. Instinct et intelligence.
612.821. 4. Action des poisons sur l'intelligence.
612.821. 5. Action des maladies sur l'intelligence.
612.821. 6. Réflexes psychiques.
612.821. 7. Sommeil, somnambulisme et sciences psychiques.
612.821. 8. Sens et théories de la sensation.

Ainsi tout ce qui se rapportera aux sciences psychiques sera indexé à 612.821. 7, ce qui signifiera, en faisant l'analyse de ce chiffre :

6. Science appliquée
1. . . . à la médecine.
2 Physiologie
8. du système nerveux

2. . . . cérébral.
1. Psychologie physiologique.
7. Sommeil, somnambulisme, hypnotisme et sciences psychiques.

Quoiqu'on puisse être effrayé d'avoir ainsi un nombre de 7 chiffres, en réalité ce n'est pas plus difficile à retenir que le chiffre de son numéro téléphonique ; et l'expérience prouve qu'on le retient sans peine.

Mais subdivisons-le encore. Nous aurons :

612.821. 71. Somnambulisme. Hypnotisme et Sciences psychiques.
612.821. 73. Sommeil (théories).
612.821. 74. Circulation cérébrale et sommeil.
612.821. 75. Phénomènes chimiques de l'organisme pendant le sommeil.
612.821. 76. Rêves.

C'est le premier nombre 612.821. 71. qui seul nous intéresse ici ; et tous nos mémoires seront indexés à 611.821. 71., de sorte qu'à la rigueur on pourrait se dispenser de l'écrire et faire précéder seulement le chiffre déterminant par une série de points . . . . . . ; puisque aussi bien tous nos mémoires seront classés à 612.821. 71.

Mais il faut distinguer dans les vastes sciences qui nous occupent ce qui relève du somnambulisme, de l'hypnotisme et des sciences psychiques. Faisons cette classification, en ayant soin de laisser toujours, par prudence et pour réserver l'avenir, quelques nombres vacants, pour ne pas *bloquer* notre classification.

(612.821. 71) 1 Théorie de l'hypnotisme.
.... 2 Hypnotisme chez l'homme.
.... 3 Hypnotisme chez les animaux.
.... 4 Lucidité, télépathie et phénomènes psychiques subjectifs.
.... 5 Télékinésie et phénomènes psychiques objectifs.
.... 6 Spiritisme en général.

Les nombres 612.821.714
....5
....6

devront encore être subdivisés, et j'ai proposé le groupement suivant :

612.821.714. Lucidité, télépathie et phénomènes psychiques subjectifs.
.... 1. Lucidité.
.... 2. Hallucinations véridiques.
.... 3. Prémonitions.
.... 4. Télépathie.
.... 5. Suggestion mentale.
.... 6. Baguette divinatoire.

612.821.715. Télékinésie et phénomènes psychiques objectifs.
.... 1. Raps et mouvements sans contact.
.... 2. Apports.
.... 3. Matérialisations.
.... 4. Photographies.
.... 5. Maisons hantées.
.... 6. Écriture directe.
.... 7. Lévitations.
.... 8. Biographies et monographies de médiums.
.... 9. Autres phénomènes psychiques.

612.821.716. Spiritisme en général.

Nous voici donc arrivés au terme de cette classification beaucoup plus simple qu'elle ne peut paraître tout d'abord. Il me semble qu'en quelques minutes d'attention, on peut la comprendre.

Avant de donner des exemples, j'ajouterai un point très important : c'est que dans le système ingénieux de cette classification décimale, il est des chiffres qu'on peut mettre entre parenthèses, qui sont constants, et qui s'appliquent à toutes les sciences et par conséquent qu'on peut ajouter à tous les chiffres.

Ainsi (01) c'est Théorie générale de...
(02) Traité de...
(09) Histoire de...

Soit par exemple un livre ayant pour titre : *De la Lévitation au point de vue historique*, nous l'indexerons : 612.821.715. 7 (09).

Si long que paraisse ce chiffre, il n'est pas bien

compliqué ; car d'abord 612.821.71 est notre chiffre commun, puis (09) est le chiffre général ; de sorte qu'il n'y a de spécial que ··· ······ ··· 5.7 (09).

Nous allons maintenant donner quelques exemples, en montrant comment se peuvent indexer quelques mémoires ; et, bien entendu, nous supprimerons le chiffre commun 612.821.71 ; car tous les ouvrages de sciences psychiques ont ce chiffre.

Soit le mémoire de W. F. Barrett : *On the so called divining Rod* (Proc. S. P. R., XXXII, 1897, 1-282). Nulle difficulté : nous l'écrirons : ·· 56.

Il est plus difficile d'indexer le mémoire de R. Hodgson : *A further Record of observations of certain phenomena of trance* (Proc. S. P. R., 1897, XXXIII, 284-582). Pour le bien indexer, il ne suffit pas de lire le titre ; il faut quelque peu avoir lu le mémoire même. Or, comme il s'agit uniquement de phénomènes subjectifs, nous le classerons à ·· 4.1.

Andrew Lang, *The Book of Dreams and Ghosts*. La difficulté est plus grande encore ; mais il n'y a aucun inconvénient à le mettre à ··· 6 (Spiritisme en général). Remarquons en effet qu'en donnant une indexation très générale, on ne commet pas d'erreur. On a l'inconvénient de ne pas préciser ; mais combien de livres et de notices ne sont pas assez déterminés et limités dans leur sujet pour supporter une classification précise ?

Parish (E.). *Zur Kritik des telepathischen Beweis materials* (Leipzig, 1897). ··· 4.4

Nevius. *Demon Possession and Allied Themes* ··· 12. (09)

Fr. Podmore. *Studies in psychical Research*. 1897. ··· 6

Il me paraît inutile de multiplier les exemples.

Nous donnerons dorénavant aux mémoires qui paraîtront dans ce journal la classification qui leur convient. On pourra en faire des fiches, et ces fiches analytiques, rangées d'après les nombres décimaux, seront d'un grand secours à tous ceux qui feront de la bibliographie.

Pour la défense de la mémoire

DE

WILLIAM STAINTON MOSES

(A propos du livre « Modern Spiritualism », de M. F. Podmore).

... 715. 8

Personne n'apprécie autant que moi la haute valeur des services rendus à la cause des études psychiques par la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques. C'est bien exclusivement grâce aux méthodes rigoureuses d'investigation scientifique appliquées par la Société aux phénomènes médianiques, que l'on est parvenu à vaincre l'inertie misonéique de tant de savants, préparant ainsi le terrain à la future expansion luxuriante d'une branche du savoir, dont la suprême importance est peut-être destinée à excéder les frontières de la science pour devenir morale et sociale. La date de la fondation de cette Société fixera donc dans l'histoire le commencement de l'époque au cours de laquelle les phénomènes du médianisme conquirent honorablement leur place parmi les doctrines scientifiques ; les *Proceedings* que fait paraître la Société resteront comme un recueil incomparable de documents psychiques, indispensable pour tous ceux qui voudront acquérir une connaissance profonde de l'âme humaine.

J'ai jugé nécessaires ces déclarations préalables, au moment où je vais exercer librement le droit de critique au sujet d'un ouvrage publié par l'un des membres les plus actifs et les plus influents de la Société en question. Je veux parler du livre de M. Frank Podmore : *Modern Spiritualism, a history and a criticism.*

Si je vais adresser des critiques à cet ouvrage, ce n'est certainement pas à cause de l'aversion invincible

que l'auteur y manifeste pour tout ce qui se rapporte aux phénomènes médianiques de nature objective. Au contraire, je pense que rien n'est aussi utile, aussi indispensable, dans toute branche de recherches, qu'un groupe d'adversaires habiles; en effet, ce n'est que du choc des idées opposées que l'on peut s'attendre à ce que les ténèbres de l'erreur disparaissent peu à peu pour faire place à la lumière de la vérité.

Ce que je me propose de critiquer dans l'ouvrage de Podmore c'est la méthode d'investigation qui y est adoptée — méthode fondée presque constamment sur le système nullement scientifique de choisir, pour toute démonstration, les quelques incidents ou épisodes qui s'accommodent plus ou moins avec les théories de l'auteur, en négligeant ensuite presque complètement tout ce qui ne s'harmonise pas avec les théories en question, ou même paraît en contradiction flagrante avec elles.

Je m'empresse toutefois de déclarer qu'en disant cela, mon intention n'est nullement de taxer l'auteur de mauvaise foi. Je m'expliquerai mieux à ce sujet au cours de cette étude.

Lorsque parut le livre en question, la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* publia quelques articles fort remarquables dans lesquels on en faisait l'analyse critique d'une manière précise et magistrale (Janvier-Septembre 1903). Cette série d'articles, qui était dûe à M. le Dr Dusart, suffit à donner une idée exacte de l'attitude étrange de M. Podmore. Néanmoins, malgré son travail long et scrupuleux, le Dr Dusart ne parvint qu'à toucher au sujet ; s'il avait dû s'attarder à signaler toutes les inexactitudes, les omissions, les insinuations partiales que contient le livre examiné, un volume tout entier n'aurait certainement pas pu lui suffire.

Or, l'une des personnalités auxquelles le Dr Dusart n'a pu consacrer qu'un paragraphe très court, se trouve être celle du Rév. William Stainton Moses, dont la figure pourtant si noble et si pure est en butte aux propos les plus blessants dans le livre de M. Podmore.

Mon intention est donc de réparer de quelque manière, par le présent travail critique, cette omission inévitable; dans ce but, je vais analyser et refuter, les unes après les autres, les accusations déplorables lancées contre M. Moses.

Maintenant, j'entame sans plus tarder mon sujet.

* * *

On sait qu'au sujet des phénomènes médianiques étonnants qui se produisaient dans les séances avec M. William Moses l'on possède trois séries principales et indépendantes de compte rendus, se rapportant à une période de temps qui s'étend depuis les prémiers phénomènes, en 1873, jusqu'en 1880, lorsque la médiumnité à effets physiques commença à disparaître complètement chez M. Stainton Moses. Ces séries de rapports, dont deux ont été rédigées par M. et Mme Speer, la troisième par M. Moses lui-même, ont été écrites, généralement, après chaque séance, ou au plus tard, le lendemain matin. Leurs auteurs agissaient indépendamment l'un de l'autre, dans le seul but de rédiger exclusivement par leur propre usage un souvenir permanent des phénomènes auxquels ils avaient assisté. Or, si un but si limité et personnel contribue à nous garantir la sincérité absolue et incontestable de ces relations, il en est malheureusement résulté aussi que les auteurs ont trop négligé ces détails de milieu et de contrôle qui pourtant, à quelques exceptions près, nous paraissent indispensables pour que des expériences de cette nature aient une vraie importance scientifique. Il en est résulté un dommage grave et irréparable pour la cause des études psychiques.

Les comptes rendus rédigés par Mrs. Speer sont ceux qui se rapportent à un plus grand nombre de séances; ils sont aussi le plus étendus. Au point de vue de l'investigation expérimentale, ils offrent l'inconvénient d'avoir évidemment subi les tendances spiritualistes de l'excellente dame qui les écrivait. Mrs. Speer attachait surtout de l'importance au côté moral

et religieux de ces manifestations ; ce qui fait qu'elle se préoccupa plus particulièrement d'enregistrer les discours et les exhortations venant des personnalités médianiques, en négligeant par contre la partie exclusivement physique des phénomènes.

Le contraire a lieu dans le registre incomplet et pressé que laissa le Dr Speer, dont le penchant positiviste lui fait négliger complètement les discours et les exhortations de personnalités médianiques pour ne s'occuper que des manifestatons physiques. Seulement, ces notes, écrites sans ordre et, d'ordinaire, d'une façon vraiment par trop concise sur des feuilles détachées ou des calepins, ne contiennent pas assez de détails.

Les rapports dûs à M. William Stainton Moses luimême sont les meilleurs, aussi bien pour la méthode que pour la quantité de détails qu'ils contiennent ; cela ne peut pas surprendre de la part d'un personnage qui était, en même temps qu'un chercheur honnête et intelligent, un hommes de lettres rompu aux manifestations de la pensée.

Les trois séries en question relatent les mêmes phénomènes et ne diffèrent que par la quantité plus ou moins considérable de détails.

On connait encore plusieurs autres courtes séries de rapports et plusieurs comptes rendus de séances uniques, dûs aux assistants éventuels de ces séances. Il ne nous faut pas non plus oublier différentes lettres de personnes distinguées au sujet des phénomènes qui s'étaient produits en leur présence. Parmi les auteurs de ces rapports et de ces attestations l'on trouve les noms de Mr. Percival, du Dr Thompson, Mr. Serjeant Cox, Miss Birkett, Mrs. Carrat, Mr. J. F. Collingwood, Mrs. Honeywood, Miss Mary Speer, Mr. Charlton Templeman Speer, Dr Rooke, Mrs. Ellen Collins, Mr. W. H. Harrison.

Toutes ces relations et attestations concordent entièrement entre elles dans la description de phénomènes parfaitement analogues à ceux dont Mr. et Mrs. Speer et M. William Stainton Moses ont parlé à vingt reprises différentes.

Il faut enfin remarquer que M. F. Myers questionna à ce sujet d'autres personnes distinguées ayant assisté à quelques séances de M. Moses ; toutes lui ont confirmé pleinement et formellement la réalité et l'authenticité des phénomènes, tels qu'ils ont été décrits dans les rapports en question.

Donc, étant donné le témoignage indépendant et absolument conforme de tant de personnalités honorables, il n'est pas possible de douter de la sincérité inattaquable avec laquelle ont été rédigées les trois séries principales de comptes rendus. Je dis cela surtout relativement aux deux récits qui ont plus d'importance pour nous au point de vue de la critique, c'est-à-dire ceux dûs à M. et Mme Speer.

D'ailleurs, M. Podmore lui-même n'ose soulever aucun doute à ce sujet. Il ne néglige pourtant pas de profiter de la question des comptes rendus en général pour lancer un premier trait à l'honorabilité de M. Moses, — et voici comment.

Nous avons dit tout à l'heure que, parmi les différentes séries de relations, celle de M. Moses paraissait la meilleure à cause du soin qu'il avait mis à fournir les détails nécessaires. Cela est tout à l'honneur de l'esprit d'observation de la personne qui la rédigeait. M. Podmore n'est pourtant pas de cet avis; il en tire un premier argument de doute et de soupçon. Au cours de son récit, il n'oublie jamais de faire observer, par des notes aux pieds des pages, les petites différences existant entre les détails contenus dans les rapports de Stainton Moses et ceux des passages correspondants des comptes rendus de M. et Mme Speer. Or, que devait donc faire M. Moses? ne devait-il pas tâcher de n'oublier aucun détail dans son récit? Nous faudra-t-il donc le blâmer, parce que d'autres personnes n'en ont pas fait de même? La conduite de ces dernières a causé un tort irréparable aux études psychiques, ainsi que je l'ai dit; ce n'est pas là une raison pour adresser un blâme à celui qui a eu le mérite de s'être moins éloigné des méthodes d'investigation scientifique.

Tout en remarquant cela au nom de l'équité et de

la logique, je m'empresse néanmoins de déclarer que, conformémement aux règles de la critique éclairée et impartiale, je m'abstiendrai complètement, dans cette monographie, de me servir des comptes rendus de Stainton Moses.

* * *

D'après ce que nous venons de dire, les lecteurs n'auront pas manqué de se faire une juste idée au sujet des qualités et des défauts que l'on rencontre dans les documents en question.

J'ai dit tout à l'heure, à ce sujet, que, lorsque les comptes rendus d'expériences psychiques ne sont pas accompagnés de descriptions suffisamment détaillées relativement aux conditions de milieu et de contrôle, ils ne peuvent pas prétendre, hormis dans certains cas spéciaux, à une vraie importance scientifique. Il nous reste pourtant à examiner si les défauts que l'on rencontre dans les documents en question sont de telle sorte à nous imposer de leur appliquer cette maxime indéniable. — A cela je repond négativement. — D'abord, et même à priori, il était aisé de prévoir que dans une série de relations comprenant une période de plus de neuf ans, l'on devait nécessairement rencontrer bon nombre d'épisodes suffisamment détaillés, pour qu'il nous soit loisible de les considérer valables et probants, même sous le point de vue scientifique. — Il en est justement ainsi dans notre cas, ainsi que l'on va voir.

Maintenant, il nous reste à considérer une autre question de fait, fort importante : c'est que les manifestations de nature objective qui se produisaient en présence de M. Moses, étaient tellement extraordinaires, qu'il se passait à chaque moment des incidents et des épisodes dans lesquels il ne pouvait absolument pas être question de fraude consciente ou inconsciente de la part du médium. C'est là un fait qui offre une importance probante.

J'affirme donc qu'au sujet de la médianité de M.

Moses, nous nous trouvons en face d'un de ces cas spéciaux dans lesquels l'importance scientifique des faits rapportés, tout en étant amoindrie par l'inhabileté des rapporteurs, persiste et s'impose, malgré tout, à ceux qui les étudient, l'âme exempte d'idées préconçues.

* * *

Maintenant, il me reste à examiner, alléguant tous les détails nécessaires, quelle a été la conduite de M. Podmore relativement aux épisodes dont il s'agit.

Il est évident que, si l'auteur de *Modern Spiritualism* s'était proposé d'être réellement impartial dans son œuvre de biographe et de critique, il aurait dû, entre autres choses, citer aussi quelque courte série d'épisodes choisis parmi les plus remarqubles et caractéristiques, de façon à faire connaître aux lecteurs ce qu'il y avait de plus typique et de plus probant dans les phénomènes qu'il se proposait de réfuter. Il a fait absolument le contraire.

Il choisit avec beaucoup de perspicacité trois ou quatre incidents qui, étant donné leur nature, pouvaient donner lieu à des soupçons et à de vagues insinuations; il les présenta, ainsi isolés, à ses lecteurs, les faisant suivre de commentaires partiaux à tel point d'être souvent des jugements téméraires. Quant à l'ensemble de cette suite extraor dinaire de phénomènes, il se borna à en ébaucher une exposition très sommaire, voire même incomplète, en y interpolant de temps à autre quelques courtes citations d'épisodes, qui ne sont certainement pas choisis entre les meilleurs.

A propos de ces derniers, il nous faut relever que M. Podmore a agi, dans le cas de Stainton Moses, comme il le fait à chaque moment dans les deux volumes de son ouvrage : c'est-à-dire que, parmi les incidents cités, il s'en trouve parfois quelques-uns d'un ordre suffisamment merveilleux pour qu'il soit assez difficile de les expliquer par l'hypothèse de la fraude.

Le lecteur s'attend donc à ce que M. Podmore se prenne à commenter à son point de vue aussi ces incidents, mais son attente reste invariablement vaine; l'auteur passe imperturbable, en laissant les lecteurs déçus à vingt reprises différentes.

Quoique les incidents de cette sorte se rencontrent plus rarement dans le chapitre dont nous nous occupons, que dans d'autres parties de l'ouvrage, je devrai cependant en signaler quelques-uns un peu plus loin.

Après cela, il est aisé de comprendre que M. Podmore, en terminant le dénombrement des phénomènes de M. Moses, ait pu dire :

Il résulte clairement de ce court exposé de manifestations physiques que la médiumnité de Stainton Moses, tout au moins sous ce rapport n'ajoute absolument rien aux preuves en faveur du Spiritualisme. Si l'on veut bien négliger un instant les difficultés que comporte la supposition qu'un homme de son caractère et de ses antécédents ait pu se prêter à des pratiques frauduleuses, l'on ne rencontre rien dans les manifestations se produisant en sa présence, qui puisse suggérer d'autres explications que celle-là. Tout ce qui se passait avait déjà été fait à plusieurs reprises, par des médiums trompeurs et pas sérieux et avait même été exécuté en des conditions beaucoup moins favorables. Stainton Moses jouissait de l'avantage de l'obscurité bien plus complètement qu'il ne l'était permis à d'autres médiums. (*Modern Spiritualism*, Vol. II, pag. 280).

De même, après de telle prémisses, il ne lui était pas malaisé d'affirmer un peu plus loin :

En l'absence de toute preuve suffisante, venant d'autres sources, à l'appui de l'hypothèse que les manifestations physiques de ce genre étaient dûes à de telles causes [celle spiritique], il est donc raisonnable d'en conclure que *toutes les merveilles ayant eu lieu dans les séances en question étaient en réalité produites par les mains du médium. C'est-à-dire qu'il devait lui-même faire mouvoir la table et produire les raps; qu'il devait sortir de ses poches les parfums, les perles, les petites statues de marbre de Paros; les lumières spiritiques ne*

devaient être que des fioles d'huile phosphorée. Il n'est pas même nécessaire de supposer que ces tours demandaient une certaine habileté de la part du médium. Les lumières spiritiques exceptées, dont la préparation au milieu du cercle tel qu'il était constitué offrait probablement quelque danger, les phénomènes en question étaient tous de telle sorte, que des enfants et des novices dans l'art de frauder n'ont pas manqué de les répéter de génération en génération, vis-à-vis de leurs crédules amis. Je crois même que Moses n'aurait pas pu lutter avec Jannes et Jambres. (*Ibid*, pag. 286-287).

Toujours pour les raisons de méthode dont nous avons parlé, l'on conçoit que M. Podmore, une fois parvenu à de telles extrémités d'insinuations gratuites et sanglantes, ne s'arrête point, mais qu'il finisse par déceler complètement sa pensée. En effet, comme il rapporte, d'après M. Janet, un cas pathologique de fraude inconsciente chez une hystérique, il fait les considérations suivantes :

Les indices manifestes d'honorabilité ne se rencontraient absolument pas chez Home et Stainton Moses, et pas même chez Hélène Smith ; nous ne pouvons donc pas nous laisser facilement entrainer à conclure que les « apports » et tous les autres phénomènes impliquant une préparation considérable et une longue préméditation, peuvent avoir été produits complètement sans la participation de la conscience normale de l'agent. (*Ibid*., pag. 326).

Et voilà comment Podmore n'accorde même pas à Moses les circonstances atténuantes de la fraude inconsciente !

*
* *

Tels ont été les jugements exprimés par M. Frank Podmore au sujet de l'origine des phénomènes médiumniques se produisant en présence de William Stainton Moses.

En présence des méthodes d'investigation adoptées par l'auteur de *Modern Spiritualism* pour aboutir à ces déclarations, il me faut rapporter les principaux

épisodes suspects choisis par Podmore avec tant de perspicacité, afin de pouvoir les analyser à mon tour, tout en les tirant de cet état d'isolement trompeur dans lequel ils se trouvent. Dans ce but, il me suffira de leur opposer une série d'autres épisodes de la même nature, pouvant être considérés comme inattaquables, ou séparement, ou dans leur ensemble.

Afin de rendre mon exposé aussi clair et ordonné que possible, je vais partager les phénomènes particuliers à la médiumnité de Moses en plusieurs catégories distinctes, dans chacune desquelles, à côté des citations tirées de *Modern Spiritualism*, j'en placerai d'autres choisies par moi ; ces dernières, naturellement, ne représentent qu'une portion minime des matériaux que j'ai recueillis, n'ayant pas jugé convenable de fatiguer l'attention des lecteurs par un exposé de faits qui, inévitablement, se répètent d'une façon uniforme au cours de toute la série des séances (1).

*
* *

MOUVEMENT, LÉVITATION, TRANSPORTS D'OBJETS. — Au sujet du mouvement des tables, à la lumière et sans contact, M. Podmore croit à peine nécessaire d'en faire mention, ce qui fait que les lecteurs ne possèdent d'autres données pour se faire une idée à cet égard,

(1) Les livres et revues auxquels j'ai eu recours pour ce travail sont les suivants :

Mrs. Speer : *Records of private séances from notes taken at the time of each sitting.* — Ces relations ont paru dans le *Light* en 1892-1893 et occupent 65 livraisons.

Light, Memorial number, 5 Novembre 1892.

Light, Posthumous « Spirit Teachings », 5 Septembre 1896.

Proceedings of the Society for Psychical Research, Vol. IX et XI. Ces volumes contiennent deux longs et importants travaux de F. W. H. Myers intitulés: *The experiences of W. Stainton Moses*. Les comptes rendus du Dr Speer et de M. Moses lui-même y sont reproduits.

F. W. H. Myers, *Human personality and its survival of bodily death* ; Vol. II. Londres, Longmans, 1893.

Charlton Templeman Speer, *Biography of W. Stainton Moses.*— Elle se trouve dans l'édition commémorative des *Spirit Teachings*, publiée par la *London Spiritualist Alliance*, en 1898.

que l'affirmation citée un peu plus haut, et selon laquelle M. Moses devait se prêter lui-même à faire balancer la table. — Il y a pourtant des faits, prouvant l'authenticité absolue des phénomènes en question.

Voici comment Charlton Templeman Speer décrit les mouvements de cette nature, tels qu'il a pu les constater :

« La table autour de laquelle nous étions assis d'habitude, était une solide table à manger, en acajou de l'Honduras, très lourde ; malgré cela, elle s'agitait parfois avec une aisance beaucoup plus grande que ce que l'on aurait pu obtenir moyennant les efforts combinés de tous les assistants ; ces efforts combinés ne suffisaient point à empêcher son mouvement en un sens donné, chaque fois que la force occulte voulait qu'il en fût ainsi. Nous mesurions souvent la puissance de cette force, en tâchant de nous opposer aux mouvements de la table, mais toujours en vain. (*Spirit Teachings, Biography*, pag. XXI-XVII).

Commençons donc à prendre note du fait, que la force combinée de trois ou quatre personnes ne suffisait pas à arrêter le mouvement spontané d'une table très lourde — ce qu'un seul individu n'aurait pas pu faire d'une manière frauduleuse.

Dans une autre citation, la circonstance probante résulte du fait que les mouvements de la table se produisirent à la lumière, et sans contact, ou presque. des mains des assistants.

En pleine lumière, nous surveillions la table, qui se balançait et dansait sans le contact de nos mains. (Mrs. Speer, *Records*, in *Light*, 1892, p. 139).

Le Dr Speer confirme ainsi la chose :

Séance en lumière. La table dansa une gigue, pendant que nos doigts l'effleuraient à peine verticalement. (*Proceedings*, Vol. IX, p. 297).

Il ne sera pas inutile de faire remarquer, à ce sujet, que l'hypothèse de la fraude au moyen de manœuvres avec les pieds ne se soutient pas, puisqu'il s'agissait d'une table de salle à manger, en acajou, d'un poids

considérable. On ne parvient certainement pas, au moyen des pieds et en pleine lumière, à faire danser des gigues à une table de cette espèce.

Parmi les épisodes de cette nature, celui que je vais rapporter me parait le meilleur. En effet, étant donné la description détaillée du milieu et du contrôle, et en tenant compte que l'observation est faite par M. Serjeant Cox, cet épisode peut être considéré comme ayant un caractère décisif.

...Ma table à manger — écrit-il — est de forme ancienne ; elle est en acajou, très lourde; sa largeur est de six pieds ; sa longueur de neuf. Elle pose sur un tapis turc, ce qui augmente sensiblement la difficulté de la déplacer. Un essai postérieur prouva que les efforts réunis de deux hommes robustes se tenant debout suffisent à peine à la déplacer d'un pouce. Il n'y avait dans la chambre que mon ami [M. Moses] et moi... Etant donnée la grande force qui était en action, j'estimai que c'était là une occasion incomparable pour essayer d'obtenir des mouvements sans contact. La présence de deux personnes seulement, la circonstance qu'elles se trouvaient en pleine lumière, le milieu même dans lequel nous nous trouvions, la pesanteur de la table, tout contribuait à donner à cette expérience un caractère littéralement décisif. D'un commun accord nous nous plaçâmes des deux côtés opposés de la table, en restant debout. Nous nous tenions tous les deux à une distance de deux pieds du meuble, en gardant les mains à une hauteur de huit pouces, de sa surface. Après une minute la table commença à s'agiter violemment: elle se déplaça ensuite brusquement sur la carpette, en parcourant une distance de six pouces ; alors, elle s'éleva de trois pouces du côté où se trouvait mon ami, pour en faire ensuite autant de mon côté. En dernier lieu, mon ami posta ses mains à une hauteur de quatre pouces au dessus de la table, et il invita le meuble à se léviter de son côté jusqu'à toucher sa main à trois reprises ; ce qui eut lieu immédiatement. Aussitôt après, comme je lui adressais une demande analogue, la table se lévita de mon côté, en agissant de même avec ma main que j'avais portée au-dessus du bord, à la même hauteur. — (*Proc.* Vol. IX, p. 268).

L'expérience, comme on a pu voir, s'est passée dans des conditions remarquables de milieu et de contrôle

— des conditions à pouvoir constituer, ainsi que le dit M. Cox, une expérience irréfutable. On ne peut pourtant pas s'empêcher de demander avec surprise comment donc M. Podmore a pu affirmer avec une légèreté si déplorable que M. Moses « devait s'arranger lui-même pour faire balancer la table ». C'est fort bien qu'il s'arrange, lui, pour ne pas citer l'épisode en question, mais ce n'est point un stratagème de bonne guerre de feindre ignorer un fait quand il ne s'accorde pas avec les théories que l'on soutient.

* * *

En passant maintenant aux phénomènes de lévitation complète de la table, j'observerai d'abord que M. Podmore n'a pas jugé devoir s'en occuper. Les rapports de M. et Mme Speer en sont remplis ; seulement ces phénomènes sont presque toujours rélatés d'une manière encore plus concise que d'habitude — sans doute à cause du peu d'importance qu'ils présentaient, relativement à d'autres manifestations. Il faut remarquer qu'un bon nombre de ces phénomènes se produisaient en pleine lumière, ou avec une demi-clarté de gaz; parfois même en plein jour. Je vais en rapporter quelques exemples :

15 Janvier 1873.—Séance à la lumière rouge. Grands mouvements de la table, qui est lévitée plusieurs fois jusqu'au niveau de nos visages — et cela même lorsque l'on n'y touchait pas. Avec une lumière un peu réduite, mais toujours suffisante pour permettre d'apercevoir la table et nos mains, la table s'éleva et se balança dans l'air à plusieurs reprises ; *nous étions à même d'en surveiller à la lumière chaque mouvement.* — (Dr Speer, *Proceedings*, Vol. IX, p. 302).

Mrs. Speer confirme à son tour ce récit :

15 Janvier 1873. — Ce soir, nous avons commencé la séance avec une lumière réduite, mais suffisante pour apercevoir la table et nos mains. Après quelques mimutes, la table commença à s'agiter et puis à se soulever plusieurs fois en l'air. *La lumière était suffisante pour que nous puissions en surveil-*

ler tous les mouvements. Après s'être balancé de côté et d'autre, le meuble se souleva à deux pieds du parquet. — (*Records*, in *Light*, 1892, p. 151).

29 Janvier 1873. — Nous nous réunîmes comme d'habitude, et d'abord *en pleine lumière*. *Dans ces conditions*, la table s'agita et ensuite se souleva du parquet à plusieurs reprises. Cinq fois de suite, elle alla s'appuyer sur le siège du Dr Speer. Une autre fois, elle se lévita si haut, que je fis remarquer : « Ceci ne peut être fait que par Rector ». — Aussitôt la table épela : *Dickey*. — (Mrs. Speer, *Records*, in *Light*, 1892, p. 176).

15 Janvier, 1873. — Le jour après (un dimanche), pendant le dîner, la table, qui était très grande et encombrée de vaisselle de toute sorte, se souleva du sol, pendant que des coups retentissaient sans cesse. — (Mrs. Speer, *Ibid.*, 1892, p. 190).

Ce dernier fait, quoiqu'il soit rapporté d'une manière excessivement concise, présente néanmoins une haute valeur démonstrative; en effet, non seulement il n'est pas vraisemblable qu'il soit possible, en plein jour, de faire soulever frauduleusement une table très lourde et encombrée de toutes sortes d'utensiles sans que, tout au moins, les assistants ne s'aperçoivent des efforts musculaires de la personne qui fraude, mais il est en outre littéralement impossible de soulever une table de cette sorte sans le concours de deux personnes qui opèrent aux côtés opposés du meuble.

Les autres exemples que nous avons cités apparaissent à leur tour, sous des rapports différents, suffisamment détaillés et probants. Je trouve enregistrés dans mes notes plusieurs épisodes semblables, que je dois passer sous silence, par brièveté.

* * *

Maintenant, en passant à la troisième et dernière catégorie de cette classification — celle ayant trait aux phénomènes de transport d'objets à distance, je me bornerai à exposer à cet égard un seul épisode; je choisirai celui-là même qui a été rapporté par M. Pod-

more. Je le préfère entre tous parce qu'il s'agit justement d'un de ces épisodes que M. Podmore relate sans les faire suivre par des commentaires, quoiqu'ils contiennent des incidents assez extraordinaires pour que les lecteurs restent fort incertains au sujet de la possibilité de les éclaircir par l'hypothèse de la fraude. La citation est tirée des notes du Dr Speer, qui écrit :

Le matin de dimanche, 18 Août 1872, ma femme, avec les autres membres de ma famille et le Rév. W. Moses, arrivé chez nous dans la nuit de vendredi dernier, se rendirent à l'église de St. Georges, Douglas, île de Man. A son retour, M. Moses à peine entré dans sa chambre, en sortit pour venir m'inviter à constater de quelle manière, pendant son absence, on avait disposé avec symétrie sur son lit quelques articles d'usage privé, savoir : un coffre-secrétaire de voyage, un nécessaire de pêche et un carnet de poche. Le Rév. W. Moses et moi, nous remarquâmes aussitôt la forme de croix dans laquelle étaient placés les objets en question; nous crûment pouvoir arguer que telle précisément avait été l'intention de l'agent ayant exécuté le phénomène. Après avoir quitté la chambre pendant quelques instants, à notre retour, nous constatâmes qu'un bonnet que nous avions laissé sur la commode se trouvait maintenant attaché à une colonne du lit, pendant que le col blanc de clergyman, dont M. Moses s'était défait un instant auparavant, avait été déposé comme une auréole autour de la partie supérieure de cette croix en train de se former. (Il est à remarquer que l'exactitude de notre supposition au sujet du dessin en voie de formation nous avait été confirmée par plusieurs coups forts et distincts frappés au pied du lit). Nous nous absentâmes encore de la chambre pendant un certain temps. A notre retour, nous vîmes que le bras inférieur de la croix avait été allongé au moyen de deux brosses à habits. Alors, nous descendîmes dîner, après avoir fermé à clef la chambre dont nous emportâmes la clef avec nous (1).

(1) A ce point, M. Podmore fait remarquer par une note, que M. Moses, dans le récit correspondant, dit au contraire que le Dr. Speer lui-même avait fermé à clé la chambre et en avait gardé la clé dans sa poche ». Or, ce prétendu désaccord entre les deux relations n'existe pas en réalité. Les lecteurs trouveront dans le

...M[r] Moses me conseilla alors d'aller tout seul rouvrir la porte. Je trouvai que deux couteaux à papier avaient été placés en guise de rayons, l'un à droite, l'autre à gauche du bras transversal de la croix. Je fermai de nouveau la porte, je mis la clef dans ma poche et je descendis. Une demi-heure plus tard, nous retournâmes dans la chambre; deux autres articles avaient été transportés. Après avoir fermé la porte encore une fois, nous trouvâmes la croix définitivement achevée, au milieu de l'auréole et des rayons dont elle avait été entourée ; le bonnet avait été disposé sur tout le reste, en guise de couronne.

Tels ont été les intéressants phénomènes de transports d'objets dans une pièce fermée, obtenus à plusieurs reprises dans les premiers temps de la médiumnité de M. Moses. Ils sont rendus encore plus intéressants par la disposition symétrique suivant laquelle avaient été placés les objets, disposition qui implique l'action d'une cause intelligente.

M. Podmore, ainsi que je l'ai dit, rapporte ce fait mais, à ce qu'il paraît, il n'a pas jugé nécessaire de le faire suivre par des commentaires explicatifs à l'usage des lecteurs, qui ne parviennent pas à comprendre de quelle façon a pu s'y prendre M. Moses pour exécuter frauduleusement les phénomènes en question. En effet, si l'on pense que les phénomènes avaient lieu dans une pièce dûment fermée à clef, et que celle-ci avait été ôtée et gardée par le D[r] Speer ; si l'on songe que le médium était resté pendant toute la soirée en compagnie de M. et M[me] Speer ; si l'on considère enfin que le D[r] Speer était allé une fois tout seul visiter la chambre,

---

même texte, quelques lignes plus loin, à propos d'une seconde visite faite à la chambre fermée, que le Dr Speer écrit justement : « J'ai *de nouveau* fermé la porte, j'ai mis la clef dans ma poche et je suis descendu ». Or, l'adverbe *de nouveau* dont se sert le Dr Speer indique précisément qu'il en avait fait autant la première fois aussi. Ce qui est, d'ailleurs, complètement confirmé par la relation correspondante de Mrs. Speer qui, toujours à propos du premier incident, écrit : « Le Dr Speer ferma à clef la chambre, mit la clef dans sa poche et laissa que la pièce restât vide pendant quelque temps ». (*Records*, in *Light*, 1892, p. 79).

et que cette fois, comme toujours, il avait constaté des nouveaux phénomènes de transports d'objets — il en résulte d'une manière irréfutable que la personne du médium ne pouvait pas se trouver directement impliquée dans ce qui s'était passé. A cet égard, d'ailleurs, je suis sûr de me trouver complètement d'accord avec M. Podmore lui-même. Etant donné cela, on ne peut avoir recours à d'autres hypothèses qu'à celle de l'existence d'un compère parmi les domestiques, et encore d'un compère pourvu, pour cette circonstance, de fausses clefs. Seulement, après avoir parcouru avec soin les pages que M. Podmore consacre à la médiumnité de Stainton Moses, je suis heureux de pouvoir déclarer que lui non plus, n'a pas osé lancer cette insinuation indigne à l'adresse de la figure si noble de William Stainton Moses. Cela est probablement dû, en grande partie, aux considérations suivantes, que M. Myers a faites à ce sujet :

Les phénomènes — dit-il — se produisaient, non pas uniquement dans la maison du Dr Speer, ou dans les habitations louées par lui, mais aussi dans les appartements d'autres amis (tels que le Dr Thompson, Mrs. Honeywood, M. Serjeant Cox), ainsi que dans des hôtels sur la plage, et surtout dans une petite auberge à Garrison, village de l'Irlande où le Dr Speer et M. Moses s'étaient rendus pour pêcher. Il aurait donc été bien difficile d'amener des compères et des appareils de l'un de ces endroits dans l'autre. — (*Proceed.* Vol. IX, p. 344).

Ces considérations de M. Myers ont un caractère bien probant. Maintenant, si l'on écarte l'hypothèse de la fraude au moyen de compères, il faudra reconnaître que les phénomènes en question étaient, tout autant que les autres, d'une nature authentiquement médianique. C'est tout ce qu'il nous faut, pour le moment, puisque je ne me propose pas, dans le présent travail, de soutenir des théories plus ou moins transcendantales.

Avant de passer à l'examen d'une seconde classification de manifestations objectives, il me resterait encore à parler des phénomènes de lévitation du corps du médium. Ces phénomènes, qui s'étaient produits à plu-

sieurs reprises dans les commencements de la médianité de M. Moses, ne tardèrent pas à cesser complètement, par suite du désir exprimé par le médium lui-même, qui, non sans raison, était assez préoccupé des conséquences qui auraient pu en résulter si la force en action avait accidentellement manqué tout-à-coup.

Au sujet des récits qui nous restent de ces épisodes, je dois reconnaître sincèrement que, si les rapports dûs à M. Moses paraissent suffisamment détaillés, on ne peut pas en dire autant à l'égard de ceux laissés par M. et Mme Speer, qui sont, comme d'habitude, excessivement concis. Je n'analyserai donc pas cette catégorie de phénomènes.

RAPS, COUPS FRAPPÉS, BRUITS DIFFÉRENTS. — Dans cette seconde classification de phénomènes objectifs, on rencontre un très grand nombre d'épisodes et d'incidents constituant de bonnes preuves de faits. Je regrette que la nécessité d'abréger ne me permette pas de m'étendre beaucoup dans les citations. A l'endroit de la première catégorie de cette classification, celle ayant trait aux coups proprement dits (*raps*), je n'en dirai que quelques mots. Mr Podmore ne s'y arrête guère ; par conséquent, aussi au sujet de cette sorte de manifestations, tout ce qu'il affirme de précis se trouve résumé dans la phrase déjà mentionnée, et dans laquelle il insinue gratuitement que M. Moses « devait s'arranger lui-même pour faire balancer la table, et *produire les coups* ».

Maintenant, voilà ce que disent à ce propos Mr. CHARLTON SPEER et Mrs. SPEER.

Lorsque le médium se trouvait en état de trance, nous ne manquions jamais d'*allumer une bougie*, afin de pouvoir prendre note de ce que disait l'entité dont M. Moses était contrôlé. *Pendant ce temps, les mains et le visage du médium étaient clairement visibles. Néanmoins, les coups continuaient à se faire entendre partout dans la chambre.* — (CH. SPEER, *Proceedings*, Vol. IX, p. 343).

A des demandes que j'avais *formulées mentalement*, on répondit *au moyen de coups sur la muraille, pendant que Moses*

se trouvait dans une autre chambre. — Mrs. Speer, *Proceedings*, Vol. IX, p. 312).

Ces preuves de faits n'ont pas besoin de commentaires. Voici maintenant un bon exemple de bruits multiples :

18 Août, 1872. — M. Stainton Moses demanda (à ses contrôles) si leur intention était réellement de se servir de lui comme d'un instrument pour convaincre le monde entier de la réalité des manifestations spirites. Pour toute réponse, ils commencèrent aussitôt à produire un tapage extraordinaire. On aurait dit qu'il s'agissait d'une foule applaudissant avec frénésie et trépignant dans une réunion publique. *Ces bruits venaient de tous les côtés de la chambre* et donnaient une impression d'allégresse. (Mrs. Speer, *Rec.* in *Light*, p. 79, 1892).

Je remarquerai, à ce sujet, que le bruit caractéristique produit par une foule applaudissante et tapageuse ne peut certainement pas être imité frauduleusement par un seul individu. Il faut remarquer en outre que les bruits se produisaient simultanément partout dans la chambre.

Suit un exemple de bruits ne pouvant pas être imités par la supercherie.

20 Juillet, 1873. — Lorsqu'on lui demanda de frapper, un coup très fort résonna sur la table et ensuite sur le parquet. On aurait dit que de grosses billes avaient été lancées sur la table d'où elles avaient rebondi sur le parquet, roulant ensuite à quelques pas de là. Jusqu'au moment où l'on fit la lumière, on ne parvenait pas à se persuader qu'il n'en fût pas réellement ainsi. — (Dr Speer, *Proceedings*, Vol. IX, p. 319).

Voici un autre exemple de bruits inimitables :

4 Février, 1875. — Après être restés quelque temps en séance, nous commençâmes à entendre un son excessivement triste. On aurait dit le souffle plaintif du vent à travers une grille épaisse de fer. Le son augmentait sans cesse d'intensité; il avait en lui quelque chose de surnaturel ; il donnait l'impression d'une plainte provenant d'êtres plongés dans la douleur et la souffrance. Nous étions tous effrayés. — (Mrs. Speer, *Records*, in *Light*, 1893, p. 224).

Voici un troisième exemple de phénomène inimitable dans les conditions de lumière dans lesquelles il s'est produit :

23 Février 1873. — Nous suspendîmes la séance pour aller prendre le thé. Au cours du repas, « Rector » se prit à secouer fortement le parquet de la chambre, ce qui fit que nous rentrâmes au plus tôt dans la salle des séances. — (Mrs. Speer, *ibid.* p. 236).

Le phénomène qui suit, analogue au précédent, contient au surplus la circonstance très importante d'avoir eu lieu pendant que M. Moses était absent.

22 Mars 1873. — Ce soir, M. Stainton Moses et le Dr Speer entendirent de nouveau les bruits électriques pendant qu'ils étaient assis en pleine lumière dans la salle de billard. « Rector » leur fit savoir, moyennant des coups, qu'ils devaient se rendre dans la pièce des séances. A ce moment, je dormais dans le salon ; je fus réveillé en sursaut par les secousses puissantes que « Rector » imprima au parqnet — (Mrs. Speer, *ibid.*, p. 283).

Ces puissantes secousses imprimées au parquet, se produisaient en même temps qu'un autre phénomène d'une grande valeur probante. On entendait le bruit d'un pas très lourd qui allait et venait par la chambre ; tout cela se passait assez souvent dans une demi-clarté et même en pleine lumière — ce qui ne permet pas de douter de l'origine supranormale du phénomène en question. En voici quelques exemples :

23 Mai 1873. — Ce soir, Mrs. De Morgan et Mr. Percival faisaient partie de notre groupe. *La séance eut lieu en pleine lumière.* « Rector » se manifesta avec une grande facilité, il secoua le parquet et la table, se promena tout autour du cercle d'un pas ferme et il ébranla successivement chacune de nos chaises. — (Mrs. Speer, *ibid.*, 1892, p. 334).

21 Janvier, 1873. — Aussi cette séance eut lieu en *pleine lumière...*

Après une demi-heure de gymnastique, la table se tranquillisa. Le médium était tranquille à son tour. Quelque temps après, il commença à s'agiter et à tressaillir, paraissant inquiet, ab-

solument différent de ce qu'il était d'habitude. Enfin il se réveilla subitement et il demanda : « Que faisais-je? » Nous lui apprîmes qu'il n'avait été assujetti au contrôle d'aucun esprit, et *nous demandâmes si on pouvait éteindre la lumière*. « *Non*, *répondit-il, attendez*. » Quelques instants après il entra tout-à-coup en état de contrôle spiritique... Nous questionnâmes alors l'entité que se manifestait, en lui disant : « Avez-vous déjà été avec nous ? » — « Oui, plusieurs fois; faites attention à ce qui se passe ». — Nous entendîmes aussitôt un bruit mesuré de pas lourds, en même temps que de puissantes secousses étaient imprimées au parquet. — « Oui, oui ; cette forme de manifestation nous paraît la même que nous avions entendue dans le salon pendant que l'harmonium jouait ». — (Mrs. Speer, *ibid.*, p. 152).

4 Janvier 1873. — Première manifestation de « Rector », facile à reconnaître à son pas gaillard, qui allait et venait en tous sens dans la chambre, *en pleine lumière du gaz*. —(Dr. Speer, *Proceedings*, Vol. IX, p. 297).

Ces trois derniers exemples si clairs et si explicites, nous paraissent à leur tour absolument probants. Donc, en pleine lumière du gaz, il arrivait d'entendre le bruit mesuré d'un pas très lourd qui se promenait partout dans la pièce. Ce n'est certainement pas M. Moses qui pouvait tromper ses amis en se promenant dans la chambre éclairée ! — On comprend que M. Podmore se garde bien de s'occuper de ces phénomènes.

SONS MUSICAUX. — Aussi dans cette autre classe de phénomènes, les preuves qui militent en faveur de leur incontestable provenance supernormale ne laissent pas lieu à des objections.

Malgré toute leur importance probante, M. Podmore ne consacre à ces phénomènes, qu'un petit paragraphe de treize lignes, ne permettant pas aux lecteurs de s'en faire une idée exacte. Il est même à remarquer, à cet égard, un autre fait curieux et symptomatique; c'est que M. Podmore, dans la liste de prétendues méthodes frauduleuses attribuées à M. Moses et dont nous avons déjà parlé, ne fait pas mention des sons musicaux, ce qui le débarrasse de l'obligation

difficile de nous faire connaître comment Stainton Moses pouvait imiter par des supercheries des phénomènes aussi compliqués dans leur forme de manifestation.

On sait que les principales personnalités médianiques qui se manifestaient avec M. Moses, annonçaient généralement leur présence au moyen d'un son musical, qui demeurait constant pour chacune d'elles — ce qui permettait de les identifier. Ces sons imitaient généralement ceux des instruments musicaux les plus connus, tels que le violoncelle, la mandoline, la harpe, la cithare, le tympan, la contrebasse, le tambour, la trompette, le trombone, le piano. On n'aura pas de peine à croire que tous ces instruments n'existaient point dans la salle des séances. A ce sujet, il ne sera pas inutile de faire observer dès à présent l'impossibilité de pouvoir imiter par la supercherie le son special de chacun de ces instruments si différents; surtout si l'on considère que les sons médianiques atteignaient parfois un tel degré d'intensité, qu'ils dépassaient de beaucoup ceux émis par les instruments correspondants. Or pour obtenir ce résultat il aurait été tout au moins nécessaire d'avoir à sa disposition de nombreux instruments matériels, et comme il n'est pas supposable que M. Moses pût introduire clandestinement dans la chambre, de tels objets, et qu'il pût les emporter ensuite la séance terminée, et encore moins qu'il lui fût possible de les cacher sur sa personne, il en résulte evidemment que le phénomène en question ne pouvait avoir d'autre origine qu'une origine médianique.

L'invraisemblance grotesque de l'hypothèse de la fraude paraîtra mieux encore par suite des modalités fort différentes que prenaient les phénomènes en question, ainsi qu'on peut le voir par les exemples suivants. — Faute de place, je me bornerai à soumettre aux lecteurs quelques points des plus caractéristiques.

Les deux exemples qui suivent servent à donner une idée de la force qu'atteignaient parfois les sons musicaux.

...Enfin nous entendîmes un son dont il est très difficile

de fournir une description exacte. Toutefois, afin de fournir une idée approximative, je demanderai au lecteur de se figurer le son délicat de la clarinette, augmentant peu à peu d'intensité jusqu'à égaler le son de la trompette, pour diminuer ensuite lentement jusqu'à atteindre de nouveau la note spéciale de la clarinette et mourir ensuite dans une plainte longue et triste. Tout cela ne fournit qu'une idée bien imparfaite de ce son réellement extraordinaire. C'est que n'ayant jamais entendu de ma vie rien de semblable, il ne m'est pas possible de faire comprendre aux autres à quoi ce son pourrait bien être comparé. — (Charlton Speer, in *Spirit Teachings, Biography*, p. XV).

29 Juin 1873. — « Grocyn » recommença à jouer avec plus de force et d'habileté, si possible, qu'il ne l'avait fait auparavant. Les sons qu'il tirait de son instrument invisible étaient si sonores, si profonds, si puissants, qu'on aurait dit un géant qui jouait sur un violoncelle monstrueux. Il frappait littéralement de terreur et nous en aurions été sans doute épouvantés si nous n'avions pas été habitués depuis plusieurs mois au développement graduel de ce phénomène, qui est certainement un de plus étonnants que nous avons obtenus. — (Mrs. Speer, *Records* in *Light*, 1893, p. 3)

Le Dr. Speer confirme ainsi le récit :

Il était à peu près impossible (pour tout autre que nous il aurait été même *absolument* impossible) de ne point se convaincre qu'à ce moment une vigoureuse main humaine s'exerçait en effet sur un grand instrument à corde, tel qu'un violoncelle, une guitare, une harpe ou une contrebasse. A certains moments, les sons parvenaient à un tel degré d'intensité, qu'ils produisaient presque un sentiment de terreur. On aurait dit une contrebasse placée sur un grand tambour de régiment formant caisse harmonique, et joué comme une guitare. — (*Proceedings*, Vol. IX, p. 282).

Les citations suivantes prouveront que les personnalités médianiques se manifestant, se servaient parfois de sons musicaux pour communiquer alphabétiquement avec les membres du groupe.

Certains indices d'intelligence s'étant manifestés dans ces

phénomènes, nous constatâmes bientôt que les sons musicaux indiquaient effectivement la présence de certaines entités intelligentes; le caractère intelligent de ces manifestations acoustiques résultait de ce qu'il était repondu à nos questions par une série de sons, de la même manière qu'on y répondait moyennant des coups frappés sur la table. La particularité de ces réponses consistait surtout en ceci, que la tonalité des sons correspondait, d'une façon vraiment singulière et convaincante, à la nature des reponses. En d'autres termes, les sentiments et les passions des individus, se manifestant dans la vie terrestre au moyen du son de la voix, se revélaient à merveille, dans nos séances, par le caractère et la tonalité spéciale imprimés aux sons musicaux. — (Dr Speer, *Proceedings*, Vol. IX, p. 282).

Dans un cas trop long pour pouvoir être rapporté ici (*Proceedings*, Vol. IX, p. 331-333), le Dr Speer, afin de s'assurer de la sincérité de certaines personnalités médianiques assurant avoir incarné un personnage assez connu dans l'histoire littéraire, après avoir consulté secrètement certaines pièces rares se rapportant à la vie de cet écrivain, commença un soir à questionner la personnalité médianique dont il s'agit.

Malheureusement il arriva au Dr Speer de commettre plusieurs erreurs de mémoire, soit en confondant des noms de pays, soit en altérant des noms de personnes ayant vécu au temps du litterateur en question et ayant été de ses amis. C'est à quoi la personnalité médianique qui se communiquait, non seulement répondait alphabétiquement en se servant des sons émis par une harpe transcendantale, mais elle corrigeait, en outre, et rectifiait aussitôt les erreurs de mémoire commises par son interlocuteur; en même temps les sons provenant de la harpe rendaient à merveille les sentiments excités par cet interrogatoire dans l'âme de l'entité qui se communiquait : sentiments d'impatience, d'irritation, de satisfaction, selon que le Dr Speer se montrait plus ou moins obstiné ou docile dans l'acceptation de la version rectifiée par la personnalité en question. Les deux épisodes suivants non seulement confirment qu'il n'y avait pas d'instruments de musique dans la salle

des séances, mais encore nous font aussi connaitre l'adresse avec laquelle les personnalités médianiques exécutaient des arpéges, des gammes, des préludes sur leurs instruments invisibles.

21 Juin 1872. — Ce soir, les esprits musiciens se sont manifestés fort brillamment. A, avait ammené avec lui un autre esprit ami, afin qu'il prît part aux manifestations musicales; il jouèrent des notes et des gammes d'une manière qui paraîtra étonnante, si l'on considère qu'ils n'avaient pas d'instruments musicaux terrestres à leur disposition, et que le médium ne connaissait pas la musique. — (Mrs. Speer, ***Records.*** in ***Light.*** 1892, p. 367).

13 Juillet 1874. — Nous avons eu hier soir un essai admirable de musique sur la cithare, pendant un temps assez long. L'entité qui sonnait de cet instrument (nous ne connaissons pas encore son nom) exécuta ce que l'on appelle un « Prélude libre », c'est-à-dire une courte composition ***a piacimento.*** Cela fut absolument merveilleux, surtout qu'il n'y avait pas de cithare chez nous et que le son de cet instrument ne peut être confondu avec aucun autre. — (Dr Speer, ***Proceedings.*** Vol. IX, p. 338).

Cette autre citation soutient un témoignage important sur la simultanéité avec laquelle se produisaient parfois les différents sons.

A l'une de nos séances il nous arriva d'entendre sept sons différents résonner en même temps en plusieurs endroits de la pièce. Il aurait été littéralement impossible à une seule personne de faire cela. — (Marie Speer, *Proceedings,* Vol. IX, p. 342).

Cet autre épisode, outre qu'il contient un nouvel exemple de plusieurs sons se produisant en même temps, renferme aussi un incident très remarquable au point de vue probant : c'est-à-dire que le Dr Speer a pu obtenir *sur demande* le son d'un instrument à vent, qui n'avait jamais été imité préalablement par les personnalités médianiques qui se communiquaient.

16 Novembre 1874. — *Kabbila* était en train de jouer du tambour et *Grocyn* de sa contrebasse. Tout-à-coup le Dr Speer

observe : « Personne jusqu'à présent n'a fait entendre le son d'instruments à vent ». Un instant après, voilà que résonne un éclat puissant de clairon entre M. Moses et moi. Ce son fut répété à plusieurs reprises ; il avait un caractère tout à fait impressionant. Au cours de cette nouvelle forme de manifestations, le médium avait été saisi de frissons et se sentait souffrant. — (Mrs. Speer, in *Light*. 1893, p. 89).

Voici maintenant un très intéressant épisode dans lequel les manifestations musicales se produisent en plein air dans le jardin, au milieu du feuillage des arbres.

19 Septembre 1873. — Ce soir, avant de nous rendre à la séance, nous avons entendu le son mélodieux des « fairy-bells » (littéralement, cloches magiques), résonnant par ci par là dans le jardin: alors que nous nous y promenions. Elles résonnaient parfois très loin ; leur son paraissait venir des sommets des ormes ; l'harmonie se confondait avec le firmament. Enfin elles s'approchèrent de nous et finirent par nous suivre dans la chambre des séances qui donnait sur le jardin. La musique continua à résonner autour de nous après que nous fûmes assis ; parfois elle nous parvenait du coin de la pièce, d'autres fois elle se faisait entendre sur la table autour de laquelle nous étions assis. Sur notre demande, le carillon sonnait des gammes ou des notes avec la plus grande promptitude ; il répétait même les notes que le Dr Speer émettait avec sa voix. Aussitôt que M. Moses tomba en *trance*, la musique commença tout à coup à carillonner avec plus de force, *jusqu'à atteindre et à égaler l'effet d'un brillant concerto de piano.* Il n'y avait pas d'instruments musicaux dans la chambre. — (Mrs. Speer, *ibid.*, 1893, p. 41).

Il est à peine nécessaire que je m'arrête à faire remarquer analytiquement toute la valeur probante de cet épisode. Je remarquerai seulement l'importance spéciale qui se rattache au fait d'une légère gamme de sons musicaux, tels que ceux que l'on connait sous le nom de « fairy bells » (que M. Charlton Speer compare au son caractéristique émis par une série de verres disposés harmoniquement et frappés légèrement avec un petit marteau); laquelle, aussitôt que le médium entrait en *trance*, parvient tout à coup à une intensité

telle qu'elle pouvait être comparée à un brillant concerto de piano ; et tout cela en l'absence de tout instrument musical dans la chambre. — Non il n'y a pas d'hypothèse à base de trucs qui puisse expliquer de pareils phénomènes.

Avant de passer à la catégorie des phénomènes suivants je rappellerai encore un épisode qui, tout en étant d'une nature analogue, diffère radicalement de ceux cités jusqu'ici.

16 Novembre 1874. — Le Dr Speer demanda [aux personnalités médianiques] s'il leur serait possible de faire résonner quelques notes sur l'harmonium. L'instrument était fermé; néanmoins, lorsque M. Moses actionna la soufflerie, plusieurs notes s'élevèrent de l'harmonium. — (Speer, *ibid.*, 1893).

Comme le clavier était fermé, les touches ne pouvaient pas avoir été pressées par M. Moses pour en tirer des notes.

*
* *

PARFUMS. — Cette forme spéciale de manifestations se divisait en deux catégories différentes : la première étant constituée par le phénomène de l'introduction, ou de l'« apport », dans une chambre fermée, de parfums à l'état liquide ou gazeux ; la deuxième par le phénomène de la transudation des parfums du front du médium.

Quant aux phénomènes de la première catégorie, je me trouve dans la nécessité de m'abstenir de les analyser, conformément aux justes exigences de la critique scientifique. Quand il nous arrive de devoir examiner de pareils phénomènes, impliquant l'apport d'objets ou de substances liquides ou gazeuses dans une chambre hermétiquement close, il faut alors, pour que les phénomènes en question aient une valeur probante, avoir recours à des dispositions très rigoureuses de contrôle. Si cette sévérité de contrôle n'était pas strictement indispensable relativement aux phénomènes que nous avons analysés jusqu'ici, c'est que ces manifestations se produisaient dans des conditions

de visibilité et de tangibilité telles qu'elles doivent absolument exclure toute probabilité de trucs, ou bien ils étaient d'une nature tellement extraordinaire, qu'on ne pourra jamais les imiter par un truc. Il n'en est pas de même des phénomènes que nous examinons en ce moment; pour eux, il n'existe donc pas d'autres garanties d'authenticité que celle venant des méthodes de contrôle ayant été adoptés.

On devra agir avec la même sévérité de méthode dans la transcription des comptes rendus, qui devront être de vrais procès verbaux, fournis de tous les détails et documents nécessaires.

On ne pouvait guère prétendre à tout ceci de la part des rapporteurs des séances avec M. Moses, qui enregistraient leurs impréssions dans un but de simple satisfaction personnelle. Il arrive donc que dans les rapports en question on rencontre des allusions à des phénomènes de cette nature, parfois quand les assistants formaient la chaine avec leurs mains, ou bien sur demande des expérimentateurs, ou alors que Mrs. Speer se trouvait toute seule dans son propre boudoir. Malgré cela, ces récits sont loin encore de satisfaire les justes exigeances de l'investigation scientifique.

Je me bornerai donc à dire deux mots d'une circonstance qui offre certainement une sérieuse valeur probante dans les phénomènes en question. C'est qu'au cours de la production des phénomènes, l'on constatait toujours des souffles de vent glacé qui se levaient dans la chambre et voltigeaient autour des expérimentateurs. Dans les rapports de Mrs. Speer, aussi bien que dans les notes du Dr Speer, l'on rencontre sans cesse des phrases telles que les suivantes :

Ce soir, à peine étions-nous assis et avions-nous éteint la lumière, que les parfums se produisirent en grand nombre, accompagnés de souffles d'air très froid. (Mrs. Speer, in *Light*, 1892, p. 555). — Des colonnes d'air très froid et parfumé circulaient dans la pièce. (Dr Speer, *Proceedings*, Vol. IX, p. 313).

Il y a mieux : le thermomètre à enregistration automatique enregistrait ces abaissements de température

— ce qui confirme absolument la réalité objective de ces sortes de sensations éprouvées par les expérimentateurs. Voici comment s'exprime à cet égard Mrs. Speer :

7 Février 1874. — On aurait dit que la pièce s'était remplie d'un air froid ; nous constatâmes ensuite que le thermomètre à enregistration automatique *avait réellement baissé de six degrés.* — (*Light.* 1892, p. 556).

Si l'on tient compte de ce détail, qu'il n'est guère possible d'obtenir par un truc, il est permis d'affirmer que même la production des parfums ne doit pas être dépourvue pour nous d'une certaine valeur probative, au point de vue scientifique.

Quant à l'autre forme spéciale que prenaient ces sortes de manifestations, celle de transudation de parfums du front du médium, il nous reste des récits d'épisodes qui présentent un caractère suffisamment détaillé pour nous permettre de les classer parmi les phénomènes réellement probants.

M. Podmore parle de cette forme de phénomènes dans le passage suivant :

Il arrivait souvent que les parfums transudaient de la tête du médium lui-même, d'où ils dégouttaient, pareils au précieux onguent d'Aaron, sur sa barbe.

Comme on voit, le fait rapporté dans ce passage est assez merveilleux pour que le lecteur reste fort perplexe quant à la possibilité de l'expliquer au moyen d'une supercherie ; il attend alors que M. Podmore intervienne pour éclairer sa religion ; mais l'attente est vaine, comme à l'ordinaire. La seule phrase qui s'y rapporte se trouve dans le paragraphe dans lequel sont dénombrés les chefs d'accusation contre M. Moses, et où il est question cumulativement des phénomènes d'apport en ces termes : « Les parfums, les perles, les petites statues en marbre de Paros étaient apportés par le médium dans la chambre, cachés dans ses poches ». — Il est à peine nécessaire que je fasse remarquer que ces affirmations péremptoires, mais ne s'appuyant sur aucun semblant de preuve, ne parvien-

nent certainement pas à expliquer des phénomènes qui se sont passés vingt fois en plein jour et qui sont étayés par des circonstances de fait présentant des caractères incontestables d'authenticité.

Voici comment s'exprime à cet égard Mrs. Speer.

16 Novembre 1874. — Mr. Moses s'arrêta avec nous la journée entière, ne se sentant pas trop bien. A plusieurs reprises, au cours de la journée, des parfums liquides très odoriférants transsudèrent de son front. Alors que cette forme de parfums allait se produire, il disait qu'il lui semblait qu'un cercle glacé lui entourait cette partie de la tête d'où les parfums ne tardaient pas à suinter. Chaque fois qu'il annonçait éprouver cette sensation, il suffisait que nous portions les doigts à ce point, pour que celui-ci apparût aussitôt humide de parfums. C'était parfois de la verveine ; le plus souvent c'était l'odeur du bois de santal. Si l'on plaçait alors sur sa tête un mouchoir en batiste, il gardait ensuite le parfum pendant longtemps. On nous déclarait que cette forme de manifestations cachait un procédé curatif; en effet, le médium se sentait très soulagé par suite de ce traitement. — (*Records*, in *Light*, 1893, p. 89).

Charlton Templeman Speer confirme ces faits en disant :

Quand une séance était terminée, on pouvait presque toujours constater que des parfums suintaient du corps du médium, et *plus nous les essuyions fréquemment, plus ils y apparaissaient abondants et odoriférants.* — *(Biography* in *Spirit Theachings*, p. XIV).

Cette dernière circonstance rapportée en termes précis et explicites, a une valeur incontestable.

*
* *

Apports. — Ce que nous avions fait remarquer au sujet de la production des parfums liquides ou gazéiformes s'adapte mieux encore à la forme spéciale de manifestations de cette nature. En effet, les phénomènes d'apport, je le répète, pour qu'ils soient scientifiquement valables, nécessitent des systèmes de contrô-

le très rigoureux, tels qu'on ne pouvait pas s'attendre à les rencontrer dans les comptes rendus dont il s'agit. Il se produit donc aussi pour les faits en question ce que nous avions déjà observé relativement à la catégorie précédente, c'est-à-dire, que quoique l'on rencontre dans les apports de M. et Mme Speer de nombreux épisodes de cette espèce, qui se sont produits en pleine lumière, ou lorsque les assistants formaient la chaine des mains, ou bien encore sur demande de l'un des expérimentateurs, et même par suite d'une demande formulée mentalement par le Dr Speer, (*Records* in *Light*, 1892, p. 523), néanmoins l'on doit reconnaitre qu'ils ne répondent pas encore aux exigences légitimes de la recherche scientifique.

Cela ne signifie pas, bien entendu, que nous devons condamner et mettre irrémissiblement de côté ces phénomènes. Dans l'espèce, cette valeur probative qui leur fait défaut si nous les prenons chacun séparément, ne leur manque pas si on veut bien les analyser d'une autre manière. En effet, si l'on reconnait comme incontestablement prouvée l'authenticité des autres catégories de phénomènes qui se produisaient en présence de Stainton Moses, il s'en suivra que les phénomènes d'apport pourront à leur tour être raisonnablement regardés comme véritables. Toutefois, malgré la justesse de ces considérations, j'estime tout de même ne pas devoir m'occuper des phénomènes appartenant à la classe en question.

Écriture directe. — A ce sujet, l'on rencontre des exemples probants, parmi lesquels quelques-uns paraissent inattaquables.

L'attitude de M. Podmore vis-à-vis de ces manifestations spéciales est vraiment bizarre. Dans la biographie de M. Moses, qui précède l'édition commémorative des *Spirit Teachings*, M. Charlton Templeman Speer rapporte deux cas très intéressants d'écriture directe dont il a été témoin lui-même. Le premier d'entre eux, tout en étant excellent et démonstratif dans son ensemble, présente toutefois quelques points qui, pris isolément, pourraient prêter le flanc à certaines ob-

jections, toujours à cause de l'insuffisance de détails. Le deuxième, par contre, est incensurable sous tous les rapports. Or, M. Podmore s'empresse d'extraire du premier exemple le passage défectueux et le présente à ses lecteurs dans son état d'isolement, pour le faire suivre de quelques commentaires contenant, comme d'habitude, des insinuations mordantes.

Quant au deuxième exemple, celui incensurable, qui se trouvait pourtant avant l'autre dans le texte et à la même page, ce qui fait que l'on ne peut pas supposer qu'il ait échappé à son attention, il n'en dit pas un mot ; il feint de l'ignorer et il continue son chemin !

Voici l'intéressant épisode en question :

A une certaine occasion, on nous conseilla d'interrompre la séance pour la reprendre plus tard. Je demandai aux intelligences qui se communiquaient de vouloir bien, dans cet intervalle de temps, m'accorder un essai d'écriture directe en des conditions de contrôle absolu. Ayant reçu une réponse affirmative, je pris une feuille de mon papier spécial pour la musique, j'écrivis sur elle la date et les initiales de mon nom et j'imprimai sur un coin mon timbre privé. Tout cela fut fait à l'insu des autres membres du groupe. Comme ces derniers avaient quitté la salle à manger pour se retirer dans le salon, je plaçai la feuille, en même temps qu'un crayon, au-dessous d'une table du bureau et, après avoir soigneusement visité la pièce, je fermai les volets de la fenêtre et ensuite la porte, dont je mis la clef dans ma poche. Je ne perdis plus de vue cette porte jusqu'au moment où nous rentrâmes dans le bureau ; alors ma satisfaction fut grande en trouvant un message écrit sur la feuille que j'avais déposée. Maintenant, si l'on songe que nous n'avions pas tenu séance dans le bureau et que, d'ailleurs, je suis à même de pouvoir affirmer positivement que personne ne pouvait être entré dans la chambre depuis le moment où je l'avais fermée jusqu'au moment où je l'avais rouverte ; si l'on songe à tout cela, je crois ne pas me tromper en jugeant cet exemple d'écriture directe comme une des plus satisfaisantes preuves absolues de fait que l'on ait jamais obtenues.

En effet, cette preuve obtenue dans une chambre fermée, sur une feuille de papier contre-signée et pla-

cée en cachette dans un endroit choisi au moment même, et en absence du médium, offre toutes les qualités requises pour être jugée incensurable sous tous les rapports ! — Voilà le motif pour lequel M. Podmore n'en a pas soufflé mot.

Voici, maintenant, un autre exemple obtenu dans une pièce fermée.

23 Août 1872. — A peine M. Moses avait-il mis le pied dans sa chambre, qu'il constata qu'un dessin en forme de couronne avait été placé sur son lit ; cela s'était passé de la même manière que, quelques jours avant, s'était formé un dessin en forme de croix. Il vint aussitôt nous informer de la chose. Le Dr Speer imagina alors de placer du papier et un crayon à côté de la couronne ; après l'avoir fait, il ferma la porte à clef et il mit la clef dans sa poche. L'on retourna dans la chambre quelque temps après et l'on constata que l'on avait écrit sur la feuille de papier les mots suivants : « Croix et couronne ; nous sommes heureux » ; suivaient les signatures des mêmes esprits qui avaient écrit précédemment. Ce soir même on tint séance, et le médium, tombé en *trance*, dicta automatiquement la communication suivante : « C'est nous qui avons composé la croix, ainsi que la couronne. Notre intention était de te faire comprendre par là que la croix précédera la couronne, et que, pour ce qui te regarde, la croix passée sera suivie de la couronne future. Nous veillons sur toi.— (Mrs. Speer, in *Light*, 1892, p. 80),

Dans cet autre cas, ce qu'il y a de plus remarquable c'est le post-scriptum ajouté à ces propres notes par le Dr Speer, post-scriptum qui contribue à prouver ce qui était d'ailleurs déjà connu, c'est-à-dire combien le Dr Speer était exigeant, surtout dans les premiers temps, en fait de contrôle.

24 Mars 1873. — Séance dans le bureau. Un fort coup métallique sur la table et un deuxième sur l'harmonium. L'on obtint la meilleure et la plus menue écriture spiritique directe que nous ayons jamais reçue jusqu'à présent. Elle était signée par quatre esprits : Imperator, Rector, Doctor et Prudens. — N. B. — La feuille de papier avait été soigneusement examinée par nous tous avant de faire l'obscurité ; *j'avais moi-même*

d'un coup de pied éloigné le crayon du papier; l'écriture apparut sur la face inférieure de la feuille. — (Dr Speer. *Proceedings,* vol. IX p. 304-305.)

M. Myers écrit au sujet de cet épisode :

Cette séance fut remarquable au point de vue probant ; le compte rendu de M. Moses et celui de M. Speer se complètent mutuellement. Quant à l'affirmation du Dr Speer : « *j'avais éloigné d'un coup de pied le crayon du papier* », il faut probablement sous-entendre : « afin d'être bien sûr que, les mains étant bien contrôlées, il ne serait pas possible d'exécuter l'écriture au moyen des pieds ».

Le phénomène suivant, obtenu sur demande, est à son tour très intéressant :

15 Février 1873. — Aussitôt après avoir constaté que le médium était passé sous le contrôle spiritique, je m'adressai aux esprits présents, en leur demandant de vouloir bien reproduire toutes leurs signatures sur une feuille de papier apprêtée à cet effet, et que je me proposais de garder dans un album. Quelque temps après, on demanda l'alphabet, et le message suivant fut donné au moyen des *raps* : « Nous avons écrit avec soin et avec difficulté. Gardez cette écriture et sachez l'apprécier. » On fit la lumière et l'on trouva qu'une feuille de papier que nous avions contre-signée avant le commencement de la séance et que nous avions placée sous la table se trouvait maintenant près du Dr Speer. Cette feuille contenait onze signatures d'autant d'entités spirituelles : toutes très nettement écrites. J'espère qu'un jour cet essai d'écriture directe pourra être publié, en même temps que bien d'autres, obtenues dans les mêmes conditions remarquables. — (Mrs. Speer in *Light,* 1895, p. 579).

Le désir de Mrs. Speer a été satisfait depuis quelque temps déjà. M. Frédéric Myers a publié un fac-simile de l'essai d'écriture dont il s'agit, dans le vol. XI des *Proceedings,* p. 41. Or, il résulte de ce fac-simile une circonstance de fait importante : c'est que les onze signatures en question, tracées, ainsi que le dit Mrs. Speer, d'une écriture belle et nette, diffèrent entre elles par des traits graphiques fort marqués, comme si elles étaient dûes effectivement à des mains multiples. Main-

tenant, si l'on considère que ces signatures ont été obtenues par suite d'une demande précise et sur une feuille contre-signée d'avance, il s'en suit que les signatures ont dû être nécessairement tracées au cours de la séance ; il en résulte une grande valeur probante, puisqu'il n'est certainement pas facile de parvenir à imiter onze signatures calligraphiquement différentes en des conditions de complète obscurité ; il n'est pas moins malaisé de parvenir à les faire entrer toutes dans les limites d'un petit bout de papier, tel que celui sur lequel l'écriture a été exécutée, sans les superposer l'une sur l'autre.

Phénomènes lumineux. — L'on a vu comment M. Frank Podmore, pour expliquer tous les phénomènes lumineux se produisant en présence de Moses, a recours à l'hypothèse habituelle des flacons d'huile phosphorée. Or, devant la variété merveilleuse de ces phénomènes, il semble incroyable qu'il ait pu se contenter d'une hypothèse si faible, pour ne pas dire si puérile et ridicule. Mais de quoi ne se contente-t-il pas M. Podmore, pourvu qu'il conteste la réalité des phénomènes physiques du médianisme ?

Inutile d'ajouter qu'il parvient à prouver ce qu'il veut, grâce à sa méthode habituelle. Cette fois, il profite d'un épisode qu'il doit avoir salué d'un air de triomphe, aussitôt trouvé. Il s'agit en effet d'un cas qui, si on le présente isolément aux lecteurs pressés et imparfaitement renseignés sur les phénomènes physiques du médianisme, pourrait presque paraître une admirable confirmation de l'hypothèse soutenue par lui.

Dans un passage sur lequel M. le professeur Hodgson a attiré mon attention — écrit M. Podmore — nous avons la description, due au médium lui-même, de ce qui paraît avoir été un accident intempestif arrivé au flacon d'huile phosphorée. Après avoir décrit l'apparition de plusieurs grandes lumières, M. Moses ajoute : « Tout-à-coup, voilà surgir d'en bas, apparemment de dessous la table, non loin du parquet, et juste sous mon nez, une flamme fumeuse, pareille à celle du phosphore. Elle surgissait en de grands nuages fumeux, qui ne tardèrent pas à m'envelopper dans un météore de feu

Effrayé, je me levai pour fuir. J'étais littéralement épouvanté, et je ne pouvais pas me rendre compte de ce qui se passait. Je courus à la porte et je l'ouvris ; j'en fis autant avec la porte de la maison. Mes mains elles-mêmes fumaient d'une façon sinistre, à tel point qu'elles laissèrent leur empreinte sur la porte et sur sa pomme, qui furent luisantes pendant un instant et puis s'éteignirent. Il ne resta aucune trace d'odeur ni d'autre chose... Il semblait que la fumée ne dût plus avoir de fin ; elle avait une odeur prononcée de phosphore, mais à peine avais-je quitté la chambre pour fuir dans le jardin, que cette odeur disparut tout-à-coup. »

Tel est l'épisode fort intéressant qui nous est rapporté par M. Stainton Moses lui-même. A cette séance n'assistait que le Dr Speer, dont les notes, écrites d'une façon trop intermittente, ne font pas mention de cet incident. Or, le fait que cet épisode est rapporté par le médium lui-même semble déjà être un indice favorable. Il est ensuite à remarquer que l'odeur de phosphore provenant de cette vapeur lumineuse avait disparu aussitôt, sans laisser aucune trace, ce qui est contraire aux propriétés de toute préparation phosphorique, dont l'odeur pénétrante, chaque fois que la préparation dont il s'agit est manipulée à l'air, ou frottée, ou répandue, persiste pendant des heures et des heures. En dernier lieu, il ne faut pas oublier que, si le flacon avait contenu de l'huile phosphorée, ou même une préparation de phosphore à l'état solide, on aurait dû retrouver des traces de ces matières sur le parquet ; dans ce cas, le Dr Speer n'aurait pas manqué de le raconter ; il en aurait même éprouvé une secousse morale assez forte pour l'engager à cesser pour toujours les recherches psychiques, commencées depuis quelque temps seulement. Et ce n'est pas tout encore : en effet, une fois mis en évidence que dans ces circonstances il ne pouvait s'agir ni d'huile phosphorée, ni d'une préparation phosphorique à l'état solide ou semi-liquide, il faudra alors reconnaître que les flacons hypothétiques de M. Moses ne contenaient rien moins que..... de la vapeur phosphorique condensée et comprimée dans le flacon en quantité vraiment considérable ; ingrédient que la chi-

mie industrielle moderne ignore complètement. Qu'en pense donc M. Podmore ? Pourquoi ne s'est-il pas donné la peine de réfléchir avant d'écrire ?

Le lendemain du jour où se produisit l'incident en question, M. Moses eut recours à l'écriture automatique pour questionner à ce sujet ses guides spirituels. Le dialogue très intéressant qui s'en suivit est trop long pour qu'il me soit possibie de le rapporter tout entier. Je me bornerai à en relater la partie la plus essentielle pour nous.

— N'y a-t-il donc aucun esprit ? Il me tarde d'obtenir des explications.

— Mon ami, nous ne pouvons répondre qu'avec beaucoup de peine, La forte secousse que vous avez éprouvée, vous a rendu incapable pour le moment de vous maintenir dans une condition passive. L'accident d'hier soir a été déplorable. L'involucre dans lequel nous condensons d'habitude la substance que nous parvenons à extraire des organismes des assistants, s'est brisé par accident, d'où la dispersion rapide de toute la substance et la formation instantanée de cette vapeur lumineuse qui vous a tellement impressionné. Tout cela doit être attribué à l'inexpérience de l'un de nous, qui n'avait jamais pratiqué ces phénomènes. Nous déplorons vivement la secousse profonde que vous en avez éprouvée.

— J'en ai été en effet vivement impressionné. Cette vapeur lumineuse semblait du phosphore.

— Elle ne l'était pas, mais c'était une substance similaire. Dès les premiers temps que nous avons produit des lumières dans votre groupe, nous avions voulu vous avertir que ces phénomènes présentaient quelque danger ; nous vous avions informés aussi que dans certaines circonstances défavorables, ces lumières pouvaient être pâles, fumeuses, jaunâtres.

— Je m'en souviens en effet ; mais vous n'aviez rien dit de ces vapeurs phosphorescentes, aux éclairs sinistres.

— Elles ne devraient pas se produire, si ce n'est que par accident ; nous répétons que si l'involucre s'est brisé, cela ne peut être attribué qu'à un malheur ; la substance qui s'y trouvait condensée, se trouvant libre, s'est immédiatement dispersée.

— Quelle substance ?

— La substance spéciale que nous pouvons extraire des organismes des assistants. Hier soir, nous en avions en abondance, parce que depuis quelque temps aucun de vous n'avait éprouvé des pertes considérables de cette espèce.

— Vous les soutirez de nos organismes ; peut-être de nous tous ?

— Dans votre cas, de chacun de vous deux. En effet, aussi bien l'un que l'autre, vous nous étiez très utiles pour cette sorte de phénomènes. Mais il n'en est pas ainsi de tous. Il y a des individus desquels cette substance ne peut pas être soustraite sans danger, parce que l'on pourrait craindre d'affaiblir excessivement leurs principes vitaux.

— Les individus robustes en sont-ils donc les plus fournis ?

— Oui, en plus grande proportion. Ce sentiment profond de dépression et d'épuisement dont vous avez été saisi se produit justement à cause de la perte subite d'une réserve trop considérable de cette substance.

— Cette vapeur paraissait surgir à côté de la table.

— Elle venait de l'espace obscur interposé entre vous deux. Nous étions en train de la condenser en ce milieu. Si, en ce moment, vous aviez eu le don de la vision spirituelle, vous auriez pu voir une quantité innombrable de filaments très subtils et lumineux qui, partant de vos corps, convergeaient tous dans ce centre où se condensait la substance. Ces filaments de lumière étaient autant de canaux excessivement fins qui amenaient de la substance dans notre réservoir.

— Et de quelle partie du corps viennent-ils ?

— De différentes parties, mais surtout des centres nerveux et de la moelle épinière.

— De quoi cette substance est-elle composée ?

— En deux mots, c'est une substance qui fournit à vos corps la vitalité et l'énergie. C'est le principe vital.

— Il est donc très semblable à du phosphore sublimé ?

— Tout organisme ne contenant point une grande quantité de ce que vous appelez du phosphore, ne peut pas nous être utile lorsqu'il s'agit d'obtenir des manifestations objectives. Cette règle est invariable. Il y a ensuite d'autres qualités que vous ne connaissez pas et dont les esprits ne son pas tous eux-mêmes en état de parler ; mais ce que nous avons dit est invariable pour les médiums à manifestations physiques. (*Spirit Teachings*, in *Light* 1898, p. 98).

Il m'a semblé indispensable de rapporter ici ce dialogue, parce qu'il contient des renseignements qui ne sont peut-être pas dépourvus de valeur relativement à un épisode qui offre sans doute un grand intérêt au point de vue des recherches expérimentales. Je crois pouvoir dire cela sans entamer, pour le moment, d'une manière complète la question ardue qui a déjà soulevé tant de discussions et qui est encore si loin d'une solution : celle de savoir si l'on doit regarder ces messages en totalité, ou seulement en partie, comme étant d'origine subconsciente.

Il ne sera pas inutile toutefois de faire observer que Frédéric Myers lui-même, en se rapportant à certaines modalités des lumières médianiques en général, modalitésqui, « de l'aveu même de William Crookes, ont toujours rebuté les tentatives répétées qu'il fit pour parvenir à les imiter », observe que « leur aspect général n'est pas incompatible avec l'explication fournie [par les personnalités médianiques], c'est-à-dire, qu'elles sont constituées par du phosphore extrait du médium et, probablement, des autres membres du groupe, mais préparé et mélangé d'une façon qui dépasse nos connaissances humaines. » (*Human Personality*, vol. II, p. 54.)

D'ailleurs, pour en revenir à M. Podmore, on ne comprend pas comment celui-ci a pu soutenir l'hypothèse de la fraude moyennant un flacon d'huile phosphorée, alors qu'il cite lui-même (sans l'accompagner de commentaires, bien entendu), un épisode dans lequel Mrs. Speer, en parlant de la clarté qui rayonnait parfois de ces centres de lumière médianique, écrit : « Les deux pièces se trouvaient souvent éclairées par la splendeur de ces lumières ». — Or, on sait que le phosphore ne dégage que des émanations lumineuses très faibles, de façon à pouvoir à peine éclairer un objet placé à 15 centimètres de lui — et cela pendant quelques instants seulement. La chimie ne connait point de préparations ou de substances capables de dégager une lumière assez forte pour éclairer deux pièces ; le radium lui-même est bien loin de pouvoir atteindre ce résultat.

Puisque nous nous occupons du pouvoir éclairant

que prenaient parfois ces lumières médianiques, arrêtons-nous un instant encore sur cet argument. En outre de l'exemple cité, on en rencontre plusieurs autres pareils dans les comptes rendus de M. et M[me] Speer. En voici deux autres cas :

11 Septembre 1872. — Le lendemain soir, nous avons tenu de nouveau une séance dans la plus parfaite obscurité : « Mentor » en profita aussitôt pour nous faire voir de ses lumières. Quelque temps après, il contrôla le médium et commença à nous entretenir sur les modalités de la production de ces lumières, au fur et à mesure qu'il les formait. D'abord, elles apparaissaient très petites. Il nous déclara qu'elles n'étaient que les noyaux des lumières qu'ils avaient apportées avec eux ; dans ces noyaux se trouvait une petite quantité de ce que nous aurions appelé électricité. Ces noyaux, — nous dit-il, — demeuraient invariés, pendant qu'il soutirait de l'autre matière lumineuse de l'organisme des assistants, afin de l'accumuler autour des centres en question et de la maintenir ainsi vivante, grâce au contact avec le médium. *A un certain moment, la lumière en formation devint resplendissante comme une torche.* Mentor se prit alors à l'agiter autour de la table et sur nos têtes avec une grande rapidité. (Mrs. *Speer, Records,* in *Light,* 1992, p. 392).

Ce dernier épisode aussi bien que l'autre rapporté par M. Podmore et que nous avons reproduit, se passèrent pendant que le médium se trouvait dans le cabinet. La table autour de laquelle étaient assis les expérimentateurs se trouvait tout près du cabinet ; ils pouvaient donc observer soigneusement, par l'ouverture du rideau, ce qui se passait.

Par contre, en d'autres occasions, les phénomènes de lumière ayant une force éclairante se produisaient alors que le médium se trouvait assis à sa place et formait la chaine avec les autres expérimentateurs. Dans une de ces circonstances, Mrs. Speer, décrivant les mouvements d'une lumière ayant des proportions assez importantes, dit :

Elle vint sur la table, frappa et passa ensuite sur nos mains, frôla nos têtes, éclaira nos visages, cogna le lustre, alla jus-

qu'au sommet de la porte et puis plus haut, jusqu'au plafond, en frappant toujours des coups afin que nous puissions entendre et non pas uniquement voir la position où elle se trouvait. Elle avait d'abord une couleur sombre, mais elle devint de plus en plus resplendissante.... — (Mrs. Speer, *ibidem*, 1895, p. 452).

Ces phénomènes de lumière se manifestaient d'ordinaire en des conditions d'isolement apparent dans l'espace. Cependant, il arrivait assez souvent que les lumières semblaient portées par une main : on voyait même parfois, tout entier le bras matérialisé de l'entité qui se manifestait. M. Podmore — inutile de le dire — s'empresse de se saisir de l'un de ces détails pour le présenter aux lecteurs comme un autre chef d'accusation écrasante à la charge de M. Moses : ces mains et ces bras devaient être ceux du médium lui-même. Je dois donc m'empresser à mon tour de faire remarquer que M. Podmore, toujours fidèle à son système, feint d'ignorer que Mrs. Speer avait écrit à ce sujet des remarques d'une nature décisive, ainsi qu'il résulte de l'épisode suivant :

11 Septembre 1872. — Le médium passa en état de *trance* ; alors « Mentor » nous fit voir plusieurs lumières spiritiques très belles. Trois d'entre elles étaient fort grandes ; l'une était même si brillante que nous fûmes à même de voir nettement, non seulement la main avec laquelle « Mentor » soutenait la lumière, mais encore le bras tout entier, qui était nu jusqu'au coude. *C'était un long bras mince, très brun, tout le contraire du bras du médium.* (Mrs. Speer, *ib.*, p. 392).

Il ne faut pas supposer que les assistants n'aient pas pu bien observer, à raison de la fugacité de ces manifestations : en effet la personnalité médianique de « Mentor » — qui affirmait que ses mains et ses bras lui appartenaient — faisait de son mieux pour que chacun fût à même d'observer le phénomène. Dans une autre occasion M. Speer s'exprime de la façon suivante :

27 Juin 1872. — « Mentor » nous montra d'autres très belles lumières, telles que nous les avions vu la veille. Nous avons pu voir très distinctement sa main. Il la portait tantôt en

avant, tantôt en arrière, puis il la tournait pour nous en faire voir aussi le dos, qu'il éclairait en y approchant la lumière. (Mrs. Speer, *ib.*, p. 368).

Voici un autre épisode analogue, rapporté par le Dr Speer :

« Mentor » nous dit alors : « Je vais vous faire voir ma main ». Une autre lumière grande et très brillante s'éleva alors, en projetant un reflet puissant sur la toile cirée qui couvrait la table : à l'intérieur de la lumière apparut la main de « Mentor » aussi distincte qu'on pouvait le désirer : « Tu vois, tu vois ! — dit-il — c'est ma main ; remarque comment je bouge les doigts ». En disant cela, il se prit à agiter librement les doigts, juste devant ma figure. Je le remerciai de cette attention. (Dr Speer, *Proceedings*, vol. IX, p. 332).

M. Myers, en parlant de ces manifestations, dit :

— Le bras et la main maigres et bruns qui se manifestaient d'ordinaire (*la main de Moses était grosse, grasse et blanche*) paraissent bien s'adapter au philosophe arabe (Mentor) auquel ils étaient censés appartenir. — (*Human personality*, vol. II, p. 549.)

*
* *

Maintenant, après avoir analysé les manifestations de lumières médianiques ayant pouvoir éclairant, je passerai à traiter une autre variété importante de ces mêmes manifestations, — variétés qui présentent des formes caractéristiques diamétralement opposées.

Charlton Templeman Speer dit à ce sujet :

Un phénomène étrange se rattachait à l'apparition de ces lumières et me frappait toujours de profond étonnement. En regardant sur la surface de la table, il nous arrivait parfois de voir une de ces lumières qui, en partant du parquet, s'élevait lentement, jusqu'à traverser la planche de la table, qui ne paraissait offrir aucun obstacle à ce que nous puissions voir la lumière en question. Il n'est pas facile de pouvoir nettement exprimer ce que je veux dire, mais, en somme, si la planche de la table avait été formée d'une plaque de cristal

transparent, l'effet de la lumière qui s'élevait n'aurait pas été différent à nos yeux de ce que l'on voyait à travers la planche d'acajou massif... Un autre détail extraordinaire était celui-ci : tout en étant très brillantes, ces lumières — contrairement à toute lumière connue — ne répandaient autour d'elles aucune radiation et n'éclairaient pas la moindre portion des ténèbres environnantes. (*Spirit Teachings, Biography*, p. XIII-XIV).

La découverte des rayons Röntgen est venue nous fournir une explication scientifique du phénomène qui, il y a vingt-cinq ans, embarrassait si fort le jugement droit de M. C. T. Speer. Le fait que ces lumières étaient visibles à travers la planche de la table et qu'elles ne dégageaient aucune irradiation, s'explique parfaitement aujourd'hui par le propriété identique des nouveaux rayons. L'on peut donc en déduire que ces globes mouvants de lumière médianique dégageaient effectivement des radiations X. Je remarquerai même qu'il n'est pas possible ne point avoir recours à cette explication, qui correspond aux faits d'une manière adéquate et scientifique. Maintenant, M. Podmore ne voudra certainement pas insinuer que M. Stainton Moses, vingt-cinq ans avant la découvert de Röntgen, avait déjà à sa disposition une machine pour produire les rayons en question. Ces détails remarqués par M. Speer constituent une démonstration inattendue et une confirmation solennelle de la nature réellement supernormale de ces manifestations.

Toujours au sujet des rayons X, il est très intéressant d'arrêter notre attention sur le paragraphe suivant des *Spirit Teachings*, qui se rapporte aux modalités de production des phénomènes lumineux en général et qui aurait été dicté par la personnalité médianique d'« Imperator » :

Nous avons recours à une forme plus subtile de ce que vous connaissez sous la dénomination d'électricité ; c'est au moyen d'elle que nous parvenons à nous manifester ; *de même, c'est grâce à elle que « Mentor » parvient à produire ces globes de lumière.* — (*Spirit Teachings*, in *Light*, 1896, p. 423).

Maintenant, il est à remarquer que ce paragraphe contient un fait parfaitement d'accord avec ce que nous connaissons aujourd'hui au sujet des rayons X.— On sait que l'énergie déterminante la production de ces rayons est constituée par un décharge d'électrons à l'état libre, circulant avec une rapidité vertigineuse dans un tube Crookes, en d'autres termes, cette énergie n'est point autre chose *qu'une forme plus subtile d'électricité.*

Tout cela — avouons-le — constitue une coïncidence de fait assez surprenante et pourrait donner lieu à des considérations théoriques très intéressantes. En tout cas, comme je dois m'en tenir rigoureusement à l'argument dont je m'occupe, je me bornerai à faire observer la correspondance parfaite qu'il y a entre les explications fournies par « Imperator » sur l'essence de ses lumières (explications qui sont en même temps une définition de rayons X), et les modalités de production spéciale aux lumières dont parle Charlton Speer (modalités qui se rapportent justement aux rayons X.) C'est là une circonstance que l'on ne peut expliquer par l'hypothèse d'une coïncidence fortuite. Or, la correspondance en question confirme d'une manière inattendue et définitive les observations de M. Speer ; en même temps elle appuie mes propres déductions selon lesquelles ces centres de lumière médianique doivent émettre des radiations analogues aux rayons X.

On peut se demander ce qui reste de la malheureuse hypothèse se fondant sur les flacons d'huile phosphorée.

* * *

Quoique ce qui précède soit plus que suffisant pour prouver d'une manière irréfutable la nature réellement médianique de la catégorie de manifestations dont il s'agit, néanmoins il me reste encore à rapporter et analyser brièvement certains autres traits caractéristiques de ces manifestations.

Je m'occuperai d'abord d'une forme spéciale de lu-

mières ayant l'aspect d'amas informes de vapeur lumineuse errant çà et là dans la chambre. Le Dr Speer les appelait des *lumières amorphes*. Ces amas informes de vapeur lumineuse ont beaucoup d'importance à notre point de vue, puisqu'il n'est pas possible de les expliquer par l'hypothèse de la fraude. Il en est continuellement question dans les comptes rendus de M. et Mme Speer, où on les indique d'ordinaire par de courtes phrases telles que les suivantes :

Aussitôt l'obscurité faite, la chambre apparut pleine de l'influence spiritique : des amas de lumière aux reflets dorés allaient de côté et d'autre de la pièce. — (Mrs. Speer, in *Light, Records*, 1892, p. 392).

4 Janvier 1874. — Au cours de cette communication, nous avions tous remarqué que la chambre s'était éclairée d'une manière insolite ; de grands amas de lumière passaient d'un endroit à l'autre et remplissaient la chambre. — (Mrs. Speer, *ib*. 1892, p. 452).

4 Janvier 1874. — Séance. Conditions identiques. Des amas errants de lumière amorphe apparurent presque aussitôt, (Dr Speer, *Proceedings*, vol. IX, p. 32).

Un autre trait caractéristique de ces manifestations est représenté par le fait, que certaines lumières communiquaient d'une manière intelligente avec les expérimentateurs au moyen d'une série d'éclairs correspondants à l'alphabet conventionnel dont on se sert dans ces circonstances.

7 Février 1874. — H... nous fit voir des éclairs qui apparaissaient avec une grande rapidité autour du médium. L'un des assistants, Mrs. H. remarqua alors : « Il est sans doute à même de répondre à nos questions en ayant recours aux éclairs de sa lumière comme moyen de communication. » J'essayai de le questionner ; aussitôt il tourna sa lumière vers moi en répondant *oui* au moyen de trois éclairs et *non* au moyen d'un seul éclair, — (M. Speer. *Records* in *Light*. 1892, p. 556).

Voici un autre épisode analogue, qui s'est passé alors qu'on formait la chaîne avec les mains.

16 Mars 1874. — Le Dr Speer nous conseilla de former la chaîne des mains... Il... commença de suite à produire des éclairs avec sa lumière, que nous voyions se réfléchir dans la glace. — (Mrs. Speer. *ib.* 1872, p. 601).

Inutile de faire observer que l'on ne peut pas produire des éclairs au moyen de l'huile phosphorée.

Dans les deux épisodes qui suivent, se trouvent des exemples de lumières qui restent visibles aux expérimentateurs pendant longtemps — autre trait caractéristique qui sert à diversifier totalement ces manifestations de ce qu'on peut obtenir au moyen de l'huile phosphorée.

3 Janvier 1874. — Aussitôt rentrés dans la chambre des séances, « Mentor » prit possession du médium et fit voir une lumière spiritique très remarquable qui resta devant nos yeux pendant une demi-heure environ. — (Mrs. Speer, *ib.*, 1892, p. 452).

Dans l'épisode suivant, ce fait acquiert une importance encore plus considérable, puisque la lumière resta longtemps visible *sur demande des expérimentateurs.*

7 Septembre 1873. — Séance splendide. « Grocyn » et « Mentor » se manifestèrent. Des lumières apparurent. L'une d'entre elles, *sur notre demande*, resta visible et immobile pendant 45 minutes; elle avait une forme cylindrique et se tenait inclinée de manière à nous permettre d'en observer la forme. — (Dr Speer. *Proceedings*, vol. IX, p. 326).

Je remarque en dernier lieu que ces lumières changeaient parfois de forme par suite d'une demande des expérimentateurs.

7 Septembre 1873. — Aussitôt après, les lumières spiritiques apparurent. Plusieurs d'entre elles arrivèrent jusqu'à nous, en flottant dans l'air sur nos têtes ; elles avaient la forme globulaire et disparurent subitement. Nous avons alors demandé à « Mentor » s'il ne lui aurait pas été possible d'en produire quelques-unes ayant une forme aplatie. Presque aussitôt, on vit apparaître une autre lumière ayant justement la forme désirée. Elle dura plusieurs minutes. Elle s'avançait et se retirait, en parvenant quelquefois jusqu'à nous. — Mrs. Speer, *Records* in *Light*, 1892, p. 391).

De même que tous les phénomènes obtenus sur demande, (nos lecteurs auront remarqué qu'ils sont fort nombreux dans l'exposé qui précède), ce dernier est à son tour très important ; en effet, il n'est pas possible de supposer que M. Moses gardait dans ses poches des flacons de toutes formes destinés à satisfaire les demandes possibles des assistants.

*
* *

Maintenant, parvenu à la fin de ces longs exposés analytiques ayant trait aux manifestations médianiques de nature objective, se produisant en présence de William Stainton Moses, il ne me reste qu'à dire quelques mots au sujet des appréciations de M. Podmore sur les manifestations d'ordre intellectuel qui avaient lieu par ce médium.

Je crois pourtant utile de résumer d'abord, en sorte de conclusion, mon idée exacte sur le résultat de l'examen qui précède.

Quoique par brièveté je me sois borné à ne reproduire qu'une proportion minime du matériel que j'avais recueilli, toutefois les épisodes que j'ai rapportés sont plus que suffisants pour justifier ma thèse ; cela résulte d'un raisonnement net et logique, parce que les faits sont des faits, et il n'y a pas de sophisme pouvant prévaloir devant des preuves de cette sorte. Je me considère donc absolument autorisé à conclure, en répétant hautement que les faits que j'ai exposés prouvent lumineusement que la méthode d'investigation suivie par M. Podmore dans sa critique des phénomènes de M. Moses est fondée presque complètement sur le système pas scientifique du tout, de choisir pour ses démonstrations des épisodes ou des incidents qui s'adaptent plus ou moins à la thèse qu'il soutient, en passant ensuite sous silence, ou en mentionnant à peine, ce qui a le grand tort de contredire la thèse en question, c'est-à-dire ce qu'il y a de réellement important dans les phénomènes qu'il prétend avoir analysés et réfutés.

Par contre, je me considère non moins autorisé à

conclure que, grâce à l'exposé analytique que l'on a pu lire, l'origine véritablement médianique de ces phénomènes est incontestablement prouvée, aussi bien que l'honorabilité inattaquable de W. S. Moses, dont la noble figure et le souvenir vénéré ont été offensés et vilipendés avec une légèreté déplorable par F. Podmore, dans son ouvrage.

En tous cas, si quelqu'un s'imaginait pouvoir réfuter les conclusions auxquelles je suis parvenu, qu'il me soit permis de lui rappeler qu'il est tenu à ne pas imiter le système de M. Podmore, et à prouver l'inexactitude de *tous* les épisodes que j'ai rapportés, de *toutes* les déductions que j'en ai tirées.

*
* *

Maintenant, je reviens à la question.

Je ne m'arrêterai pas à parler des messages médianiques contenant des preuves d'identité spiritique ; cela excéderait les limites que je me suis imposées dans ce travail. Je suis même d'accord avec M. Podmore sur ce point, que les hypothèses de la télépathie et de la subconscience, dans toutes leurs formes si différentes et leurs applications, peuvent, à strictement parler, expliquer la plupart des prétendus cas d'identité spiritique — ce qui n'empêche d'ailleurs pas que les cas en question puissent être aussi expliqués d'une autre manière. Par exemple, il me faut remarquer que deux cas au moins d'entre ceux obtenus avec la médiumnité de M. Moses ne s'adaptent pas aisément aux hypothèses préférées par M, Podmore : ce sont les cas fort connus d'Abraham Florentine et de Blanche Abercombrie (*Proc.* Vol. XI, p. 82 et 96). Il est vrai que M. Podmore n'en parle pas.

Voyons à présent quelle est l'attitude de l'auteur de *Modern Spiritualism* au sujet des volumineux écrits obtenus automatiquement par M. Moses et qui sont connus sous le nom générique de *Spirit Teachings* (enseignements spiritiques).

A vrai dire, je ne parviens pas à saisir exactement l'idée que s'est formée M. Podmore à cet égard. Quand

on a terminé de lire la récapitulation qu'il fait de la page 285 à la page 287 de son ouvrage, on reste sous l'impression que l'auteur est convaincu de l'origine réellement automatique de ces communications, quoique, naturellement, il n'admette pas qu'elles viennent des entités spirituelles. Jusque-là, donc, rien à dire. Seulement, à la page 288 du IIe volume, nous trouvons ce passage dont le ton paraît cacher une insinuation :

Si nous devons croire aux témoignages des *Spirit Teachings*, il nous faut admettre que l'intelligence de M. Moses, dans les premiers temps de sa médianité, traversait une crise d'une nature peu commune. — Espérait-il peut-être, en ces temps où les idéaux sont en pleine décadence, parvenir à étayer au moyen de la fraude, dans l'intérêt de son prochain, une foi qui, à ses yeux, paraissait fondée sur des bases trop précaires ? Ou bien, au contraire, sa médiumnité ne consistait-elle peut-être pas dans une malice subtile destinée à discréditer les recherches expérimentales exécutées pour s'assurer de l'existence d'une vie d'outre-tombe ? — Ni l'une ni l'autre de ces conjectures ne parvient à nous convaincre.

Tel est le langage de M. Podmore. Je renonce à consacrer du temps et des argumentations pour faire remarquer le parfait non-sens que renferme le paragraphe cité ; d'abord la chose parait évidente d'elle-même ; ensuite il ne faut pas oublier que M. Podmore lui-même, après avoir énoncé ses conjectures, est le premier à en reconnaître toute l'inanité.

Je renonce de même à prouver l'authenticité absolue et incontestable des *Spirit Teachings* : elle est manifeste pour tous ceux qui en font la lecture, même superficiellement. J'irai plus loin encore : celui qui, après avoir vu et examiné convenablement le volume des *Spirit Teachings* ne parvient pas à reconnaitre qu'il a devant lui un ouvrage absolument authentique, doit renoncer pour toujours aux études de critique ou d'exégèse historique et littéraire, puisque sa profonde incapacité pour ces études point n'a besoin de preuves ultérieures pour être bien établie.

Loin de moi l'intention d'en dire autant de M. Podmore ! Je dois, au contraire, rendre hommage à la

puissance de sa pénétration intellectuelle, chaque fois que son jugement n'est pas offusqué par des idées préconçues. Malheureusement, dans le cas dont il s'agit (comme d'ailleurs partout dans son livre), c'est la force des opinions préconçues qui domine sa raison.

Aucun doute qu'au point de vue de la thèse qu'il soutenait, les *Spirit Teachings* constituaient pour M. Podmore un obstacle insurmontable — et voici pourquoi. Chaque fois qu'au cours des séances du soir se produisaient des phénomènes nouveaux, ou tels qu'une explication à leur sujet fût nécessaire, M. Moses ne manquait jamais d'avoir recours le lendemain à ses guides spirituels au moyen de l'écriture automatique. Il en résulta qu'une bonne moitié des écrits en question est constituée par des dialogues se rapportant aux modalités des manifestations objectives. En d'autres termes, les manifestations d'écritures automatiques se rattachent d'une façon indissoluble aux phénomènes d'une nature physique. Il s'en suit inévitablement que, si les manifestations de nature automatique sont véritablement médianiques, les phénomènes objectifs le sont à leur tour. La force de cette argumentation n'a point échappée à M. Podmore, qui tâche de se tirer d'affaires en lançant quelques insinuations voilées aussi contre ces catégories de manifestations dont il n'ose pourtant pas nier ouvertement l'authenticité.

Cependant, s'il n'ose pas le faire directement et explicitement, il faut bien convenir qu'il le fait indirectement et implicitement. En effet, dans le paragraphe suivant, il finit par déclarer que « malgré tout, il n'y a pas de doute que la clef de l'énigme de l'existence de Moses doit relever des *Annales de la Psychologie morbide* », c'est-à-dire d'une forme de psychopathie qui aurait poussé M. Moses à s'adonner à des pratiques frauduleuses ; cela équivaut à déclarer que les *Spirit Teachings* doivent à leur tour être regardés comme un fruit illégitime du même état morbide — ce qui d'ailleurs avait été déjà implicitement dit par M. Podmore en parlant de l'origine frauduleuse de tous les phénomènes en question. — Il est à remarquer que le jugement est précédé

dans le texte par un autre paragraphe dans lequel on reconnait explicitement que M. Moses était entièrement exempt de toute tare névropathique. Qui donc y comprend quelque chose ?

Cette incertitude de jugement, qui aboutit sans cesse à des déductions contradictoires, est d'ailleurs facile à relever en d'autres points de la critique de Podmore. Ainsi, en parlant du caractère moral de Moses, il dit :

Que Stainton Moses étant apparemment dans son bon sens, ait pu exécuter une série de pratiques frauduleuses bien systématiques et préconçues, et cela dans le seul but de mystifier un cercle restreint de ses amis ou dans l'espoir de quelques légers avantages personnels, tels que ceux pouvant lui venir d'une situation sociale plus en vue, moyennant un état qui tient le milieu entre le prestidigitateur et le prophète. — tout cela est à peine croyable. Tout le cours de son existence qui précéda la période des manifestations médianiques a été consacré à un travail des plus ardus dans la qualité de pasteur de village ; sa carrière dans le monde au temps où se produisaient les phénomènes en question et où il était estimé et respecté comme un excellent professeur ; enfin les sentiments religieux apparemment sincères dont témoignent ses *Spirit Teachings* — tout cela contribue à infirmer cette supposition. Il est bien malaisé de concevoir qu'un mystificateur de cette sorte ait pu machiner jusqu'au bout les détails monotones de ces trucs et qu'il ait même laissé après sa mort, au milieu de ses papiers inutiles, de nouvelles mystifications qu'il ne pouvait pas espérer voir consommer. — (Vol. II, pag. 287).

Tout cela est très sagement dit et c'est M. Podmore qui parle de la sorte. Cela n'empêche que dans le paragraphe qui précède celui que l'on vient de lire, aussi bien que dans celui qui le suit, notre auteur ait recours aux plus sanglantes insinuations contre l'honorabilité de M. Moses.

Voici un autre passage tiré du livre de M. Podmore. Dans ses observations finales sur le caractère et la vie de M. Moses, il dit :

Vers la fin de son existence, pendant une période de prostration nerveuse extrême, il devint la proie — de même que

bien d'autres médiums (lesquels ?) du vice de l'alcoolisme. — (Vol. II, pag. 288).

Or, les personnes qui connurent Moses assurent que ce renseignement biographique n'est pas autre chose qu'une altération perfide de circonstances qui n'avaient rien d'anormal ; on ne peut pas dire en effet, qu'un homme miné par une maladie mortelle, et réduit aux extrémités de la prostration nerveuse et des souffrances physiques doit être immédiatement marqué de la qualification infamante d'alcoolique, s'il a recours, en des circonstances exceptionnelles, à quelque réconfortant, afin de récupérer une apparence de vigueur et de tranquillité.

Mais laissons ce sujet réellement trop choquant ; écoutons plutôt comment parlent de Moses ceux qui le connurent.

Les manifestations médianiques auxquelles fut soumis Stainton Moses modifièrent ses idées mais non pas son caractère : celui-ci était déjà formé et éprouvé ; c'était celui d'un prélat travailleur, consciencieux, dogmatique, ayant un profond désir de faire du bien, et fortement convaincu que le meilleur moyen de le faire était de le proclamer... Je dois ajouter que l'étude de ses manuscrits, en contribuant à me le faire mieux connaître, tel qu'il était dans ses meilleurs temps, m'a rapproché beaucoup de l'admiration chaude, presque enthousiaste, que lui manifestaient ses amis les plus intimes dans les lettres qu'ils lui écrivaient — lettres que j'ai devant moi en ce moment. — (Myers, *Human Personality*. Vol. II, p. 224 et 584).

Depuis le jour où il commença à entrevoir l'importance inestimable qui se rattachait au fait de pouvoir prouver la possibilité des communications avec l'au-delà, jusqu'à la fin de son existence, le zèle qu'il employa à la démonstration de cette vérité ne connut plus de limites. Malgré l'énorme emploi de temps rendu nécessaire par ses devoirs d'instituteur et de publiciste, il parvenait à consacrer une immense réserve d'énergie en faveur des recherches spiritualistes. Son énorme correspondance avec des milliers d'investigateurs répandus dans toutes les parties du monde fournit un matériel suffisant pour

occuper toute la vie d'un homme ordinaire... Il fit son devoir en montrant une abnégation complète et mourut à sa place, dans la fleur de la virilité, emportant avec lui dans la tombe l'estime et l'affection de tous ceux qui le connurent et qui garderont le souvenir de son amitié comme l'héritage le meilleur et le plus précieux. — (Charlton T. Speer, *Spirit Teachings, Biography*, p. XX et XXII).

Stainton Moses avait un caractère absolument sincère ; et partout et toujours on était sûr, en l'entendant, que les mots sortant de ses lèvres étaient les mots de son cœur... Son amour pour la vérité, dans les polémiques comme dans toute autre circonstance, passait avant tout à ses yeux. Ce culte qu'il avait pour la vérité, seulement parce qu'elle était la vérité, contribua à le conserver toujours un homme de vues très larges, tolérant et bénévole dans l'appréciation des idées des autres. — (M. A. Watts, in *Light*, 1892, p. 540).

La qualité la plus remarquable de son caractère était peut-être la sincérité. C'était une sincérité de pensée qui ne se démentait jamais et qui se manifestait aussi bien dans sa conduite privée que dans la manière d'envisager toutes les questions, dont il devait s'occuper. Il se préoccupa toujours de rester libre de toute idée préconçue ; il le faisait dans la même mesure qu'il désapprouvait dans les autres ce défaut. Il était en outre résolument contraire à toute restriction sectaire des bases sur lesquelles repose le Spiritualisme. — (C. C. Massey, *ib.* p. 543).

Je suis à même de pouvoir témoigner de ses excellentes qualités comme instituteur et cela, non pas uniquement grâce à ses talents de professeur — quoiqu'il fut remarquable aussi sous ce rapport, — mais aussi à cause de son attitude d'ami et de conseiller de ses élèves. Sous ce rapport, l'ascendant qu'il exerçait sur tous était extraordinaire, et se manifestait par une forme de respect, qui n'était pas loin de la révérence. — William Paice, *ibid*, p. 543).

En ma qualité d'ami intime et de médecin ordinaire du regretté W. S. Moses, j'ai eu toute opportunité de connaître à fond son caractère et ses conditions intellectuelles. C'était un homme d'un tempérament équilibré, méthodique, grand travailleur, doué d'une rare capacité intellectuelle, absolument indemne d'hallucinations ou de tout ce qui peut laisser soup-

çonner un cerveau tant soit peu dérangé... Il m'arriva de devoir le soigner de plusieurs graves maladies ; jamais au cours de ses crises douloureuses, ou dans un tout autre moment, son cerveau n'a montré le moindre dérangement. — (W. M Johnson, *Human Personality*, pag. 587).

Sa renommée repose sur la base solide d'une existence consacrée aux recherches psychiques, sur la lutte incessante qu'il soutint afin de forcer l'opinion publique à s'intéresser à ses recherches, sur la ferme conviction que l'interprétation spirite de ces faits était la seule bien fondée. Si je devais indiquer les trois plus grands noms du spiritualisme anglais contemporain, je me prononcerais pour ceux de W. Stainton Moses, William Crookes et Alfred-Russel Wallace, Parmi eux, Moses nous paraît facilement le premier à certains égards ; par exemple pour l'énergie et la fermeté avec laquelle, régulier comme une montre, il répandait chaque semaine son message de foi, d'espérance et de charité sur le monde ; sur ce monde qui, tout en s'attendant toujours à être éclairé, ne s'empresse certainement pas à reconnaître et à récompenser ses vrais maîtres. S'il avait été obligé à demander du pain, le monde aurait répondu en lui offrant une pierre ; il reste à voir si cette matière froide et dure ne sera pas bientôt transformée en un monument, maintenant qu'il a disparu. — (Elliott Coues, *Ibid*, p. 534.).

* * *

Tels ont été les témoignages spontanés de considération et de respect dont les personnes ayant connu M. Moses ont honoré sa mémoire.

Cela fait ressortir mieux encore l'attitude si peu correcte de M. Podmore.

Toutefois, je ferai remarquer en guise d'atténuation, qu'il ne traite pas autrement tous les autres médiums à manifestations subjectives dont il a dû s'occuper. Il n'est donc pas difficile d'en déduire que la cause unique et vraie de sa manière d'agir consiste dans sa profonde aversion misonéiste pour tout ce qui s'appelle phénomène médianique d'ordre physique. — Aversion qui se manifeste par une forme d'incrédulité littéralement aveugle et irraisonnable.

Quel est le motif principal de cette incrédulité? Voici : M. Podmore refuse opiniâtrement de se rendre à l'évidence des faits, en prétextant des raisons analogues à celle, moyennant laquelle Lavoisier pensait pouvoir donner un démenti solennel et ignominieux à ceux qui croyaient avoir vu des aérolithes : « Il n'y a pas de pierres dans le ciel ; elle ne peuvent donc pas tomber ». Cette argumentation si rationnelle en apparence eut la force de persuader immédiatement le monde scientifique de ce temps-là ; malgré cela, Lavoisier avait tort. M. Podmore n'agit pas autrement. Il refuse à son tour de reconnaître la réalité des manifestations objectives du médianisme en se basant sur des prémisses absolument fausses : soit, que les manifestations dont il s'agit contredisent toutes les lois de la nature, même les plus fondamentales et celles les mieux établies par la science ; ce qui fait qu'elles apparaissent absurdes, impossibles, insoutenables... comme si nos pauvres intelligences bornées, tâtonnantes dans l'inconnu, connaisaient tous les mystères de l'être !

Étant donné cela, on conçoit qu'il considère que les soi-disant médiums à manifestations physiques doivent être tous nécessairement des mystificateurs et des fripons ; on conçoit qu'il ne trouve jamais qu'une expérience soit assez rigoureusement exécutée pour pouvoir le convaincre. Aucune autorité scientifique, si éminente qu'elle soit, ne trouve grâce auprès de lui ; Crookes, Wallace, Myers, Richet, Ochorowicz, Aksakoff, Lombroso, Maxwell ne sont pour lui que des victimes crédules entre les mains d'habiles mystificateurs. Comment s'y prendre pour vaincre un aussi aveugle misonéisme ? On comprend bien que le cas est désespéré, puisque M. Podmore se considère le seul juge compétent et infaillible. Que dis-je ? Je suis certain qu'il ne croirait pas à lui-même non plus. Pour s'en convaincre, il suffit d'essayer, d'analyser et approfondir un peu les raisons sur lesquelles il croit pouvoir se fonder pour contester les résultats des expériences si claires, si évidentes et inattaquables, publiées par quelques-uns parmi les savants surnommés. Chaque fois

qu'il ne lui est pas possible d'avoir recours à son système favori, c'est-à-dire de ne point parler de ce qui ne s'accommode pas à sa thèse, ou d'y toucher à peine, il imagine des théories, des hypothèses singulières, entremêlées d'inductions, de déductions, de suppositions et d'insinuations, si insuffisantes, si bizarres, qu'il est absolument incroyable qu'il puisse s'en contenter. Il s'en accommode pourtant, à ce qu'il paraît, et continue son chemin, imperturbable, puisqu'il ne peut pas y avoir une raison ou une hypothèse assez puérile, illogique, absurde, grotesque ou fantastique, qu'il ne soit disposé à accepter aveuglement, pourvu de ne pas reconnaître la réalité des phénomènes physiques du médianisme si détesté. On a de la peine à croire jusqu'à quelles extrémités de crédulité à rebours peut parvenir l'irraisonable incrédulité de certains misonéistes!

Cela soit dit à titre de constatation d'un fait; car, du reste, je m'empresse à répéter que j'estime nécessaire et fort profitable à la cause de la science et de la vérité même ses opposants misonéistes les plus acharnés, puisqu'ils servent admirablement à provoquer la sélection des idées et à mettre de côté les hypothèses prématurées ou fausses. Qu'ils soient donc les bienvenus, pourvu qu'ils sachent demeurer constamment serieux et impartiaux envers ceux qui ne sont pas précisément de leurs idées, et surtout pourvu qu'ils montrent d'être toujours de bonne foi.

C'est là le point réellement critique pour ce qui se rapporte à M. Podmore. Nous avons vu que les qualités de sérénité et d'impartialité lui manquent presque complètement. Il n'est pas possible, à mon avis, de se prononcer d'une manière si tranchante au sujet de la bonne foi; à ce sujet je pense qu'on ne peut pas contester à M. Podmore les circonstances atténuantes d'une bonne foi relative.

Les considérations sur lesqueles je crois pouvoir fonder ce jugement pourront paraître plutôt subtiles : néanmoins elles me paraissent équitables.

Je considère comme étant de mauvaise foi la personne qui nourrit en son cœur des sentiments et des

opinions diamétralement opposées à ce qu'elle affirme par la parole ou par les écrits. J'estime au contraire être de bonne foi, ou plus exactement je conjecture qu'on ne peut pas complètement exclure de la catégorie en question, la personne, qui, tout en ayant une attitude incorrecte vis-à-vis de ses propres adversaires intellectuels, est entraînée à cela par le zèle excessif qu'elle emploie à combattre des croyances ou des préjugés qu'elle juge — à raison ou à tort — pernicieuses et en même temps dans le but de défendre une cause ou une thèse qu'elle estime être la seule véritable, la seule bonne.

Or, c'est là justement le cas de M. Podmore; j'expliquerai mieux ma pensée en me servant d'un exemple.

Dans mes souvenirs de l'école ressort la figure douce d'un vieux prêtre, qui avait, entre ses autres nombreuses attributions, celle de nous apprendre et nous commenter l'Histoire Sainte. Seulement, le bon prêtre, tout en étant aveuglement convaincu de l'inspiration divine de sa Bible, ne pouvait pas s'empêcher de se sentir intimement choqué par certaines âpretés de langage, certains épisodes peu convenables et tant de scènes horribles de sang qui se rencontrent dans les Écritures. Ce n'est pas, bien entendu, que ces difficultés aient pu troubler un seul instant sa conscience et sa foi candide ; au contraire, le brave homme, né dans les dernières années du XVIIIe siècle, ne nourrisait aucun doute dans son esprit. Ce qu'il craignait était plutôt la possibilité que ces malheureux incidents pussent troubler les consciences vierges de ses élèves. Que faire alors? Comment éviter un danger si manifeste? Voici : le bon prêtre depuis longtemps avait pris la décision commode de ne tenir aucun compte de certains faits malhonnêtes qui avaient le tort de se lever devant lui à tout moment, ou il y touchait à peine, se bornant à choisir et à commenter les épisodes qui servaient à exalter le Dieu de Jacob, notre Sainte Mère l'Eglise et le peuple hébreux. Malheureusement, il arrivait assez souvent que certains élèves impertinents, assez avisés pour s'apercevoir des lacunes voulues, l'in-

terrompaient dans le plus beau moment et lui rappelaient avec une naïveté apparente ce qu'il avait oublié et le lui lisaient sans négliger un mot, en l'assiégeant ensuite de questions suggestives, de manière à faire suer le bon prêtre qui, par dessus le marché, n'était pas un dialectique consommé.

Ce souvenir de l'adolescence s'est présenté spontanément à mon esprit en lisant le livre de M. Frank Podmore. L'analogie entre les deux cas est évident. M. Podmore, de même que le bon prêtre, a une conviction profonde qui est une foi inébranlable : il croit que toutes les manifestations objectives du médianisme ne peuvent être que le produit de la fraude. Alors — toujours comme le bon prêtre — quoique aveuglément convaincu de ces articles de foi, il ne peut pas s'empêcher de se sentir intimement choqué dans ses sentiments chaque fois qu'il voit surgir devant lui certains faits trop nets et évidents pour pouvoir être classés parmi les produits de la supercherie. Non pas, bien entendu, que ces malheureux incidents puissent troubler un seul instant sa foi inébranlable dans la fraude universelle ; bien loin de là ; au contraire, à ses yeux, ces exceptions ne servent qu'à confirmer la règle. Ce qu'il craint, toujours comme le bon prêtre, c'est que la citation de ces incidents puisse troubler les vierges consciences de ses lecteurs, de façon à détourner leur jugement et à les acheminer sur la voie de la superstition animiste, qui n'est pas autre chose, comme on sait, qu'un reste déplorable de croyances ataviques, n'existant plus aujourd'hui que chez les sauvages.

Que faire alors ? Comment éviter un danger si manifeste ? — Etant donné l'identité absolue des circonstances et des efforts d'âmes, il était tout naturel que M. Podmore prît à son tour la décision à laquelle s'était conformé le bon prêtre, dont la figure douce et ascétique ne trahissait certainement pas un homme de mauvaise foi.

Il est donc prouvé que M. Podmore ne doit pas précisément avoir été poussé à agir d'une manière si peu correcte par malveillance, mais plutôt par une con-

viction profonde, combiné avec le zèle ardent d'arracher les autres à une pernicieuse erreur. Il s'en suit que toutes les omissions voulues deviennent, jusqu'à un certain point, compréhensibles et excusables, à raison du but méritoire qu'il s'était proposé.

Cela n'empêche pourtant pas que l'attitude de M. Podmore soit sérieusement répréhensible sous d'autres rapports.

D'abord, au point de vue scientifique; en effet, tout en admettant que certaines omissions voulues soient compatibles chez un propagandiste religieux ou social, elles ne le sont plus, et deviennent même des defauts considérables, chaque fois que l'on traite scientifiquement un sujet; alors, l'écrivain ne doit plus se proposer d'autres buts en dehors de la recherche impartiale et sereine de la vérité.

En deuxième lieu, son attitude est incorrecte au point de vue moral, puisqu'il diffame sciemment des personnalités qui ne peuvent pas se défendre, n'étant plus au nombre des vivants. Je sais bien que l'esprit de la critique scientifique a le devoir de se montrer supérieur à toute considération de cette sorte, mais cela uniquement à condition que les savants sachent rester rigoureusement impartiaux et sereins et ne négligent pas de rapporter le pour et le contre, relativement au sujet traité ou à la thèse soutenue.

Enfin, M. Podmore manque à ses devoirs envers lui-même, puisque, aussitôt que le lecteurs est parvenu à se convaincre qu'il ne peut pas compter sur l'impartialité de l'auteur, il s'empresse de mettre son livre de côté, avec la pensée bien arrêtée de ne plus y porter la main, en regrettant même le temps perdu à le lire.

ERNEST BOZZANO.

ECHOS ET NOUVELLES [1]

Le sujet hypnotique Mlle Nydia.

... 714. 1

Les publics des grandes villes de l'Europe ont pu assister, l'année dernière, aux « performances » de Miss Nydia, une jeune fille qui, à l'état d'hypnose et *les yeux soigneusement bandés*, joue sur le piano tous les différents morceaux de musique que les spectateurs lui présentent. Il ne nous résulte pas que l'on soit parvenu à expliquer ce fait par un truc employé par le sujet. Toutefois, un rédacteur du *Soir* de Bruxelles, M. Piccolo, rapportait dernièrement une courte relation des phénomènes présentés par Miss Nydia, telle que le correspondant bruxellois de la *Russie* l'avait envoyée à son journal, et la faisait suivre de quelques commentaires dans lesquels il affirmait que « Mlle Nydia opère *à l'instar* de Mme Blanche de de Paunac, des Hiks, des Krebs ; l'hypnotisme, la trasmission de la pensée et la clairvoyance sont étrangères au *travail* de ces sujets — travail remarquable sous certains rapports. Ces sujets ne *lisent* que ce que leur manager leur dicte. Sans manager, il n'y a plus de liseurs de pensée ou de musique ».

M. Piccolo ne disait cependant pas avoir assisté à des séances de Mlle Nydia : il se bornait à la simple affirmation que l'on vient de lire.

La séance dont parlait le correspondant de la *Russie* avait eu lieu au théâtre de la Monnaie à Bruxelles : Mlle Nydia avait été amenée près d'un directeur de musique, M. Dupuis,

---

(1) Il est entendu, nous le répétons, que nous ne prenons aucunement la responsabilité des informations données ici. Les faits rapportés exigeraient pour être acceptés ou rejetés, de longues et patientes enquêtes, de sorte que ces extraits ou analyses de journaux n'ont pas d'autre prétention que de tenir nos lecteurs au courant de ce qui se publie en fait de choses psychiques. Nous laissons l'entière responsabilité de ces communications aux journalistes qui les ont données.

(*Note de la Réd.*)

qui lui donna un morceau de sa propre composition, qui n'avait jamais été publié, et à l'étonnement de ceux qui étaient présents, après avoir tenu le papier dans sa main pendant une minute, elle s'assit, et le joua parfaitement.

Par suite des dénégations de M. Piccolo, le *Messager*, journal spirite de Liège, comprenant que le « directeur de musique » dont il était question dans l'information de la *Russie* devait être M. Silvayn Dupuy, chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, lui écrivit en le priant de confirmer ou de démentir le fait ; M. Silvayn Dupuy répondit en disant que le fait était « parfaitement exact » ; il faisait remarquer que plusieurs docteurs étaient, du reste, présents à cette séance ».

Le *Messager* observe donc à son tour, qu'il n'est pas très probable que M. Silvayn Dupuy s'amuse à mystifier le public : d'ailleurs, il y a deux choses à considérer : d'abord que le cas de M. S. Dupuy est loin d'être unique ; ensuite que Mlle Nydia, quand elle exécute ses performances, est en état d'hypnose, ainsi que le prouverait le rapport suivant d'une des soirées données par elle à l'Hôtel Cecil, à Londres.

«... Deux médecins l'examinèrent à l'état d'hypnose et la déclarèrent entièrement insensible au monde extérieur ; on lui appliqua, en outre, sur les yeux une série de bandeaux alternativement noirs et blancs, puis elle se plaça devant un grand piano à queue. L'hypnotiseur, M. Moss, déclara alors qu'elle jouerait tout morceau de musique qu'on lui présenterait, quelle qu'en fût la difficulté ; il ajouta que le mieux serait de lui présenter quelque morceau nouveau.

« L'un des assistants tendit la partition d'un nouvel opéra : on la plaça sur le pupitre ; l'hypnotiseur regarda son sujet et aussitôt ce dernier se mit à jouer fort délicatement le morceau nouveau.

« Un autre monsieur, arrivé récemment de la Nouvelle Zélande, présenta un autre morceau qui n'avait pas encore été joué en Angleterre. Mlle Nydia le joua aux applaudissements de tous. Elle joua, avec la même dextérité, un morceau composé, le matin même, par E. German. Elle joua ensuite, sur le désir du public, un menuet de Paderewski, qu'elle ne connaissait pas.

« Enfin, une dame écrivit le titre d'un morceau sur un papier

qu'elle glissa dans une enveloppe qui fut fermée. On appliqua cette enveloppe sur le front de Mlle Nydia. Silence prolongé. L'hypnotiseur s'approcha davantage du médium pour l'influencer. Aussitôt elle se mit à jouer, avec beaucoup de sentiment, la sonate du *Clair de Lune* de Beethoven. Quelques passes rapides de l'hypnotiseur la réveillèrent ensuite. »

Le " médium-musicien " Aubert.

... 715. 8

Le « médium-musicien » M. Aubert jouit en ce moment d'une très grande faveur auprès des spirites de Paris. M. G. Delanne, directeur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, l'a présenté d'abord à la Société de propagande Kardéciste, connue sous le nom de « Société française d'étude des Phénomènes Psychiques »; plus tard, au public qui assistait à la fête commémorative du centenaire d'Allan Kardec, le 12 février.

M. Aubert a beaucoup intéressé son auditoire. Quoiqu'il n'ait appris que les premiers rudiments de la musique, il joue au piano, dans un état semi-hypnotique, des morceaux différents du style musical de Mozart, Chopin, Beethoven, Schubert, etc., sous la prétendue inspiration des esprits de ces grands maîtres.

Il paraît que M. Aubert va être étudié comme il mérite de l'être, par quelques savants psychologues.

Petites informations.

... 716

∴ **M. Jules Bois**, dont on n'a pas oublié les œuvres de psychologie à la fois documentaires, historiques et littéraires, comme le *Satanisme et la Magie*, les *Petites Religions de Paris*, *Le Monde invisible*, *L'Au-delà et les Forces inconnues*, vient de terminer une nouvelle étude sur les phénomènes de télépathie, de psychothérapie, de *faith healing*, de médiumnité artistique (dessins spirites, tables de Jersey), sur les maisons hantées et les cas modernes de possession et de manifestation soit subliminale, soit issue d'une source encore mystérieuse, le tout sous ce titre : le *Miracle moderne*.

Dans plusieurs conférences qu'il vient de donner aux après-midi littéraire de l'Odéon, il a lu devant un auditoire considérable des chapitres de son nouvel ouvrage qui ont été suivis d'une petite scène : *L'envoûtement d'amour*, reconstituée par lui d'après les poètes latins et grecs et les anciens grimoires.

La vive curiosité et la chaleureuse sympathie que M. Jules Bois a rencontré dans le grand public en traitant ces questions avec impartialité et esprit critique, est un indice de l'intérêt toujours plus grand qu'elles excitent, en dehors de toute tendance sectaire, chez les intelligences cultivées, à qui les délicats problèmes de notre personnalité sont de moins en moins indifférents.

∴ La **Society for Psychical Research** a publié enfin la table comparative (*Combined Index*) des matières contenues dans les 15 premières années des *Proceedings*, les 9 premières années du *Journal*, dans le seul volume paru des *Proceedings* de la branche américaine de la Société et les deux volumes des *Phantasms of the Living* — c'est-à-dire dans toutes les publications éditées jusqu'à ce jour par la Société. Le *Combined Index* forme un volume de 240 pages : M. Brimley Johnson, 35, Leicester Square, W. C. Londres, en est l'éditeur. Il coûte 7 shellings ; les membres et les associés de la Société peuvent toutefois se le procurer en payant deux shellings et six pences, en s'adressant au secrétaire de la Société.

Cette table analytique, à laquelle Miss C. Burke a travaillé pendant des années, offrira une utilité inappréciable pour les personnes cultivant les sciences psychiques.

Le Gérant : Amédée Palmier.
Imprimerie des *Annales des Sciences Psychiques*
(C. Vesme). Paris. 6, rue Saulnier.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15me Année — Mars 1905 — N° 3

Une aventure romanesque

DE

VISION DANS LE CRISTAL

... 714. 2

Il y a deux ans, mon père fit venir de Londres un petit appareil connu sous le nom de *Crystal for Crystal gazing*. Ma famille partit en villégiature avant réception du petit objet. Quelques jours se passèrent et enfin un samedi je reçus l'envoi de Londres et le portai le soir même à la campagne où étaient mes parents. Aussitôt notre repas terminé, père, mère, sœur et amis, même les domestiques essayèrent de voir dans le cristal, mais ils ne firent que se fatiguer les yeux. Le lendemain soir, une vieille et fidèle domestique, dès qu'elle eu regardé dans le cristal (car nous avions recommencé nos expériences) pâlit; nous lui demandâmes ce qu'elle voyait: « Un cercueil, dit-elle ». Peu de semaines après, son frère, âgé de 23 ans seulement, mourait de la fièvre typhoïde.

Les soirées, pendant une dizaine de jours, se suivirent de la même façon et nous n'eûmes, sauf le cas mentionné plus haut, absolument rien d'intéressant. Bientôt le petit cristal fut mis dans un coin et négligé par tout le monde.

Quelques mois plus tard, me trouvant chez mon père, à Paris, je me sentis dans un état d'esprit tel, que je voulus de nouveau essayer le cristal, je le demandai à ma mère et l'emportai chez moi. Le lendemain soir, pendant plus de 45 minutes, consciencieusement j'essayai ; mais ne pus rien voir. Pendant près de trois semaines sans plus de succès, je travaillai, si je puis employer ce terme, *avec le cristal*. Desillusionné, plutôt fatigué peut-être, je plaçai l'objet qui m'avait donné si peu de satisfaction au fond d'un tiroir avec l'intention de ne plus me fatiguer avec un objet aussi peu intéressant.

Quelques mois se passèrent, lorsqu'un jour une sensation curieuse, morbide peut-être, semblait me posséder. Je rentrai chez moi plus tôt que de coutume avec l'espoir qu'une bonne nuit de repos me remettrait dans mon état normal et je me couchai, mais il me fut absolument impossible de dormir, et je ne pouvais m'empêcher de penser au cristal. Après plusieurs heures d'insomnie, je me levai et après quelques moments d'hésitation, j'ouvris le tiroir ou se trouvait le cristal, je le pris, le déposai sur la table dans ma salle à manger et m'assis devant. A peine avais-je placé mes coudes sur la table et ouvert mes yeux, que je vis la figure d'une de mes amies ; son buste m'apparut, la ressemblance était frappante, et pourtant dans cette figure il y avait quelque chose que je n'avais jamais vu sur la figure réelle que le cristal me rappelait. C'était moins les traits qui étaient différents que quelque chose de plus profond ; je n'en dirai pas plus sur ce point, je laisserai le lecteur en faire ses déductions. J'étais à la fois heureux et triste de cette expérience ; heureux parce que j'avais enfin vu quelque chose dans le cristal, et triste par suite de l'étrange expression marquée sur la figure de la jeune femme.

Pour l'intérêt de l'exposé de mon expérience je dois dire que la jeune femme qui en est l'héroïne avait été pour moi quelques années auparavant une jeune fille pour qui j'avais plus qu'une simple admiration, elle était de celles devant qui tous s'inclinent avec un

respect instinctif, tant impressionne l'atmosphère de pureté qui émane d'elles ; pour moi, elle était ce qu'une femme doit être dans le beau sens de ce mot. A ce moment je la voyais fréquemment ainsi que sa mère et brusquement nous fûmes séparés, à mon grand chagrin. Nous correspondîmes pendant plusieurs mois ; petit à petit par la faute de ma négligeance, je dois l'avouer, notre correspondance diminua et enfin cessa complètement.

Deux années s'étaient presque écoulées quand j'appris le mariage de cette jeune fille, qui devenait Madame D... En voyage de noces, de passage à Paris, M. et Madame D... vinrent me rendre visite et le mari de mon ex-amie me fut par elle présenté. C'était un de ces garçons comme on en voit beaucoup parmi les officiers anglais, bel homme, de grand cœur. Dès la première minute de connaissance, une grande, très grande amitié naquit entre nous. Souvent je voyais le jeune couple, mais bien plus encore le mari.

Malheureusement, mon ami fut obligé de partir, son régiment étant appelé pour la guerre du Transvaal. Etant un des plus vieux amis de sa femme et ayant confiance en moi, l'officier me demanda de faire ce que je pouvais pendant son absence, pour celle qu'il aimait plus que tout au monde ; c'était pour moi un double plaisir : d'abord de pouvoir protéger cette jeune femme contre les dangers de la vie, dans cette grande ville pour laquelle elle n'était pas faite, étant si belle, moralement parlant, et ne voulant pas voir la laideur de la masse qui l'entourait ; ensuite de la preuve de confiance que celui qui partait me témoignait. Je ne pus malheureusement faire ce que j'avais promis à mon ami, Madame D... étant obligée de partir avec sa mère pour l'Amérique. Trois fois je lui ai écrit, mais jamais je n'ai eu de réponse et le cristal devint notre trait d'union. Vous ayant donné ces aperçus nécessaires sur mes deux amis, je reviens à la soirée qui suit celle de la première apparition.

Très fatigué, rentrant chez moi de bonne heure, je prends néanmoins le cristal, le contemple pendant un

quart d'heure au moins sans aucun résultat. Les yeux positivement congestionnés, je m'étends sur mon lit et m'endors. Après quelques heures, je me réveille, surpris de me voir en cette posture, je me lève, me place en face de mon cristal comme auparavant et instantanément je vois la silhouette de mon amie à côté d'un homme, lui, moins distinct; tous deux entourés de gens et d'arbres. Je fermai les yeux pour une seconde, après, les ouvris de nouveaux et je vis distinctement, cette fois, Madame D..., le Monsieur qui l'accompagnait et que je n'avais jamais vu avant, ainsi que le paddock du champ de course de Longchamps et tout ce qui lui est familier. Quoiqu'étant à ce moment un habitué des courses, mes obligations sociales me mettaient presque dans l'impossibilité d'être à la réunion du dimanche qui devait suivre cette soirée dont je viens de parler, et certainement sans la scène vue dans le cristal, je n'aurais pas remis plusieurs rendez-vous importants afin d'aller aux courses. Je ne pouvais y être pour les deux premières; mais, un de mes oncles ayant un cheval courant dans la troisième, pour des raisons multiples j'avais grand intérêt à voir cette épreuve.

J'arrivai à la porte du pesage au moment où la sonnette annonçait que les chevaux étaient partis; je me précipitai vers la piste pensant peu au cristal, cause de ma présence là où j'étais, et encore moins aux visions que j'y avais eues.

En arrivant en face de la tribune à gauche de la présidentielle, ma stupéfaction fut grande, non seulement de voir Madame D..., mais plus encore de reconnaître à côté d'elle et pour la première fois en chair et en os l'homme de mon cristal. De la course je n'ai absolument rien vu. Mon premier moment d'ahurissement passé, et malgré toutes les convenances, je m'approchai de Madame D... et de l'individu qui l'accompagnait; mais j'avais été aperçu et tous deux m'évitèrent d'une façon si marquée, que je n'osais insister.

Je pris une chaise et m'assis; une sensation de froid m'envahit; je ne vis plus rien, n'entendis plus rien; ce

ne fut que quelques minutes après qu'un de mes amis me sortit de l'état léthargique dans lequel je me trouvai par le choc d'un formidable coup de main sur l'épaule; me croyant malade et m'informant que j'étais positivement vert, il voulut absolument quitter la réunion et me reconduire chez moi; mais une fascination trop grande me possédait et tel un limier qui tient une piste je suivis longtemps les deux êtres qui m'intéressaient.

Très bouleversé, la réunion finie, je pris une voiture et me dirigeai vers l'hôtel où descendaient, à Paris, Madame D..., sa mère et son mari, j'y laissai une lettre implorant mon amie de me donner quelques minutes d'entretien dans le plus bref délai; pour toute réponse elle m'envoya une courte lettre dans laquelle elle me disait que bientôt je la verrai et soulignait les mots suivants : « *You dont know all* » (Vous ne savez pas tout).

Pendant sept mois, je fis tout ce que je pus pour obtenir un entretien. Finalement j'appris à l'hôtel que Madame D... était partie pour le Midi.

J'avais continué d'une façon intermittante mes expé- avec le cristal; plusieurs fois, d'une façon plus ou moins intéressante, je vis Madame D..., son mari, l'individu que j'avais vu aux courses, des scènes de la guerre du Transwaal, mais rien de précis.

Ce n'est qu'une semaine après que j'avais appris le départ pour le Midi, que je vis dans le cristal Madame D..., accompagné d'un homme autre que celui dont je viens de parler,ma is un être physiquement tout différent : ils prirent une voiture et la scène suivante se déroula à mes yeux d'une façon tout à fait nette, telle une pièce que d'un fauteuil d'orchestre on verrait au théâtre.

Les rues étaient sales; la voiture que le couple occupait était un fiacre ordinaire, qui s'arrêta bientôt devant un café-restaurant bien connu, tout près de l'Opéra. Les deux voyageurs quittèrent la voiture, traversèrent un long couloir, montèrent un escalier, tournèrent à gauche et furent conduits par un maître

d'hôtel dans un cabinet particulier. J'en pouvais voir, très distinctement, les meubles et les autres ustensiles.

L'homme qui accompagnait Madame D... suivit le maître d'hôtel et laissa cette dernière seule dans la petite pièce; c'est alors que j'eus la sensation de parler à cette femme comme si j'étais avec elle; instantanément la scène que je viens de décrire disparut et je n'eus plus devant moi que la boule de verre.

Le surlendemain, une autre surprise m'attendait. Pendant que j'étais en train d'opérer un de mes malades, le domestique entra et me remit la carte de mon ami D...,que je croyais au Transvaal. Etant pressé, il ne put m'attendre, me donna rendez-vous dans un endroit où l'on prend le thé, rue Caumartin.

Avec une certaine émotion, je me rendis au rendez-vous indiqué ; mon ami y était seul. En me serrant la main, il m'annonçait qu'étant blessé, il avait été renvoyé et qu'il n'avait rien télégraphié afin de nous faire une surprise, et me remercia en même temps de la preuve d'amitié que je lui avais témoigné en agissant comme un frère. Il est impossible de ressentir une plus désagréable sensation que celle qui m'étreignit à ce moment. Les grands yeux si bons de mon ami étaient fixés sur moi; je me sentais pâlir et ne pouvais dire un mot. Qu'allait-il imaginer? La situation ne devint pas plus agréable à la vue de Madame D... qui, se précipitant vers nous, me prit chaleureusement la main, et me fit par ses yeux comprendre que ce qu'elle voulait; était que je dise peu et ce peu, mensonge.

A ce moment je me fis un raisonnement duplexe ; fallait-il considérer la journée de Lonchamps comme aussi noire que je me l'étais figurée? Quant à la scène du cabinet particulier, le cristal ne m'avait-il pas absolument abusé? et une fois de plus ma nature de pessimiste ne me montrait-elle meuvais ce qui peut-être ne l'était pas? S'il en était ainsi, mon devoir était de ne plus penser à mes idées passées et surtout d'en parler. D'un autre côté, je ne pouvais comprendre la conduite de Madame D.... Sans trop savoir pourquoi, je ne pouvais m'empêcher de croire ce que le cristal

m'avait suggéré, et c'est avec grande peine que j'ai passé la demi-heure avec D... et sa femme, sans toutefois faire allusion à mon cristal. Notre conversation du reste était très coupée; on sentait bien qu'il y avait une embiance désagréable.

Je devais retrouver D... le lendemain à dîner avec sa femme; mais ne me sentant pas de meilleure humeur que la veille, et ayant peur de faire mauvaise figure, je priai de m'excuser et, dans un état de surexitation, je rentrai chez moi de très bonne heure et sans dîner me remis à contempler le cristal. Pendant plusieurs minutes je ne vis rien, puis tout à coup, très clairement je vis Madame D... avec le même individu qui l'avait accompagnée au café-restaurant, et le cristal pour la deuxième fois, me faisait spectateur de la scène du cabinet particulier, avec cette différence que je restai jusqu'au départ de Madame D... et de son ami du restaurant. Je vis l'homme en question reconduire sa femme à une voiture particulière et sans mot entendre et sans pouvoir expliquer comment le phénomène s'est produit, j'ai compris qu'il lui donnait rendez-vous à un endroit pour moi inconnu et qu'il reviendrait le mercredi vers la même heure, dans le même restaurant et que l'ordre avait été donné pour qu'on leur gardât la même pièce—le tout si clairement qu'il n'y avait pas le moindre doute et sur le moment j'étais absolument convaincu.

Le lendemain après-midi, à 4 heures, D... vint chez moi. Je le reçus de suite et bientôt notre conversation se porta sur le terrain délicat : sa femme. Etait-ce l'expression de ma figure, ma manière d'agir? je ne sais pas, mais à brûle pourpoint mon ami me demanda un exposé net et précis de mon état d'âme en ce qui le concernait, ainsi que sa femme. Sans réfléchir, et avec la conviction que je devais lui exposer ma situation d'esprit, je lui expliquai tout. Une explication orageuse s'en suivit et, seul, le respect de l'endroit où nous étions nous empêcha de nous laisser emporter à des actes violents que nous aurions regrettés. J'aimais ce garçon plus que jamais, j'étais jaloux de son optimisme

et je ne voulais pas permettre, pour son bien, qu'il continuât à vivre dans une fallacieuse sécurité : *fool's paradise*. Quand à sa femme, je ne pouvais m'empêcher d'avoir pour elle une grande pitié et de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour l'empêcher de tomber plus bas ; et je demandais à mon ami de faire bien attention aux gens qui entouraient sa femme. Après quelques épithètes plus ou moins flatteuses qui pourraient se résumer très simplement « en me traitant de fou », D... me fit promettre d'aller au théâtre avec lui et ensuite de souper en cabinet particulier là où le cristal m'avait prédit que sa femme viendrait. J'acceptai sans hésitation, avec la certitude que mon ami avait raison, que tout serait pour le mieux, et que mon petit globe de verre pourrait dorénavant me servir de presse-papier et pas pour autre chose.

Depuis longtemps je n'avais été aussi heureux ; nous fûmes tous deux exacts au rendez-vous et nous passâmes une agréable soirée, plaisantant plutôt le cristal et ma douce folie, que nous intéressant au spectacle auquel nous étions. Du théâtre nous allâmes directement au café-restaurant où le cristal devait être définitivement convaincu de mensonge.

Nous arrivions au restaurant à minuit vingt. Le cabinet retenu par mon ami ne ressemblait que peu à celui que j'avais vu dans le cristal; pleins de bonne humeur, nous nous mîmes à table et, rejetant bien loin bien loin toute idée du cristal et ses manifestations, nous parlâmes de choses n'ayant aucun rapport avec le motif de notre tête-à-tête dans ce cabinet particulier.

Une demi-heure se passa. Subitement et sans raison, à ce qu'il parut à mon ami et à moi, une hallucination me posséda, ma gaieté disparut et c'est à peine si je pouvais articuler un mot. Quelques minutes se passèrent ainsi, quand tout à coup nous reconnûmes mon ami et moi la voix de Madame D.... Je ne savais que penser et encore moins que dire; D..., comme un fou, se précipita hors de notre cabinet particulier. Je le suivis d'aussi près que possible, mais trop tard pour éviter une catastrophe. D..., poursuivant l'individu qui m'avait

été si fidèlement reproduit par le cristal, ne le lâcha qu'à la porte du restaurant dans un piteux état. Le quidam diparut, probablement pour éviter plus de scandale. Presque sans mot dire, nous nous séparâmes, D... rentrant à son hôtel et moi, selon son désir, reconduisant celle qu'il avait aimée.

La conséquence de ce drame fut une séparation des deux jeunes gens et pour moi la perte de l'homme pour lequel j'avais la plus grande amitié. Tout dernièrement, et fort indirectement, j'appris que Madame D... avait été internée dans une maison de santé.

Conformément au désir de la personne qui m'avait demandé d'écrire ce récit, je copie de mon *Day-book* (Journal), en évitant le nom des intéressés, les notes que j'y trouve, ayant rapport à mes visions dans le cristal.

Août 1902. — Jeudi 5. — Parent vend cheval *Persan* Beaumont.

Samedi 6. — Reçu de Londres le cristal.

Dimanche. — Madame Louise Levol voit dans le cristal un cercueil.

Novembre — Vendredi. — Prends le cristal ; l'apporte rue Thiéry.

Novembre. — Samedi. — Essayé sans succès le cristal pendant 45 minutes.

Décembre. — Essayé cristal sans résultat.

. . . .

(Ainsi jusqu'au 21 Décembre).

Décembre.— Le cristal fatigué — Je range pour ne plus avec lui travailler.

Décembre. — Pour la première fois, je vois dans le cristal Madame D....

Mars. — Le cristal nous donne l'image de Madame D... accompagnée d'un Monsieur qui m'est inconnu, au champ de courses de Longchamps.

Dimanche. — Aperçu Madame D... avec l'individu vu dans le cristal aux courses.

Septembre. — Vision de Madame D... avec un Monsieur qui m'était inconnu jusqu'à ce jour.

Septembre. — Retour plus explicite de la vision d'il y a trois jours.

Dr EDMOND WALLER.
37, Boulevard Haussmann, Paris.

Un Cas de Personnalité Multiple

par le Dr Albert Wilson

... 612. 821. 5

Avant de rendre compte de ce cas remarquable et presque unique, il me semble nécessaire de dire quelques mots du mécanisme du système nerveux. Car ce que je veux montrer, c'est que ce que nous appelons le « Moi » peut se diviser en personnalités moindres, bonnes ou mauvaises, et que ce phénomène dépend de l'état du corps. On voit de suite quelles importantes conséquences cela peut avoir sur la grande question de la responsabilité.

Nous avons en nous trois systèmes nerveux. En allant de bas en haut nous trouvons d'abord le système du grand sympathique. Il consiste en deux chaînes de ganglions situés le long de la colonne vertébrale, l'une à gauche, l'autre à droite; et en trois masses principales de ganglions, l'une pour le cœur, la seconde pour les organes de la digestion, la troisième, située plus bas encore, appelée plexus hypogastrique. Le système du sympathique contrôle tous nos organes internes, mais gouverne spécialement la circulation du sang, jusqu'aux plus petits vaisseaux; il préside ainsi à la distribution de la nourriture pour chaque organe. C'est l'Intendance de l'armée.

Le second système nerveux comprend les nerfs spinaux, qui dirigent les mouvements du corps et des

membres. Il représente les forces de combat de l'Armée. Les nerfs sensitifs sont comme les Eclaireurs, tandis que les nerfs moteurs et les muscles représentent les bataillons de combattants.

Le troisième système c'est le cerveau, qui représente la Direction, le Général et son Etat-major. De même que l'existence des Officiers dépend de l'Intendance, de même la santé du cerveau dépend du système sympathique. C'est le désordre de ce ce système que je veux décrire ici.

Ces trois systèmes sont si entremêlés, que chacun d'eux dépend des deux autres et leur désunion ou manque d'harmonie bouleverse tout l'organisme.

Ferrier et d'autres physiologistes ont dessiné sur la surface du cerveau une carte des régions correspondant aux fonctions de la vue, du toucher, de l'odorat, de l'ouïe et du mouvement. Cette surface appelée Ecorce, d'une épaisseur variant à peu près entre le huitième et le quart d'un pouce, est grise et contient les cellules nerveuses qui forment la base organique de l'Esprit. Le microscope permet de voir cinq couches distinctes de cellules nerveuses dans l'*écorce* de l'homme et des autres mammifères. Elles se forment graduellement de l'intérieur à l'extérieur, et l'on conclurait de là que les couches les plus profondes servent aux instincts protecteurs de la vie animale inférieure. C'est en effet ce qui a lieu; le docteur G. R. Watson a montré : 1° que dans les animaux inférieurs, tel que le lapin et le hérisson, les couches superficielles sont relativement moins développées que les plus profondes. 2° que la couche superficielle (appelée couche pyramidale à cause de la forme particulière des cellules) devient plus épaisse à mesure que l'animal devient plus intelligent et est considérablement développée chez l'homme. Chez les idiots elle reste très mince, chez les déments elle se dissout.

L'activité cérébrale ne peut exister que si le cerveau reçoit en sang ce qui lui faut comme quantité et qualité. La quantité est, comme je l'ai dit, réglée par le système sympathique; mais la qualité peut être mau-

vaise, elle peut être gâtée par la goutte, l'alcool, la morphine, l'air impur, ou la mauvaise nutrition.

Tout esprit sain devrait considérer ce que je viens de dire comme des faits et non comme des théories. Le cerveau empoisonné par l'alcool est endommagé et le véritable Moi ne peut plus fonctionner. Il tend à se former une nouvelle personnalité associée avec une structure endommagée, d'un type inférieure et s'approchant de celle de l'animal. Ce que nous observons tous les jours s'explique ainsi scientifiquement.

Le sang arrive au cerveau principalement par les artères carotides du côté de la face et aussi par les artères vertébrales par derrière. Ces artères se divisent en branches de plus en plus fines. Les plus fines ne laissent passer les corpuscules du sang qu'à la suite les uns des autres, puisqu'elles n'ont qu'environ $\frac{1}{3000}$ de pouce de diamètre.

On comprend facilement que, si une artère est bouchée par une cause quelconque, la région correspondante du cerveau sera paralysée ou perdra sa fonction. Nous connaissons des maladies où un caillot peut priver de sang la région du langage, ou celle du mouvement d'un bras ou d'une jambe, ou de l'un et de l'autre. Ce sont des exemples de destruction permanente ou de paralysie.

Les nerfs du système sympathique sont vaso-moteurs et ont le pouvoir de contracter ou de dilater les artères. Quand on rougit, c'est que les vaisseaux capillaires se dilatent... La dilatation des artères du cerveau produit le mal de tête et les palpitations ; ou si elle a lieu dans la région psychique, le délire ou la manie. C'est le contraire pour la migraine produite par une contraction de la carotide ou d'autres grosses artères.

On pourrait donner beaucoup d'autres exemples de phénomènes analogues. Si tels sont les effets de l'action vaso-motrice du système sympathique dans des structures grossières comme celles de la peau, on peut s'attendre à ce que, lorsqu'il s'agit d'un organe aussi délicat que le cerveau, il y ait une grande variété de symptômes mentaux.

HISTORIQUE DU CAS.

Le sujet Mary Barnes avait 12 ans et demi quand je la vis pour la première fois. Elle est née en octobre 1882. Elle a toujours semblé saine d'esprit et de corps; c'était une enfant bien développée. Ses parents, ses frères ou ses sœurs sont très bien portants.

En avril 1895, l'influenza la força à rester au lit dix jours. Elle ressortit pour la première fois le Lundi-Saint, mais le temps était froid ; elle fut forcée de s'aliter de nouveau. Le samedi, grand mal de tête qui augmente au point qu'elle criait de douleur. Comme elle ne pouvait plus supporter la lumière ni le bruit, on fit l'obscurité dans la chambre. Elle devint très faible, très fiévreuse ; elle avait une tache « cérébrale ». La seconde semaine, les attaques devinrent intermittentes, mais la faiblesse était extrême. On crut qu'elle allait mourir, une fois même on la crut morte. Cet état qui se renouvela deux fois semblerait avoir été une phase des personnalités anormales.

1. La troisième semaine, la douleur cessa; mais elle ne pouvait encore supporter la lumière. Elle ne reconnaissait ses parents que par le toucher. Il y eu un peu de délire environ pendant une quinzaine de jours. J'appelle cet état l'état *B 1*. Ce qui le caractérise surtout, c'est une crainte intense de tout le monde, même de ses parents. Elle appelait les personnes qui l'approchaient des « serpents » ; elle se croyait mordue par eux. L'expression de ses traits était effrayante. Pas d'hallucinations, mais des illusions, c'est-à-dire des mauvaises interprétations des objets extérieurs. Dans ses attaques, elle déployait une force extraordinaire, singulier contraste avec l'état de dépression totale des jours précédents. Mouvements choréiques des membres et parfois rigidité générale avec tétanos, lividité et même coma. Elle pouvait avoir de dix à vingt attaques par jour. Comment pouvait-elle y résister ! Cet état, nous le vîmes ensuite, caractérisait la personnalité *B 1*.

2. La cinquième semaine, mêmes symptômes, mais changement de caractère. Etat *B 2*. L'intelligence est

saine, le mal de tête a disparu. Elle ne peut se lever, mais à part cela se sert de ses muscles, les contrôlant bien. Elle donne des surnoms à ses parents et amis. Voici comment l'état nouveau se forma : un jour elle lisait ou jouait avec ses poupées, elle commença à trembler, repoussant tout ce qu'elle avait près d'elle et disant : « Il vient », et après une culbute sur son lit elle s'assit appelant : « Hullo ! » tandis que son expression changeait. Elle appela alors son entourage par des surnoms, parlant comme un bébé, estropiant les mots, riant bêtement quand on lui parlait; oubli complet du passé et *des noms et des objets ordinaires*. La crise passait en une demi-heure environ. Son expression changeait, elle fronçait le sourcil et semblait très irritée. Un soupir, une difficulté pour respirer pendant une minute, puis tout d'un coup elle regardait en l'air avec son expression ordinaire et tout était dit. Ces crises revenaient plusieurs fois par jour avec une fréquence croissante et duraient de 10 minutes à 1 heure. Aucun autre symptôme prémonitoire que ce que j'ai dit. L'état normal était en somme de courte durée. L'autre était si fréquent que, pendant dix semaines la visitant presque chaque jour, je ne la vis pas dans son état normal.

Dans cet état *B* 2, non seulement elle avait oublié les noms de tous les objets les plus ordinaires, des lettres de l'alphabet, mais elle renversait les couleurs appelant noir ce qui était blanc, rouge ce qui était vert, ou réciproquement. Elle écrivait à l'envers, soit de droite à gauche en commençant par la dernière lettre de sorte qu'il lui fallait calculer la place qu'occuperait chaque mot, ce qu'elle faisait vite et facilement. Les chiffres étaient écrits de la même manière.

Elle ne pouvait écrire sous la dictée comme si le centre cérébral des mots ne communiquait plus avec le centre de l'écriture.

Elle pouvait seulement copier, le centre de l'écriture communiquant avec le centre visuel. Ceci se modifia au bout de quelques semaines par une nouvelle éducation. On peut supposer que dans l'état anormal son magasin de souvenirs des mots n'était pas vide, mais

qu'elle avait perdu le pouvoir d'associer les mots avec les objets. Simultanément avec cette nouvelle personnalité, c'est-à-dire pendant la cinquième semaine la catalepsie se présenta. Les attaques avaient lieu dans l'un ou l'autre état.

Comme la personnalité *B 2* était un état psychique, tandis que la catalepsie est un état des muscles, il est évident que les deux états sont distincts. Un coup frappé à la porte, le bruit d'une voiture dans la rue suffisaient pour produire l'attaque. Elle en souffrait et en avait peur, de l'attaque, ne supportant pas qu'on la touchât. Après elle était épuisée. Après six semaines ou deux mois, de très fréquentes les attaques devinrent rares. Elles ne disparurent tout à fait qu'après deux ans.

Le 20 juillet 1895 seulement je la vis dans son état normal. Son père me l'apporta dans un fauteuil, complètement épuisée, ne comprenant rien. Ces périodes d' « absence » étaient très fréquentes, c'était des phases dans les états déjà décrits, ou les avant-coureurs d'un autre état anormal où elle était tout à fait idiote.

Pendant sa visite chez moi elle revint subitement à l'état normal. Son apparence était celle d'une fille modeste et agréable. Elle ne se rappelait rien de ce qui avait eu lieu pendant les crises, mais elle se souvenait m'avoir vu dans un moment de transition... Tout d'un coup son expression changea. Elle paraissait irritée et très contrariée, puis ses traits se relachèrent, elle sourit et reprit le regard vague d'un enfant et se mit à parler comme uu bébé. « Mary Barnes est partie, disait-elle, je la déteste parce qu'on l'aime mieux que moi. » Aussitôt le nouvel état venu, ses jambes fléchissaient, il fallait la soutenir.

... Mes efforts pour l'hypnotiser échouèrent. Cependant son père pouvait par suggestion la faire passer de l'état anormal à l'état normal ; il y arrivait aussi en la caressant, en la cajolant, mais l'effet ne durait que dix minutes au plus. Plus tard cela devint même tout à fait impossible.

3. — Le 24 juillet 1895 elle passa dans un nouvel

état *B 3*. Elle était alors très irascible, et mordait ses vêtements. Après l'accès de colère, elle était très contrariée. Elle était plus éduquée que dans l'état *B 2*, elle pouvait lire et écrire et avait une meilleure santé que dans les autres personnalités. *B 3* revenait souvent, durant plusieurs semaines de suite.

4. — Dans l'état *B 4*, qui arriva en août 1895, elle était sourde-muette. Elle n'entendait pas les plus forts bruits près d'elle. Elle communiquait en se servant de ses doigts. Cet état arriva après une longue crise de catalepsie, puis se changea subitement en *B 2*. — *A* était inconsciente des souffrances de *B*.

5. — L'état *B 5* ne parut qu'une fois et ne dura qu'un mois. Elle avait alors des attaques de paralysie dans les jambes, devenant sourde-muette pendant une heure, et perdait tout souvenir des évènements remontant à plus de trois jours. Elle renversait les choses, disant par exemple que la flamme du gaz était noire. Elle épelait à l'envers, mais écrivait normalement. A part cela, elle comprenait tout et ne causait pas d'ennui. Elle se plaignait d'une douleur dans la tempe gauche, peut-être était-ce d'un spasme de l'artère médiane cérébrale.

Le 20 décembre changement subit. Guérison de la paralysie. Elle se met à tourner rapidement sur son dos et ses épaules, les jambes en l'air. Ou bien elle se tient sur la tête et essaie ainsi de grimper au mur. La peur des serpents et la soif reviennent comme dans l'état *B 1*. Et cela pendant trois semaines. Exacte répétition des symptômes de mai. Les souvenirs des faits de cette époque reviennent exclusivement. Elle dévore des oranges en quantité, bien qu'elle n'en demande pas dans aucun autre état. Elle demande la nourrice qui la soignait à cette époque. Au bout de quinze jours ces symptômes disparaissent et il reste dans la mémoire une lacune relative aux sept derniers mois.

Le soir du 12 janvier 1896, sa mémoire s'étend jusqu'au mois d'avril 1895, époque du début de l'influenza. Elle dit qu'elle est Mary Barnes, car à cette époque, la dualité du Moi n'avait pas commencée.

Exacte répétition des symptômes, car en avril elle n'avait pas l'intelligence normale de Mary. Le lendemain à 3 h. du matin, elle devient normale pendant une heure, tout symptôme d'influenza a disparu; puis l'état reparaît entre 8 et 9 h., ensuite vient l'état B 2, qui, à part quelques intervalles normaux, dure trois semaines et finit le 7 février. Le 29 janvier, elle avait écrit en B 2 une lettre à son père, avec des expressions de petit enfant, et une orthographe phonétique. Le sens de l'écriture était normal à cause de l'éducation B 2. Le 22 janvier, la société clinique vient la voir. On essaie en vain de l'hypnotiser même à l'aide du chloroforme et elle reste très épuisée. Le 6 mars, attaque de délire; elle n'en avait pas eu depuis mai 1895.

Elle sautait sur les mains et les genoux, terrifiée, criant : « Serpents! », les pupilles dilatées, la face rouge, le pouls très rapide et très faible, la respiration courte. Elle se cachait la tête sous l'oreiller, ou bien s'agenouillait et priait. Elle mangeait des oranges comme un animal, criant : « encore, encore ». Soudain l'excitation cessa. Elle s'imagina être une marchande de poisson. Le poisson c'était son oreiller. Puis elle reprit sa position sur la tête et ses tentatives de grimper au mur.

Mes efforts pour la réveiller ne firent que l'effrayer. Autre changement subit, elle ne reconnaît pas sa chambre, et rampe jusqu'au lit de la chambre voisine. Là reparaît l'état B 2 de Juin 95. Elle m'appelle « le nouveau monsieur », comme à cette époque. *Quoique épuisée en B 1, maintenant en B 2 elle paraît reposée.*

6. — Le 6 mai, apparition de la sixième personnalité. C'est alors une enfant douce, aimable, quoique très ignorante. Il lui faut apprendre à épeler, lire et écrire. Elle nie toujours m'avoir déjà vu. Elle est un peu comme B 2, mais plus maniable. Ainsi elle ne casse pas les carreaux, ne met pas de moutarde dans l'œil de sa sœur. B 6 est très bonne. Elle apprend un peu de français avec son père, ce que ne faisait pas B 2.

A ne vient plus guère qu'une fois par semaine et finalement au bout de deux ans, B 6 reste constamment, toutes les autres personnalités ayant disparu. Pas de paralysie. Elle aide sa mère. Elle se subdivise en deux : « bonne créature », qui peut marcher, et « jolie chérie », qui ne le peut pas. Quelquefois « jolie chérie » perd l'usage de ses mains.

7. — Le 12 mai, B 7 commença. Elle s'appelait Adjuice Uneza. Mais elle ne dura que 10 ou 15 jours, alternant avec B 2. Elle avait une bonne mémoire, se rappelant les petits évènements de sa première enfance, tandis que la maladie et tous les faits postérieurs étaient oubliés. B 7 ne pouvait se tenir debout, ni marcher.

8. — Le 20 juin, crise violente de convulsions. Le lendemain matin elle ne reconnait personne. Elle dit qu'elle vient de naitre; « comment saurait-elle quelque chose ? » Elle connait pourtant son père comme « Tom » et sa mère comme « Mary Ann ». Ce sont les noms inventés par B 2. Elle ressemble beaucoup, en somme, à B 5 (parue le 26 novembre 95), mais en diffère par l'absence complète de souvenirs associés. Cet état dura 3 jours et ne reparut pas. Faut-il en faire une 8ᵉ personnalité, B 8, ou un trouble mental post-épileptique ?

Si *A* ignore les états anormaux, ceux-ci, comme B 2, ont quelque soupçon de ce qu'est A. Seulement cette faible connaissance ne se développe pas tout de suite. En juin il y eut des changements de personnalité extrêmement fréquents. Les états étaient quelquefois un peu modifiés.

... Au mois d'août, étant au bord de la mer, on remarqua que A revenait plus souvent et particulièrement quand elle passait par un certain chemin. Ses parents se servirent de cette circonstance pour suggérer à Nick (B 3) le retour de A. Nick paraissait vivement contrarié, s'écartait pour ne pas entendre, mais la suggestion réussissait pourtant.

A la fin de septembre une variation de B 6, « la chèrie de Tom » alterne avec Nick. Remarquez que le surnom de Tom donné à son père subsiste, on peut

dire dans tous les états anormaux. C'est le seul point commun qu'ils aient.

9. — Le 10 octobre « Tom's Darling » fit place à une nouvelle personnalité, B 9. La transition parut occuper toute la journée et ne s'accompagna d'aucun trouble physique comme d'ordinaire. Quelques accès de colère contre sa sœur. Elle parlait comme un bébé, et ne pouvait pas marcher. Elle essayait de frapper tout le monde avec une courroie, sans qu'on la voie, et cherchait à s'enfermer dans sa chambre. Elle parlait de choses arrivées pendant sa maladie en avril 1895. Ce n'était donc pas la première existence de B 9. Son esprit était comme une page blanche. Elle disait qu'elle n'avait pas de nom et ne me connaissait pas. Elle écrivait et épelait à l'envers comme B 2. Elle parlait un peu français, il n'y avait pourtant que B 6 qui eut pu le faire. Elle se rappela un docteur qu'elle détestait. Il arriva qu'elle le rencontra dans la rue. Prise de colère, elle lui montra le poing, puis tomba dans une attaque de catalepsie.

Un trait nouveau caractérisa cet état : une tendance à la kleptomanie, qu'elle défendait au nom de principes communistes : « si on ne vous donne pas quelque chose, prenez-le, c'est très bien ! » Elle était toujours sur le point de voler, mais au bout d'un certain temps, comme on lui disait que c'était mal, elle s'excusait.

Les états B 1, B 2, B 3 reparurent. Nous n'insisterons pas sur ces retours momentanés. En B 9 elle avait des périodes de méchanceté terrible, au point qu'elle eut réussi à mettre sa petite sœur dans le feu, si sa mère n'était arrivée à temps ! Ceci ne montre-t-il pas combien les lacunes mentales peuvent arrêter la conscience !

10. — Le soir du 29 décembre 96, elle changea graduellement. Son esprit se vida peu à peu de toutes notions, au bout de deux ou trois jours, elle était devenue aveugle et imbécile, ne comprenant plus rien, quelquefois comme sourde. Ses paroles étaient incohérentes, c'étaient toujours les même mots. Les muscles des yeux semblaient paralysés, les yeux étaient sail-

lants et fixes, les pupilles très dilatées. Elle ne se guidait plus que par le toucher et le son.

Le 3 janvier 97, vers 2 h. de l'après-midi, on la vit tenir un crayon et dessiner. Comme elle dessinait correctement, on crut que la vue lui était revenue. Il n'en était rien.

A l'état normal, elle n'avait jamais pu dessiner. B 10, aveugle, dessinait parfaitement. Etait-ce une faculté ancestrale venant au jour ? ou un pouvoir latent inconnu ? C'était des gravures de mode comme on voit dans les journaux illustrés. Elles étaient très bien faites, avec des petits détails de dentelles, des patrons etc. Plus tard elle se mit à se servir de crayons de couleur. On plaçait des livres entre ses yeux et le papier, cela ne faisait aucune différence dans la rapidité de l'exécution ou la justesse du dessin. Nous constatâmes que c'était le toucher qui la guidait. Si on ôtait le papiet, elle avançait le doigt de la main gauche et demandait qu'on le placât sur l'endroit qu'elle avait dessiné, et nommait cet endroit, par exemple, le nez, la voilette. Le doigt placé, elle continuait. Plus tard elle devint si sensitive, qu'elle trouvait toute seule, par le toucher, où étaient les traces du crayon.

Elle découvrait un trait qu'on avait fait en travers de son dessin et l'effaçait. C'était une chose étrange de la voir sentir son modèle avec les doigts de la main gauche, et dessiner avec la main droite. Elle copiait l'écriture de la même façon. Elle pouvait reconnaître des lignes faites à l'encre rouge sur du papier tellière (1). Quelquefois nous croyions qu'elle pouvait voir, car en dessinant elle tenait les crayons si près de l'œil, qu'ils touchaient quelquefois la cornée, qui, dans cet état, était complètement insensible.

Elle pouvait écrire des vers et des noms de mémoire. Et pourtant elle ne se rappelait pas les événements passés, et elle ne pouvait pas épeler.

(1) Voilà qui aurait mérité le plus soigneux examen : s'assurer qu'elle distinguait les couleurs. S'il s'agit de lignes verticales toujours rouges parmi d'autres toujours horizontales, le mystère ne serait pas grand. M. M.

Vers le mois de janvier, l'intelligence et l'âme commencèrent à revenir. Elle était très myope, mais pouvait voir les couleurs et les dessins à une distance de trois pouces. A plus de deux pieds, elle ne voyait rien. L'examen de l'œil fait par un oculiste n'expliquait pas cet état particulier de la vue. L'état normal revenait quelquefois. Mais B 10 restait très ignorante, ne sachant pas, par exemple, ce que c'était qu'un cheval ou un chien. Un des traits les plus particuliers de B 10 était de ne pas savoir se diriger dans la maison. Il lui fallut apprendre la position des chambres et celle des meubles.

Son arithmétique n'allait pas plus loin que 1 — 2, 1 — 2, 1 — 2. Elle comptait en « pence » jusqu'à un shilling. Ainsi pour 2 × 8, au lieu de dire 16, elle disait un shilling et 4 pence.

Au milieu de mars elle tombe dans l'état d'imbécilité complète, elle est paralysée, aveugle et sourde-muette. Quelquefois elle ne sait plus où est sa bouche et conduit sa nourriture au-dessus de son épaule. Alors ses parents plaçaient la main gauche sur la bouche et avec sa main droite elle suivait le chemin indiqué par le bras.

Au bout de 3 ou 4 jours, elle se remit à dessiner mieux encore qu'avant. Le 25, elle se met à coudre, jusqu'à être épuisée.

Puis en quelques jours, changement complet. Elle est alors inerte au point de ne pas pouvoir avaler. C'est un état comateux qui rappelle la seconde semaine de l'influenza. Le 4 avril, la nourrice l'entendit s'écrier : « Pourquoi suis-je dans mon lit ? Ne savez-vous pas que je suis Nick ? »

Nick avait disparu depuis six mois et demi. Il reparaissait à la même heure, le même jour, dans les mêmes circonstances, un samedi à 2 heures, pendant le dîner, qui avait lieu en bas. Il dit en aspirant l'odeur du dîner que ce devait être le même dîner que celui pendant lequel il était parti. Il voulait descendre pour *finir de* dîner et dit aux parents : « Vous m'avez mis bien vite ma chemise de nuit ! Pourquoi suis-je dans

mon lit ? Je vais tout à fait bien ». Elle venait d'être si dangereusement mal, une demi-heure avant, que malgré la faim qu'elle avait, on lui donna très peu à manger. L'après-midi, elle se leva, s'habilla et se promena, mais elle était très faible.

Remarquez bien ces particularités frappantes : B 10 est épuisée, sans appétit, presque incapable d'avaler, incapable de se tenir debout. B 3, aussitôt qu'elle paraît, a faim et peut marcher. B 10 dessine très bien. B 3 ne peu faire que des gribouillages informes avec beaucoup de répugnance.

Il y a toujours continuité de mémoire d'une personnalité; mais chaque personnalité ignore les autres.

Pour résumer les rapports entre les différents états on peut dire que B 2 représente une enfant grossière de trois ou quatre ans. B 6 semble être la même enfant plus avancée en intelligence quoique en retard pour son âge, B 4 et B 8 sont comme des cousins germains, B 5 et B 7 se ressemblent beaucoup, mais sont complémentaires l'un de l'autre : ainsi B 7 se rappelle des faits très anciens et B 5 seulement des faits très récents, B 9 est, je crois, un rejeton de B 1; B 3 et B 10 sont seuls de leur espèce.

En 1900, je rencontrai Mary avec son père. Ses manières étaient enfantines comme celles de B 6. Je lui demandai si elle s'appelait Mary Barnes, elle me répondit qu'elle le supposait, puisque son père le lui disait, et actuellement (février 1904) elle continue à dire qu'elle est Mary Barnes.

Elle a maintenant tout à fait l'air d'une jeune femme bien portante et normale. Elle est très intelligente et toutes ses idées sont nettes ; mais en l'examinant on trouve que sa mémoire est très mauvaise, et quoiqu'elle s'étende en arrière jusqu'à 1898, presque tout ce qui précède est oublié, y compris les années avant sa maladie. Il n' y a qu'un état dont elle se rappelle, c'est B 6. Elle sait un peu de français car B 6 est la seule personnalité qui, avec B 9, sache un peu de français. Beaucoup d'impressions d'enfance qui ont été ressuscitées par association depuis le jour

où parut B 6, ne servent qu'à rendre sa mémoire encore plus confuse.

THÉORIE DE LA CONNEXION DES CHANGEMENTS CÉRÉBRAUX AVEC LES CHANGEMENTS DE PERSONNALITÉ

L'étude des troubles pathologiques du système sympathique peut, suivant moi, jeter quelque lumière sur son aspect physique. Ce sont les recherches des Drs Bolton et G.-A. Watson (encore inédites) qu'avec leur permission j'utiliserai dans ce qui va suivre.

Une coupe faite dans l'écorce fait voir cinq couches distinctes de différentes espèces de cellules. Le microscope nous montre en elles des cellules de formes variées d'où sortent les fibres. Il y a eu une époque où l'on compara ces cellules à des batteries électriques dans lesquelles un courant arrivait à une cellule par un fil et cette cellule déchargeait la force par un autre fil. La comparaison est encore assez bonne pour convenir à une démonstration vulgarisatrice.

On sait que l'évolution générale de l'écorce commence par les couches profondes aussi bien dans l'histoire des vertébrés que dans celle de l'individu. Chez les mammifères, la couche la plus profonde est très développée, tandis que la plus extérieure (appelée pyramidale à cause de la forme de ses cellules) est relativement peu développée ; les cellules y sont peu nombreuses, irrégulièrement distribuées et beaucoup sont d'un type embryonnaire.

Chez l'homme la couche polymorphe ressemble beaucoup à celle des animaux inférieurs. Nous ne sommes pas mieux armés qu'eux pour une existence purement animale. Chez les déments cette couche est en voie de dégénérescence.

Au contraire à mesure que l'on monte des animaux inférieurs à l'homme, on voit se développer la couche *pyramidale*, qui est en rapport avec le développement intellectuel. Dans le cerveau humain, sur la partie la plus supeficielle de cette couche, il y a beaucoup de cellules rudimentaires, ou à moitié développées, qui

font supposer une évolution future. D'après le Dr Watson à qui nous devons une grande partie de ces constatations, le cerveau humain n'a pas encore atteint son plus grand développement. J'ajouterai : pourvu que nous perfectionnions nos mœurs, et notre éducation, et surtout pourvu que disparaisse l'alcoolisme, cause si puissante de dégénérescence nerveuse.

Si l'on ne considère que la couche pyramidale, le même principe s'y applique, c'est-à-dire que, si nous supposons qu'elle se compose, par exemple, de dix couches, les plus extérieures contiendront beaucoup de ces cellules qui ne sont pas apparentes dans les couches intérieures et qui, chez certains individus, restent embryonnaires. Dans les débuts de la folie et dans l'alcoolisme, ce sont les couches 10, 9, 8 qui disparaissent.

Appliquant cela au cas de la personnalité B 6, je dirai que la foxine influenzique ou la méningite a endommagé la surface de la couche pyramidale et empêché le développement mental qui a lieu entre la puberté et l'adolescence. Le cas ressemble à un cas de neurasthénie. Faiblesse corporelle, perte de mémoire, épuisement après un effort mental, perte de pouvoir d'attention. Cependant l'intelligence et les facultés morales sont intactes. De même que chez les neurasthéniques l'extrémité des doigts est engourdie par l'arrêt de circulation, de même un trouble dans la circulation cérébrale peut arrêter les fonctions de ce que nous pourrions appeler les extrémités cérébrales.

Dans le cas de Mary B. les traits les plus intéressants au point de vue scientifique sont :

(1) que A ignore absolument tout de B et réciproquement, bien que B quelquefois ait une lueur de connaissance de A.

(2) Chaque personnalité anormale est séparée, se continue pendant des apparitions successives, et au commencement ignore chacun des autres états, quoique quelquefois elle puisse apprendre quelque chose les concernant, probablement par les conversations.

(3) Ces personnalités apparaissent ou s'en vont,

sans aucune raison apparente. Pendant le changement il y a un trouble physique, comme un saisissement, une pâleur ou une rougeur, une altération de l'expression.

Ce n'est pas du somnanbulisme, chaque état est autant un caractère que A. Chacun d'eux est seulement une fraction du Moi complet. Cela n'éclaire-t-il pas les rapports du cerveau avec l'esprit ?

Il y a des régions dans le cerveau, celles des sens, celle du mouvement, celles des associations, ces dernières étant des régions frontales, temporales et pariéto-occipitales, et unissant en coopération harmonieuse les autres groupes d'activités nerveuses.

Les régions d'association représentent les degrés les plus élevés de l'intelligence. Le D' Bolton pense qu'elles sont les premières à se désorganiser. Elles comprennent beaucoup de cellules embryonnaires, ce qui montre qu'elles sont encore en évolution.

D'après mon hypothèse, la couche pyramidale peut être divisée en districts, situés à différents niveaux, particulièrement pour les régions d'association ; les plus intérieurs seraient plus développés que les plus extérieurs, parce qu'ils fonctionnent depuis plus longtemps. Nous pouvons supposer qu'il y en aurait un correspondant à l'âge de trois ou quatre ans, un pour celui de vingt ans, un plus élevé encore, entrerait en activité vers trente ans, etc., chacun à son tour se substituant au précédent et prenant le commandement des districts inférieurs. Dans la vieillesse, un processus inverse a lieu, les couches supérieures dégénèrent et deviennent hors d'usage, les inférieures servant de nouveau.

Maintenant nous pouvons supposer que ces différents districts correspondent à différentes personnalités. Ordinairement il n'y a pas d'interruption sensible dans le développement du caractère de l'individu, parce que le passage d'un district au suivant est graduel et continu. Mais des conditions morbides peuvent faire revenir l'individu en arrière à des états anciens, d'où il peut passer subitement à d'autres, au bien les états normaux peuvent être empêchés de se développer par des causes morbides.

Chez Mary B., B 7, l'état de « manie » paraît être causé par la congestion des petits vaisseaux sanguins, produisant une surexcitation de l'écorce.

En B 2 le spasme des artères cérébrales antérieures agirait sur le centre frontal d'association et paralyserait les pieds. Intellectuellement B 2 était une enfant de trois ou quatre ans. Bien qu'elle possédât un magasin de mots, elle ne pouvait s'en servir ou les associer avec leurs significations réelles.

B 4, état où elle était sourde-muette, pouvait être causé par les spasmes des artères médianes-cérébrales, qui alimentent les centres de l'ouïe et de la parole — peut-être seulement sur le côté gauche, côté actif.

B 7 ressemblait à un état de dégénérescence sénile. Les couches récemment éduquées étaient paralysées, mais les cellules inférieures pouvaient reprendre leur activité.

B 10 s'expliquait aisément par l'arrêt du sang fourni aux appareils de la vue et le centre phychique visuel qui reçoit le sang par une autre voie, restait dans son état normal. C'est là une des meilleures preuves de ma théorie vasculaire.

Dans l'état B 9, où dominaient les instincts inférieurs animaux, il devait y avoir activité sans contrôle des couches profondes de l'écorce, avec paralysie temporaires des supérieures. Nos mauvais instincts seraient des vestiges de notre développement primitif. D'un autre côté l'état B 6 qui semble, au moins au point de vue intellectuel, plus développé sous certains rapports que l'état normal, peut être dû à l'accroissement d'activité cérébrale pendant les trois ou quatre dernières années. Du reste, aujourd'hui, en 1904, Marie a vingt et un ans et intellectuellement elle n'a que seize ans. B 6, l'état actuel, est donc un état de développement arrêté. Les cellules extérieures de l'écorce ne sont pas arrivées à leur activité entière et normale.

Toutes ces idées s'accordent avec la théorie de Myers sur la constitution du Moi, théorie d'après laquelle il n'y a qu'une portion de notre moi qui se manifeste pendant la vie présente, cette manifestation

dépendant des différentes conditions physiques et du milieu entourant l'individu. Notre but en cette vie est de faciliter la manifestation de la meilleure personnalité de notre Moi.

Cela peut avoir une grande influence sur nos systèmes d'éducation car cela fait mieux comprendre en quoi consiste l'*habitude*. Pour moi, je considère une habitude comme quelque chose de même nature qu'une personnalité. Une habitude occupe une certaine place cérébrale, c'est comme une personnalité qui aurait été éduquée à une certaine période de la vie. Quand le Moi supérieur est faible et inactif, les habitudes basses et l'inhabilité prévalent.

Au lieu de parler toujours de pouvoirs d'inhibition, de résistance au mal, de lutte contre le mal, ne faudrait-il pas plus tôt dire que nous avons le pouvoir d'aiguiller le courant vital hors d'une région mauvaise, ou d'une personnalité mauvaise et de le diriger dans des canaux bienfaisants ?

Les enfants qui vivent dans des conditions terriblement pernicieuses comme le mauvais air, la mauvaise alimentation, qui sont exposés à contracter toutes sortes de maladies, et surtout celles dûes aux parents alcooliques, ces enfants deviendront anormaux, dégénérés, criminels. Nous ne devons pas les considérer comme pleinement responsables. Et nous avons le devoir de chercher à améliorer les conditions sociales qui engendrent le crime. [1]

(Traduit et résumé par MARCEL MANGIN).

(1) *Proceedings of the Society for Psychical Research*, Octobre 1904.

NOTES
sur un cas particulier de Lucidité

PAR M. CHARLES RICHET

... 714. 3

Le cas dont je vais donner ici la relation présente un intérêt d'un genre tout à fait spécial. En effet les conditions de l'expérimentation sont irréprochables, et il est absolument impossible d'y supposer soit une fraude, soit une erreur. Tous ceux qui s'occupent des sciences psychiques reconnaîtront que de pareils cas sont prodigieusement rares et, qu'à ce titre, le cas en question mérite une place tout à fait exceptionnelle.

Il est vrai que les mots obtenus — avec la signification qu'on peut leur donner — ne sont pas absolument décisifs, et qu'on peut à la rigueur suppposer que le hasard est capable de donner de pareilles combinaisons. Mais l'avantage est inappréciable, de pouvoir fournir aux lecteurs, des données qui ne comportent aucune réticence au point de vue des conditions dans lesquelles elles ont été obtenues; de sorte qu'il pourra en toute sécurité faire son choix entre cette double alternative; le hasard d'une part, d'autre part la lucidité.

Une telle précision expérimentale est d'une extrême importance; car, si l'on suppose supercherie ou mauvaise observation, il n'y a plus de limite dans l'erreur et, si beau que soit le résultat en apparence, un léger défaut expérimental peut tout altérer, et permet de mettre tout en légitime suspicion.

Ici rien de semblable; toutes les pièces du procès vont être mises entre les mains du lecteur. Il pourra donc, en pleine connaissance de cause, tout autant que moi, décider si le hasard peut être invoqué.

Le mercredi 10 juin 1903, nous nous réunissons

chez Madame X... à Paris, pour la quatrième fois environ de cette année-là.

Par parenthèse, je tiens à dire que toutes les communications reçues dans ces réunions, chez Mme X...., présentent un grand intérêt, non pas qu'elles soient nombreuses (car elles sont en fort petit nombre) mais parce qu'elles ont toutes un sens précis. Mais aujourd'hui, nous n'en mentionnerons qu'une seule.

Etaient présents, Mme X., sa fille; Mlle D., sœur de Mme X.; mon ami H., Mlle M.-S. et son fils Ch. Nous cherchions à avoir des *raps sans contacts*, et de fait, à une demi-lumière, sans contact, nous obtenions des *raps* nettement perceptibles, et intelligents. Mais je n'insiste pas sur les conditions mécaniques du phénomène et je mentionne seulement le message obtenu.

Comme d'habitude, c'est par l'alphabet que les réponses furent données. C'est moi qui épelais les lettres de l'alphabet..

Après quelques hésitations, les coups devinrent mieux déterminés, et nous obtenons les lettres suivantes :

BANCALAMO

En voyant le mot *Calamo* je ne peux m'empêcher de dire : « Mais c'est du latin ! » Je continue alors à épeler l'alphabet, et les lettres suivantes sont successivement dictées :

RTGUETTEFAMILIE

En relisant on voit distinctement cette phrase, à sens très précis —

Banca, la mort guette famille

A la suite de cette communication, les coups deviennent faibles, irréguliers, incohérents, et bientôt tout cessa.

Il était alors entre 10 h. 45 et 11 h. du soir.

Relisant la phrase, nous nous demandons les uns et les autres à qui elle peut s'appliquer. Nous supposons que le mot Banca a été altéré dans la transmission et signifie Bianca. Mais aucun de nous ne connaît quelque personne portant le nom de Bianca ou de Blanche, de sorte que notre pensée à tous est qu'il

s'agit là d'un phénomène intéressant au point de vue psychologique, communication d'une de ces phrases banales que si souvent prononce la conscience subliminale.

Donc, cette phrase ne fit pas sur nous une grande impression Pourtant, quand je fus de retour chez moi, je pris soin de l'inscrire sur mes notes.

Le lendemain jeudi 11 juin, la nouvelle arriva à Paris, vers une heure de l'après-midi, du criminel attentat commis par des officiers serbes contre le roi Alexandre et sa femme Draga. Je n'ai pas à raconter ici ce drame sinistre; je dirai seulement qu'à ce moment je ne songeais pas à établir une relation entre le message du 10 juin au soir, et l'assassinat de Sacha et de Dragra. Mme X. et sa fille, Mlle D., M[lle] S. O. H., et mon fils n'y pensèrent pas davantage.

Le surlendemain vendredi 12 juin, comme je lisais le soir, dans le journal *le Temps*, des détails biografiques sur l'infortunée Draga, je vis que son père, mort depuis quelque temps, s'appelait *Panta*. Et alors tout de suite l'idée me vint de comparer le mot de *Panta* au mot de *Banca*.

La similitude est saisissante, et les deux erreurs, dans la transcription de Panta à Banca, *ne sont pas tout à fait des erreurs*.

D'abord le B et le P sont des lettres qui se prononcent à peu près de même... (les Allemands disent... une *p*onne *p*outeille... pour une bonne bouteille). On passe du B au P, et du P au B sans grande difficulté et, étant donné qu'il y a une erreur dans la transmission du P, la lettre qui se rapprochera le plus du P, c'est un B.

Quant à l'autre lettre C, il s'agit vraiment d'une interprétation très délicate. J'ai demandé à Belgrade quelques explications sur la vraie manière de prononcer le T de Panta, car il y a dans l'alphabet serbe un tz qui se prononce *ts* et qui s'écrit ç. Il paraît que ce n'est pas tz, mais *tj*, c'est-à-dire une lettre qui n'a pas son analogue dans l'alphabet français. Le *Temps* l'a traduit par Panta.

Il aurait pu le traduire aussi bien par Panza, ce qui se rapproche beaucoup du ç. En tous cas, avec l'alphabet français, on voit qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver une lettre unique qui réponde à la lettre serbe.

Mais laissons cela et disons que ce sont deux erreurs, et même deux complètes erreurs. Nous allons chercher à calculer, quelle a été, mathématiquement, par le hasard seul, la probabilité d'obtenir Banca au lieu de Panta.

D'abord il faut admettre qu'il y avait une chance sur 6 d'obtenir cinq lettres pour cinq lettres de nom vrai. En effet nous aurions tout aussi bien pu avoir 4 lettres ou 10 lettres comme *Jean* ou *Marguerite*. Par conséquent avec une probabilité de $\frac{1}{5}$ il y a eu un succès.

Pour calculer la probabilité comparée nous nous servirons de la formule classique

$$\frac{s!}{a!\,B!} \times p^{a}\, q^{B}$$

formule dans laquelle s représente la somme des épreuves, *a* le nombre des données, B le nombre des échecs, *p* la probabilité des données, *q* la prozabilité des échecs.

Alors, effectuant les calculs, nous trouvons que la probabilité totale comparée est (avec deux échecs et trois succès) la probabilité des échecs étant de $\frac{24}{25}$ et la probabilité des succès $\frac{1}{25}$, le nombre total $\frac{1}{1695}$. Or, nous avions $\frac{1}{6}$ comme probabilité d'avoir exactement 5 lettres, cela fait donc finalement $\frac{1}{10170}$, ou en chiffres ronds $\frac{1}{10000}$.

Assurément ce chiffre ne dit rien à l'imagination ; c'est une donnée abstraite, qui ne peut émouvoir. Pourtant elle est véritablement simplifiée, car le hasard seul (ou la lucidité) a pu donner en effet les lettres BANCA ; aucune des personnes présentes ne songeait à la Serbie, qui était loin de toutes nos préoccupations, encore moins au père de Draga, dont le nom était absolument inconnu de nous, comme aussi probablement de tous les Français avant la catastrophe du 11 juin.

J'arrive maintenant à la phrase même. *La mort guette famille.*

Ces mots que les raps nous ont donnés à 10 h. 45 le 10 juin, s'appliquent rigoureusement et exactement à ce qui se passait à cette même heure à Belgrade.

L'heure de Belgrade est en effet en avance de 1 h. 45 sur l'heure de Paris. Par conséquent, au moment où nous écrivions : *la mort guette famille*, les officiers conjurés quittaient l'hôtel où ils avaient soupé pour se rendre au palais d'Alexandre, assassiner Draga, ses deux frères, et ses deux sœurs, toute la famille de Panta ; puisque les deux sœurs de Draga n'échappèrent à la mort que par miracle.

En somme, il est impossible de trouver une phrase plus concise et plus précise que la phrase dictée pour indiquer le danger qui menaçait Draga et ses frères. Le mot *guette* est notamment d'une énergie et d'une exactitude extrêmes.

Il y a une concordance rigoureure des heures, à quelques minutes près. Deux heures plus tard, l'attentat était consommé, et les paroles — *la mort guette famille* — n'eussent plus eu de sens. Deux heures plus tôt, le péril eût été moins imminent. C'est donc, minute pour minute, au moment précis où la mort était suspendue sur la tête des enfants de Panta, que ces paroles nous ont été dictées.

Il est vrai que les mots — *la mort guette famille* — peuvent s'appliquer à tous individus qui sont menacés d'un danger ; et il est évident que ce soir là comme tous les soirs, la mort est menaçante pour quantité de familles, de sorte qu'une pareille phrase peut s'appliquer à beaucoup de personnes.

C'est là qu'il faut faire intervenir notre calcul de la probalité du mot Banca donné pour Panta ; et le problème se pose ainsi.

Etant donnée une phrase qui s'applique admirablement et absolument, avec l'exactitude rigoureuse des temps, avec adaptation parfaite des termes, à la situation de la famille de Panta, quelle est la probabilité d'obtenir le nom de Panta ?

Or, nous avons vu que la probabilité d'avoir une approximation telle que Banca, est de $\frac{1}{10000}$. Il n'y avait donc qu'$\frac{1}{10000}$ de chances pour que le mot de Banca fut donné. et il a été donné.

Maintenant le lecteur est à même de juger.

Pour indiquer dans quel sens penche mon opinion personnelle, je ferais cette supposition que le mot de Panta a été dit exactement : la probabilité sera alors $\left(\frac{1}{25}\right)^5 \times \frac{1}{6}$; c'est-à-dire de $\frac{1}{58593750}$. ou en chiffres ronds $\frac{1}{60000000}$; cela entrainerait la certitude. Mais quoique la différence mathématique soit inconnue entre cette probabilité de $\frac{1}{60000000}$ et la probabilité de $\frac{1}{10000}$. de fait, la probabilité est toujours très faible : et en pratique on la considère. avec raison, je crois, comme à peu près également nulle ; que je prenne un seul billet à une loterie je n'ai pas beaucoup plus de chances de gagner l'unique gros lot. s'il y a 10.000 billets, ou s'il y en a 60.000.000 et en réalité, je ne gagnerais le gros lot, ni dans un cas, ni dans l'autre.

En définitive, et pour conclure, je suis disposé à croire qu'il y a autre chose que le hasard ; c'est un phénomène de lucidité, puisque une intelligence a annoncé à Paris, à 10 h. 45 du soir, ce qui à ce moment se passait à Belgrade.

Mais, je le répète, la valeur toute spéciale de ce fait réside dans l'absolue authenticité des conditions. ce qui permettra à chaque lecteur de choisir entre ces deux hypothèses (car il n'en peut exister d'autres); hasard ou lucidité.

PHÉNOMÈNES ODIQUES & RADIATIONS NOUVELLES

Par le Dr Jules Regnault

Tous ceux qui s'occupent de sciences psychiques ou d'occultisme savent que Charles Reichenbach a fait de curieuses recherches sur les manifestations d'une forme nouvelle d'énergie qu'il a désignée sous le nom d'*od*; ces travaux avaient été publiés en allemand en 1845; ils avaient été traduits en anglais en 1850; mais ils n'avaient pas été jusqu'à ce jour traduits dans notre langue; le public français ne pouvait guère les connaitre que par le résumé qu'en avait fait le colonel de Rochas en 1891, dans son livre *Le Fluide des Magnétiseurs*. M. Lacoste vient de combler cette lacune : le travail de Reichenbach qu'il a traduit a pour titre : « Les phénomènes odiques, *ou recherches physiques et physiologiques sur les dynamides du magnétisme, de l'électricité, de la chaleur, de la cristallisation et de l'affinité chimique considérés dans leurs rapports avec la force vitale* ».

Le nouveau livre forme un beau volume in-8° de 664 pages; il comprend une introduction du colonel de Rochas et la traduction de huit mémoires du baron de Reichenbach.

Dans son Introduction, de Rochas nous rappelle comment le baron de Reichenbach se heurta au scepticisme et même à l'hostilité ouverte de la plupart des représentants de la science officielle, lorsqu'il publia le résultat de ses expériences; il avait cependant acquis

une certaine notoriété par ses travaux sur la chimie et en particulier par la découverte de la paraffine et de la créosote, mais il ne faisait pas partie du personnel des Universités.

De Rochas adresse ensuite des éloges au traducteur : « Le public français, dit-il, doit-être reconnaissant à M. Lacoste qui a consacré plusieurs années à la traduction et à la publication, dans des conditions particulièrement pénibles, du présent ouvrage, sans en retirer autre chose que de la fatigue et des ennuis, la vente des livres de cette nature étant tellement limitée qu'elle arrive à peine à couvrir les seuls frais d'impression. »

Examinons maintenant les différents mémoires qui constituent l'ouvrage de Reichenback.

1°. Certaines personnes qu'on appelle « sensitifs » voient une lumière et des apparences de flammes aux pôles et sur les côtés d'un aimant puissant ; ces flammes sont différentes aux niveaux des deux pôles, positif et négatif. La flamme positive peut être mécaniquement divisée dans diverses directions comme une flamme ordinaire ; la lumière est rouge, elle impressionne les plaques photographiques ; elle est réfrangible mais elle n'a aucune action calorifique.

Les flammes magnétiques et leur lumière présentent une ressemblance si complète avec l'aurore boréale, que l'auteur est entraîné à considérer ces deux phénomènes comme identiques.

2°. Les cristaux présentent des phénomènes analogues à ceux des aimants, en ce qui concerne ces flammes visibles pour les sensitifs ; ils sont polarisés ; ils attirent quelquefois la matière vivante et ils produisent une contraction de la main du sujet. Mais ils n'attirent pas la limaille de fer, n'aimantent pas l'acier et n'ont pas de rapport avec le magnétisme terrestre. Ils provoquent une sensation de chaleur à une de leurs extrémités et une sensation de froid à l'autre. La force qui se manifeste ainsi peut être transférée à d'autres corps par simple contact, mais seulement, pour un temps limité, après lequel elle disparait. La force observée dans l'aimant peut être aussi transférée dans d'autres corps : de

l'eau magnétisée par un aimant est facilement distinguée de l'eau naturelle par un sensitif.

Il semble qu'il existe dans l'aimant une force qui est différente du magnétisme proprement dit, mais qui peut s'identifier avec la force observée dans les cristaux.

3°. Si le corps humain est sensible à cette nouvelle manifestation de l'énergie, il est aussi sensible au magnétisme terrestre, l'orientation du lit d'un sensitif n'est pas sans importance : si le sujet est couché dans la direction N.-S., c'est-à-dire s'il a la tête vers le nord et les pieds vers le sud, il a un sommeil calme et tranquille; il n'en est pas ainsi dans les autres positions; la direction S.-N. est mauvaise, les directions E.-O. et O.-E. sont très mauvaises. Certaines sensitives éprouvent des maladies dans les églises; ceci serait dû à l'orientation E.-O. qu'ont la plupart du temps ces édifices.

Le corps humain n'est pas un corps inerte qui ne puisse servir que de réactif; il peut produire la nouvelle forme d'énergie étudié par Charles de Reichenbach; les doigts d'une personne étrangère se comportent vis-à-vis des nerfs des sensitifs comme un aimant de puissance moyenne. La force qui émane des mains peut être transmise à travers d'autres corps, le long d'un fil de fer par exemple; elle peut être accumulée dans divers objets. Le corps humain est polarisé comme un aimant ou comme un cristal; il présente un axe principal transversal et un axe secondaire vertical. Les sensitifs distinguent des flammes sur les doigts, comme ils en voient sur les aimants. Le magnétisme animal n'est qu'une nouvelle manifestation de la forme d'énergie observée au niveau des aimants et des cristaux.

4° et 5°. Il existe d'autres sources de cette force nouvelle; citons en particulier les rayons du soleil, les rayons de la lune, le frottement, la lumière, les actions chimiques, les flammes, les solutions, l'électricité et enfin les tombeaux dans lesquels se décomposent les cadavres.

6°. Les substances amorphes sont beaucoup moins

actives que les cristaux, elles ont cependant une action sur les sujets en catalepsie.

En résumé « nous sommes, dit l'auteur, en relation avec l'univers entier par une réciprocité nouvelle inconnue jusqu'à ce jour. Les astres eux-mêmes ne sont pas dans leur ensemble, sans exercer une influence sur notre monde sublunaire, peut-être même sur nos actes et dans la manière d'agir de bien des têtes. »

De Reichenbach donne le nom d'*od* à la nouvelle forme d'énergie; il lui donne en outre des dénominations particulières suivant les sources qui la fournissent; Cristallod, Biod, Thermod, Photod, etc. suivant qu'elle provient des cristaux, des êtres vivants, de la chaleur ou de la lumière, etc.

7° Il consacre ensuite son septième mémoire au dualisme des phénomènes odiques. L'od qui se manifeste au niveau de la main droite donne généralement une sensation de froid; celui qui se manifeste au niveau de la main gauche donne plutôt une sensation de chaleur; la main droite correspond au pôle nord et la main gauche au pôle sud d'une aiguille aimantée.

Les substances électro-positives et en particulier les métaux, à l'exception du tellure et de l'arsenic, provoquent une sensation de chaleur, comme la main gauche de l'homme; les corps électro-négatifs provoquent une sensation de froid, comme la main droite. Pour un sensitif les corps se divisent donc en corps chauds et en corps froids. L'auteur appelle *od* positif, celui qui correspond au pôle sud d'une aiguille aimantée et qui donne la sensation de chaleur, et *od* négatif celui qui correspond à l'autre pôle et qui donne la sensation de froid. Notons en passant que les pôles des aimants sont dénommés d'une façon complètement opposée dans les pays de langue allemande et en France, que par conséquent le pôle positif des allemands correspond à notre pôle négatif et réciproquement.

Les différentes parties d'une plante se comportent différemment au point de vue odique : dans l'ensemble l'od positif prédomine dans l'axe ascendant et l'od négatif dans l'axe descendant; mais dans une étude

plus détaillée on peut constater que chaque organe isolé est polarisé.

La répartition de la force odique sur le corps humain varie dans l'espace et dans le temps. Cette force se manifeste surtout dans certaines régions du corps et en particulier au niveau de la bouche, des mains, du front, de l'occiput. « La bouche de chaque personne en bonne santé est un point, par lequel tout les objets peuvent être chargés de force odique avec plus d'intensité que par les mains ». La bouche est od négative et ce fait amène l'auteur à faire une remarque originale sur le baiser : « Le baiser ne donne rien, dit-il; il se borne à désirer et à lutter, il aspire et il boit, et pendant qu'il attire à lui, l'envie et le désir s'accroissent. Le baiser n'est pas une négation, mais un état négatif, au physique comme au moral ».

La tension odique varie aux diverses heures de la journée, elle diminue quand la faim apparait, elle augmente après les repas ; elle s'abaisse le soir quand le soleil disparait à l'horizon ; dans la tête elle est maxima au niveau du front pendant la journée, et maxima au niveau de l'occiput pendant la nuit.

Les conclusions de la première partie sont : 1°, que l'aimant agit sur l'organisme humain, mais non pas grâce à son pouvoir magnétique, car d'autres objets (les cristaux, les plantes, les flammes, etc.) agissent tout aussi bien, quoiqu'ils n'aient aucune action magnétique sur le fer ; 2°, que les effets produits sont dûs à une forme d'énergie inconnue jusqu'ici, l'od, qui se trouve répandu un peu partout dans la nature et qui constitue en particulier le prétendu magnétisme animal.

Les expériences qui servaient de base aux études présentées par le baron de Reichenbach dans ses sept premiers mémoires avaient été faites sur cinq jeunes filles ; l'auteur se vit objecter que ses recherches étaient insuffisantes, il reprit ses expériences et les compléta sur près de soixante personnes sensitives. Les résultats de ces nouvelles recherches firent l'objet d'un huitième mémoire qui parut deux ans après les autres.

La seconde partie du livre comprend une Intro-

duction dans laquelle il différencie l'*od* d'avec les autres forces (chaleur, électricité, magnétisme), et le huitième mémoire dont nous venons de parler et qui est consacré aux phénomènes odiques de l'aimant.

Pour percevoir les flammes visibles sur les aimants puissants il faut prendre la précaution de rester plusieurs heures dans l'obscurité. L'aimant peut communiquer sa lumière odique à des corps quelconques : cette lumière diminue sous l'influence de la chaleur : elle s'accroit, au contraire, dans une atmosphère électrique. Les flammes odiques peuvent être entrainées et mise en mouvement mécaniquement par le souffle et le mouvement de l'air. Les aimants, les cristaux, les mains humaines, les animaux peuvent par leur voisinage augmenter ou diminuer ces flammes ; il se produit une action analogue à celle d'un aimant sur un autre aimant.

Ces flammes sont plus nettes dans le vide ; elles forment une sorte de petit arc-en-ciel, il y a prédominence du bleu sur le pôle négatif. Mais les couleurs changent avec la position de l'aimant. Si le pôle d'un aimant est recouvert d'une calotte portant quatre points orientés suivant les quatre points cardinaux et si le pôle est dirigé en haut, le sensitif voit, au niveau de ces quatre pointes, des flammes de couleurs différentes, bleu ou vert foncé au Nord, rouge au Sud, grise a l'Est, blanchâtre ou jaune à l'Ouest. Diverses autres expériences faites sur ces manifestations lumineuses permettent à l'auteur de conclure que l'aurore boréale est une manifestation énorme de flamme odique magnétique, de vapeur et de lumières odiques.

Les nouvelles notions apportées par Reichenbach permettaient d'expliquer et de coordonner des faits anciens qui jusque là semblaient avoir peu de rapports entre eux. Les auréoles et les aigrettes lumineuses dont on se plait à orner la tête des personnages importants dans les principales religions ne seraient que la représentation de flammes ou de lueurs odiques observées chez ces personnages par quelques sensitifs de leur entourage. L'action des aimants sur l'organisme qui

était alors mise en doute et qui a été depuis lors démontrée, se trouvait entièrement expliquée. La question du magnétisme animal, qui depuis Mesmer avait fait verser des flots d'encre, se trouvait éclairée. Le rôle joué dans les cérémonies magiques et religieuses par l'imposition des mains et par le souffle, semblait justifié par ce fait, que les mains et la bouche étaient les sources les plus intenses de force odique dans le corps humain. On pouvait enfin comprendre la puissante action thérapeuthique de certaines eaux minérales, dans lesquelles l'analyse chimique ne révèle la présence d'aucune substance active ; ces eaux avaient pu emmagasiner une grande quantité de radiations odiques dans les couches du sol qu'elles avaient traversées : ceci expliquait en même temps pourquoi ces eaux devaient être consommées à la source pour être efficaces ; imbouteillées et exportées, elles ne tardaient pas à perdre progressivement l'énergie, dont elles étaient chargées.

De plus les expériences de Reichenbach cadrent très bien avec des théories médicales chinoises fort anciennnes qui n'étaient pas encore connues en Europe, croyons-nous, vers cette époque. Pour les médecins de l'Empire-du milieu — tel ou tel médicament est de nature chaude ou froide, active ou passive, sèche ou humide, mâle ou femelle, ou plus exactement relève surtout de l'un des deux grands principes de toutes choses, de yang (principe positif) ou de yn (principe négatif).

N'y a-t-il pas là une analogie curieuse avec la classification faite par les sujets du baron de Reichenbach, qui divisent les substances en corps froids et en corps chauds ? Il y a plus ; comme nous l'avons expliqué dans notre travail *Médecine et pharmacie chez les Chinois et les Annamites* (1), les Extrêmes-Orientaux admettent l'existence de correspondances précises entre certains organes, certaines saveurs, certaines *couleurs*, etc. Le noir correspond au Nord, le rouge au Sud, le bleu à l'Est, le blanc à l'Ouest, le jaune au centre ; or le

(1) Dr J. Regnault : *Médecine et pharnacie chez les Chinois et les Annamites*, Challamel éditeur. Paris 1902, p. 18-24.

sensitifs de Reichenbach, observant un aimant dont le pôle était dirigé en haut, voyaient des couleurs analogues ou même identiques à celle de la théorie chinoise correspondre aux différents points cardinaux. Au sud correspondait toujours le rouge: à l'ouest une couleur bleu pâle ou blanchâtre, à l'est un couleur grise. Il est vrai qu'au nord correspondait le bleu, mais en allant vers le N-O. la couleur se modifiait et devenait d'une vert foncé presque noir. Ces analogies nous ont semblé assez curieuses pour mériter d'être signalées ici.

L'auteur des études sur les phénomènes odiques se heurta, comme presque tous les novateurs, à l'ostilité de la plupart des représentants de la science officielle; c'est ainsi que Dubois-Reymond refusa de faire un examen détaillé des expériences relatées, de peur, déclarait-il, qu'il lui fut impossible d'éviter, en le faisant, un langage peu parlementaire. Cette crainte ne l'empêcha pas d'ajouter que « les mémoires sont une des plus tristes aberrations qui aient eu leur siège dans une cerveau humain; ce sont des fables qui ne sont bonnes qu'à jeter au feu. »

Rares furent les personnes qui cherchèrent à contrôler les récherches de Reichenbach : dans un article intitulé : *Le propriétés physiques de la force psychique* (1), de Rochas a résumé les travaux de ceux qui réprirent l'œuvre du savant viennois, et de ceux qu'on peut considérer comme ses precuseurs. Sans chercher à résumer ici ce travail, nous nous contenterons de rappeler quelques-unes des observations les plus intéressantes.

La propriété d'exercer un action soit attractive soit répulsive sur des objets environnants a été observé chez des malades en 1846 par Arago et en 1858 par le Dr Pineau. En 1868 Bailly soutenait dans une thèse l'existence d'une force neurique rayonnante et en 1887, Barety, de Nice, étudiait les propriétés de cette force. En 1887 et en 1895 de Rochas étudiait dans *Les Forces non définies* et dans *Extériorisation de la sensibilité* les

(1) *Les frontières de la science.* Ire série, Paris, Leymarie 1902.

effluves qui se dégagent du corps humain. En 1893 le Dr Luys publiait une étude sur la visibilité directe des effluves cérébraux. En 1896 Narkietickz Iodko et le Dr Baraduc impressionnaient des plaques photographiques au moyen de la force nerveuse extériorisée. A la suite de diverses expériences d'hypnotisme et de suggestion à distance nous pouvions écrire nous même en 1876 dans *La Sorcellerie* (1) le lignes suivantes :

« Autour de chaque homme, comme autour de chaque aimant, il doit exister un champ analogue au champ magnétique ; ce serait là une sorte d'atmosphère nerveuse, que l'homme emporterait avec lui partout ; chaque personne serait influencée par tout objet ou toute autre personne qui se trouverait assez près d'elle, pour modifier son champ magnétique » ; et plus loin, après avoir relaté les expériences de Luys et de Babinski sur les couronnes aimantées et sur le transfert par les aimants, nous ajoutions : « Une couronne aimantée emmagasinerait les vibrations cérébrales d'un malade ; elle pourrait être influencée par un homme, comme elle le serait par un champ magnétique puissant ».

Toutes ces expériences et toute ces théories étaient considérées comme non avenues par la plupart des représentants de la science officielle. Mais voici que les découvertes de Reichenbach doivent être considérées avec plus d'attention : l'existence de nouvelles radiations semble bien démontrée ; des corps radio-actifs et en particulier le radium, émettent en permanence des radiations qui peuvent être momentanément emmagasinées par divers corps et en particulier par l'eau. D'autre part Blondlot, de Nancy, a découvert les rayons N qui ne se manifestent guère à nos sens jusqu'ici, qu'en augmentant l'éclat lumineux d'un écran phosphorescent, mais qui proviennent de diverses sources, et en particulier des flammes, des réactions chimiques, de la lumière, des hommes, des animaux et des plantes. N'a-t-on pas découvert enfin des radiations pesantes que

(1) Dr Regnault. — *La Sorcellerie, ses rapports avec les sciences biologiques.* Félix Alcan, Paris 1897, p. 255.

l'on peut recueillir et enfermer dans des vases? Toutes ces radiations n'ont-elles pas les mêmes sources que l'*od* de Reichenbach? n'ont-elles pas en grande partie les mêmes propriétés? Cependant il est probable que les rayons N ne constituent qu'une partie des radiations étudiées sous le nom de force odique; ils sont sans action sur les plaques photographiques tandis que l'*od* de Reichenbach et les effluves étudiées par Narkievickz-Iodko et le Dr Baraduc impressionnent ces plaques. Il est vrai que depuis la découverte toute récente des rayons N. il a fallu déjà distinguer les rayons N e les rayons N¹; et le dernier mot n'est pas dit sur cette question. Gustave Lebon, qui avait déjà démontré il y a huit ans, qu'une corps quelconque émet des effluves étudiées alors par lui sous le nom de *lumière noire*, vient de présenter dans la *Revue Scientifique* de curieuses théories sur la dissociation de l'énergie intra-atomique et sur la matérialisation de l'énergie et d'ouvrir à la science des horizons complètement nouveaux.

Le moment ne pouvait. semble-t-il, être mieux choisi pour la publication en France de l'étude de Reichenbach sur les *Phénomènes odiques;* les savants indipendants pourront peut-être y puiser des indications pour leur recherches, et les esprits aimant la critique pourront rapprocher les phénomènes odiques des découvertes modernes; ces derniers auraient peut-être tort de répéter une fois de plus : *Nihil novi sub sole*, mais ils pourront constater encore qu'une nouvelle forme d'énergie a besoin d'être découverte plusieurs fois, avant d'être admise aux honneurs d'un simple étude par certains mandarins de la science officielle. De Reichenbach n'avait reçu que des injures; M. Blondlot et ses collaborateurs n'ont reçu dans les debuts que des éloges et des félicitations : depuis quelque mois divers savants mettent bien en doute l'existence des rayons N, mais ils ne refusent pas d'examiner la nouvelle découverte; certains d'entre eux se déplacent même et se rendent à Nancy dans le but d'observer les phénomènes signalés. Il y a là, semble-t-il, une

preuve de progrès et on peut espérer qu'avant peu, chacun tiendra à respecter ce double principe :

Ne rien nier a priori.
Ne rien affirmer sans preuve.

Quelle que soient les surprises que nous réservent les recherches ulterieures sur les phénomènes odiques et sur les radiations nouvelles, nous devons des félicitations à M. Lacoste, qui, grâce à sa traduction, vient de mettre le curieux travail de Reichenbach à la portée de tous les savants et de tous les chercheurs français.

Phénomènes

de PERCEPTION A DISTANCE

... 714

Dans la séance tenue le 3 Juin par la Société de Psychologie de Paris, sous la présidence de M. le Dr Manouvrier, et avec l'intervention de MM. Belot, Boissier, Courtier, Dumas, Séglas, Simon, Sollier, Yourièvitch, etc., le Dr PAUL SOLLIER directeur du Sanatorium pour les maladies nerveuses, à Boulogne-sur-Seine, a parlé des expériences qu'ils a faites à plusieurs reprises en présence du Dr Boissier, M. Courtier, le Dr Duhem, un de ses assistants. Voici son discours :

Il s'agit d'un homme de 36 ans, qui, à la suite d'une chute d'un train en marche, est atteint depuis 15 mois de névrose traumatique, c'est-à-dire de grande hystérie développée brusquement sitôt après l'accident, et caractérisée par une contracture permanente des membres inférieurs, du tremblement avec parésie du bras droit, de l'amnésie rétro-antérograde s'étendant à toute son existence, de la tachycardie, de la tachypnée, de l'anorexie, des attaques fréquentes reproduisant les phases de son accident, et infin une anesthésie sensitivo-sensorielle et viscérale très intense. Cet homme en état de vigilambulisme complet tombe en hypnose avec la plus grande facilité; et par le réveil cérébral, tel que je le pratique habituellement, je suis arrivé au bout d'assez peu de temps à faire disparaître sa contracture des membrs inférieurs et ses crises; sa mémoire commence à se manifester, ses fonctions respiratoires et cardiaques à revenir au prorata du retour de sa sensibilité. C'est sans y penser, au cours d'une séance de réveil cérébral, que j'ai constaté les phénomènes de perception à distance dont je veux vous entretenir, et que j'ai d'ailleurs rencontrés plus d'une fois déjà, mais avec une moins grande netteté.

Obligé de m'absenter un moment du laboratoire où se

passait cette séance, je le laisse sous la surveillance de son infirmier et du Dr Duhem. A mon retour je le trouve près de la porte qu'il avait cherché à ouvrir pour me rejoindre. Je lui demande pourquoi il voulait sortir : « Pour vous retrouver » me dit-il. — « Mais pourquoi ? » — « Je ne sais pas, » me dit-il. Ce phénomène d'attraction du sujet pour l'hypnotiseur, ce besoin de rester à son contact est trop fréquent pour que j'en fusse étonné. Je lui fais alors continuer sa séance de resensibilisation, et au bout d'un certain temps je le place à trois mètres environ de moi, debout et me tournant le dos. Je lui dis avec insistance de rester ainsi pour s'assurer s'il tient bien maintenant sur ses jambes. Il frappe alors alternativement de l'un et l'autre pied, et pendant qu'il est occupé à cet exercice je fais avec la main étendue, puis ramenée vers moi, le signe de tirer sur lui. Il s'arrête aussitôt dans ses exercices, se retourne et vient droit à moi. Je fais l'étonné, lui demande pourquoi il vient vers moi : « Mais vous m'avez appelé », dit-il — « Je ne vous ai pas appelé : je vous ai dit au contraire de rester à bien vous assurer sur vos jambes ». — Mais vous m'avez fait signe de venir ! » — « Je ne vous ai fait aucun signe, je vous le répète. Et d'ailleurs comment l'auriez-vous vu puisque vous me tourniez le dos et aviez les yeux fermés ? » — « Je ne sais pas, mais vous m'avez fait comme ça (et il me mime mon geste). » — « Mais encore une fois, lui dis-je, vous ne pouviez pas me voir ; avez-vous cru sentir quelque chose ? » — « J'ai senti que vous m'attiriez ; je ne sais pas, moi ; mais je sais bien que vous m'avez fait signe de venir ».

Je dois ajouter que c'est un homme de culture très ordinaire, d'intelligence moyenne, et qui, ni par sa profession, ni par son milieu, ne s'est jamais occupé de questions d'hypnotisme, de spiritisme ou d'autres phénomènes analogues.

Dans la même séance, à un autre moment, après avoir continuer sans commentaires à procéder à son réveil cérébral, je profite d'un moment où il est couché par terre, le sommet de la tête dans ma direction, et derrière un rideau avec, auprès de lui, les Drs Boissier et Duhem et son infirmier, pour vaquer à différentes occupations dans le laboratoire, tout en continuant à l'encourager de la voix à se réveiller.

Puis, à un moment donné, je lui fais signe, avec l'index relevé, de venir vers moi. Aussitôt ses réactions motrices s'arrêtent, il se lève et se précipite contre le rideau qu'on lui ouvre, pour arriver à moi, qui me trouvais alors à quatre mètres au moins de lui. Je lui fais les mêmes demandes et les mêmes objections que la première fois.

Il ne sait pas mieux m'expliquer ce qui s'est passé pour lui. Tout ce qu'il sait, c'est que je lui ai fait signe de venir. Je lui demande quel signe il croit que je lui ai fait, et il me reproduit le signe, qui était différent cette fois du premier.

Avec M. Courtier nous avons été témoins des mêmes phénomènes d'une façon toute aussi nette, et de certains autres encore. Étant plongé dans l'hypnose, comme précédemment, et en cours de réveil cérébral, je m'absente après avoir réglé ma montre sur celle du Dr Boissier, en lui raccomandant de continuer à bien se réveiller jusqu'à mon retour. Je me rends alors dans un cabinet séparé du laboratoire où il se trouve, par un vestibule d'escalier de cinq mètres de large, un mur de quarante centimètres d'épaisseur, et précédé d'un petit vestibule ayant accès sur une galerie fermée par une porte vitrée. Une fois dans le cabinet, je fais le signe de la main comme pour l'attirer et immédiatement il se précipite vers la porte du laboratoire. Le bruit qu'il fait parce qu'on l'empêche de sortir m'avertit aussitôt du succès de l'expérience, et j'arrive près de lui. A mes questions il ne fait toujours que me répondre que je lui ai fait signe de venir me trouver. Il ne peut dire s'il a vu ou senti ce signe. Mais il me le reproduit.

Non contents de cette expérience, nous en tentons une autre. Cette fois je dois me rendre dans le même cabinet, mais ne pas l'appeler de suite. Je m'y rends, cause pendant cinq minutes avec un surveillant, puis refais le même geste. Pendant ce même temps, il a continué à présenter les réactions motrices ordinaires du réveil ; mais au moment même où j'ai fait le signe, il les a suspendues et s'est de nouveau précipité vers la porte pour me rejoindre. Il ajoute cette fois un détail sur les sensations éprouvées par lui : c'est qu'il a senti quelque chose qui le tirait en arrière dans le front.

Nous avons cherché alors si j'étais seul à exercer sur lui ce pouvoir d'attraction. M. Courtier, le Dr Boissier, placés

à une certaine distance derrière lui eurent la même action. Et cela est d'autant plus net qu'il était placé devant moi et que je pouvais aussi contrebalancer leur influence. Il oscillait bien, à la vérité, un moment, ne se retournait pas pour les rejoindre comme il fait avec moi, mais se mettait à marcher à reculons, comme si on l'avait tiré en arrière par son habit.

Nous avons essayé aussi s'il était capable de retrouver la trace de ma main sur le mur, mais sans succès. Il en fut de même pour savoir si j'avais mis un objet dans ma poche, et quel objet.

Il n'y a donc aucun phénomène de divination, d'intuition, ou de communication de pensée avec son hypnotiseur ; il n'y a qu'un phénomène de perception. Et ce qui le prouve c'est, non seulement que d'autres expérimentateurs que moi ont obtenu immédiatement le même résultat, mais encore que c'est le sens de l'impression qui détermine son mouvement. Je m'explique. Dans les expériences que je viens de vous signaler, je faisais le geste de l'attirer, et il venait. Mais si je fais le geste de le repousser, il s'éloigne. A la vérité le phénomène est moins marqué ; mais il n'en est pas moins net, et je l'ai déterminé à plusieurs reprises.

Il semble donc bien qu'il s'agit d'une acuité particulière de la sensibilité.

J'ai observé plusieurs cas semblables. Au point de vue de l'état des sujets il s'agissait toujours de sujets profondément anesthésiques d'une part et présentant une grande impressionnabilité aux passes, d'autre part. Le phénomène disparaissait lorsque le sujet recouvrait sa sensibilité cutanée normale et perdait cette impressionnabilité spéciale aux passes.

Il ne saurait être question de sensations auditives. Lorsqu'on est rapproché d'un sujet, il est évident que le déplacement de l'air peut, même faible, déterminer un certain bruit. Mais dans le cas que je viens de rapporter cette cause ne saurait entrer en jeu.

Que ce déplacement de l'air par le geste qui attire et qui aspire, en réalité l'air soit perçu, c'est ce qui semble le plus vraisemblable, surtout si on remarque que le geste de repousser le sujet, qui refoule en même temps l'air, agit en sens

invers du premier. Mais quand on agit à travers des espaces très étendus et surtout lorsque l'on est séparé du sujet par des murs plus ou moins épais, cette cause peut-elle être invoquée ?

Cette question soulève deux conséquences. L'on est amené à admettre ou que la propagation des vibrations imprimées à l'air se fait à travers des obstacles considérés jusqu'alors comme insurmontables, ou qu'il s'agit de vibrations d'un ordre inconnu. Dans l'une ou l'autre hypothèse il n'en reste pas moins que certains sujets, dans des conditions spéciales d'anesthésie profonde, sont susceptibles de percevoir des impressions à des distances relativement considérables et qu'il seraient en tout cas incapables de percevoir à l'état normal de veille et de sensibilité.

Ce fait n'est pas pour nous surprendre, encore qu'inexpliqué, car il se montre de même pour tous les autres ordres de sensibilité. Et j'ai insisté à maintes reprises sur lui en montrant que dans les états d'anesthésie profonde les sujets étaient capables de percevoir des sensations organiques qui normalement sont absolument incoscientes. Et j'ajoutais que la connaissance de ce fait expliquait, d'une part la possibilité que le sujet a alors d'agir volontairement sur des organes ordinairement soustraits à son contrôle et à sa conscience, et d'autre part la possibilité pour lui de faire par suggestion des actes qu'à l'état normal il serait incapable d'exécuter.

Mais j'ajoute que dans le cas particulier le problème ne se restreint pas à la perception d'une impression tactile ou cutanée qui, à l'état normal, serait incosciente. Il se complique de cette constatation, que sans le secours de la vue le sujet sait que j'ai fait un geste pour l'attirer et même quel est ce geste, puisqu'il me le reproduit avec le variantes que je lui ai données moi-même. Comment peut se faire cette perception de mouvement exécuté à distance ? Je n'en sais rien, mais, le fait étant certain, il serait utile de l'étudier par les procédés de la physique et c'est ce que je me propose de faire ultérieurement. »

Discussion.

M. Dumas. — Votre intention d'appeler le sujet existe au moment où vous faites le geste, et ce geste vous l'avez voulu

tel. Il peut donc avoir été reproduit par suggestion mentale ; c'est une hypothèse à examiner.

M. Sollier. — Il y avait une reproduction du geste, et quand je faisais un geste de repulsion, le sujet était repoussé. Il me semble donc à peu près certain que le flagellement de l'air, qui diffère suivant le geste fait, est perçu par le sujet.

M. le Président. — Ne pensez-vous pas qu'on pourrait l'appeler en faisant le geste de répulsion ?

M. Sollier. — Je vous soumets les faits dans leur simplicité; je les présente pour qu'on me suggère différentes expériences que je pourrais reproduire et qui apporteront des réponses à ce que vous désirez.

M. le Président. — Il serait bon de faire une expérience en prenant des précautions pour que le sujet ne puisse pas se douter qu'à ce moment-là il sera appelé par vous. Comme vous le disiez, les premières expériences sont toujours les meilleures, en ce sens que lorsqu'elles sont trop répétées, le sujet arrive à savoir d'après l'entourage et les circonstances qu'il est possible que vous l'appeliez, si bien qu'il peut y avoir coïncidence fortuite entre le geste que vous avez fait et le moment de son arrivée. Il faudrait peut-être éloigner le moment de votre signe de celui de votre départ du laboratoire.

M. Sollier. — Cela a été à peu près fait, puisque je me rendais dans un pièce distante d'environ 15 ou 20 mètres du laboratoire. Quand je rentrai et que je le questionnai, lui disant : « Vous ne saviez pas où je me trouvais », il me répondit : « Je vous avais senti. »

Je me souviens d'une hystérique de 48 à 50 ans qui avait des accidents constants; il m'arrivait de dire à l'une de ses camarades : « Je vous prendrai demain matin pour faire telle ou telle chose. » Celle-ci s'apprêtait, mais la première lui disait : « Ce n'est pas la peine de vous déranger; M. Sollier, ne va pas venir; il est parti ce matin. » Et c'était vrai. Mais comme c'était l'autre malade qui me les rapportait, je ne tenais pas compte de ces faits insuffisamment précis, du moins autrement que moralement. Et tout cela se produisait indépendamment de moi.

M. Boissier. — Du reste, les conditions proposées par M. Manouvrier se sont trouvées reproduites dans une de nos expériences. Ce malade était très obéissant. M. Sollier est sorti le laissant très occupé à faire ses exercices de resensibilisation de ses jambes pendant que nous occupions son esprit par notre présence. Et au moment précis où le geste fut fait dans l'autre pièce, le malade se leva et alla à la porte pour l'ouvrir.

M. Sollier. — Quand M. Courtier est venu et qu'il a fait le même geste d'attraction, mon sujet ne pouvait pas le prévoir, puisqu'alors il était très occupé avec moi qui lui causais, qui l'interrogeais ; il me tenait même à bras-le-corps. Malgré cela, quand M. Courtier, à quelques mètres de distance, fit un geste d'attraction, il oscilla un peu parce qu'il ne voulait pas se détacher de moi, puis il finit par me quitter sans me tourner le dos.

M. Yourievitch. — Il serait intéressant de savoir si votre montre et celle de M. Boissier avaient été réglées exactement l'une sur l'autre et s'il s'était écoulé un instant entre votre geste et le moment où le malade se levait.

M. Belot. — M. le Dr Sollier a-t-il observé de l'hyperesthésie acoustique ?

M. Sollier. — Je veux justement répéter mes expériences en allant assez loin pour qu'il ne puisse m'entendre chuchoter son nom. Je ne sais pas comment il perçoit mon appel, puisqu'il me dit qu'il me « sent ».

M. Belot. — Entre l'hypothèse d'une sensation trasmise par vibration de l'air ou d'une sensation acoustique, c'est cette dernière qui serait la plus simple et qu'il faudrait écarter avant d'en invoquer une autre.

M. Boissier. — Ce qui faut remarquer, c'est qu'il traduit le sens du geste : quant à l'interprétation, à la visualisation du geste, c'est tout autre chose.

M. Dumas. — Quand vous pensez à le faire venir, il faudrait essayer de faire le geste opposé.

M. le Président. — Pensez seulement à le faire venir sans faire de geste.

M. SOLLIER. — Je l'ai fait et je n'ai rien obtenu. J'ai fait également d'autres expériences au point de vue des sensations tactiles. J'ai appliqué la main sur le mur alors qu'il se trouvait à une certaine distance et je lui ai demandé de venir à son tour appliquer sa main là où j'avais posé la mienne ; il n'a rien trouvé. Dans ces divers cas, c'est toujours la première expérience qui compte le plus, mais si l'on fait varier les conditions de l'expérience, ce sont autant de nouvelles expériences.

D'un autre côté, je ne peux pas oublier que c'est un malade que j'ai à traiter et je n'aime pas beaucoup à risquer de faire de mes malades de sujets.

M. le PRÉSIDENT. — Ne pourriez-vous pas, au lieu de faire un geste d'appel très usité, faire un autre geste également clair, mais non banal? Ce serait, il me semble, à essayer.

Une observation de ce genre, faite par vous, peut avoir beaucoup de retentissement. Elle peut influer sur les idées de beaucoup de gens, et nous ne saurions trop prendre de précaution en pareille matière. Mais nous savons que nous pouvons avoir toute confiance en votre esprit scientifique.

(Bulletin de l'Institut Générale Psychologique,
Paris, Nov.-Déc. 1904.)

CORRESPONDANCE

Un phénomène psychologique.

... 714

Nous publions la lettre suivante, qui nous a été adressée par une personne méritant toute confiance :

Je devais parler en public dans une réunion de charité, et j'attendais, sur l'estrade, devant l'auditoire. C'est un devoir, qui m'arrive de temps en temps, et qui est loin de m'être agréable ; mais je ne me crois pas permis de m'y refuser. Ce jour-là, il faisait terriblement froid ; ce qui produit toujours un effet néfaste sur mes nerfs. Tout en attendant mon tour, en écoutant les autres orateurs, ma nervosité allait augmentant à ce point, que je ne savais plus comment je ferais pour trouver le courage de parler. Cependant, je parvins à me lever, et je balbutiai une ou deux phrases, lorsque tout d'un coup, j'aperçus une *Créature*, une *Chose*, mon *double* — exactement mon double — debout à côté de moi ; et cette forme resta ainsi jusqu'à la fin de mon discours.

Deux phénomènes curieux accompagnèrent cette apparition :

(1°) L'absence d'étonnement ; en effet, je ne m'étonnai pas plus qu'on ne s'étonne en rêve devant des faits extraordinaires.

(2°) La cessation de ma nervosité, car je ne m'inquiétai plus de mon discours. Cette forme était si nette, si précise, que j'étais surprise que l'auditoire n'apercevait pas deux femmes au lieu d'une debout devant lui.

Je n'avais jamais entendu parler d'un cas pareil ; et c'est la première fois qu'un tel phénomène m'arrive.

Il n'y a là évidemment aucun phénomène difficile à expliquer ; il ne s'agit, somme toute, que d'une illusion. Par conséquent, comme le phénomène est purement subjectif, et qu'il ne nécessite aucune hypothèse sur une force inconnue quelconque, il rentre dans le cadre de la psychologie normale classique.

Tout le monde sait, en effet, qu'un écrivain, et à bien plus forte raison, un orateur, ont le pouvoir de se dédoubler, de poursuivre la série de leurs raisonnements et de leurs discours, tout en observant, analysant, jugeant les faits de l'ambiance. Que ce dédoublement psychologique soit poussé un peu loin, et il y aura l'apparence d'un *double*; ce double étant la symbolisation portée au maximum de notre double personnalité.

Or, dans le cas dont il s'agit, ce dédoublement a été si intense, qu'il est presque sur les confins des *doubles* — incertains encore — que les auteurs occultistes ont, depuis longtemps, signalés.

Y a-t-il des transitions insensibles entre les phénomènes psychologiques de dédoublement (subjectifs), et le dédoublement objectif — (bilocation) ? Ou, est-ce un abîme qui les sépare ? Voilà ce que l'avenir seul peut résoudre.

AU MILIEU DES REVUES

Un cas intéressant de supposée obsession et d'apports à Messine.

(*Uebersinnliche Welt*, Berlin, Février, 1905).

Le Dr Walter Bormann relate des faits médianiques survenus à Messine chez M. Vittorio Agresta, représentant des Sociétés générales d'Assurance de Venise.

Une des quatre filles de M. Agresta, Mlle Gilda, qui est maintenant âgée de vingt ans, eut d'abord, à douze ans, des mouvements étranges dans le bras droit, et elle ne pouvait les réprimer. Le père craignait de l'hystérie, et il voulut mander un médecin ; mais un ami, qui avait assisté à des séances avec Eusapia Paladino, dit qu'il attribuait, lui, ces mouvements à de la médianité. M. Agresta étudia alors les livres spirites, puis se mit à faire des expériences avec Gilda. Celle-ci eut bientôt de l'écriture automatique, qui quelque temps après, fut remplacée par de la typtologie, des mouvements d'objets, même très lourds, tels que d'un écrin de 30 kg. etc, par de la musique sur un guitare et un petit piano, et des portes s'ouvrirent et se fermèrent. Ce dernier phénomène, ainsi que les coups, se produisait en lumière.

Une autre des jeunes filles de M. Agresta, Lina, âgée à présent de dix-sept ans, le 16 Avril 1898, jour du mariage de sa sœur ainée, tomba soudainement en des convulsions qui mirent en émoi toute la famille. Malgré les soins d'un médecin, ces convulsions continuèrent pendant cinq à six mois, presque chaque jour et plusieurs fois dans la journée. Il y eut des fois où elle voulut sa jeter dans le feu, par la fenêtre, se plonger la tête dans un seau d'eau. Plusieurs fois aussi elle prononça des mots allemands sans savoir cette langue, puis un jour, écrivit un nom : c'était celui d'un suicidé, qui disait venir dans la maison pour apporter le malheur.

On avait délaissé Gilda, on n'avait plus de séances avec elle ; les séances reprirent, et il fut dit qu'on arriverait à chosser les « mauvais esprits ». Sur les conseils donnés, Gilda était éloignée de la chambre, et la possédée Lina prenait sa place. Vin alors une période pendant laquelle on eut beaucoup d'apports, et peu à peu les convulsions de Lina diminuèrent, s'affaiblirent jusqu'à disparaître complètement.

La médiumnité des deux sœurs a continué. Entre autres choses, elles obtinrent, en pleine lumière, l'apport de photographies qui étaient dans une autre pièce de l'appartement, l'une dans la chambre à coucher de M. Agresta, l'autre dans le salon : tous les assistants faisant la chaîne. A une séance, tandis que des personnes étrangères lui tenaient les mains, le médium, debout s'écria : « On me touche les pieds! on me touche les pieds! » les deux bas lui furent enlevés avec les cordons des chausseurs, et les assistants les virent jeter dans un coin de la pièce; le médium avait toujaurs les souliers dana les pieds.

Une personne, Renzo Frangipane, Inspecteur des Sociétés d'assurance de Venise, à la suite de l'article du D[r] Cormann, par une lettre datée de Messine du 15 Août 1903, a testé avoir assisté, entre autres phénomènes, à de l'écriture directe sur du papier renfermé dans un boite; un autre, Ercole Bachi, commissionnaire de la maison Clara et Terracini, de Gênes, demeurant Piazza Sarzana, 40, à Gênes, par une lettre de cette dernière ville datée de 11 Septembre 1903, atteste aussi avoir entendu des instruments qui jouaient, une porte qui s'ouvrait et se fermait, et il a vu, entre autres choses, des apports, les mouvements d'une table pesant 50 kg.

ECHOS ET NOUVELLES[1]

Anna Christie Miller
l' « enfant prodige » de Sioux City.

... 7;5. 8

Le *New-York Herald* a publié la lettre suivante de Sioux City (Iowa), en date du 18 février :

Anna Christie Miller, jeune fille de 16 ans fréquentant les écoles publiques s'est aperçue il y a un mois d'être douée d'une faculté psychique exceptionnelle.

C'est une élève très intelligente qui obtient les meilleures notes de son école. Elle peut, les yeux bandés, donner une description des objets au sujet desquels on la questionne ; quand on lui présente une poignée de pièces de monnaie, elle en indique le nombre, que personne dans la chambre ne connait, et dont on vérifie ensuite l'exactitude. Au surplus cette remarquable jeune fille peut faire danser une gigue à une table qui se promène ensuite dans la pièce et vient tomber en son giron; elle envoie alors le meuble dans une autre direction jusqu'à l'un des assistants qui se trouve dans la partie la plus éloignée de la chambre ; elle fait enfin tenir la table sur un seul pied et la met en mouvement par le seul attouchement de ses doigts alors qu'un homme y est assis dessus et exécute d'autres tours qui étonnent tout le monde.

Miss Miller est une élève de l'école Armstrong de cette ville. Elle est venue à Sioux du Grand Center, Iowa, où son père est employé de chemin de fer.

Ayant trouvé un engagement dans la pension de famille de Mrs. Ella Mahaney, elle y lave les assiettes et fait d'autres

---

(1) La Rédaction ne prend pas la responsabilité des informations données ici, ainsi que dans la rubrique précédente, les faits rapportés exigeant parfois, pour être acceptés ou rejetés, de longues et patientes enquêtes.

menus services pour payer sa nourriture et son logement pendant qu'elle suit les cours de l'école.

Son ambition était de devenir institutrice dans les écoles publiques; c'est pourquoi elle s'est rendue à Sioux City. Mais à présent Miss Miller à d'autres idées, ayant découvert qu'elle possède des facultés pareilles à celles qui ont fait connaître Anna Eva Fay, l' « aimant de la Georgie », et d'autres sujets psychiques bien connus.

Ce n'est que par hasard que la jeune fille s'est aperçue de ses pouvoirs psychiques. Sa découverte a été le résultat de son succès hors ligne dans ses études. Les notes qu'elle recevait pour toutes ses leçons, pour tous ses examens étaient invariablement de 100%. En vain ses maîtres fouillaient-ils ses cahiers pour trouver un motif de lui donner des notes plus basses. Ne trouvant aucune faute dans ses devoirs, ils en conclurent qu'elle « trichait », et l'en accusèrent ouvertement. Ils ne pouvaient en effet trouver d'autres explications à tant d'exactitude. Cette accusation produisit une pénible surprise à la jeune fille qui était incapable d'avoir recours à des moyens détournés pour se distinguer.

— Je pourrais faire le devoir d'une classe plus élevée aussi bien que celui de la sixième — disait-elle. — Je vois nettement la solution des problèmes que vous nous proposez comme si je lisais dans un livre.

Les instituteurs ne comprenaient pas encore. Ils décidèrent de faire un essai. Ils lui soumirent des problèmes d'un degré beaucoup plus avancé que ceux qui se rapportaient à sa classe. Elle n'éprouva aucune difficulté à les résoudre. Son habileté étonna les maîtres et on commença à parler d'elle.

A la pension où elle travaillait, sa maîtresse Mrs. Mahaney s'habilla un jour pour sortir : elle ne trouvait pas ses peignes et les chercha en vain longtemps. Anna n'avait généralement pas accès dans la chambre de sa maîtresse; néanmoins Mrs Mahaney lui demanda si elle n'avait pas vu ses peignes. Anna repondit que non, mais elle ajouta : « Je puis pourtant vous aider à les chercher ».

Alors elle se rendit directement à la toilette qui se trouvait dans la chambre de Mrs Mahaney et les retira de dessous le meuble où ils étaient tombés et les rendit à sa maîtresse.

Depuis ce jour, les facultés d'Anna amusèrent et étonné-

rent grandement les pensionnaires de Mrs. Mahaney. Il y a quelques jours, pendant que ces messieurs se trouvaient réunis dans le salon, Anna fut invitée à exécuter quelques expériences de lecture de la pensée. On plaça devant elle un tableau, alors qu'elle avait les yeux bandés : elle en donna une description détaillée. On essaya d'autres expériences dans lesquelles elle réussit parfaitement. Depuis ce jour les pensionnaires de Mrs Mahaney ne cherchent plus de distraction au dehors : Anna les amuse tous le soirs.

Miss. Miller est de belle apparence ; quoique si jeune encore elle est déjà bien développée. On ne peut pourtant pas dire que son intelligence, en dehors de la faculté spéciale dont il est question, soit au-dessus de la moyenne.

A l'Institut Général Psychologique.

Les conférences suivantes seront données par l' « Institut Général Psychologique » au cours de l'année 1905 à l'ancienne salle de l'Académie de Médecine, 49, Rue des Saints-Pères.

1), « *La personnalité et les changements de personnalité* », par M. le Dr Charles Richet, membre de l'Académie de Médecine, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Paris. (Lundi 20 Mars).

2), « *Les problèmes de la biologie* (avec projections) » par M. Yves Delage, membre de l'Académie des Sciences, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris. (Lundi 10 Avril).

3), « *Energie et pensée* », par M. le Dr Paul Sollier (Lundi 15 Mai).

4), « *La religion sous Herbert Spencer* », par M. Emile Boutroux, membre à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, professeur de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. (Mardi 6 Juin).

5), « *Les phénomènes de Hantise* », par le Dr Maxwell, Avocat Général près la Cour d'Appel de Bordeaux. (Lundi 19 Juin).

6). « *La Sorcellerie et les Sorciers*, (avec projections), » par M. le Dr Gilbert Ballet, agrégé de la Faculté de Médecine, Médecin de l'Hôtel-Dieu, (Samedi 9 Décembre)

Les personnes ne faisant point partie de l'Institut pourront assister à ces conférences aux conditions suivantes :

Premiers rangs, places réservées 20 fr. pour la série des conférences, ou 5 fr. la place pour une conférence. Autres rangs 10 fr. pour la série des conférences ou 2.50 la place pour une conférence.

Les membres de l'Institut peuvent se procurer des cartes supplémentaires au prix de 3 fr. au lieu de 5 fr. pour les places réservées et de 1.50 au lieu de 2.50, pour les autres places.

Un nouveau médium en Galicie.

... 715. 8

Dans une lettre adressée à la rédaction des *Psychische Studien*, M. Samson Tyndel, cand. jur. (14, Ringplatz-Kolomea, Galicie), raconte qu'il a découvert un nouveau médium qui ne demande pas mieux que de se soumettre à une commission de savants. C'est un jeune homme qui a fait de bonnes études universitaires et qui a une bonne situation : il ne reçoit absolument aucune rémunération pour les séances, se soumet très volontiers à toutes les mesures de contrôle et suit lui-même les phénomènes avec le plus grand intérêt.

M. Tyndel a eu, dans sa propre maison 4 séances avec ce médium, dans des conditions de contrôle absolu, et en présence de plusieurs universitaires étudiant les phénomènes dans l'intérêt de la science.

Avant la séance M. Tyndel et un autre des assistants fouillent le médium, le lient, vérifient les nœuds et les cachets avec le plus grand soin, et après chaque manifestation les cordes, les nœuds, les cachets sont examinés. Un procès-verbal est tenu et signé par tous les assistants.

Résultats obtenus dans ces conditions :

1° L'écriture directe. Les ardoises employées sont préparées par les assistants (non par le médium), attachées et cachetées. La lumière du jour n'empêche pas ce phénomène de se produire.

2° Passage de matière à travers la matière de trois façons : Passage de corps vivants à travers matière inerte — de matière inerte à travers matière inerte, et de matière inerte à travers le corps du médium. Ainsi, en plein jour une bague

a été enlevée du doigt du médium pendant que quelqu'un lui tenait le doigt.

3° Le médium est assis dans le cabinet, les mains et les pieds enchaînés à la chaise, les nœuds étant cachetés. Alors on entend en même temps jouer plusieurs instruments, puis el médium quitte le cabinet et se promène dans la pièce. On examine les nœuds et les cachets et, quoique le médium soit libre, ceux-ci sont intacts. Sur demande les assistants mettent une corde sur les genoux du médium, puis ils ouvrent immédiatement les rideaux, et ils le voient lié des mains et des pieds comme avant, mais les nœuds sont si nombreux et si durs qu'ils ne réussissent pas, malgré tous leurs efforts, à les défaire, et ils sont forcés de couper les cordes pour délivrer le médium qui est en trance.

4° Lévitation complète d'une petite table massive.

5° Des étincelles et rayons lumineux.

6° De merveilleuses impressions de mains.

Pour cette manifestation, les mains et les pieds du médium sont liés d'une façon spéciale et avec plus de rigueur encore que d'habitude, et le cabinet est soigneusement examiné.

Les personnalités qui se manifestent promettent de donner prochainement des photographies d'esprits et des matérialisations partielles.

Les séances se tiennent régulièrement une fois par semaine.

M. Tyndel ajoute que si la Rédaction peut envoyer à son groupe une commission scientifique pour étudier ce médium, il serait, dans l'intérêt de la science, très heureux de la recevoir.

Phénomènes spontanés en Calabre

... 715. 1

A Tessano, petit village de Calabre, viennent de se produire des phénomènes étranges que la *Tribuna* de Rome relate de la sorte dans son numéro du 5 Mars :

« En décembre dernier une quantité considérable d'eau commença à tomber de temps en temps, du toit de la maison qui est pourtant isolée : chose étonnante, l'eau frappait toujours une vieille de 80 ans qui habite la maison.

» Depuis une semaine, des faits plus étonnants encore se produisent : l'on a trouvé brûlé des objets enfermés dans des caisses ; chaque jour on peut assister au spectacle d'objets de toute sorte — chaises, morceaux de bois, pierres, et même des petits tableaux de saints — qui, en se détachant de leur place, vont frapper la vieille femme dont il est question plus haut, Mme Innocenza Bruno, et une jeune fille, Maria Fiore : sa nièce, en laissant tranquilles tous les autres membres de la famille.

» Le curé a exorcisé à plusieurs reprises les habitants de la maison : la population est très effrayée, mais il ne manque pas de personnes dont l'avis est qu'il s'agit des facéties de quelque plaisant. »

Le lendemain le même journal revenait sur la question en disant :

« Les phénomènes spirites continuent à épouvanter la population de Tessano avec un crescendo remarquable. La vieille Mme Bruno et sa nièce, Maria Fiore, de 15 ans, ont été éloignées de la maison qui était le théâtre de ces étranges événements. Mais aussi dans l'autre maison où elles s'étaient réfugiées elles ont été en butte à une pluie d'objets différents qui leur étaient lancés par une main invisible ; elles ont même été frappés par des coups de poing ; les assistants disent alors entendre même le bruit des coups ».

A la maison c'est un pèlerinage continuel de gens qui veulent constater de leurs propres yeux ces faits surprenants ».

Enfin, à la date du 21 Mars, la *Tribuna* publiait encore une lettre de Tessano, dont nous détachons les passages suivants :

« L'intervention du brigadier des carabiniers et les témoignages de nombre de personnes semblent devoir écarter toute probabilité d'un truc...

» C'est contre la vieille Nocenza Bruno que les esprits exercent la persécution la plus acharnée. Une grande quantité d'eau commença à tomber du plafond sur son lit et sur sa personne elle-même, en la poursuivant dans tous les coins de la maison. La pluie finie, ses robes commençaient à prendre feu sans que pourtant elle en ait ressenti la moindre brulûre ; son lit, ses vêtements enfermés dans une malle et

une quantité de foin qui se trouvait dans la mansarde prirent feu à leur tour.

« Maria De Fiore est une belle jeune fille de 16 ans, très intelligente, avec de grands yeux charmeurs : quelqu'un est d'avis qu'elle est la cause inconsciente de tous ces phénomènes et lui attribue des facultés médianiques ».

L'auteur de ces correspondances de Tessano est évidemment spirite; bien des personnes seront portées à juger la jeune Maria avec plus de défiance.

Petites Informations.

∴ Le **Dr G. C. Ferrari,** professeur à l'Université de Bologne, a commencé une série de leçons de psychiatrie, en développant le thème : « Rapports mutuels entre la psychologie normale et la psychopathologie ». Chose remarquable, il n'a pas négligé de résumer la théorie du ***subliminal-self*** de Frédéric Myers, en montrant quelle est son importance dans l'étude de la psychologie normale et pathologique, *surtout* en rapport aux phénomènes supranormaux.

∴ La **Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise,** fondée en 1902 et qui renferme dans ses collections un grand nombre d'ouvrages sur l'hypnotisme, le magnétisme, les phénomènes spirites et le psychisme expérimental, vient d'augmenter ses collections et de transférer son siège 35, rue Vieille Monnaie. Elle est ouverte tous les jours au public et délivre pour un prix modique des abonnements à la lecture pour Lyon et hors de Lyon.

Pour tous renseignements s'adresser à M. A. Jas, Gérant de la B. I. L., 35, rue Vieille Monnaie à Lyon. Catalogue sur demande.

Le Gérant : Amédée Palmier.
Imprimerie des *Annales des Sciences Psychiques*
(C. Vesme). Paris. 6, rue Saulnier.



✠ Signum I^{m} Manus, cum signo Crucis ap- pressæ, à Spiritu Puellæ appa- rente, relictum.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15me Année — Avril 1905 — N° 4

Phénomènes Métapsychiques d'Autrefois

PAR CHARLES RICHET

Nous croyons devoir donner ici un récit, très naïf et très instructif, de phénomènes étranges qui se sont produits dans des conditions assez mal déterminées, il y a près de deux cent soixante ans.

Ce récit bizarre nous a été conservé par un savant théologien (quoique son nom ne soit pas d'une célébrité éblouissante), Gisbert Voetius (1), qui, dans un recueil de dissertations théologiques, devenu sans doute fort rare, a reproduit cette relation des miracles opérés par un esprit.

Nous donnerons la traduction intégrale de l'écrit latin original, nous réservant de revenir sur quelques-uns des faits qui y sont rapportés.

Récit d'un fait admirable accompli à Presbourg, par un esprit, du 24 juillet MDCXLI au 29 juin MDCXLII, venant du Purgatoire pour parler à une vierge, parlant, demandant secours, et enfin délivré, d'après les témoins jurés, et les actes publics conservés dans les archives du vénérable chapitre de Pesth, publié avec l'autorisation et l'ordre du révérend seigneur, Georges

(1) *Selectarum disputationum theologicarum pars secunda*, Utrecht. Jean Waesberg, MDCLIV.

Lippai, archevêque élu de Strigons, d'après l'exemplaire imprimé à Pesth, MDCXVIIII.
(*Trajecti ad Rhenum.* Ex-officinâ Johannis, à Waesberge, MDCLIV).

Récit sincère et succint de toute cette histoire :

I

Lieu principal des Apparitions. Quel était cet esprit ? A qui est-il apparu ? (C'est là le fondement de toute l'histoire, et ce que demande aussitôt le lecteur. Où ? Qui ? A qui ?)

[illegible]esbourg est une célèbre ville de Hongrie, sur le Danube, à 10 milliaires de Vienne. Dans cette ville, vivait un certain personnage, allemand de nationalité, nommé Jean Clément, auquel on donnait par raillerie le sobriquet de Zwesspenpauer. Il fut un citoyen honorable, chargé de juger les individus appartenant à la citadelle qui est en dehors de la ville, et, en effet, il vivait lui-même dans un faubourg. A l'âge de 44 ans environ, il suivit l'hérésie de Luther, et mena une vie peu recommandable. Mais, sept ans avant sa mort (qui fut chrétienne et conforme à la foi catholique qui était la sienne), il changea de mœurs, de sorte qu'on le voyait souvent à l'église, pleurant et gémissant, menant la vie d'un digne chrétien, à l'âge de plus de 60 ans.

C'est de ce personnage qu'il sera question ici. Car il est apparu, et il a parlé tel qu'il était alors, et il s'est montré sous les formes et avec le langage et avec la voix qu'il avait pendant sa vie ; de sorte qu'il est prouvé qu'il s'agit bien de lui, comme cela est établi en toute évidence par les signes de sa main qu'il a marquée sur une étoffe, ainsi que nous le raconterons plus loin.

Quoiqu'il ait apparu plus de cent fois, et que diverses personnes l'aient vu et entendu, c'est cependant surtout à une seule personne, Régina Fischerin, qu'il s'est montré, avec l'aide et la volonté de Dieu, dont les desseins sont mystérieux.

Cette jeune fille était née d'honorables citoyens de Hallstad, à six milliaires de Gmond, ville d'Autriche. Son père Sébastien, et sa mère Madeleine, menaient une vie assez aisée. Ce fut au temps où Ferdinand II, le pieux empereur, ramena les rebelles à la foi catholique. A cette occasion, les parents de cette jeune fille embrassèrent la religion catholique qu'ils cultivent pieusement encore : et ils élevèrent leur fille dans cette religion sainte, ainsi que sa sœur, un peu plus jeune. Elle avait environ 19 ans quand elle commença à être tourmentée par l'esprit. Elle a vingt ans maintenant. Elle est, malgré son sexe et son âge, d'une sagesse remarquable : son extérieur est modeste comme son esprit, et elle a toutes les qualités que non seulement les catholiques, mais encore les infidèles recommandent. Ses serviteurs, et d'autres personnes encore, peuvent témoigner de sa piété : d'ailleurs, les faits que nous allons rapporter prouvent abondamment la sincérité de sa foi.

II

OÙ L'ESPRIT COMMENCE A TOURMENTER RÉGINA : À APPARAITRE, À PARLER, ET POURQUOI.

Ce fut un mois à peine après que Jean Clément avait cessé de vivre parmi les mortels, que, le 29 juillet de l'an 1641, il se mit à attaquer la jeune Régina, de Hallstadt, en la ville même de Hallstadt, dans la maison paternelle de cette jeune fille, entre onze heures et minuit. D'abord il frappe trois fois sur son lit : puis il se montre à elle. Il avait une robe blanche descendant jusques aux talons, et tout l'aspect d'un vieillard. Il demeura quelque temps en silence devant elle, puis disparut.

Entre temps, la tante de la jeune fille, de religion luthérienne, désirait faire venir sa nièce Régina, de Hallstadt où elle habitait avec ses parents, à Presbourg, où se trouvait déjà sa sœur, prétendant qu'elle avait besoin d'elle pour des raisons de famille ; mais en réalité, comme cela a été prouvé plus

tard, pour la convertir aux erreurs luthériennes. Régina allait donc à Presbourg vers sa sœur en suivant le Danube. Mais, quand le navire arriva à Stein, au moment où il touchait le rivage, voici que l'Esprit apparaît de nouveau, avec les mêmes apparences, et à la même heure que précédemment. Assez souvent déjà des spectres effrayaient l'esprit de Régina, et elle cherchait depuis longtemps, de toutes manières, à s'en délivrer. Aussi, implorant le secours divin, fit-elle un vœu à la Sainte Vierge, de se consacrer désormais à elle, en faisant tous les samedis un jeûne strict, et en s'abstenant d'aliments chauds ; en même temps que chaque soir, avant de s'endormir, elle se livrerait à de spéciales prières. Pourtant l'Esprit ne la laissa pas reposer : car, à peine fut-elle arrivée à Presbourg, que de nouveau il se mit à la tourmenter deux fois par semaine.

La maison qu'elle habitait était fort belle, dans le faubourg, non loin de la citadelle ; elle avait été construite par le comte Paul Palfi d'Erdöd. Là, pendant quelques mois, elle fut molestée par des apparitions, qui durèrent jusqu'à Noël, et qui, plus tard, devinrent encore plus importunes. Un jour, en effet, alors qu'elle allait ouvrir la porte de la salle à manger, l'Esprit se précipita sur elle avec violence, comme pour l'embrasser, ce qui lui causa une telle émotion qu'elle fut forcée de se mettre au lit, et fut très malade pendant trois semaines. Ne sachant que faire, elle alla demander conseil à un prêtre, très pieux, de l'ordre de Saint-François, de la stricte observance. Celui-ci lui dit qu'il fallait parler à l'Esprit, et lui adresser les versets du Psalmiste : « *Tout Esprit doit louer le Seigneur*. » Elle obéit, et quand, la nuit suivante, l'Esprit revint, Régina lui dit ces mots. Aussitôt l'Esprit répond : « *Oui bien, je louerai le Seigneur* ». Tel fut le commencement des entretiens de Régina avec l'Esprit. Régina, devenue plus hardie par l'espérance d'une libération prochaine, demande à l'Esprit ce qu'il veut d'elle, lui disant qu'elle fera ce qu'il réclame, s'il expose son désir.

Alors, l'Esprit prend une voix caressante et lui dit très clairement ces mots : « *Ma fille, pour l'amour de Dieu, je te supplie d'aller trouver ma femme, pour qu'elle te donne deux cents florins, parce que cet argent est le prix de mon sang.* » Il ajoute que, lorsqu'il était parmi les vivants, il avait promis à Dieu une image de la Sainte Vierge des Douleurs, tenant sur ses genoux son fils déposé de la Croix, pour être placée à l'entrée de l'Eglise, avec des cierges, et quelques aumônes à donner aux pauvres. C'est pour cette cause qu'il était inquiet et ne pouvait reposer. Mais Régina, craignant d'être trompée par l'Esprit, ou ne voulant pas se charger de cette mission difficile, lui répond : « *Va plutôt trouver toi-même ta femme, car cela n'est pas mon affaire.* » Il ne répond pas, mais dès qu'on prononce le nom de sa femme, il s'évanouit.

Or, un jour après, comme Régina n'avait pas accompli cette mission, il revient, et la conjure, au nom de Dieu, de faire la chose, ce qu'elle refuse encore, disant : — « *Je ne sais qui tu es, et comment tu t'appelles? — Je m'appelle Clément Zwesspenpauer.* » Cependant, comme elle ne connaissait ni Clément, ni la maison, ni la femme de Clément : elle ne fait rien encore. Quelques jours après, à l'heure habituelle, dans la nuit, Clément revient, et la conjure d'aller trouver sa femme. Alors, enfin, Régina promet qu'elle ira.

Le lendemain, après avoir fait sa prière, elle sort de la ville et demande où est la maison de Clément. On la lui montre. Elle entre, et, s'adressant à la veuve du défunt, lui fait toutes ses excuses de venir ainsi la troubler, mais que c'est une nécessité qui la pousse, que Clément lui apparaît toutes les semaines, et qu'il demande deux cents florins. La veuve s'étonne, dit qu'elle n'a jamais entendu parler de cet argent : qu'elle ne doute pas cependant que ce soit vrai ; car sa mère, à elle, après sa mort, a erré dans toute la maison, et effrayé les domestiques avec son spectre : qu'il faut aller consulter sur ce point les gens d'Eglise. Régina répond alors que Clément a promis une statue de la

Vierge. La veuve dit qu'elle s'en occupera. mais Régina dit que cela ne peut se faire ainsi ; et qu'il faut de l'argent. La veuve répliqua qu'elle ne le donnera pas; de sorte que les deux femmes se quittèrent sans pouvoir s'entendre. Cependant l'oncle de Régina, luthérien, comme sa femme, apprend la chose, et défend à sa nièce de continuer à s'occuper de cette affaire.

Régina, pourtant, alla demander conseil à son confesseur, de la Société de Jésus, et lui raconta, en pleurant, toute cette histoire. Le confesseur essaye de la consoler, et, pour la rassurer, lui promet d'aller trouver la veuve de Clément : ce qu'il fit en effet. Mais, quoiqu'il lui ait expliqué l'état misérable de l'âme de son défunt mari, la veuve resta inexorable. Cependant, l'Esprit revient de nouveau à Régina, et comme Régina le suppliait de la laisser en repos : « *Je ne te laisserai pas, lui dit-il, jusqu'à ce que tu aies fait la chose, et je te suivrai partout : partout où tu iras, je te suivrai.* » Elle continue à demander qu'on lui laisse du temps ; mais l'Esprit ne cesse pas de l'obséder. D'ailleurs, les hommes étaient aussi cruels pour elle que l'Esprit, surtout les non-catholiques, qui traitaient de fables et fantaisies toutes ses paroles. Pourtant, il se trouva quelques personnes qui lui conseillèrent de chercher un remède pour se débarrasser de cet Esprit, à savoir de lui dire qu'elle le maudirait s'il revenait. Ce qu'elle fit, désirant ardemment être enfin délivrée, de sorte que, lorsqu'il revint : « *Va-t'en, lui dit-elle, misérable et insupportable vieillard, par les cent mille sacrements, retourne d'où tu sors ; il n'y a rien à faire avec moi.* »

Cette apostrophe toucha l'Esprit, qui disparut fort attristé. Mais il revint le lendemain. Et alors, il se passa quelque chose d'horrible. Comme Régina était, le soir, montée chez elle, et qu'elle s'apprêtait à fermer la porte, tout d'un coup, l'Esprit arriva, et lui donna un tel énorme soufflet, qu'elle crut que sa tête en était brisée. Et, pour qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'une imagination, les traces du soufflet restèrent ; car des narines, de la bouche, s'écoula une si grande quantité de sang, que non seulement sa figure et ses

mains, mais encore tous ses vêtements furent ensanglantés, comme les domestiques purent le voir, peu après : et trois d'entre eux ont juré, sous la foi du serment, que ce sang exhalait une odeur infecte, comme le sang des cadavres. Un de ces témoins affirme même qu'après que ce sang eût touché ses doigts, l'odeur fétide resta pendant deux jours. Notons toutefois qu'il n'y avait nulle trace de blessure sur le corps de Régina.

Le coup fut si violent, et Régina ressentit une telle émotion, qu'elle descendit aussitôt de sa chambre, raconta aux siens ce qui venait de se passer, et toute cette nuit, et le jour suivant, demeura comme inanimée, et hors d'elle-même. Puis les apparitions revinrent, plus fréquentes. Tantôt, l'Esprit lui disait qu'elle n'avait rien à craindre ; tantôt il la conjurait d'agir ; tantôt il la menaçait, lui disant qu'il fallait lui porter secours.

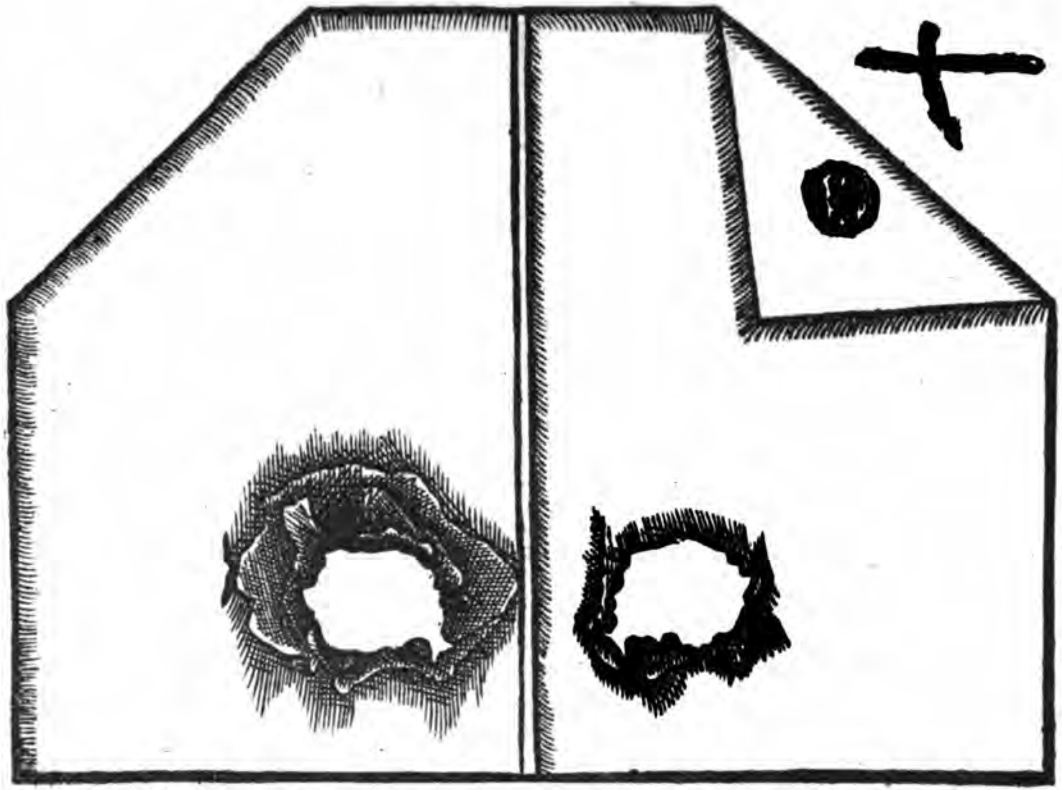
III

APPARITIONS DE LUMIÈRES, ET AUTRES ÉVÉNEMENTS DU MÊME ORDRE

Le 23 avril 1641, mourut l'illustre comte Nicolas Palfi, guerrier renommé, et de foi catholique ardente. Il mourut pieusement, comme il avait vécu. Cependant on ne savait rien de son sort dans l'autre monde. Mais je dois rapporter ici des faits prodigieux semblables aux faits précédents, observés par des personnes qui habitaient sa maison, récemment construite. En effet, au mois de février de cette année, dans la nuit qui suivit le mercredi des Cendres, sa statue, qui avait été placée sur une table, fut, par une puissance occulte, déplacée avec violence et jetée vers le milieu de la chambre, où elle fut trouvée par le locataire de la maison. Même une partie de la tête manquait, et on chercha en vain, et longtemps, à retrouver les fragments disparus. Les chaises furent aussi renversées : et on ne put retrouver quel était l'auteur de tout ce remue-ménage.

Le samedi qui suit le jour des Cendres, entre onze heures du soir et minuit, au second étage de la maison de Palfi, dans toutes les chambres apparurent des lumières brillantes qui furent aperçues par les gardiens de la cité, lesquels attestèrent le fait, sur la foi du serment. Le locataire, averti de la chose, affirma, par serment, qu'il avait gardé chez lui les clefs des chambres, et que nul des siens n'avait pu allumer ces lumières. On pensa donc qu'un Esprit malin hantait non seulement Régina, mais encore cette maison. On demanda alors à Régina, que de nouveau l'Esprit tourmentait, s'il y avait lieu de supposer que ce fût un mauvais Esprit. Ce qu'elle nia, ajoutant que le jour des Cendres, certaines âmes étaient délivrées des peines du Purgatoire ; et, quand on lui demanda comment elle pouvait le savoir, elle dit : « *C'est le père du seigneur Palfi* ». D'ailleurs, dit-elle encore, ce qui le prouve, c'est la chute de sa statue, la disparition de quelques fragments d'icelle, le renversement des chaises, et quant aux lumières, qui ont brillé dans les chambres, elles prouvent qu'il a été libéré du purgatoire. Le jeune comte, fils du comte Nicolas, eut alors la curiosité de demander à Régina ce qu'il était advenu de la comtesse, sa mère, morte quelque temps auparavant. Elle est aux cieux qu'elle a mérités, répondit Régina : elle n'a été gardée que peu de temps au Purgatoire, et elle jouit à présent de la contemplation de Dieu. A son tour, le comte Paul Palfi voulut faire venir à lui Régina, pour qu'elle lui racontât en détail tout ce qu'elle avait vu et entendu depuis l'origine de ces événements : et il lui promit de faire faire à ses frais une image de la Vierge des Douleurs ; la prian de demander à l'Esprit s'il serait satisfait de la chose et pourquoi il lui avait donné, à elle, Régina, un si violent soufflet. Puis il envoie son intendant, avec la mission d'aller trouver le sculpteur pour faire la statue.

Le lendemain, le sculpteur, n'ayant pas trouvé de matière convenable à la confection de la statue, allait réfléchissant, sur la grande route, quand soudain il



☩ Signum 2^m ab eodem Spiritu Literis inuſtum:
unà cum 4° Signo, Cruce videlicet urceolo impreſsà.

vit devant lui un vieillard, en cheveux blancs, le dos voûté, s'appuyant sur un bâton, et tout à fait semblable d'apparence et de vêtements à ce que pouvait être Clément. Et cette forme lui dit alors d'une voix bienveillante : « — Ami, où vas-tu ainsi ? — Je cherche un tilleul, dit le sculpteur, sur l'ordre du comte, pour faire l'image de la Vierge des Douleurs ; mais les arbres que je trouve sont trop petits ou trop humides, et aucun ne me convient ». Alors, le vieillard : « Eh bien, mon ami, va à droite de cette vallée, et tu trouveras un tilleul, qu'on a coupé il y a quatre ans, et qui sera très convenable pour la statue qu'il faut faire ». Le sculpteur obéit, et il trouva exactement l'arbre à l'endroit que le vieillard lui avait indiqué. Or ce qui est extraordinaire, c'est que, dans ce vallon par lequel il cheminait souvent, jamais il n'avait observé de pareil tilleul.

Il revient donc, plein de joie, chez lui : mais voilà que tout d'un coup reparaît dans sa maison le même vieillard, qui lui avait indiqué où il fallait trouver un bois pour la statue. Or, par hasard, son aide-sculpteur était chez lui à ce moment. « Voici, dit le sculpteur à son camarade, celui qui m'a montré l'arbre. Remercions-le, pour qu'il ne soit pas dit que nous sommes des ingrats. — Mais, dit l'autre, je dirais que ce vieillard est, par ses traits et son apparence, Jean Clément, si je ne savais que ce Clément a disparu du monde des vivants ». A peine a-t-il dit ces mots que le vieillard disparaît. Or jamais le sculpteur n'avait vu Clément ; et il ne savait aucunement pour quelle cause le comte l'avait prié de faire une statue.

Quelques jours passèrent. L'Esprit revient, et dit au comte les deux choses que celui-ci désirait savoir. D'abord que, s'il avait frappé Régina, c'est parce qu'elle l'avait maudit, et qu'il avait voulu, en la frappant, lui montrer qu'il était l'instrument de la justice divine. Quant à la statue, il fallait la construire non avec l'argent d'autrui, mais avec ce qui restait de son propre argent, car cet argent était le prix du sang ; qu'en effet, jadis, pour cette même somme, il avait tué

un homme, qu'il ne nommerait pas : qu'il s'était lavé de son crime par la confession, mais que, comme son confesseur lui avait imposé une pénitence moindre que le crime, il était encore présentement soumis à des peines graves, et qu'il fallait en être absous.

IV

Exemples et signes donnés par l'Esprit des tourments qu'il souffrait ; et preuves fournies par lui qu'il était un bon Esprit.

Jusqu'à présent, nous avons vu que l'Esprit parlait et apparaissait avec un visage bienveillant, n'indiquant pas les tourments qu'il ressentait, et ne déclarant pas qu'il était un bon ou un mauvais Esprit. Nous allons voir maintenant que, quoiqu'il fût un bon Esprit, cependant il était soumis à des tourments cruels ; car ses demandes devenaient de plus en plus pressantes et il n'admettait plus de délai. Il arrivait donc, de plus en plus turbulent et violent, rendant Régina sans voix, et la laissant presque inanimée : traînant des chaînes ; et beaucoup de gens purent l'entendre tantôt pousser de grands soupirs et des gémissements, tantôt ébranler les portes à grands fracas. Nous allons citer quelques-uns de ces faits.

Le père de Régina conseilla à sa fille, si l'Esprit se présentait, d'essayer de le saisir et de le retenir. Ce qu'elle fit : mais elle ne put rien prendre que le vide et une ombre vaine.

Alors, craignant d'être victime d'une illusion, elle demande à l'Esprit, s'il est un bon Esprit, de la toucher du doigt. Alors, il lui touche le bras droit ; ce qu'elle sent aussitôt. Soudain, apparaît une ampoule, avec le même sentiment de douleur que si c'était une brûlure ; et, pour attester le phénomène, l'ampoule demeura, et tous les domestiques la virent. Puis, afin de savoir s'il ne s'agissait pas d'une œuvre de mauvais Esprit, Régina lui demanda, comme preuve qu'il était un bon Esprit, de faire le signe de la

croix. « *Voici*, dit-il alors, *ce que tu demandes* ». En même temps, par-dessus son vêtement, il montre une croix de flamme, et brûle profondément la main droite de Régina, en y laissant une croix que chacun put voir.

Mais la jeune fille, désirant de plus amples preuves, demanda un autre signe encore. Et elle lui montra des lettres que l'Evêque de Smyrne avait écrites et signées, lettres dans lesquelles il demandait diverses choses que la jeune fille ignorait. L'Esprit répond qu'il ne savait pas lire les lettres ; cependant qu'il allait donner satisfaction : et alors, prenant ces lettres avec ses trois premiers doigts, sa main étant sans doute une main de flamme, il les traverse comme si c'était le contact d'une flamme.

Ensuite, il rappelle avec douleur le crime qu'il avait commis, disant que l'argent produit par ce crime existait encore (ce qui fut démontré vrai par la suite), qu'une partie avait servi à des emplois domestiques ; que l'autre devait servir à d'autres offices ; aussi qu'il était nécessaire de le prendre dans ses propres biens.

Mais Régina continue à lui demander d'autres preuves. Déjà la preuve de la croix marquée sur le manteau était une preuve très forte. Toutefois cela ne suffit pas à Régina, qui, pour être assurée de la réalité d'un bon Esprit, demande que la main de l'Esprit fasse le même signe sur des monnaies. L'Esprit obéit, prend une monnaie, la jette à terre, et, saisissant des mains de la jeune fille une étoffe, la jette sur la pièce de monnaie : puis, lui prenant la main droite avec force, et la brûlant profondément, comme, tout à l'heure, y imprime le caractère d'une triple croix. « Voici un autre signe, dit-il ». Et ce fut fait avec tant de force que la flamme alla jusque au cœur de la jeune fille et vint toucher le mur qui était en face. Là-dessus, Régina tomba sans connaissance. Sa sœur entendait tout cela, et plus tard, les domestiques purent voir, de leurs propres yeux, la marque de la flamme sur l'étoffe de lin et sur la monnaie. Et beaucoup de

personnes purent voir et toucher les marques sur le manteau, sur l'étoffe, sur la monnaie, ainsi que la brûlure des lettres. La chose est extraordinaire, d'abord, parce qu'une croix et une image de la main droite sont exactement marquées; ensuite, parce que la marque du feu ne dépasse pas ces traces; et cependant, sur l'étoffe qui brûle, le feu a tendance à s'étendre. Enfin la main droite qui est marquée ici, représente exactement la main droite de Clément, comme s'il s'agissait de sa main véritable. En effet, quand il vivait, une partie de son index avait été coupée par un chirurgien pour une maladie qu'on appelle *Vermes*: et c'est ce qu'on peut voir sur l'image ci-jointe. Il ne put donner, d'ailleurs, aucune preuve plus éclatante; et vraiment de tels témoignages doivent convaincre les plus obstinés; si bien que, plus tard, l'Esprit se refusa à donner de nouveaux signes d'identité à ceux qui lui en demandaient (1).

V

L'ESPRIT SE PRÉPARE A PARTIR ET RESTE EN REPOS

La chose en est arrivée à ce point que l'issue en devait être prochaine. L'archevêque voulut alors que quelques prêtres veillassent la nuit (à l'heure des apparitions de Clément) dans la chambre de la jeune fille pour observer ce qui allait se passer. Il vint quatre religieux de divers ordres, et le supérieur de Strigonium, et quelques autres encore. Or, pendant qu'ils veillaient ainsi, vers onze heures, entendant un violent ébranlement de la porte, ils comprirent que l'Esprit arrivait près de Régina. Ils entrent donc, franchissent le seuil et conjurent l'Esprit de parler. Mais celui-ci, parlant tout bas à Régina, dit qu'il ne peut parler en présence d'autres personnes qu'elle.

Alors elle leur montre où était l'Esprit, et, afin qu'ils ne doutent pas de sa présence véritable, l'Esprit

(1) Voyez les figures Nos 1 et 3.



‡ Signum 3^{m} Manus, iterum impressæ
ab eodem Spiritu.

les arrose avec de l'eau bénite qui était là, et ils se sentirent réellement aspergés avec de l'eau. Enfin, à minuit, alors que les sièges et le sol avaient été aspergés d'eau bénite, l'Esprit trace, à l'intérieur d'un vase d'argile, non loin de l'orifice, l'image d'une croix. « Voici, dit-il, un signe pour établir que je suis un bon Esprit. » Puis il gémit de ce que tant de présences étrangères l'empêchent de parler, et il disparait comme une flamme qui s'éteint. Mais en partant il jette à terre, avec violence et fracas, le vase plein d'eau bénite et, dans ce bris, il apparut que la partie supérieure du vase, à demi-intacte, montrait à sa brisure la marque du signe de la croix, ce qu'on put voir et ce qu'on ne remarqua pas tout d'abord. Comme ensuite il lui fut demandé pourquoi il était parti avec tant de violence, « C'est, dit-il, pour indiquer la force des douleurs qui me tourmentent : le feu indique les flammes qui me brûlent. Mais si l'on compare ces flammes à celles que les damnés subissent pour leur châtiment, ce ne sont que froides rosées ». Quant aux prêtres qui le conjuraient de parler, il ne voulut rien répondre ; car, à leurs côtés, constamment se tenait un Ange qui, par ses ordres et ses signes, lui indiquait ce qu'il devait dire et faire.

Dans la chambre de Régina se trouvait une petite chapelle avec des cierges bénits et un crucifix. Tout près de la chapelle, une excellente statue de la Vierge, tenant sur ses genoux son fils déposé de la croix. Cette statue avait été faite au prix de deux cents florins, en partie avec une somme qu'on avait trouvée, en partie avec les biens du mort. Or l'Esprit dit à Régina que cette statue lui plaisait : et il lui recommande de se lever de son lit, où elle était, très malade, le vendredi suivant, et de faire porter la statue à l'Église, l'avertissant que, dans la nuit qui précéderait ce jour, quelque chose de grave lui arriverait.

Le 23 juin, dans la nuit qui précède la fête de saint Ladislas, roi de Hongrie, des prêtres et des laïques, au nombre de dix-huit environ, arrivèrent près de Régina pour veiller. Ils se trouvent devant les portes ouvertes de la petite chambre où elle était couchée :

quand soudain, à onze heures, ils entendent un grand fracas et des bruits semblables à des détonations. Ils ne doutent pas alors que l'Esprit ne soit là.

Mais Régina leur demanda de s'éloigner jusqu'à ce l'Esprit réclamât leur présence. Dès qu'ils sont partis, elle offre à l'Esprit le crucifix, magnifiquement orné de réliques que des moines lui avaient données, et conjure l'Esprit d'embrasser le crucifix, ce qu'il fit, et même avec plus de religion qu'il ne lui était demandé; car il l'embrassa trois fois puis le prit et le porta sur la statue de la Vierge des Sept-Douleurs, et le mit avec grand respect sur le bras droit du Christ, près de la plaie de Notre-Seigneur, à son flanc. Puis, saisissant l'étole que le prêtre, à l'insu même de Régina, avait mise sur sa tête, il va en orner la statue et la mettre au cou de la Sainte Vierge. Enfin, prenant un des cierges, il l'appose au pied du Christ, à l'endroit même de la blessure faite par les clous aux pieds du Seigneur.

Personne n'eût pu avec autant de piété et de soin décorer ainsi la statue.

En même temps l'Esprit tend à la jeune fille les lettres où étaient inscrites des prières et des formules de litanies pour les Saints, ainsi que des vœux, selon la religion catholique, pour l'Empire et l'Empereur. Parmi ces lettres se trouvaient des *Agnus Dei*, avec les noms de Jesus Maria. Et Régina prit ces lettres. Puis elle interrogea l'Esprit sur le point qui était essentiel, à savoir sur les deux cents florins; et il répondit qu'il fallait les dépenser : douze écus en aumônes, le reste pour acheter la statue, dire des messes, brûler des cierges, et d'ailleurs faire tel usage qu'on en voudrait. Certes, c'étaient là de nombreux témoignages ; elle n'hésita pas cependant à en demander d'autres encore ; car il lui restait, dit-elle, encore de nombreux doutes. L'Esprit dit qu'il ne peut faire davantage; mais enfin qu'il lui donnera un signe venant de Dieu lui-même ; ce à quoi elle le conjure au nom de son confesseur. « *O mon Dieu ! dit-il, combien tu es exigeante pour les témoignages ! Vraiment, je*

ne puis faire davantage ». Pourtant, comme il pouvait sembler étrange qu'il lui fût impossible de parler devant les prêtres, il ajoute qu'il tâchera, au moment voulu, de leur adresser quelques paroles; ce qu'il fit, en effet, un peu de temps après. Puis il dit à Régina d'être sans crainte, car bientôt, c'est-à-dire le samedi (il parlait ainsi le jeudi), il lui apparaitrait non plus sous une forme hideuse et effrayante, mais sous la forme d'une colombe. Tout cela se traitait entre l'Esprit et Régina, dans la chambre à coucher de Régina, et les prêtres étaient dehors à attendre.

Lors, ils entrent avec leurs cierges sacrés, et voici que soudain ils aperçoivent la statue, en bois sculpté, de la Vierge des Douleurs, mère de Dieu, décorée par l'Esprit lui-même, ainsi que nous l'avons dit, sous l'étole, les cierges et le crucifix. Ce prodige les étonne, et ils s'écartent un peu, quand bientôt ils entendent l'Esprit parler lui-même, avec la voix qu'il avait de son vivant, ainsi que l'attestèrent quelques-uns de ceux qui l'entendirent et qui avaient connu Clément. Et ce fut une voix claire et très bien articulée qui prononça ces paroles : « *O Deus meus; tu es Dominus meus! tu es meum solatium et mea fortitudo, meum refugium et spes mea : jam tandem ingredior æternam beatitudinem* (O mon Dieu! tu es mon Seigneur; tu es ma consolation et ma force, mon refuge et mon espoir: et maintenant enfin j'entrerai dans la béatitude éternelle) ». Et il fait encore d'autres prières, avec soupirs et larmes. Alors les prêtres lui dirent, comme dans les répons du du chœur : *Tout Esprit loue le Seigneur;* et il répondit : « *Et je fais de même* (*ita et ego quoque*) ». Ils continuent et récitent la prière solennelle des morts... *Requiem æternam*... et l'Esprit répond : *Amen! Amen! Amen!*

Lors le confesseur de Régina, qui était de la Société de Jésus, adjure de nouveau l'Esprit de donner encore un autre signe. « Vraiment, dit-il, vous me demandez trop de preuves. N'en ai-je pas déjà assez donné? (*Nimis multa signa petitis: nonne satis multa dedi?*) » Le prêtre répond qu'il lui fait cette demande

pour convaincre les adversaires, qui ne veulent pas le croire. Alors l'Esprit : « *Si les hérétiques ne veulent pas croire, Dieu leur montrera un signe. Que celui qui veut croire croye. Dieu est mon garant. Dieu donne les signes. N'avez-vous pas des signes suffisants dans votre Collège ?* (En effet, les pièces de monnaie et l'étoffe marquées de sa main avaient été transportées au collège.) « *Dieu me défend de donner d'autres signes* ». Puis enfin, il dit en gémissant : « *Oh ! combien j'ai souffert de tourments !* »

Tout ce colloque était tenu par l'Esprit, alors que les prêtres étaient debout devant la porte, pendant près d'une demi-heure. Lors ils s'enhardissent et veulent entrer. Mais l'Esprit le leur défend et menace de les effrayer, s'ils veulent aller plus avant. « *Je rends grâce,* dit-il, *à tous ceux qui m'ont aidé dans mon entreprise. Ils reçoivent et ils recevront récompense de Dieu et de moi* ». De nouveau ils essayent d'entrer, et de nouveau l'Esprit les en empêche. « *Personne ne doit entrer ici avant minuit* ». Alors ils revinrent à leurs prières, et voici qu'ils entendent dans la chambre un bruit : c'était la bourse où étaient les deux cents florins, près de la statue, qui frappait le bois avec force trois fois, et qui était jetée entre les deux sœurs, Régina et Madeleine. Ce pourquoi la première resta inanimée et hors de ses sens pendant deux heures : tandis que l'autre fut tellement effrayée qu'elle délira pendant quelque temps. En même temps sonna l'heure de minuit, heure à laquelle il était permis de rentrer, et le prêtre demanda : « Nous est-il permis d'entrer ? — Oui, Seigneur, répondit l'Esprit ». On était au vendredi, jour que l'Esprit avait fixé pour montrer la statue.

Le lendemain matin, Régina sort de son lit encore toute épuisée. La statue, avec le consentement de l'archevêque, est portée dans l'église. On dit des prières solennelles pour les défunts. On chante des messes d'actions de grâce, on allume des cierges, on distribue des aumônes, au milieu d'une grande affluence de peuple très ému.

Le samedi, jour que l'Esprit avait dit être son jour



Linea hæc lateralis octies sumta, facit justam altitudinem hujus Imaginis B. M. V. Dolorosæ.

Signum 5^m est Statua, ab eodem Spiritu ut fiat petita, & postea ornata; ac tandem ad Templum solemniter delata.

de repos, était arrivé (c'était le 28 juin). Les prêtres étaient venus, au nombre d'une vingtaine environ: car l'Esprit avait prédit qu'il apparaîtrait vers midi sous la forme d'une colombe. Or il arriva, en effet, comme tous ceux qui étaient là s'en aperçurent par l'ébranlement de la table (où était le repas). Alors une matrone tendit à la jeune fille, qui assurait que l'Esprit était là sous la forme d'une colombe, trois fragments de pain, en l'honneur de la Sainte Trinité, pour qu'ils fussent offerts à l'Esprit qui devait apparaître. Alors l'Esprit dit qu'un des morceaux de pain devait être pris par la jeune fille, et les autres offerts aux assistants. Puis il commanda de nettoyer la table et de tout préparer.

Pendant qu'elle se livrait à cette besogne, voici le prodige qui arriva. La sainte Vierge, avec quatre anges, apparut aux yeux de la jeune fille, en pleine lumière. L'Esprit ordonne alors à Régina de tendre ses mains à la sainte Vierge, reine du Ciel, et aux anges qui étaient là, et il dit aux assistants d'en faire autant, par respect. Or les habitants du Ciel ne méprisèrent point cet hommage de respect, car Régina les vit approcher et tendre leurs mains. Cependant l'heure de minuit avait sonné. L'Esprit, sur le point de disparaître, avertit Régina de deux choses ; d'abord que le jeudi suivant un ange répondrait aux lettres que précédemment Régina lui avait montrées ; en second lieu, que le même ange désignerait deux personnes dont Régina devrait baiser les pieds, soit pour lui enseigner l'humilité, soit pour un dessein secret du Seigneur.

Alors enfin l'Esprit, comme s'il avait achevé la tâche pour laquelle il était venu : « *Voici*, dit-il, d'un air de triomphe, *que les anges m'emportent et me conduisent à la béatitude éternelle* ». Il dit, et Régina le voit partir. Devant lui la Reine des Cieux, que suivaient quatre anges en vêtements blancs, qui emportaient par la fenêtre l'âme de Clément sous la forme d'une colombe.

Depuis lors Clément n'apparut à personne, quoique souvent il se fût laissé voir auparavant à Régina et en même temps à sa sœur et à une autre femme.

Telle fut la très heureuse issue de cet événement tragique.

VI

DE QUELQUES FAITS QUI SUIVIRENT

L'âme de Clément, avant de s'envoler au Ciel, avait annoncé que, sept jours après son départ, à minuit, viendrait un ange qui annoncerait diverses choses. Donc, le 4 juillet, quatre religieux arrivent, avec quelques autres pour passer la nuit en prières. Or, à minuit, en effet, un ange de taille plus grande que les mortels, en un vêtement très blanc, apparaît à Régina, à droite du petit autel de sa chambre : et il indique sa présence en frappant deux fois l'autel, et en l'agitant, ce que tous les assistants purent constater. Il y avait, en cet endroit, sur une étoffe, une image du Christ en croix, et Régina voit l'ange baiser les cinq plaies, et elle l'entendit recommander à ceux qui étaient là de faire de même avec grand respect. Puis il exhorte Régina à baiser la main des prêtres qui étaient présents. Enfin, il lui explique les deux choses qu'elle avait à faire. D'abord il nomme les deux personnes dont elle devait baiser les pieds au moment voulu (et il est inutile de donner ici leurs noms). Puis, parlant des lettres où il était question de sujets intéressant la religion catholique, l'Empire et l'Empereur, et pour lesquelles une réponse urgente était demandée : « Il ne faut pas, dit-il, tenter Dieu. Il fera ce qui est utile à la puissance de César ». Antérieurement, le confesseur avait demandé qu'il laissât de sa présence un signe plus évident que le mouvement de la table. Il y avait sur l'autel cinq sébilles pleines de reliques sacrées, rangées au milieu des cierges et des images saintes. Alors Régina vit l'ange jeter une pièce blanche venant on ne sait d'où, jusque dans la sébille qui était placée fort haut et la renverser en fermant le couvercle. « Voici, dit-il, un signe de ma présence ». Puis il lui demanda la couronne de roses qui avait été suspendue

à un clou fixé dans la main du Christ et la plaça autour de la sébille : en même temps, recevant l'image pieuse qui était sur la table, il la disposa habilement tout auprès.

Tous les assistants, sans apercevoir l'ange, voyaient de leurs yeux ces choses s'exécuter. Car, pendant quelque temps, la couronne fut vue portée dans l'air : et le bruit d'un être imposant frappait leurs oreilles, qui pouvait facilement être entendu (*idque totum agit, iis, qui aderant, facile, non personam, rem tamen videntibus. Nam aliquo spatio per aerem delata Corona oculos feriebat, et aures strepitus aliquis imponentis, qui facile percipi posset*).

Après quatre heures environ, tout étant achevé, le confesseur commença à se préparer au départ, à emporter les boites qu'il avait apportées avec leurs reliques, et à faire ses adieux. Alors Régina, que toutes ces épreuves épuisaient, et qui s'était endormie, comme se réveillant du sommeil, s'écria : « Et où vas-tu, mon père ? Tu emportes quelque chose qui m'appartient. » L'autre nie, mais elle affirme avec véhémence qu'elle dit vrai. On ouvre les boites, et dans la cinquième on trouve cette pierre blanche que l'ange avait apportée comme preuve de sa présence. Tous la regardent, la manient de leurs mains et sont remplis de stupeur. Au moment où la pierre avait été mise par l'ange dans la boite, il était environ minuit.

« Maintenant, dit l'ange, tu n'auras plus aucun tourment : pourtant pendant un mois et trois jours tu seras malade, puis tu guériras ». Soudain Régina tomba dans une profonde extase. Nul mouvement, nul sentiment : à la frayeur de tous les assistants, il n'y a plus en elle d'autres faibles traces de vie que des palpitations légères du cœur. Ce transport dura une heure.

Alors, tout d'un coup, comme si elle sortait d'une léthargie profonde, elle raconte qu'elle vient d'assister à des spectacles horribles et prodigieux, dont elle fit ensuite le récit avec de grands détails. Il serait

trop long de les rapporter ici, d'autant plus qu'ils sont conformes à ce que nous lisons dans les livres où il est traité des choses divines. Racontons seulement quelques-unes des histoires singulières que Régina relata en style naïf et simple. Elle se vit emportée par un ange qui lui tenait la main, pour la conduire dans une grande plaine vaste, très éloignée, d'horrible solitude; et là, elle aperçut un gouffre profond, vraiment infernal, où divers individus souffraient les divers supplices du feu, avec flammes noires, rougeâtres, sulfureuses, fumeuses, exhalant une odeur fétide. Les uns étaient cuits dans de vastes chaudières, d'immenses cuves, où du soufre en fusion et de la poix brûlaient, toutes pleines de damnés. Et ceux-là étaient en ignition, comme des fers rouges. Les démons, avec des crochets, retiraient ces âmes coupables, puis, après les avoir ainsi extraites, les plongeaient de nouveau dans les flammes. Et les infortunés se roulaient au milieu du feu, ne pouvant ni en sortir, ni y demeurer. Quelques-uns lançaient par les oreilles et la bouche des globes de feu. D'innombrables êtres humains des deux sexes, victimes de leurs passions, disait l'ange, étaient étendus sur des lits d'où sortaient d'ardentes flammes. Quelques-uns tenaient des livres à la main et s'efforçaient de lire pendant qu'ils brûlaient. D'autres foulaient aux pieds des lettres, des sacs d'or, et hurlaient en disant : « O misérable argent ! » Et je passe beaucoup d'autres détails.

Régina vit ensuite, conduite par l'ange, les peines du Purgatoire, bien plus douces que celles de l'Enfer : ceux qui étaient là demandaient secours en suppliant et attestant leurs souffrances. Quelques-uns ne brûlaient que sur un doigt, ou un pied, ou une main, ou une autre partie du corps. D'autres étaient plongés à demi dans le feu, et la partie qui était dans la flamme était noire, tandis que les autres parties du corps, non exposées à la flamme, étaient toutes blanches.

Enfin Régina, transportée au Ciel, aperçut les anges et les saints qui, en troupes innombrables, chantaient

des chants délicieux et, parmi eux, elle aperçut l'âme de Clément, qui n'était plus une colombe, mais une blanche forme humaine, qui s'inclinait devant le trône de Dieu. Et tout était entouré d'une telle lumière, qu'elle pouvait tout distinguer.

Alors elle dit : « Il faut qu'ils prient pour nous. » — « Certes, dit l'ange, je prierai pour vous. »

Après cette vision admirable, elle resta au lit, malade, comme l'ange l'avait prédit, pendant un mois et trois jours. Puis soudain elle guérit, et, depuis lors, libre de toute possession, elle a vécu jusqu'à ce jour en parfaite santé et sainteté !

Tel est ce curieux récit, que nous avons textuellement traduit du latin. Nous examinerons dans le numéro prochain de ce journal quelles conclusions on peut en tirer, et pour cela nous mettrons à profit la longue discussion judiciaire de l'*Official*, relative à ces faits, trop longue pour pouvoir être reproduite ici, mais où se trouvent encore d'instructives observations.

ÉTUDE CRITIQUE

des séances du médium Ch. Bailey

à Milan et à Rome

PAR C. DE VESME

Les séances avec le médium australien Charles Bailey, qui furent tenues, l'année dernière, au siège de la Société des Études Psychiques de Milan, eurent un assez grand retentissement dans les milieux spirites et « métapsychiques ». *Luce e Ombra*, l'organe de la Société, fit marcher la publication du rapport officiel de ces expériences avec une savante lenteur, bien calculée pour tenir en haleine ses lecteurs le plus longtemps possible; la presse spécialiste des autres pays reproduisit, à son tour, patiemment ces compte rendus.

On aurait pu croire, après cela, que cette série d'expériences donnerait lieu à des commentaires et des polémiques aussi abondantes qu'intéressantes. Il n'en fut pourtant rien. C'est à peine si le *Light*, de Londres, y toucha indirectement dans un article se rapportant aux quelques séances que M. Bailey donna, par la suite, à Rome. *Luce e Ombra* lui-même, qui avait promis de faire suivre le récit des séances par des observations et des discussions, tarde singulièrement à commencer. En tous cas, il n'est pas à ma connaissance qu'un seul écrivain spirite ait parlé de ces expériences comme d'un triomphe pour ses idées.

Par contre, les séances de Milan (je ne parle pas de celles de Rome), n'ont donné lieu à aucun jugement tout à fait défavorable au médium australien. L'impression laissée par le voyage de M. Bailey en Europe est plutôt un sentiment de malaise, d'incertitude dans les deux camps des croyants et des sceptiques — un sentiment qui se traduit par une attitude assez naturelle en pareil cas : on n'aime pas en parler.

Il ne serait pourtant pas entièrement inutile d'en dire deux mots. D'abord, on commence à parler d'un nouveau voyage de M. Bailey en Europe : des offres généreuses ont même déjà été faites par quelques personnes intelligentes et de bonne volonté, pour faciliter sa venue. Il serait donc désirable que les enseignements tirés d'une première expérience ne soient pas perdus et que, grâce à eux, les résultats des futures séances puissent être plus concluants. Ensuite, même sans tenir compte de cette éventualité, il sera toujours intéressant et profitable de rechercher pourquoi une série de dix-sept séances, paraissant s'être déroulées dans les meilleures conditions, n'a guère laissé derrière elle que de l'incertitude et de la défiance.

*
* *

Quelques mots sur le milieu et les conditions dans lesquels ont eu lieu ces expériences me paraissent d'abord nécessaires, surtout vis-à-vis de ceux d'entre nos lecteurs qui ne connaissent pas le compte rendu officiel des séances.

M. Bailey a raconté lui-même qu'il travaillait pour vivre dans un magasin d'Australie ; un soir, invité par hasard à une séance spirite, il y était tombé en trance ; quand il eut repris ses sens, une dame de l'assistance affirma qu'un clergyman anglais de sa connaissance avait parlé par sa bouche. Un autre soir, alors qu'il était entrancé, une pierre sableuse et encore mouillée d'eau de mer, d'un poids de six livres, serait tombée mystérieusement sur la table, à côté de lui ; les apports se produisirent, depuis ce jour, assez fréquemment.

A en croire M. Bailey, cette médiumnité si éton-

nante dure depuis seize ans, mais n'est universellement connue que depuis trois ans environ. C'est alors que le *Harbinger of Light* de Melbourne, commença à publier des récits de séances avec M. Bailey, qui firent quelque bruit. Un spirite australien fort respectable, M. John Smith, qui vécut longtemps en Italie et a conservé de nombreuses attaches avec des spirites italiens, parla à ceux-ci du nouveau médium dans ses lettres, et M. M.-T. Falcomer, professeur à Venise, finit par obtenir de la Société d'Etudes psychiques de Milan qu'elle fit les frais d'un voyage de M. Bailey en Europe. Le médium ne montra d'ailleurs pas des exigences exorbitantes. C'est vrai qu'il s'agissait avant tout pour lui de se « lancer ».

Il importe, naturellement, de se faire une idée aussi exacte que possible du milieu dans lequel M. Bailey produisit sa médiumnité à Milan. La Société d'Etudes psychiques de cette ville a, en effet, un caractère assez différent d'autres groupements du même nom. Grâce à la libéralité d'un riche industriel, M. Brioschi, cette Société a un hôtel et un journal à elle, tous les deux richement nantis. Si l'on parcourt les comptes-rendus de certaines conférences que l'on tient dans cet hôtel, ou certains articles que l'on publie dans ce journal, on pourrait s'imaginer que le mysticisme le plus pur inspire la Société. En réalité, la Société est composée d'un mélange de spirites, de simples psychistes, d'occultistes et de théosophes; seulement, la prépondérance de ces derniers, non point par leur nombre, mais par les emplois qu'il tiennent dans la Société, donne lieu à des manifestations de parole et de presse, détruisant ce caractère purement scientifique et expérimental qui régit d'autres groupements similaires, tels que la *Society for Psychical Research*.

La Société de Milan est donc avant tout spiritualiste — spiritualiste dans le sens le plus étendu du mot — c'est là un élément dont il faut sans doute tenir compte. Mais la Commission chargée d'examiner le médium était, somme toute, composée de personnes éclairées et compétentes : MM. A. Baccigaluppi.

commerçant; A. Brioschi, industriel; D. Clericetti, médecin; O. Cipriani, rédacteur au *Corriere della Sera*; Fr. Ferrari, médecin; A. Marzorati, directeur de *Luce e Ombra*, l'organe de la Société; O. Odorico, ingénieur; J. Redaelli, comptable; E. Griffini, docteur en jurisprudence et en langues orientales, faisant les fonctions de secrétaire dans les séances, grâce à sa connaissance de l'anglais — la seule langue parlée par M. Bailey — et de quelques idiomes hindous, parlés par quelques-unes des personnalités se manifestant par la bouche du médium.

On ne tarda pourtant pas à élargir le cercle des expérimentateurs, non seulement pour satisfaire la légitime curiosité de plusieurs membres de la Société et de quelques étrangers, mais aussi parce que les personnalités médianiques réclamaient avec insistance un plus grand nombre d'assistants — des dames, entre autres — comme un élément utile à la formation d'un bon milieu fluidique. Ces admissions n'étaient pourtant pas faites à l'aveugle.

Les séances avaient lieu dans une salle de 5m40 de longueur sur 3m55 de large et 3m65 de hauteur; la chaise du médium était placée dans l'encoignure d'une fenêtre complètement murée; devant elle se trouvait un guéridon.

Aux trois quarts de la pièce, un filet en forme de rideau de théâtre isolait tout à fait le médium des assistants. Les mailles du rideau avaient un diamètre de 2m60. Une suspension électrique, avec des lampes à verres de différentes nuances, se trouvait de chaque côté du filet.

La Commission aurait voulu s'assurer un contrôle à peu près complet sur le médium en le ligottant; mais il fallut bien y renoncer quand M. Bailey, sous l'influence des différentes personnalités secondes, commença à parler et à se débattre pour accompagner du geste la parole. On s'avisa alors d'enfermer le médium dans un sac, en lui laissant libres les bras.

Comme c'est là un des points capitaux de la question, nous allons maintenant reproduire les termes

mêmes du compte rendu officiel de la Commission, rédigé par M. Marzorati, rapporteur :

« Une fois la pièce examinée, on fouille le médium ; on lui retire son veston, que l'on garde, avec tout ce que l'on peut trouver dans les autres poches. La perquisition est exécutée au moyen d'une forte pression sur tout le corps du médium, surtout des cavités qui pourraient cacher quelque objet. Le médium lui-même ôte et remet ses souliers, en insistant pour que la visite soit diligemment faite.

« Le sac, avec des manches, est en satin noir très léger ; une fois le médium dedans, on le ferme soigneusement au cou et aux poignets par des ficelles courant dans des coulisses ; les trois ficelles sont alors nouées et plombées avec le cachet de la Société ».

D'un autre passage du rapport de M. Marzorati, il résulte qu'on déboutonnait parfois aussi le gilet du médium, sans le lui retirer. Mais en dehors de cela, *on ne déshabillait point le médium*. C'est-à-dire qu'on ne lui retirait pas son pantalon, son caleçon, sa flanelle, sa chemise, laquelle — soit dit en passant — était une de celles assez en usage dans les pays anglo-saxons, qui se lacent entre les deux épaules. Il est à peine besoin de dire que les choses ne se passaient pas ainsi par volonté de la Commission, qui s'était efforcée de persuader le médium de la nécessité d'une perquisition personnelle plus intime. Mais le médium avait absolument refusé de se laisser déshabiller, en disant qu'il craignait de prendre froid : une fois, en Australie, il se laissa dévêtir complètement, et il en est tombé malade.

Force fut donc à la Commission de renoncer à son désir d'inspecter *intus et in cute* la personne du médium. Il est aisé de critiquer cette condescendance ; mais tous ceux qui ont participé à des séances spirites savent parfaitement que l'on ne peut pas se passer de faire à tout moment de ces déplorables concessions aux médiums et à leurs personnalités secondes. N'avons-nous pas tous dû nous accommoder vingt fois de l'obscurité, alors que le plein jour n'aurait pas

été de trop pour contrôler certains phénomènes? D'ailleurs, n'a-t-on pas montré partout la même condescendance aux exigences de M. Bailey, en Australie et à Rome?

Ce n'est donc pas la Commission qui mérite d'être sévèrement jugée; c'est le médium lui-même qui, après nous être venu des antipodes pour nous montrer la soi-disant merveilleuse faculté qui lui a été accordée par le Ciel, recule dans son sublime apostolat par crainte d'un rhume de cerveau. Encore si son prétexte avait été raisonnable! Mais voyons : ne se déshabillait-il pas chaque jour complètement pour changer sa chemise? Et ce qu'il faisait un peu partout, au hasard de son existence voyageuse, dans la cabine d'un paquebot, dans la chambre d'un hôtel, ne pouvait-il pas le faire dans un cabinet confortable de la Société d'Etudes Psychiques, en la présence de deux médecins, dans une température si surchauffée, que l'on était parfois obligé de suspendre la séance pour pouvoir aérer la salle, malgré le ventilateur qui y avait été installé?

Lorsqu'il s'agit de phénomènes tels que les apports, la perquisition personnelle du médium est tout, évidemment, hormis dans certains cas spéciaux, comme lorsque les apports sont absolument volumineux, ou qu'ils sont faits sur demande des assistants, ou que la séance a lieu en pleine lumière. Et encore, on a vu avec Mme Anna Rothe et d'autres médiums que ces circonstances mêmes ne sont pas toujours suffisantes. Nous verrons bientôt qu'avec M. Bailey il ne s'agit point de ces cas spéciaux.

*
* *

Maintenant, avant de commencer l'examen de quelques exemples typiques des phénomènes qui se sont produits dans les séances de Milan, il nous faut, pour la compréhension de notre exposé, indiquer brièvement quelle serait l'hypothèse de la fraude qu'il nous faudra surtout envisager pour nous rendre compte de la façon d'opérer de M. Ch. Bailey.

On sait que les prestidigitateurs exécutent la plu-

part de leurs tours grâce à un système de « double fond » dont se trouvent munis les objets dont ils se servent. Ch. Bailey est accusé, par les sceptiques, de s'être ainsi lui-même truqué en apposant sur quelque partie de son corps — par exemple sur son estomac — une sorte de plastron de caoutchouc ou de quelque autre matière semblable, aménagé en certains endroits de petites niches, dans lesquelles il serait possible d'insérer de menus objets, tels que pièces de monnaie, petites pierres, petits œufs, voire même des oiseaux, si on ne néglige point certaines précautions dont il sera question plus loin. Au cours de la séance, le médium, par une pression des mains exercée d'en bas en haut, fait monter jusqu'à son cou l'objet caché et le sort du sac en contractant son cou de façon à pratiquer un petit passage.

Ne suffisait-il donc pas de fouiller le médium sans le déshabiller pour reconnaître l'existence des objets ainsi dissimulés? Il est permis de croire que non, si l'on s'en réfère aux petits incidents que voici :

Dans une lettre publiée par le *Light*, dans son numéro du 5 août 1904 et écrite par une personne ayant assisté aux séances de Bailey à Rome, on peut lire ce qui suit :

« Avant la deuxième séance, qui eut lieu le samedi 7 mai, il fut demandé à M. Bailey de se déshabiller jusqu'à la ceinture, mais il refusa en disant qu'il craignait de prendre froid. Les docteurs durent se borner à le toucher tout le long de son corps. Ils crurent découvrir une « substance dure », que M. Bailey déclara être une loupe qu'il avait depuis des années déjà; les médecins estimèrent que la chose n'avait rien d'impossible, mais qu'enfin rien ne prouvait qu'il en fût réellement ainsi. Il serait intéressant de savoir si le Comité de Milan a, à son tour, découvert cette loupe et, au cas contraire, si cela ne prouve pas que le médium n'a pas été suffisamment fouillé. »

Le dilemme est inflexible, il faut le reconnaître. La vérité est que jamais, dans les comptes rendus de la Commission de Milan, il n'est question de cette loupe,

laquelle n'avait jamais été observée : donc, les défenseurs quand-même de M. Baïley, ne voulant pas admettre que le médium trichait, devront nécessairement admettre au moins qu'on ne le fouillait point suffisamment.

M. le professeur Cervesato, directeur de la revue *La Nuova Parola*, de Rome, dans une lettre ouverte qu'il m'a adressée, le 23 juillet 1904, pour défendre M. Bailey, remarque, au sujet de ce désastreux incident :

... A la fin de la séance, les trois jeunes docteurs oublièrent absolument de constater si la fameuse protubérance (qui devait évidemment être constituée par le nid ou la pâte qui ont été apportés au cours de la séance, ou même les deux) existait encore : c'est seulement sur ma demande qu'ils se souvinrent... d'avoir oublié de faire cette constatation.

M. Cervesato a mille fois raison de déplorer cet oubli. Si l'existence de la loupe avait été constatée de nouveau à la fin de la séance, cela n'aurait point suffi, évidemment, à prouver que l'oiseau et la pâte ne provenaient pas de quelque autre loupe restée ignorée, alors que le médium n'aurait pas jugé prudent de faire disparaître la protubérance qui avait été constatée par les trois jeunes médecins ; mais enfin, une grave présomption qui pesait sur le médium se serait trouvée détruite. Par contre si, la séance terminée, les médecins n'avaient plus trouvé trace de la loupe, eh bien, alors M. Bailey se trouvait être à peu près définitivement jugé.

Malheureusement M. Cervesato, qni assistait à la séance en question, a oublié à son tour de conseiller aux médecins de s'assurer de l'existence de la loupe, alors qu'il en était encore temps, la séance à peine terminée ; ou bien, n'a-t-il pas connu à temps la découverte que les trois médecins avaient faite. Toujours est-il que l'observation publiée par le directeur de la *Nuova Parola* ne détruit aucunement les soupçons si naturels soulevés par la découverte d'une loupe dont l'existence avait toujours échappé à la Commission de

Milan. Celle-ci, d'ailleurs, ne se souciait pas de fouiller M. Bailey *à la fin* de chaque séance; tout au moins il n'est pas question de cela dans le rapport de M. Marzorat. Cette négligence est peut-être tout aussi regrettable que celle des médecins de Rome, puisqu'il est arrivé à plusieurs reprises à M. Bailey, au cours de ses séances, de déclarer que des objets ayant été apportés quelques instants auparavant s'étaient de nouveau dématérialisés. Nous verrons différents exemples de ces disparitions. Or, dans le cas où M. Bailey aurait de nouveau dissimulé sous ses vêtements les objets en question, il ne pouvait probablement pas les y placer d'une façon aussi exacte qu'il pouvait le faire chez lui, en se déshabillant malgré sa crainte d'attraper un rhume. C'est là pourtant une simple hypothèse puisque, en travaillant dans l'obscurité, il avait peut-être le moyen de replacer les choses au même point d'où il les avait extraites — quoique cela puisse paraître assez invraisemblable.

Tous ces oublis, toutes ces négligences prouvent seulement qu'il est bien plus facile de critiquer après coup les expériences des autres, que de bien expérimenter soi-même — ce dont je me suis rendu compte vingt fois au cours des séances expérimentales.

* * *

Nous venons de dire que M. Bailey travaillait dans l'obscurité. C'est là un point essentiel à établir; c'est même le côté le plus curieux que présente cette série de séances.

Le rapport de la Commission de Milan indique continuellement des périodes de lumière plus ou moins rouge, plus ou moins pleine, succédant à des périodes de complète obscurité. Seulement, ce ne sont point les périodes d'obscurité qui servent d'entr'actes aux périodes de lumière; c'est exactement le contraire. Tous les phénomènes physiques se produisent dans les ténèbres, le médium restant libre de tripoter dans son sac, pendant que le savant professeur Robinson ou le farouche Nana Sahib se manifestent

par sa bouche. M. Bailey avait même demandé des chants et des sons, au cours de ses exercices médianiques, comme il est d'usage dans les pays anglo-saxons; cela l'aurait peut-être dispensé de se mettre en frais d'éloquence, car le bruit n'en aurait été que plus fort encore: mais la Commission n'avait pas cru devoir déférer à son désir.

Maintenant, je suis loin de contester que la lumière nuit à la production de certains phénomènes médianiques; l'obscurité peut donc être fréquemment nécessaire dans les séances spirites. Mais elle n'empêche pas tout contrôle. Dans telle séance l'on contrôlera soigneusement les mains et les pieds du médium. En d'autres occasions, le médium restera invisible derrière le rideau du cabinet médianique, qui est plongé dans l'obscurité; mais les matérialisations sortiront du cabinet et se présenteront aux assistants dans la pièce plus ou moins éclairée — et ainsi de suite. Par contre, avec M. Bailey, quand la lumière est faite, *c'est que le phénomène d'apport est fini:* il ne reste que l'objet apporté.

Je vais relater quelques passages du rapport de la Commission de Milan, au moyen desquels les lecteurs pourront se rendre compte de ce petit jeu de lumières et d'ombres.

Séance du 1er mars 1904. — Alors Abdul (1) *réclama l'obscurité et, quelques minutes plus tard, la lumière rouge*, grâce à laquelle les assistants observèrent dans la main gauche du médium un petit nid, large d'environ 6 centimètres et profond de 4, fait de menue paille entremêlée de flocons de coton.

Le Dr Ferrari, l'ingénieur Odorico et M. Avanzini constatèrent que le nid était tiède au toucher. Il contenait un petit œuf de la grosseur d'une noisette, que le médium prit entre ses doigts et présenta aux assistants.

L'entité expliqua qu'il s'agissait d'un nid de *munies*, petits

1 Abdul, Selim, le docteur Robinson, le docteur Whitcombe, le professeur Denton, etc., sont tous des personnalités qui se manifestent dans les séances de Bailey.

oiseaux blancs de l'Australie, que l'on connait aussi en Italie.

Le Dr Robinson revint prendre la parole peur faire ressortir la grande valeur de Bailey, etc.

Séance du 4 mars. — Le professeur Denton se présenta lui-même en disant : « Je me nomme Denton. » Il fit remarquer que la pièce où se tenaient les séances n'était pas suffisamment ventilée, condition indispensable, selon lui, pour la production de séances spirites. Il poursuivit ainsi :

« Je veux vous parler, Messieurs, de l'apport qui va se produire ce soir. On conserve à Melbourne des centaines de tablettes semblables. La méthode employée à Babylone pour écrire consistait à faire des traits cunéiformes, au moyen d'un stylet, sur la surface encore humide de tablettes d'argile de la dimension moyenne d'une pierre de savon ordinaire... Aujourd'hui on trouve exposées dans tous les musées de l'Europe des milliers de tablettes contenant des mémoires babyloniens imprimés dans l'argile... Elles racontent l'histoire des anciens rois et contiennent la primitive chronologie babylonienne. L'âge du monde étant de 6.000 ans, les chroniques cunéiformes du règne de Sargon datent de l'an 3600. Telle est du moins l'époque à laquelle remontent quelques-unes des tablettes que l'on a conservées...

Le professeur Denton salue et promet de revenir.

Calme du médium et changement de personnalité. L'Indien Selim dit qu'il est prêt à se rendre à Babylone avec le professeur Robinson, pour déterrer quelque tablette : ***il demande l'obscurité*** et Abdul revient parler de l'Inde avec le docteur Griffini. A un moment donné il se tait, puis tout à coup à haute voix, il recommande en mauvais anglais à Sélim de ralentir sa course et de prendre les plus grandes précautions pour déposer ce qu'il apporte. On entend un bruit sec comme celui d'une pierre qui tomberait au hasard sur la table. Abdul explique que c'est une tablette babylonienne et ***demande la lumière rouge***. Les assistants s'approchent et trouvent effectivement sur la table une tablette entourée d'une couche de sable assez résistante et qui, nettoyée ensuite, se trouve être recouverte de caractères cunéiformes sur une de ses faces.

Il faut remarquer que les apports dont il a été question jusqu'à présent ont été obtenus au cours des trois premières séances, dans lesquelles M. Bailey ***n'avait pas été enfermé dans le sac.***

Séance du 15 mars 1905. — *L'on refait l'obscurité* pour quelque temps, *après quoi Sélim apporte un petit nid* dans lequel se trouve un œuf; ce nid est, de même que le précédent, composé de fibres végétales avec quelques flocons de coton. Le médium tient le nid dans sa main gauche; il a dans la droite un petit oiseau avec la tête noire; il s'approche du filet, à travers lequel les assistants peuvent constater et examiner les trois apports. Après quelques minutes, *l'on refait l'obscurité*, à la demande du médium; *et l'oiseau, le nid et l'œuf disparaissent de nouveau.*

A 9 heures se manifeste pour la première fois l'entité Nana-Sahib (chef de la révolte des Cipayes contre l'Angleterre); il invective les Anglais, en criant et en gesticulant; après avoir traversé la pièce à grands pas, autant que le sac le lui permet, il fait mine de poursuivre l'ennemi et de lutter avec lui; il tombe enfin lourdement sur le parquet. Après quelques instants qui marquent, à ce qu'il paraît, un changement de personnalité, le médium se traîne vers le fauteuil, sur lequel il s'assied et s'assoupit.

L'entité Dr Whitcombe explique ensuite que Nana-Sahib compromet ordinairement aussi bien la santé de M. Bailey que le résultat des séances, et qu'il fait disparaître les objets aussitôt apportés.

Séance du 25 mars 1905. — On fait la lumière rouge et après un long discours du professeur Denton sur le spiritisme, le Dr Whitcombe, qui lui succède, *demande l'obscurité* et annonce que Abdallah va revenir avec un apport. Au bout de quelques minutes, presque tous les assistants accusent une âcre et pénétrante odeur marine, tandis que sur le plateau de la table, puis sur le parquet on entend des coups sourds, comme des claques. Lorsque ce bruit particulier eut pris fin [1], Abdallah demande un seau d'eau de mer; comme on ne peut le lui procurer, on lui propose une eau salée artificiellement, mais il la refuse. Le même contrôle *réclame la lumière rouge plus claire* et montre, en le tenant suspendu par la queue, puis déposé sur le plateau de la table, un poisson long d'environ quinze centimètres, ayant l'aspect d'un mulet ordinaire. Tout le monde constate l'existence du poisson et *l'on discute, sans conclure, s'il est mort ou vif.* Le médium

(1) Le médium est sur le point de redemander la lumière, ainsi qu'on va le voir deux lignes plus loin; à la lumière, il n'aurait pas pu imiter avec la main le claquement produit par un poisson qui se débat sur une table; alors le bruit cesse.

fait passer la tête du poisson à travers les mailles du filet et invite les assistants à constater son existence par le toucher : le conseil est suivi par MM. Clericetti, Marzorati et quelques autres, qui conservent sur leurs doigts la forte odeur signalée plus haut et qui persiste encore, mais atténuée dans la salle.

Le médium reprend son siège et dépose le poisson sur le parquet, puis Abdallah *réclame l'obscurité.*

Un nouveau changement de personnalité se produit : Nana-Sahib, avec ses gestes désordonnés, ses mouvements de félin, vient répéter, dans les mêmes termes, ses invectives contre les Anglais : il renverse la table, le fauteuil et la cage qu'il bouscule à plusieurs reprises, de telle sorte que le médium tombe à plat ventre dans le plus grand désordre. Après quelques minutes, il se relève avec l'aide probable d'Abdallah, remet en place la table, le siège et la cage, mais il *déclare que le poisson et les oiseaux ont disparu* (1).

Le médium se réveille à 10 h. 20 m... On examine la cage et on n'y trouve qu'un oiseau : ni le sac ni la table ne révèlent l'odeur marine signalée au moment de l'apport du poisson.

Séance du 8 mars 1905. — On fait l'obscurité pendant quelques instants, puis à la lumière rouge, sur un signe du médium, le Dr Clericetti s'approche de lui et constate que de sa main droite fermée sort la tête d'un petit oiseau, de couleur presque noire, qui est tiède au toucher et dont les yeux sont très vifs. Une petite aile noire striée de jaune sort entre les doigts. A ce moment se produit un incident. Dans l'antichambre, on avait laissé la lumière électrique, qui pénétrait par l'imposte de la porte. Un assistant se lève, ouvre la porte pour aller supprimer cette lumière et laisse entrer dans la chambre une clarté très vive. Le médium proteste énergiquement, tourne le dos à la lumière et en même temps le Dr Clericetti, qui n'avait pas quitté l'oiseau des yeux, constate qu'il disparait sous ce flot de lumière sans que la main ait été ouverte et sans qu'on l'ait vu s'échapper.

Ce dernier épisode a bien une certaine importance, parce qu'il nous montre, pour la première et dernière

(1) Si le poisson n'avait pas disparu, il aurait été facile aux expérimentateurs de constater s'il venait à peine de mourir ou si sa mort datait de plusieurs heures, comme il devait être d'un poisson de mer, acheté à Milan.

fois, un objet qui disparaît à la lumière, sous les yeux d'un expérimentateur. Malheureusement, un seul des assistants aurait constaté ce phénomène, dans un moment de confusion et de trouble, alors que les prestidigitateurs font disparaître des objets bien plus volumineux en des conditions infiniment plus favorables pour l'observation, pendant que tous les yeux sont tournés vers eux et que la lumière est éclatante.

Les exemples que nous avons rapportés suffisent à fournir à nos lecteurs une idée adéquate des conditions dans lesquelles se produisaient ces apports. Nous avons choisi les exemples les plus remarquables : mais la plupart du temps, il s'agissait d'objets infiniment plus petits : pièces de monnaie, rubis, semences de plantes, etc. Il y avait bien des êtres vivants, c'est-à-dire deux ou trois petits oiseaux, mais enfin, il est incontestable qu'un objet inanimé mais volumineux, tel qu'un potiron ou un chapeau haut de forme, aurait été infiniment plus probant. Sans doute, malgré les précautions auxquelles on peut avoir recours pour leur assurer la protection et l'aération nécessaires, il est un peu étonnant que l'on parvienne à cacher des oiseaux vivants sans les suffoquer ni les écraser : cela a toujours excité mon admiration au cours des séances de prestidigitation auxquelles j'ai assisté. En tout cas, il est à remarquer que les apports d'oiseaux se produisaient toujours au début de la séance.

Le rapport de la Commission de Milan nous dit que parfois l'oiseau paraissait assoupi ; d'autres fois même, le médium tenait l'oiseau si renfermé dans sa main, que l'on ne put s'assurer s'il était mort ou vivant ; dans ce cas, il arrivait qu'il se dématérialisait avant la fin de la séance.

Dans une séance à Milan et dans une autre à Rome, un apport de pâte s'étant produit, la personnalité qui se manifestait par la bouche du médium déclara qu'elle avait été prise à une femme hindoue qui préparait des *choupatties*. On analysa une partie de la pâte et l'on constata qu'elle était complètement composée de farine, de celle qui sert à faire le pain ordinaire.

La personnalité qui prend le nom du professeur Robinson, orientaliste, a interprété l'inscription de la tablette babylonienne apportée au cours de la séance du 4 mars. Il en résulte que l'inscription se rapporte au roi Sargon, qui régna 600 ans avant Jésus-Christ, « un grand roi conquérant ». On trouve, sur la tablette les noms de Ninive et d'Elam, et des dieux Assur, Bel, Mylitta, Istar, etc. J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer, lors de l'apparition du compte-rendu de cette séance, que le savant Dr Robinson, après avoir dit que Sargon régna 600 ans avant le Christ, déclare que la tablette devait dater de 750 ou de 760. Elle parle donc du Roi Sargon 150 ans avant qu'il vint au monde, si on admet que le vainqueur d'Israël ait vécu à l'époque que l'esprit de Robinson lui assigne, et en tout cas une quarantaine d'années avant la date que les savants sans exception s'accordent à lui assigner.

Enfin, le « professeur Denton », par la bouche de Bailey, est à même de nous apprendre que, contrairement à toutes les données de la critique paléontologique et paléographique de notre temps, « l'âge du monde (ou même de l'humanité) est maintenant de 6.000 ans.

Dans la septième séance de Milan, la personnalité Achmed, se manifestant par la bouche du médium, dit être un « Sonwola », c'est-à-dire un Hindou chasseur de reptiles; il ajoute qu'il tient justement entre les mains un petit serpent. La pièce est très faiblement éclairée par la lumière rouge; *Achmed s'oppose à ce qu'on l'augmente ;* la grande majorité des assistants prient la personnalité hindoue de choisir pour les apports des objets ou animaux n'existant pas en Italie. Avec son plus grand sérieux, l'Hindou répond qu'il pourra rapporter un petit tigre ou un cobra, pourvu qu'on ne prévienne pas le médium, qui refuserait de continuer les séances !!

Quelque temps après, la même joyeuse personnalité demande un œuf de poule et un morceau de ruban. Il fera entrer le ruban dans l'œuf sans briser la coque, ce

qui est l'un des plus beaux gestes des fakirs, dont on raconte tant de belles choses que personne ne parvient jamais à voir.

Inutile de dire que le tigre et le cobra étaient des *canards*, et que le ruban n'a jamais pénétré dans l'œuf.

Précisons enfin, avant de clore notre analyse des apports de M. Bailey, qu'à la fin d'une séance, la Commission de Milan demanda à la personnalité Dr Whitcombe, qui dirige les séances, s'il était possible de dépouiller le médium complètement de ses vêtements et de lui en remettre d'autres, avant de le couvrir du sac. Elle répondit que ce serait nuire à la santé de Bailey. Cette mesure, dit le Docteur, fut un jour adoptée en Australie, et la santé du médium, qui est fort délicate, s'en ressentit beaucoup pendant quelque temps.

Ayant insisté sur l'opportunité d'un pareil procédé, l'entité finit par dire de s'adresser, à cet effet, à Mme Bailey. On peut imaginer quelle a été la réponse de l'épouse du médium.

* * *

Il nous faut passer maintenant à une catégorie de phénomènes qui est en apparence tout autre que celle dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent : il s'agit du fameux phénomène de la croissance rapide d'une plante, à l'instar de ce que font les fakirs et les yoguis de l'Inde. Pour ce qui se rapporte à notre examen critique des séances de M. Bailay, ce phénomène se rattache toutefois strictement aux phénomènes des apports. Il est, en effet, de toute évidence que, si le médium parvient à jouer un tour de passe-passe et à substituer dans le pot de terre, au grain de semence qui y a été enfoncé un instant auparavant, un autre grain, qui a déjà poussé, cette merveille sera vite expliquée. Or, si M. Bailey, n'étant pas déshabillé avant la séance, pouvait dissimuler sur son corps d'autres menus objets, il n'est pas étonnant qu'il fût à même d'y cacher aussi quelques grains, ayant plus ou

moins germé. Si, par exemple, on laisse quelques minutes le médium dans l'obscurité, à côté du vase de fleurs où se trouve la semence qui doit germer, il est indéniable que le phénomène ne présente plus une grande garantie d'authenticité.

Maintenant voici, d'après le rapport de M. Marzorati, comment oprait le médium australien :

Séance du 1er avril 1904. — Le médium prend le pot à fleurs, le place sur le guéridon devant lui et émiette avec les doigts la terre, qu'il arrose ensuite à plusieurs reprises. *Alors il demande l'obscurité,* et il dit qu'il est en train de semer un grain qui a été apporté un instant auparavant et qui ne tardera pas à germer. Quelques minutes après, *on fait la lumière :* le médium s'approche du filet et montre une petite plante constituée d'une tige et de deux petites feuilles divergentes — peut-être des cotylédons — avec une petite pousse au milieu ; le tout du diamètre maximum de 3 centimètres, en mesurant d'une extrémité à l'autre des deux petites feuilles.

Le médium reprend sa place, dépose avec soin la plante dans la terre déjà apprêtée et manifeste le désir que M. Marzorati reste à son côté pour surveiller l'action.

Ensuite, le médium couvre le pot avec le panier..... A 10 h. 10, la trance du médium prend fin et la séance est levée ; le pot, couvert du panier, est déposé dans le placard sur lequel on appose les cachets M. Cipriani fait remarquer avec raison que, depuis que la petite plante a été examinée, la pièce est toujours restée éclairée.

Ce dernier propos prouve que la Commission avait parfaitement compris que la lumière était une condition indispensable pour que l'authenticité du phénomène fût bien établie. Jusqu'à ce moment, en effet, il n'y avait eu rien de remarquable en dehors de ce douteux apport d'un grain germant, obtenu dans l'obscurité. Mais voici comment se produisit la prétendue croissance de la plante dans la séance suivante, qui est celle du 5 avril :

On fait la lumière et le contrôle demande que l'on relève le rideau et que l'on fasse passer au médium le vase de fleurs, conservé jusque là par les assistants. On le passe ; le médium

enlève le panier qui le recouvre et, conformément au désir exprimé plus haut, il fait examiner aux assistants la petite plante, qui n'est pas plus grande qu'à la précédente séance et présente toujours ses deux folioles ou cotylédons et une pousse centrale. Sur sa demande, on fait passer au médium une bouteille d'eau pour arroser le vase, après avoir goûté cette eau et constaté sa pureté.

On fait l'obscurité pendant laquelle on ne remarque rien de nouveau...

On fait la lumière rouge et le médium, après avoir arrosé le vase, demande que l'on soulève un peu le filet, pour le faire passer aux assistants, qui examineront l'état de la plante Dans ce but et sur la demande du médium lui-même, *on fait la lumière blanche.*

La plante paraît notablement agrandie aux yeux de tous les assistants. Elle porte actuellement *quatre* feuilles ovales et un cotylédon. Les feuilles mesurent chacune trois centimètres : elles sont fraîches et encore enroulées.

Séance du 8 avril. — Une nouvelle entité se présente et réclame le vase de fleurs encore enfermé dans le placard. A cet effet, on augmente l'éclairage et l'on remet au médium le vase débarrassé de son panier, après l'avoir soigneusement examiné. La petite plante s'y trouve toujours dans le même état de développement. On fait en même temps passer au médium une bouteille d'eau préalablement essayée, comme toujours, et l'on abaisse le filet, qui est fixé de nouveau.

Le médium arrose abondamment la terre, *réclame l'obscurité*, puis *il engage les assistants à causer*, afin d'éviter l'ennui, dans le cas où les entités indiennes se feraient trop attendre. Néanmoins, le président recommande de garder le silence le plus absolu, ce qu'il obtient d'autant plus facilement que le nombre des assistants est peu élevé.

Le médium semble très agité ; *on entend ses mouvements* et en même temps le tintement de breloques et d'objets métalliques.

On demande à la personnalité qui se manifeste l'origine des bruits entendus et elle répond qu'il s'agit de l'apport d'un ornement de tête, semblable à ceux que les femmes indiennes ont l'habitude de porter et qui possède des vertus magiques.

On fait la lumière et le médium montre l'amulette...

L'obscurité est de nouveau réclamée et l'on garde le plus profond silence. MM. Griffini et Marzorati constatent que le médium est très agité. Après quelques instants, l'entité demande un peu de lumière et, comme les assistants décla-

rent qu'ils ne peuvent rien distinguer, on l'augmente et alors tout le monde constate que dans le vase à fleurs déposé au pied de la table se trouve une nouvelle plante, ayant dix centimètres de haut, avec de longues feuilles lancéolées, de couleur très foncée. Elle est très près de la première plante, dont elle paraît être un rejeton.

Est-ce assez clair ? Ne voit-on pas se renouveler ici le même petit jeu au moyen duquel la croissance de la plante se produit constamment alors que l'on laisse quelque temps le médium dans l'obscurité, libres de fureter dans le vase à fleurs, pendant que les expérimentateurs qui n'ont pas voulu suivre son conseil de causer librement, « afin d'éviter l'ennui », l'entendent s'agiter vivement derrière le filet ?

*
* *

Nous devrions encore nous occuper de la troisième et dernière catégorie des phénomènes produits habituellement par M. Bailey, c'est-à-dire les vagues phosphorescences qu'il appelle pompeusement des « matérialisations d'esprits » : mais il nous faut reconnaître ici que notre tâche devient bien malaisée, non pas que l'authenticité de ce dernier ordre de phénomène paraisse plus évidente que celle des apports ou de la croissance des plantes, mais parce qu'il nous manque tout élément pour admettre ou pour refuser l'hypothèse de la fraude. En effet, afin que ces phosphorences soient visibles, il faut l'obscurité — c'est indéniable — ; et l'on ne peut pas faire un grief à M. Bailey de la réclamer. Par contre, si le médium est parvenu à dissimuler quelque part sur son corps un bout de phosphore et qu'il s'avise de tracer sur sa personne, sur le rideau du cabinet médiumnique, ou ailleurs, une forme vague de fantôme, les expérimentateurs restent absolument impuissants à s'assurer de l'origine de ces « apparitions ».

Ces prétendues matérialisations se sont produites urtout au cours de la dixième séance (29 mars 1904).

Avant le commencement de la séance, alors qu'on le fouillait, le médium s'était empressé de s'entrancer et le Dr Whitcombe, se manifestant par sa bouche, avait recommandé « que la visite fût scrupuleuse et assez complète pour permettre de ne pas appliquer le sac, pour ce soir, parce que le médium aurait besoin de se déplacer pour venir montrer aux assistants qu'il est loin de l'endroit où se produiront les matérialisations ». On peut remarquer que le sac n'empêchait point M. Bailey de s'agiter dans l'espace qui lui était réservé, alors qu'il était possédé par Nana-Sahib, ou par un autre « méchant esprit ». Mais cela n'a pas d'importance.

Voici les passages essentiels du compte-rendu de cette dixième séance :

..... Le médium s'assied en fermant devant lui les rideaux du cabinet et demande l'obscurité.

Après un court silence, quelques-uns d'abord, puis presque tous les assistants voient se former à la droite du médium une luminosité phosphorescente qui semble effleurer le parquet.

Elle prend la forme d'un trapèze allongé, aux contours nuageux, haut de cinquante centimètres environ, qui, après une minute environ s'atténue et disparaît.....

Ensuite, il se produit à la droite du médium et près du filet, selon les uns, au milieu de la salle et dans la direction du cabinet, selon d'autres, une autre forme lumineuse avec de vagues contours d'une figure humaine de moyenne taille et enveloppée de draperies. La forme se maintient droite, flottant et se déplaçant d'un mouvement très lent que tous ne perçoivent pas. Il semble au Dr Griffini, qui ne se rappelle pas que cette forme lui ait été présentée, qu'elle reste immobile, quoique dans l'obscurité on manque de point de repère. Au bout de quelques minutes, la luminosité commence à s'abaissr avec une grande lenteur, ou pour mieux dire, *elle descend* et semble s'enfoncer dans le parquet, sans s'incurver ni changer de forme, de telle sorte que la tête ou mieux le haut de la figure est la dernière à disparaître...

Encore un repos du médium, puis apparaît contre les rideaux, à la gauche du médium, une bande lumineuse, haute d'un mètre à peu près et de même intensité que les

précédentes. Au bruit, on comprend que le médium sort du cabinet et s'approche du filet, à travers les mailles duquel il donne ses mains au Dr Ferrari, qui se trouve au premier rang, tandis qu'il frappe le parquet de ses talons. Pendant tout ce temps, la luminosité reste immobile au point où elle s'est d'abord montrée, puis elle disparait tout à coup, lorsque le médium ayant dégagé ses mains, retourne, comme on en juge par le bruit de ses pas, dans le cabinet médianique.

Quand on pense que, dernièrement encore, on ficelait strictement Mme Corner à la chaise clouée à l'intérieur du cabinet médianique, alors que les matérialisations se présentaient à la lumière, hors du rideau ; qu'Eusapia Paladino a toujours les pieds et les mains contrôlés quand se produisent les matérialisations, on peut légitimement se demander quelle valeur présentent les apparitions phosphorescentes des séances de M. Charles Bailey, obtenues en des pareilles conditions.

Ce qu'il y a de malheureux dans le compte-rendu officiel des séances de Milan, c'est que le rapporteur a cru devoir s'abstenir de tout commentaire, se bornant à enregistrer les faits qui se produisaient. Or, on peut discuter jusqu'à quel point ce système est admissible. Quand un rapporteur écrit, par exemple, que tel phénomène se déroule à 1 mètre de distance du médium, sans discuter la possibilité que le médium le produise frauduleusement en allongeant un bras, il est à peu près impossible aux lecteurs de se former une idée adéquate de ce fait. Il suffit, d'ailleurs, de comparer, par exemple, le compte-rendu de M. Marzorati avec les récits des séances de Mme Paladino, recueillis par M. de Rochas, dans son *Extériorisation de la Motricité*, pour saisir l'énorme supériorité du second système sur le premier. Peut-être, M. Marzorati n'avait pas reçu mandat de faire autrement ; ou bien craignait-il les divisions et les désaccords qu'auraient pu engendrer au sein de la Société d'Études Psychiques les appréciations sur le caractère des phénomènes.

Toujours est-il que la Commission se rendit compte,

évidemment, de l'insuffisance absolue des mesures que l'on avait prises pour écarter l'hypothèse de la fraude. C'est pourquoi, dans une réunion tenue après la treizième séance, on décida notamment :

1° On appliquera, dès la prochaine séance, comme appendices du sac et cousus directement sur lui, des filets très fins correspondant aux mains et à la tête, qui seront fermés à leur base par un cordon fixé et recouvert du sceau de la Société, de telle sorte que le corps du médium, y compris la tête et les mains, soit complètement enveloppé.

2° D'insister pour le transport, réclamé déjà du médium et refusé par lui, d'un objet désigné d'une chambre dans une autre, après la fermeture des portes, ainsi que la manifestation d'un esprit d'origine italienne, qui pourrait être reconnu des assistants.

Le passage suivant du compte rendu de la quatorzième séance apprendra aux lecteurs quel a été l'effet de ces mesures :

Dès que l'on a fait de nouveau l'obscurité, on entend le bruit caractéristique du vol d'un oiseau dans la cage, tandis que l'entité murmure d'abord, puis profère avec animation des paroles mal articulées. Par quelques-unes de ces dernières et par l'agitation du médium les assistants comprennent que les réseaux dont ses mains sont enveloppées doivent s'être accrochés dans les replis des fils de fer de la cage. On fait la lumière et l'on voit en effet que le médium est aux prises avec cette difficulté. Il cherche à détacher ses mains de la cage, mais les mailles du réseau ne font que s'empêtrer plus complètement. L'entité s'irrite de plus en plus et n'entend pas, ou ne veut pas entendre, la proposition que lui fait le Dr Clericetti de lui venir en aide. Aux paroles précipitées et entrecoupées de l'entité correspondent autant de mouvements nerveux du médium, jusqu'à ce que celui-ci, par une brusque secousse des bras, lance la cage dans la direction des assistants, contre le filet de séparation, aux mailles duquel elle reste suspendue.

Cette scène déplorable clôtura virtuellement les séances de M. Bailey à Milan. Deux séances eurent bien lieu encore, mais sans que des phénomènes physiques se soient produits. M. Bailey partit pour Rome, où il donna deux séances chez Lady Buth,

après quoi, prétextant des affaires de famille, il partit pour l'Australie où il se trouve encore. Je n'entrerais point dans les détails des accusations d'indélicatesse qui furent alors lancées contre le médium dans une lettre publiée par le *Light*, de Londres.

* * *

A ce point de mon exposé, au cours duquel j'ai tâché de garder la plus parfaite impartialité, il me sera permis de demander aux lecteurs s'ils ne pensent pas qu'une mentalité toute spéciale — un désir aveuglant du triomphe du spiritualisme — soit nécessaire pour fonder, rien que sur des preuves de cette sorte, la croyance à un phénomène si extraordinaire et encore si discuté que l'est celui des « apports » — de ces apports dont des phychistes, fort bien disposés, et de haute valeur scientifique, tels que Sir Olivier Lodge, déclarent ne point connaître un seul exemple scientifiquement prouvé; un phénomène, enfin, qui, sans être directement d'une nature intellectuelle, est néanmoins un de ceux qui militeraient plus fortement en faveur de l'hypothèse spirite. Car enfin, devant les phénomènes kinesthésiques, de matérialisation, d'écriture automatique, etc. — de ceux-là même qui paraissent établir l'identité de la personnalité invisible qui se manifeste — il est presque toujours permis de supposer que l'on se trouve en face d'une production subconsciente, dûe au médium lui-même. Mais l'on éprouve une répugnance presque invincible à croire qu'au cours d'une séance, le supposé corps fluidique du médium se dégage à tel point, qu'il se rend à Babylone y pratiquer des recherches archéologiques, ou bien qu'il court après les oiseaux dans les forêts de l'Australie, pour rapporter ensuite les produits de sa chasse et de ses fouilles à ces messieurs de la Société d'Etudes Psychiques de Milan.

* * *

Pourtant, avant de conclure, *audiamur*, ainsi qu'il est juste, *et alteram partem*.

Dans la lettre ouverte qu'il m'a adressée en juillet 1904 et dont il a été question plus haut, M. A. Cervesato, directeur de la *Nuova Parola*, disait :

Si quelqu'un a le doute que, dans les conditions dans lesquelles se trouvait M. Bailey, il lui était possible d'extraire d'où que ce soit, un nid et un gros morceau de pâte, je tiens le sac à la disposition des personnes qui voudraient en tenter l'expérience.

En effet, il me faut avouer que je n'ai pas fait cet essai : j'ose même supposer que M. Cervesato n'a point été plus entreprenant que moi. D'ailleurs, nous pourrions, tous les deux, échouer dans notre tentative, que cela ne prouverait pas encore qu'un professionnel ne soit pas plus habile que nous.

On sait que M. Bailey s'est laissé déshabiller complètement par les expérimentateurs une seule fois. Cette séance mémorable a été celle du 19 mars 1903, à Sydney [1]. Le médium a même été ensuite rhabillé avec d'autres vêtements que les siens. Les nouveaux vêtements avaient été fouillés. Dans cette séance, il n'y avait point de filet séparant le médium des expérimentateurs, mais ceux-ci se fouillèrent mutuellement. Malgré cela, il y eut des apports : six petites pierres, voire : une améthyste, deux grenats, un rubis, une topaze et quelques autres pierres dont on ne donne point le nom ; en outre, quelques pièces de monnaie anciennes, de la dimension d'une pièce d'or de 10 francs environ. Il est seulement malheureux qu'au cours de cette séance exceptionnelle, Sélim, Abdul, etc., n'aient pas eu l'idée d'apporter, comme d'habitude, des tablettes babyloniennes, des oiseaux, des peignes et d'autres objets que l'on ne peut cacher dans la bouche, etc.

Toutefois, je n'ai pas de peine à reconnaître qu'il peut ne pas être excessivement facile de simuler certains apports dans les conditions qui étaient imposées à M. Bailey. C'est pourquoi je n'ai aucunement

(1) *Rigid Test of the Occult Reprinted from the « Harbinger of Light »*, Melbourne, 1904 ; pag. 17-19.

l'étrange prétention d'affirmer que M. Bailey se moquait, sans le moindre doute, de ses expérimentateurs.

Je dis uniquement que, me trouvant dans l'alternative de devoir croire, ou à un phénomène aussi extraordinaire que l'apport instantané d'un objet venant des antipodes, ou bien à un tour de passe-passe de M. Ch. Bailey, je me sens irréductiblement poussé à ne point écarter d'une manière définitive la deuxième hypothèse, tant que le médium craindra à tel point d'attraper un rhume de cerveau, qu'il préférera laisser douter de son honorabilité, au sujet d'une loupe qu'il sait devoir nécessairement soulever des soupçons. Personne ne désire autant que moi que M. Charles Bailey revienne en Europe et prenne sa revanche : seulement, j'ose conseiller aux expérimentateurs d'exiger absolument de lui qu'il se laisse soumettre à une visite personnelle sérieuse, au début de chaque séance.

C'est là la conclusion logique sur laquelle les partisans et les adversaires de M. Bailey pourront loyalement se mettre d'accord.

Aux prochains numéros :

Dr Charles Richet : *La personnalité et les changements de personnalité.*

M. A. de Rochas : *La regression de la mémoire ; cas de Mayo.*

UN RÊVE PRÉMONITOIRE

Pendant l'été de l'année 1900, vers le mois de septembre — j'étais alors âgé de dix-neuf ans — je passais les vacances universitaires dans une maison de campagne que mes parents possédaient à Chambrecy, petit village du canton de Ville-en-Tardenois (Marne). Dans cet endroit habitait un jeune médecin, M. D..., que nous fréquentions depuis l'été précédent. Il venait souvent nous voir après ses visites, il conduisait alors lui-même une voiture genre duc, à deux places.

Une nuit, dans un rêve matinal, j'entendis, sur la route nationale qui mène à Reims, le trot d'un cheval et le roulement d'une voiture. Celle-ci prit bientôt le petit chemin qui longe notre propriété et s'arrêta devant la porte cochère. J'entendis distinctement le son de la clochette et j'allai ouvrir. Je me trouvai en présence d'une voiture tapissière, à six places, occupées par plusieurs personnes dont je ne distinguais pas nettement les visages. J'eus cependant l'impression d'en connaître quelques-unes. Puis je me réveillais.

Quoique ce rêve n'eut aucune allure surprenante, il me frappa, car *j'en parlai à ma mère en prenant mon premier repas*. (Actuellement, elle ne s'en souvient pas, mais tant d'événements importants se sont produits depuis dans notre famille, que le fait de l'avoir oublié n'a rien que de naturel, d'autant plus qu'elle ne fut nullement impressionnée par sa réalisation.) Je suis sûr de le lui avoir dit avant, ainsi que de lui avoir fait observer après qu'il s'était réalisé, ce dont elle convint immédiatement.

Environ une heure après mon réveil, comme je me promenais dans le jardin, j'entendis le roulement d'une voiture sur la grand'route. Comme elle prenait le petit chemin dont il est question dans mon rêve, j'eus l'impression qu'il se réalisait : la voiture, en effet, s'arrêtait devant notre porte. La

sonnette avait à peine retenti que j'ouvrais. M. D... était à terre devant une voiture tapissière contenant deux personnes déjà connues de moi et deux de leurs amis.

Elles expliquèrent aussitôt leur visite matinale. Partis la veille de Reims dans cette voiture de louage pour faire une courte promenade à la campagne chez M. D..., le cheval, s'étant blessé en arrivant, elles ne purent repartir et furent obligées de passer la nuit à Ville-en-Tardenois.

Ce ne fut que le matin, au moment de retourner à Reims avec M. D..., qu'elles pensèrent nous faire cette surprise (!) en passant. (Ces personnes ne venaient que très rarement dans le pays, nous ne les avions vues que deux fois).

Comme la distance de Ville-en-Tardenois à Chambrecy n'est guère que d'un kilomètre, quand elles prirent cette détermination (consciemment, du moins) j'étais déjà éveillé. Cet événement produisit sur moi une telle impression, que je repartis en voiture avec elles pendant quelques minutes, et je leur en fis part.

Malgré mes convictions d'alors sur l'idée de Temps, je ne pus partager l'opinion du Dr D..., qui n'y vit qu'une « simple coïncidence ».

R. Warcollier,

docteur ès-sciences.

LA MAISON HANTÉE DE BRIGHTON

Dans la livraison de janvier, nous avons rapporté que quelques journaux anglais s'occupaient d'une maison hantée à Brighton.

Grâce à l'obligeance d'un correspondant et de Miss Alice Johnson, secrétaire de la *Society for Psychical Research*, nous avons été à même de vérifier l'information dont il s'agit, et le résultat en a été remarquable, ne fût-ce que comme une nouvelle preuve du peu de crédit que méritent le plus souvent les récits des journaux quotidiens sur de semblables phénomènes.

Le récit en question, tout en contenant par ci par là quelques inexactitudes, ne manque pas de fondement, mais il s'agit d'un fait qui n'est pas nouveau et dont on avait beaucoup parlé entre les années 1882 et 1888 ; il avait même été soigneusement examiné par les membres de la Société des Recherches Psychiques de Londres, qui en avait fait le sujet d'une publication parue dans ses *Proceedings*, vol. VI, p. 255-269.

AU MILIEU DES REVUES

Séances avec le médium Politi, à Florence.

(Luce e Ombra, Milan, Février 1905.)

Le médium Auguste Politi, de Rome, s'est dernièrement rendu à Florence, où il avait été appelé par un groupe d'étudiants en théologie protestante, qui s'occupent depuis un certain temps, à titre d'étude, de recherches psychiques.

Comme le nombre des expérimentateurs était assez fort, alors que M. Politi ne pouvait s'arrêter à Florence que quelques jours seulement, il fallut former deux groupes, qui tinrent chacun deux séances.

M. F.-H. Balfour avait eu l'obligeance d'offrir sa maison pour qu'on y tienne les séances; on y choisit une chambre adaptée, avec le cabinet indispensable pour la médianité de Politi. Aux quatre séances qui avaient été précédemment décidées, Politi voulut bien en ajouter une autre, exclusivement destinée au groupe des étudiants en théologie; elle eut lieu précisément dans l'après-midi du jour même que le médium partit pour Rome. Cette dernière séance fut la meilleure, mais aussi les quatre autres ne manquèrent certainement pas d'intérêt. Dans chacune d'elles on obtint des coups très forts, frappés dans la table autour de laquelle se tenaient les expérimentateurs et le médium formant la chaîne, pendant que la lampe à lumière rouge était sur la table même. « Si l'on voulait reproduire des coups aussi secs et puissants », dit M. C. Caccia, rapporteur des séances en question, « on devrait

frapper de toutes ses forces sur la table avec un corps solide, qui laisserait certainement une trace sur le point frappé, alors que ceux qui se produisaient avec Politi semblaient sortir de l'intérieur de la table, comme des éclats. »

La table s'agitait à son tour; le rideau blanc du cabinet qui se trouvait derrière le médium, à 50 centimètres de distance, bougeait, se balançait en tous sens, se gonflait, comme si un vent soufflait à l'intérieur; on entendait se mouvoir, en glissant sur le sol, une chaise qui y avait été placée avant le commencement de la séance et qui fut ensuite jetée violemment à terre; au cours de la cinquième séance, elle sortit même du cabinet médianique, en la présence de tout le monde et elle s'arrêta près du médium.

Ces phénomènes se produisirent à la lumière rouge d'une lampe de photographe. A l'obscurité complète, au cours de la seconde et de la troisième séance, il se passa un phénomène extraordinaire et réellement impressionnant, d'autant plus que dans la troisième séance, par suite de ce qui s'était déjà produit dans la seconde, on avait pris des mesures spéciales pour empêcher toute tentative de fraude. Le médium se trouvait en effet, à ce moment, contrôlé par Mme G... et M. F..., qui, fort défiants, avaient occupé les deux places à la droite et à la gauche du médium, et lui tenaient les mains et les pieds.

A un certain moment, le médium, qui est entrancé, dit d'enlever les mains de la table et de ne pas en empêcher les mouvements; surtout de ne pas rompre la chaîne; pendant qu'elles manifestent leur étonnement, on entend un grand tapage dans le grand cabinet médianique. Le médium se réveille et demande que l'on fasse la lumière; en effet, aussitôt la lampe allumée, on constate que la table, qui était de forme rectangulaire et ne pesait pas moins de 18 kilos, se trouvait renversée sur le sol du cabinet. Mme G... et M. F... déclarèrent que le médium était resté immobile pendant tout le temps du phénomène. Il est à remarquer :

1° Que la table dut se lever assez haut pour dépasser les têtes des assistants;

2° Qu'elle dut passer au-dessus du groupe composant la chaîne ;

3° Que, comme l'ouverture du cabinet ne mesurait que 92

centimètres, et la table, de son côté le plus court, 75 centimètres, il ne restait que 22 centimètres libres pour passer par cette ouverture;

4° Que la table dut entrer par son côté le plus étroit, ensuite tourner dans le sens longitudinal, qui est de la longueur d'un mètre, se renverser et se placer sur le parquet; que toute cette manœuvre si difficile a été exécutée en quelques secondes, dans l'obscurité la plus complète et sans qu'aucun des assistants ait été même légèrement cogné.

Tous demeurèrent étonnés; quoique le phénomène fût inexplicable pour tous, personne n'osa le contester, tant il était évident.

Voici d'autres phénomènes qui se produisirent en d'autres séances :

Dans un coin de la pièce, assez loin des membres du cercle, se trouvait une malle sur laquelle on avait placé une guitare, un tambour de basque, une feuille de papier blanc, contresigné par deux des assistants et un crayon.

Le médium se retire dans le cabinet, derrière le rideau et demande que l'on fasse la chaîne double, c'est-à-dire que toutes les personnes composant la chaîne posent leurs mains les unes sur les autres, au milieu de la table, en se plaçant aussi en contact avec les pieds, de façon que, malgré l'obscurité, le contrôle devient mutuel et général, puisque le plus léger mouvement de l'un des expérimentateurs est aussitôt perçu par ses voisins.

Les phénomènes commencent. Les objets placés sur la malle sont transportés sur la table, les uns après les autres; une chaise en fit autant; dans la deuxième séance, elle vint même se placer au-dessus des mains réunies au milieu de la table, *sans toucher personne*; — chose très difficile, si l'on tient compte de l'obscurité complète, de l'absence du moindre bruit, et du fait que sur la chaise vint aussi se placer la guitare. Dans la quatrième séance, cette dernière alla par contre se coucher sur les bras de M. Bonazza.

Les cordes de cet instrument ont même été pincées avec force; au cours de la cinquième séance, la guitare se prit à aller par ci par là dans la chambre, tout en continuant à émettre des sons; enfin, elle alla de nouveau se poser sur la table. Dans la première séance, elle se posa sur la tête de

M. Sénaréga et glissa ensuite doucement à terre, sans s'abîmer.

Au cours de la seconde et de la quatrième séance, on entendit le bruit d'un objet solide jeté violemment sur la table. Quand la lumière fut faite, on constata que l'objet tombé était un crayon; sur la feuille l'on trouva écrit : *Alfredo*, qui serait le nom du guide invisible du médium. Le mot n'était pas de l'écriture de M. Politi.

Dans la quatrième séance, la malle dont il a été question plus haut fut d'abord déplacée et ensuite soulevée brusquement. En même temps, on frappait sur la porte du cabinet, qui était ouverte et appuyée à la paroi; deux petits tableaux pendus à la muraille, du côté opposé à la porte, frappaient et se frottaient contre le mur, pendant que le médium, à l'intérieur du cabinet, s'agitait et donnait des coups dans les parois. Les bruits se produisaient simultanément de telle façon que, en tenant compte des distances, l'intervention de trois personnes au moins aurait été nécessaire pour les produire.

On obtint aussi des phénomènes lumineux; les lumières apparaissaient et disparaissaient en l'air; quelques-unes dessinaient une courbe. Elles n'avaient aucune irradiation. Dans la cinquième séance, tout le monde put constater l'apparition de deux croix lumineuses de dix centimètres de hauteur environ.

Dans la dernière séance, le tambour de basque à grelots, qui avait été frotté de phosphore, tournoya de tous côtés dans la chambre, parfaitement éclairée, de telle façon qu'on pouvait suivre tous ses mouvements.

Dans presque toutes les séances, on constata aussi des attouchements mystérieux, ceux, entre autres, produits par une main énorme et velue, que le médium dit être celle de John King.

Dans les première, quatrième et cinquième séances se renouvela un phénomène émouvant et intéressant : la matérialisation supposée de la fille du prof. Italo Palmarini, morte il y a trois ans. Le professeur se sentit embrasser; tout le monde entendit le bruit du baiser et la voix enfantine qui disait : *Papa, papa*. Au cours de la quatrième séance, M. Balfour se mit à la place de M. Palmarini, qui n'était pas venu à la

réunion : il lui sembla que quelqu'un était à son côté et qu'une tête, couverte d'une longue chevelure, effleurait son visage. Pendant qu'il communiquait son observation aux assistants, tout le monde entendit le bruit d'un baiser : le médium s'écria du cabinet : « C'est l'enfant de l'autre soir ». M. Balfour dit alors, en se tournant vers l'entité qui s'était manifestée : « Ma chère petite, je ne suis pas ton papa, il n'est pas là aujourd'hui. » On entendit alors de nouveau la voix enfantine comme dans la première séance, dire : *Papa, papa!* la même la même voix répéta ensuite, mais cette fois à l'intérieur du cabinet : *Papa, papa!*

A ce moment, la voix même du médium continua d'un ton ému : Où est mon papa ? Où est-il ? Dites-lui que je suis venue... Oh, dites-le lui ! » La voix devient tremblante, les sanglots empêchent la parole. Un des assistants répondit à l'entité qu'on avertira son père, mais le médium dit de sa voix naturelle : « Elle est partie ».

La même manifestation eut lieu à la cinquième séance ; le professeur Palmarini, qui était présent, eut avec la personnalité de sa fille un petit entretien d'une nature tout à fait intime, qu'il est inutile de relater.

« Tels ont été les phénomènes les plus remarquables de ces séances », conclut M. Caccia » ; vingt-quatre personnes y assistèrent, toutes décidées à proclamer la découverte de la fraude, dans le cas où elle serait constatée.

J'ajouterai qu'on fouillait le médium au début de chaque séance et qu'on le plaçait ensuite dans une sorte de gros sac, confectionné tout exprès, et qu'on fermait au cou, aux mains et aux pieds. »

Ce compte rendu porte les signatures suivantes :

Mesdames Henderson, Bonazza, Caccia ; Mesdemoiselles Balfour et Williams ; Messieurs Balfour, Docteur Brunori, Bonazza, colonel Bartolomei, docteur Venanti, contre-amiral Cravosio-Anfossi, professeurs Caccia, Jahier, Moggia, Palmarini, Picchiani, Senarega.

Deux cas remarquables de clairvoyance.

Expériences de M. K. Funk avec Mme Pepper.

(*Light*, Londres, 1er avril 1905.)

Le Dr Isaac K. Funk, chef de la grande maison d'éditions Funk and Wagnalls, de New-York et Londres, et auteur de l'ouvrage *The Widow's mite*, dont la presse psychique s'est récemment occupée, vient de publier ce qui suit :

« Mes expériences personnelles avec les médiums ne furent pas toutes également intéressantes; je n'ai pas de peine à avouer qu'assez souvent elles n'ont pas été satisfaisantes : je dirai même qu'en bien des cas les phénomènes étaient évidemment produits d'une manière frauduleuse. J'ai pourtant été assez heureux pour examiner des médiums dont je n'ai pas pu m'empêcher de reconnaître les facultés supernormales, authentiques.

« Parmi ces médiums, je puis mentionner Mrs. Margaret Gauie, de New-York et Mrs. Pepper, de Brooklyn. J'ai expérimenté plusieurs fois avec Mrs. Pepper, en écartant toute possibilité de fraude et d'un jeu du hasard, ainsi que de l'intervention de la conscience subliminale ou d'une personnalité seconde; malgré cela, des phénomènes se produisirent, permettant de supposer la présence d'esprits désincarnés.

« Une de ces preuves m'a été fournie par le soi-disant esprit de ma mère, morte depuis longtemps. Cette preuve m'a été donnée dans l'église de Mrs. Pepper, après le sermon, quand elle avait déjà transmis des messages spirituels pour une douzaine de personnes. J'enfermai une lettre adressée à ma mère dans une enveloppe sur laquelle j'écrivis extérieurement une initiale, et à l'intérieur le mot : *Mère*. Je la plaçai alors sur la table, alors que Mrs. Pepper eut pris place dans sa chaire. Ma mère est morte il y a quarante ans, dans l'Ouest; il n'y a aucune probabilité, qu'en dehors de ma famille, quelqu'un connaisse à Brooklyn son nom et la maladie dont elle est morte. Mrs. Pepper prit la lettre, lut immédiatement le prénom de ma mère, en donnant la description avec un grand nombre de détails; elle ajouta que, chose curieuse,

ma mère semblait marcher comme si elle avait une seule jambe. Elle remarqua qu'elle le faisait évidemment pour fournir une preuve de son identité. Le médium me demanda alors si je savais pourquoi ma mère marchait de cette manière : je répondis : « Ne pourrait-elle pas me le dire elle-même ? » Un instant après, Mrs. Pepper dit que ma mère demandait « si je ne me souvenais pas de cette aiguille. » Effectivement, lorsque j'étais tout jeune homme, ma mère tomba d'une chaise et s'enfonça une aiguille dans le pied. L'aiguille était piquée dans le parquet, ce qui fit que la partie de l'aiguille où se trouve le chas s'enfonça dans le pied si profondément, qu'il fallut avoir recours à une pince pour l'en retirer. Il s'en suivit une paralysie du pied et de la jambe ; une semaine après, ma mère était morte. La question contenue dans ma lettre cachetée était la suivante : « Ma mère me dira-t-elle ce qui a causé sa mort ? » La lecture de la pensée peut sans doute expliquer un fait de cette espèce, mais la preuve de la possession d'une telle faculté reste toutefois excessivement intéressante.

« Une autre affirmation intéressante qui m'a été faite alors par Mrs. Pepper, c'est que ma mère n'était pas seule, qu'elle avait à son côté un enfant qu'elle appelait Chester et qu'elle disait être son petit-fils. Je ne me souvenais pas que ma mère ait eu aucun petit-fils ainsi nommé, et je partis de l'église ce soir-là, fermement convaincu que le prétendu Chester n'était qu'une des erreurs qui se faufilent si souvent au milieu des phénomènes les plus remarquables. Néanmoins, ayant fait à ce sujet une petite enquête dans ma famille, j'appris que ma mère avait réellement eu un petit-fils appelé Chester, qui était mort dans un âge fort tendre, il y a une vingtaine d'années, dans les Etats de l'Ouest, ce qui fait que je n'en avais pas reconnu l'identité.

« Je ne propose aucune explication certaine relativement à ce dernier phénomène. Je ne sais pas s'il s'agissait de l'esprit de ma mère ou non. Ce que je puis dire, c'est que ce phénomène a effectivement eu lieu. »

Le Gérant : AMÉDÉE PALMIER.

IMPRIMERIE Vve DURIF, 3, Rue Rochechouart, Paris.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15me Année — Mai 1905 — N° 5

La Personnalité

et les changements de personnalité

Par M. le Dr Charles Richet (1)

Mesdames, Messieurs,

J'ai l'intention de vous parler aujourd'hui de la personnalité et des changements de la personnalité. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est un sujet à la fois très difficile et très vaste. Vous m'excuserez donc, d'une part, si j'entre dans des détails psychologiques un peu délicats, et d'autre part si je ne peux faire qu'effleurer le sujet. En effet, l'étude de la personnalité touche à la psychologie tout entière ; à toute l'histoire de l'hypnotisme et à toute l'histoire du spiritisme ; de sorte que, pour traiter ce grand problème dans tous ses détails et avec tous les développements qu'il exigerait, il faudrait consacrer d'abord une très longue étude à la personnalité humaine normale, ensuite une étude aussi longue aux altérations pathologiques ou expérimentales de la personnalité.

(1) Conférence faite à l'Institut Général Psychologique de Paris, le 20 mars 1905.

Je ne pourrai donc ici vous présenter qu'un aperçu très sommaire. J'espère cependant que de cet aperçu résulteront des notions, je ne dirai pas tout à fait nouvelles, mais au moins précises sur ce qu'on doit entendre par la personnalité et les modifications de la personnalité.

Maintenant, j'entre tout de suite en matière, et, naturellement, je commencerai par la définition de la personnalité.

Cette définition ne laisse pas que d'être un peu ardue; car nous pouvons considérer la personnalité à divers points de vue : au point de vue métaphysique ou au point de vue simplement psychologique.

Nous laisserons de côté tout ce qui touche à la métaphysique. Autrement dit, nous n'essaierons pas de savoir jusqu'à quel point il existe un *substratum* spécial de la personnalité humaine, et quel est ce *subtratum*. Nous supposerons le problème résolu, et, sans nous demander quelle est l'essence même de la personne humaine, nous ne prendrons que les phénomènes par lesquels elle se manifeste, ce qui veut dire que nous étudierons la personnalité par les phénomènes de la personnalité.

Qu'est-ce qu'une personne humaine ? Profitant des ingénieuses analyses faites par les psychologues, nous dirons qu'elle semble constituée de divers éléments.

D'abord elle suppose la conscience. En effet, il n'y a pas de personnalité sans l'affirmation de l'existence du moi. Être une personne, c'est dire : *je*, *moi*. C'est affirmer sa propre existence. A ce point de vue, la personnalité se confond avec la conscience. Être une personne, cela veut dire qu'on est une conscience.

Mais ce n'est là qu'un premier élément, rudimentaire. Dans la personnalité, on trouve autre chose que l'affirmation de la conscience. Non seulement on a conscience qu'on est soi, mais encore on a conscience qu'on n'est pas autre. Avoir conscience d'être soi et de n'être pas autre, c'est là la personnalité.

Si vous voulez, nous accepterons, au moins pro-

soirement, cette définition de la personnalité. Nous dirons donc que nous avons une personnalité, parce que nous sommes une conscience qui se réfléchit, qui s'examine, qui s'étudie, et qui se distingue des autres.

Mais d'autres conditions encore forment cette personnalité : car les changements de personnalité, expérimentalement provoqués, vont nous montrer sous quelles modifications cette entité, qui nous paraît très simple, se désagrège et se dissocie. Nous verrons tout de suite que notre personnalité n'est pas un phénomène tout à fait simple ; car elle est constituée par certains éléments très divers.

Il y a d'abord un premier élément fondamental sans lequel la personnalité n'existe pas : c'est la mémoire. Si l'un de nous venait à perdre complètement la mémoire de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a entendu, sa personnalité aurait disparu ; il ne saurait plus son nom, sa patrie ; plus rien n'existerait pour lui que son état présent : c'est-à-dire quelque chose d'assez mal défini. En réalité, nous ne sommes nous-même parce que nous nous rappelons notre passé. Tout notre passé vit en nous, se répercute sur nous, nous donne la notion de nous-même, nous constitue un être spécial, distinct de tous les autres, et relie une chaine infinie, qui n'a de brisure dans aucun de ses anneaux, tout notre long passé au court moment présent.

Lorsqu'on est arrivé à un certain âge, on n'est pas une personne identique à celle qu'on était jadis au temps de l'enfance, de la jeunesse, de l'adolescence ou de l'âge mûr. Cependant, comme à aucun moment de cette longue période, il n'y a eu d'interruption psychologique entre les états précédents et l'état actuel, on dit qu'on est demeuré la même personne. Cela n'est pas tout à fait exact : car, si, faisant un retour sur nous-même, nous cherchons à nous figurer ce que nous étions jadis à vingt ans, à quarante ans de distance, nous constatons de telles différences en nous que nous avons peine, quelquefois, quand nous retrouvons les écrits ou les souvenirs du passé, à dire qu'ils

sont de la même personne. La loi, l'usage, la jurisprudence indiquent cette diminution progressive, et sans fissure, de la personnalité humaine ; car notre responsabilité du passé va en s'atténuant, à mesure que le temps avance. Il y a, comme disent les juristes, *prescription*, c'est-à-dire qu'au bout d'un certain temps, on n'est plus responsable de ce qu'on a fait jadis. En effet, il me paraîtrait assez inique d'être rendu absolument responsable de ce que j'ai fait il y a trente ans, car il s'est effectué en moi des modifications si profondes, souvenirs nouveaux qui se sont accrus en nombre incalculable, souvenirs anciens qui ont disparu, émotions, sensations et opinions tellement différentes, que vraiment la transformation a été complète. Ma personnalité est restée la même parce que je n'ai pas pu saisir le moment où elle s'est dissociée pour devenir une autre, et cependant cette personnalité d'aujourd'hui n'est pas identique à la personnalité d'autrefois.

Par là apparaît déjà, dès un premier examen, ce fait essentiel que la notion de la personnalité, qui paraît si évidente, est en réalité assez fragile, puisqu'elle est liée au temps ; puisque nous ne pouvons pas dire que nous, hommes d'un âge avancé, nous sommes les mêmes que nous étions jadis ou que nous serons, dans quinze, vingt ou trente ans.

Ainsi donc il est bien établi que la mémoire est le fondement même de la personnalité. Vous comprenez tout de suite que, du moment où cette chaîne est brisée, la personnalité par là même disparaît. Pour prendre un exemple en quelque sorte expérimental, puisque l'hypnotisme nous permet de produire des modifications artificielles de la personnalité, supposons une personne qui connaisse deux langues, le français et l'italien ; et admettons qu'à un moment donné cette personne ait complètement oublié la langue française, et ne puisse plus ni la parler ni la comprendre. Cette amnésie partielle, mais profonde, va modifier complètement et profondément sa personnalité ; et vraiment cette personne, qui ne parle pas du tout le

français, qui ne peut parler que l'italien, paraitra toute différente de la personne qu'elle était d'abord. Supposez en outre que vous ajoutiez d'autres amnésies à cette amnésie première, que vous provoquiez l'oubli de tout ce qu'elle a vu en France, de manière qu'elle ne se rappelle rien de ce qu'elle a fait, pensé ou écrit en France ; alors cette personne nouvelle sera absolument différente de l'autre : car, si on lui dit : « Vous êtes allée à Paris, à Rouen, à Marseille » ; elle répondra avec sincérité : « Non, je n'y suis jamais allée ; je n'en ai aucun souvenir ». Sa personnalité première sera donc, en quelque sorte, dédoublée, puisqu'il existera une amnésie totale portant sur un grand nombre de phénomènes. La chaîne, qui existe sans rupture chez les individus normaux, chez elle sera une chaine dont certains anneaux seront brisés. La personnalité sera désagrégée par l'amnésie.

La mémoire est donc un élément fondamental de la personnalité. Il faut la mémoire pour être une personne intégrale.

Mais la mémoire ne suffit pas ; on doit encore tenir compte des sensations. Ces sensations sont de divers ordres ; nous avons des sensations internes et des sensations externes. Il existe en effet des sensations qui nous viennent de nos viscères, qui nous font percevoir notre état viscéral d'une manière confuse, mais réelle cependant. C'est ce que les médecins, qui aiment beaucoup les mots grecs, ont appelé la *cénesthésie* ; à savoir la sensation générale que nous avons du corps, de notre estomac, de notre foie, de notre intestin, de nos reins, de notre cerveau même probablement. De chacun de nos viscères partent des sensations qui nous donnent la notion de l'être. Nous sommes nous-mêmes parce que nous avons ces sensations spéciales dont nous ne nous apercevons pas, mais qui réagissent certainement sur notre état intellectuel. Notre état intellectuel et notre personnalité sont sous la dépendance de ces sensations qui remontent perpétuellement vers les centres conscients.

Il existe aussi des sensations externes ; c'est-à-dire

la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher. Les phénomènes extérieurs provoquent en nous une série d'excitations multiples qui pénètrent au *sensorium commune*, qui vers lui remontent incessamment des extrémités périphériques, et qui nous donnent à chaque seconde et à chaque fraction de seconde la notion de notre existence. Pas une minute nous ne cessons de voir ce qui est devant nous, d'entendre les bruits qui vibrent autour de nous. Ainsi nos sens sont constamment éveillés et contribuent à agir sur notre conscience précisément par cette excitation perpétuelle.

Nous sommes différents de ce que nous étions et de ce que nous serons, parce que nos sensations actuelles, internes et externes, ne sont identiques ni à celles que nous avons reçues il y a un instant, ni à celles que nous recevrons dans quelques moments.

Un quatrième élément de la personnalité est l'effort musculaire. Nous savons que nous pouvons mouvoir les bras, fermer les yeux, nous lever, agiter la tête ; nous nous rendons compte que nous avons un corps et que nous pouvons remuer ce corps. Notre conscience agit sur nos muscles et le sait ; notre personnalité peut mouvoir nos organes, se déplacer dans l'espace ; et, en même temps qu'elle fait effort pour exécuter ces mouvements, elle a la notion de son effort ; notion qui est très précieuse, car elle nous révèle à nous-même l'état de notre âme et nous donne une notion claire de notre existence personnelle.

Vous voyez de quels éléments totaux résulte notre personnalité. Elle résulte d'abord et avant tout de la mémoire de notre existence passée ; puis elle émane de toutes les sensations qui nous parviennent, sensations de nos viscères, sensations du monde extérieur, conscience de l'effort et du mouvement musculaire.

Tels sont, en résumé, les éléments dont se constitue à peu près notre personnalité normale. Mais, avant d'entrer dans le détail des modifications de la personnalité par les phénomènes pathologiques ou par les expériences, voyons comment, même chez les individus

normaux, se peuvent observer des modifications de la personnalité.

En effet, notre personnalité se modifie à chaque instant et beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Je vous surprendrai peut-être en vous disant que nous tous, tels que nous sommes, nous subissons des changements de personnalité profonds, dont nous ne nous apercevons presque pas, mais qui n'en sont pas moins réels.

D'abord le monde extérieur exerce sur nous une grande influence. Il n'est pas besoin d'être grand psychologue pour savoir qu'on n'a pas le même état d'âme, autrement dit qu'on n'est pas le même individu, par un beau soleil brillant ou par un temps pluvieux. Nos idées s'assombrissent dans l'obscurité : le voyageur, qui chemine solitaire la nuit dans une forêt épaisse, n'a pas la même mentalité que s'il se promène dans une prairie au grand soleil par un beau jour de printemps.

Certain proverbe dit que l'habit ne fait pas le moine. Ce proverbe n'est pas absolument vrai : car, à revêtir certain costume, on s'affuble en même temps plus ou moins du caractère général de ce costume. Le professeur qui a revêtu la robe et la toque, le magistrat qui a pris l'hermine, affectent tout naturellement dans leurs allures un caractère de gravité qui dépend du costume revêtu. Même quand ils sont seuls, ils n'ont pas les mêmes allures avec ou sans costume. L'officier en grand uniforme militaire n'a pas les mêmes sentiments que lorsqu'il est habillé en civil. Pour prendre un exemple que des psychologues ont analysé avec beaucoup de finesse, lorsque les femmes revêtent un costume masculin, cela leur donne des idées un peu masculines ; elles sont elles-mêmes, bien entendu, mais leur personnalité féminine se trouve aussitôt modifiée ; il leur pousse, pour ainsi dire, des idées masculines, avec changement dans la manière de se tenir, de parler et probablement de penser.

Vous voyez à quel point l'influence du costume est prépondérante sur la direction des idées, puisqu'il

suffi à une femme, qui est tout à fait femme, de prendre un vêtement d'homme pour modifier sa manière d'être, et cela sans aucune tare pathologique, sans aucune trace d'hystérie ou de maladie, par le seul fait d'un changement extérieur dans les sensations qui l'entourent.

Il n'est pas toujours besoin de sensations extérieures. La seule imagination modifie la personnalité. Lorsqu'un auteur dramatique fait parler différents personnages, il entre, comme on dit vulgairement, *dans la peau* de ses personnages. Il peut faire parler à son gré une petite fille ou un vieillard. Lorsqu'il peint Shylock ou Harpagon, il prend l'âme d'un marchand juif ou d'un avare ; s'il fait parler César, Brutus ou Antoine, il entre dans l'âme de ceux qu'il fait parler, et devient tour à tour César, Brutus ou Antoine. Les grands artistes sont ceux qui pénètrent le mieux dans l'âme des personnages qu'ils représentent. Vous savez avec quel art Victor Hugo fait parler les tout petit enfants ; il semble alors qu'il ait pris lui-même une âme d'enfant, et qu'à ce moment sa personnalité ait changé.

Dans l'*Avare*, de Molière, maître Jacques demande à Harpagon : « Est-ce à votre cocher ou à votre cuisinier que vous désirez parler ? » Et suivant sa réponse, il prend le costume tantôt du cocher, tantôt du cuisinier. Il a un langage et des idées différentes suivant qu'il est revêtu de la casaque du cocher ou de la veste blanche du cuisinier.

Si la personnalité se désagrège même à l'état normal, combien ne sera-t-elle pas modifiée par des influences physiologiques ou pathologiques ? Il suffit, j'en appelle à votre expérience, d'avoir fait un bon dîner, sans même avoir consommé une quantité exagérée d'alcool, pour qu'aussitôt toutes les idées changent. On voit le monde en rose. Toutes les difficultés sont levées ; tout sourit. On est dans un état d'esprit tout à fait différent de l'état morose qui précédait ce joyeux repas. On est devenu vraiment une autre personne, et cependant la personnalité est restée

la même en ce sens qu'on affirme toujours son moi et qu'il ne s'est commis aucune brisure dans cette longue chaine de la mémoire. Mais de fait la personnalité se modifie à chaque instant. Elle n'est plus la même quand on a mal aux dents, quand on souffre d'une gastralgie, quand on a mal dormi. Nous subissons l'influence de toutes les sensations qui nous viennent de nos organes.

Donc, en définitive, notre personnalité est très changeante.

Après avoir montré à quel point elle est multiple, même chez les individus qui n'ont aucune tare morbide, et qui poursuivent normalement le cours d'une évolution psychologique irréprochable, nous allons voir comment, dans certaines conditions spéciales, elle peut se modifier plus profondément encore.

Nous devons d'abord mentionner les histoires remarquables qui ont été données de modifications de la personnalité survenues spontanément. Il est un cas célèbre, connu sous le nom du cas de Félida, qui a été observé par Azam de Bordeaux il y a quelque trente ans. Quoique le cas de Félida ne soit pas isolé, il mérite une mention spéciale, car il a été très bien analysé. Félida avait pour ainsi dire, deux existences complètement distinctes ; et elle avait oublié, dans chacune de ces existences, son existence antérieure. Tantôt, c'était une personne très vive et très active ; tantôt, c'était une personne endormie, engourdie, pouvant à peine mouvoir ses membres, ayant très peu d'idées et d'intelligence. Dans le premier état, que nous appellerons l'état A, elle ne se rappelait pas du tout ce qu'elle avait fait ou ce qu'elle avait pensé dans l'état B ; il semblait alors que ce fussent deux personnes absolument différentes. Félida A et Félida B n'avaient aucun rapport entre elles, puisque la mémoire ne reliait pas ce que les deux personnalités en lesquelles elle se dissociait avaient pensé ou exécuté.

Supposez un instant — et c'est une manière de *schéma* que je prendrai pour exemple — que vous

ayiez oublié complètement ce que vous avez fait hier, et que demain vous n'ayiez plus aucun souvenir de ce, que vous avez fait aujourd'hui, tout en vous rappelant parfaitement ce que vous avez fait hier. Ou, en d'autres termes, admettons que vous ayez une conscience pour les jours pairs et une autre conscience pour les jours impairs de votre existence. Il semblera alors à tout le monde que vous serez deux personnes absolument différentes, puisqu'elles ne retentissent plus l'une sur l'autre. Elles ont chacune leurs pensées, leur mentalité, leurs actes différents : elles sont donc comme étrangères l'une à l'autre. Si je ne me souviens pas que je suis allé à Lille hier, ce n'est pas *moi* qui y suis allé ; si demain je ne me souviens pas que j'ai eu l'honneur de parler devant vous aujourd'hui, ce serait comme si une autre personne y avait parlé. La notion de notre personnalité continue n'existe que parce que nous avons la mémoire ininterrompue de nos actes, et si, comme dans le cas remarquable de Félida, il y a oubli complet de tout ce qui s'est produit dans une période A, tout se passe comme s'il s'agissait de deux personnes absolument distinctes : l'une, qui est celle des périodes A ; l'autre, qui est celle des périodes B. On aura beau dire à la première : « Ne vous rappelez-vous pas que vous étiez là hier : voyez les preuves que je vous donne », elle vous répondra : « Non, ce n'est pas moi » et, comme elle se croira dans son bon sens, et qu'elle n'aura conservé aucun souvenir, elle rectera entêtée de son opinion de par la force de cette amnésie systématique.

Ces cas de double personnalité sont très intéressants et même souvent très dramatiques. Les dramaturges, les poètes, les romanciers ont souvent exploité ce phénomène pathologique, et avec raison, car il peut être fécond en incidents dramatiques. En ce moment, dans une revue très répandue, que vous avez avez probablement tous eue entre les mains, « *Je sais tout* », se publie un curieux roman de Jules Claretie qui porte sur un cas de double personnalité. Il s'agit d'un mari qui, peu après son mariage, a complètement

oublié tout ce qui vient de se passer. Il ne reconnaît plus sa femme, et, quand celle-ci vient chez lui, il lui dit : « Madame, que venez-vous faire ici ? je ne suis pas marié : vous êtes une étrangère ». Vous pouvez imaginer les intéressantes péripéties qui découlent de cette situation, vraiment dramatique.

Les cas de double personnalité s'expliquent par l'amnésie, et il n'est pas besoin d'en chercher une autre explication. Ce ne sont pas là des phénomènes merveilleux ou surnaturels ; c'est une simple amnésie. Cependant, ce n'est pas une amnésie totale ; elle est partielle, localisée, systématique. Remarquez, en effet, qu'elle ne peut pas porter sur l'ensemble de nos souvenirs ; car, si la mémoire de tout notre passé avait été abolie, nous ne serions plus que des brutes, incapables de rien connaître et de rien comprendre. Il ne peut donc être question que d'amnésies relatives, portant sur certains souvenirs et entraînant un commencement de dissolution de la personnalité.

Je pourrais vous citer encore beaucoup d'autres cas analogues de dédoublement *spontané* de la personnalité ; mais il me paraît plus important d'étudier ce même phénomène, quand il est *provoqué* expérimentalement par l'hypnotisme. J'espère que vous comprendrez ainsi par quelles transitions insensibles nous passons du phénomène élémentaire, qui est la variation de la personnalité chez les individus normaux, au dédoublement systématique de la personnalité que nous voyons apparaître dans certains cas pathologiques spéciaux.

J'avais cru jadis avoir fait une petite découverte intéressante en montrant que sous l'influence de l'hypnotisme on pouvait provoquer artificiellement des changements profonds de la personnalité : mais je me suis aperçu plus tard que cette découverte n'était pas de moi. En effet, les anciens magnétiseurs, du commencement du XIXe siècle, avaient fait là-dessus des expériences. Cependant, si vous me le permettez, je me reporterai à mes expériences en vous rappelant que

c'est d'abord à Puységur, puis à Deleuze, puis à Braid, puis à Durand de Gros que sont dues en réalité ces expériences. Je n'ai fait que leur donner quelque développement dans certains points spéciaux, en sorte que, si je vous cite mes expériences, c'est parce que je les connais mieux, ce n'est nullement parce que je dédaigne ou que j'ignore les expériences bien antérieures, assez analogues, qui avaient été faites quarante ou cinquante ans auparavant et qui avaient donné à peu près les mêmes résultats.

Or, si nous analysons les phénomènes de l'hypnotisme, nous voyons qu'ils sont caractérisés essentiellement par des amnésies. Je vous ai dit que ce qui caractérise la personnalité, c'est la mémoire : il n'est donc pas étonnant que, puisque l'hypnotisme dépend principalement de l'amnésie, nous puissions dans cet état observer facilement des changements de personnalité.

Mais l'hypnotisme n'est pas seulement caractérisé par l'amnésie. Il y existe encore un élément qui n'a rien d'extraordinaire, puisque nous le retrouvons dans le rêve, qui ressemble tant à l'hypnotisme : c'est ce que l'on peut appeler l'état de crédulité. Ce qui caractérise le rêve, c'est que les choses les plus invraisemblables sont acceptées par nous sans résistance. Nous sommes devenus tellement crédules que toutes les images qui se présentent à notre intellect, si absurdes qu'elles soient, sont reçues comme réelles sans difficulté. On nous montrerait que nous sommes devenus Brutus ou Attila que nous n'en serions nullement surpris : pas plus que d'être changés en crocodile ou en perroquet. Même nous continuons notre rêve en voyant nos amis transmutés dans les formes les plus hétéroclites et les plus contradictoires sans que cela provoque le moindre sentiment de surprise et de doute. Nous sommes devenus *crédules* et, pour employer une expression qui a eu une très heureuse fortune, *suggestibles*.

On comprend bien pourquoi dans le rêve la suggestion a tant de force : c'est parce que, d'une part, nous sommes dans un état de partielle amnésie ; et

d'autre part, parce que nous n'avons plus la notion du monde extérieur, devenu presque inaccessible à nous. Les phénomènes extérieurs n'ébranlent plus nos sens ; et nous n'avons plus, pour rester dans la réalité, le soutien de ces excitations sensorielles perpétuelles qui maintiennent notre conscience dans un état stable sans permettre l'envahissement par le rêve.

Chez les individus hypnotisés, le rêve submerge tout. Ils se meuvent dans un rêve vécu : ils ont l'air d'être normaux et éveillés, et en réalité ils rêvent ; ils ont en toute intensité l'état de crédulité et d'amnésie du rêve ; de sorte que, lorsqu'on leur dit une phrase avec une certaine autorité, ils croient tout ce qu'on veut leur faire croire. On leur dit : « Vous êtes changé en perroquet ». Ils se croient changés en perroquets, et cela sans étonnement et sans résistance.

Je me souviens d'avoir fait, il y a bien longtemps, sur l'un de mes amis cette expérience. Je lui ai dit : « Te voilà changé en perroquet ». Il murmure alors, après quelques instants de réflexion : « Faut-il que je mange le grain qui est dans ma cage ? » Cela indique à quel point il est entré *dans la peau* du personnage. Notez, comme phénomène bien curieux, cet emploi du mot *je*. Sa personnalité n'avait pas disparu ; il avait conscience de lui-même, et il disait : « *ma* cage..... faut-il que *je* mange ? » Voilà donc un changement de personnalité identique à celui qu'on rencontre dans le rêve. Car, dans un rêve, on peut croire qu'on est changé en perroquet, et cependant la personnalité n'a pas disparu : elle s'est transformée ; on est un perroquet, mais on est encore une personne.

On peut provoquer, chez les individus hypnotisés, de curieux changements de personnalités en créant des types imaginaires, comme en inventent les auteurs dramatiques ou les romanciers, en prenant l'exemple d'une petite fille, d'une vieille femme, d'un prêtre, d'un général. C'est ce que j'ai appelé l'*objectivation des types*. Souvent alors, l'amnésie est complète : tous les souvenirs du passé qui se rattachent à la personnalité antérieure ont disparu, les personnes hypnotisées ne

se rappellent plus qu'elles portent tel nom : qu'elles s'appellent Jules, Jean, Jacques ; elles savent uniquement ceci : c'est qu'elles sont un général, une petite fille, une vieille femme. Alors, la comédie, si c'est une comédie — nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser de ce mot de comédie — est extraordinairement vivante. Quand on a assisté à de pareilles scènes, on est stupéfait de la souplesse, de la merveilleuse adaptation de ces individus hypnotisés, qui entrent avec une réalité saisissante dans la vie du nouveau et imaginaire personnage. Ce n'est pas cependant de la comédie ; car il n'y a là rien de volontaire, et le changement de personne est lié fatalement à une amnésie systématique, partielle, qui respecte certains souvenirs, et en laisse subsister d'autres, parce qu'à ce moment il y a une véritable amnésie et en même temps tous les souvenirs se rattachant à ce cas spécial revivent.

Je me souviens encore de l'étonnement que j'ai éprouvé lorsqu'après que j'eus dit à une femme que j'avais endormie : « Vous voilà changée en vieille femme », un de mes amis lui demanda : « Eh bien, ma bonne dame, comment allez-vous ? » — « Hein ? fit-elle. » — « Comment allez-vous ? » — « Hein ? Parlez plus haut, je n'entends pas bien ». Elle avait immédiatement pris de la vieillesse un de ses aspects extérieurs les plus extraordinaires. Et cette subite adaptation était d'autant plus intéressante qu'on faisait pour la première fois une expérience d'objectivation sur elle. Il s'agissait d'une femme inculte, très naïve, qui n'avait réfléchi à rien, et qui, dans les manœuvres hypnotiques auxquelles elle se soumettait, restait dans un état absolument passif. Or, dans l'expérience que je mentionne ici, immédiatement elle avait pris de la vieillesse le caractère qui lui paraissait le plus saisissant, la surdité. Et cette transformation avait été si subite, qu'il m'avait fallu un instant pour en comprendre la cause.

J'appellerai maintenant votre attention sur certaines circonstances curieuses qui se présentent dans ces cas

de dédoublement provoqué de la personnalité. En effet, le nouveau personnage créé peut heurter les sentiments naturels de la personne à laquelle elle se substitue, de sorte que le nouveau venu est en complet désaccord avec l'ancien individu. On peut ainsi espérer savoir si, dans ces changements de personnalité, c'est seulement l'apparence, la forme extérieure qui change, ou bien si les racines profondes de l'être sont touchées, en dissentiment avec tout ce qui est la conscience intime et les convictions les plus chères.

Il se produit dans ce cas une dissociation très intéressante à étudier. Or, j'ai fait cette expérience sur la personne inculte dont je vous parlais tout à l'heure : je savais qu'elle avait eu jadis certains différends avec un pâtissier qu'elle détestait cordialement. J'ai imaginé alors de la transformer en ce pâtissier même, pour voir ce qu'elle dirait de son premier personnage et essayer de la mettre en conflit avec elle-même. Le spectacle fut vraiment très curieux. Elle disait du mal d'elle, avec une habileté extrême, sans trop se charger, aussi prudemment que, lorsque, étant en face de nous-mêmes et que nous ne nous avouons pas en toute franchise nos défauts ou nos erreurs, observant même dans notre plus intime pensée, une véritable hypocrisie. Or, Virginie, étant transformée en ce pâtissier, disait d'elle-même : « Elle est insupportable : elle m'a répondu avec violence ». Mais elle se gardait bien de dire quoi que ce soit qui pût la faire paraître sous un trop mauvais jour.

Dans Braid, on trouve l'histoire d'un individu *teatotaller*, qui, dans son état normal, était d'une sobriété extrême. Braid a imaginé de lui donner, sous l'influence de l'hypnotisme, l'idée qu'il s'était enivré. On assistait alors chez cet individu à un conflit extraordinaire entre ses anciennes idées et l'état d'ivresse apparente où la suggestion l'avait mis.

Dans d'autres cas, nous voyons des modifications de la personnalité, soit provoquée par le somnambulisme, soit spontanées, qui deviennent très tenaces et se prolongent pendant très longtemps. Les deux per-

sonnes mises ainsi en présence conçoivent alors l'une pour l'autre une violente haine. Un médecin américain. Morton Prince, a décrit le cas d'une demoiselle, Mlle de Beauchamp. qui. dans un de ses états hypnotiques, était une personne très sage, très modeste, très réservée, tandis que, dans l'autre état hypnotique, — pour lequel elle avait pris le nom de Sally — elle était au contraire, insupportable, pétulante, espiègle, bruyante. Dans cet état, elle ne cessait de faire des farces terribles à Mlle de Beauchamp, qu'elle détestait : elle lui plantait des épingles dans son lit, en sorte que Mlle de Beauchamp, revenue à son état normal, se couchait sans défiance, elle se piquait jusqu'au sang. Elle connaissait l'aversion de Mlle de Beauchamp pour les serpents et les grenouilles ; un jour, elle eut l'idée de lui envoyer par la poste une boite contenant cette désagréable surprise : Mlle de Beauchamp ouvrit la boite, ne se doutant pas que c'était elle-même qui s'était adressé ce funeste présent. Les serpents se répandirent dans la chambre et lui causèrent une telle frayeur qu'elle en eut une attaque de nerfs et une crise hystérique qui ne dura pas moins de quinze jours.

Vous voyez que ces dédoublements de la personnalité ne sont pas toujours innocents, surtout quand, entre les deux personnages qui se dégagent de la même personnalité, se développe une irrémédiable hostilité. Les romanciers ont exploité avec profit cet étrange phénomène ; et vous avez peut-être lu un livre des plus intéressants intitulé : *Le cas étrange du docteur Jekyll*, roman qui a été traduit en français, et dans lequel ce dédoublement de la personnalité en deux personnes hostiles conduit à des résultats dramatiques tout à fait remarquables.

Ces changements de personnalité survenus sous l'influence de l'hypnotisme vont si loin, que j'ai pu faire une expérience simple et intéressante, qu'on pourrait appeler l'épreuve *graphologique*. On transforme un sujet hypnotisé en avare, en prodigue, en petite fille, en vieille femme. On le fait, dans ses divers

états, écrire quelques lignes : on retrouve alors dans les diverses écritures, les caractères graphologiques qui sont liés à ces diverses personnalités. Nous avons publié quelques-uns de ces graphismes ainsi obtenus, et nous nous sommes adressés à des graphologues compétents ; ils n'ont pas hésité à reconnaître à ces écritures les caractères essentiels de l'avare, du prodigue, de la petite fille. J'ajoute qu'aucune simulation ici ne peut être invoquée, parce que cette expérience était alors faite pour la première fois, et que la personne qui en était le sujet, un de mes jeunes amis, maintenant docteur médecin, à ce moment-là ne connaissait nullement la graphologie. On doit donc supposer, — et cela est tout à fait en faveur de la réalité objective de la graphologie, — qu'à certains états d'esprit, à certaines formes mentales sont liés aussi certaines caractères de l'écriture, puisqu'en changeant la personnalité on provoque des changements caractéristiques de l'écriture.

Nous devons aborder d'autres formes du changement de la personnalité. Elles présentent un intérêt spécial au point de vue des doctrines spirites, qu'elles semblent faites pour appuyer ; car vous concevez que, dès qu'une personnalité nouvelle vient apparaître, il semble qu'on assiste à la genèse et au développement d'un être différent de nous-même.

Or, pour expliquer que ces personnalités nouvelles ont pu, à un premier et très superficiel examen, être prises pour des entités réelles, complètement différentes de nous-mêmes, il suffit que cette personnalité nouvelle en se manifestant ne laisse pas disparaître notre personnalité première, qui persistera, malgré le développement de l'autre. Jusqu'à présent, nous avons vu que les diverses personnalités d'un même individu sont succesives, chez le même individu : que la personne A paraît pendant un certain temps, puis la personne B pendant un autre temps : mais que l'une succède à l'autre, de sorte que, si nous changeons, par l'hypnotisme, quelqu'un en vieille femme ou en petite fille,

il ne s'imagine pas être double. La personnalité qui se montre est unique, et il n'y a qu'une petite fille, une vieille femme. Au contraire, dans le cas que je vais vous mentionner, il y a coexistence de la personnalité nouvelle qui apparaît. C'est comme si — je ne crois nullement que cette explication physiologique soit exacte ; je vous la donne seulement comme schéma pour simplifier — nous avions deux cerveaux opérant chacun d'une manière indépendante, un cerveau droit concevant notre personnalité ordinaire, et un autre cerveau, cerveau gauche, par exemple, évoluant pour son compte, à sa manière, avec sa personnalité spéciale : de sorte que l'individu, au lieu d'être *successivement* double est *simultanément* double.

Des cas très nombreux et absolument authentiques de ces personnalités nouvelles simultanées sont donnés par ce qu'on appelle l'écriture automatique. Lorsqu'ils prennent à la main une plume ou un crayon, certains individus, dits médiums, peuvent en toute bonne foi écrire de longues phrases sans se rendre aucunement compte de ce qu'ils écrivent ; et en même temps ils peuvent continuer la série de leur existence psychologique.

Supposez, par exemple, qu'au moment même où je vous parle, alors que toute ma pensée est appliquée à suivre un raisonnement dans tous ses développements logiques, supposez, dis-je, qu'à ce moment même, sans que cela retentisse sur mon discours, ma main écrive des phrases tout à fait différentes de mes paroles et poursuive quelque roman absolument étranger à tout ce je dis : il y aura là un dédoublement, et non un changement de ma personnalité.

Beaucoup de ces médiums paraissent vivre parfaitement d'une vie normale ; à aucun moment, ils ne perdent connaissance. Cependant, tout en restant conscients, ils pensent, à certains moments de leur vie, à créer toute une série de pensées, qui n'ont aucun rapport avec leur conscience normale, systématiquement coordonnées et paraissant se rattacher à une autre personne, d'après les lois de la plus parfaite

logique. Il semble vraiment, alors, qu'une autre personne soit intervenue, de sorte que l'erreur colossale des spirites est très facile à comprendre. Elle est même, dans une certaine mesure, excusable, par suite de l'ignorance profonde où nous sommes des ressources presque infinies de l'intelligence et de la malléabilité de la conscience. Les spirites disent : « C'est Aristote qui a écrit ces belles phrases de métaphysique ; car le médium lui-même est une personne grossière, naïve, inculte, qui ne connaît rien de tous ces sublimes concepts, et qui continue à causer avec nous, s'intéressant aux moindres détails de tout ce qui se passe, riant, conversant, discutant. Comment lui serait-il possible de remplir des cahiers avec des rêves de très haute métaphysique, presque digne d'être signée par Aristote, qui prétend en être l'auteur ? »

C'est là une explication tellement simple, qu'on peut lui reprocher d'être simpliste. Et en vérité, pour me faire croire qu'Aristote est revenu parmi nous, il me faudrait de bien autres preuves !

Dans certaines occasions, qui ne sont pas rares, ce n'est pas seulement une personne qui apparaît, mais bien deux personnes, ou même davantage. On a donné des exemples d'écriture automatique obtenue simultanément avec l'une et l'autre main, comme s'il y avait deux personnages nouveaux, chacun ayant ses goûts, son style, sa personnalité particulière. Et cependant le médium, qui écrivait de l'une et de l'autre main, poursuivait en même temps une conversation différente. Mais vraiment, pour un psychologue, ces phénomènes n'ont que l'apparence du surnaturel. Ils nous prouvent la souplesse prodigieuse de l'intelligence humaine, ce mystère des mystères, et la coexistence possible de diverses consciences simultanées.

Au début de cette étude je vous ai dit que la personnalité avait pour principal élément la mémoire et la conscience de certaines sensations. Pourquoi supposer que cette conscience soit unique ? et que la mémoire ne reconnaisse qu'un seul centre psychologique autour duquel vont graviter les souvenirs du

passé ? Ne pouvons-nous pas admettre qu'il existe dans le cerveau des *consciences inférieures* qui ne vont pas jusqu'à la conscience supérieure, laquelle totalise les sensations et les souvenirs, tandis que les consciences inférieures, celles qui ne réveillent que certains souvenirs et certaines sensations, peuvent avoir, à un moment donné, conscience d'elle-même et par conséquent constituer des personnalités bien distinctes ? Certes, ces personnalités inférieures ont parfois assez bonne apparence : elles écrivent des phrases systématiques dans un ordre logique, avec une rigoureuse série de déductions assez habiles, en sorte qu'il semble que ce soit une vraie personne qui soit là. Mais ce n'est qu'une apparence et je n'oserais parler de leur réalité.

De telles personnalités évoluent souvent ainsi, simultanément avec la personne normale, pendant de longues années : on en pourrait citer un certain nombre de cas célèbres. Pourtant, je ne vous parlerai que de deux de ces cas — car le temps ne me permet plus d'être très long — le cas de mistress Piper, si bien observé par Richard Hodgson, et le cas de Hélène Smith, observé d'une manière admirable par mon collègue et ami, M. Flournoy, de Genève.

Dans le cas de mistress Piper, le premier personnage était un médecin français, répondant au nom bizarre de Phinuit. Je ne traiterai pas ici la question de la *clairvoyance*, qui était parfois très remarquable chez ce Phinuit ; pour le moment, il s'agit d'autre chose, c'est de savoir si réellement Phinuit avait une existence personnelle. Or, cela me paraît très invraisemblable. En effet, ce médecin français ne parlait pas le français ; il disait d'abord deux ou trois mots, comme par exemple : « Vous êtes un bon garçon » ; et c'était tout ce qu'il savait de notre langue, si j'en puis juger par la conversation que j'eus avec lui. Mais ensuite, lorsqu'on lui demandait pourquoi lui, médecin français, ne parlait pas français, Phinuit donnait une raison que vous ne trouverez peut-être pas excellente : il prétendait qu'étant forcé d'exercer la médecine à

Metz où il y avait tant d'Anglais, il avait fini par oublier le français.

De même, M. Maxwell raconte qu'une personnalité quelconque ayant oublié son propre prénom, on lui demande : « Mais comment, puisque vous dites que vous êtes un tel, ne savez-vous pas votre prénom ! » Elle trouve alors une raison aussi bonne que celle de Phinuit ; et répond : « Au paradis on oublie bien des choses ! »

Vous serez, je pense, d'accord avec moi pour penser que l'objectivité de ces personnes me paraît chose bien fragile.

Une autre personnalité bien étrange est apparue spontanément et soudainement chez mistress Piper. Elle est connue sous le nom de Georges Pelham. L'histoire de Georges Pelham incarné en mistress Piper, est singulièrement instructive ; on y trouve des faits de clairvoyance remarquables qui ont été étudiés d'une manière approfondie par mon savant ami, sir Olivier Lodge, et sur lesquels des volumes ont été publiés. Georges Pelham était un jeune Américain, mort depuis un an, et que mistress Piper connaissait à peine. Un jour, Phinuit déclare qu'il allait faire place à Georges Pelham, et, en effet, Georges Pelham est venu s'incorporer dans l'esprit de mistress Piper. Cette personnalité a présenté des phénomènes de *lucidité* tout à fait extraordinaires : les amis et les parents de Georges Pelham sont venus voir mistress Piper et ont reçu, lorsqu'elle était transmutée en Georges Pelham, confidence d'une série de faits que certainement leur fils ou leur ami était seul à connaître, faits que mistress Piper n'avait jamais pu savoir.

Le détail de ces récits curieux m'entraînerait hors de mon projet ; je veux simplement vous dire qu'il serait bien imprudent et bien déraisonnable d'attribuer, comme le font les spirites, une réalité personnelles à ces forces de l'intelligence humaine dédoublée. Au contraire, ne vous ai-je pas montré la série de transitions insensibles qu'on peut observer entre le

dédoublement de la personnalité normale, les altérations pathologiques et hypnologiques de la personnalité, et enfin cette production de personnalités simultanées, systématiques, qui, malgré leur apparence merveilleuse, ne me paraissent pas être autre chose que la désintégration d'une seule conscience humaine ?

Le cas d'Hélène Smith a été observé par M. Flournoy et racontépar lui dans un des livres les plus intéressants qui aient été écrits : *Des Indes à la planète Mars*. On trouve dans cet ouvrage des faits qui témoignent de la vraiment stupéfiante puissance de l'intelligence humaine. Hélène Smith, dans les modifications à demi-spontanées, à demi-provoquées par l'hypnotisme, de sa personnalité, s'imaginait être, soit *successivement*, soit *simultanément* — mais peu importe — des personnes tout à fait différentes. C'était d'abord un nommé Léopold, qui n'était autre que Joseph Balsamo, ou Cagliostro, dont elle avait lu l'histoire dans le célèbre roman d'Alexandre Dumas; puis un prince indien dont elle avait retrouvé le nom dans un livre très ignoré qui traitait de l'histoire de l'Inde; puis Marie Antoinette; et en quatrième lieu — ce n'était pas le moins extraordinaire de ces divers personnages — un habitant de *la planète Mars*. Ce planétaire décrivait d'une manière fantaisiste, mais non pourtant avec plus de fantaisie que ne pourrait le faire un écrivain doué de quelque imagination, les mœurs et les figures des habitants de Mars. N'oublions pas de mentionner un des phénomènes caractéristiques de cette personnalité martienne d'Hélène Smith, c'est qu'elle employait un langage spécial, prodigieusement compliqué, une langue vraiment nouvelle, en sorte qu'il existe maintenant, pour l'ébahissement des philologues, une langue *martienne*, qui n'a été parlée, il est vrai, que par une seule personne, par le martien qui était en Hélène Smith; mais enfin une langue véritable, avec un vocabulaire, une grammaire et un dictionnaire, a été forgée de toutes pièces par cet admirable cerveau humain, avec une rapidité inconcevable. Et en même temps Marie-Antoinette et Léopold étaient là ; Léopold qui, se rappelant

les romans d'Alexandre Dumas, était un admirateur de Marie-Antoinette, indiquait par le doigt qu'il pouvait toujours contrôler tout ce que disaient soit Marie-Antoinette soit l'hindou, soit le martien; car ces deux personnalités étaient simultanées; et, en même temps que Marie-Antoinette parlait, par des mouvements du doigt et de la main, Léopold révélait sa présence. Il n'était jamais absent, même quand le martien et le prince hindou étaient là: et il trouvait moyen d'expliquer, de contrôler et de juger tout ce que faisaient les autres personnages.

Quant à croire à la réalité de ces incarnations, il faudrait avoir une foi un peu naïve. Ai-je besoin de vous dire que la savante et perspicace analyse de M. Flournoy établit qu'il ne s'agit là que des désintégrations de la conscience.

*
* *

Maintenant je voudrais, avant de terminer, non pas faire la théorie de la personnalité humaine, ce qui dépasserait ma compétence, mais examiner rapidement jusqu'à quel point ces transformations de la personnalité sont réelles ou simulées. Je me hâte de vous dire que je ne vois vraiment de solution satisfaisante à la question; car ces tranformations me paraissent être à la fois *feintes* et *réelles*.

Elles ont le fond de simulation et de comédie qui persiste toujours en nous. Si véridiques, si francs, si loyaux que nous soyions, il existe toujours en nous-mêmes une certaine part de comédie. Malgré nous, nous sommes à la fois témoins et acteurs de nos actes. En même temps que nous agissons, nous sentons qu'il y a en nous quelqu'un qui nous observe et qui nous apprécie, en sorte que nous ne sommes jamais absolument et complètement sincères. Lorsqu'une personne est dans un état de violente colère, on pourrait au premier abord la croire complètement emportée hors d'elle et ayant perdu toute conscience d'elle-même. Il n'en est rien. Malgré sa colère, il

reste toujours en elle cette personne quelqu'un qui se voit, qui se juge, qui se connaît, qui s'apprécie, et qui est toujours plus ou moins en état, sinon d'arrêter, au moins de connaître les actes désordonnés auxquels se livre

De même chez les individus qui paraissen, en état d'amnésie systématique complète, l'amnésie n'est pas aussi radicale qu'ils veulent le faire croire, et qu'ils le croient. Le changement de personnalité, quelque bien jouée que soit la scène, n'est pas absolument et complètement sincère. Il a toutes les apparences de la sincérité; il est même, si l'on veut, sincère puisque l'impulsión est irrésistible, et involontaire, que le mensonge suppose la volonté. Mais, par derrière toutes ces personnalités qui se manifestent avec éclat, vit et pense une personnalité beaucoup plus profonde, celle que nous n'apercevons jamais, qui est en nous, qui pèse tous nos actes, qui peut donc les rectifier, et à un moment donné nous arrêter sur une pente fatale.

Je vous ai cité le cas de Sally, qui faisait des niches à Mlle de Beauchamp. Oui certes, mais elle ne serait pas allée jusqu'à la faire mourir. De même, si, sous l'influence de la suggestion, on peut provoquer des apparences de crime, on n'obtient jamais, ainsi qu'on l'a dit spirituellement, que des *crimes de laboratoire*, non des crimes réels. On dit à un individu hypnotisé : « Voici un couteau, vous allez tuer votre ami. » Il prend le coupe-papier et fait le geste homicide, mais, par devers lui, il sait parfaitement que ce geste ne fera pas couler le sang et n'entraînera pas la mort de celui qu'il aime. Ce n'est donc pas un un assassinat: ce n'en est que la figuration. Tous ces actes des hypnotisés, si irrésistibles, si impulsifs qu'ils soient, ne vont jamais au fond de l'être; ce sont des *comédies sincères*, si l'on peut employer ces deux mots qui semblent jurer entre eux.

Tous ces phénomènes nous montrent que ce que nous appelons la conscience humaine, la personnalité humaine, phénomène qui à première vue est tout à

fait élémentaire et ne paraît pas comporter de contradiction, est beaucoup plus compliqué qu'on ne pense. Savoir que l'on est soi et non pas un autre, parce que l'on a conscience des phénomènes vibratoires qui nous entourent, il semble que rien ne soit plus simple. Mais en réalité cette notion est extrêmement complexe, aussi complexe que l'intelligence même, de sorte que, lorsque nous avons parlé de personnalité, de conscience supérieure, de conscience inférieure, nous avons abordé en réalité les plus redoutables problèmes de la psychologie.

C'est pourquoi nous devons répéter ici le mot socratique : Connais-toi toi-même. En nous connaissant nous-même, en effet, nous connaîtrons le plus grand mystère de l'univers à nous abordable.

SPIRITISME ET THÉOSOPHIE

Du droit d'évoquer les Morts

PAR Mme LAURA I. FINCH (1)

Je dois d'abord m'excuser en quelque sorte du sujet un peu étrange que je vais traiter devant vous, car il serait vraiment nécessaire, avant de savoir s'il est permis d'évoquer les Morts, de prouver que les Morts peuvent être évoqués ; autrement dit, que ceux que nous croyons morts ne sont pas morts en réalité et qu'ils peuvent répondre à notre appel. C'est là, comme on le sait, le fondement de la doctrine spirite. Mais il n'est pas dans notre intention de l'analyser profondément aujourd'hui. Nous supposerons seulement, *sans que cela implique aucune adhésion de notre part*, que cette doctrine est vraie et que les Morts peuvent être évoqués.

Et si nous posons cette demande étrange : « Est-

(1) *a)* Conférence faite récemment dans une réunion théosophique. — L. I. F.

b) Nous croyons devoir donner ici cet essai de conciliation entre les idées théosophiques et les idées spirites, encore que cette conférence s'écarte quelque peu de notre style général et de la méthode rigoureusement expérimentale qui a été adoptée dans ce journal.

(Note de la Rédaction).

il permis d'évoquer les Morts ? » c'est que, pour beaucoup de théosophes, cette évocation des Morts constitue une sorte de sacrilège, et qu'ils réprouvent l'expérimentation des spirites quand elle procède ainsi. Nous voudrions donc essayer de concilier cette contradiction, et persuader les théosophes que la méthode expérimentale, quels que soient ses procédés, mérite d'être retenue et encouragée.

J'implore donc votre indulgence si mes vues sur les phénomènes du spiritisme diffèrent d'une part de l'opinion de beaucoup de mes amis, d'autre part de la conception des théosophes : car nous devons toujours rester fidèles à l'expérimention qui seule, croyons-nous, pourra nous permettre d'arracher à l'immense nature le voile qui la couvre.

∴

Le spiritisme n'est qu'une des nombreuses religions qui sont venues à leur heure pour répondre à un besoin de l'humanité : et naturellement, avec la part de vérité qu'elles contiennent, elles s'adaptent aux stades de la civilisation au milieu desquels elles apparaissent. Mais cette nouvelle religion diffère des autres par ce fait que le corps des doctrines dont elle est constituée repose sur des phénomènes, des observations, des expériences, des faits.

Le spiritisme n'est que l'explication systématique de ces phénomènes : ce n'est point l'affirmation de la réalité de ces phénomènes. Et, avant d'entrer dans le domaine métaphysique de notre sujet, je veux insister quelque peu sur le point suivant, à savoir que le problème, au point de vue scientifique — le seul qui doive nous toucher, si nous avons à cœur le bien-être et le progrès de l'humanité — n'est pas de déterminer si la théorie du spiritisme est bonne ou mauvaise, vraie ou fausse, mais bien de juger si les phénomènes du spiritisme existent ou n'existent pas.

Si intéressant que soit, au point de vue moral ou psychologique, la rapide évolution du « spiritualisme »,

ou, pour parler plus correctement, du « spiritisme », celui qui étudie les faits n'entre pas dans ces considérations. Il sait seulement que le spiritisme, quoique n'étant en lui-même qu'un corps de doctrines, diffère des autres mouvements religieux en ce que son dogme et sa métaphysique se fondent sur des faits.

En considérant ces phénomènes, une observation générale est à faire. Ces phénomènes du spiritisme présentent non seulement un aspect psychologique, mais aussi un aspect historique. Beaucoup de personnes croient que les phénomènes du spiritisme datent de 1847, quand les sœurs Fox (Rochester, Amérique), grâce à certains pouvoirs, produisirent des manifestations qui — bien qu'elles fûssent, en apparence, nouvelles à ce moment-là — sont devenues aujourd'hui presque banales, pour ainsi dire : banales, dans ce sens que le culte de ces phénomènes est aujourd'hui très répandu, mais bien loin d'être banales, dans l'acception ordinaire du mot, car ces phénomènes ne sont pas encore classés parmi ceux que reconnaissent les savants.

Or, en réalité, ces phénomènes sont beaucoup plus anciens ; et le fait qu'ils ne sont nullement nouveaux, qu'ils ne sont pas une invention, ni même une découverte, du XIXe siècle, leur donne de plus sérieux droits à notre attention que ne serait le cas, si nous étions en présence d'un caprice de la civilisation contemporaine.

La croyance dans l'existence de faits analogues aux faits du spiritisme n'est pas récente; car un coup d'œil sur l'histoire de la pensée humaine nous montre que ces faits ont été la propriété commune de tous les âges.

Pour ne parler que de notre ère, il existait, bien longtemps avant qu'Allan Kardec n'eût créé le mot et la théorie du spiritisme, d'innombrables faits connus, appréciés, discutés.

Tout d'abord nous observons une nette ligne de démarcation entre certains phénomènes pathologiques, qui, jusqu'au XVIIe siècle, semblèrent témoigner d'une

action surnaturelle dans les affaires de l'humanité, et d'autres phénomènes, dits à proprement parler « spirites », qui, bien qu'ils fussent confondus alors avec les premiers, en ont été peu à peu séparés de sorte que leur domaine s'en est trouvé agrandi, et qu'on peut presque les prendre comme preuve de la survivance de la conscience après la mort du corps, ou de l'existence d'Êtres Invisibles ayant une influence matérielle sur l'humanité.

Il s'agit de la croyance en la lycanthropie et autres prodiges de la sorcellerie, tels que l'envoûtement, le pouvoir de produire, soit la tempête, soit la sécheresse, les courses au balai et d'autres modes étranges de voyages, etc. Tout cela a fait naufrage sur le rocher formidable du Progrès Scientifique ; tandis que la croyance en d'autres phénomènes, tels que hantise, apparitions, prémonitions, bruits intelligents, mouvements d'objets sans contact physique, lévitation, ont survécu.

Et cependant la science officielle, en général — car il y a de notables exceptions individuelles — se refuse à reconnaître la possibilité de l'existence de tels phénomènes.

Le peu de culture intellectuelle de l'Europe jusqu'au XVIIe siècle (et pour ce qui concerne les masses, jusqu'au commencement du XIXe siècle), explique facilement la confusion des phénomènes subjectifs, pathologiques, avec ceux qui présentent des caractères d'objectivité. Les vieilles croyances meurent difficilement, et probablement il existe encore quelques paysans qui admettent, par exemple, le pouvoir du Mauvais Œil, l'Envoûtement, etc. : Il y a trois ans à peine, je rencontrais en Italie une paysanne dont la foi dans les effets néfastes du Mauvais Œil était telle, qu'elle portait toujours sur sa personne des fétiches, afin de se garantir contre ces influences étranges. Et ce n'était pas tout : elle en portait d'autres qui devaient servir comme antidote pour ainsi dire, et elle faisait souvent des gestes mystérieux qui, affirmait-elle, lui permettaient de jeter, à son tour, un sort sur ses

ennemis. Naturellement, je n'ai pas pu vérifier si elle avait jamais réussi. J'ai aussi rencontré des croyances analogues dans des coins isolés, écartés, de la France, de l'Espagne où Satan paraît être aussi activement occupé en ce moment, qu'il le fut jamais aux jours sombres de l'Inquisition.

Sprenger, l'auteur du *Malleus Maleficarum*, Bodin, Rémy, de Lancre, le fameux nécromancien Cornelius Agrippa, Michel Servet lui-même et Mélanchton, et Erasmus (car même ce puissant esprit croyait tenir des démons, lorsqu'il ne tenait que des... puces), Loyola, Luther (qui, un jour, jeta un encrier à Satan avec une telle force, que la tache d'encre sur le mur de la petite chambre, à Wartbourg, peut toujours être vue), se sentiraient encore chez eux s'ils revenaient visiter certains villages de la France, de l'Espagne, de l'Italie, pour ne pas parler d'autres pays — l'Irlande par exemple. La crédulité, qui acceptait tout, marquait le règne de Satan, tandis que le scepticisme, qui se moque de tout, marque le règne de la Science.

Le règne de Satan fut particulièrement florissant entre les XIIe et XVIIe siècles : ce fut à ces moments là que les phénomènes de la magie et de la sorcellerie avaient le plus de prise sur l'esprit du peuple : de vrais phénomènes, soit dit en passant, quoiqu'ils trouvent leur explication aujourd'hui dans l'hystérie, l'hypnotisme, l'auto-suggestion, etc. La littérature de la sorcellerie de ces époques est formidable, et consiste en plusieurs centaines de volumes, sans parler des traités contemporains sur ce sujet. Le Loyer disait avoir consulté 450 ouvrages avant d'avoir écrit son *Discours et Histoires des Spectres*.

Mais, par ci par là, on rencontre de précieuses informations parmi toute cette littérature du moyen âge. Par exemple, Montalembert, aumônier de François Ier, décrit le phénomène des raps comme ayant été observé par lui à Lyon vers 1521 : il conversait avec l'esprit d'une religieuse par des coups. Le Dr Lang (*Cock Lane and Common Sense*) parle d'un

document dû à Rudolf de Fulda, daté 858 A. D., où il est question de communications avec une intelligence au moyen de raps. En somme, il y a quantité d'allusions aux raps intelligents dans l'histoire : (Voyez, par exemple : Lenormant, *La Magie chez les Chaldéens*). Nous avons aussi, John Dee, Jérome Cardan, Martinez de Pasqualles, de Lancre, où nous trouverions quantité de faits analogues aux faits du spiritisme.

Sur les lévitations des tables, nous avons une lettre de Christophe Arnold, à Wagenseil, en 1674. Des étudiants juifs, lui aurait-on raconté, faisaient lever une table chargée.

Il y a aussi un document intéressant sur les lévitations dans le livre de Samuel Brentz, *Jüdischer abgestreifter Schlangenbalg* (Oetlingen, 1610), et la réponse de Zalman Zébi, *Jüdischer Theriak* (Offenhauser, 1615). Zébi admet les lévitations des tables, mais soutient qu'elles ne sont pas obtenues par magie : « car, dit-il, on chante de beaux cantiques, tels que : *Exalté soit le Seigneur du monde*, et aucun diable ne peut survenir quand on pense à Dieu... » La lévitation est obtenue ainsi, et non par *Kischaph* (magie), dit Zébi.

Ces documents, ainsi que maints autres, que nous n'avons pas le temps d'indiquer ici, prouvent clairement que les phénomènes les plus troublants du spiritisme moderne, bruits intelligents, mouvements d'objets sans contact, etc., étaient connus et étudiés en France et en Allemagne, dans les XVIe et XVIIe siècles.

Quant à l'Angleterre, nous avons les livres de Increase Mathers, Glanvile, Baxter, Aubrey, Wagstaffe, Wesley et cent autres, où il est dit que les esprits des morts conversent avec les vivants. Il existe un manuscrit de Wodrow à l'Université de Glasgow où, en 1610 environ, il est question d'un esprit qui conversait avec un M. Welsh, au moyen de coups frappés, et de mouvements sans contact. M. Welsh était un pasteur, à Ayr, et ce manuscrit raconte aussi qu'une nuit, lorsque M. Welsh méditait dans son jardin, « un de ses amis, en ouvrant, par hasard, une

fenêtre qui donnait sur le jardin où se promenait M. Welsh, vit une étrange lumière qui entourait le pasteur et il l'entendit prononcer des paroles étranges sur sa vie spirituelle... »

Les anciens nous ont légué, sur ce sujet, des documents multiples, tels que : Tertullien (Apologie, ch. 23), Palœphatus, Vie d'Apollonius de Tyane), les plaisanteries de Lucien (*Philopseudes* et *Dialogues des morts*) ; nous avons aussi des arguments et des expositions de Pline, de Porphyre, d'Iamblique, de Plutarque ; des allusions de Platon, de Plaute, de Lucrèce, de Saint-Augustin, etc.

La mort du monstrueux Caligula fut suivie, selon Suétone, de certains bruits et faits de hantise qui auraient été observés par de nombreuses personnes.

En tout ceci, il y a au moins des indices que nous allons bien au-delà de la littérature de pure sorcellerie, laquelle, malgré son abondance, ne nous donne que bien rarement — pour ne pas dire jamais — des témoignages de première main ; tandis que la littérature classique nous apporte maintes preuves en faveur des phénomènes dits aujourd'hui métapsychiques ou spirites.

Je reviens à notre époque :

Au XVIII[e] siècle, il y a la réaction encyclopédique avec Voltaire, d'Alembert, d'Holbach, Helvetius, qui nient ce qu'ils appellent le miracle, ce que fit Hume en Angleterre. A la même époque, pourtant, nous avons des charlatans comme Saint-Germain et Cagliostro, ou des thaumaturges opérant en des cercles fermés, comme Martinez Pasqualles, ou des thérapeutes, comme Mesmer, Puységur, etc.

Il est assez intéressant de remarquer que le mouvement spirite se dessine déjà dans le somnambulisme et le magnétisme. Dès la fin du XVIII[e] siècle et le commencement du XIX[e] siècle, les magnétiseurs commencent à affirmer que leurs somnambules (médiums), sont en rapport avec les esprits.

Quand les faits de Rochester ont été divulgués, ils ont trouvé un terrain tout préparé par le magnétisme

animal. En 1827, Kerner (*Die Seherin von Prevorst*) avec Mme Hauff, fait du spiritisme pur : raps, conversations avec les esprits, révélations, etc. Donc, en 1847, la pensée humaine était prête à recevoir la nouvelle doctrine. Ce ne fut aucunement une réaction contre l'Encyclopédie. Les Encyclopédistes avaient fait leur œuvre, qui a été une réaction contre la crédulité et la cruauté des siècles précédents et ils ont ainsi amené le triomphe définitif de la tolérance.

Car, avant les Encyclopédistes, la tolérance n'existait pas. Vous savez qu'on a brûlé des sorciers jusqu'en 1749. Au mois de juin de cette année, Marie Reneta et une vieille femme furent brûlées à Salzbourg. Le Jésuite Soar prononça un discours devant le bûcher : il trouvait que c'était fort bien de brûler des sorciers. Marie Reneta était un médium, tout simplement. Elle était domestique chez un chaudronnier de Salzbourg, où il y eut des mouvements d'objets sans contact. Les voisins parlèrent : Marie Reneta dit qu'elle ne craignait rien, que l'esprit ne lui ferait pas de mal. Elle fut arrêtée, menacée de la torture, avoua, dénonça une vieille femme qui fut brûlée ; elle-même ensuite eut le même sort.

Donc, il y avait danger jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle à se mêler de ces choses. Il a fallu la Révolution française, l'abaissement définitif du pouvoir du clergé en France, comme d'ailleurs dans tous les pays protestants, pour que le mouvement pût se développer sans que la police y mît ordre.

Ils ne sont donc pas nouveaux, ces phénomènes du spiritisme. Ils ont été observés, et observés avec soin, en mille occasions avant le XIXe siècle. Nos aïeux ont parlé d'apparitions, de prémonitions, de mouvements d'objets sans contact. Ces choses ont été observées exactement par eux, comme les anesthésies et les extases hystériques qu'ils avaient constatées chez les sorcières. Les faits de spiritisme s'enchaînent donc logiquement avec les faits antérieurement constatés et admis jusqu'au XVIIIe siècle sans opposition.

Il n'y a donc rien de nouveau ; le point de vue

V..

seul change. Les sciences psychiques cessent de devenir théologiques pour devenir positives, comme dit Comte.

Les points de vue et les interprétations changent ; les faits restent, et dans l'ensemble chronologique de leur affirmation, l'incrédulité *à priori* apparaît comme une erreur des disciples de l'Encyclopédie, et comme un phénomène psychologique temporaire et isolé dans le temps, quoiqu'on trouve un peu le même état d'esprit chez les ultra-civilisés de Rome : Pline, Sénèque et leurs contemporains.

Ainsi nous voyons que partout, de tout temps, dans tous les pays, il y a eu constatation de phénomènes d'un ordre anormal. Que des races barbares fabriquent des mythes explicatifs des phénomènes naturels, que des sorciers paient de leur vie les orages, les grêles, les incendies, les maladies, les morts, cela n'est pas bien extraordinaire : de telles croyances sont les compagnes naturelles des âmes sauvages, des races enfantines.

Mais, si nous nous donnons la peine d'examiner soigneusement la littérature spéciale, nous trouverons que d'autres événements sont attestés par de nombreux témoins ; événements analogues à ceux sur lesquels le spiritisme fonde ses doctrines.

Cette étrange survivance de croyances qui résistent à toutes les vicissitudes, toutes les péripéties du temps à de l'évolution, depuis Pythagore, Lucien, Plutarque, Saint-Augustin, jusque à aujourd'hui, est un problème aussi attrayant que curieux.

Revenons à notre étude : Quelle est la conclusion à déduire de cette rapide ébauche historique ? La réponse nous ramène à notre point de départ : Le problème, actuellement, n'est point de déterminer si les phénomènes en question existent ou n'existent pas. Or, il me paraît indubitable que des phénomènes ont parfois lieu, et qui ne sont explicables par aucune loi connue. Probablement nous sommes sur le seuil d'une science qui sera riche en découvertes. Or les spirites attribuent ces phénomènes à l'intervention active des

Esprits; c'est-à-dire des Morts ; par conséquent, l'évocation des morts est pour eux un devoir impérieux.

Même si nous avons quelque raison de supposer que la croyance des spirites est erronée, nous devons néanmoins continuer à évoquer les disparus jusqu'à ce que la science ait démontré que les « Morts » ne sont pour rien dans les phénomènes du spiritisme.

Chaque phénomène de la Nature demande l'examen sérieux et attentif de tout homme sérieux. L'homme est ici-bas pour s'instruire dans la lumière de la Nature, dit Paracelse : or, voici des phénomènes — très certainement naturels, bien qu'ils aient l'air d'être supra-naturels ou plutôt supra-normaux — qui ont été constatés de tout temps, et que la science, qui devient chaque jour, de plus en plus, le guide de notre vie et de notre intelligence, nie ou ignore avec un dédaigneux silence. Ne la blâmons pas trop sévèrement, car ne sommes-nous pas tous tentés de traiter d'inutile ce que nous ne savons point ?

Jamais un effort continu et universel n'a été fait pour assurer ces phénomènes sur le terrain de l'expérimentation scientifique. Quelques efforts isolés, c'est vrai, ont été tentés, notamment, par Sir William Crookes, et ces efforts ont abouti à la constitution de l'importante Société des Recherches Psychiques de Londres ; mais, malgré tout, il ne s'agit pas encore ici d'un mouvement général, et les phénomènes en question, *sans exception*, sont encore dans l'état empirique.

Avec ce que nous ignorons des lois universelles, dit Faraday, on pourrait créer le monde. Donc notre devoir est de chercher, d'étudier sans relâche; nous ne devons avoir qu'un souci : la recherche impartiale du vrai, sans nous laisser troubler par le lâche effroi des régions inconnues où la Vérité va peut-être nous conduire. Prométhée est devant nous l'Idéal du Savant, intelligent, actif, ambitieux, ami de l'humanité, qui ne connait point la peur, qui essaye tout, et dont la vie est une lutte perpétuelle pour devenir l'égal de la Divinité.

Le mépris et la peur sont des sentiments qu'un

homme digne de ce nom ne peut ressentir vis-à-vis des choses de la Nature : et il n'a d'autres ennemis que l'intolérance et l'ignorance.

« Soyez comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent ployer la branche, et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes ».

* * *

Et maintenant, entrons dans le domaine de la métaphysique : considérons la question au point de vue de la survivance de la personnalité humaine, et voyons s'il nous est permis d'évoquer les Morts, d'entrer en communication avec les disparus.

II

Une chose par-dessus toutes autres frappe l'observateur, et les plus superficiels ne peuvent s'empêcher de s'en apercevoir : c'est le profond scepticisme qui marque la civilisation comtemporaine.

Le christianisme, tel qu'il est enseigné par les diverses sectes, Romaines et Protestantes, a perdu tout attrait, et n'a plus aucune prise ni sur l'église ni sur le peuple : malgré nous, les croyances qui nous ont été léguées par nos parents nous sont arrachées, et là où le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme n'ont pas jeté leur souffle funeste, l'indifférence — plus mortelle peut-être — parait régner en souveraine. Est-elle réelle cette indifférence ? Non. A l'exception d'une minorité inintéressante, enveloppée dans l'aisance égoïste du luxe et de la vanité, cette indifférence est loin d'être réelle.

Nous avons quitté les églises, nous reculons devant le ritualisme et le dogme, parce que nous n'y pouvons plus trouver ce que nous cherchons.

Quand les églises se subordonnent au mal, les esprits généreux s'indignent et sont tentés de faire profession d'athéisme ; quoique nul ne soit plus

religieux qu'eux. « La base de la moralité c'est de renoncer à ce qui n'a pas de preuves », dit Huxley.

L'athéisme n'est souvent qu'une apparence; c'est, dans bien des cas, la haine de la superstition. La raison et le sens commun sont offensés par les prétentions, les absurdités du dogme et des cérémonies dites religieuses. Mais la Révélation de Dieu ne doit pas être confondue avec la soi-disant révélation des Églises; nous avons soif de l'une et dégoût de l'autre. A aucune époque l'homme n'a eu plus qu'aujourd'hui un ardent désir pour l'Idéal. Nous étendons les bras vers l'Invisible, avides de connaître le Parfait, d'être en unisson avec le Parfait. La vraie conscience religieuse se forme peu à peu partout, et bientôt elle sera prête à prendre son essor. Quand je pense à cette religion que l'avenir — un avenir très proche — nous réserve, je ne peux m'empêcher de penser aux paroles de Spencer : « La forme finale de la conscience religieuse est le développement d'une conscience qui au commencement contenait un germe de vérité obscurcie par des erreurs multiples ».

Le spiritisme est venu au moment psychologique. De là son succès et l'extension rapide de ses doctrines. Beaucoup d'esprits d'élite ont tourné leur attention vers ce mouvement dans l'espoir d'y trouver la preuve de la survie. Quelques uns, Fréd. Myers parmi eux, sont morts, fermement convaincus qu'ils avaient trouvé, dans les phénomènes du spiritisme, ce qu'ils cherchaient.

Je ne prétends pas critiquer ces investigateurs. Mais tous ceux qui ont étudié un sujet ont le droit d'avoir leur propre opinion sur ce sujet, quelle que soit l'autorité des opinions avec lesquelles ils sont en désaccord. Alors, je n'hésite pas à répéter (1°) que les phénomène du spiritisme relèvent plus de la physique que de la religion : (2°) qu'ils exigent une investigation *impartiale*. Tant que cette étude sera entreprise avec le *désir* d'arriver par ce moyen à la preuve scientifique de l'immortalité, de la survivance individuelle après la mort, les résultats seront assurément — à

l'insu même de l'investigateur peut-être — falsifiés, ou arrêtés, ou annulés. Portons toute notre attention sur les faits : laissons nous conduire par les faits, sans aucune arrière-pensée. Si nous poursuivons ainsi cette investigation, les faits nous méneront peut-être à cette vérité qu'on désire, vérité contestable aujourd'hui, mais qui apparaitra peut-être quand les faits seront établis. Et cela est d'autant plus nécessaire que nous nous trouvons en présence de phénomènes qui paraissent être des faits cardinaux.

*
* *

Cassius Junius, en marchant au supplice, dit à ses amis : « Vous me demandez si l'âme est immortelle. Je vais le savoir, et si je puis, je reviendrai vous le dire. » Or les spirites disent que des Cassius Junius, des esprits des morts, viennent dans leurs séances, et leur parlent de ce qui est dans l'au-delà. Le mystère qui entourait le tombeau serait alors dissipé ; et la certitude de l'immortalité, de la persistance de l'individualité, serait apportée par ces témoins bien renseignés, les soi-disants morts eux-mêmes, disent les spirites.

Or à ceux qui posent la question : *cui bono?* aussi bien qu'à ceux qui n'approuvent pas que les morts soient évoqués, je voudrais poser une question à mon tour : Est-ce que la preuve scientifique de la survivance individuelle après la mort du corps est une acquisition à dédaigner?

De même que la graine semée détermine la moisson, et que nul atôme de matière n'est jamais anéanti, de même nulle bonne œuvre n'est jamais détruite : c'est en ce sens seulement que l'homme peut se dire immortel : « La seule immortalité digne de l'homme est le souvenir reconnaissant de ses semblables ». Mais peut-être l'immortalité est-elle quelque chose de plus que l'absorption dans la mémoire de l'avenir.

La croyance à la survivance après la mort date des

temps les plus reculés. Est-ce seulement le *désir* qui remplace la *raison*, ou n'est-ce qu'un reste d'instinct sauvage ou la crainte de l'anéantissement qui nous fait, au fond du cœur, y croire?

Les spirites prétendent que la science a maintenant une chance de prouver l'immortalité. Si cela est vrai, nous ne pouvons hésiter un instant. La civilisation a besoin de tous les éléments moralisateurs. Or la certitude acquise de l'immortalité serait la plus grande force moralisatrice : elle serait féconde en conséquences.

Si le spiritisme peut prouver la survivance, nous n'avons pas le droit de nous laisser arrêter par de vaines considérations sur le danger de l'investigation même. Il faut que nous marchions en avant : n'étant que des pionniers, nous aurons sans doute à souffrir par ignorance et manque d'expérience, mais les générations suivantes recueilleront la récompense et profiteront de nos tentatives.

Quant aux objections que les théosophes adressent au spiritisme — c'est-à-dire à l'évocation des morts — elles ne sont pas si formidables après tout quand on les regarde bien en face.

On dit parfois que le spiritisme est l'œuvre du diable. Est-il utile de nous arrêter devant cette objection? Galilée ne fut-il pas appelé l'instrument de Satan? Il y a peu d'années les chemins de fer étaient dénoncés comme impies dans un certain Parlement.

On nous dit que la communication avec les disparus, que l'exercice expérimental des facultés psychiques, est physiquement et moralement dangereux : qu'elle trouble l'esprit, mine et bouleverse la santé et le caractère. Il y a quelque chose de vrai dans cette objection : mais je doute que ce soit de nature à nous autoriser à abandonner l'investigation de faits. Chaque fait de l'immense Cosmos, a droit à notre attention.

Le développement de ce qu'on appelle la médiumnité n'est que le développement dans l'homme de l'élément psychique de lui-même. La médiumnité n'est aucunement une force à la disposition de quelques privilégiés; c'est une faculté plus ou moins latente en

chaque être humain : car nulle faculté n'est donnée à une personne pour être complètement refusée à une autre.

Tout développement est troublant, et plus ou moins accompagné de danger. La vie en est un long exemple. Une graine est dans une sécurité presque complète. Que commence l'œuvre de la germination, de croissance, et aussitôt la porte est ouverte à des périls multiples... Tout le monde connaît les soins dont ont besoin les jeunes enfants : et, quand ces enfants passent de l'adolescence à l'âge viril, que de risques moraux et physiques se jettent sur leur route !

C'est paralyser l'action que de toujours menacer du danger. Parce qu'il y a périls à entrer dans un nouveau pays, l'explorateur va-t-il s'arrêter sur la frontière ? Si la pratique du spiritisme, c'est-à-dire la communion avec les « Morts », entraîne l'exercice de pouvoirs inhérents à nous, si elle nous fait entrer dans des régions nouvelles, renoncer à cet espoir par crainte de périls problématiques, cela trahit une timidité indigne.

On nous dit qu'il est mauvais de développer les facultés psychiques. Mais non : le mal, c'est tout ce qui empêche l'évolution de l'humanité : donc, refuser de se servir d'une faculté quelconque, c'est empêcher cette évolution.

Je connais la nature des dangers qui accompagnent l'usage des facultés psychiques. Comme tout développement, quel qu'il soit, comporte ses dangers particuliers, le développement de pouvoirs nouveaux et latent est lié à des périls spéciaux, c'est-à-dire surtout à l'exaltation d'une certaine instabilité nerveuse. Alors, en effet, par suite de son manque d'expérience, et de cette instabilité qui va en croissant, l'individu court le risque d'être gouverné lui-même par ces forces inconnues au lieu d'en être le maître. Savoir qu'on peut exercer ces facultés, et ignorer leurs vraies fins, cela est toujours dangereux. Ici comme partout on a un incessant besoin d'empire sur soi ; et le pouvoir d'exercer un contrôle peut être difficile à acquérir à cause

de cette instabilité nerveuse même, car une sorte de passivité est la condition absolument nécessaire au développement de la médiumnité.

Cet homme dont la volonté est faible, qui dans la vie normale ne sait pas maîtriser ses passions et ses impulsions, ne peut espérer échapper ni aux dangers de son existence normale ni aux dangers de l'ambiance spirituelle que va créer le développement de ses facultés psychiques.

On nous dit qu'en évoquant les « Morts » nous ouvrons la porte à des influences inférieures. En réponse à cette objection, nous permettra-t-on de dire que *like attracts like*.

Qu'il y ait des êtres divers, c'est-à-dire tantôt d'ordre inférieur, tantôt d'ordre supérieur dans l'au-delà, c'est ce que tous les spirites admettent. La grande majorité des hommes quittent ce monde en un médiocre état de moralité.

La mort ne produit aucun miracle de perfectionnement subit : elle n'est qu'un changement de phase ; et probablement nous commençons à l'autre côté du tombeau au point où nous en étions restés quand nous avons quitté la terre.

Ces âmes « enfants » car c'est ainsi que je regarde ce qu'on appelle « les mauvais esprits », sont ordinairement celles qui répondent à l'appel de l'homme ordinaire.

« .....Et le Dieu de clémence
Dit, en parlant du mal, c'est un Bien qui commence. »

Mais il y a de la place dans l'Univers pour l'exercice de toutes les énergies. Or, les énergies qui se manifestent dans les phénomènes métapsychiques paraissent être le plus souvent des types peu développés ou enfantins. Pourtant nous devons les traiter avec sérieux ; car nous ne savons pas quels résultats vont peut-être dériver de cette expérimentation.

On peut objecter que les vivants ont plus de droits à notre attention que ceux avec qui nous cherchons à entrer en communication. Or, si nos devoirs envers les

vivants sont immédiats, nous ne pouvons jamais oublier que nous vivons dans deux mondes à la fois — le matériel et le spirituel : si nous négligeons l'un, nous sommes capables de négliger l'autre. Et l'homme qui se refuse à cultiver ses facultés psychiques, peut courir un risque plus grave que celui qui entreprend sérieusement cette étude.

Herbert Spencer, dans un moment de merveilleuse lucidité, fruit, peut-être, d'une étonnante richesse de connaissances, a défini la vie comme une adaptation des conditions intérieures aux conditions extérieures. Cette définition est aussi vraie pour l'invisible que pour le visible. Toute vie, qu'elle soit physique ou psychique, représente une réaction continuelle à l'ambiance; et plus cette réaction est étendue, plus la vie est intense. Cette vérité nous fait saisir l'homogénéité merveilleuse de l'univers : nous nous apercevons qu'une immense solidarité lie les vies en un tout harmonieux.

Actuellement nous sommes dans une espèce d'impasse, en ce qui concerne ces phénomènes, grâce à la négligence de la science officielle. Personne n'a le droit de dire aux noms du progrès et de la science : « Jusqu'ici tu iras, mais tu n'iras pas plus loin. » L'utopie d'aujourd'hui devient la réalité du demain : et ces phénomènes qui ont déjà été étudiés par *quelques* savants, doivent être étudiés par *tous* les savants.

Le caractère accidentel des phénomènes métapsychiques a été et est encore la plus forte objection qu'on puisse leur adresser. Mais il en sera ainsi tant qu'ils ne seront accessibles qu'à l'observation seule. La recherche, quelque pénible et nebuleuse qu'elle soit aujourd'hui, doit être continuée avec courage et audace, et tous les efforts doivent être faits pour plier ces faits épars sous la loi de l'expérimentation scientifique.

Si nous negligeons cette étude, si nous ne la facilitons pas aux savants et aux hommes compétents, nous aurons le triste spectacle d'un public qui devient la proie des charlatans.

Le progrès et le bonheur de l'humanité exigent l'examen de ces faits. Mais, pour pouvoir étudier les phénomènes en question, il faut continuer à les recevoir : par conséquent, nous sommes appelés à évoquer les disparus, puisque, d'après la doctrine spirite, ce sont eux qui manipulent, en quelque sorte, cette force dite psychique et que c'est eux en somme, qui produisent les phénomènes. Et, s'il n'est pas d'autres moyens pour voir apparaître ces phénomènes, alors, au nom de la vraie Science, je prétends que ce n'est non seulement notre droit, mais aussi notre devoir, d'évoquer les « Morts », devoir qui s'impose non seulement aux vivants mais encore il est également obligatoire — *sit venia verbo* — aux « Morts » mêmes. En une harmonie fraternelle, il faut que « Morts » et vivants travaillent ensemble, que de leurs efforts communs puisse jaillir une lumière qui dissipera les obscurités qui enveloppent actuellement ces phénomènes, et qui fera sortir cette science naissante de l'état embryonnaire où elle se trouve aujourd'hui.

Le moment viendra, je crois, où il sera reconnu — par la Science même officielle — que les phénomènes du spiritisme, raps, mouvements sans contact, lévitation et matérialisations, sont des réalités.

Une autre objection à l'évocation est souvent avancée : que nous nous rendons ainsi dépendants de forces extérieures à nous : l'évocation des disparus empêche, dit-on, le développement de notre caractère personnel en nous mettant sous leur dépendance. Mais, pourquoi blâmer un homme qui, être chétif, va chercher son inspiration dans des forces supérieures à lui ? Vraiment, un peu de réflexion suffira à démontrer le sophisme de cette objection. La vie doit être une réalisation progressive d'un idéal toujours de plus en plus élevé. La seule excuse, la raison d'être même de l'existence de l'humanité, est qu'elle s'élève incessamment. Mais ce ne peut être qu'avec la co-opération de tous les éléments qui constituent cette humanité même. La société est interdépendante. Tout travail égoïste est de courte vue, et ne permet pas l'accomplissement de

grandes œuvres. Ce n'est que lorsque nos activités sont guidées par le désir de servir les autres, que nous commençons à évoluer.

Imposant mystère de la solidarité! Elle ne connaît ni sexe, ni classe, ni croyance, ni race. Elle est vraiment plus forte que la mort: elle s'étend jusqu'à l'Invisible, à l'immense monde des « Morts », plus peuplé que celui des vivants. Le lien de la fraternité unit ceux qui sont à ceux qui ne sont plus. Ou nous nous aidons, ou nous empêchons notre développement réciproque.

« Hand in hand with angels ever let us go
Clinging to the strong ones, drawing up the slow;
One electric love-chord thrilling ale with fire.
Soar we though vast ages, higher ever higher.

*
* *

Il reste une dernière objection, qu'on dit être fondamentale: l'acte d'évoquer les disparus entrave le progrès et l'évolution des disparus eux-mêmes. Mais, quand on me fait cette objection, j'entends une voix qui réponds tout bas: Eternité. Même si l'on pouvait me montrer des preuves irréfutables de la vérité de cette objection, je répondrais toujours: Eternité.

Cette étude empêche le progrès des disparus! Mais en quoi consiste le progrès? Je dirais que le progrès consiste à être utile aux hommes. Le trait fondamentale du progrès, c'est l'amoindrissement de l'égoïsme et l'agrandissement de la sympathie, ce magnétisme, qui attire tous les hommes. La vie la plus noble est celle qui cherche à se dévouer. Or il n'est pas possible qu'un homme noble n'aime pas l'humanité; et amour veut dire dévouement.

Si ce sont les « morts » qui essayent d'entrer en communication avec nous dans les séances de spiritisme, je ne crois nullement qu'ils soient hantés par des craintes de rétrogression quand, poussés par des mobiles d'enthousiasme et d'amour pour l'humanité,

qu'ils entrent en communication avec nous. Ils ne peuvent être sensibles qu'aux choses spirituelles.

* * *

Les faits du spiritisme sont matériels, et par conséquent abordables au matérialiste.

Les réalités spirituelles ne sont que très vaguement perçues, même par les meilleurs. Alors que le théosophe ne perde pas patience, s'il voit que le matérialiste n'accepte pas le témoignage de ses sens. Le phénomène de la matérialisation, par exemple, ferait plus pour un matérialiste que tous les raisonnements des théosophes. Qu'il soit convaincu, par un fait tangible, que les morts vivent toujours, et il aura fait le premier pas en avant dans l'évolution spirituelle : et bientôt, il reconnaîtra avec le théosophe que, pour les phénomènes du spiritisme comme pour tous les phénomènes de la Nature, il y a une force créatrice. Il reconnaîtra que les phénomènes de la Nature ne sont que les manifestations de l'Esprit, que rien n'est réel, sauf la Pensée, que l'Idée est la force créatrice de l'Univers.

Des signes semblent indiquer que ce siècle sera un siècle de découvertes dans la science dont nous avons parlé ce soir : une ère d'utilisation merveilleuse de forces encore inconnues. Il n'est peut-être pas de mystères, dans la Nature, que l'homme ne puisse lui arracher par ses propres efforts ; en tout cas il n'en est pas qu'il ne doive pas chercher à approfondir.

La science ne peut étudier que les causes secondes ; mais celles-ci nous apprendront, probablement, que la source de tout phénomène est l'action divine. Ni la religion, ni la philosophie n'ont suffi à la preuve de la survivance : donc c'est à la Science qu'incombe désormais ce devoir.

Encore une fois, en terminant, puisque l'étude des phénomènes naturels est profondément religieuse, puisqu'elle élève l'âme vers l'Infini, je demande la permission d'évoquer les disparus, d'abord au nom de la science, puis au nom de cette solidarité, cette fra-

ternité, qui fait que l'un ne peut faire un pas vers le parfait, sans que son frère en fasse un aussi. Je voudrais que l'unité entre le monde des invisibles et le nôtre fût une unité vivante, où l'harmonie centuple toutes les puissances; et je voudrais que le cri du cœur fût en harmonie avec ce grand cri de la Science de notre xxe siècle.

Nearer my God to Thee, nearer to Thee.

Quelques aperçus

SUR LE " RÉVIVAL GALLOIS "

Par Edgar Vine Hall.

... 716 (09)

La Religion, envisagée à certains points de vue, ne relève pas uniquement du théologien, mais encore du psychologue. Sous ce rapport, il est surtout à remarquer, dans le « Révival » du Pays de Galles, que cette grande explosion d'émotions individuelles et nationales se manifeste à un moment où les psychologues sont tout prêts à enregistrer et à contrôler les phénomènes plus ou moins normaux, plus ou moins supernormaux, qui se produiraient. Les *Annales* ont songé, à leur tour, à se bien renseigner à cet égard; le présent article n'a qu'un caractère pour ainsi dire préliminaire, sans avoir aucunement la prétention d'épuiser l'argument.

On a déjà beaucoup écrit à ce sujet; pourtant, comme les témoignages augmentent de valeur en augmentant de nombre, toute déposition individuelle est toujours digne d'intérêt. J'ai passé quelques jours à Barmouth et à Beddgelert, dans la partie septemtrionale du Pays de Galles, en février 1905, et j'ai été d'autant plus frappé de ce que j'y ai vu et entendu, qu'à mon arrivée je ne connaissait pas grand'chose de ce qui se passait dans cette localité. J'ai publié mes impressions d'une nature plus générale dans une

petite brochure (1); je tâcherai maintenant de m'en tenir aux points purement psychologiques de la question.

Il me semble que ces points peuvent se diviser comme suit :

a) Emotion individuelle.

b) Emotion collective.

c) Puissance de la personnalité.

d) Visions et sons.

a) Dans les réunions où l'on prie, certaines phases d'émotion apparaissent d'une manière tout à fait spéciale. « Il y a beaucoup de jeunes gens qui parlent et prient couramment », écrit une dame galloise; « personne ne les avait encore jamais entendu dire un mot en public, mais à présent ce qu'il y a de plus malaisé pour eux c'est de se modérer : plusieurs d'entre eux perdent complètement la conscience de ce qui les entoure ». C'est justement cet oubli qui est remarquable, cette irruption de forces supérieures, qui entraîne même les enfants, de telle façon que des garçons et des fillettes de l'âge de 9 et 10 ans prient avec ardeur. Seulement, il serait intéressant d'examiner jusqu'à quel point l'émotion de ces enfants est réelle (elle peut être parfois réelle, étant données les conditions de leur existence), et jusqu'à quel point elle est, par contre, de nature imitative; il importerait pareillement de rechercher s'il ne peut pas s'agir aussi de sentiments héréditaires, se manifestant tout à coup, sous l'influence du milieu émotionnel. A ce sujet, il faut noter qu'il arrive aux hommes et aux femmes de tomber, au cours de leurs prières, dans certaines phases musicales fort remarquables, parfois simples, parfois complexes, d'autres fois encore répétées : mais, quoiqu'il existe dans les prières des enfants une certaine intonation, je n'ai pas entendu chez eux le rhytme musical inconscient et varié qui est appréciable chez les adultes. A cet égard, une plus longue expérience m'aurait été nécessaire.

Par rapport, *ex. g.*, à la théorie d'Herbert Spencer sur l'origine de la musique, il était très impressionnant d'entendre cette forme primitive de chant. Une dame ayant passé une année dans le pays de Galles m'imforme qu'on peut, jusqu'à un certain point, entendre cela dans les localités les plus reculées, même en temps ordinaire, aussi bien dans les prières

(1) *The Revival in North Wales*, par Edgar Vine Hall, B. A. (J. Jacob, 149, Edgware Road, London, W.).

que dans les sermons. Certains écrivains ont été d'avis que la musique n'est pas née du langage; mais cette théorie ne tient à rien. Par contre, la thèse opposée, c'est-à-dire que la musique aurait pris naissance du langage émotionnel, dont elle se serait ensuite détachée, est sans doute étayée par ce qu'il m'a été donné d'entendre dans ces états émotionnels; en effet, aussitôt que les hommes et les femmes sont opprimés par la violence de leurs sentiments, cette phrase musicale commence à se manifester, accompagnée par des rythmes variés,

b Mais en parlant de l'émotion individuelle, on ne peut pas s'empêcher de toucher à l'émotion collective, puisque c'est la diffusion et la spontanéité de ce sentiment qui sont remarquables. Il ne s'agit point d'une simple *lampadéphobie* — le passage de la torche d'une main à l'autre — mais souvent le réveil de la vie plus profonde, l'éruption du subliminal, pour ainsi dire, s'opère spontanément. D'ailleurs, si l'on admettait que ce mouvement surgit par la lecture des journaux et des autres publications, il serait tout de même à remarquer combien la nation tout entière est prête à recevoir cette inspiration. On peut alors se rendre compte de l'importance de *l'émotion nationale*, et il devient malaisé d'affimer qu'on ne se sert que d'une expression symbolique quand on parle de « l'esprit de l'époque » et du « sentiment du peuple », et que « les intelligences individuelles ne se confondent point dans une intelligence collective plus élevée. »

« Dans les groupes où des débats ardents ont eté soulevés », dit Emerson, « et surtout quand il s'agit de questions élevées, tout le monde acquiert la conscience que la pensée s'élève à une égale hauteur dans chaque esprit, que chacun détient la propriété spirituelle de ce qui a été dit, autant que l'orateur lui-même. Tous deviennent plus sages qu'ils ne l'étaient. Elle se courbe sur eux comme un temple, cette unité de pensée, dans laquelle chaque cœur bat avec un sentiment plus noble de puissance et de devoir, et pense et agit avec une solennité insolite. Chacun se rend compte qu'il atteint une possession de soi-même, plus élevée que d'habitude ».

Prenons par exemple un incident arrivé à Beddgelert, le 6 Février 1905. Dans une réunion de *Révival*, une extraordinaire influence saisit soudain l'assemblée; il sembla qu'un son passait par la pièce; les visages des hommes et des

V···

femmes semblèrent transfigurés ; tout le monde tomba à terre dans un tumulte d'émotion. La chose est d'autant plus intéressante, qu'en cette occasion l'assistance était moins nombreuse que d'habitude ; néanmoins, cela permettait peut-être que les intelligences fussent plus parfaitement à l'unisson. Le même incident se produisit à Festiniog, deux semaines plus tard. Sa similitude et sa différence avec la description de la Pentecôte méritent d'être considérées.

Un autre point intéressant par rapport à la psychologie des foules se passa dans un concert à Barmouth, le jour de la Saint-David. L'assistance était dans une disposition de gaité qui paraissait devoir empêcher que le concert se changeât en assemblée de Révival, comme il était arrivé le 26 Décembre 1904. Toutefois il arriva que la deuxième partie du programme n'a jamais été exécuté, ayant été remplacée par le chant d'hymnes sacrées.

c) La puissance de la personnalité se manifesta d'une manière considérable dans le mouvement. Cette émotion nationale a mis en évidence certaines individualités, telles qu'on en voit paraître aux époques critiques, et qui possèdent la faculté d'entraîner les foules et de toucher au cœur les multitudes avec lesquelles elles entrent en contact. Le nom d'Evan Roberts est dans la bouche de tous dans les Galles, et son caractère offre argument à une étude extraordinaire : une autre nature semblable est Mme Mary Jones, femme d'un fermier d'Egryn (village situé à quelques milles de Barmouth) ; je l'ai vue, j'ai fréquenté ses amis à Barmouth, j'ai logé chez sa sœur à Beddgelert. Très gaie dans son enfance, religieuse dans sa jeunesse, attristée ensuite par des pertes douloureuses, elle avait obtenu la « renaissance » et avait alors éprouvé cette joie caractéristique de la conversion, tandis que tout son voisinage était entraîné par sa mission.

La puissance attractive d'une personnalité, la façon dont un mineur et la femme d'un fermier entraînent et manient des foules dociles, c'est là un des aspects les plus caractéristiques de la nature humaine. Cette faculté semble dépendre souvent d'une forte conviction, mais non pas entièrement, puisqu'il y a des hommes sincèrement convaincus, qui, toutefois, n'ont pas un pouvoir entraînant ; quant à parler de

magnétisme, c'est bien rapetisser les choses, dans un cas comme celui dont nous nous occupons.

d) Mais plus spécialement intéressant pour cette publication est le sujet auquel je vais toucher : 1° sons entendus ; 2° signes vus ; 3° visions. Le Révival nous offre tous ces phénomènes, dont Mme Jones a été surtout l'instrument.

1° A mon arrivée à Barmouth, les amis chez lesquels je m'arrêtais n'avaient pas vu les lumières se produisant autour de Mme Jones, mais elles avaient entendu une musique en l'air, si étrange que je n'ai pu en obtenir qu'une vague description. Deux sœurs, en revenant, vers minuit et demi, d'un *Révival-meeting*, l'avaient entendue et en avaient frissonné de peur. Leur mère l'entendit à son tour, un autre soir, vers 9 h. 30, alors qu'elle s'était arrêtée sur le quai pour voir quel temps il faisait, et elle appela une voisine, qui l'entendit aussi. On m'a cité d'autres cas, mais je me borne à parler de ceux que j'ai ouï raconter par les personnes mêmes qui en avaient été les témoins.

2° C'était le samedi du 25 février, et Mme Jones allait tenir une réunion à Egryn. L'une des deux jeunes filles dont j'ai parlé tout à l'heure était venue prendre Mme Jones chez elle : pendant qu'elles allaient ensuite ensemble à la chapelle, les lumières les accompagnaient, s'élevant, descendant, se divisant et se rattachant tour à tour, parfois d'un rouge très vif, d'autres fois d'une nuance indéfinie. Un jeune homme, qui faisait partie du groupe, en éprouva une sensation comme s'il allait éclater en sanglots ; la jeune fille ne ressentit pas cette impression, mais elle était devenue si pâle que, lorsqu'elle arriva à la chapelle, sa sœur crut qu'elle se trouvait mal. Sa sœur vit, à son tour, la lumière, à la fin du meeting. La sœur de Mme Jones, ayant logé dernièremen avec elle à la ferme, aperçut les lumières, une fois de la fenêtre de la maison, une autre fois sur une voisine non convertie, alors qu'elle se trouvait avec Mme Jones.

Tels sont les témoignages que j'ai recueillies au sujet de la musique et des lumières : on peut trouver d'autres témoignages en différentes publications. Je ne sais pas si le parallèle paraîtra plus littéraire que scientifique, mais je le trouve trop intéressant pour le négliger ; je citerai donc ces quelques vers du *Holy Grail*, de Tennyson :

« Sweet brother, I have seen the Holy Grail ;
For, waked at dead of night, I heard a sound
As of a silver horn from o'er the hills
Blown, and I thought, 'It is not Arthur's use
To hunt by moonlight' ; and the slender sound
As from a distance beyond distance grew
Coming upon me — O never harp nor horn,
Nor aught we blow with breath, or touch with hand,
Was like that music as it came ; and then
Stream'd thro' my cell a cold and silver beam,
And down the long beam stole the Holy Grail,
Rose-red with beatings in it, as if alive,
Till all the white whalls of my cell were dyed
With rosy colours leaping on the wall ;
And then the music faded, and the Grail
Past, and the beam decay'd, and from the walls
The rosy quiverings died into the night ». (1).

3° Les visions sont fréquentes dans le Révival. Mme Jones y a été sujette aussi bien à de bonnes qu'à de mauvaises. Elle est restée longtemps dans son lit, en sentant des anges qui l'entouraient et la touchaient : d'autre fois, elle a senti sa chambre toute pleine d'êtres à l'apparence de reptiles. Elle eut aussi d'autres visions, qu'elle considère comme des tentations du démon.

Maintenant, dans tout cela, il nous est facile d'établir des parallèles avec d'autres cas ; nous pouvons pareillement indiquer des points paraissant être caractéristiques du Révival gallois et il est quelquefois malaisé de dire laquelle des deux circonstances est la plus instructive. D'abord, il faut surtout observer que la musique est entendue et les lumières vues par bien des personnes ordinaires ; on ne peut pas parler

(1) « Mon doux frère, j'ai vu le Saint-Graal : en effet, en veillant au milieu de la nuit, j'ai entendu un son tel que d'un cor d'argent qui se ferait entendre sur les collines : ce qui fait que j'ai pensé : « Arthur n'a guère l'habitude de chasser au clair de lune » ; et le faible son lointain augmentait en s'approchant de moi. Oh ! cette musique ne me semblait plus pareille à celle d'une harpe ou d'un cor, ou de tout autre instrument dont nous tirons des sons par le souffle ou par le toucher ; un rayon d'argent pénétra alors dans ma cellule et y descendit le Saint-Graal, d'une couleur rose éclatante, tout palpitant comme s'il vivait, jusqu'à ce que toutes les parois blanches de ma cellule furent noyées d'une teinte rosée ; enfin la musique s'éloigna, le Graal s'évanouit, le rayon devint plus pâle, les nuances roses des parois s'éteignirent dans la nuit ».

d'un état anormal d'esprit qui serait nécessaire pour les percevoir. Si la théorie selon laquelle la nature humaine devient de plus en plus sensible aux impressions subliminales, on le devient à des occasions spéciales, n'est pas un avis négligeable, on pourrait peut-être l'appliquer à expliquer le cas en question.

Il parait que la perception de la musique n'est pas auss marquée que la vue des lumières, dans ces phénomènes ; le lumières sont généralement éblouissantes et se rapportent à un sujet spécial. Prenons, par exemple, la description que Michelet vous fait des visions et des « voix » de Jeanne d'Arc :

« Un jour d'été, jour de jeûne, à midi, Jeanne étant au jardin de son père, tout près de l'église, elle vit de ce cô une éblouissante lumière, et elle entendit une voix : 'Jeanne, sois bonne et sage enfant, va souvent à l'église'. La pauvre fille eut grand' peur ».

Du même ordre est le cas de saint Paul sur la route d Damas, ainsi que le sont d'autres cas cités par le professeur William James dans ses *Varieties of Religious Experiences.* Celle d'Henri Alline mérite d'être rappelée :

« En levant les yeux, il me sembla voir la même lumière (il avait déjà, à plusieurs reprises, aperçu subjectivement une vive lumière), quoiqu'elle parût différente ; aussitôt après l'avoir vue, le projet fut dévoilé à mon esprit... »

Dans l'*Occult Review* d'avril 1905, M. Beriah Evans rapporte des ouvrages du Dr Wilton Davies un passage de l'historien arabe Hu Qutaiba :

« Il (Mahomet) reçut un appel comme prophète à l'âge de quarante ans, cinq ans après la construction du Kaba (le temple de la Mecque) : les Quaraishs (la tribu de Mahomet) virent alors des étoiles descendre au milieu d'eux, vingt jours après son appel ».

On affirme que la première lumière vue par Mme Jones était en forme d'arc. A ce sujet, les lecteurs pourront consulter l'article « Phénomènes odiques et Radiations Nouvelles », par le Dr Jules Regnault, paru dans la livraison de mars des *Annales des Sciences Psychiques* (surtout pp. 172-173).

Mme Jones indiqua aussi à sa sœur une étoile, disant y apercevoir une croix brillante ; je tiens cela de sa sœur elle-

même, qui pourtant s'efforça en vain de voir cette croix. Nous pouvons rapprocher de cette vision la croix que Sainte Thérèse « voyait à son chapelet, faite de bijoux plus brillants que des diamants, mais visibles pour elle seule » ; ou même la croix de Constantin.

La succession de visions bonnes et mauvaises est fréquente dans l'histoire des religions ; la vision de monstres en forme de reptiles est une hallucination bien connue des médecins. Mais il est intéressant de noter le parallèle entre Mme Jones et Saint-Antoine :

« Satan et une multitude de ses démons tombèrent sur lui, dans le courant de la nuit ; le matin, il fut trouvé comme mort dans sa cellule. Une autre fois, ils manifestaient leur rage en faisant un tapage si épouvantable, que les parois de la cellule en tremblaient. Ils se transformaient en prenant l'apparence de toutes sortes de bêtes : lions, ours, léopards, taureaux, serpents, aspics, scorpions et loups... Ils le raillaient, et les diables grinçaient des dents. Cela continuait jusqu'à ce que le plafond de la cellule s'ouvrait et il en pleuvait un flot de lumière ; alors les diables devenaient muets, la souffrance d'Antoine cessait, et le plafond se fermait de nouveau ».

Si la vision des reptiles peut s'expliquer par une recrudescence de l'horreur que l'homme des grottes devait éprouver pour ces « *bestes sauvages et serpentines* », qui lui faisaient craindre « *s'ele i entroit, qu'eles ne l'occeissent* », les visions mauvaises devaient apparemment avoir une origine différente des bonnes visions. Il est possible, néanmoins, que ce soit uniquement la disposition d'esprit du moment qui décide si la vision prendra une tournure bonne ou mauvaise ; si d'anciennes craintes renaîtront, ou si, au contraire, devront prévaloir des images suggérées par l'espoir. Aussi, le professeur James a dit :

« Il est évident qu'au point de vue de leur mécanisme psychologique, le mysticisme classique et ces mysticismes inférieurs jaillissent du même niveau intellectuel, cette grande région subliminale ou transmarginale dont la science commence à reconnaître l'existence, mais dont on connaît véritablement encore si peu de chose. Cette région contient toute chose : « le séraphin et le serpent » s'y coudoient. Le fait de venir de l'au-delà ne constitue point des lettres de créance infaillibles. Ce qui en vient doit être passé au crible et à

la pierre de touche, comparé avec les données déjà connues, justement comme ce qui vient de la portion extérieure de la conscience. Sa valeur devra être essayée par les méthodes empiriques, tant que nous ne serons pas nous-mêmes des mystiques. »

Je n'ai malheureusement pas assez d'espace à ma disposition pour m'occuper de quelques autres côtés de la question, tels que l'ascendant si remarquable qu'exercent Evan Roberts et Mme Jones sur les foules, et la faculté prophétique dont ils disposent. J'ajouterai seulement que si quelqu'un désire être ébranlé, et sentir que l'on ne peut certainement pas encore dire que « les Dieux s'en vont », il n'a qu'à se mêler d'une manière sympathique au peuple, et apprendre de lui la puissance éternelle des choses invisibles.

ECHOS ET NOUVELLES

L'examen archéologique des objets « apportés » dans les séances de Bailey

En réponse à quelques phrases contenues dans l'article sur les séances de Bailey, à Milan, que nous avons publié dans notre dernière livraison, *Luce e Ombra* déclare que le retard si considérable mis par le Comité à faire connaître son appréciation sur les dites séances, tient exclusivement aux difficultés rencontrées dans la tâche de se documenter sur les objets « apportés ».

En attendant, on nous informe de Londres, que le Dr C. W. Mac Carthy, de Sidney (Australie), l'un des partisans les plus convaincus de la médiumnité de M. Charles Bailey, et l'auteur de la brochure *Rigid Test of the Occult*, avait envoyé à la Société des recherches psychiques, de Londres, plusieurs objets anciens qui étaient censés avoir été « apportés » au cours des séances du dit médium, en Australie. Ces objets consistaient surtout en tablettes de terre cuite, portant des caractères babyloniens et en monnaies anciennes de l'Egypte, de l'Inde, etc. La Direction de la Société soumit ces différents objets à des savants du *British Museum*. Le Département des antiquités égyptiennes et assyriennes émis l'avis que les tablettes et le cylindre n'étaient que des imitations. Le Département des monnaies et médailles déclara, à son tour, qu'il s'agissait de pièces de monnaie sans rareté et sans valeur, que l'on pouvait se procurer pour quelques sous.

Toujours au sujet de M. Bailey, il est à remarquer que

M. Antonio Fogazzaro, le romancier italien bien connu, a déclaré dans une entrevue que les manifestations médianiques obtenues dans les séances de Milan ne lui semblèrent pas sérieuses. M. Fogazzaro assista à quelques-unes de ces séances.

Un peu de polémique au sujet de Bailey

La *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* me reproche d'avoir fondé toutes mes critiques des séances de Bailey sur des suppositions. J'ai *supposé* que M. Bailey aurait pu avoir un sac en caoutchouc sur la poitrine : j'ai *supposé* que, par des mouvements du corps, de petits objets auraient pu en sortir, etc.

Sans doute. Si j'avais été *sûr* que les choses se soient réellement passées comme je l'ai indiqué, j'aurais déclaré n'avoir aucun doute que le médium australien trichait. Par contre, comme je ne pouvais établir que la *possibilité* que M. Bailey fût à même de tromper les expérimentateurs, je me suis borné à exprimer l'avis, qu'en de pareilles conditions, on ne peut guère admettre comme suffisamment probantes les séances de M. Bailey, et que d'autres précautions étaient à prendre à l'avenir avec ce médium.

Le rédacteur de la *Revue du Spiritisme* n'est pas de cet avis : il estime qu'en de telles conditions, il faut considérer, « jusqu'à preuve contraire, que les séances de Milan sont valables et constituent une magnifique démonstration du phénomène des apports ». C'est là une question de méthode, qui a sans doute des conséquences incalculables, mais à laquelle je ne veux opposer que les quelques lignes suivantes publiées par le *Light*, dans son dernier numéro :

« ... Il reste la question de savoir si les différents objets (ceux *apportés* dans les séances de Bailey) ont été réellement introduits dans la pièce des séances par des moyens supernormaux. Nous n'avons pas la prétention de pouvoir trancher cette question. Nous ferons toutefois observer, que le seul fait que la question a pu être posée, donne à penser sérieusement sur la façon dont les séances ont été conduites. Nous ne parlons pas uniquement des séances de Sydney, mais aussi

celle de Milan et de Rome. Les séances destinées à prouver l'authenticité des phénomènes (*test séances*) ne méritent pas réellement ce nom, si ce n'est lorsque les conditions de l'expérimentation sont telles, que les assistants soient tenus à en accepter les résultats. Elles n'ont absolument aucune valeur s'il est possible de dire ensuite que telle ou telle autre importante précaution n'a pas été prise. » — VESME.

Le Congrès de Psychologie à Rome

Le Ve Congrès de Psychologie, qui a eu lieu à Rome dans les derniers jours d'avril, n'a pas fait beaucoup de bruit hors d'Italie. Les journaux spiritualistes italiens attaquent vivement le professeur Sergi, président, qui, la veille de l'ouverture du Congrès, publia dans le *Secolo* de Milan que « les doctrines spirites seraient excluses du Congrès, quel que soit le nom qu'elles prennent, parce que jusqu'ici les phénomènes dont elles s'occupent et qu'elles voudraient interpréter, ne peuvent pas être assujettis à des méthodes d'observation expérimentale comme les autres phénomènes de caractère scientifique ». Comme quoi, M. J. Sergi pulvérise d'un tour de main toutes les expériences des Lombroso, Crookes, etc.

La *Nuova Parola*, de Rome, dit que le « Congrès de psychologie et sciences connexes », s'est transformé en un « Congrès de... sciences alliées », histologie cérébrale, sociologie criminelle, maladies nerveuses, etc.

Luce e Ombra accuse M. Sergi de sectarisme, d'intolérance, de misonéisme, et déplore que les professeurs Flournoy et Richet n'aient pas pu, pour des raisons de famille, se rendre au Congrès, où ils devaient lire deux communications. Le journal de Milan espère que les spiritualistes sauront prendre leur revanche au VIe Congrès de Psychologie, qui aura lieu à Genève, sous la présidence libérale et éclairée du professeur Flournoy.

M. Carréras, de Rome, dans une lettre à la *Revue du Spiritisme*, s'occupe lui aussi des conflits intestins auxquels donna lieu l'intolérance des organisateurs du Congrès et qui

se manifestèrent surtout par la retraite du professeur Luciani, président honoraire, par les attaques violentes du prof. Fano, président de la première Section, contre M. Sergi, etc. Il ajoute : « Au Congrès de Rome, on aurait juré que personne n'avait jamais lu un volume de phénomènes supernormaux, même celui de Myers,... Cela officiellement, car dans les couloirs c'était une affaire bien différente ! Là on pouvait entendre la moitié environ des congressistes raconter avoir assisté aux phénomènes les plus étourdissants, avec les médiums les plus célèbres,... Cela aussi constitue un phénomène psychologique bien digne d'attention... »

Ce que dit le Dr Waller au sujet de la vision dans le cristal

Un rédacteur de l'*Eclair* a interviewé M. le Dr Edmond Waller, au sujet de l'article si curieux et si intéressant dans lequel il a consigné le résultat de quelques expériences de vision dans le cristal, et que nous avons publié dans notre fascicule du mois d'avril. C'est chez son père, également chirurgien, 37, boulevard Haussmann, que le journaliste trouva M. E. Waller, « jeune, imberbe, type de l'Américain moderne, d'une correction impeccable, froid et précis ». Le représentant de l'*Eclair* lui demanda, entre autres choses, comment il s'y prend pour consulter son cristal.

— Je m'enfonce dans l'obscurité — répondit-il : — peu à peu mes yeux s'habituent aux ténèbres au milieu desquelles la boule se détache, et je vois ce qu'il m'est donné de voir, à l'échelle du champ de l'objet ; l'image mobile et colorée. C'est la précision même. L'homme que je voyais là pour la première fois, jusqu'au moindre poil de sa moustache, m'apparaissait matériellement. Je le voyais en chair et en os et non en image. Quand je le revis dans la rue, je n'eus qu'à le reconnaître. Quel rôle a joué le cristal dans ce phénomène de double vue ? Je n'en sais rien. Peut-être ne fut-il qu'un moyen. La télépathie n'est pas niable.

Le Dr Edmond Waller ajoute que plusieurs personnes essayent le cristal autour de lui, mais sans grand succès.

« Il faut en ces choses un entraînement, dit-il. La nécessité est absolue de se dégager de tout esclavage bassement matériel, qui donne au corps trop d'emprise sur l'esprit. Ainsi, je prêche le végétarisme comme une alimentation plus noble. Toute souillure physique est un obstacle qui nous alourdit dans notre vol vers l'idéal. La science est la sœur de la sagesse — ou la fille.

Et le Dr Waller exprime l'opinion que la portée de ces recherches est plus haute encore au point de vue moral qu'au point de vue scientifique.

La Société d'Études Psychiques de Milan

La Société d'études psychiques, de Milan, qui publie la Revue *Luce e Ombra*, a définitivement constitué comme il suit son Conseil de Direction :

Président honoraire : M. Antonio Fogazzaro, Sénateur; *Président effectif* : M. Achille Brioschi; *Vice-Président* : M. Odorico, député au Parlement; *Secrétaire* : M. le Dr Fr. Ferrari; *Vice-Secrétaire* : M. A. Baccigaluppi; *Caissier* : M. J. Redaelli; *Conseillers* : MM. le marquis G. d'Angrogna; J. Galimberti; A. Marzorati; H. Lironi, avocat; comte J. Visconti di Modrone.

Voici la belle lettre par laquelle M. Fogazzaro a accepté la charge qui lui était proposée :

« Je reçois avec plaisir l'offre qui m'est faite de la présidence honoraire d'une Association se proposant d'imprimer en Italie le même caractère scientifique au même travail dont s'occupe en Angleterre la Société des recherches psychiques. Je remercie donc et j'accepte, dans l'espoir que l'association *Luce e Ombra* restera fidèle, dans ses procédés et dans ses publications, à ces règles d'objectivité sereine qui sont une loi pour l'investigation scientifique. Dans le cas où l'Association s'écarterait de ces règles pour favoriser des thèses préconçues de nature philosophique ou religieuse, je ne pourrais lui appartenir, quand même ces thèses seraient conformes à mes convictions les plus intimes; en effet, on ne peut pas affirmer qu'une vérité soit démontrée par les faits, alors que ceux-ci sont insuffisants encore, sans commettre un acte de zèle

imprudent, qui ramène la vérité affirmée entre les doutes des personnes incertaines et les négations des adversaires.»

Un cas très remarquable de clairvoyance d'une des sœurs Fox

Dans une réunion de la Société Médico-légale de New-York, Mme Mellen, une doctoresse, qui affirme, d'ailleurs, ne pas être spirite, a pris part aux débats et raconte, entre autres choses, ce qui suit :

Mme Mellen soignait une des sœurs Fox (les médiums qui donnèrent lieu à la naissance du Moderne Spiritualisme), Mrs. Marguerite Fox Kane, qui était sur son lit de mort, dans une chambre d'un hôtel meublé de la Ninth-Strett, à New-York ; elle passait quelques heures chaque jour au chevet de la malade. Mme Fox Kane était désormais incapable de mouvoir une main ou un pied. Il n'y avait dans la pièce aucune cloison, ni aucun endroit pouvant servir de cachette. Malgré cela, on entendait des coups frappés, parfois dans les parois, parfois dans le plafond, d'autres fois encore dans le parquet.

« On les entendait », continue Mme Mellen, « en réponse aux questions que la malade posait à son guide, comme elle l'appelait ; pourtant elle était aussi incapable de faire craquer les jointures des doigts de pieds comme j'ai su moi-même. Un jour, elle demanda tout à coup du papier et un crayon. J'allai lui chercher ces objets et elle les plaça sur une petite table qui se trouvait à côté de son lit. Elle commença alors à écrire fiévreusement et ne s'arrêta qu'après avoir rempli une vingtaine de pages de ce rapide griffonnage. Quand elle eut terminé, elle me tendit les pages : j'y jetai un coup d'œil et mon étonnement fut grand en y trouvant écrit l'histoire détaillée de ma vie. Le point le plus remarquable ne venait qu'à la fin de son récit, où Mrs. Kane mentionnait le testament de ma mère et certaines personnes habitant Manchester, dans l'etat d'Indiana. J'écrivis aussitôt à mon frère qui envoya un ami à Manchester où le testament fut en effet retrouvé. Les personnes chez lesquelles il se trouvait igno-

raient son existence, tout comme nous l'ignorions, mon frère et moi ».

C'est ce récit qui décida la Société Médico-légale de nommer une Commission pour examiner Mrs. Pepper.

Petites Informations

∴ On s'occupe beaucoup en Allemagne, surtout dans les milieux métapsychiques, du dernier tableau du peintre Gabriel V. Max, l'un des artistes les plus renommés de l'Europe centrale. Ce tableau représente « **La Voyante de Prévorst en France** ». Le maître s'est tenu strictement à la vérité; il a fouillé les documents laissés par le Dr Justinus Kerner, a questionné le Conseiller privé, M. Kerner (fils du poète et hypnologue), Mme Marie Niedhammer (sa sœur), Mme Ernestine Wanner (sœur de la Voyante), etc. Les difficultés venaient surtout de ce qu'il n'existait de la fameuse voyante que des portraits de profil. L'Institut Artistique Royal de Prague vient de reproduire par la gravure ce tableau si remarquable. — M. G. Max avait déjà exécuté un tableau représentant « La Voyante de Prévorst sur son lit de mort » (1).

∴ Plusieurs journaux niçois et parisiens se sont occupés, ces jour derniers, d'une « **maison hantée** » **à Nice**. Au commencement du mois de mars, un professeur de Nice louait sur le mont Gros une villa restée longtemps inoccupée. Or, depuis quinze jours, la maison est devenue inhabitable, à ce que l'on raconte : de la cave au grenier, de la cuisine au salon, d'un bout du jardin à l'autre, on entend durant toute la nuit un concert de cris et d'imprécations formidables ; les volets s'ouvrent tout seuls ; au beau milieu de la nuit, les habitants sont réveillés par des coups frappés à la porte ; ils vont ouvrir et ne trouvent personne ; ils se recouchent, mais cinq minutes après, le plafond semble s'effondrer sous des coups multipliés. — L'inspecteur des gardes champêtres de la région a ouvert une enquête qui n'a donné aucun résultat.

(1) Nous possédons quelques exemplaires de la gravure reproduisant ce dernier tableau ; nous serons heureux de les offrir gratuitement aux abonnés qui nous en feront la demande. — *Note de l'Ad.*

NÉCROLOGIE

Ercole Chiaia

Ercole Chiaia, dont on a dernièrement annoncé la mort, n'est pas, à proprement parler, le nom d'un savant ni d'un homme qui s'est illustré par ses écrits ; c'est celui d'un des propagandistes les plus infatigables et en même temps les plus heureux auxquels les études médianiques soient redevables du grand développement qu'ils ont pris dans ces dernières années, parmi les hommes de science.

Né à Brindisi, en 1836, M. E. Chiaia obtint le doctorat en Médecine à l'Université de Naples, d'où il avait été expulsé, pendant quelque temps, par le gouvernement des Bourbon. En 1860, après l'expédition de Garibaldi, il entra dans l'armée italienne comme officier de cavalerie. Après son mariage, il quitta la carrière des armes pour s'adonner au commerce et à l'industrie.

C'est alors qu'il commença à s'occuper de Spiritisme. Le hasard lui ayant fait connaître ce merveilleux médium qu'est Eusapia Paladino, alors à peu près inconnu, il ne négligea rien pour obtenir que des savants dignes de ce nom, parce que sans idées préconçues, s'occupassent de ce précieux sujet. Il en résulta des polémiques assez vives dans la presse italienne et le fameux défi lancé par M. Chiaia au professeur Lombroso, en 1885, qui donna lieu ensuite, grâce à l'intervention d'Aksakoff, à ces séances de l'automne 1892, à Milan, qui eurent un si grand retentissement et auxquelles assistè-

rent les professeurs Schiaparelli, Richet, Lombroso, etc. La Paladino garda toujours pour M. Chiaia le plus grand respect et la plus vive reconnaissance.

Les conséquences de l'œuvre de M. Chiaia seront durables, parce qu'elles ne se sont pas fondées sur des mots, mais sur des faits.

Le professeur Marc Thury

M. Marc Thury, professeur de physique et d'histoire naturelle à l'Université de Genève, dont on a annoncé dernièrement la mort, a été l'un des savants qui ont pris la défense de l'authenticité des phénomènes médiumniques de nature physique. Son ouvrage : *Les Tables tournantes, en rapport au problème de physique générale qui en ressort*, n'est en effet qu'une réponse au livre : Des Tables tournantes, du Surnaturel en général et des Esprits, publié par le comte A. de Gaparin en 1854, à Paris. M. Thury n'approuvait pas entièrement les théories spirites au moyen desquelles de Gasparin expliquait les phénomènes, mais n'avait pas eu de peine à reconnaître les faits eux-mêmes, après les avoir mûrement examinés par l'expérience. C'est dans ce livre que M. Thury posait cette maxime qui est restée depuis le principe fondamental de toute recherche psychique scientifiquement envisagée : « La mission de la science doit être de reconnaître la vérité; mais son témoignage est affaibli s'il puise une partie de ses données à la révélation ou à la tradition, puisqu'il y a alors une pétition de principe. »

L'ouvrage de M. Thury a été réimprimé en 1888, et l'auteur, y écrivit une préface dans laquelle il remarquait que les trente ans qui s'étaient passés n'avaient pas suffi à résoudre le problème, mais « qu'un jour on érigera un édifice sur cette pierre posée en 1854. »

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15° Année — Juin 1905 — N° 6

XÉNOGLOSSIE

L'Écriture automatique en langues étrangères

I

Les observations, authentiques ou non, dans lesquelles des connaissances d'une langue étrangère se rencontrent chez des personnes n'ayant pu avoir par des moyens normaux quelque notion de cette langue ne sont pas très communes (1).

Nous devons d'abord éliminer les cas dans lesquels, sur des ardoises, par l'écriture directe, des médiums professionnels ont donné des réponses en diverses langues inconnues d'eux ; car toutes ces relations d'écriture directe sont assez problématiques, et le fait d'une langue étrangère, écrite par quelqu'un qui l'ignore, si merveilleux que soit le fait même, est peut-être moins merveilleux encore que le fait d'un crayon qui écrit tout seul : de sorte que le problème de l'écriture directe en langues étrangères est en quelque sorte un double miracle, qu'aucun témoignage, dûment et authentiquement contrôlé, ne vient encore confirmer.

(1) Je me permettrais volontiers ici un néologisme ; nous pourrions dire que cette connaissance des langues étrangères est de la xénoglossie (Ξένος, étranger, γλῶσσα, langue).

Quant aux faits de langue étrangère parlée ou écrite automatiquement, ils sont vraiment peu abondants. Il faut laisser dans la pénombre des légendes l'histoire des saints qui, le jour de la Pentecôte, ont parlé toutes les langues ; l'histoire des religieuses de Loudun qui, possédées par des démons, répondaient en latin aux exorcismes du prêtre ; ou même le récit de cette femme qui, étant malade, parlait l'hébreu, ce qu'on attribuait à un souvenir de son enfance (elle avait été, dans sa jeunesse, servante d'un savant qui lisait tout haut en hébreu). L'histoire a été souvent racontée ; mais on ne peut que difficilement recourir à la source véritable. Citerons-nous le français de Mme Piper, qui n'a jamais appris le français ? Il ne dépasse pas ce qu'on peut savoir de la langue française en lisant les journaux anglais. Reste, il est vrai, la très belle observation, si admirablement prise par notre collègue M. Flournoy. Hélène Smith transcrivait, (avec beaucoup de fautes), quelques mots de sanscrit, mais sans réussir à faire des phrases ayant un sens. M. Flournoy a bien expliqué qu' « elle a absorbé ce qu'elle savait de sanscrit en feuilletant une grammaire ou d'autres documents écrits ». (*Des Indes à la Planète Mars*, 1re édit., 1900, p. 317.)

D'ailleurs, je ne veux pas faire ici une étude complète, critique et bibliographique, de ce phénomène, car j'aurais divers faits intéressants à citer ; je désire seulement relater des faits dont j'ai été témoin. L'interprétation est extrêmement difficile, et je dois dire, en commençant, que je ne pourrai donner d'explication adéquate. Pourtant, il est bon d'analyser minutieusement, autant que possible, des phénomènes de cette nature, car on ne saurait admettre à la légère les hypothèses non rationnelles ou les affirmations téméraires, et la dissection, si je puis dire, de ces faits paradoxaux, veut être poussée très loin.

Aussi m'excusera-t-on des détails dans lesquels je serai forcé d'entrer.

Il s'agit de phrases, même de pages grecques, écrites par une personne qui ne sait pas le grec. Nous discuterons les conditions de ce phénomène, et les déductions

qu'on peut en donner. Il faut d'abord indiquer le fait lui-même (1).

(1) Bien entendu il ne peut être question que de ceux qui sont valables. Car, pour les autres, on trouve dans les livres spirites de nombreux exemples de personnes ayant écrit ou parlé en des langues qu'elles ignoraient. Souvent on peut et on doit les expliquer par la mémoire auditive. Que de fois n'a-t-on pas répété l'exemple de la bonne femme du peuple qui, dans un accès de délire, prononce plusieurs phrases latines, au grand ébahissement des assistants. Plus tard, on constata qu'il s'agissait de phrases tirées du bréviaire, que la femme entendait lire par un curé, dont elle avait été la servante, et qu'elle avait retenues sans s'en rendre compte.

Seulement, il est assez mesquin de se tapir derrière les exemples faciles à expliquer, en feignant de ne pas voir ceux dont l'explication est moins aisée. De ces exemples, le seul juge Edmonds en cite plus de cinquante dans sa lettre : *Le Parler en langue inconnue au médium*, publiée par la *New-York Tribune*, en 1859, et reproduite en langue allemande par Aksakoff dans sa brochure : *Le Spiritisme américain; Recherches du juge Edmonds*. Parmi ces faits, qui sont loin d'avoir tous la même valeur comme observation et comme témoignages, aucun n'est aussi frappant que ceux qui se rapportent à la fille même du juge Edmonds. Celui-ci jouissait, en effet, de la considération générale aux États-Unis, dont il était l'un des citoyens les plus éminents, comme président du Sénat et membre de la Cour Suprême de Justice de New-York; personne n'a mis en doute sa haute intelligence et son intégrité. Miss Laure, sa fille, avait reçu une excellente éducation et était une fervente catholique. L'Église lui enseignait alors de ne point se prêter aux pratiques spirites, et elle refusa d'abord d'assister à ces manifestations; pourtant, elle était médium et de nombreux phénomènes spontanés qui se produisaient autour d'elle ne tardèrent pas à éveiller la curiosité, et elle commença à fréquenter les séances. C'est alors qu'elle devint médium parlant. Elle ne tombait pas en transe, comme beaucoup d'autres; au contraire, elle avait conscience de tout ce qu'elle disait et de tout ce qui se passait autour d'elle... Puis elle commença à parler différentes langues. « Elle ne connaît aucune autre

langue que l'anglais et le français — ce dernier, autant qu'elle a pu l'apprendre à l'école », écrit son père; et cependant, elle a parlé neuf ou dix langues, quelquefois pendant une heure, avec une facilité et une aisance parfaites...

« Un soir, je reçus la visite d'un monsieur de nationalité grecque (un certain Évangélidès), qui se mit bientôt à causer avec Laure en cette langue (1); au cours de cette conversation, il paraissait très ému, et même il pleura. Six ou sept personnes se trouvaient présentes (2), et l'une d'elles demanda la raison de cette émotion. L'interpellé se déroba à une réponse directe, disant qu'il était question d'affaires de famille.

« Le lendemain, il renouvela sa conversation avec Laure, et aucune personne étrangère ne se trouvant chez moi, il nous donna l'explication désirée : la personnalité invisible avec laquelle il s'entretenait par l'intermédiaire de Laure n'était autre qu'un ami intime à lui, mort en Grèce, le frère du patriote Marco Botzaris; cet ami l'informait de la mort d'un ses fils à lui, Évangelidès, qui était resté en Grèce et se portait admirablement bien au moment où son père partit pour l'Amérique.

« Ce dernier vint me voir encore plusieurs fois, et dix jours après sa première visite, il nous informa qu'il venait de recevoir une lettre venant de chez lui, l'informant de la mort de son fils; — cette lettre devait être en route au moment où avait lieu son premier entretien avec Laure.

« J'aimerais qu'on me dise comment je dois envisager ce fait. Le nier, c'est impossible, il est trop flagrant. Je pourrais tout aussi bien nier que le soleil nous éclaire.

« Le considérer comme une illusion, je ne le saurais davantage, car il ne se distingue à rien de toute autre réalité constatée à n'importe quel moment de notre existence.

« Cela s'est passé en présence de huit à dix personnes, toutes

(1) « Ma fille », dit M. Edmonds dans la préface de son ouvrage intitulé *Spiritualisme*, n'avait jamais jusqu'à ce moment entendu une seule parole en néo-grec.

(2) Il y avait, entre autres, M. Green, artiste à New-York, M. Allen, président de la Banque de Boston, deux messieurs entrepreneurs de chemins de fer dans les Etats de l'Ouest, Miss Jennie Keyes, nièce du juge Edmonds, etc.

instruites, intelligentes, et aussi capables que n'importe qui de faire une distinction entre une illusion et un fait réel.

« Il serait oiseux de prétendre que c'était le reflet de nos propres pensées ; nous n'avions jamais vu cet homme ; il nous a été présenté par un ami le soir même ; d'ailleurs, en supposant même que nos pensées eussent pu lui faire part de la mort de son fils, comment pouvaient-elles faire en sorte que Laure comprît et parlât le grec, langue qu'elle n'avait jamais auparavant entendu parler ?

« Je vous demande encore une fois : comment dois-je envisager ce fait et bien d'autres faits analogues ? »

Malheureusement, comme nous l'avons dit, si les faits de cette espèce, rapportés par les spirites, sont fort nombreux, ceux qui paraissent dûment observés et étayés par des témoignages suffisants sont, par contre, assez rares.

C. V.

II

La personne qui a écrit ces phrases grecques, en état de somnambulisme, ou en état de demi-conscience, est une dame de 35 ans, qui n'est pas professionnellement médium, encore qu'elle ait présenté à diverses reprises des faits remarquables de clairvoyance. Comme son nom ne peut être donné ici, je l'appellerai Mme X.

Je vis Mme X. à Paris, pour la première fois le 7 novembre 1899. Notre ami commun, Fréd. Myers, avait disposé cette entrevue. Quoiqu'il ne s'agît pas ce jour-là d'une séance, dans le sens ordinaire du mot, cependant en réalité, peu de temps après que je fus arrivé, et pendant cette visite même, Mme X perdit à peu près connaissance, et, dans un état de transe, les yeux fermés, elle écrivit péniblement au crayon la phrase suivante (1) :

(1.) Η ανθρωπινη σοφια ολιγου τινος αξια εστι και ουδενος αλλα γαρ ηδη αρα απειναι.

Remarquons tout de suite qu'il y a là deux phrases

(1) Nous la donnons telle qu'elle a été écrite, sans les accents ni la ponctuation.

distinctes ; et qu'il faut mettre un point après ουδενος. De même, il faut lire non ηδη αρα απειναι, mais ἤδη ὥρα ἄπιεναι.

M. Piddington, qui était présent, a constaté comme moi le grand effort, presque la souffrance de Mme X., pendant qu'elle écrivait ces lignes. C'est avec une notable lenteur, et une sorte de tremblement convulsif que les caractères étaient tracés. Au réveil, il ne semble pas que Mme X. en eût conservé le souvenir.

Le sens de la première phrase est très simple : *La sagesse humaine est peu de chose, et même elle n'est rien.* Le sens de la seconde est : *Voici que déjà je vais vous quitter.*

D'après les renseignements précieux que m'a donnés M. Shipley, la première phrase se trouve dans l'apologie de Socrate (IX. 23. A) et la seconde aussi, à la fin de ce même ouvrage.

(2.) Quelques jours après, étant encore dans le même état de transe, Mme X. écrivit en ma présence ces mots :

(2.) Χαιρετε εγω κατιστος ονομα το Αντωνινος Renouard. Χαρυστωτ τω θεω.

Cette phrase se divise en deux parties. Pour la première partie, en cherchant dans le dictionnaire de Byzantios (1) (1re édit.), à ὄνομα, on trouve, ainsi que me l'a

(1) Comme j'aurai l'occasion de revenir souvent sur ce dictionnaire, je dois en donner ici l'indication bibliographique exacte : Dictionnaire grec-français et français-grec, par Ch.-D. Byzantius et André Coromélas. Edition seconde, stéréotype. Athènes : Imprimerie d'André Coromélas, rue d'Hermès n° 215, 1856, 1 vol. de 520, 422 et προλεγομενα de la premièr^e (xi) et la deuxième (viii) édition.

L'exemplaire qui m'a été adressé par le Dr Vlavianos est la deuxième édition. Mais, comme on le verra par la suite, tous les passages donnés par Mme X... se retrouvent dans la première édition ; et en outre il en est un qui ne se trouve pas dans la seconde édition, et qui se trouve dans la première, de sorte que c'est, à n'en pas douter, d'après l'image de la première édition que les phrases grecques ont été reproduites.

J'ai trouvé à la Bibliothèque nationale de Paris cette première édition. Λεξικον ελληνικον και γαλλικον, συνταχθεν μεν ὑπὸ Σκαρδατου Δ. ΒΥΖΑΝΤΙΟΥ, ἐκδοθὲν δὲ ὑπὸ Ανδρεου ΚΟΡΟΜΗΛΑ [Αθηνησιν] εκ του τυπογραφειου Ανδρεου Κορομηλα (1846).

fait remarquer M. J.-B. Shipley, la phrase suivante : κἄποιος ὀνόματι 'Αντώνιος : *Un nommé Antoine*. (Remarquons en passant cette coïncidence vraiment singulière, que, en 1846, ç'a été le nom d'Antoine qui a été pris comme exemple.) Alors il faut corriger κατιστος ονοματο en lisant κἄποιος ὀνόματι, et le sens de cette première phrase devient : Salut (Χαίρετε). Je suis le nommé Antoine.

Remarquons aussi que dans le dictionnaire de Byzantios (dans la première et non dans la seconde édition) il y a la coupure 'Αντώνι — et à la ligne suivante ος : de sorte que la lettre ν, qui ne se trouve pas dans le texte, est, peut-être, la transcription imparfaite du trait qui suit Αντωνι.

Quant à la seconde phrase, elle signifie : Rendez grâce à Dieu.

Le nom d'Antoine Renouard, qui pouvait être connu de Mme X., est le nom de mon arrière-grand-père. Antoine-Augustin Renouard, éditeur et bibliophile, de Paris (1770-1853). A.-A. Renouard a publié diverses éditions d'auteurs grecs : entre autres *Daphnis et Chloé*, de Longus. Son nom se trouve dans les dictionnaires bibliographiques et dans les encyclopédies. Il fut le père de Ch. Renouard, le père de ma mère (1794-1878).

Quelques autres communications κ, signées aussi de A.-A. R., furent données à la même époque (nov.-déc. 1899).

(3.) Ευχη θεος ευλογιω και ηλθα κατα προσκλησιν του κατα τα δεδογμενα.

Συμπατριωτες και δισεγγενος. A. A. R.

Il faut lire probablement θεω au lieu de θεος et ηλθε au lieu de ηλθα. Et alors le sens est : *Prière au Dieu de bénédiction, et répondons à l'invitation qui nous est faite de nous conformer aux doctrines* (?) ou à ce qui nous a été enseigné [διδομενα pour δεδογμενα.]

Quant à la signature, il faut lire : Συμπατριώτης, au lieu de Συμπατριωτες (ton compatriote), δισέγγονος, au lieu de δισεγγενος. Remarquons d'ailleurs que δισέγγονος ne veut pas dire *arrière-grand-père*, mais *arrière-petit-fils*.

(iv.) Συμπατριωτης εγω ειμαι.

Les deux communications suivantes furent données plus tard dans l'été de 1900. Elles n'ont pas été signées par A.-A. R.

(v.) Τοις δει δεδη τοιουτος τοιουτοις ανηρ υπομνεημασιν ορθως χρωμενος τελεους αει τελ ε τας τελουμενος τελεος ουτως μονος γινεται ασπασμος.

M. Shipley a retrouvé cette phrase tout entière dans le Phèdre de Platon (249, c.).

« L'homme qui sait se servir de ces réminiscences est initié sans cesse aux mystères de l'infinie perfection, et seul devient lui-même véritablement parfait. » (*Trad. franç. de Saisset. Dial. Socrat.*, II, 338.)

Il y a peu d'erreurs de transcription. Notons le δει du début, qui est une hésitation corrigée par δε δη.

Voici le texte de Platon :

Τοῖς δὲ δὴ τοιούτοις ἀνὴρ ὑπομνήμασιν ὀρθῶς χρώμενος, τελέους ἀεὶ τελετὰς τελούμενος, τέλεος ὄντως μόνος γίγνεται.

Quant au mot ἀσπασμος, en grec moderne, il signifie : Salutation (adieu !)

(6.) Εκετε ολιγην υπουμενην ολα υπαγουν και ευχην θελετε ευχαριστηθη.

Ανατελλοντος και δυοντος του ηλιου η σκια εκτεινατα μακραν.

La première phrase contient des fautes. Il faut lire ὑπομονην pour υπομενην, et alors le commencement signifie : *Ayez un peu de patience.* On trouve dans le dictionnaire de Byzantios à εὐχή : ὅλα ὑπάγουν κατ' εὐχὴν (*Tout vient à souhait*).

La phrase θέλετε εὐχαριστηθῇ se trouve aussi dans le dictionnaire au mot Εὐχαριστῶ (p. 181, col. 3). De même aussi Ἔχετε ὀλίγην ὑπομονὴν au mot ὀλίγος (p. 310, col. 1).

(1) Dans la seconde édition, à Εὐχή, on lit (p. 182) ὅλα βαδίζουσι κατ'εὐχήν.

L'autre phrase, ainsi d'ailleurs que toutes celles qui précèdent, a été écrite par Mme X. devant moi. Mais ce jour-là, Mme X. était dans un état de grand tremblement nerveux. C'était au mois de juin, vers 7 h. 1/2 du soir. Dans la petite chambre où nous nous trouvions, le soleil se couchait ; et la phrase grecque qui fut alors écrite se rapporte exactement à cette circonstance particulière : *Quand le soleil est à son déclin ou à son lever, les ombres s'allongent.*

. Or cette phrase se trouve textuellement dans le dictionnaire grec de Byzantios au mot Ἐκτείνω (p. 139, col. 2). Signalons une légère erreur : εκτεινχται pour εκτείνεται ; la traduction française en est donnée : *Quand le soleil est à son levant ou à son couchant, l'ombre se projette au loin.*

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette remarquable expérience.

Pendant longtemps, aucune phrase grecque ne fut plus donnée. Mais en 1904 les mots suivants furent écrits :

(7.) Πρωτοτοκος τα Χριστου λευκα σκληρως Θα τιμωρηθη αναλεως (et, comme à ce moment Mme X. ne pouvait plus écrire, les lettres suivantes ont été données, sans que j'insiste ici sur les conditions physiques du phénomène, par le moyen des raps) σκληρως τα κριματα κυριον αβυσσος. Le mot κριματα a été corrigé trois fois : κριματι; κριμαθε ; κριματα. Κυριου a été corrigé aussi trois fois, de κυρου à κυριον et κυριου.

Pour le commencement de la phrase, M. Shipley suppose que le quatrième mot est sans doute λεγων (pour λευκα) et à la fin de la phrase αναλογως pour αναλεως : ce qui peut se traduire : « Le premier né, le Christ : Celui qui parle rudement sera puni pareillement durement. »

Quant à l'autre phrase : *Les jugements de Dieu sont un abîme*, elle se comprend et est très correcte. Cette phrase se trouve dans le dictionnaire de Byzantios au mot κρῖμα (τὰ κρίματα κυρίου ἄβυσσος), p. 246, col. 2.

Telle est à peu près, brièvement exposée, ce que je pourrais appeler la première phase du phénomène. Nous arrivons à la seconde phase, qui débuta par un fait remarquable.

La communication suivante en langue grecque m'a été adressée par Mme X., alors qu'elle était à Paris et moi à Carqueiranne, en octobre 1904.

Elle est écrite sur une seule feuille de papier et est divisée en quatre parties d'inégale étendue. La partie que j'appellerai A est en gros caractères, comme aussi la seconde (B). La troisième partie (C), qui ne comprend que deux mots, est en très gros caractères. La quatrième partie (D) est en caractères très fins.

(8. A) Χρῆσθαι λέξεσιν Ἑλληνικαῖς, ἐπειδὰν Ῥωμαίας προχείρους μὴ ἔχωσιν. . . ·

Ὄχιμόνον. .

Ἐξετύλιξαν μεγαλοπρεπέστατα υφάσματα της κινας, λαμπασα δικτυωτὰ, δαμασκα λευκα καί στυλπνα, ως ἡ χλόη τῶν λιβαδιων, ἄλλα δέ κατασραπτοντα την ορασιν με την οξειαν αυτων ερυθρότητα, σηρικα ῥοδ όχροα, ἀτ, λάζια πυχνά, πεκινια μαλακότατα, ναγκίνια ἄσπρα και κίτρινα, τελἐυτατον ἕως ααι περιζώματ κτῆς Μαδα—

(8. B) Γαλλία ἀφ'ον δια πολευειδων αγωνων κατωρθωσατο την πολιτικὴν αυτης παλιγγενεσίαν, σπευδει ηδη προς αλλον ουχ ηττον ευκλεῆ σκοπον, την ανακτησιν της απο των φώτων και της παιδειας προγονικῆς αυτης ευκλειας.

(8. C) Χόπος συγχώρησις.

(8. D) Εις ταῦτα προσθέσατε τὴν τέρψιν
τῶν ὀφθαλμῶν, ἐχόντων ὑπ' ὄψιν
ἐν ὥρᾳ θέρους, τὰς σμαραγδίνους
γλαφυρότητας κήπου δασυφύλλου
ἐρημικοῦ, βρύοντος απὸ ἄνθη, κατοικουμενου ἀπὸ
πτηνα πολυποίκιλα διαβρεχομένου ἀπὸ μικρον
ῥυάκιον ὕδατος ζῶντος, τὸ ὁποιον, προτοῦ νὰ
διαχυθῆ ἐπὶ τοῦ δροσεροῦ λειμῶνος, καταλείβεται
'εκ τοῦ ὕψους βράχου τινος μέλανος καὶ ἀγροτιχοῦ,
[λάμπει ἐπ'
αὐτοῦ ὡς λεπτοϋφὴς ταινία εξ ἀργύρου, ἔπειτα δέ ἐις

μαργαριτῶδες, μεταβαλλόμενον ἔλασμα χύνεται εντὸς δεξαμενῆς διαυγεσάτης, δπου ὡραῖοι κύκνοι ὡς τὴν χιόνα λευκοὶ πλέουσι μετὰ χάριτος. . . .

Cette communication était, ainsi que je l'ai dit, accompagnée d'une lettre dans laquelle Mme X. me disait : « Je n'ai vu que du grec, et du grec, et enfin ma main a dû écrire ce non-sens que je vous envoie avant que j'aie pu me mettre au travail. Ma main était dans un état d'amnésie longtemps après... J'espère maintenant me retrouver... How absurd ! Ma main va me trahir de nouveau. On n'a pas d'idée combien est drôle cette sensation ; je lutte contre quelque chose comme dans un rêve ; tout semble loin, et je ne σais qui va gagner ». Les derniers mots de cette lettre contenaient des caractères grecs : σ et ς pour *s*.

Après avoir cherché tant bien que mal à traduire ce grec difficile, je fus mis sur la voie de l'origine très étrange de ces longues citations. En cherchant dans le *Dictionnaire de la langue française* de Littré, au mot *Damas*, M. Courtier trouva cette phase : Ils déroulèrent des magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné... (Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*.) Il était donc évident que la première phrase (8 A) était la traduction d'un passage de *Paul et Virginie*.

Comme à Paris il me fut impossible de trouver une édition grecque de *Paul et Virginie*, je m'adressai à mon confrère le Dr Vlavianos, d'Athènes, en lui faisant part de mon désir, et du motif pour lequel je le lui témoignais. Il me répondit en me disant que les phrases 8 A., B. et D. se trouvaient textuellement dans le dictionnaire grec-français et français-grec de Byzantios et Coromélas. Et il m'envoya ce dictionnaire, dont j'ignorais absolument l'existence.

En effet, dans cet ouvrage, qui est sans doute le dictionnaire classique qui sert aux jeunes gens grecs à apprendre le français, il y a dans les Prolégomènes de la première édition, Prolégomènes qui sont écrits en grec

(page α, ligne 29), la phrase Χρῆσθαι λέξεσιν Ἑλληνικαῖς, ἐπειδὰν Ῥωμαίας προχείρους μὴ ἔχωσιν. Cette phrase n'est pas traduite du français : c'est la traduction d'une phrase de Cicéron donnée en latin : « *Graecis licet utare, cum voles, si te latinae forte deficiant.* » Ces mots latins étaient suivis immédiatement de la traduction grecque, mise entre parenthèse et guillemets, (« Χρῆσθαι... » etc.).

On remarquera la rigoureuse exactitude du texte et des accents, alors que, dans les écritures précédentes, il n'y avait que très irrégulièrement et rarement des accents.

A la ligne suivante du dictionnaire, le mot ὄχι μόνον revient souvent ; en effet l'auteur, M. Byzantios, parlant de son dictionnaire, dont il fait naturellement l'éloge, dit qu'il contient les mots, non seulement Anecdote, mais Anecdotier ; non seulement Mystique, mais Mysticisme ; non seulement Phénomène, mais Phénoménal (ὄχι μόνον Mystique, ἀλλὰ καὶ Anecdotier, καὶ Anecdotique ; ὄχι μόνον Anecdote, ἀλλὰ καὶ Mysticisme, καὶ Mysticité ; ὄχι μόνον Phénomène ἀλλὰ καὶ Phénoménal). Peut-être le mot ὄχι μόνον mis dans la phrase 8 A. a-t-il été pris pour *Phénomène* ; mais rien ne l'indique et ne nous autorise à supposer un contre-sens. Ce mot veut dire : *Non seulement* ; et ce n'est qu'une hypothèse assez hasardée que d'admettre que, dans le document écrit qui m'a été envoyé, il a été mis pour signifier *Phénomène*. Cela d'autant plus que à ὄχι, on trouve ὄχι μόνον, *non seulement.*

La phrase 8 C. : Χοπος. Συγγωρησις, semble indiquer qu'à ce moment il y a eu fatigue (Κόπος) et excuse, pardon (Συγχώρησις) pour cette fatigue.

Il est même probable que ce sont ces deux mots qui ont été écrits les derniers.

Mais deux autres citations se trouvent en grec moderne dans les Prolégomènes du Dictionnaire de Byzantios (page 2 de la 2ᵉ édition). Je les donne ici textuellement pour qu'on puisse se rendre compte des minimes différences entre ce qui est imprimé dans le Dictionnaire, et ce qui a été écrit par Mᵐᵉ X.

Voici d'abord la citation 8 A. :

Ἐξετύλιξαν μεγαλοπρεπέστατα ὑφάσματα τῆς Κίνας·

λαμπάσα δικτυωτά, δαμάσκα λευκὰ καὶ στιλπνά, ὡς ἡ χλόη τῶν λιβαδίων, ἄλλα δὲ καταστράπτοντα τὴν ὅρασιν μὲ τὴν ὀξεῖαν αὐτῶν ἐρυθρότητα, σηρικὰ ῥοδόχροα, ἀτλάζια πυκνά, πεκίνια μαλακότατα, ναγκίνια ἄσπρα καὶ κίτρινα, τελευταῖον ἕως καὶ περιζώματα τῆς Μαδα(γασκάρ).

Voici le texte de Bernardin de Saint-Pierre, qui a été traduit en grec :

« Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir, des taffetas roses, des satins de pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins bleues et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar ».

Les accents sont mis dans la proportion suivante. Il y en a 51 dans le texte grec. Il y en a eu 28 dans le manuscrit, soit un peu plus de la moitié, et ils sont correctement mis, sauf pour 'Εξετύλιξαν qui est écrit 'Εξετῦλιξαν. Il n'y a d'erreur dans le texte que pour καταστράπτοντα, qui est écrit κατασοαπτοντα. De plus ἀτλάζια est écrit ατ'λασια ; et περιζώματα est écrit περιξώματα, comme si la lettre ζ était impossible à transcrire.

Quant au texte lui-même, il est peu intéressant ; il a été pris par Byzantios comme exemple de la possibilité qu'il y a de traduire en grec moderne des expressions françaises peu usitées et un peu étranges.

La phrase 8 D. est aussi une transcription d'un passage du Dictionnaire de Byzantios. Là encore l'auteur a voulu donner un spécimen de termes français peu usités que l'on peut traduire en grec. C'est la traduction d'un passage des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue :

'Εἰς ταῦτα προσθέσατε τὴν τέρψιν τῶν ὀφθαλμῶν, ἐχόντων ὑπ' ὄψιν ἐν ὥρᾳ θέρους, τὰς σμαραγδίνους γλαφυρότητας κήπου δασυφύλλου ἐρημικοῦ, βρύοντος ἀπὸ ἄνθη, κατοικουμένου ἀπὸ πτηνὰ πολυποίκιλα διαβρεχομένου ἀπὸ μικρὸν ῥύακιον ὕδατος ζῶντος, τὸ ὁποῖον, προτοῦ νὰ διαχυθῇ ἐπὶ τοῦ δροσεροῦ λειμῶνος, καταλείβεται ἐκ τοῦ ὕψους βράχου τινὸς μέλανος καὶ ἀγροτικοῦ, λάμπει ἐπ' αὐτοῦ ὡς λεπτοϋφὴς ταινία ἐξ ἀργύρου, ἔπειτα δὲ εἰς μαργαριτῶδες μεταβαλλόμε-

νον ἔλασμα χύνεται ἐντὸς δεξαμενῆς διαυγεστάτης, ὅπου ὡραῖοι κύκνοι ὡς τὴν χιόνα λευκοὶ πλέουσι μετὰ χάριτος.

Voici le texte d'Eugène Sue :

« Joignez à cela l'été, pour perspective, les vert(e)s profondeurs d'un jardin touffu, solitaire, encombré de fleurs, peuplé d'oiseaux, arrosé d'un petit ruisseau d'eau vive, qui, avant de se répandre sur la fraîche pelouse, tombe du haut d'une roche noire et agreste, y brille comme un pli de gaze d'argent, et se fond en lame nacrée dans un bassin limpide où de beaux cygnes blancs (comme la neige ?) se jouent avec grâce ».

Les accents sont très exactement mis ; il y en a 94 dans la copie, et 104 dans le texte grec. Même les accents relativement peu usités comme ὥρᾳ et λεπτοϋφὴς sont correctement transcrits.

Il n'y a pas de fautes de texte ; je signalerai seulement ceci : d'abord la lettre ζ est correctement transcrite à ζῶντος, par exemple. Ensuite, le ψ est écrit d'une manière assez étrange qui peut à première vue faire penser qu'il y a confusion entre le φ et le ψ. Mais ce ne serait une erreur ; car les deux lettres sont écrites différemment. Le ψ est écrit comme un I au milieu duquel un o a été inscrit ; ce qui donne l'apparence φ. Le φ au contraire est écrit tout à fait normalement.

Une curieuse erreur est à la ligne 5 du manuscrit. Le mot μικρὸν est écrit, sans qu'il y ait de confusion possible, μικρσν, et il n'y a pas d'accent sur le σ. Nous verrons plus tard qu'il y a lieu d'insister sur la nature de cette erreur.

Enfin, — mais c'est peut-être là une coïncidence — il y a comme une consonance en forme de rimes dans les deux premières lignes ; de sorte qu'il y a au début presque deux vers rimés, ayant chacun dix syllabes Rien d'analogue n'existe dans le texte grec, qui est écrit comme de la prose.

J'ai dit déjà que cette citation 8 D. est écrite en caractères beaucoup plus fins que les deux autres. Il semble que ce soit une tout autre écriture. A la loupe,

on reconnaît qu'il y a un léger tremblement, manifeste surtout vers la fin.

La phrase 8 B. se trouve dans la première édition (et non dans la seconde), du livre de Byzantios ; mais avec un changement important.

Le dictionnaire est en effet dédié au roi Louis-Philippe, et la dédicace est en deux colonnes, une colonne pour le français, une colonne pour le grec.

Le premier alinéa (grec) est la phrase 8. B. tout entière, avec cette différence que le mot Γαλλία, donné par Mme X., est, dans le texte de Byzantios et Coromélas, Ἡ Ἑλλάς.

Et voici le texte français... *Après avoir conquis par de pénibles travaux son indépendance politique, la Grèce se propose aujourd'hui un nouveau but non moins noble que le premier : elle veut rappeler dans son sein les lumières qui l'avaient jadis couverte de gloire.*

Je ferai remarquer que, dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, que j'ai sous les yeux, le dictionnaire français-grec (dans lequel il n'y a d'ailleurs pas de phrases grecques citées), n'est pas coupé, tandis que le dictionnaire grec-français est coupé. Il n'y a d'ailleurs pas de traduction dans le dictionnaire français-grec du mot France en Γαλλία ; mais au dictionnaire grec-français est ajouté un petit lexique des noms propres (p. 400-401 ; πιναξ κυριων ονομχτῶν) où Γαλλία (ἡ) est traduit par France.

Les accents ont été mis dans la proportion suivante : il y en a 44 dans le texte grec : il y en a 8 dans l'écriture de Mme X. *Il n'y a pas de faute de texte;* car le κ et le χ sont écrits à peu près de la même manière par Mme X., de sorte qu'il est difficile de savoir quand elle écrit κ et quand χ.

Enfin il existe entre le document 8 et les autres phrases grecques données plus haut, cette différence fondamentale que toute l'écriture grecque (8 A., B., C., D.), m'a été envoyée sans que j'aie vu Mme X. l'écrire.

Or, ces jours-ci, un nouveau phénomène s'est produit, d'une extrême importance, car en ma présence Mme X. a écrit toute une longue phrase semblable à celles que

j'ai données plus haut, et relevant de la même origine, le dictionnaire de Byzantios.

J'avais annoncé à Mme X. que j'avais reçu le dictionnaire de Byzantios ; et elle n'avait pas été médiocrement surprise de cette découverte imprévue. Mais je ne lui avais pas apporté le livre. Or, une ou deux semaines plus tard, le 2 mai, comme je lui allais rendre visite, et que je lui parlais de mon dessein d'apporter le livre de Byzantios à Londres, un nouveau phénomène se produisit.

Ce jour-là, en effet (le 2 mai), elle me dit soudain, après quelques mots de conversation, qu'elle se sentait incapable de parler en anglais, et qu'elle se voyait entourée de caractères grecs ; alors, dans un état de demi-conscience, elle prit un stylographe, et, devant moi, debout sur son balcon, elle écrivit la phrase suivante :

(9.) “ . . ολα τα ταυτὰ,

puis elle barra ces trois mots et écrivit alors sans interruption les lignes suivantes :

“ . . ολα τὰ τωματια τατια . . εἶχον ως σολισμας.. δμιλους ανθρωτίων τῆς πηλοπλαφικῆς τέχνης τοῦ Κλωδίωνος καὶ απα, άδην ἐπὶ ὑποβάθρων ἰάοπιδος ἢ αμυγδαλίτου ἀρχαίου λίθου, πολυδόπανά τινα διὰ λευκοῦ μαρμαρου αυτίευπα τῶν θελκτικωτέρων βακχίδων του ἀποκρύφον Μουσεζου τῆς Νεαπόλεως.”

Pour le dire tout de suite, cette phrase est le commencement de la citation d'Eugène Sue donnée plus haut, et elle se trouve aussi, précédant la phrase 8 D., dans le dictionnaire de Byzantios. Je la donne ici telle qu'elle est dans le texte imprimé, pour qu'on puisse la comparer avec le manuscrit écrit sous mes yeux par Mme X.

“ . . Ὅλα τὰ δωμάτια ταῦτα . . εἶχον ὡς στολισμοὺς . . ὁμίλοὺς ἀνθρωπίων τῆς πηλοπλαστικῆς τέχνης τοῦ Κλωδίωνος, καὶ σποράδην, ἐπὶ ὑποβάθρων ἰάσπιδος ἢ ἀμυγδαλίτου ἀρχαίου λίθου, πολυδάπανά τινα διὰ λευκοῦ μαρμάρου ἀντίτυπα τῶν θελκτικωτέρων βακχίδων τοῦ ἀποκρύφου Μουσείου τῆς Νεαπόλεως.”

(Traduction du français d'Eugène Sue) : « Toutes ces

pièces... avaient pour ornements des groupes de biscuit ou de terre cuite de Clodion, et sur leurs socles de jaspe ou de brèche antique quelques précieuses copies des plus joli(e)s groupes du Musée (apocryphe de Naples), en marbre blanc ».

Je ferai d'abord quelques courtes remarques quant à la manière d'écrire de Mme X. Elle écrivait debout; tenant en mains le stylographe et le cahier, et par conséquent dans des conditions d'assez difficile écriture, qui est alors assez tremblée et parfois peu distincte. Mme X. semblait regarder dans le vide et copier quelque chose qu'elle voyait devant elle. Il était 4 heures de la journée. J'étais tout près d'elle, et je puis assurer qu'il n'y avait rien d'écrit dans le cahier de papier blanc qu'elle tenait à la main; de sorte qu'il n'y a pas pour moi le plus léger doute sur l'origine même de cette écriture faite sous mes yeux, dans des conditions d'absolue certitude.

Maintenant, pour la comparaison du manuscrit avec le texte donné par Byzantios, quelques points intéressants doivent être développés. Les points avant " ..ὅλα" et après "στολισμοὺς.." sont exactement conformes au texte. Les accents sont mis presque tous. Il y en a 49 dans le texte, et 39 dans le manuscrit. Les erreurs sont peu nombreuses, un peu plus nombreuses cependant que dans la précédente transcription : πολυδόπανα pour πολυδάπανα; τωματια pour δωμάτια; πηλοπλαφικῆς pour πηλοπλαστικῆς; ἰάοπιδος pour ἰάσπιδος : απα, άδην pour σποράδην; ἀυτίευπα pour ἀντίτυπα, etc.

Je dois dire qu'on peut lire ἀντιτυπα et peut-être σποράδην dans le texte donné par Mme X.

Je signalerai aussi deux erreurs extrêmement intéressantes, parce qu'elles semblent nous prouver qu'il y a eu là un phénomène visuel, quelle que soit la nature essentielle de ce phénomène.

En effet, le mot στολισμοὺς est écrit σολισμαδς. Je ne me préoccupe pas du τ du commencement, qui a été omis dans la transcription, ce qui s'explique par ce fait que dans la première édition στ est écrit ϛ : abréviation typographique qui est dans la première édition, et non dans la seconde. Mais j'appelle l'attention sur le δ final

VI..

qui remplace le ὑ de la fin de στολισμοὺς. σολισμαδς est un mot qui n'est pas grec et qui n'a même aucune consonance grecque; car jamais mot grec ne se termine en μαδς. Seulement, le ὑ ressemble de loin à un δ, si bien que c'est comme si les caractères typographiques avaient été vus de loin et superficiellement transcrits par quelqu'un qui ne sait pas le grec.

De même, ὁμιλους, qui a été écrit, à n'en pas douter, δμιλους, n'a guère forme grecque. Mais ὁ ressemble de loin à δ, et alors la transcription visuelle a donné δμιλους pour ὁμιλους. J'en dirai autant de Μουσείου, qui est transcrit Μουσεζου.

Me réservant de revenir d'ailleurs sur quelques-unes de ces particularités curieuses, je passe tout de suite aux autres écritures qui me furent alors données par Mme X. immédiatement après cette transcription du dictionnaire de Byzantios (il est inutile de dire que je n'avais pas montré le livre à Mme X.). Je lui demandai de me donner en grec une explication de la phrase écrite, et de me parler de la prochaine communication que je devais faire sur ce sujet à Londres.

(10.) ἐν παροδφ, περαστικῶ δὲν ἠξεύρω 'Αγγλικα.

(11.) τὰ ἀντίγραφον εἶνε ὅμοιον μὲ τὸ πρωτότυπον. A. A. R.

(12.) μοί εἶνε αδύνατον να παρεκτραπῶ ἀπὸ τὰς ὁδηγίας τὰς ὁποιάς ἔχω.

(13.) τὰ σχόλια ταῦτα θὰ κάμουν τὸν τό μον ὀγκωδεστερον. A. A. R.

Voici la traduction de ces phrases, signées, comme on voit, de A. A. R. (Antoine Augustin Renouard), ainsi qu'aux premiers jours, au début des premières communications en grec qui m'avaient été données.

(x). *En passant... pour le passager... Je ne sais pas l'anglais.*

(xi). *La copie est conforme à l'original.* (Il faut lire probablement τὸ ἀντίγραφον.)

(xii). *J'ai mes instructions dont il m'est impossible de m'écarter.*

xiii). *Ces notes grossiront encore plus le volume.*

Puis encore, quelques instants après, Mme X. me donna les deux phrases suivantes :

(14.) ὁ πόλεμος οὗτος δυοφέρει ὅλην τῆν Ευρωπην.
(Cette guerre intéresse toute l'Europe.)

(15.) ενθυμησουτο, νὰ τὸ ενθυμῆσαι !
(Souvenez-vous-en.)

Toutes ces phrases se retrouvent dans le dictionnaire de Byzantios. Je les transcris ici :

(10.) ἐν παρόδῳ, *en passant* (à πάροδος, p. 341, col. 2). δὲν ἠξεύρω Ἀγγλικὰ (à Δὲν, p. 103, col. 1). *Je ne sais pas l'anglais.*

(11.) τὸ ἀντίγραφον εἶνε ὅμοιον μὲ τὸ πρωτότυπον (à ὅμοιος, p. 313, col. 2).

(12.) μοὶ εἶνε ἀδύνατον νὰ παρεκτραπῶ ἀπὸ τὰς ὁδηγίας τὰς ὁποίας ἔχω.

J'ai mes instructions, dont il m'est impossible de m'écarter (au mot ʽΟδηλία, p. 307, col. 3).

(13.) τὰ σχόλια ταῦτα θὰ καμουν τόν τόμον ὀγκωδέστερον.
Ces notes grossiront encore plus le volume. Au mot ὀγκώδης de la première édition.

(14.) ὅ πόλεμος οὗτος διαφέρει ὅλην τὴν Εὐρώπην.
(Cette guerre intéresse toute l'Europe) au mot Διαφέρω, (p. 113, col. 1 et 2). Il y a δυοφέρει pour διαφέρει.

(15.) ἐνθυμήσου τό ! νὰ τὸ ἐνθυμῆσαι.
(Souvenez-vous-en) au mot Ἐνθυμοῦμαι (p. 149, col. 3).

Si l'on compare les accents mis dans ces diverses citations, on en constatera l'exactitude ; il y en a 56 dans le texte grec, et 52 dans la transcription, ce qui veut dire en somme que tous les accents sont mis, et mis correctement. Il n'y a d'erreur que pour (10) παροδῳ au lieu de παροδῳ ; (xi) τὰ ἀντίγραφον pour τὸ ἀντίγραφον. En somme, extrêmement peu de chose.

L'erreur de παροδῳ pour παροδῳ est bien intéressante, car c'est une erreur visuelle, comme en pourrait commettre

quelqu'un qui lit hâtivement et ne connaît pas le grec. Il n'y a pas plus de terminaisons en οδφ que plus haut en μαδς pour στολισμοὺς La lecture de l'ω, à une lecture superficielle, fait croire à l'existence d'un φ.

Je dois aussi faire remarquer que ces phrases grecques s'appliquent avec une certaine précision à des choses actuelles ; car j'avais demandé à Mme X. de me donner une explication sur la communication qui venait de m'être faite par elle ; et les mots (10) et (11) s'y adaptent exactement, comme aussi (12) et (13).

Quant à la phrase (14), elle se rapporte à un événement actuel, la guerre russo-japonaise, dont nous avions parlé aussi ; et enfin pour la phrase (15), ce jour-là même Mme X. avait fredonné à diverses reprises une vieille chanson française *(Monsieur et Madame Denis)*, dont le refrain est « Souvenez-vous-en », et elle m'avait demandé si je la connaissais.

Au point de vue de la signification générale de ces phrases grecques, sans nous occuper maintenant de leur origine, on peut leur assigner, quant à leur finalité en quelque sorte, une double *cause*.

Dans un cas, elles ont pour but de donner une preuve matérielle, technique pour ainsi dire, de la connaissance et compréhension du grec (citations longues — soleil et ombres allongées — copie conforme à l'original, etc.).

Dans l'autre cas, ce sont des idées générales, un peu mystiques peut-être, sur la voie à suivre, sur la nécessité de poursuivre l'étude des mystères (5), l'imperfection de la sagesse humaine (1), etc.

De sorte que, malgré l'apparente incohérence de ces phrases données, on découvre la trame serrée d'une sorte de pensée directrice cherchant à atteindre par deux voies différentes le même but.

Tels sont donc, en somme, les faits dont je vais chercher l'explication, avec tous les détails nécessaires.

III

Je dirai tout d'abord, pour simplifier, que les trois seules hypothèses que dans l'état actuel de la science

on puisse émettre, sont : (1), une fraude consciente, astucieuse, voulue, prolongée et habile; (2), une mémoire inconsciente de choses vues et oubliées; (3), l'intelligence d'un esprit pénétrant l'intelligence de Mme X. Or ces trois explications me paraissent toutes trois également absurdes et impossibles.

Je vais les examiner librement l'une après l'autre.

1) D'abord qu'il me soit permis de demander pardon à Mme X. de discuter l'hypothèse de la fraude volontaire. Je connais sa loyauté irréprochable, et je m'en porte garant comme s'il s'agissait de moi-même. Mais c'est une dure nécessité de ces sortes d'expériences d'exiger autre chose qu'un acte de foi. Même s'il s'agissait de moi, je serais contraint de donner des preuves autres que des preuves morales. Ces preuves morales, si puissantes qu'elles soient pour moi, ne suffiront pas aux autres, et je dois, ainsi que Mme X. me l'a elle-même instamment demandé, examiner en toute indépendance cette question de fraude, et faire comme s'il ne s'agissait pas d'une personne dont la sincérité est au-dessus de tout soupçon.

D'abord Mme X. ne sait pas le grec. Certes il est impossible de prouver d'une manière absolue qu'on ne sait pas une langue. Quoiqu'on puisse facilement prouver qu'on *connaît* une langue étrangère; il est radicalement impossible de prouver qu'on l'*ignore*. Pourtant, on peut arriver à établir que le grec est une langue difficile à savoir, et qu'on ne l'apprend pas au pied levé; que Mme X. n'a jamais, ni dans son enfance, ni plus tard, étudié les livres grecs; que ni son mari, ni ses enfants, ni ses amis, ni moi, nous ne l'avons jamais vue étudier le grec; et que par conséquent, même *a priori*, l'invraisemblance qu'elle a étudié et qu'elle connaît le grec est extrême.

Il faut faire une réserve lorsqu'il est dit qu'elle n'a vu ni ne possède de livres grecs. En effet, au mois de novembre 1899, quelques jours avant la première visite que je devais lui faire, elle se sentit soudain envahie par le désir d'apprendre le grec, et alors elle s'adressa à une dame de ses amies, et la pria de lui procurer quelques livres grecs. Mme Z. acheta alors deux petits livres clas-

siques, d'occasion, maculés par les écoliers qui y avaient travaillé, et portant encore les taches et les dessins dont sont coutumiers les enfants; ces deux livres, Mme X. ne les regarda même pas. Il paraît qu'il lui suffit de les avoir. Elle les mit dans un recoin de sa bibliothèque sans les regarder davantage. Ce sont les *Premiers exercices grecs* de l'abbé Ragon (12e édition, Paris, Poussielgue, 1898), et la *Chrestomathie grecque*, par l'abbé Ragon (4e édition. Paris, Poussielgue, 1897).

J'ai longuement examiné ces deux livres. Il ne s'y trouve rien qui ressemble de près ou de loin aux phrases qui ont été données; il n'y a même pas d'alphabet grec. Le mot ανθρωπινα, qui est dans la première phrase écrite en novembre 1899, ne se trouve ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux ouvrages, au petit lexique sommaire qui leur est annexé.

D'ailleurs, cette constatation était assez inutile, puisque les livres de Ragon sont des livres de grec ancien, et qu'il s'agit dans les manuscrits donnés par Mme X. de grec moderne.

Il est inutile d'ajouter que Mme X. n'a jamais vu le dictionnaire de Byzantios, et que la première fois qu'elle a aperçu cet ouvrage, ç'a été quand je le lui ai apporté le 2 mai, après que toutes les phrases grecques rapportées plus haut avaient été écrites par elle.

Donc, en toute évidence, Mme X. ne sait pas le grec, et ce qui vient corroborer avec une autorité irréfutable cette affirmation, c'est que dans ses écrits grecs il y a des fautes telles qu'elles ne peuvent être commises par quelqu'un qui connaît le grec, même très superficiellement. Ainsi, par exemple, τὰ ἀντίγραφον pour τὸ ἀντίγραφον; ἐν παρόδφ pour ἐγ παρόδῳ; μικρσν pour μικρὸν, etc. Ce sont là des fautes qu'un écolier, après deux semaines de rudiment, ne commettrait pas.

Je donnerai une autre preuve encore, tout à fait technique, pour montrer que Mme X. écrit le grec comme une personne qui ne le connaît pas.

Mon ami J. Héricourt, dans une étude attentive faite à propos d'un document célèbre, a montré que l'écriture courante, vue à une très forte loupe ou reproduite avec

grossissement par la photographie, n'était ni tremblée ni irrégulière, tandis qu'il en était autrement pour l'écriture imitée. Celle-là est tremblée, irrégulière, trahissant l'hésitation dans le graphisme; de sorte que l'on peut, en étudiant à la loupe une écriture quelconque, reconnaître, selon qu'elle est tremblante ou non, si c'est une écriture courante ou une écriture imitée. Or l'écriture grecque de Mme X. est très tremblée, tout à fait comme le serait celle d'une personne qui n'écrit pas le grec couramment, mais en le copiant, sans pouvoir l'écrire, d'après une image qu'elle a devant elle.

Donc, en résumant toute cette discussion, j'arrive à considérer comme dûment et solidement établi que Mme X. ne sait pas le grec.

J'arrive maintenant à ce qui est le fonds même de la question, à savoir pourquoi la similitude rigoureuse, absolue, entre les phrases grecques qui ont été écrites soit devant moi, soit en mon absence, et les phrases que l'on trouve en divers endroits du dictionnaire de Byzantios.

Remarquons d'abord que l'exemplaire que je possède m'a été, vers le 1er avril de cette année, envoyé d'Athènes, qu'il a été imprimé à Athènes, et qu'il n'en existe probablement pas beaucoup d'exemplaires à Paris. Je me suis adressé à un libraire de Paris qui m'a dit ne pouvoir s'en procurer qu'en le faisant venir d'Athènes même. L'autre exemplaire (1re édition), provient de la Bibliothèque nationale. Cela ne veut pas dire assurément que cet ouvrage ne puisse se rencontrer quelque part à Paris; mais il est très rare, à coup sûr. Ce n'est pas un bien convaincu qu'il en existe (ou qu'il en a existé), à Paris; mais il est très rare, à coup sûr; ce n'est pas un livre de classe, car nos jeunes écoliers n'apprennent *jamais* le grec moderne ; et les dictionnaires grecs qu'on peut se procurer couramment sont tous, *sans exception*, des dictionnaires de grec ancien.

Pourtant, il est évident que la relation entre les phrases écrites par Mme X. et les phrases du dictionnaire de Byzantios n'est pas fortuite. A partir de la phrase 6, jusqu'à la phrase 15, toutes les citations, les longues et

les courtes, se trouvent dans le dictionnaire dont elles sont la transcription rigoureuse. On peut donc dire qu'après le mois de juin 1900, toutes les phrases grecques écrites par Mme X. sont des phrases du dictionnaire grec susdit.

J'ai déjà dit que je me refusais, pour des raisons morales, qui me paraissent primordiales, à admettre l'hypothèse d'une fraude. Mais laissons de côté les raisons morales, si puissantes à mes yeux. Il est des raisons matérielles, aussi puissantes, qui concourent à rendre cette hypothèse absurde.

1) Il est matériellement impossible, étant données nos connaissances actuelles sur les limites de la mémoire humaine, qu'il y ait une transcription exacte et complète, en une langue inconnue, de toute une série de phrases, avec ponctuation, points et accents, comme pour les phrases 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, qui ont été écrites devant moi, dans l'espace d'une heure à peine.

Cela est d'autant plus impossible qu'il s'agit d'une transcription visuelle, puisqu'il y a δμιλους pour ὁμιλους ; σολισμαδς pour στολισμοὺς ; παροδφ pour παροδῳ ; ce serait donc une transcription sans nulle lecture préalable, puisque la lecture aurait donné ὁμιλους, στολισμοὺς, et παροδῳ. Par conséquent c'est une transcription de signes n'ayant aucun sens, puisque aussi bien la terminologie grecque restait ignorée.

J'ai fait le compte, par curiosité, des lettres et accents grecs ainsi écrits sous mes yeux, en conformité avec les phrases du dictionnaire. Le nombre en est de 622 (phrases 9 à 15). Les erreurs ou omissions sont au nombre de 42 ; cela fait donc une proportion de 6,7 p. 100 d'omissions ou d'erreurs. Ainsi, 622 signes ont été écrits, avec seulement 6 p. 100 d'erreurs.

A ces 622 signes il faut en ajouter 913 qui sont dans la lettre qui m'a été envoyée, écrite, ainsi qu'il m'a été dit, dans les mêmes conditions ; au total 1 535 signes, écrits de mémoire, sans compréhension du texte.

Supposer qu'une mémoire humaine ait cette puissance, c'est dépasser les limites de l'invraisemblable.

2) Voici une seconde démonstration plus nette encore.

La phrase du début « Χρῆσθαι, » etc. (8 A.), n'est pas donnée en français dans le dictionnaire grec de Byzantios. Elle est seulement donnée en latin, et dans le latin de Cicéron, assez difficile à comprendre, quand on n'a pas fait l'étude spéciale du latin.

Je mets en fait qu'une personne qui ne sait pas très bien le latin ne pourra pas comprendre ces mots : *Graecis licet utare, cum voles, si te latinae forte deficiant.* On arriverait donc à cette absurdité que Mme X., tout en ne connaissant pas le grec, connaît le latin, puisqu'elle a employé pour dire ce qu'elle voulait dire un phrase grecque (qu'elle ne comprenait pas), traduite d'une phrase latine (qu'elle ne pouvait pas comprendre davantage). Il y a là une seconde manifeste absurdité.

3) Le fait que la phrase (9) a été écrite devant moi, avec autant de perfection dans la transcription que les que ces phrases 8 A., B. et D. ont été écrites dans phrases 8 A., B., et D. rend extrêmement vraisemblable les mêmes conditions. Les modalités de l'écriture sont identiques. Ainsi par exemple le mot μικρον pour μικρόν. La proportion des accents écrits est à peu près la même; dans un rapport de 66 p. 100; tandis que dans les phrases écrites devant moi, le rapport a été de 86 p. 100. Les accents ont donc été bien plus correctement et complètement mis dans les phrases écrites sous mes yeux que dans les phrases écrites en mon absence.

Donc toutes les citations de la traduction de Bernardin de Saint-Pierre, et de la traduction d'Eugène Sue, ont été données dans les mêmes conditions que la phrase 9, récemment écrite devant moi.

4) Dans le dictionnaire de Byzantios, il y a un dictionnaire français-grec et un dictionnaire grec-français. Or toutes les phrases que je viens de citer sont puisées dans le dictionnaire grec-fançais ; autrement dit, dans un dictionnaire dont on ne peut se servir qu'en connaissant le grec, pour traduire du grec en français. Car, si l'on veut traduire du français en grec, on ne trouve dans ce dictionnaire que le mot seul, sans qu'il soit accompagné d'une phrase détaillée ou explicative ; de sorte que, pour exprimer une idée (pour faire, autrement dit, un thème

grec, ce qui serait le cas), ce lexique très abrégé ne donne aucune des phrases susdites. Donc il faut savoir le grec pour employer l'autre dictionnaire grec-français; autrement dit, le dictionnaire est fait pour la *version* grecque et non pour le *thème* grec. Cette remarque est d'une importance majeure; car on comprend mal que ce qu'on veut dire puisse être dit, uniquement à l'aide d'un dictionnaire fait pour la version. Par exemple, supposons un écolier qui veuille dire : « L'écriture ressemble à l'original », ou : « La copie est comme le livre » ; il trouvera à *écriture* γραφή; γράφισμον; à *manuscrit* χειρόγραφος; à *copie* ἀντίγραφον, ἀπομίμημα; d'autre part à *ressembler* il lira ἀλλάζω; à *semblable* ὅμοιος, παρόμοιος; et à *impression* τύπωσις; à *livre* βιβλίον; à *original* πρωτοτύπος. De sorte qu'il y aura sept à huit phrases possibles. Or justement la phrase qui a été écrite est identique à celle qui se trouve à ὅμοιος (du dictionnaire grec-français). Il faudrait donc supposer, ce qui est absurde, que ce thème grec a été fait avec un dictionnaire qui sert à des versions, et ne peut être utile qu'à une personne sachant déjà le grec.

Pour toutes ces raisons d'ordre technique, qui sont décisives, et qui, je le répète, ont tout autant de force que les raisons d'ordre moral, je considère l'hypothèse d'une fraude, savante, compliquée, prolongée, impliquant l'achat, la possession et la méditation à diverses reprises du livre de Byzantios, comme ridiculement absurde.

L'absurdité devient plus éclatante encore, si l'on songe que l'emploi du dictionnaire de Byzantios ne suffirait pas. Il faudrait y joindre Platon, avec l'apologie de Socrate et de Phèdre. On verra à l'appendice qu'il faudrait aussi supposer le Nouveau Testament. Du moment que l'hypothèse d'une fraude serait admise, on ne voit pas pourquoi Mme X. se serait arrêtée en chemin. Si sa mémoire est aussi extraordinaire, elle eût pu chaque jour me donner des citations des auteurs les plus divers. Et il n'y a rien eu pendant quatre ans.

Que l'on me permette ici une courte digression.

Trop souvent, lorsque l'on est en présence de faits qu'on ne peut pas expliquer, on est tenté de les résoudre par un simple soupçon que rien ne vient appuyer. Quelle

que soit l'honorabilité des personnes en jeu, on n'en tient plus aucun compte. On résout tout d'un mot bref qui explique sans commentaires et sans preuves. On oublie que, si la mauvaise foi est facile à établir, il est impossible de prouver la bonne foi. Je ne sais plus qui disait jadis : « Si l'on m'accusait d'avoir mis dans ma poche les tours de Notre-Dame de Paris, je commencerais par me mettre à l'abri des poursuites. » En réalité, dans l'espèce, l'hypothèse d'une fraude est tout aussi absurde que celle du vol des tours de Notre-Dame. Et il n'y a d'autre raison pour croire à la supercherie que l'impossibilité d'admettre un phénomène que nous ne comprenons pas ! Comme si nous comprenions tout ce qui est dans la Nature ! Hélas ! En réalité, nous n'en avons aucune notion, même approchée.

Parler de fraude parce qu'on ne comprend pas ; c'est aussi déraisonnable que l'exclamation d'un excellent homme, académicien respectable, qui, lorsqu'on vint lui montrer en 1879 le premier phonographe, déclara que c'était de la ventriloquie. *Il ne comprenait pas;* et, pour ne pas admettre un phénomène qui lui était incompris, il supposait la fraude, ce qui le dispensait de tout effort d'intelligence.

Nous arrivons maintenant aux deux autres hypothèses, lesquelles, je dois le dire, me paraissent tout aussi inacceptables.

2) L'hypothèse de la mémoire inconsciente doit être examinée de près.

Ici en effet il ne peut être question de fraude. Car cette hypothèse suppose que le livre en question a été vu en passant, pour ainsi dire, pour quelques instants seulement, puisqu'il a été oublié, et que ce souvenir s'est gravé dans la mémoire inconsciente (le *subliminal self*) sans que la personnalité consciente, réfléchie, en ait connaissance.

De tels exemples ne sont pas rares, et dans l'étude de l'hypnotisme, on en a signalé de remarquables. Mais nous ne croyons pas qu'il puisse en être question ici pour diverses raisons.

Je ferai remarquer d'abord que, lorsque Mme X. donnait les écritures en question, elle n'était nullement en état

d'hypnose. Au début, dans les premières expériences, il y a eu *transe* véritable ; mais peu à peu les phénomènes se sont produits sans aucune *transe*, avec la conservation complète de la personnalité normale, consciente ; tout au plus un léger *vague*, une obnubilation passagère, que les moindres paroles extérieures dissipaient.

Peu importe, d'ailleurs ; car il n'est pas nécessaire de supposer l'état d'hypnose, latent ou manifeste, pour qu'il y ait manifestation de la mémoire inconsciente.

La difficulté réside uniquement dans l'extension prodigieuse, inouïe, invraisemblable, qui serait alors donnée à la mémoire humaine.

Supposons que Mme X. ait, à l'étalage d'un bouquiniste ou ailleurs, observé et feuilleté le livre de Byzantios, ce n'est pas impossible, assurément, quoique peu probable. Mais ce qui est impossible, c'est qu'elle ait inconsciemment lu au moins cent pages de ce livre grec, de manière à avoir eu sous les yeux au moins une fois des phrases s'appliquant aux situations diverses où elle devait se trouver ; car elle a écrit cette phrase qui répond exactement à la question que je posais : τὸ ἀντίγραφον, etc... *La copie est conforme à l'original.* Il est absurde d'admettre qu'en ouvrant le livre elle a eu justement sous les yeux cette phrase pour se souvenir en temps opportun et de la signification française, et de la forme typographique grecque correspondante. Même cela ne suffit nullement, car elle a encore vu bien d'autres phrases, dont elle aurait inconsciemment retenu le sens, après en avoir lu les caractères. Pourquoi aurait-elle dit : « Je ne sais plus l'anglais », en même temps qu'elle écrivait : Δέν ἠξεύρω Ἀγγλικά, et fredonnait-elle : *Souvenez-vous-en*, en écrivant ἐνθυμήσου τὸ. Cela supposerait cette énorme absurdité qu'elle avait parcouru *tout le dictionnaire* (dans l'état d'inconscience), et qu'elle en avait retenu assez de phrases pour pouvoir les appliquer aux diverses conditions en lesquelles elle allait se trouver. (Les pages, en effet, où se trouvent les notes citées, sont multiples : pages α et ε de la préface ; pages 181, 139, 310, 246, 341, 313, 307, 113, 149. Cela suppose au moins onze pages lues).

On peut, à l'extrême rigueur, admettre qu'une lecture superficielle, conservée par la mémoire inconsciente, porte sur une phrase ou deux, n'ayant pas de sens directement applicable aux conditions présentes. Mais qu'il y ait ainsi plusieurs phrases toutes très cohérentes, cela est vraiment absolument impossible, et le fait de feuilleter un livre ne donne pas ces souvenirs précis et multipliés.

Les considérations relatives à la durée doivent aussi entrer en jeu. Car, d'une part, d'après le témoignage de Mme X., si elle a eu l'occasion, très rare, et certainement accidentelle, de feuilleter, en passant, de vieux livres, ç'a été à une époque relativement lointaine ; c'est-à-dire, seulement en 1899 ; et, depuis cette époque, elle n'a certainement pas eu l'occasion d'avoir sous les yeux un livre grec quelconque.

D'ailleurs, déjà en juin 1900, se trouvait une phrase identique à celle qui est dans le dictionnaire de Byzantios (vi), et probablement même le mot διεγγενος donné en novembre 1899, mot qui n'appartient pas au grec ancien, mais au grec moderne, indique que déjà à cette époque, il y avait une relation entre le dictionnaire de Byzantios et l'écriture grecque de Mme X. De sorte que, même en supposant, ce qui nous paraît inadmissible, la mémoire inconsciente, il faudrait lui attribuer ce privilège inouï, de persister *pendant cinq ans* sans aucune altération, avec la reproduction graphique textuelle de tous les signes, signes incompréhensibles, mais persistant dans la mémoire.

Enfin, la difficulté n'est pas moindre à supposer cette prodigieuse aptitude (inconnue jusqu'à présent) de la mémoire à retenir les moindres signes graphiques. Quelque crédit qu'on accorde à la mémoire inconsciente, quoique l'on prétende en faire une divinité souveraine qui peut tout, ce n'est pas une explication rationnelle. Nous avons refusé tout à l'heure à la mémoire consciente, réfléchie, un pareil pouvoir, ce n'est pas pour en doter la mémoire inconsciente, non réfléchie, non voulue, capable de beaucoup, mais incapable de fixer tous les détails d'un tableau aussi complexe qu'une page de grec, quand chacun des signes tracés est vide de sens, et que la langue est ignorée.

En outre, l'objection que je faisais plus haut, qui est dans l'impossibilité de comprendre la phrase de Cicéron : *Graecis licet utare, cum voles, si te latinae forte deficiant*, subsiste tout entière, aussi bien pour la mémoire inconsciente que pour la mémoire réfléchie.

Nous pouvons donc résolument conclure que le fait d'écrire ainsi, avec une exactitude graphique presque parfaite, de longues phrases grecques, alors qu'on ignore le grec, est, dans l'état actuel de la psychologie, absolument inexplicable, et que c'est une tentative désespérée, pour échapper à l'inexplicable, que de se réfugier dans l'hypothèse d'une mémoire prodigieuse.

Car jusqu'à présent, en fait de mémoire, on n'a jamais rien vu d'analogue. Quand les calculateurs prodiges déroulent au bout d'un quart d'heure les nombreuses séries de chiffres qu'on a énoncés devant eux, en réalite ils parlent une langue spéciale, qui leur est familière, et auquel un long usage, servi par un extraordinaire appareil cérébral, les a pliés. Quand un musicien retient toutes les parties d'orchestre d'une partition, il s'agit encore d'une langue qu'il connaît bien. Mais ici rien de semblable : ce sont des signes, et rien que des signes, qui sont reproduits avec leur délicate ponctuation dans leurs moindres détails, et qui sont symboles d'une langue absolument incomprise.

Pourtant le fait existe. Il est indiscutable, aussi brutal qu'un fait, et nul ne peut le nier. Il ne s'explique pas par la mémoire. Nous venons de le prouver.

3) Les deux hypothèses précédentes ayant été démontrées absurdes, il est permis de recourir à une hypothèse autre. Mais nous allons voir que l'hypothèse des *esprits* n'est pas davantage recevable.

En effet, ce que nous savons ou croyons savoir sur la réalité des esprits et sur leur puissance est tellement vague, qu'en réalité la supposition qu'il s'agit d'esprits revient à affirmer notre non-connaissance des choses. Les esprits sont des *Dii ex machinâ* faciles à inventer pour suppléer à une explication. Expliquer un phénomène incompris par des phénomènes plus incompréhensibles encore, c'est d'une logique très contestable ; de même que

les sauvages expliquent la grêle, la pluie et les éclairs par l'action des génies et des diables, de même les spirites expliquent ce qui dépasse nos connaissances humaines par des forces inconnues, imprécises, qu'ils appellent des esprits.

Autrement dit, c'est essayer d'éclaircir l'inexpliqué au moyen de l'inexplicable.

Cela dit, admettons un moment que la personnalité des morts ne disparaisse pas, et qu'elle se mêle à notre vie terrestre. Dans ce cas, la personnalité qui serait revenue serait probablement, puisque la signature A. A. R. a été donnée, Antoine Augustin Renouard. Mais cette supposition soulève maintes difficultés.

D'abord, Antoine Augustin Renouard n'était pas, à proprement parler, un helléniste. Il était imprimeur et bibliophile ; il a imprimé *Daphnis et Chloé;* mais sa connaissance du grec n'était pas exceptionnelle, et il ne savait probablement pas le grec moderne. Or le livre en questios date de 1846. A.-A. R. est mort en 1853; et d'ailleurs depuis 1825 il avait complètement abandonné l'imprimerie, pour se consacrer exclusivement à la recherche et au culte des très vieux livres.

Je passe volontairement sous silence d'autres indications d'un autre genre, qui sembleraient faire croire qu'il y a eu intervention réelle de A.-A. R., car il ne faut pas mélanger à cette étude spéciale, envisagée au point de vue de la connaissance des langues étrangères, les autres communications reçues, nécessitant, elles aussi, pour être analysées, une longue et laborieuse discussion.

On remarquera aussi que A.-A. R. a signé διϭεγγενος, ce qui ne veut pas dire *arrière-grand-père* mais *arrière-petit-fils*. Dans le dictionnaire de Byzantios (dictionnaire français-grec), il n'y a rien à *arrière-grand-père;* il y a πάππος à *grand-père*, à *bisaïeul* il y a πρόπαππος, et διϭεγγονος (non διϭεγγενος) à *arrière-petit-fils*.

Si les preuves sont faibles, ou pour mieux dire nulles, en faveur de l'hypothèse qu'il s'agit de la personnalité survivante d'A. A. R., elles sont naturellement plus faibles encore pour l'hypothèse de l'intervention d'une

autre personnalité quelconque, et il est inutile de s'y appesantir.

Reste encore, il est vrai, le recours à une sorte d'hypothèse mixte, dans laquelle il y aurait eu d'une part mémoire inconsciente, d'autre part emploi, par une intelligence étrangère, de ces signes laissés dans la mémoire subliminale. Mais nous nous heurtons aux mêmes difficultés que tout à l'heure ; car l'hypothèse d'un esprit n'explique rien, et il est tout à fait impossible, comme nous l'avons dit, de supposer à la mémoire inconsciente (aidée ou non par un esprit ?) de garder cet amas énorme de signes graphiques.

Quant à l'hypothèse d'une transmission de pensées, si, à la rigueur extrême, on peut l'admettre, pour les dernières phrases données, alors que j'avais déjà, étant près de Mme X., lu et parcouru attentivement le dictionnaire, elle est inadmissible pour toutes les phrases du début, les plus nombreuses, qui m'ont été données, alors que j'ignorais totalement l'existence du livre.

Nous voici arrivés au terme de cette analyse que je n'ai pas pu rendre plus courte.

Nous avons vu qu'on peut formuler trois hypothèses, mémoire consciente, mémoire inconsciente, influence d'un esprit ; et nous avons montré qu'elles sont toutes trois absurdes.

Mais, parce que les explications sont absurdes, est-ce une raison de rejeter les faits ? Ce serait une grave erreur que de vouloir à toute force donner aux faits qu'on ne comprend pas une explication rationnelle. Les faits qui, dans l'immense Nature, dépassent notre intelligence sont plus nombreux que les autres. Avant qu'on eût connu le mouvement des astres, pouvait-on comprendre les éclipses ? Quelle explication pouvait en être fournie à ceux qui ignoraient la rotation de la lune et de la terre autour du soleil ? Si Thalès, qui a découvert les propriétés électriques de l'ambre, revenait parmi nous, il ne comprendrait rien à la théorie des ions. Basile Valentin, si on lui avait parlé *ex abrupto* des théories de la stéréochimie, aurait à bon droit conclu a une magie quel-

conque. Lavoisier, ce génial et fécond découvreur, niait qu'il existât des météorites, et il était tenté de croire au mensonge de ceux qui affirmaient avoir vu des pierres tomber du ciel.

Or ici nous sommes en présence d'un fait certain, indéniable. Nous ne pouvons l'expliquer. Si nous admettons que c'est un phénomène de mémoire, consciente ou non, nous tombons dans une série de prodigieuses invraisemblances. Nous sommes forcés de supposer à la mémoire des puissances qu'elle n'a pas, de construire tout un échafaudage de suppositions, non conformes aux faits, contradictoires de toute justice et de toute vérité. N'est-il pas mieux de dire que nous sommes en présence de l'inexpliqué ?

Et pourquoi la science aurait-elle peur de prononcer ce mot ? Inexpliqué ne veut pas dire inexplicable. On a vu que successivement, les phénomènes se sont dévoilés en devenant, à de longs intervalles de temps, de plus en plus nets, sans atteindre encore le degré de précision nécessaire. Qui sait si, en poursuivant cette étude avec patience (attendant les phénomènes, car ils ne peuvent être provoqués), nous n'aboutirons pas à la solution d'un problèmes dont j'ai posé les termes, tout en déclarant que la solution m'en est inconnue ?

Pour ma part, je n'ai aucune hésitation a déclarer qu'un fait, minutieusement observé, peut demeurer *inexplicable*. C'est un aveu que je n'hésite pas à faire, car on aurait, je pense, évité bien des erreurs, si l'on avait plus souvent, dans l'étude des phénomènes de la nature, eu le courage de la modestie.

Appendice

Cet article était écrit lorsqu'un nouveau phénomène s'est produit. Le 26 mai, après avoir montré à Mme X. cet article même, comme nous avions parlé abondamment de quelques-uns des faits qui s'y rapportaient, Mme X., dans un état de demi-transe, écrivit devant moi les phrases suivantes que je donne ici textuellement, dans l'ordre et la forme suivant laquelle elles furent écrites.

VI...

Comme pour les phrases précédentes, l'écriture a été lente, tremblée ; il semblait qu'elle fût donnée par Mme X. avec un grand effort d'application, comme si un texte quelconque était devant ses yeux, qu'elle cherchait à lire dans le vide.

1. Εἶπεν οὖν ὁ Ἰησοῦς προς αὐτον. Ἐὰν μη σημεῖα και τέρατα ἴδητε, οὐ μη πιστευσητε.

2. Ἀμὴν ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὁ πιστεύων εις εμε, τὰ ἔργα ἃ εγω ποιῶ, κἀκεινος ποιήσει καὶ μειζονα τ8των ποιήσει οτι εγω προς τόν πατέρα μου πορεύομαι.

3. Καὶ ὅ, τί ἂν αιτησητε εν τω ονοματι μ8 τ8το ποιησω ἵνα δοξασθή ὁ πατήρ εν τῶ υἱῶ.

4. Ἐαν τι αἰτήσητε ἐν τῷ ὀνομά ι μου, ἐγὼ ποιήσω.

5. Ἔτι μικρὸν καῖ ὁ κοσμος με οὐκ ετι θεωρεῖ ὑμεῖς δέ θἔωρεῖτέ με ὅτι ἐγὼ ζῶ καὶ ὑμεῖς ζησεσθε.

6. Οὐκετι υμᾶς λεγω δουλους.

7. Ταῦτα ἐντελλομαι ὑμῖν, ἵνα ἀγαπατε ἀλλήλους.

8. Μείζονα ταύτης ἀγάπην οὐδεὶς ἔχει ἶνα ις τὴν ψυχήν αυτ8 θῆ ὑπερ τῶγ φίλων αὐτοὐ.

9. Νῦν δὲ ὑπάγω πρὸς τόν πέμψαντά με.

10. δὲν ἠμπορῶ πλέον.

11. τελεσιουργὸς.

12. τέλος.

13. הישיזה־בא.

Toutes ces phrases, moins les trois dernières, sont la reproduction des paroles du Christ dans l'Evangile de saint Jean. Je donne ici le texte grec d'après l'édition de Tauchnitz (Leipzig, 1903) :

1. Εἶπεν οὖν ὁ Ἰησοῦς πρὸς αὐτόν. Ἐὰν μὴ σημεῖα καὶ τέρατα ἴδητε, οὐ μὴ πιστεύσητε (IV, 48).

Alors Jésus lui dit : Si vous ne voyez pas des prodiges et des miracles, vous ne me croirez pas.

2. Ἀμὴν ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ὁ πιστεύων εἰς ἐμὲ τὰ ἔργα ἃ ἐγὼ ποιῶ κἀκεῖνος ποιήσει, καὶ μείζονα τούτων ποιήσει, ὅτι ἐγὼ πρὸς τὸν πατέρα μου πορεύομαι (XIV, 12).

En vérité, en vérité, je vous le dis ; celui qui croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes, parce que je m'en vais vers mon Père.

3. Καὶ ὅ τι ἂν αἰτήσητε ἐν τῷ ὀνόματί μου, τοῦτο ποιήσω ἵνα δοξασθῇ ὁ πατὴρ ἐν τῷ υἱῷ (XIV, 13).

Et ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai pour que le Père soit glorifié dans le Fils.

4. Ἐαν τι αἰτήσητε ἐν τῷ ὀνόματί μου, ἐγὼ ποιήσω (XIV, 14).

Ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai.

5. Ἔτι μικρόν, καὶ ὁ κόσμος με ουκέτι θεωρεῖ. ὑμεῖς δὲ, θεωρεῖτέ με, ὅτι ἐγὼ ζῶ καὶ ὑμεῖς ζήσεσθε (XIV, 19).

Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez ; parce que je vis et que vous vivrez.

6. Ὀυκέτι ὑμᾶς λέγω δούλους... (XV, 15).

Je ne dis pas que vous êtes mes esclaves.

7. Ταῦτα ἐντέλλομαι ὑμῖν, ἵνα ἀγάπατε ἀλλήλους (XV, 17.)

Je vous recommande ces choses pour que vous vous aimiez les uns les autres.

8. Μείζονα ταύτης ἀγάπην οὐδεὶς ἔχει, ἵνα τις τὴν ψυχὴν αὐτοῦ θῇ ὑπὲρ τῶν φίλων αὐτοῦ (XV, 13).

Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

9. Νῦν δὲ ὑπάγω πρὸς τὸν πέμψαντά με... (XVI, 5).

Et maintenant, je vais vers celui qui m'a envoyé.

Les mots de la fin (10, 11 et 12 et 13), sont du grec moderne.

10. δέν ἠμπορῶ πλέον.

11. τελεσιουργὸς.

12. τέλος.

On trouve à Ημπορῶ (p. 146, col. 2, 1re édit. du dict. de Byzantios), δὲν ἠμπορῶ (être dans l'impossibilité). Le sens est donc : (10) Je ne veux pas davantage... (11) celui qui a fait son œuvre... (12) Fin.

En faisant la même analyse technique que celle qui a été faite plus haut, nous remarquerons la presque absolue conformité de l'écriture donnée avec le texte grec.

Il y a eu 633 lettres, accents et points. La proportion des erreurs y est faible. En erreurs et omissions, il n'y en a que 54, soit à peu près 8 p. 100, ce qui est vraiment minime.

Il s'agit presque toujours d'ailleurs soit d'accents omis, soit d'accents mal mis, et comme fautes de texte, il n'y en a vraiment que deux : dans la phrase 4, au lieu de ἐν τῷ ὀνόματι μου, le τ de ὀνόματί a été omis, et il a été écrit ἐν τῶ ὀνόμα ι μου. Dans la phrase 8, il s'agit aussi d'un τ qui a été omis ; et au lieu de ἵνα τιςτὴν ψυχὴν, l'écriture donne ἵνα ις τὴν ψυχήν.

Il faut d'ailleurs faire une remarque essentielle; c'est que, si le texte de Byzantios est unique, et qu'il ne peut y avoir de variantes quant aux accents et à la ponctuation, on ne peut en dire autant de l'Evangile de saint Jean qui a eu assurément de très nombreuses éditions. Mme X. dit avoir un souvenir vague d'une édition grecque du Nouveau Testament, assez ancienne, qui était dans sa famille. Il est à penser que les accents ne sont pas rigoureusement identiques à ceux de l'édition de Tauchnitz, que j'ai sous les yeux. Ce qui me fait penser à une relation avec l'édition ancienne, c'est que τοῦτο est écrit τȣ̃το ; ὀνοματι μου est écrit ονόματί μȣ. D'ailleurs, à la ligne suivante, μου, est écrit μου, ψυχὴν αὐτοῦ est écrit ψυχήν αὐτȣ. Plus haut, à la phrase 2, πιστεύων est écrit πιϛεύων, ce qui semble prouver que le texte en relation avec l'écriture est un texte d'ancienne orthographe grecque.

Le mot οὐέ ικτ est écrit en deux mots à la phrase 5, et en un mot à la phrase 6.

Le nombre des accents dans le texte grec est de 167 ; et dans l'écriture de Mme X., pour les phrases correspondantes, il est de 121. La proportion des omissions est donc de 27 p. 100.

Mais ce qui frappe vraiment, c'est la correction presque absolue du texte, correction probablement bien supérieure à celle dont seraient capables *à la dictée* la plupart des écoliers de seize ans, après deux ans d'études grecques.

Enfin, l'adaptation est parfaite aux idées qui veulent être exprimées, puisque, après ces belles paroles que saint Jean prête au Christ, il est dit : « Je ne puis en faire davantage... J'ai achevé mon œuvre. C'est la fin. » Et cela d'après un tout autre texte, presque en une autre langue, le texte de Byzantios et le texte moderne.

Il est inutile d'insister sur la variété des phrases grecques données ainsi. Nous avons en effet, non seulement des phrases du dictionnaire de Byzantios (Préface, Dédicace, Lexique), mais encore des citations de Platon (Apologie de Socrate et Phèdre), et ces longues citations de l'Evangile de saint Jean. En somme, il s'agit là de quatre ouvrages absolument différents, et *toujours* la phrase donnée, ainsi que je l'ai dit à maintes reprises, s'adapte admirablement aux conditions présentes.

Peut-être de nouveaux phénomènes se produiront-ils, pour confirmer ces premières données, dont l'explication me paraît aujourd'hui non pas difficile, mais impossible. Cependant, ainsi que je le disais plus haut, l'absence d'explication plausible ne doit pas nous faire passer sous silence un fait rigoureusement établi.

LETTRE A M. CHARLES RICHET

Sur la Télépathie

Mon cher ami,

En lisant le discours présidentiel que vous avez prononcé devant la Société anglaise, je me suis — est-ce à tort ? — reconnu comme l'un de ces amis à qui vous reprochez de proposer la télépathie comme une *explication*. Voulez-vous me permettre d'essayer de dissiper ce qui n'est peut-être qu'un malentendu ? Pour cela, il est d'abord nécessaire de ne me servir des mots nouveaux qu'après avoir défini de la façon la plus nette possible le sens dans lequel je les prends. Pour moi :

Suggestion mentale implique toujours l'idée de volonté consciente de la part d'un agent qui suggère à un sujet une idée, une sensation, une image, un mouvement, etc. Exemples : les expériences d'Ochorowicz, celles du Dr Gibert et de Janet, au Havre.

Télépathie. Je voudrais réserver ce mot dont la moitié veut plutôt dire souffrir que sentir, aux transmissions *spontanées* et involontaires d'émotions ou de souffrances : avertissements de maladies, d'accidents ou de morts, se divisant en plusieurs catégories, suivant que A agit sur B, ou sur plusieurs personnes, ou sur des voisins de B, ou suivant qu'il y a action réciproque ou non, ou suivant que, comme dans la :

Télépathie retardée, l'influence reste inconsciente, latente et ne se réveille que quelque temps après l'impres-

sion. Ce genre a une importance énorme, parce que c'est celui des cas de fantômes des morts ou des messages d'apparence tout à fait spirite. L'impression produite chez B peut ne se réveiller qu'après la mort de A. Et elle peut même n'avoir jamais été consciente chez B et n'en être que plus facilement lue par C dans le cerveau de B. Cette hypothèse rend illusoire l'espérance que Myers a eue quand il a proposé aux membres de la S. F. P. R. d'écrire sous pli cacheté, avant de mourir, un fait connu d'eux seuls, l'enveloppe ne devant être ouverte qu'après qu'un médium, se prétendant en communication avec l'esprit du mort, aurait cru lire le contenu de la lettre.

Lucidité. Je le supprimerais, celui-là, parce qu'il est devenu trop ambigu. On le prend dans les sens les plus différents. Il aurait dû rester consacré à la clairvoyance sans transmission de pensée, de sorte que lucidité télépathique ne devrait pas pouvoir s'employer. Il est donc la cause de bien des malentendus et il n'est pas nécessaire.

Transmission mentale est une expression trop négligée et est pourtant bien claire. Elle diffère de télépathie parce qu'elle n'implique ni émotion ni souffrance. La pensée abstraite, un nom, un chiffre, un dessin... peuvent être transmis d'une façon extra-normale. Vous vous rappelez l'expérience si belle, si irréprochable, si scientifique que vous fîtes, il y a, je crois, une douzaine d'années, avec Mlle R. P., moi présent. Elle et moi, vous nous aviez fait passer dans une chambre éloignée de votre cabinet de travail. Vous aviez alors, non pas choisi, mais fait désigner par le sort une carte parmi les 32 cartes d'un jeu étalé sur la table. Aucun signe, aucun regard, aucun enchaînement d'idées ne pouvait guider Mlle R. P. Elle avait pourtant mis le doigt sans hésitation sur la carte pensée. Il n'y avait pas eu de votre part suggestion volontaire, essai d'influencer. Vous pensiez passivement, excellente condition. Conservons le mot, transmission mentale. Et aussi les vieux mots, si clairs :

Lecture de pensée. Ils sont bien utiles, parce qu'ils désignent des faits qui ne sont constatés que chez les

médiums. Je reviendrai sur ce point, il faudra y insister. Enfin :

Télesthésie, proposé par Myers, remplacerait avantageusement lucidité. La télesthésie existe-t-elle? La faculté de voir à distance, de voir à travers les corps opaques, celle de sentir la présence de l'eau à travers la terre, la sensibilité aux métaux, aux médicaments à distance, la faculté de voir l'intérieur du corps humain ou les couleurs dans l'obscurité. La télesthésie comprendrait tout cela. Elle varierait donc d'un médium à un autre. Existe-t-elle? Y a-t-il ou y a-t-il eu des médiums capables de réussir l'expérience suivante : un grand nombre de coquilles de noix contenant chacune un mot différent, ayant été mises dans un sac, une de ces coquilles ayant été retirée par l'expérimentateur avec la certitude absolue qu'elle n'a pu être entr'ouverte, lire le mot qu'elle contient. Ou bien encore, le numéro du volume, celui de la page, celui de la colonne, celui de la ligne et celui du mot, dans un grand ouvrage, un Larousse, par exemple, ayant été tirés au sort, lire ce mot, et pour qu'on ne puisse invoquer ni l'hallucination collective, ni la suggestion mentale imposée par le médium, inscrire instantanément dans le procès-verbal signé des témoins les numéros donnés par le sort et photographier la page du Larousse.

Vous avez eu, mon cher ami, avec Eglington, une expérience de ce genre. Il vous avait prié de désigner une page d'un livre anglais de cette façon. Puis il vous avait demandé de lui tenir une main pendant que son autre main, à lui, tenait sous la table une ardoise avec un petit morceau de craie posé dessus. Sur l'ardoise fut écrit le mot « year ». C'était bien le mot désigné par le sort. On a trouvé, dira-t-on, de fausses barbes dans la valise d'Eglington. Donc, c'était un escamoteur. La réponse est absurde. Vous ne vous seriez pas laissé prendre et, du reste, dans ces conditions, l'escamotage n'expliquerait rien. Mais un sceptique endurci pourra dire : « Vous avez été halluciné; Eglington vous a imposé de lire « year » là où il y avait un autre mot. » L'inscription immédiate des chiffres et la photographie

de la page auraient coupé court à toute objection. De cette véritable *télesthésie* (ou double vue, comme on disait assez bien autrefois), je ne connais d'autre exemple sérieux que celui donné par Crookes dans son compte rendu des expériences avec Home. Crookes ayant posé au hasard, dans l'obscurité, son doigt sur un journal, demanda à l'esprit de lire le mot caché. L'esprit le lut. L'obscurité était-elle absolue ? Le journal était-il derrière Crookes et tout à fait en dehors de la vue normale de Home ? Enfin Crookes ne peut-il avoir été influencé par un pouvoir de suggestion n'appartenant qu'à certains médiums extraordinaires ?...

Par ces définitions de mots, je me trouve avoir répondu au passage où vous dites : « Entre clairvoyance télépathique et clairvoyance non télépathique, je ne peux vraiment trouver que des nuances. Le sens télesthésique, s'il existe, est encore excessivement rare, tandis que la sensibilité à la transmission de pensée est très probablement universelle, et doit même se trouver chez certains animaux : il y a des récits très dignes de foi d'après lesquels chiens ou chevaux ont manifesté une frayeur intense au moment où un fantôme était vu par un être humain ou dans un endroit hanté (voir les *Annales*, 1re année, *De l'objectivité des apparitions*, par Wallace). Lorsque vous dites que les cas de clairvoyance télépathique paraissent plus nombreux que les autres, probablement parce qu'on s'y trompe plus facilement et que des indications conscientes ou inconscientes ont été données par les personnes voisines du percipient, vous ne pouvez évidemment avoir en vue que des *expériences*. Mais comment, dans les nombreux volumes de psychisme que j'ai lus, n'ai-je rencontré que si peu de cas de télesthésie probable, jamais un seul dans les conditions inattaquables que j'indique et, au contraire, plusieurs centaines prouvant la transmission de pensée ? Rien que dans les comptes rendus des séances d'un seul médium, Mme Piper, ce sont des centaines de cas de transmission et de lecture de pensée que vous trouvez et pas un seul de double vue.

Dans votre conférence du 20 mars, à l'Institut psycho-

logique, vous dites que Mme Piper a révélé une série de faits que Georges Pelham était certainement seul à connaître et que Mme Piper ne pouvait pas avoir connus. S'il en était ainsi, nous serions presque forcés de croire que G. P. vit encore. Mais n'est-il pas infiniment plus vraisemblable — pour moi, cela est certain — que cette même Mme Piper qui, du temps de Phinuit, a si bien lu dans votre cerveau le nom d'un chien que vous aviez eu, a une subconscience prodigieusement sensible aux pensées des autres et peut, pendant les deux dernières années de la vie de G. P., être entrée en communication mentale subconsciente, particulièrement la nuit, avec G. P. et avoir ainsi connu ce dont il rêvait, les choses assez insignifiantes, du reste, qui hantaient son cerveau la nuit? Combien de fois MM. Hodgson et Hyslop, qui ont si consciencieusement étudié ce médium, ont-ils été frappés des apparences de rêve, des analogies avec des pensées de *dormeur* que présentent les messages, tandis que le soi-disant esprit est muet sur des sujets graves qui l'avaient occupé le jour, comme je crois me rappeler, par exemple, le titre à donner à un ouvrage qu'il préparait. La voilà, la transmission de pensée *retardée* dont je parlais tout à l'heure.

Il est bien probable, dites-vous, que tout être humain est (plus ou moins) capable de lucidité! J'ai beau interroger mes souvenirs, je ne trouve pas le plus petit vestige de cette extraordinaire et mystérieuse puissance intellectuelle. Pas le plus petit vestige, je vous assure. Combien pourtant j'aimerais à être tant soit peu médium! Il est à souhaiter qu'une enquête soit faite à ce sujet par la S. F. P. R.; que *tous* ses membres soient priés de donner une réponse (même négative) à cette question : « Croyez-vous avoir une parcelle de médiumnité, laquelle et pourquoi? »

Une médiumnité étant, suivant moi, un don individuel, la métapsychique ne pourra faire de réels progrès que le jour où les médiums seront étudiés par des physiologistes ayant décuplé la puissance de tous les moyens d'investigation dont ils disposent actuellement. Alors on écrira des monographies de médium. On observera le

médium même la nuit, pendant son sommeil naturel. Arriver à le faire rêver tout haut ne serait peut-être pas, dès maintenant, au-dessus du pouvoir d'un Bramwell ou d'un P. Farez (1). Sthénomètres, kodaks, phonographes, balances, électromètres, etc., devraient au moins actuellement être là à toutes les séances. Au point de vue psychologique, l'étude ne devrait pas être moins complète. Est-ce demander l'impossible que de demander que la vie du médium soit entièrement connue au savant ? Quand on étudie un homme de génie, c'est pourtant ce qu'on cherche à faire, on fait l'histoire de ses parents, de sa famille (on a même bien dépassé la limite utile et décente de la curiosité).

Pour discuter à fond un cas de xénoglossie, ne faudrait-il pas avoir la biographie, jour par jour, du médium depuis son enfance ? Personne ne le sait mieux que vous, puisque vous allez jusqu'à dire que la mémoire est une faculté *implacable* de notre intelligence, qu'aucune de nos perceptions n'est jamais oubliée. Je n'oserais pas aller si loin et je dirais seulement que chez certains individus cela peut arriver. De ce que quelques résurrections de souvenirs nous stupéfient, s'ensuit-il qu' « aucun de nos souvenirs ne disparaît jamais » ? Mais c'est ici que, malgré l'ennui que je ressens à me voir désapprouvé par vous, j'invoque encore la transmission de pensée. Supposons, ce qui ne me paraît pas possible, que vous puissiez affirmer que le médium n'a jamais ni lu ni entendu la phrase qu'elle vient de prononcer en langue étrangère et supposons pour cela que le médium est votre fille, et que vous ne l'avez jamais perdue de vue depuis sa plus tendre enfance : la phrase peut encore lui avoir été communiquée extra-normalement, très probablement la nuit, pendant son sommeil, par quelque autre personne rêvant avec intensité et persistance de la phrase en question, comme le ferait, par exemple, pour le grec, un collégien qui va passer un examen. Peut-être même cette intensité

(1) On sait que dans les cas où la suggestion ordinaire échouait, M. P. Farez a su s'emparer de l'esprit du sujet, entrer en rapport avec lui sans le réveiller et lui faire accepter la suggestion désirée.

et cette persistance sont-elles tout à fait inutiles. Nous ignorons totalement les conditions nécessaires à la transmission.

Une méthode qui pourrait réussir consisterait à *accorder* deux médiums dont l'un, A, aurait été choisi pour sa puissance de suggestion (1), et l'autre, B, pour sa passivité, sa suggestibilité. Chez B, on aurait développé une tendance naturelle à l'écriture automatique. Par la régularité des heures de séances, par une vie même, si l'on pouvait, rendue semblable, on arriverait à l'*accord*. Certains savants croient à l'influence de l'orientation : aux séances, pourquoi ne pas essayer? Le choix du lieu peut avoir son importance; le bord de la mer, le séjour dans deux îles que ne séparerait que la mer seraient préférables au séjour dans une grande ville où la multiplicité des influences nuit sans doute. Les médiums étant endormis tous deux, des idées, des rêves, des images, des scènes seraient suggérés à A, tandis que B serait installé pour pouvoir écrire tout en dormant. Comme toutes les observations faites jusqu'à présent concourent à montrer que c'est *entre deux consciences subliminales* que les transmissions se font le plus souvent, on aurait certainement, j'imagine, de cette façon un résultat. Je n'ai pas la sotte prétention d'avoir inventé cette méthode. C'est quelque chose de tout à fait semblable aux belles expériences d'Ermacora que vous vous rappelez bien sur les rêves télépathiques.

Mais je m'écarte de mon sujet et n'ai pas encore répondu au reproche que vous nous faites de croire que tout est expliqué et simple quand on a dit transmission mentale. Pour ma part, je proteste : je crois n'avoir jamais écrit cette énormité : « Il *n*'y a là *qu'un simple* fait de transmission mentale. » Je n'ai jamais cessé d'avoir conscience du profond mystère qu'est cette transmission. Mais enfin, que peut faire notre misérable science quand elle cherche une explication? Ce que nous appelons *expliquer*, c'est seulement ramener beaucoup de

(1) Ce que je veux dire par là demanderait beaucoup plus de développement que n'en comporte cette lettre.

faits, très divers en apparence, dans une même catégorie, c'est montrer qu'ils sont les manifestations diverses d'un même phénomène. Ce phénomène en lui-même n'en reste pas moins pour cela profondément inconnu. Voici, par exemple, l'électricité. J'ai appris dans ma jeunesse que l'électricité était une certaine vibration de l'éther. A force de répéter ces mots, on se figure généralement qu'ils définissent quelque chose. Mais je ne me suis jamais fait d'illusion sur leur néant. Aujourd'hui moins que jamais, aujourd'hui qu'on commence à parler très sérieusement d'atomes d'électricité. Oh ! c'est alors que je ne comprends plus du tout. Pourquoi pas atomes de chaleur, de lumière ou de gravitation ? Mais cela n'empêche pas que l'électricité explique une grande quantité de faits en apparence très divers. Et les savants, sans en comprèndre l'essence, se sont servis de cette force pour produire des merveilles telles que le Papou a certainement raison de nous considérer comme de véritables magiciens.

De même, en physiologie, vous expliquez une grande quantité de faits par l'hérédité. Mais l'hérédité en elle-même est encore bien plus mystérieuse et incompréhensible que la télépathie.

Dans combien de siècles connaîtra-t-on le mécanisme de la transmission mentale ? En attendant, il est utile de savoir la reconnaître sous les aspects les plus étonnamment variés, comme dans les raps frappés dans une table et vous révélant le souvenir latent d'un des assistants ou l'angoisse d'une personne éloignée ; dans un message écrit automatiquement ; dans une vision cristalloscopique ; dans la consultation d'une somnambule ou d'une tireuse de cartes ; dans l'écriture directe (si elle existe) ; dans l'apparition d'un fantôme, etc. Ce n'est pas un travail vain que cette unification.

Lorsque la transmission mentale aura remplacé la télégraphie sans fil, nous serons sans doute toujours aussi ignorants sur les deux mécanismes. Ondes hertziennes, vibrations psychiques, la comparaison a déjà été faite souvent et ce n'est pas la seule qui rapproche les prodigieuses découvertes de la physique des phénomènes métapsychiques : photographie de l'invisible et double

vue, radio-activité et apparentes créations de force des séances spirites. Même avant ces découvertes, toute la science nous avait déjà poussés à considérer la pensée comme une vibration. Avant elles, on savait que le travail intellectuel exagéré finit par se traduire en mal de tête, en méningite ou en folie, on savait qu'il faut manger pour penser, c'est-à-dire mettre de l'huile dans la lampe pour qu'elle éclaire. Du temps de Noé, on connaissait déjà l'effet de certaines boissons sur l'intelligence.

La pensée est une résultante. C'est à elle qu'aboutissent dans l'histoire du monde toutes les transformations successives de l'énergie solaire. Elle est une vibration.

Mais tels que nous sommes, êtres pensants, sommes-nous le dernier mot de notre univers ? Ce serait, je trouve, une singulière fatuité de le croire et, où je veux en arriver, c'est à vous proposer une quatrième façon de comprendre les phénomènes métapsychiques à côté de celles que vous indiquez.

Ni humaines, ni extrahumaines les forces inconnues qui nous occupent ne pourraient-elles être *surhumaines ?* En d'autres termes, ne pourraient-elles être les premières apparitions de pouvoirs futurs ? Pourquoi donc l'évolution s'arrêterait-elle à l'homme ? Sommes-nous donc de si grandes merveilles ? N'avons-nous pas de formidables défauts, de désolantes imperfections ? Et, après s'être élevé de l'huître à l'homme, la Nature est-elle incapable de former des êtres à côté desquels nous paraîtrons de véritables huîtres ? C'est vers le développement de la connaissance du monde que semble marcher le plus sûrement le progrès, la connaissance du monde et la manière de s'en servir. Il y a aussi une direction particulièrement frappante vers le perfectionnement des intercommunications. C'est en la constatant que nous sommes préparés à voir maintenant télépathie, télesthésie, télergie et même télékinésie faire leur apparition à la suite des inventions de la physique dont les noms commencent, eux aussi, par cette même syllabe exprimant la rapidité des communications ou l'action à distance.

Comme toutes les fois que, dans l'histoire des espèces, certaines facultés ont été avantageuses, elles se sont déve-

loppées; ces dernières nées, aussitôt reconnues, croîtront peut-être très rapidement. Et — ne riez pas — les mariages y contribueront. Qu'un jour un Home rencontre une Eusapia et qu'ils se plaisent : il est possible que le résultat de leur union soit le plus prodigieux des médiums.

Rien que le pouvoir de s'affranchir de la pesanteur et, comme Joseph de Copertino, de planer au-dessus des grands arbres, *rien que ça* (1) rend, je trouve, bien enviable le sort des surhommes du XXX[e] siècle. Et vous, mon cher ami, ne les enviez-vous pas, si, comme les démons rêvés par Maxwell ou lord Kelvin, et réalisés par les subconsciences de Home et de Stainton Moses, ils pourront suivre les évolutions des molécules et les diriger (pouvoir sur le feu, sur la pesanteur, créations d'odeurs, apports, etc.). Mais c'est encore, à mon avis, la transmission mentale qui sera la plus grande de toutes ces conquêtes, car c'est par elle que le mal moral sera vaincu. Quand il sera connu que nos cerveaux sont transparents, qu'aucun secret ne sera plus possible, nous serons bien forcés d'être honnêtes. Il n'y aura plus d'hypocrisie, plus de mensonges, plus d'espoir d'échapper à la justice...

Je crois que c'est le moment de m'arrêter, mon cher ami. Restons-en sur la contemplation d'un si bel avenir. Pardonnez-moi d'avoir essayé de retenir trop longtemps votre attention et croyez-moi, je vous prie, votre bien affectionné,

MARCEL MANGIN.

P. S. — Encore deux mots, si vous voulez bien, malgré qu'ils sortent de mon sujet. Au sujet des photographies de fantômes, vous dites que, par malheur, jusqu'à présent, les photographies irrécusables n'existent pas. Faut-il donc considérer comme apocryphes celles du livre de Gibier? Ne sont-ce pas des reproductions de celles que Crookes a faites d'après Katie King?

UN CAS

DE TÉLÉPATHIE INCONSCIENTE

... 714. 4

Récit du percipient, M. le major H. W. Thatcher. — Je pense que les lecteurs des *Annales des Sciences Psychiques* pourront s'intéresser au récit suivant. L'événement s'est passé dans la matinée du premier vendredi de juin 1903; le jour a été fixé sur la personne ayant servi d'*agent*, ainsi qu'on le verra par la narration qui va suivre.

Je connaissais depuis trois mois le jeune homme dont il s'agit, lorsque, à 6 h. 15 du matin environ, je me réveillais en entendant sa voix dire très distinctement à mon oreille : « Major, je m'en vais. » Je me pris à penser qu'est-ce qu'il pouvait bien être arrivé, et je passai quelque temps dans l'attente d'être appelè à un lit de mort éploré. Rien de tout cela! J'avais pris rendez-vous avec lui à 7 heures du soir; je n'y manquai pas. A peine avions-nous échangé les premiers mots de politesse, qu'il me montra un doigt de ses mains, qu'il avait tout bandé, en disant : « Voyez donc ce que je me suis fait ce matin! » — Je sais quand vous vous êtes fait cela, — lui répondis-je. — « Et comment? » Alors nous avons comparé nos notes. J'ajouterai que je savais dès lors qu'il avait des facultés médianiques; une médianité physique s'est depuis développé aussi en moi.

Récit de l'agent, M. W. H. F. — « Le premier vendredi de juin 1905, — je puis fixer cette date en la rapportant au jour de ma fête, — je me rendis au travail, comme d'habitude, à 6 heures du matin. Les employés des finances avec lesquels

j'avais à faire ce matin étaient en retard, et, pour passer le temps, j'allai dans un magasin tout près, où je plaçai si malencontreusement une main sur une machine munie d'un couteau très tranchant, qu'elle m'emporta presque complètement la pointe du pouce. Je perdis beaucoup de sang et je fus sur le point de m'évanouir. Ceci se passait à 6 h. 15 du matin. Lorsque je rencontrai M. H. W. Thatcher, le soir du jour même, il me dit exactement à quelle heure l'accident était arrivé et il me raconta comment il l'avait su. Je n'ai pas eu conscience d'avoir pensé à lui au moment où je me suis blessé, ni d'avoir envoyé à qui que ce soit un message mental. »

VI....

AU MILIEU DES REVUES

Auréoles névropathiques

(*Revue de Médecine*, Paris, 10 avril 1905).

M. le Dr Ch. Féré, médecin de Bicêtre, dit avoir été frappé, il y a longtemps, par deux impressions analogues et caractéristiques, mais restées incomprises. « J'espérais, écrit-il, en renouveler l'observation ; mais j'ai attendu longtemps en vain ; je n'ai rencontré qu'après plus de vingt ans un témoignage sur un fait du même genre.

« Les faits nouveaux de radioactivité peuvent donner quelque clarté sur ces observations qui pourraient d'ailleurs servir à guider l'étude de la psychologie de certains changements de luminosité.

« J'ai observé en 1883, une femme de 28 ans, d'une famille neuro-arthritique, atteinte elle-même depuis une dizaine d'années d'accidents hystériques variés : convulsions, anorexie, œdème blanc, avec stigmates permanents... Elle avait, en outre, des migraines à crises en général menstruelles, se montrant le matin et terminant le soir, par des vomissements, après une journée de lit. C'est pendant une crise plus pénible que d'ordinaire, avec une sensation d'écrasement frontal, avec refroidissement des extrémités cyanosées, que j'ai été frappé, vers 4 heures du soir (23 février), de la vue d'une lueur d'une vingtaine de centimètres de rayon autour de la tête, dont la clarté, d'une couleur orangée, s'atténuait d'intensité vers la périphérie. Le même phénomène se manifestait autour des deux mians découvertes. La peau, qui était ordinairement blanche et mate, avait pris une teinte orangée, plus foncée que celle des auréoles.

Cette coloration de la peau avait précédé de quelques instants les lueurs environnant la tête et les mains apparues depuis deux heures avant mon observation. Les colorations de la peau et les lueurs ont cessé environ deux heures plus tard au moment du vomissement habituel. Le mari n'avait jamais remarqué cet aspect dans d'autres circonstances ni dans les autres migraines, mais les plaintes n'avaient jamais été si intenses.

« J'ai observé (15 février 1884) une autre femme de 25 ans. Je ne connaissais aucun renseignement indiquant aucun trouble nerveux en dehors de la migraine qu'elle avait mensuellement depuis la puberté, vers 13 ans... Elle avait une petite fille de quatre ans qui avait eu plusieurs fois des accidents variés de nature hystérique.

« A propos d'une migraine d'une intensité insuitée, la mère avait dû prendre le lit... L'enfant avait eu une crise convulsive ; elle montrait un strabisme très net. La jeune femme, péniblement affectée, se raidit en arrière, en même temps que la peau présenta un changement de couleur orange, brusque, qui me parut tout à fait comparable à celui de la maladie précédente ; en même temps se produisit autour de la tête et des mains une lueur, de même couleur orange : cette lueur de moindre étendue et d'aspect plus nettement rayonnée à la périphérie, et plus lumineuse, bien que l'heure soit moins tardive (3 heures). Le phénomène n'a duré que quelques minutes, après lesquelles le sujet a recouvré la parole. Le mari n'avait jamais vu pareil spectacle dans les nombreuses migraines de sa femme, dont il avait été témoin, quand sa femme a dû se coucher ou non, ni à propos de ses émotions.

« J'ai étudié un assez grand nombre de migraineux, ajoute le Dr Féré, sur lesquels je n'ai obtenu aucun renseignement dans les enquêtes poursuivies sur le phénomène précédent.

« J'ai étudié des faits d'émotions vives ; personne ne m'a rapporté aucune relation de faits d'auréole, ni de coloration de la peau.

« J'ai parcouru un grand nombre de documents relatifs à certains personnages qui sont pourvus d'auréoles, sinon par l'histoire, mais par la légende. Un bon nombre de personnages de l'histoire religieuse, munis de cette marque, furent atteints d'exaltation, d'extase, de terreur, de mysticisme, d'enthousiasme : on peut les considérer comme atteints d'un état névropathique au moins transitoire. On pouvait imaginer que si un orage nerveux peut se manifester par l'auréole ou par une luminosité, on la retrouve chez ces personnages ou chez quelques-uns ; d'autres avaient pu en avoir été pourvus par

l'imagination des croyants, j'admettais la possibilité de quelques faits réels servant de base à la légende commune. Quand j'ai signalé à mon maître Charcot ces observations, il ne manifesta son scepticisme que par cette remarque : « Ce que vous avez « vu deux fois dans un an, vous avez des chances de le revoir ; « ce serait l'od de Reichenbach. »

« Jai attendu plus de vingt ans (12 juillet 1904) pour entendre une narration qui rappelle les faits que j'avais notés, dont je n'ai pu, d'ailleurs, trouver aucun contrôle. Elle reste cependant intéressante, car elle indique que ce changement de couleur de la peau et les lueurs pourraient être liés à d'autres états nerveux en dehors de la migraine, mais se trouvent avec une analogie remarquable avec les émotions vives. »

Mme B... a encore son père et sa mère en bonne santé : l'un a 78 ans et l'autre 76 ans. Elle n'a eu qu'une sœur, âgée de 44 ans, qui n'a jamais été malade ; et elle a des enfants, tous bien portants. Elle-même a été d'une excellente santé jusqu'à l'année dernière. A la suite de tourments, de travail et d'insomnies provoqués par l'ataxie de son mari, elle a maigri... Le sommeil est troublé souvent peu après son début par des sensations subjectives des appareils sensoriels divers, mais surtout de la vision et de l'audition. Depuis quelques mois, elle est réveillée alternativement par des chocs sensoriels (bruits brusques, ou illuminations subjectives), ou par des chocs émotionnels qui la laissent souvent dans une anxiété angoissante. Son mari est éveillé par ses exclamations et il est terrifié par un phénomène qui accompagne l'angoisse.

« C'est une lueur qui environne la tête de sa femme. En pleine obscurité, elle et lui-même et les objets environnants se réfléchissent tout à coup dans la glace de l'armoire placée en face du lit. Cet éclairage est le résultat de la lueur qui entoure la tête de sa femme, constituée par une sorte de couronne de rayons divergents d'inégale longueur de vingt à vingt-quatre centimètres de long, rayonnant sur tout le pourtour du profil de quelque sorte qu'il se présente. La face est pâle et teintée en jaune. L'auréole se développe brusquement comme l'anxiété ; elle s'éteint aussi comme l'anxiété, graduellement ; l'accès ne dure guère plus d'un quart d'heure... »

De l'action des mains sur les végétaux

(*Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, Paris, 1905, n° 2).

Nous avons parlé, dans le n° 5 des *Annales*, 1904, de la communication faite par M. L. Favre au groupe d'étude des phénomènes psychiques de l'Institut Général Psychologique, à Paris, au sujet de certaines expériences qu'il a faites sur l'action des mains sur les microbes. Le Dr Favre s'occupe, dans une séance successive du groupe, de l'action des mains sur les végétaux. Il a fait germer cinq graines sélectionnées de « cresson alénois » dans chacun des quatre appareils semblables, remplis d'eau pure qui humectait le papier buvard sur lequel la graine était posée.

L'un des appareils était soumis (avec les cinq graines qu'il portait) à l'influence de la main droite, le deuxième à l'influence de la main gauche, le troisième à l'influence des deux mains ; le quatrième était l'appareil témoin. Chaque jour on pouvait établir, pour chaque appareil, la somme des longueurs des tigelles fournies par les cinq graines voisines : la valeur obtenue ainsi, par sommation.

Deux opérateurs ont agi dans les expériences. Le premier, Mme S..., a été choisi parmi ceux qui passent pour avoir une action intense sur les personnes sensitives. Le second a été moi-même. Les deux opérateurs sont droitiers.

Parmi les conditions qui ont varié sans intervention voulue de l'expérimentateur, il faut signaler l'état de santé de l'opérateur. Au moment des deux expériences, l'opérateur était malade — asthénique.

Ces expériences ont donné lieu à la constatation de certains « faits de coïncidence », voire :

Les choses se sont passées *comme si* la main humaine avait une action sur la germination et la croissance de la plantule ;

Comme si les deux mains avaient des actions différentes (quant au sens ou quant à l'intensité des effets) ;

Comme si, dans chaque expérience, une seule main était vraiment active ;

Comme si la main droite était la plus active ;

Comme si la main droite agissait en faveur de la croissance ;

Comme si l'action favorable de la main droite touchait seulement — ou surtout — les graines débiles, à vitalité faible ;

Comme si une action de six minutes, le premier jour, suffisait pour que l'influence de la main fût apparente pendant tout la durée de l'expérience de germination ;

Comme si l'état de santé de l'opérateur avait une influence sur l'action produite ;

Comme si l'action était d'autant plus forte que la santé est meilleure.

Pour savoir si ces coïncidences sont fortuites et accidentelles ou constantes, si elles sont contingentes ou nécessaires, pour savoir quelles sont les vraies « causes secondes » et les vraies « lois » qui interviennent ici, il faudra instituer de nombreuses expériences.

En attendant que ces expériences soient faites, il serait imprudent de tirer des conclusions fermes. On ne peut faire autre chose qu'émettre des hypothèses — hypothèses qui fourniront matière à des expériences de contrôle.

Ces expériences peuvent présenter un certain intérêt surtout si l'on songe que des hommes — les fakirs de l'Inde, entre autres — prétendent agir avec leurs mains sur la croissance des plantes.

Rêve prémonitoire

(*Les Nouveaux Horisons*, etc., Douai, juin 1905).

... 714. 3

Le phénomène psychique que je vais relater n'est pas très récent : il remonte à cinq ans déjà. Mais bien qu'il ait frappé à cette époque l'entourage, restreint il est vrai, du sujet, il n'est pas encore parvenu à la connaissance du monde savant ; et d'autre part, les circonstances qui l'ont accompagné sont tellement curieuses et précises à la fois, qu'il m'a paru intéressant de le rapporter ici.

Voici brièvement l'exposé des faits :

Dans la nuit du 24 au 25 mai 1900, M. R..., âgé alors de 28 ans, habitant une grande ville du Nord de la France, rêve qu'étant chez son coiffeur, la femme de ce dernier lui tire les

cartes (disons en passant que la dame en question n'a jamais fait preuve de ce talent de société), et lui annonce : « Votre père mourra le 2 juin. »

Le 25 mai au matin, M. R... raconte ce rêve à sa famille (il habitait alors chez ses parents), et tous ces braves gens, assez sceptiques sur ce genre d'avertissements, en rient sans y attacher aucune importance.

Notons que M. R... père avait eu, à de longs intervalles, quelques accès d'asthme ; mais à ce moment il était très bien portant.

Le 1[er] juin, assistant aux funérailles d'une personne de sa connaissance, M. R... père raconte le rêve à l'un de ses amis, et conclut gaiement : « Si je dois mourir demain, je n'ai tout de même plus beaucoup de temps à perdre. » La journée entière s'écoule sans que M. R... soit indisposé.

Fait incident et bizarre aussi : Dans la soirée, l'un de ses fils, soldat à Verdun, revient ; il n'était pas attendu. N'ayant que quelques jours de permission, il avait d'abord décidé qu'il ne retournerait pas chez lui ; puis il était revenu sur sa première décision, et sans avoir eu le temps de prévenir sa famille, il s'était mis en route.

Toute la famille réunie cause gaiement, bien avant dans la soirée.

A 11 h. 1/2, M. R... père se couche, nullement indisposé.

A minuit, il est pris brusquement d'une crise d'oppression : dyspnée intense, toux violente, expectoration mousseuse et sanguinolente ; on court chercher un médecin, il est trop tard, tout est inutile...

A minuit et 20 minutes, le 2 juin par conséquent, M. R... père meurt.

Examinons succinctement les faits, et voyons si nous pourrons en trouver l'explication.

Certes, les sceptiques se tireront aisément d'affaire en disant qu'il y eut là une simple coïncidence. Sans doute, le hasard peut faire bien des choses, mais il n'explique rien.

On pourrait prétendre, peut-être, qu'il y a dans ce cas *un rapport de cause à effet*. M. R... père, cardiaque, par conséquent frappée par ce rêve ; de plus, le retour de son second fils, deuxième émotion ; peut-être même son imagination déjà surexcitée aurait vu dans ce concours de circonstances quelque

funeste pressentiment, susceptible de déterminer par action réflexe, par action du moral sur le physique, la crise ultime qui devait le terrasser.

Mais nous avons vu tout à l'heure que ni M. R... père, ni aucun membre de sa famille n'avait accordé la moindre importance à ce rêve étrange.

N'est-il pas plus logique de considérer ce rêve comme un rêve prémonitoire ?...

Dr SAMAS.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Une Apparition à la Chambre des Communes

... 714. 2

On a beaucoup parlé, à Londres, du cas assez bizarre d'hallucination qui s'est produit à la Chambre des Communes, et qu'on s'est un peu empressé à appeler un cas d'apparition du double d'un vivant. Voilà comment le fait est raconté par l'*Umpire* du 14 mai :

« Quelque temps avant les vacances parlementaires de Pâques, le major Sir Carne Raschse fut saisi d'*influenza*, qui se compliqua de névrose. Son état devint assez grave pour qu'il ne fût pas à même de se rendre à son poste, malgré son désir d'appuyer le gouvernement dans la séance du soir, qui précéda le commencement des vacances et qui pouvait avoir des conséquences assez sérieuses. C'est alors que son ami Sir Gilbert Parker fut étonné et attristé de le voir près de sa place habituelle. Voici comment s'exprime Sir Gilbert lui-même :

« Je voulais participer au débat, mais on oublia de m'appeler. Pendant que je regagnais ma place, mes yeux tombèrent sur Sir Carne Raschse, assis près de sa place habituelle. Comme je savais qu'il avait été malade, je lui fit un geste amical, en lui disant : — J'espère que vous allez mieux. — Mais il ne fit aucun signe de réponse. Cela m'étonna. Le visage de mon ami était très pâle. Il était assis, tranquille, appuyé à une main ; l'expression de sa figure était impassible et dure. Je songeais un instant à ce qu'il me convenait de faire ; quand je me retournai vers Sir Carne, il avait disparu. Je le regrettai et je me mis aussitôt à sa recherche, espérant le trouver dans le vestibule. Mais Raschse n'y était pas ; personne ne l'avait vu.

Je questionnai les *Whips* et les huissiers, mais toujours en vain. J'appris que Sir Henry Meysey-Thompson l'avait aussi cherché sans résultat. Je parlai à Sir Henry, mais il ne cherchait Sir Carne que pour un motif prosaïque et parlementaire. Toutefois, il fut très impressionné de ce que je lui dis et il prit note du jour et de l'heure où j'avais eu ma vision. »

« Quelques jours plus tard, Sir Carne Raschse reçut en souriant les félicitations de ses deux amis qui le complimentaient de ne pas être mort ; il rentra chez lui, et épouvanta toute sa famille par l'histoire de son apparition. Sir Carne lui-même ne doute point d'être réellement apparu à la Chambre sous forme de double, préoccupé qu'il était de se rendre à la séance pour appuyer de son vote le gouvernement. »

Un rêve promonitoire qui fait découvrir un crime à Athènes

... 714. 3

Le *Petit Bleu* de Bruxelles reçoit de son correspondant d'Athènes et publie dans son numéro du 23 avril 1905 cette curieuse histoire :

« La justice grecque s'occupe en ce moment d'une bizarre affaire de meurtre, qui remonte à deux ans.

« En 1903, une barque de pêche, ayant pour patron un nommé Antonios, quittait le Pirée pour Syra, ayant à son bord, outre le patron, deux matelots, dont un Crétois du nom de Spijro Balazakis, et un Samiaque.

« Quelque temps après, au lendemain d'une tempête, les matelots arrivaient, seuls, à Syra ; ils racontèrent que, la nuit précédente, la barque avait péri et qu'eux-mêmes avaient eu toutes les peines du monde à se sauver ; on les crut sur parole.

« Cependant, la nuit même de la disparition d'Antonios, la sœur de celui-ci avait eu un songe affreux : elle avait vu son frère étranglé et jeté à la mer par les deux matelots. Elle ne s'en affecta pas autrement, pourtant, car elle savait que le Crétois Balazakis avait toujours montré beaucoup de dévouement à son frère, au service duquel il était depuis dix ans.

« Mais, il y a quelques jours, elle eut un nouveau songe : elle revit son frère, qui lui reprocha son indifférence : « Tu « es donc complice de mes assassins, disait la voix d'outre- « tombe, puisque tu ne veux pas me venger ! Regarde la barque « et la maison de Balazakis : il les a achetées avec l'argent « qu'il m'a volé et dont il t'a dépouillée ! »

« La pauvre femme s'éveilla, épouvantée ; elle se mit à la recherche et découvrit, en effet, dans un endroit qu'elle n'avait jamais vu, la barque et la maison indiquées par son frère. Elle prévint alors la justice et quand, deux jours après, Balazakis entra dans le port, on l'arrêta ; il avoua avoir étranglé son patron pendant son sommeil et l'avoir ensuite jeté à l'eau ; il indiqua l'endroit où son complice s'était retiré ; celui-ci fut arrêté à son tour et avoua également... »

LE
MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les phénomènes de très faible luminosité

Dans la séance tenue par l'Académie des sciences de Paris, le 25 avril, M. Berthelot a commenté un intéressant mémoire de M. Gernez, professeur à l'École centrale, sur *les phénomènes de très faible luminosité*, que présentent les cristaux d'acide arsénieux au moment de leur cristallisation.

M. Berthelot fait remarquer que cette lumière est tellement faible qu'on ne peut l'enregistrer, même par la photographie. En ce sens, l'étude de M. Gernez vient montrer que les reproches adressés aux rayons *N* d'être d'ordre physiologique et non d'ordre physique, ne sont pas fondés. Ces phénomènes de luminosité chimique, perceptibles seulement par la rétine, sont connus de tous les chimistes, du moins en principe.

Le Rapport du comité chargé d'étudier M. Bailey à Milan

Le Comité de la Société d'études psychiques de Milan, qui avait été chargé de suivre les expériences avec le médium, M. Bailey, publie enfin ses conclusions. Les voici intégralement :

« Le Comité... tout en déplorant :

« *a*) L'étrange obstination du médium, qui n'a jamais consenti à se laisser complètement déshabiller ;

« *b*) D'avoir dû subir les conditions de l'obscurité aux moments critiques de l'apport ;

« *c*) De n'avoir pas pu, à cause du peu de temps accordé aux recherches et par suite du caractère même des phénomènes,

appliquer aucune méthode pouvant préciser scientifiquement le processus et l'origine des phénomènes en question;

Doit constater d'autre part :

« 1. — Qu'au cours des dix-sept séances, dans les visites faites sur la personne du médium par différents expérimentateurs et avec des méthodes différentes, on n'a jamais rien trouvé qui puisse justifier l'hypothèse de la fraude; que, d'ailleurs, même en admettant cette hypothèse, si pour quelques phénomènes on pourrait encore trouver une explication approximative dans cet ordre d'idées, pour d'autres phénomènes, — ainsi que pour l'apport d'oiseaux vivants, la disparition instantanée d'un autre petit oiseau, etc., — il ne semble pas possible d'imaginer une autre explication ayant un caractère vraisemblable.

« 2. — Que, d'ailleurs, l'hypothèse de la suggestion devient inadmissible si l'on songe au nombre des assistants, qui se renouvelaient sans cesse, et étaient chaque fois différemment placés, ainsi qu'aux traces matérielles que laissaient les phénomènes.

« Étant donné cela, le Comité, tout en faisant ses réserves sur la valeur archéologique de certains apports, croit pouvoir conclure, en principe, pour l'objectivité des faits (1), et réclame l'attention de la science sur ces phénomènes qui ne trouvent pas une explication suffisante dans les lois de la matière actuellement connue. »

Cette déclaration est signée par MM. Baccigaluppi, A. Brioschi, D[r] Clericetti, O. Cipriani, D[r] F. Ferrari, A. Marzorati, ing. Odorico, J. Redaelli, D[r] E. Griffini.

Le D[r] François Ferrari publie, en outre, la déclaration suivante :

« J'ai eu l'occasion de visiter le médium, M. Bailey, pendant son séjour à Milan, par suite d'un refroidissement qui l'inquiétait beaucoup. Je n'ai rencontré aucune anomalie : c'est un homme de taille moyenne, blond, d'ossature et de musculature régulières, plutôt maigre. J'ai examiné avec soin les poumons et le cœur, que j'ai trouvés normaux; l'estomac et l'intestin étaient aussi en d'excellentes conditions. Je ne

(1) Voilà une phrase passablement élastique. Les phénomènes auraient été *objectifs* quand même le médium aurait triché. — N. de la R.

me souviens pas d'avoir observé sur son corps aucune difformité spéciale, hormis une légère dépression du sternum, pareille à celle que l'on constate fréquemment chez les cordonniers. Il me dit qu'il s'agissait d'une difformité congénitale. Je trouvai les réflexes, la sensibilité tactile, et douloureuse, ainsi que tous les sens, parfaitement normaux. Dans son ensemble, il me parut un homme normal et en de bonnes conditions. »

M. Oreste Cipriani, publiciste de talent, ajoute à la déclaration collective de ses collègues du Comité, quelques observations personnelles. Il parle, entre autres choses, de la loupe que certains médecins de Rome auraient constatée sur le corps du médium, au début d'une séance. Il déplore que les médecins en question n'aient pas donné d'indications exactes au sujet de la grosseur de ette protubérance et de la place qu'elle occupait sur le corps. Il est hors de doute, en effet, qu'une protubérance de la surface d'un centimètre carré n'aurait pas pu dissimuler un nid ordinaire ; par contre, une loupe de cinq centimètres de diamètre n'aurait pas échappé aux personnes qui ont fouillé le médium à Milan. Sans doute, il aurait été désirable que le médium fût fouillé à la fin de chaque séance ; mais cela n'a jamais pu être fait, M. Bailey s'y étant toujours opposé, en prétextant un épuisement nerveux qui l'obligeait à se retirer immédiatement dans sa chambre.

Faisons observer que le Dr Ferrari, qui paraît avoir soigneusement visité le médium australien n'a pas, lui non plus, remarqué aucune loupe.

M. Cipriani n'admet pas la possibilité d'un truc à l'aide d'un espèce de sac en caoutchouc, que le médium aurait appliqué à quelque partie de son corps, pour y dissimuler les prétendus apports. Par contre, il soulève une hypothèse assez bizarre : que M. Bailey aurait pu avaler certains objets et les rendre ensuite au cours de la séance, dans l'obscurité. Il parle d'un charlatan, fort connu à Milan, qui avait la spécialité d'engloutir des pierres (1), et de les émettre à volonté, même après un assez grand laps de temps. M. Cipriani fait noter, à

(1) D'après M. Marzorati, l'un des membres du Comité, les pierres qu'avalait ce charlatan n'étaient pas plus grosses qu'une noix.

ce sujet, que les apports de petits animaux vivants se produisaient toujours quand la séance avait à peine commencé.

Seulement, on ne comprendrait plus l'invincible répugnance de M. Bailey à se laisser déshabiller. D'ailleurs, il paraîtra excessivement improbable qu'un petit oiseau puisse rester trois quarts d'heure dans l'estomac d'un homme, même s'il était protégé par un œuf.

La « personnalité humaine » de Myers dans les Universités

... 714. (02

On annonçait dernièrement que la *Personnalité Humaine* de Frédéric Myers avait été comprise parmi les livres recommandés pour 1905 dans la section de métaphysique de Trinity College, l'Université de Dublin. Nous apprenons maintenant que l'Université de Madras a déjà arrêté la *Personnalité Humaine* comme un livre de texte pour le cours de psychologie de la Faculté de philosophie et belles-lettres. On espère, en Angleterre, voir bientôt adopter le même ouvrage magistral par l'Université de Cambridge, à laquelle l'Uuniversité de Madras est affiliée.

A propos « du sujet hypnotique » Mlle Nydia

... 714. 1

Le major H. W. Thatcher, de Londres (Chelsea), nous communique l'observation suivante relative au sujet hypnotique Mlle Nydia, dont nous nous sommes occupés dans notre livraison de février ; nous la publions à simple titre d'hypothèse :

« Je lis dans votre publication quelques notes de M. Piccolo, au sujet de Mlle Nydia ; vous me permettrez d'exposer à vos lecteurs mes propres expériences avec elle. Mlle Nydia se trouvait, il y a quelques mois, à l'Hippodrome de Londres ; à l'invitation de son manager, je me rendis sur la scène avec quelques autres spectateurs ; j'avais pris avec moi une valse manuscrite de ma composition. Pendant l'exécution, je fis les observations suivantes :

« 1° Ses yeux étaient bandés avec une seule pièce de quelque étoffe blanche, placée sur une autre noire;

« 2° J'ai demandé en vain de pouvoir examiner ses bandages;

« 3° Lorsqu'elle jouait de la musique qu'elle ne connaissait pas, son manager dirigeait sans cesse sur les bandages la lumière réfléchie par un petit miroir du diamètre de 4 pouces environ, qu'il tenait dans sa main droite. Notez qu'elle avait été hypnotisée (?) par le procédé absurde de l'entourer de quatre ou cinq glaces ordinaires de toilette, placées sur le parquet. Je suis un hypnotiseur expérimenté, et j'observai aussi avec amusement les passes faites par l'hypnotiseur;

« 4° On ne lui laissa jouer que quatre mesures de l'introduction de ma valse; elle les joua très lentement et d'une façon qui était loin d'être correcte, surtout dans l'accompagnement;

« 5° On apporta ensuite le titre d'un morceau de son répertoire, que l'on disait avoir été écrit par l'un des spectateurs. Observez que ce n'était pas un de ceux qui se trouvaient sur la scène. Le bout de papier sur lequel était écrit ce titre fut alors placé sur le pupitre du piano devant elle; la lumière fut projetée sur les bandages et, aussitôt qu'elle commença à jouer, elle en fut détournée. Elle fut ensuite réveillée par les mêmes passes qu'on avait employées pour l'endormir!

« De ces observations, ainsi que de mes propres expériences en hypnotisme, j'argue qu'elle n'était pas hypnotisée du tout, et que les bandages étaient faits de quelque matière qui devenait transparente ou plus probablement semi-transparente, quand on dirigeait sur eux un fort jet de lumière (1).

« Je n'ai pas pu examiner le petit miroir pour m'assurer s'il était une loupe, ou bien une glace ordinaire. En tout cas, il s'agissait d'un truc, et non pas des plus habiles. »

---

(1) Nous avons questionné à ce sujet quelques oculistes et opticiens distingués qui nous ont déclaré ne pas connaître de matières ayant la propriété que M. le major Thatcher attribue au bandeau usé par le manager de Miss Nydia. — N. de la R.

Le Gérant : AMÉDÉE PALMIER.

Paris. — Typ. PH. RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15me Année Juillet 1905 N° 7

LA RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

Cas de Mayo

I.

On sait depuis longtemps que, dans certain cas et spécialement dans les derniers instants de la vie, la mémoire du passé revient souvent avec une intensité et une précision remarquables.

J'ai constaté depuis quelques années (1) qu'on pouvait déterminer expérimentalement le phénomène chez quelques sujets en les endormant au moyen de passes longitudinales ; on leur fait parcourir ainsi en remontant toutes les phases de leur existence.

Quand on réveille le sujet au moyen de passes transversales, on le ramène à l'état normal en repassant par les mêmes phases ; cette fois dans l'ordre où elles ont eu lieu réellement. On le vieillit ainsi, tandis que par la manœuvre inverse on le rajeunit.

(1) Le premier cas que j'ai observé était un jeune homme de vingt ans, préparant sa licence ès-lettres. J'en ai publié le compte-rendu en 1895 dans cette même revue, sous le titre : « Les Impressions d'un magnétisé raconté par lui-même.

Il a été possible de vérifier que les souvenirs ainsi éveillés étaient exacts et que les sujets prenaient successivement les *personnalités* correspondant à leur âge.

Jusqu'ici, nous sommes en présence de phénomènes curieux, encore peu étudiés, mais qui ne sont, en somme, que l'extension d'autres phénomènes parfaitement constatés.

Il n'en est plus de même quand on continue les passes endormantes (longitudinales) au-delà de la première enfance, et les passes réveillantes (transversales) au-delà de l'âge actuel du sujet. Dans le premier cas, on détermine le souvenir de vies passées et, dans le second cas, la vue de l'avenir. soit dans cette vie, soit dans des vies futures.

Les personnalités diverses prises ainsi par le sujet sont parfaitement définies; elles se succèdent toujours dans le même ordre et avec leurs caractères propres. Je ne suis pas, du reste, le seul à avoir obtenu ces résultats: on les avait obtenus avant moi en Espagne, ce que j'ignorais. et on les a obtenus tout récemment à Lyon, le processus étant toujours le même.

Ne pouvant reproduire ici toutes ces observations, je me bornerai à donner en détail la dernière que j'ai faite. Elle est la plus intéressante, parceque :

1° Le sujet est une jeune fille de 18 ans, parfaitement saine et n'ayant jamais ouï parler de magnétisme ni de spiritisme (1).

2° Ayant pendant près de deux mois habité la même maison que cette jeune fille, j'ai pu procéder aux expériences très lentement et sans parti pris, laissant ses

(1) Mlle Marie Mayo est la fille d'un ingénieur français qui a passé une partie de sa vie à construire des chemins de fer en Orient et qui y est mort. Sa mère s'est remariée avec un autre ingénieur français, qui construit également des chemins de fer en Orient. Quant à elle, elle a été élevée jusqu'à l'âge de neuf ans à Beyrouth où elle était confiée aux soins de domestiques indigènes, et apprenait à lire et à écrire en arabe. Elle a été ensuite ramenée en France et vit auprès d'une tante qui habite la Provence.

facultés se développer du côté où elles étaient naturellement orientées ;

3° Presque toutes ces séances avaient pour témoins le Dr Bertrand, médecin de sa famille, et M. Lacoste, ingénieur, ami de son beau-père, qui ont eu l'amabilité de prendre des notes. Ces notes sont d'autant plus précieuses que M. le Dr Bertrand et M. Lacoste n'ayant jamais assisté à ces phénomènes en indiquaient les différentes phases beaucoup mieux que je l'aurais fait, parce que, y étant habitué, elles me frappent moins. Aussi les ai-je reproduites in-extenso, pensant que le lecteur saisirait ainsi beaucoup mieux la physionomie des séances.

II. Journal des séances

Première séance. — 2 décembre 1904.

J'essaie, au moyen de passes longitudinales, d'endormir Mayo ; au bout de quelques minutes, elle se sent engourdie. Je la ramène à son état naturel par des passes transversales.

Je reprends l'expérience un quart d'heure après et j'arrive à déterminer le premier état de léthargie. Je ne vais pas plus loin et je la réveille.

2e séance. — 4 décembre 1904.

J'essaie d'endormir et de réveiller Mayo par la pression des points hypnogènes des poignets. J'arrive à déterminer un sommeil léger et une très faible suggestibilité.

3e séance. — 5 décembre 1904.

Je pousse Mayo jusqu'à l'état de somnambulisme au moyen de passes longitudinales. Dans cet état où elle a les yeux ouverts et est en communication avec les assistants, j'essaie l'effet de la musique. Yann

Nibor chante devant elle quelques-unes de ses œuvres les plus émouvantes. Mayo se dresse, captivée, et mime les émotions qu'elle ressent, avec moins d'intensité toutefois que Lina. Le piano seul, non seulement produit des effets moindres, mais semble parfois lui être désagréable.

Après ces essais, je reprends la magnétisation de Mayo et je la pousse à l'état de rapport où elle n'entend et ne voit plus que moi.

4e séance. — 6 décembre 1904.

Je pousse son sommeil jusqu'au moment où elle voit se former à côté d'elle un fantôme légèrement lumineux ; la vision en est confuse. — Je ne trouve aucun indice de régression de la mémoire.

5e séance. — 7 décembre 1904.

Je fais repasser lentement, au moyen de passes, Mayo par les divers états de l'hypnose qu'elle a déjà parcourus.

Je constate qu'elle ne prend les suggestions que pendant un instant très court, à la fin de la *1re léthargie*.

Dans l'état de *somnambulisme* qui suit, elle n'est nullement suggestible. Elle a conservé la mémoire de ce qui s'est passé dans l'état de veille et les précédents états de somnambulisme. En pressant le milieu du front, je détermine le rappel des souvenirs relatifs aux faits qui se sont passés antérieurement dans les états plus profonds.

Après la *2e léthargie*, l'état de *rapport* se manifeste bien nettement : Mayo n'entend et ne voit plus que moi, mais elle se souvient encore de mon nom et du sien. Elle voit le fluide et présente le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité.

Après une nouvelle léthargie (la 3e), elle entre dans l'état caractérisé par la *sympathie au contact*, c'est-à-dire qu'elle sent toutes les actions exercées sur moi, quand je la touche. De plus elle a PERDU LE SOUVENIR DE TOUT CE QUI S'EST PASSÉ DANS LES ÉTATS PRÉCÉDENTS.

6e séance. — 9 décembre 1904.

Mayo parvient à extérioriser plus complètement son corps astral ; elle le voit nettement à côté d'elle. Je lui dis de lui donner la forme de sa mère (1) ; elle y parvient.

Pas de trace de régression de mémoire.

7e séance. — 10 décembre 1904

Extériorisation complète du corps astral, qui se forme à côté du sujet. Je prescris à Mayo de faire monter ce corps aussi haut qu'elle peut. Je constate qu'elle le déplace, mais elle ne peut lui faire traverser le plafond. Elle éprouve une sensation douloureuse chaque fois que je touche le lien fluidique qui s'élève au-dessus de sa tête.

8e séance. — 11 décembre.

Cette séance est consacrée à l'étude des expressions du visage et des gestes provoqués chez Mayo par les sentiments exprimés musicalement. C'est Yann Nibor qui chante. Mayo exprime admirablement les sentiments éveillés chez elle par *La Marseillaise* où elle a les mêmes gestes que Lina et par *Honneur et Patrie* de Yann Nibor.

9e séance. — 12 décembre

Dans cette séance, nous avons spécialement étudié la marche du phénomène au point de vue du temps. C'est M. Lacoste qui prend les notes en comptant les heures à la mode italienne, de 1 à 24, en partant de minuit.

13 h. 30. — Etat de veille, pas de suggestibilité. Les passes ne produisent aucun effet sur le sujet.

(1) Il résulte de nombreuses expériences que j'ai faites avec deux sujets dont l'un pouvait extérioriser son corps astral et l'autre le voir, que celui qui extériorise son corps astral peut le modeler par sa volonté comme le sculpteur modèle la cire avec ses doigts.

Une de ces expériences a été exécutée à Paris, chez moi, en présence d'Aksakow avec Mrs d'Espérance comme sujet voyant et Mme Lambert comme sujet s'extériorisant.

13 h. 33. — M. de R. prend alors les mains de Mayo et place ses pouces contre les paumes des mains du sujet. Par sa volonté, il projette son fluide chez Mayo qui sent immédiatement un courant remonter dans chacun de ses bras. Au bout d'une minute (13 h. 34) le sommeil est complet.

13 h. 36. — Mayo sort de la léthargie pour entrer dans le *somnambulisme* que M. de Rochas appelle le 2[e] état de l'hypnose (1) : les yeux s'ouvrent : elle a tout à fait l'apparence de la veille, mais elle présente l'insensibilité cutanée.

M. de R... continue son action par les mains et détermine ainsi *la 2[e] léthargie*. S'apercevant que la respiration diminue, il la rétablit en plaçant sa main droite à plat sur la poitrine du sujet. Il continue ensuite la magnétisation au moyen de passes.

13 h. 39 1/2. — Mayo se réveille dans l'*Etat de rapport* (3[e] état). Elle n'est pas suggestible. Elle refuse de montrer sa jambe (2), mais consent à embrasser M. de R.... Elle ne voit pas le fluide des mains ni l'intérieur de son corps. Elle commence à s'extérioriser et à ressentir les sensations qu'on provoque chez le magnétiseur près des points où il la touche.

13 h. 44. — Continuation des passes ; 3[e] *léthargie*.

13 h. 46. — Réveil dans un nouvel état, le quatrième (3). Elle ne se souvient pas d'y avoir déjà été.

---

(1) Le premier état est l'état de crédulité, qui précède la première léthargie et qui est caractérisé par la suggestibilité. Cet état ne se présente pas chez tous les sujets, notamment chez Mayo.

(2) Chez tous les sujets que j'ai étudiés au point de vue de la régression de la mémoire, j'ai constaté que l'instinct de la pudeur ne se manifestait que vers l'âge de 5 ou 6 ans. On verra, par la suite de ce récit, qu'il en a été de même pour Mayo.

(3) Ces noms ont été donnés, lors de mes premières expériences, d'après les symptômes qui avaient paru caractéristiques, mais qui ne sont pas toujours aussi nettement marqués chez tous les sujets. Les phénomènes se développent bien généralement dans le même ordre, mais les phases de léthargie sont comme les bâtons d'une échelle que l'on peut légèrement déplacer dans un sens ou dans l'autre. Aussi, me bornerai-je désormais à spécifier les états par leur numéro d'ordre (A. R).

Elle éprouve à distance les sensations du magnétiseur. Elle a oublié son nom. L'instinct de la pudeur persiste; elle refuse de montrer sa jambe.

13 h. 47. — Continuation des passes; entrée dans la 4e *léthargie*.

13 h. 50. — Réveil dans le 5e *état*. M. de R... constate, en pinçant l'air autour de Mayo, qu'elle commence à se dégager par la tête. Elle appuie, pendant environ une minute, sa tête sur l'épaule du magnétiseur, comme pour prendre de la force, puis revient à son attitude ordinaire. Elle a oublié son nom; elle le retrouve quand M. de R... lui frotte la racine du nez.

13 h. 54. — Continuation des passes. Entrée dans la 5e *léthargie* avec une légère secousse.

13 h. 56. — Réveil dans le 6e *état*. Elle voit se former à sa gauche un fantôme légèrement lumineux. M. de R... constate que c'est dans ce fantôme que s'est localisée toute sa sensibilité. Elle refuse de montrer sa jambe même à une dame.

14 heures. — M. de R... continue la magnétisation en entremêlant les passes et les pressions du pouce dans la paume de la main du sujet. Entrée du sujet dans la 6e *léthargie*.

14 h. 01. — Réveil dans le 7e *état*. Mayo voit son fantôme à droite; celui de gauche a presque disparu. Elle se souvient d'avoir déjà vu apparaître sa mère (6e séance), mais elle ne désire pas la revoir.

14 h. 03. — Continuation de la magnétisation. Entrée dans la 7e *léthargie*.

14 h. 4. — Réveil dans le 8e *état*. Le corps astral est complet. M. de R... essaie de le faire monter, de l'envoyer dans une autre pièce; le corps est arrêté par le plafond et les murs. M. de R... dit à Mayo de lui tendre sa main droite astrale et il la pince; Mayo ressent le pincement.

Elle voit comme un cylindre lumineux le cercle tracé par M. de R... autour d'elle.

14 h. 11. — M. de Rochas procède par des passes transversales au réveil, qui se fait rapidement.

14 h. 15. — Le réveil est complet. Mayo ne se sent nullement fatiguée, l'index de sa main droite présente l'empreinte très nette d'un ongle (1).

10e séance. — 13 décembre.

Recherche des points hypnogènes, au moyen de l'insensibilité cutanée et de la sensibilité à distance. Je cherche un peu au hasard et seulement daus les endroits où je peux me permettre l'exploration. Je constate qu'il y en a aux deux poignets, au-dessus des yeux, au-dessus et en arrière des oreilles, au creux interclaviculaire.

11e séance. — 14 décembre.

Séance consacrée aux effets musicaux pendant le somnambulisme. Le piano continue à être peu agréable.

12e séance. — 16 décembre.

Reproduction des phénomènes d'extériorisation du corps astral par la formation successive d'un demi fantôme à gauche, puis d'un demi fantôme à droite. Une singularité inexpliquée s'est présentée ici : Mayo regardant son fantôme placé à sa gauche l'a vu de profil, mais le profil tourné en arrière, au lieu d'être dans le même sens que son corps physique.

13e séance. — 17 décembre.

Après avoir constaté, encore une fois, que Mayo n'est suggestible ni à l'état de veille ni à l'état de somnambulisme, je l'endors et la réveille très lentement à l'aide de la pression du point hypnogène de l'un ou de l'autre de ses poignets, en répétant, chaque fois, à un moment différent de la 1re léthargie : « Vous ne pourrez pas vous lever sans ma permission ». Je constate alors que la suggestion ne produit son effet que

(1) Ce stigmate a persisté pendant plusieurs heures après le réveil.

quand elle est formulée dans l'instant très court qui précède le passage dans le somnambulisme (1).

Je pousse ensuite le sommeil jusqu'à l'état de rapport. Dans cet état, on peut approcher une bougie allumée de ses yeux sans qu'elle la perçoive ; mais, dès que je regarde la bougie, elle se recule vivement. On approche un flacon d'ammoniac de son nez ; elle ne sent rien ; mais elle le sent très vivement dès que je respire avec précaution les émanations de l'ammoniac (2). Je lui dis de m'embrasser ; elle le fait avec plaisir, sur la joue. J'effleure ses lèvres ; elle se recule, fâchée. Elle ne se souvient de personne.

Je continue la magnétisation. Elle voit se former à sa gauche un fantôme lumineux qui a sa forme actuelle. Je lui dis de donner à ce fantôme la forme qu'elle avait à 18 ans ; elle se voit à cet âge, puis à 14, à 12. A 10 ans, elle se croit à Marseille, ce qui est exact. A 8 ans, elle est à Beyrouth ; elle parle de son père, de sa mère, et des amis qui fréquentaient la maison : ce qui est encore exact.

Je fais alors, par des passes transversales, rentrer le corps astral dans son corps physique, ce qui se fait avec un peu de difficulté, et je procède au réveil complet.

Quand Mayo est bien réveillée, je ne constate pas de changement appréciable dans sa mentalité ; mais, ne voulant pas risquer un accident, je la rendors et j'extériorise de nouveau son corps astral. Elle le voit

(1) J'avais déjà observé, bien des fois, (V. *Les Etats profonds de l'hypnose*, chap. 7), que la suggestibilité qui, chez d'autres sujets, se décèle dès l'état de veille (*Etat de crédulité*), augmentait pendant la première léthargie, persistait pendant le somnambulisme et disparaissait pendant la deuxième léthargie. Chez Mayo, la courbe représentant l'intensité de la suggestibilité s'est enfoncée au-dessous du niveau ordinaire.

(2) Il y a évidemment ici autre chose que le rapport ordinaire ; il y a transmission de sensations et c'est ainsi qu'on peut expliquer que Mme Lambert qui, à l'état de rapport, ne voyait que moi sur un fond gris, apercevait tout à coup une montagne située à 40 kilomètres, quand je fixais mes yeux sur cette montagne.

encore sous la forme d'un enfant de 8 ans. Je lui rends la forme de 18 ans et je la réveille.

Quand elle retombe dans la première léthargie, je lui dis de tâcher de se rappeler ce qui s'est passé pendant son sommeil et de me l'écrire. Je lui répète cette demande quand elle est réveillée.

14e séance. — 18 décembre 1904.

Au commencement de la séance, Mayo me remet la note suivante qu'elle a rédigée pour obéir à ma suggestion d'hier :

« Lorsque M. de Rochas me presse le poignet, je sens quelque chose de fort, de chaud, qui pénètre dans le bras et qui m'alourdit comme si j'avais bien sommeil. J'entends d'abord distinctement et je comprends très bien les paroles qui sont dites autour de moi. Puis, peu à peu, mes idées se brouillent et je ne perçois plus qu'un murmure, mais je comprends, lorsque c'est M. de Rochas qui parle. Je me trouve très bien dans cet état et j'y resterais toujours, si l'on voulait m'y laisser. Mais arrive un moment où je sens que je m'éveille : je revois tout ce qui est autour de moi : je pense comme d'habitude et l'on ne me ferait pas faire ce que je ne veux pas ni croire à ce qui n'est pas vrai. Je ne suis cependant pas comme à l'ordinaire puisque je ne sens pas quand on me tire les cheveux, qu'on me touche la main ou la figure, ou que je pose le doigt sur la flamme d'une bougie. Je n'éprouve plus aucune sensation de froid ni de chaud.

« J'aime M. de Rochas un peu plus que d'habitude ».

Elle me raconte que, pendant toute la nuit, elle a rêvé qu'elle était encore à Beyrouth.

Je cherche à vérifier de nouveau la succession des états.

Après la 1re léthargie vient le somnanbulisme que j'appelle le 2e état de l'hypnose (le 1er état étant

l'état de crédulité qui manque chez Mayo) ; puis la 2ᵉ léthargie, l'état de rapport (3ᵉ état) où sa mémoire commence à être confuse sans être complètement abolie.

Après la 3ᵉ léthargie, elle s'extériorise et éprouve mes sensations, même quand je ne la touche pas, pourvu que je ne m'éloigne pas trop (4ᵉ état). Elle commence à voir se dessiner un fantôme bleu à sa gauche, et aperçoit dans ce fantôme un trou sombre au-dessus de l'oreille et un autre au poignet. Ces trous correspondent aux points hypnogènes constatés autrement dans la 10ᵉ séance (1).

4ᵉ léthargie.

5ᵉ Etat. — Mayo voit son fantôme à droite rouge ; elle le voit de profil et aperçoit un trou sombre au front et au poignet.

5ᵉ léthargie.

6ᵉ Etat. — Elle voit, comme dans un miroir, son corps fluidique complètement formé et de face, en avant d'elle. Elle aperçoit des trous sombres des deux côtés du front, au-dessus des oreilles, et au creux interclaviculaire. Celui-ci est le plus gros de tous.

Je provoque le réveil par des passes transversales. Le corps astral rentre dans le corps physique sans se dédoubler en fantôme rouge et fantôme bleu.

15ᵉ séance. — 19 décembre 1904.

J'endors Mayo par la pression du point hypnogène de son poignet gauche.

(1) Avec Mme Lambert, j'avais déjà constaté que les points hypnogènes correspondaient à des trous plus ou moins profonds du corps astral. Chez elle, il y avait non seulement des points hypnogènes, mais encore des surfaces assez étendues jouissant de la même propriété. A ces surfaces correspondaient des sortes d'entailles dans le corps astral, par où le fluide s'écoulait au dehors. J'ai fait les mêmes constatations avec d'autres sujets et l'un d'eux prétendait même que quand le fluide était bleu, le point était simplement hypnogène, et qu'il était rouge quand le point était hystérogène ; mais je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette assertion.

La 1re léthargie et le 2e état (somnambulisme), ne présentent rien de particulier.

Pendant le 3e état (rapport), le Dr Bertrand approche des yeux de Mayo une bougie allumée : aucun mouvement, mais recul brusque et paupières abaissées dès que je regarde la flamme. Le docteur approche un flacon d'ammoniac du nez de Mayo à qui je dis d'aspirer fortement ; elle le fait et n'éprouve rien, mais elle renverse avec précipitation la tête quand je touche la main du docteur.

On lui palpe les jambes : elle ne réagit pas. On lui palpe les cuisses ; aussitôt elle prend un air offensé, et détourne la tête en se rejetant en arrière.

4e État. — Elle a tout oublié, même son nom ; elle commence à s'extérioriser.

5e État. — Elle voit à gauche son fantôme qui est de profil, la face tournée en arrière. Elle voit dans ce fantôme brillant des points obscurs qui correspondent à ses points hypnogènes.

Quand je lui dis d'indiquer sur son corps physique le point correspondant à l'un des points hypnogènes qu'elle voit sur son fantôme, par exemple celui du front : elle touche avec son doigt le point hypnogène de la partie *droite* du front et non celui de la partie gauche. Je place un miroir à côté du fantôme ; elle voit le fantôme dans ce miroir et alors indique bien les points hypnogènes sur le côté gauche de son front.

6e État. — Formation du fantôme qu'elle voit de profil à sa droite.

7e État. — Formation du fantôme comptet (du double) qu'elle voit de face, en avant d'elle et un peu à droite.

L'instinct de la pudeur a cessé et elle ne se souvient de personne.

Je lui demande son âge : elle répond : 18 ans.

Je lui dis de revenir à 16 ans, elle voit son corps actuel se transformer en conséquence.

De même pour 14 ans, 12 ans, 10 ans.

Quand elle a 10 ans, je lui demande où elle habite.

Elle répond : Marseille ; ce qui était vrai et ce que j'ignorais.

A 8 ans, elle est à Beyrouth, ce qui était encore vrai. Elle se souvient des personnes qui fréquentaient chez elle. Je lui demande comment on dit « Bonjour » en turc : elle répond « Salamalec », ce qu'elle a oublié à l'état de veille.

A 6 ans, elle est de nouveau à Marseille.

A 2 ans, elle est à Cuges, en Provence (exact).

A 1 an, elle ne peut pas parler : elle se borne à me répondre oui ou non, par des signes de tête.

Plus loin, dans le passé, « elle n'est plus rien ». Elle sent qu'elle existe, voilà tout.

Plus loin encore, elle est « dans le gris » et se souvient d'avoir eu une autre vie.

Je ne la pousse pas davantage ; je la ramène, simplement, par suggestions successives, jusqu'à l'âge de 16 ans ; puis je continue par des passes transversales.

La voici à 18 ans, parfaitement réveillée. Je continue les passes transversales sous prétexte de la dégager complètement. A deux reprises, je lui demande son âge : elle me répond en riant : « mais vous le savez bien, 18 ans ». Puis, son œil devient vague et, à une nouvelle demande, elle répond : 20 ans.

D. — Habitez-vous encore Aix ?

R. — Non (et avec tristesse), je suis loin.

D. — Vous souvenez-vous de M. et de Mme Lacoste ?

R. — Oui.

D. — Vous souvenez-vous aussi de M. de Rochas ?

Elle sourit en me répondant oui et montre ainsi qu'elle me reconnaît.

Je la ramène à son état normal par des passes longitudinales.

16e séance. — 20 décembre.

En pressant, à l'état de veille, le point de la mémoire somnambulique au milieu du front, j'ai obtenu la

regression de la mémoire jusqu'à la limite où nous étions allés la veille, mais pas au-delà.

Reproduction rapide des phénomènes de la précédente séance. Confirmation des notes que nous avions prises.

J'endors la main de Mayo à l'aide de passes longitudinales. Cette main passe, isolément, par des états analogues à ceux qui se produisent, lorsque j'agis sur la tête et le tronc. Elle commence par être insensible; puis elle est suggestible, c'est-à-dire que, sur mon ordre, les doigts ne peuvent se replier que lorsque j'en donne la permission. Cet état dure peu; puis l'insensibilité se continue sans suggestibilité (ce qui correspond, chez Mayo, au somnambulisme et à la 2° léthargie). Enfin, apparait l'état de rapport caractérisé par ceci, que la main ne perçoit que les objets touchés par le magnétiseur.

Je réveille la main par des passes transversales.

En opérant sur le nez ou sur les oreilles, ou sur la bouche par le bout des doigts, on détermine également la suggestibilité, mais toujours pendant un temps très court.

17° séance. — 22 décembre.

J'endors Mayo, d'abord par la pression du point hypnogène de son poignet gauche; je continue la magnétisation par des passes et je la pousse jusqu'à la formation du corps astral, d'abord à gauche, puis à droite. La mémoire qu'elle avait perdu progressivement à mesure que le sommeil s'approfondissait, reparaît complète quand le corps astral est extériorisé. Mais Mayo ne voit encore que moi et les objets avec lesquels je la mets en rapport.

Je détermine alors, par suggestion, la regression de la mémoire jusqu'à l'âge de 12 ans et je la prie d'écrire son nom pour me donner un spécimen de son

écriture. Elle écrit lentement « Marie » (fig. 1). Je la



FIG. I

ramène à 8 ans et je fais la même demande. A mon grand étonnement, elle écrit deux lettres en arabe. Je

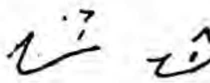


FIG. II

demande des explications à M. Lacoste, qui m'apprend qu'à cet âge là, elle était à Beyrouth, fréquentant l'école des sœurs.



FIG. III

Je la fais reculer progressivement dans le passé jusqu'à 6 ans, à 4 ans, à 3 ans, au moment de sa naissance, dans le sein de sa mère, encore plus loin.

D. — Qu'es-tu maintenant ?

R. — Je suis une femme. Elle s'appelait Line.

D. — Où habites-tu ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Es-tu vivante ou morte ?

R. — Je suis morte.

D. — Comment es-tu morte ?

R. — Elle n'est pas morte de maladie. C'est dans l'eau... noyée... ç'a rentrait... elle ne pouvait plus respirer... Elle n'y voyait plus... c'était gonfle.

D. — As-tu assisté à son enterrement ?

R. — Mais non ; on n'a pas retrouvé son corps.

D. — As-tu souffert de sa décomposition dans l'eau ?

R. — Non. Après ma mort, je n'ai été ni heureuse ni malheureuse.

Jugeant que l'expérience avait été poussée assez loin, je dis à Mayo de marcher vers l'avenir ; je fais quelques passes transversales et je lui demande si elle est revenue au monde. Sur sa réponse affirmative et sur une nouvelle demande de sa part, elle me dit que quelque chose l'a poussée à se réincarner et qu'elle est descendue vers sa mère pendant qu'elle était grosse.

Je la ramène ensuite successivement à 2 ans, à 4 ans, à 18 ans, à 19 ans.

D. — Où es-tu maintenant ?

R. — Pas ici.

D. — Sais-tu dans quel pays ?

R. — Non.

A 20 ans.

D. — Où es-tu ?

Mayo fait signe qu'elle ne sait pas.

D. — Comment seras-tu à 20 ans ?

R. — Je ne sais pas ; je vois des gens qui ne sont pas comme ici.

D. — Je vais te faire vieillir encore. Tu m'arrêteras quand il y aura dans ta vie quelque chose de notable : une maladie, un mariage... Tu as 21 ans..., 22 ans... Y es-tu ?

R. — Non.

Et subitement, elle revient à 19 ans. Son demi-fantôme est encore à droite.

Je la réveille alors complètement par des passes longitudinales, puis par la pression du point hypnogène du poignet droit. Mayo a alors perdu complètement le souvenir de ce qui s'est passé pendant son sommeil.

Pressant avec le doigt le point de la mémoire somnambulique placé au milieu du front, je détermine le réveil de cette mémoire.

Je fais remonter progressivement à Mayo le cours des années : elle va ainsi jusqu'à l'époque de sa naissance. En la poussant plus loin, elle se rappelle qu'elle a déjà vécu : qu'elle s'appelait Line; qu'elle esi morte dans l'eau, noyée ; qu'elle s'est élevée dans l'air ; qu'elle

y a vu des êtres lumineux, mais qu'il ne lui avait pas été permis de leur parler; que, dans cet état, elle n'a pas souffert et ne s'est pas ennuyée; qu'on peut revenir vers la terre...

Je reprends alors la direction de sa mémoire en sens inverse, je la ramène à 15 ans, 18 ans, 19 ans, 21 ans. A 21 ans, elle est dans un pays où les habitants sont noirs et pas habillés du tout. — Elle ne peut aller plus loin et retombe brusquement à 18 ans.

Je cesse la pression de mon doigt et Mayo ne se souvient plus de rien.

18e séance. — 23 décembre.

Dans cette séance, je cherche à avoir quelques détails de plus sur la vie antérieure de Mayo et sur son avenir.

Line était fille d'un pêcheur breton; elle se maria à 20 ans avec un autre pêcheur, nommé Yvon, dont elle ne se rappelle plus le nom de famille. Elle a eu un enfant, mort à l'âge de 2 ans. Son mari a péri dans un naufrage. Désespérée, elle se jette à la mer du haut d'une falaise. Son corps a été mangé par les poissons. Elle n'a rien senti à ce moment-là. Du reste, après sa mort, elle n'a jamais souffert.

Pour l'avenir, elle se voit à 19 ans, voyageant sur mer avec sa mère et s'établissant dans un pays où tous les gens sont nus. Elle ne voit rien au-delà.

Je constate que Mayo, quelque sensible qu'elle soit devenue, ne peut être endormie sans son consentement.

19e séance. — 24 décembre 1904.

Reproduction de l'histoire de Line avec des détails encore plus précis sur sa vie, son séjour dans l'erraticité après sa mort, l'impulsion qu'elle a éprouvée pour se réincarner dans son corps actuel et cette réincarnation qui s'est faite peu à peu.

Ayant poussé Mayo plus loin encore dans le passé, que la vie de Line, elle se retrouve dans l'erraticité,

mais dans un état assez pénible, parce que, avant, elle a été un homme « pas bon ».

Pendant que son corps astral était extériorisé, j'ai involontairement donné un coup à sa main astrale et sa main charnelle est devenue très rouge au bout de quelques instants.

20e séance. — 26 décembre 1904.

La rougeur qui s'est produite hier sur la main de Mayo à la suite du coup donné à sa main astrale subsiste encore aujourd'hui. Il n'y a pas de lésion à la peau.

Je vérifie de nouveau en magnétisant Mayo, que le demi-fantôme qui se forme à droite est rouge, que celui qui se forme à gauche est bleu. Je constate également qu'elle voit encore le profil de ces fantômes tourné en sens inverse du sien, et qu'elle le voit dans le même sens quand elle les regarde dans la glace. C'est là un phénomène nouveau que je n'avais pas encore rencontré et que je ne m'explique pas.

Je procède alors à la régression de la mémoire.

A mesure que Mayo rajeunit dans la vie actuelle, elle voit son corps astral prendre une forme de plus jeune. Elle aperçoit assez distinctement la figure et les mains ; le reste étant beaucoup plus vague.

Au moment où elle rentre dans le corps de sa mère, le petit corps disparaît en se diffusant.

Quand Line a été dans le « gris » après sa mort, elle a cherché à retrouver son mari et son enfant, mais elle n'a pu réussir.

Elle vivait au temps de Louis XVIII.

Dans l'incarnation précédente, elle était un homme appelé Charles Mauville, dont l'existence se déroule en sens inverse de l'ordre dans lequel je l'expose.

Charles Mauville débute dans la vie publique comme employé dans un bureau, à Paris. (Je cherche en vain à faire préciser l'emplacement de ce bureau et le ministère dont il dépend). On se battait alors cons-

tamment dans les rues; lui-même y a tué du monde et il y prenait plaisir ; il était méchant. On coupait des têtes sur la place.

A 50 ans, il est malade; il a quitté les bureaux. Il ne tarde pas à mourir. Il peut suivre son enterrement et entendre les gens qui disent qu'il « a trop fait la noce ». Il reste pendant quelque temps attaché à son corps. Il souffre et est malheureux. Enfin, il passe dans le corps de Line.

21e séance. — 27 décembre 1905.

Arrivée au 7e *état* (1), Mayo a complètement perdu la mémoire: elle ne connaît plus personne, il n'y a plus au monde qu'elle et moi, mais elle ne se souvient même pas de nos noms. Toutefois, elle a conservé son intelligence et la mémoire de sa langue, puisqu'elle répond à mes questions.

Elle voit son demi fantôme bleu à gauche et son autre demi fantôme rouge à droite. Elle ne distingue bien que les parties du corps qui ne sont pas couvertes d'étoffes. Quand elle lève son bras droit, elle voit se lever le bras du fantôme de gauche et *vice versa*.

Je la pousse dans le 8e *état*. Le fantôme est alors unique et complet. Sa mémoire ordinaire lui est revenue. Je procède ensuite, par suggestions successives, à la régression de la mémoire.

Quand elle est arrivée à l'âge d'un an, je lui demande si elle sait déjà parler. Elle me répond que non.

D. — Comment alors pouvez-vous me répondre ?

R. — Mais c'est *moi* qui vous répond ; ce que je vois tout petit n'est qu'une partie de *moi*.

D. — Alors vous n'êtes pas toute entière dans votre petit corps ?

R. — Non ; il y a un brouillard lumineux autour de ce corps.

(1) Voir la 9e séance.

D. — Mais n'y a-t-il pas autre chose ?

R. — Si. Il y a, en dehors mon Esprit, qui voit mes deux corps ; l'un, tel qu'il était il y a un an ; l'autre, tel qu'il est aujourd'hui.

Je pousse alors encore plus loin la régression de la mémoire.

Mayo me confirme qu'elle (son corps astral) n'entre dans son corps (physique) qu'un peu avant sa naissance, et partiellement. Auparavant, elle n'est pas dans le petit corps, mais autour de la mère et cependant, elle commence à éprouver quelques sensations de l'un et de l'autre. Quand elle vient au monde, elle a une sensation bien nette, celle de respirer.

Avant d'être appelée autour de sa mère actuelle, elle était dans le « gris » ; elle ne souffrait pas.

Je la fais rapidement remonter dans le passé au moyen de passes longitudinales et, quand je l'interroge, elle est devenue Line ; elle a 15 ans, elle n'est pas encore mariée ; elle vit avec sa mère ; elle n'a jamais vu son père et ne connait pas son nom de famille.

Plus loin encore dans le passé.

Elle est dans le « noir ». Elle souffre et ne peut expliquer le genre de souffrances : ce n'est pas une souffrance physique, c'est comme un remords. Elle se rappelle très bien avoir été Charles Mauvelle et n'hésite pas à se rappeler nom de baptême et nom de famille. Mauvelle est mort à 50 ans, d'un refroidissement.

Je pousse Mayo en arrière jusqu'à ce moment-là : elle tousse.

Je la ramène ensuite vers le temps actuel par des passes transversales rapides : elle entre dans le corps de Line et parcourt rapidement les diverses phases de sa vie. Je ralentis un peu les passes quand j'arrive à l'époque de sa mort ; la respiration devient alors entrecoupée ; le corps se balance comme porté par les vagues et elle présente des suffocations que je me hâte de faire disparaître en la réveillant complètement.

22e séance. — 29 décembre 1904.

Le compte-rendu de cette séance a été rédigé par le Dr Bertrand.

M. de R... essaie d'endormir M... avec des passes longitudinales ; il n'y parvient pas. Il l'endort par la pression du point hypnogène du poignet droit.

L'insensibilité cutanée se produit presque immédiatement, mais pas la moindre suggestibilité à l'état somnambulique (2e état).

A l'état de rapport, elle ne voit que M. de R..., qui lui demande si elle peut se rajeunir et revenir à l'âge de 16 ans, sans que son corps astral soit sorti de son corps. Elle répond que oui, qu'elle sent qu'elle a maintenant 16 ans, mais qu'elle se souvient de ce qu'elle était à 18 ans (1).

M. de R... continue les passes. M... arrive à ce 4e état, où elle ressent toutes les sensations du magnétisme quand il la touche.

Elle est insensible à toutes les excitations qui s'adressent à sa surface cutanée, mais les parties humides de son corps, telles que la langue, les muqueuses, l'intérieur de ses mains, qui est moite, sont sensibles. M. de R... fait remarquer que cela est dû à la solubilité du fluide dans les liquides.

Elle appuie un instant sa tête sur l'épaule de M. de R... pour y prendre, dit-elle, de la force ; puis, quand elle a sa dose, elle reprend spontanément sa position normale.

Les passes continuent. Après une nouvelle léthargie, M... arrive au 5e état. Son corps astral apparait sous forme de deux nuées lumineuses, la représentant assez vaguement de profil, et se produisant successivement ; la première, bleue, à sa gauche ; la seconde, rouge, à sa droite.

Au 6e état, les deux demi-fantômes se sont réunis

---

(1) La mémoire est donc double, tant que le corps astral n'est pas sorti. (Docteur B.). Ce phénomène n'est pas général ainsi qu'on a pu le voir précédemment. (A. R.).

pour former un fantôme complet, mi-parti rouge et bleu, qu'elle voit à quelques pas devant elle. A ce moment, sa mémoire, qui s'était peu à peu obnubilée, lui revient toute entière.

M. de R... ordonne à M... de faire monter aussi haut qu'elle peut son corps astral. Elle le voit, en effet, monter au-dessus de sa tête, sous l'influence de sa volonté, mais sans pouvoir dépasser le plafond. M. de R... constate que M... ressent très vivement les moindres mouvements qu'il effectue dans l'air au-dessus de sa tête à elle. C'est le lien entre le corps physique de M... et son corps astral, qui est alors touché; mais l'action n'est ressentie que lorsque le contact a lieu avec quelqu'un en rapport avec elle ou son magnétiseur.

M. de R... ayant provoqué la descente du corps astral, aborde le phénomène de la progression ou de la régression dans le temps, de la personnalité du sujet.

Après l'avoir amené par suggestion à l'âge de 16 ans, il le ramène également par suggestion à 18 ans, puis à 20 ans, et alors s'engage le dialogue suivant :

D. — Dans quel pays es-tu ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Avec qui es-tu ?

R. — Avec mon beau-père.

D. — Et puis ?

R. — Il y a des nègres.

D. — Allons, va plus loin. Tu as maintenant 21 ans, 22 ans.

Mayo ne peut dépasser 20 ans; après des efforts pénibles, elle retombe toujours sur cet âge. Elle est chez les nègres, dans une maison, assez loin d'une gare dont elle ne peut lire le nom. M. de R... insiste; elle répond toujours : « Je ne peux pas » ou « je ne sais pas ».

M. de R... la ramène alors par des passes longitudinales à 18 ans, puis à 16, à 14, à 12, à 8. A ce ce moment-là, il constate, en soulevant légèrement sa robe, que l'instinct de la pudeur subsiste toujours.

Mais, à 5 ans, il n'y en a plus. A 2 ans, elle répond qu'elle ne sait pas encore parler, qu'elle dit seulement : « Pa ».

M. de R... essaie alors de lui faire préciser le point où se trouve son *esprit*. Elle répond, en hésitant un peu, qu'il est comme une flamme blanche, comme un doigt lumineux entre son corps physique et le petit corps astral.

D. — Recule encore dans l'existence. Rentre dans le sein de ta mère. Que devient le petit corps ?

R. — Il se brouille.

D. — Où es-tu maintenant ?

R. — Je ne sais pas ; je ne vois rien. Je sais qu'il y a quelque chose qui remue.

D. — Reviens dans ta vie actuelle. Quelles sensations as-tu éprouvées quand tu es née ?

R. — Mon corps astral a pris une forme quand on a coupé le cordon ombilical.

D. — Rentre dans le sein de ta mère, puis, sors. Tu es encore retenue par le cordon ombilical. Respires-tu ?

R. — Non.

D. — On coupe le cordon. Respires-tu ?

R. — Oui (1).

D. — Reviens maintenant dans le gris.

M... déclare qu'elle ne souffre pas, qu'elle ne voit rien et ne pense à rien ; elle sent autour d'elle des esprits, mais ne les voit pas. A un moment donné, elle a été *forcée* de se réincarner et s'est approchée de sa mère qu'elle a entourée.

M. de R... commande alors :

(1) Les réponses de Mayo ne sont pas conformes aux données actuelles de la physiologie. L'enfant respire dès qu'il voit le jour — ou du moins — *doit respirer*. Mais le cordon n'est pas immédiatement coupé — il ne *doit pas* être immédiatement coupé et l'accoucheur doit attendre toujours quelques instants afin de ne couper le cordon que lorsque la respiration est bien établie. Et je ne puis prendre pour vraie la réponse de Mayo que si elle est née (ce qui arrive parfois), avec le cordon enroulé autour du cou, le cou serré par le cordon, et peut-être en état apparent d'asphyxie. — Dr B.

« Redeviens Line... au moment où elle s'est noyée ».

Aussitôt, M... fait un brusque mouvement sur son fauteuil; elle se retourne sur le côté droit, la figure dans ses mains et reste ainsi quelques secondes. On dirait une première phase de l'acte qui s'accomplit *volontairement*, car si Line meurt noyée, c'est une noyade volontaire, un suicide, ce qui donne à la scène un aspect tout particulier, bien différent d'une noyade involontaire.

Puis M... revient brusquement du côté gauche. Les mouvements respiratoires se précipitent et deviennent difficiles; la poitrine se soulève avec effort et irrégulièrement ; la figure exprime l'anxiété, l'angoisse; les yeux sont effarés. Elle fait de véritables mouvements de déglutition, comme si elle avalait de l'eau, mais malgré elle; car on voit qu'elle résiste. Elle pousse à ce moment quelques cris inarticulés: elle se tord plutôt qu'elle ne se débat et sa figure exprime une si réelle souffrance, que M. de R... lui ordonne de vieillir de quelques heures. Puis il lui demande :

« T'es-tu débattue longtemps ?

R. — Oui.

D. — Est-ce une mauvaise mort ?

R. — Oui.

D. — Où es-tu ?

R. — Dans le gris.

Après quelques passes, Line ne se souvient plus de rien, pas même de son suicide. Elle ne souffre pas.

En continuant ses passes transversales, M. de R... ramène Mayo à sa vie actuelle : à 2 ans, 6 ans, 10 ans, 18 ans, et il achève de la réveiller en pressant le point hypnogène du poignet gauche.

23e séance. — 30 décembre 1904.

Le compte-rendu de cette séance a été rédigé par le commandant Rémise, président de la Société théosophique de Marseille. Nous supprimons la première partie qui confirme les résultats exposés précédemment.

.....Les expériences de régression de la mémoire commencent alors.

Sur l'ordre de son magnétiseur, Mlle Mayo remonte progressivement le cours de son incarnation actuelle jusqu'à sa naissance, puis bien au delà. Elle se revoit d'abord à l'âge de 16 ans ; elle ne connaît pas encore le colonel, et cependant lorsque celui-ci lui pose nettement la question : « Vous avez 16 ans, connaissez-vous le colonel de Rochas ? » Par sa réponse négative, faite en souriant, elle semble dire : « Je ne le connais pas, c'est vrai, mais il n'est pas un étranger pour moi », comme si sa conscience de 18 ans, sa conscience actuelle, exerçait une action rétroactive sur sa conscience à 16 ans. Cette particularité se manifestera encore dans le récit de ses incarnations antérieures.

Successivement, elle se voit à 14, 12, 8, 6 et 5 ans. La pudeur chez elle apparaît entre 5 et 6 ans. La preuve en est faite par un léger attouchement au genou. A 5 ans, cette caresse la laisse insensible, tandis qu'à 6 ans, elle provoque un faible émol, accompagné d'un mouvement rapide de la main vers la partie effleurée.

Opérant simplement par la parole, le colonel lui fait donner à son corps astral les formes qu'il avait aux différents âges, en remontant progressivement vers le passé. Elle reprend simultanément les états d'aspect qu'elle avait à ces âges là. Ainsi, à 10 ans, elle était à Beyrouth. Elle ne savait pas encore le français et apprenait à écrire l'arabe.

Quand elle arrive au moment de sa naissance, son corps astral disparaît, mais elle voit alors, enveloppant le corps charnel de sa mère, comme un nuage de substance fluidique qui n'existait pas auparavant (c'est sans nul doute le germe de ce qui formera plus tard le corps astral).

Au-delà de l'époque de la conception, elle se voit flottant dans le « gris ». Elle ne souffre pas et n'aperçoit rien autour d'elle, bien qu'elle sente qu'il y a là d'autres êtres dont elle ne comprend pas la nature. Elle traverse rapidement ce stade, pour, après un moment critique (mort par submersion), se retrouver

en Bretagne dans le corps d'une femme de pêcheur du nom de Line.

Remontant toujours, elle est dans le « noir », où elle souffre.

Plus avant encore, elle se voit dans le corps d'un homme méchant, Charles Mauville, qui meurt à 50 ans. Elle ne peut remonter au delà de la naissance de celui-ci, et le colonel, ne jugeant pas prudent de pousser plus loin l'expérience, la ramène progressivement vers son existence actuelle, en l'invitant à décrire avec quelques détails les principales phases de ses existences successives. Il procède, à cet effet, par demandes et réponses. Il s'agit d'abord de Charles Mauville.

D. — Où es-tu né ?

R. — A Paris.

D. — Sous quel régime ?

R. — La royauté.

D. — Tu as 30 ans. Où es-tu et que fais-tu ?

R. — Je suis à Paris et je travaille dans un bureau.

D. — Quel est ce genre de travail ?

R. — ...Après hésitation : Je ne sais pas.

D. — Ecris ton nom ?

R. — Il signe sans hésitation Charles Mauville

D. — Qui gouverne maintenant la France ? Un consul ?

R. — Non, plusieurs.

D. — Tu es sans doute un révolutionnaire ?

R. — ... (Pas de réponse, mais un sourire significatif).

D. — Tu as très probablement approuvé la mort du Roi et de la Reine ?

R. — Du Roi, oui ; de la Reine, non.

D. — Tu as une mauvaise conduite ?

R. — (Après hésitation et un peu confuse). Oui.

Charles Mauville a 50 ans. Mlle M... nous retrace une des phases de la maladie qui l'emporte. Elle semble éprouver toutes les caractéristiques des maladies de poitrine, oppression, quintes de toux pénible.

Le colonel la fait assister à son enterrement.

D. — Y avait-il beaucoup de monde derrière ton cercueil ?

R. — Non.

D. — Que disait-on de toi ? Pas de bien, n'est-ce pas ? On rappelait que tu avais été un méchant homme ?

R. — (Après hésitation et tout bas). Oui.

Elle est ensuite dans le « noir » ; le colonel le lui fait traverser rapidement, et elle se réincarne en Bretagne. Elle se voit enfant, puis jeune fille, elle a 16 ans et ne connait pas encore son futur mari ; à 18 ans, elle le rencontre, l'épouse peu après et devient mère. Ici, nous assistons à une scène d'accouchement d'un réalisme frappant. Le sujet se renverse sur son fauteuil, ses membres se raidissent, sa figure se contracte, et ses souffrances paraissent si intenses que le colonel lui ordonne de passer rapidement.

(*Nota.* — Cet incident ne lui sera pas naturellement révélé au réveil).

Elle a 22 ans, elle a perdu son mari dans un naufrage et son petit enfant est mort. Désespérée, elle se noie. Cet épisode, qu'elle a déjà reproduit dans une autre séance est si douloureux, que le colonel lui prescrit de passer outre, ce qu'elle fait, mais non sans éprouver une violente secousse. Dans le « gris » où elle se voit ensuite, elle ne souffre pas, comme nous l'avons dit, alors qu'elle avait souffert dans le « noir », après la mort de Ch. Mauville. Elle se réincarne dans sa famille actuelle et est ramenée à son âge présent. Le moyen a lieu au moyen de passes magnétiques transversales.

24e séance. — 31 décembre 1904.

Je me propose dans cette séance d'obtenir quelques nouveaux détails sur la personnalité de Charles Mauville et de tâcher de pousser Mayo jusqu'à une vie précédente. J'approfondis, en conséquence, rapidement,

le sommeil au moyen de passes longitudinales jusqu'à l'enfance de Mauville.

Au moment où je l'interroge, il a 5 ans ; son père est contremaître dans une manufacture, sa mère est vêtue de noir et porte un bonnet.

Je continue à approfondir le sommeil.

Avant sa naissance, il est dans le « noir », il souffre ; il est tourmenté par des esprits qu'il voit brillants.

Avant, elle a été une dame dont le mari était un gentilhomme attaché à la Cour ; elle s'appelait Madeleine de Saint-Marc. Au moment où je l'interroge pour la première fois, elle a 25 ans ; elle est jolie, mais n'a point d'amant. Je lui offre de combler cette lacune ; elle me répond par un léger soufflet lancé avec grâce. Je n'insiste pas et je lui parle des étoffes précieuses que j'ai rapportées de mon voyage aux Indes. J'envoie mon valet « Champagne » chercher une écharpe de dentelles noires (*réelle*) que je lui montre. Elle la déplie et en admire la finesse. Je la prie de vouloir bien l'accepter ; elle me remercie en souriant. — « Vous savez que c'est là un engagement ». — Elle la rejette avec vivacité et se lève en boudant.

Je lui adresse de nouveau la parole ; elle me répond comme si elle n'avait aucun souvenir de ce qui venait de se passer. Comme elle est debout, je lui demande si elle va sortir. — « Oui, je vais à Vêpres. — Voulez-vous me permettre de vous accompagner ? — Certainement ». Elle se met en marche lentement, la tête haute et dédaigneuse. Je me tiens à côté d'elle sans lui offrir le bras, qu'elle prend d'elle-même. Au bout de quelques pas, elle s'arrête. Je place derrière elle un siège, pensant qu'elle allait s'asseoir ; mais elle tombe à genoux, fait ses dévotions et s'assied ensuite, conservant son air dédaigneux. Au bout de quelques instants, elle se relève, repousse du pied la queue de sa robe et me prie de la reconduire.

Quand je la suppose arrivée chez elle, je fais une petite enquête sur sa vie.

Elle a connu Mlle de Lavallière, qui lui était très

sympathique ; elle ne connait presque pas Mme de Montespan. Mme de Maintenon lui déplait.

D. — On dit que le Roi l'a épousée secrètement ?

R. — Peuh ! C'est tout simplement sa maitresse.

D. — Et le Roi, comment le trouvez-vous ?

R. — C'est un orgueilleux.

D. — Connaissez-vous M. Scarron ?

R. — Dieu ! qu'il était laid.

D. — Avez-vous vu jouer M. de Molière ?

R. — Oui, mais je ne l'aime pas beaucoup.

D. — Connaissez-vous M. Corneille ?

R. — C'est un sauvage.

D. — Et M. Racine ?

R. — Je connais surtout ses œuvres ; je les aime beaucoup (1).

Je lui propose de la faire vieillir parce qu'elle voie ce qui lui arrivera plus tard. Elle s'y refuse absolument. C'est en vain que je commande avec autorité ; je ne parviens à vaincre sa résistance qu'au moyen d'énergiques passes transversales auxquelles elle cherche à se dérober par tous les moyens.

Au moment où je m'arrête, elle a 40 ans ; elle a quitté la cour ; elle tousse et se sent malade de la poitrine. Je la fais parler sur son caractère ; elle avoue qu'elle est égoïste et jalouse, surtout des jolies femmes.

En continuant les passes transversales, je l'amène à 45 ans ; elle se meurt phtisique. J'assiste à une courte agonie et elle entre dans le noir.

Réveil sans arrêt par la continuation rapide des passes transversales.

25e séance. — 1er janvier 1905.

La séance est uniquement consacrée aux expressions déterminées par la musique chez Mayo, légèrement endormie.

---

(1) Actuellement, Racine est son auteur préféré ; elle ne se souvient pas, à l'état de veille, d'avoir jamais entendu parler de Mlle de Lavallière.

26e séance. — 2 janvier 1905.

Le compte-rendu de cette séance est rédigé par le Dr Bertrand.

M. de R... endort Mayo comme d'ordinaire. Mayo passe par tous les états successifs. Elle arrive au moment de la formation du corps astral : elle le voit.

D. — Si tu mettais ton *doigt astral* dans l'eau, qu'arriverait-il ?

R. — Ça fondrait.

D. — Et uue fois réveillée, qu'arriverait-il ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Qu'avons-nous fait hier ?

R. — Je m'en souviens un peu, pas beaucoup.....

M. de R... ordonne à Mayo de revenir à 16 ans, 14 ans .. 2 ans.

D. — Comment est ton corps astral ? Quelle tournure a-t-il ?

R. — Il n'a pas de vêtements ; on voit la tête — le reste un peu — il est vaporeux — il a la forme d'un enfant avec du brouillard autour.

(M. de R... me fait observer que, suivant le dire des sujets, le corps astral n'est complètement entré dans le corps physique qu'à 7 ans seulement).

D. — A 4 jours ; comment est-il ?

R. — Il est la même chose.

D. — A 1 jour ?

R. — On ne le voit presque plus et le nuage augmente.

D. — Et la veille de la naissance ?

R. — Il n'y est plus — je ne le vois plus — si — il tourne — ça remue — il entoure la mère.

D. — Et 3 mois avant la naissance, le vois-tu ?

R. — Non.

D. — Et avant, où es-tu ?

R. — Dans le gris.

M. de R... : — Remonte, remonte, tu es Line, tu as 25 ans, es-tu mariée ?

R. — Oui.

D. — As-tu un petit garçon ?

R. — Il est mort.

M. de R... — Tu as 20 ans, es-tu mariée ?

R. — Oui.

D. — As-tu un garçon ?

R. — Non.

M. de R... — Tu as 21 ans ; es-tu enceinte ?

R. — Oui.

D. — Qu'est-ce que tu éprouves ?

R. — Mal au cœur.

D. — Tu sens bouger dans le ventre ?

R. — Oui.

(Mais malgré l'initiative de M. de R..., Mayo refuse de suivre le cours des événements et saute d'emblée à 24 ans).

D. — Quel âge as-tu ?

R. — 24 ans.

D. — Remonte, remonte, deviens plus jeune.

R. — Non.

D. — Pourquoi ?

R. — Parce que...

M. de R... — Viens à 15 ans.

R. — Non, non (accompagnant ces mots de gestes brusques).

M. de R. — Tu ne veux personne ici ?

R. — Non.

M. de R... a dit à tout le monde de sortir. Il fait semblant de sortir, et en revenant, demande : Quel âge as-tu ?

R. — 24 ans.

Mayo s'appuie sur l'épaule de M. de R... pour prendre des forces, du fluide. M. de R.. s'en va un instant, il revient :

D. — Quel âge as-tu ?

R. — 15 ans.

M. de R..., croyant voir que Mayo ne veut pas s'expliquer sur ce qui s'est passé pendant son mariage, n'tnsiste pas et lui dit : « Recule, recule, avant ta nais-

sance, dans le noir, recule..... Tu es Charles Mauville. Tu as 30 ans. Tu habites Paris ?

R. — Oui.

D. — Vous vous battiez ?

R. — Oui. Ça m'amusait.

M. de R... fait observer que le sujet n'a, à ce moment, aucun sentiment de pudeur, comme un garçon. Il lui touche la poitrine ; Mayo ne fait aucun mouvement.

M. de R... — Recule, recule, tu es petit, plus petit, plus petit encore ; tu es dans le noir, souffres-tu ?

R. — Oui.

D. — Tu es Madeleine : quel âge as-tu ?

R. — 30 ans.

D. — Quel est le nom de ton père ?

R. — Dorneuil.

D. — Le nom de ta mère ?

..... (Pas de réponse).

M. de R... — Rajeunis. Tu as 15 ans...

Mayo. — Pas si vite.

D. — Tu y es ? Que fais ton père ?

R. — Rien.

D. — Où habitez-vous ?

R. — ....

D. — Est-ce un château ?

R. — Oui... Dans un château.

D. — Qui recevez-vous ? Quelqu'un te fait-il la cour ? (Elle rit). Veux-tu te marier ?

R. — Oui.

M. de R... — Je vais te faire vieillir. Tu me diras ce qui se passe à la Cour. Connais quelqu'un à la Cour ?

R. — Je connais un jeune homme : Gaston de Saint-Marc.

D. — Te plaît-il ?

R. — Oui.

D. — Quelle est sa situation ?

R. — Il est à la Cour.

D. — Vieillis un peu. Et ce mariage ?

R. — C'est fait.

D. — Tu es contente ?

R. — Oui.

D. — Où t'es-tu mariée ?

R. — Au château.

D. — Y avait-il beaucoup de monde ?

R. — Bien sûr.

D. — Qui t'a mariée ?... Est-ce un évêque ?

R. — Oui. Un évêque... de Paris.

D. — Où habites-tu ?

R. — ... Un hôtel... en ville.

D. — Tu aimes ton mari ?

R. — ... Non...

D. — Vois-tu d'autres jeunes gens ?

R. — Non.

D. — As-tu été présentée au Roi ?

R. — Oui.

D. — Où ?

R. — A Versailles.

D. — Que fait ton mari ?

R. — C'est un gentilhomme.

D. — Le Roi a-t-il une favorite ?

R. — Je ne sais pas encore ; il n'y a pas assez longtemps que je suis ici.

M. de R. — Vieillis... Tu as 22 ans.

D. — Qui est favorite ?

R. — La Vallière.

D. — Tu la connais ?

R. — Oui... elle est bête... elle pleure tout le temps... elle est triste...

D. — Comment marche-t-elle ?

R. — Un peu en avant.

D. — Elle boite ?

R. — Peut-être bien.

D. — Connais-tu les ministres ? Qui est ministre de la guerre ?

R. — M. de Louvois.

D. — Est-il aimable ?

R. — Oh non !

D. — Et Vauban ? Est-il bien ?

R. — Non ; il a l'air d'un paysan.

D. — Si quelqu'un te faisait la cour, qui préférerais-tu ?

R. — Le Roi.

D. — Connais-tu Mme de Montespan ?

R. — Je ne la connais pas.

D. — Et Mme de Maintenon ? (1)

R. — Je ne la connais pas.

D. — Et Mme de Montmorency ? La connaissez-vous ? Est-elle jolie ?

R. — ..... Heu ! !... (avec un léger haussement d'épaules).

M. de R... — Vieillis... Tu as 23 ans. Ton mari te délaisse-t-il ?

R. — Oh oui, beaucoup.

D. — Il a des maîtresses ?

R. — Bien sûr.

M. de R. se lève, s'éloigne, et revient avec un joli bibelot, qu'il offre à Madeleine, en termes aimables, et en lui faisant une déclaration, mais cela n'a pas l'air d'émouvoir beaucoup M..., qui, assise sur un canapé, avec des airs de grande dame, reçoit les compliments et la déclaration sans broncher, mais sans embarras, comme une femme qui est habituée à ces situations.

D. — Vous avez vu le Roi ?

R. — Oui.... un jour qu'il descendait le grand escalier...

M. de R. — Vous connaissez l'abbé Bossuet ? (Signe négatif). Eh bien ! Allons l'entendre, si vous le voulez bien, à Saint-Étienne-du-Mont, où il prêche aujourd'hui.

M... se lève. M. de R... lui offre le bras... Ils vont tous deux au fond du salon... Là, M. de R... dit : « nous

(1) A l'état de veille, elle sait qui est Mme de Maintenon ; elle n'a aucun souvenir se rapportant à Mlle de La Vallière et Mme de Montespan. Il ne faut pas oublier qu'elle a été élevée jusqu'à 12 ans en Orient et qu'en France, elle a appris juste ce qu'il fallait pour acquérir le brevet élémentaire.

sommes arrivés ». M... soulève légèrement sa robe et se met à genoux. Elle se relève après un instant, elle écoute, et comme M. de R... lui demande si elle voit Bossuet, elle répond : « Oui... ne parlez pas si fort... » et elle continue à écouter.

M. de R. la raccompagne près du canapé ; M... a véritablement, à ce moment là, l'air « grande dame ».

D. — Vous avez entendu ce qu'a dit l'abbé Bossuet ?

R. — Je n'ai pas bien écouté.

D. — A quoi pensiez-vous pendant le sermon ?

R. — Ça ne vous regarde pas.

. . . .

La séance ayant assez duré, M. de R... réveille M... et M... repasse toutes les phases de ses existences multiples.

Au bout de quelques instants elle tousse : une véritable quinte... puis elle meurt... et on comprend, à ses mouvements et à son attitude, qu'elle souffre.

Puis elle redevient Charles Mauville. Un instant après, elle tousse encore (M. de R... rappelle que Charles Mauville est mort de la poitrine vers 50 ans, comme était morte Madeleine). Charles Mauville meurt...

Quelques instants après, sous l'influence des passes transversales, elle est de nouveau Line, puis elle pleure, se tord, s'accroche à la redingote de M. de R..., *les seins sont véritablement plus volumineux qu'à l'ordinaire* (nous le constatons tous) — Line a de véritables « *douleurs* » — soudain, elle se calme. — C'est fini : l'enfant est né — Line a accouché..., Puis elle pleure : c'est son mari qui meurt... ; elle pleure encore... et soudain, mais très rapidement, elle se débat, soupire, se noie... et entre dans le gris.

Elle passe enfin dans le corps de Mayo et arrive progressivement jusqu'à 18 ans.

M. de Rochas la réveille complètement. Elle ne se

sent aucune fatigue — et se met immédiatement à rire et à causer comme si de rien n'était.

27e séance. — 4 février 1905.

Le compte-rendu de cette séance a été rédigé par le Dr Bertrand, sous forme impersonnelle.

Mayo passe successivement par les différents états et arrive à l'état de rapport: elle ne voit rien.

M. de Rochas lui dit : Vois-tu cette lampe ?

R. — Non.

M. de R... fixe la lampe.

D. — Et maintenant ?

R. — Oui.

Le docteur Bertrand, sur une demande de M. de R..., lui met dans la main un objet, que M. de R..., qui tourne la tête, *ne regarde pas.*

M... ne voit pas l'objet.

Le colonel le fixa alors.

D. — Et maintenant ?

R. — C'est une momie.

(C'était, en effet, une potite statuette égyptienne, ayant la forme d'une momie).

Le docteur met dans la main de M. de R... un autre objet :

R. — C'est blanc — c'est un carton blanc. (C'est en effet une photographie présentée à l'envers.)

Le docteur la retourne :

R. — C'est Yann Nibor (ce n'est pas Yann, mais une photographie de M. Lacoste, prise à côté et sur la même table qu'une photo du poète breton).

M... arrive à la période de sympathie au contact (5e état), puis à celle de la formation des demi-fantômes.

M. de R.. touche le demi-fantôme formé :

D. — Quelle sensation éprouves-tu ?

R. — Ça me presse.

M. de R. insiste avec la main...

R. — Ça me fait mal.

D. — Le demi-fantôme est-il relié avec le corps physique ?

R. — Non.

D. — Comment est-il ?

R. — Il est dans l'espace.

M. de R... continuant les passes, le corps astral devient complet ; il est devant le sujet et un peu à sa gauche. La mémoire, perdue auparavant, revient dès ce moment.

M. de R... ramène M... à 16, 12 et 6 ans.

Il essaie de lui donner des suggestions de sensation ; elles ne prennent pas.

M. de R... la fait arriver à 5 ans, 3 ans, un an.

D. — Tu têtes. C'est moi qui suis ta nourrice.

R. — Non (en riant).

M. de R... — Tu es dans le gris ; va encore plus en arrière, tu es Line ; tu t'es noyée, à quel âge ?

R. — A 26 ans.

D. — Remonte à 24 ans. Sais-tu écrire ?

R. — Oui.

M. de R... lui donne un crayon ; M... écrit avec une certaine hésitation (Fig. 4) : Line Be... Elle cherche... *Je ne sais pas...* Elle s'arrête.

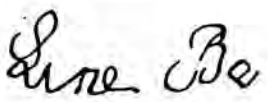


FIG. IV

M. de R... — Remonte encore ; arrive à 10 ans. Sais-tu écrire ?

R. — Non.

M. de R. — Remonte... Arrive dans le mois avant ta naissance... Remonte encore... Tu es Charles Mauville, à 30 ans. Y es-tu ?

R. — Oui.

D. — Ecris ton nom.

M... écrit : CH. MAUVILLE, elle l'écrit très bien, très rapidement, sans hésiter (Fig. 5).



FIG. V

M. de R... — Remonte...; tu as 15 ans..., vas-tu à l'école ?

R. — Oui.

D. — Où ?

R. — Chez des prêtres.

D. — A quel collège ?

R. — Saint-Charles..., mais je ne sais pas bien... (Elle cherche)... Je ne sais pas bien si c'est Charles...

M. de R. — Ecris COLLÈGE SAINT-CHARLES.

M... écrit Collège Saint-Charles, très bien et sans hésiter (Fig. 6) (1).



FIG. VI

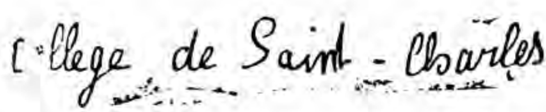


FIG. VII

M. de R... — Remonte..., tu as 10 ans, 5 ans, tu es dans le noir..., tu es Madeleine de Saint-Marc... Y es-tu ?

R. — Oui.

M. de R... — Tu as 30 ans, donne ta signature.

(1) La figure 7 montre les mêmes mots écrits par Mayo éveillée.

M... ne veut pas écrire et quitte le crayon. « Je ne sais pas ».

M. de R... — Mais quand tu veux écrire ?

R. — Je fais écrire.

D. — Mais sais-tu lire ?

R. — Oh ! certainement.

M. de R... prend un livre et le présente ouvert à Mayo, qui le regarde, mais ne lit pas.

D. — Pourquoi ne lis-tu pas ?

R. — Mais je ne lis pas ces lettres-là ; je ne lis que les lettres de l'écriture.

D. — N'as-tu pas signé à ton contrat de mariage ?

R. — Non (et signes de tête négatifs).

M. de R... — Voyons : tu t'es mariée à 20 ans. Tu es au jour de ton mariage... à l'église... à la sacristie pour signer. N'as-tu pas signé ?

R. — Non.

D. — Le soir, qu'est-ce qui s'est passé ?

M... se détourne brusquement et ne veut pas répondre.

M. de R... — Vieillis (Signes négatifs de M..., qui se tourne, se lève et quitte le canapé).

M. de R... agit vigoureusement sur elle par des passes transversales. Tu as 22 ans. Tu es mariée ?

R. — Oui.

M. de R. continue les passes... M... tousse.

M. de R. — Réincarne-toi..., redeviens Charles Mauville... Charles a 5 ans, 10 ans... Va-t-il à l'école ?

R. — Oui, chez des prêtres... Au Collège Saint-Charles..., à Paris...

M. de R. — Tu as 20 ans ; le Roi est-il toujours roi ?

R. — Oui.

D. — Ça t'intéresse la politique ?

R. — Non.

D. — Qu'est-ce qu'on reproche au Roi ?

R. — On n'en veut plus.

D. — As-tu entendu parler de Cagliostro ?

R. — Non.

D. — Du collier de la reine ?

R. — Oui.

D. — Qu'est-ce tu en penses ? La Reine l'a-t-elle acheté ?

R. — Non.

D. — M. de Rohan le lui a-t-il donné ?

R. — Non.

D. — En quelle année sommes-nous ? Quel mois ?

..... Pas de réponse.

M. de R... — Y a-t-il des journaux ici ?

R. — Oui.

D. — Prends-en un et lis la date.

R. — Je ne vois pas.

D. — Tu as 21 ans ; que fait le Gouvernement ?

R. — Il est bien prêt de tomber.

D. — Tu as 22 ans ; où est le Roi ?

R. — Il est dans la prison... avec la Reine.

D. — Et toi, où es-tu ?

R. — Je suis dans un bureau.

D. — Où ?

R. — Sur une place.... il y a une fontaine.

D. — Au Palais-Royal ?

R. — Non.

D. — Du côté de Boulogne ?

R. — Non..., il y a un jardin dans un coin...

D. — Tu as 23 ans. Le Roi est mort. Où a-t-il été exécuté ? Est-ce sur la place où tu as ton bureau ?

R. — Non..., je ne me souviens pas du nom de la place.

D. — On s'est déjà battu ?

R. — Non.

D. — Tu penses qu'on va se battre ?

R. — Bien sûr.

D. — Pourquoi ?

R. — On se battra puisqu'il n'y a plus de Roi.

D. — Tu as 24 ans..., on se bat... As-tu tué quelqu'un ?

R. — Oui.

M. de R... fait constater que Mayo est bien alors « comme un garçon ». Elle se laisse embrasser, mettre

la main sur la poitrine, sans aucune opposition.

M. de R... continue les passes.... M... commence à tousser..., elle meurt de la poitrine.... elle passe dans le noir.

D. — Où est ton corps astral ?

R. — Dans le noir.

D. — Pourquoi ? Est-ce parce que tu as fait la noce ou pour avoir tué ?

R. — Un peu pour tout.

M. de R. — Redeviens Line... tu as 4 ans. Vois-tu quelque chose de brillant autour de toi ?

R. — Non.

M. de R... fait le tour de Line avec la main. Elle l'arrête par un mouvement de recul quand il arrive en *haut* et à *gauche* de la tête, ce qui semble indiquer qu'il y a là une émanation du corps astral.

D. — Vieillis... Tu as sept ans. Que fait ton père ?

R. — Il était pêcheur.

D. — La maison est elle à vous ?

R. — Oui.

D. — Habitez-vous un village ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Vieillis encore..., tu as 10 ans, 15 ans, 25 ans, sans t'arrêter.

M... — C'est trop vite. Je ne puis pas.

M. de R... — Tu as 17 ans. Veux-tu te marier ?

R. — Oui...

D. — Vieillis..., tu as 20 ans, 21 ans..., tu as un enfant ? Quel âge a-t-il ?

R. — Trois mois.

D. — Passe rapidement..., tu as 25 ans..., tu as perdu ton mari..., ton enfant ?

R. — Oui.

D. — Vieillis rapidement... Tu es dans le gris ?

R. — Oui. (Un sursaut rapide a marqué le moment de la noyade).

M. de R... — Vieillis..., tu vas te réincarner dans le corps de Mayo... Tu as 10 ans..., 14 ans.

M... — Je ne peux pas aller si vite.

M. de R... — Revenons en arrière. Tu as 8 ans. Vois-tu ton corps astral ?

R. — On ne voit pas bien.

M. de R... fait éloigner la lumière et Mayo voit son corps astral à gauche.

M. de R... continue à faire vieillir M... en lui donnant succesivement 10, 12, 14, 16, 18 ans. A 18 ans, il lui dit : Rentre chez toi, rentre ton corps astral. Est-il rentré ?

R. — Pas bien.

M. de R... continue par des passes transversales. Et maintenant ?

R. — Oui.

M. de R... continue les passes. Le réveil est assez long à venir. M... s'appuie sur son épaule pour prendre de la force... Enfin, elle se réveille.

M. de R... en appuyant sur le point frontal lui demande :

D. — Pourquoi le réveil a-t-il été si lent ?

R. — Je ne sais pas.

28e séance. — 5 janvier 1905.

Rédaction du Dr Bertrand :

M. de Rochas me montre sur Mayo plusieurs points hypnogènes caractérisés par l'insensibilité cutanée et la sensibilité qui se manifeste le long d'une sorte de jet s'échappant de ces points. C'est ce que j'avais déjà vu pour les points hypnogènes des poignets. Les nouveaux points sont également conjugés, c'est-à-dire qu'en pressant l'un on endort et qu'en pressant l'autre, on réveille. Le premier système se trouve derrière chaque oreille, au-dessus de l'apophyse mastoïde ; l'autre système a son premier point à la partie médiane supérieure de la poitrine (sus-sternale) et son second point à peu près au milieu du dos, sur la ligne médiane.

Mayo est ensuite endormie par les procédés ordinaires. L'insensibilité devient complète : M... passe la main sur une bougie sans la sentir. Cependant, la

sensibilité « du toucher » subsiste, car M... touche des ciseaux, une pièce de monnaie, etc..., et reconnait tous ces objets, les yeux fermés. M... ne sent absolument pas l'ammoniaque. Elle ne réagit pas du tout à la lumière ; sa pupille n'est pas impressionnée par une lampe ou une bougie avancée trop près de son œil et brusquement — ou reculée rapidement.

Arrivée à l'état de rapport, Mayo ne voit que M. de R... *et rien autre.* — M. de R... lui ordonne de marcher : elle se lève, marche, et va *se heurter brusquement* contre la porte de la la chambre.

La peau de Mayo *n'est pas sensible*, mais Mayo est sensible *à distance*. On lui fait mettre sa main ouverte sur une feuille de papier : — puis, en la piquant « *à distance* » avec la pointe d'un crayon, et en réunissant par des traits tous les points sensibles, on suit exactement le rebord de la main, à environ 2 centimètres de distance ; on peut tracer de la même manière une seconde courbe sensible, mais à un moindre degré, distante de la première d'environ 4 centimètres. Mayo est sensible à l'or, qui la brûle. M. de R... laisse tomber sa bague ; il prie M... de la ramasser. M... la cherche et fait un brusque mouvement de recul ; sa main *a rencontré la bague* et elle a éprouvé comme une brûlure.

Elle est encore plus sensible au diamant, qui la brûle aussi, et elle ne s'est jamais trompée quand on a approché de sa main des diamants vrais ou faux. M. de R... indique que l'étain, par contre, fait éprouver une sensation de froid, tandis que le fer, le métal, l'acier, n'ont aucune action.

M. de R.., continue les passes.

M... arrive à la période de sensibilité à distance (4ᵉ état). M. de R... se pince la main ; M... retire la sienne. M. de R... se pince une oreille ; M... porte la main à la sienne.

Sous l'influence des passes longitudinales, le corps astral commence à se former à gauche : Mayo dit qu'elle le voit mal parce qu'il est trop éclairé. M. de R... lui

ordonne de le faire passer derrière la porte ouverte de l'armoire à glace, située à sa droite. Elle le fait sans difficulté.

— Quand son corps astral est bien formé, elle peut lui donner la forme qu'elle veut ou que veut son magnétiseur quand elle lui obéit.

M. de R... — Je regarde M. Lacoste. Ton corps astral change-t-il ?

R. — Non.

D. — Penses-y et prends sa forme. Regarde bien M. Lacoste. Prends sa forme ?

R. — Oui.

D. — Ton corps astral a-t-il la barbe ?

R. — Oui.

D. — Reprends ta forme ordinaire

Quand cette forme est reprise, M. de R... fait remarquer que l'émanation astrale se dissout dans des substances différentes, suivant l'état psychique des sujets. Le dissolvant général est l'eau, mais la soie absorbe cette émanation chez les personnes à esprit déjà évolué et ne la laisse pas rayonner ; elle sert d'isolant. C'est pour cela que certains sensitifs sont gênés sous des vêtements ou des couvertures de soie, tandis qu'ils « respirent » plus facilement sous des vêtements de laine qui absorbent, au contraire, les émanations plus matérielles. Il met un foulard de soie entre les mains de Mayo qui, au bout de quelques secondes, dit qu'elle souffre. M. de Rochas retire le foulard et le secoue, à la satisfaction évidente du sujet.

M. de R... recommence, comme dans d'autres séances, à rajeunir M... avec des passes longitudinales. Elle a 16 ans. Puis il la fait vieillir avec des passes transversales, renforcées par la suggestion : 18 ans, 20 ans.

D. — Tu es avec des noirs. Tu les vois ?

R. — Non. Je sais qu'ils y sont, puisque je suis dans leur pays ; mais je ne les vois pas.

D. — Vois-tu ton beau-père ?

R. — Non, mais il y est. Je ne vois pas, mais je le sais...

M. de Rochas continue les passes transversales.

D. — Où es-tu ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Es-tu dans le pays des nègres ?

R. — Oui. Je joue.

D. — Au théâtre ?

R. — Oui.

D. — Tu joues du piano ?

R. — Non.

D. — La comédie ?

R. — Non.

D. — Quel âge as-tu ?

R. — 20 ans... Et il est impossible d'aller plus loin,

. . . .

M. de Rochas réveille alors Mayo ; mais le réveil est très long à se produire.

Quand il est complet, M... ne se souvient plus de rien. La pression par M. de R... du point situé au milieu de son front fait revivre ses souvenirs. Elle se rappelle alors les objets qu'elle a touchés (ciseaux, pièces de monnaie, etc.). L'incident de la bague et la brûlure, la sortie de son corps astral et la diminution progressive de la mémoire.

D. — Quand retrouvez-vous (1) la mémoire ?

R. — Quand le corps astral est formé en plein.

D. — Que s'est-il encore passé ?

R. — Le corps astral a été en partie dissous ; le bout des doigts est parti, quand on m'a donné à tenir un foulard.

D. — Tout est-il bien revenu ?

R. — Oui, quand on a secoué le foulard.

29e séance. — 6 janvier 1905.

Cette séance a pour but de tâcher de remonter au-

(1) M. de Rochas ne tutoie Mlle Mayo que quand elle est endormie.

delà de Madeleine. Je parviens, en effet, à ramener Mayo jusqu'à l'état d'un enfant mort en bas âge ; mais la tension me paraissant trop forte, je n'insiste pas et je la ramène doucement à l'état de veille avec les particularités suivantes :

Quand elle est Madeleine de Saint-Marc, elle ne veut pas absolument vieillir et je détermine une crise assez violente en voulant la forcer par des suggestions et des passes.

Quand elle est redevenue Charles Mauville à l'âge de 30 ans, je lui fais redonner sa signature (Fig. 8) —

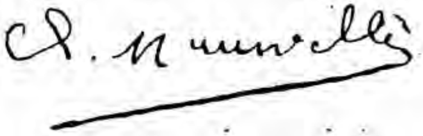


FIG. VIII

qui a bien le même caractère que celle qu'il m'avait donnée dans la 27e séance (Fig. 5).

Je la fais encore écrire quand elle est ramenée à la personnalité de Line, âgée de 12 ans ; elle va alors à l'école et fait des barres (Fig. 9). A 16 ans, elle va



FIG. IX

encore à l'école et écrit très bien (Fig. 10) ; son écriture



FIG. X

est alors beaucoup plus correcte que quand elle avait

24 ans (Fig. 4, 27ᵉ séance) et n'avait plus l'occasion d'écrire.

30ᵉ séance. — 9 janvier 1905.

Dans cette séance, j'ai étudié les localisations cérébrales et suis arrivé à peu près aux mêmes résultats que ceux que j'ai communiqués dans un article des *Annales* (nº 3, année 1899, p. 129). J'ai déterminé notoirement, d'une façon très nette, l'extase religieuse.

J'ai ensuite appris à Mayo à reconnaître, par l'insensibilité cutanée, quand elle était sous l'influence d'une suggestion et à faire disparaître cette suggestion. Enfin, je lui ai montré comment elle pouvait s'endormir et se réveiller elle-même à l'aide des points hypnogènes.

III

Si l'on pouvait constater que les personnalités que « jouent » les sujets ont réellement vécu, on aurait une preuve d'une très grande force en faveur de la survie de l'âme et des réincarnations successives.

Malheureusement, cette preuve n'est pas faite — au contraire.

Dans le cas de Mayo, il est difficile de retrouver la trace des personnages plus ou moins obscurs dont elle nous « objective les types », mais ces personnages sont vraisemblables.

Dans celui de Joséphine, l'un de ceux que j'ai pu étudier pendant plusieurs mois (1), les personnages sont aussi très vraisemblables. J'ai pu constater que les lieux et les familles dont ils parlent existent ou ont réellement existé, bien que le sujet n'en ait aucun souvenir à l'état de veille, mais il m'a été impossible d'avoir la preuve de leur naissance ou de leur mort dans les registres des paroisses ou des mairies.

(1) Voir la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, année 1905.

Enfin, dans le cas étudié récemment par M. Bouvier (1), je me suis assuré que Marguerite Duchesne, la précédente incarnation de son sujet (2), qui aurait vécu à Briançon de 1835 à 1855, dans la rue de la caserne où son père était épicier, n'avait jamais existé ; mais ayant habité moi-même Briançon à cette époque, j'ai reconnu les lieux dont elle parle, bien qu'elle n'y soit jamais allée. Quant aux incarnations précédentes, elles fourmillent d'invraisemblances. C'est ainsi que l'une de ces personnalités, vivant au milieu du XVIII[e] siècle, dit qu'il a passé le conseil de révision et qu'il est porteur de journaux. Une incarnation précédente, remontant à l'époque de François I[er], parle de la Cour qui se tient à Versailles, etc., etc.

Doit-on assimiler ces phénomènes à de simples rêves ? Certainement non. Il y a là une constance, une régularité que nous ne trouvons pas dans les rêves ordinaires où les impressions emmagasinées dans notre cerveau reparaissent, sous l'influence de causes diverses en se déterminant les unes les autres comme dans un kaléidoscope. Et puis, comment expliquer que des causes physiques, telles que les passes longitudinales ou transversales, aient des effets absolument certains sur la mémoire des sujets, entre le moment de leur naissance et celui de la vie actuelle, et que, sans transition, elles provoquent des phénomènes ne reposant sur aucun fait réel ?

Comment expliquer aussi (ce que M. Bouvier a également constaté chez ses sujets) la nécessité de passer et de repasser toujours par les mêmes étapes, dans le même ordre, et avec une lenteur qui rend les explorations difficiles au delà d'un certain nombre de vies et de personnalités ? (3)

---

(1) *La Paix universelle*, numéros de mars 1905 et suivants.

(2) Le sujet est une jeune femme dont le père, originaire de Briançon, a quitté définitivement cette ville à l'âge de 14 ans ; la mère et son mari n'y sont jamais allés.

(3) M. Bouvier est arrivé à faire surgir successivement une dizaine de personnalités en trois heures de magnétisation.

Je crois qu'il faut rapprocher ces manifestations de celles qui ont été étudiées chez Mlle Smith, et en général, de toutes celles qui sont attribuées provisoirement aux esprits, dans lesquelles nous voyons le vrai et le faux se mélanger d'une façon bien propre à désespérer ceux qui ne réfléchissent pas aux ténèbres dans lesquelles se sont si longtemps débattus les observateurs au début de toutes les sciences.

Albert de Rochas.

AU MILIEU DES REVUES

Une Prémonition typtologique

(*Luce e Ombra*, Milan, Juin 1905.)

M. H. Carréras, ancien directeur de la *Medianità*, rapporte un cas assez intéressant de prémonition qui s'est produit au cours d'une séance médianique, à Rome, le soir du 7 avril 1905, alors que formaient la chaîne, autour d'un guéridon, M. et Mme Bindi, l'avocat Adolphe Daddi (doué de facultés médianiques) et son fils, M. Gino.

Après quelques instants d'attente, pendant qu'une lanterne rouge était allumée, on voit briller à côté du médium une lumière blanche, très accentuée, qui s'éteint ensuite aussitôt. Pendant que les assistants causent au sujet de ce phénomène inattendu, le guéridon commence à frapper des coups rapides, au moyen desquels il épèle le nom de « Janer ». C'est le nom d'une personnalité qui s'était déjà manifestée d'autres fois par le même médium. Après avoir salué le soi-disant Janer, les assistants, désirant le mettre à l'épreuve, lui demandent un conseil sur la manière de placer une personne à laquelle ils s'intéressent beaucoup. La question est posée par Mme Bindi. La table répond aussitôt typtologiquement :

— Adressez-vous à M. X., qui pourra vous être utile.

Cette réponse est accueillie avec surprise, parce que M. X. est à peine connu de vue par l'avocat Daddi, qui pourtant connaît bien son frère, M. Z., avec lequel il a parfois des rapports d'affaires. On demande alors au soi-disant Janer :

— Comment donc ce M. X. pourrait-il nous être utile ?

— C'est — répond la table — qu'il a été le collègue et l'ami du monsieur, auquel on doit recommander la personne qui vous intéresse.

— Mais comment peut-on demander une faveur à une personne avec laquelle nous n'avons aucun rapport ?

Le guéridon dicta encore, à la surprise et l'incrédulité générale :

— *L'occasion favorable se présentera demain; M. X. doit demander une faveur à Adolphe.*

— A moi ? — fit l'avocat, surpris.

— Oui, il viendra vous chercher au bureau, demain, avec son frère Z, pour vous demander un avis légal.

— Et comment le savez-vous ?

— Les deux frères l'ont décidé hier soir.

Le lendemain, l'avocat Daddi, qui se trouvait depuis peu à son bureau, ne fut pas peu étonné en voyant arriver les deux frères, justement pour lui demander un avis, ainsi que l'avait annoncé le prétendu Janer. L'avocat saisit alors l'occasion pour exposer à M. X. son propre désir, et le visiteur se montra tout à fait disposé à faire la recommandation qu'on lui demandait. La personne de laquelle on s'occupait fut en effet aussitôt placée.

Ce récit est authentiqué par les signatures de M. et Mme Bindi, MM. Adolphe et Gino Daddi.

De l'enquête exécutée par M. Carreras pour étudier ce phénomène, il résulte ce qui suit :

1° Que l'avocat Daddi n'avait pas parlé depuis longtemps au frère de M. X. ;

2° Que l'avocat Daddi ne pouvait avoir connu par aucun moyen sensoriel normal le désir des deux frères X. et Z. ;

3° Que, par contre, ni l'avocat Daddi ni aucun membre de sa famille n'avaient exposé à qui que ce soit le désir de recommander la personne dont ils s'occupaient ;

4° Qu'il n'y avait aucune possibilité de connexion passée ni future entre les affaires qui mettaient parfois en rapport M. Daddi avec M. Z. et la faveur demandée par M. Daddi à M. X. ;

5° Que la prédiction se réalisa dans tous ses détails et dans le temps indiqué.

M. Carréras est d'avis que les théories fondées sur l'action de la subconscience et de la télépathie ne suffisent pas à expliquer ce cas, dans lequel il croit voir l'intervention d'une

intelligence étrangère à celles des personnes ayant assisté à la séance : celle du défunt Janer, qui avait déjà donné d'autres preuves de volonté et d'intelligence, que M. Carréras juge indépendantes du médium.

Phénomènes fantomatiques dans l'Est-Africain Allemand

(*Die Uebersinnliche Welt*, Berlin, Juin 1905.)

Le colonel allemand Langheld, qui fut, il y a quelques années, chargé de commander une station à l'intérieur de la colonie allemande de l'Est-Africain, raconte dans *Die Uebersinnliche Welt* un étrange incident où il a été lui-même un des acteurs.

Le seul civil de race blanche qui fût près de lui à ce moment était le fils d'un grand négociant de Hambourg qui faisait un voyage d'études afin de développer le rayon d'action de sa maison. C'était une nature ardente et puissante. Il était devenu l'ami du colonel, et celui-ci, au moment du départ du jeune homme pour le Victoria Nyanza, éprouva comme un fâcheux pressentiment et lui recommanda d'être prudent.

Le jeune voyageur lui répondit :

— Soyez sans crainte ; s'il m'arrive quelque accident, vous le saurez immédiatement. Je vous ferai signe où que vous soyez.

Deux mois après, pendant une nuit, des pigeons qui se trouvaient dans une cabane au milieu de la cour s'agitèrent, comme s'ils étaient menacés par un animal étranger. Le planton du colonel l'éveilla : il sortit armé d'un fusil et aperçut comme deux charbons ardents qui brillaient au-dessus du pigeonnier.

Il fit feu et vit alors un animal ressemblant à un chimpanzé, avec de longs poils rouge-brun, qui tomba sur le sol, se releva aussitôt et disparut prompte comme l'éclair, en poussant un cri terrible, derrière la maison.

Un vieux sergent soudanais déclara que c'était un « diable » et que les armes européennes étaient impuissantes contre lui. Il ajouta que l'apparition de cet être fantastique annonçait toujours la mort violente d'un Européen, et que, pour sa part, c'était la troisième fois qu'il le voyait.

Le colonel fit faire des recherches qui ne révélèrent aucune trace de sang, bien que le coup de fusil ait été tiré à quatre mètres à peine. Le chien du colonel s'était caché, grelottant de terreur, et rien ne put le décider à passer le coin de la maison par où le monstre s'était enfui.

Un peu plus tard, dans la même nuit, le colonel, que cet étrange incident avait tenu éveillé, entendit des pas légers sous la vérandah où il prenait habituellement ses repas. En même temps lui parvint un bruit de vaisselle et de verres remués sur une table. Il se leva pour voir qui était là, et fut surpris d'apercevoir un Européen assis à sa table sur laquelle était dressé le couvert comme pour un repas.

L'Européen ayant relevé la tête, sa figure apparut dans la clarté de la pleine lune, et il reconnut son ami, le jeune négociant de Hambourg : ses yeux étaient enfoncés, ses joues creuses, il paraissait souffrir. Le colonel sentit une impression de froid glacial ; puis, se remettant, il s'apprêtait à parler, quand brusquement l'apparition s'évanouit, et la table apparut nue et sans aucune vaisselle, comme c'était le cas après chaque repas. Il prit une lumière et revint, mais ne trouva rien de suspect.

Six semaines après, il apprit que le jour même où ces phénomènes se passaient à sa station, son jeune ami s'était égaré pendant une chasse, et avait été à moitié dévoré par des fauves. Quand ses restes furent retrouvés, le malheureux ne put être reconnu que par un portrait que le colonel lui avait donné.

Prétendue clairvoyance des aveugles

(*Light*, Londres, Juin 1905.)

Une curieuse question est ouverte par un article de M. Raymond Blathwayt, dans la revue *Great Thoughts*, où l'on décrit une récente visite à l'Ecole Normale Royale pour les

aveugles. L'un des jeunes pensionnaires de l'institution lut une composition concernant une visite à la cathédrale de Saint-Paul où il y était dit, que les étudiants aveugles « montèrent jusqu'aux points les plus hauts de l'édifice et jouirent du magnifique panorama de Londres », qui s'étendait à leurs pieds. La possibilité de ce fait apparemment inexplicable a été confirmé par le Dr Campbell, directeur de l'Ecole, qui est lui-même peut-être l'aveugle le plus remarquable du Royaume-Uni. Le Dr Campbell a dit :

« Certainement ; ils jouirent de ce spectacle. Leur plus grand désir, lorsqu'ils montèrent sur la coupole, était de voir le Palais de Cristal à distance. Croyez-vous qu'ils ne puissent pas jouir de la vue des paysages ? J'ai été plusieurs fois en Suède, et j'ai fait l'ascension du Mont Blanc pour la vue qu'on a de là. J'ai été dans tous les grands musées de peinture de l'Europe, et je puis affirmer honnêtement que personne n'apprécie les vieux maîtres autant que moi ».

« C'est le secret des aveugles, voilà tout ce que le Dr Campbell pouvait dire pour expliquer ceci.

« On reconnait maintenant que la division des sens par rapport à leur cinq organes est en grande partie arbitraire. Ainsi, on affirme que les canaux de l'oreille agissent comme organes du « sens d'équilibre » et peut être aussi de localité et de direction ; nous avons vu aussi qu'un écrivain a parlé d'un « sens de position ». On dit que les aveugles peuvent connaitre par un sens qui se rapproche à l'ouïe, s'il y a une personne ou un obstacle sur leur chemin, mais nous voudrions bien obtenir quelques éclaircissements sur ce sens « panoramique ». Quelques-uns de nos lecteurs pourraient peut-être jeter un peu de lumière sur cet apparent paradoxe ? »

Remarque. — Nous contestons *absolument, pour de véritables aveugles*, la possibilité de voir le panorama d'une ville et de percevoir une image réelle des objets qui les entourent. Ils ne peuvent avoir qu'une perception imaginative et non une perception visuelle réelle, ils ne peuvent voir que comme voient les mystiques autosuggestionnés, et les sujets hypnotisés auxquels on suggère une scène imaginaire.

La vision dont il est question pour les aveugles de l'Ecole Normale, ne peut être que la combinaison ou plutôt la résul-

tante d'une autosuggestion et de l'idée que ces aveugles se faisaient du panorama de Londres d'après les descriptions qu'ils avaient entendues ou qu'ils avaient lues eux-mêmes par les procédés de lecture usités pour les aveugles.

D'ailleurs, si l'on veut savoir si ces aveugles peuvent ou ne peuvent pas voir un paysage, qu'on les conduise dans un endroit ignoré d'eux et dont on ne leur dira rien, et que l'on demande à chacun de faire une description détaillée de *ce qu'il voit* de la place où il se trouve. Ce que l'on verra de plus clair, c'est qu'ils ne voient pas.

X. Dariex.

Un exemple de travail utile pendant le rêve

(*Archives de Psychologie*, Genève, Février-Mars 1905.)

M. Pierre Bovet, professeur à l'Académie de Neuchâtel, en Suisse, communique l'histoire suivante, telle que la lui a raconté M. J. C., neuchâtelois, âgé de 20 ans, élève au Gymnase de Neuchâtel. Le fait dont il s'agit est arrivé ce printemps :

« Il est d'usage, au Gymnase, d'étudier à domicile certains ouvrages d'auteurs français. L'année passée (1903-1904), nous avions à lire (pour le trimestre qui va de Noël à Pâques) : *Les Femmes savantes*, *le Médecin malgré lui*, *le Misanthrope*, de Molière ; *Andromaque*, *Phèdre*, de Racine, et le Chant Ier de *l'Art poétique* de Boileau. J'avais lu toutes ces pièces, sauf une : *Le Misanthrope*.

« Le soir précédant l'examen, autant qu'il m'en souvient, je n'étais pas énervé, mais très ennuyé de n'avoir pas accompli mon devoir tout à fait. Il était assez tard quand je me décidai à m'aller coucher. Je m'endormis bientôt, et ne me réveillai pas jusqu'au lendemain à 6 h. 1/2, moment où l'on me réveille. Tout en m'habillant, je récitais une dizaine de vers (presque inconsciemment, comme on fredonne une chanson qui vous trotte par la tête). Je ne trouvai pas tout de suite à quoi ils pouvaient se rapporter. Tout à coup, je me souvins que pendant la nuit j'avais lu *le Misanthrope* en rêve ; seuls, les dix

derniers vers étaient restés bien précis à ma mémoire, mais cependant, j'avais une idée assez générale de la pièce elle-même.

« Vraiment, sans ce rêve, je ne sais quel examen piteux j'aurais subi, car justement notre professeur nous demanda de parler du caractère d'Alceste dans *le Misanthrope*. Je dis alors tout ce qui me vint à la mémoire. Une semaine plus tard, à mon grand étonnement, je lisais sur ma feuille la note : presque suffisant ».

M. P. Bovet ajoute les quelques détails suivants que M. J. G. lui a donné de vive voix.

« Ce rêve le surprit beaucoup, il le raconta le matin même à un camarade, mais sans chercher à l'expliquer. Il ne songea point, comme d'autres auraient fait sans doute, à une interprétation supra-normale ; il n'y vit ni un exaucement de prière, ni une intervention spirite. M. J. G. rêve souvent, mais il n'a pas, dans son expérience, d'autres cas de rêves aussi manifestement utiles.

« Enfin, il n'a pas le souvenir d'avoir jamais entendu lire et il n'a certainement jamais vu jouer *le Misanthrope*. Sa mémoire est visuelle : il voit l'endroit de la page où se trouvent des vers qu'il a appris. Dans son rêve, il lisait la pièce dans une édition parfaitement bien définie, celle qu'il a sous la main (Molière, *Œuvres complètes*, avec dessins de Geffroy et Allouard, t. 1er, Paris, 1872).

« L'intérêt que je vois à ce rêve, auquel il ne serait pas difficile de découvrir des parallèles, réside dans l'analogie qu'il présente au point de vue de son origine avec beaucoup de prétendus messages spirites. Son contenu doit être expliqué sans doute par un souvenir inconscient de l'image visuelle des dix derniers vers, qui dans l'édition citée se trouvent sur une même page (la pièce se termine sur un verso qui porte dix-huit vers), et par une véritable réflexion à l'état de rêve, dont l'occasion est manifestement « l'ennui » qui domine au moment où M. J. G. s'endort, et qui aboutit à une reconstitution passable de l'action du *Misanthrope*. En d'autres termes, ce rêve met en relief le travail *utile* dont est capable l'esprit pendant le sommeil, en groupant des souvenirs inconscients, sous l'empire d'une émotion ».

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Deux nouvelles Revues psychiques

— M. le Dr. Souza Couto, de Lisbonne, a commencé la publcation d'une revue mensuelle intitulée *Estudos Psychicos*, qui exercera sans doute la plus heureuse influence sur les recherches psychiques en Portugal et au Brésil, où, comme d'ailleurs dans les pays de langue espagnole, les publications relatives aux faits de médiumnité et de télépathie présentent encore le même caractère exclusivement moral et théologique qu'avaient les publications spirites françaises d'il y a une trentaine d'années. Le mérite de M. Sousa Couto c'est d'avoir su donner à sa publication un caractère expérimental, de rapporter des faits au lieu de débiter des propos en l'air, qui discréditent ces études et ceux qui s'en occupent. Nous ne doutons pas que la publication inaugurée par M. Sousa Couto soit appelée à rendre aux recherches psychiques de remarquables services.

— De Rome nous parvient le premier numéro de la *Rivista della Riviste di Studi Psichici*. C'est une émanation de la *Nuova Pavola* qui, sous la direction de M. le professeur Arnaldo Cervesato, s'est déjà faite connaitre favorablement dans la lutte pour le spiritualisme et le nouvel idéalisme. La *Rivista* annonce la publication d'une enquête sur le Spiritisme auprès des savants italiens.

La Société Universelle d'Etudes Psychiques

A la réunion générale des membres de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, qui a eu lieu à Paris, le 21 juin, le Président, M. le Dr Paul Joire, a communiqué le Rapport

suivant des principaux travaux faits pendant l'année 1904-1905 par la Société :

« Messieurs, Je dois vous signaler en premier lieu les très belles expériences de dessins automatiques qui ont été présentées par notre dévoué secrétaire général. Le docteur Kocher a pratiqué ces expériences avec un sujet qui agissait les yeux bandés, soit à la lumière, soit dans l'obscurité. Ce sujet procédait comme pour l'écriture automatique. Il était très remarquable en ceci, que les lignes ainsi tracées, sans le secours de la vue, figuraient les dessins variés. Les premières représentaient surtout des paysages dont le trait le plus important était la perspective, qu'une personne, les yeux bandés, n'aurait certainement pas rendu à ce point à l'état normal. Les dessins suivants furent surtout des branches d'arbres, de ce feuillage ou de fleurs. Dans ces derniers, nous avons constaté fait remarquable, que les branches ou feuilles placées l'une devant l'autre étaient représentées avec leur perspective normale, sans entrecroisement des lignes, ce qui indique le développement remarquable d'un sens particulier, chez le sujet, dans l'état où il se trouvait.

« M. Pol Arcas, de la section d'Athènes de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, nous a envoyé un important travail intitulé : *Le Secret de la Vie*. Ce travail très considérable est basé sur une théorie d'un fluide universel. D'après M. Pol Arcas, les effets d'attraction et de répulsion d'un fluide, qui serait, tantôt positif, tantôt négatif, suffiraient pour expliquer tous les phénomènes de la vie, de la mort, de la veille, du sommeil, de l'hypnose, etc... Le côté le plus remarquable du travail de M. Pol Arcas est peut-être la démonstration de ce plan schématique de tous les phénomènes de l'univers, sous la forme de figures géométriques.

« Nous avons reçu de M. le commandant Darget des photographies fluidiques et des photographies formant deux catégories bien distinctes. Les unes sont des photographies d'effluves, dont les épreuves nous montrent des traits, des taches ou des traînées lumineuses plus ou moins nettes et plus ou moins considérables, produites sous l'influence des mains de l'expérimentateur. Ces épreuves ont été montrées à des photographes professionnels très expérimentés, qui tous

ont déclaré, de la manière la plus affirmative, que les trous visibles ne pouvaient provenir ni d'un voile, ni de coups de lumière fortuits, ni de taches pouvant exister préalablement sur les plaques ou être produites par une action chimique connue.

La seconde catégorie de photographies est encore plus intéressante. L'une d'elles représente le cerveau d'un homme vivant obtenu sur une plaque placé sur le front, sans aucun appareil. Les lobes du cerveau, les circonvolutions, les sinuures sont très visibles et absolument remarquables.

D'autres représentent des objets, entre autres une bouteille, une canne, dont l'image très nette a été photographiée par le commandant Darget, en concentrant fortement sa pensée sur les objets qu'il venait de regarder.

Enfin une dernière a été obtenue en plaçant une plaque sur le front d'une personne endormie; la photographie représente une tête d'aigle d'une manière remarquablement frappante.

Il y a là, Messieurs, toute une voie nouvelle ouverte à nos investigations et à nos expériences. Sans doute, il est infiniment probable que tout le monde ne peut obtenir les mêmes résultats, et qu'il y a là des facultés particulières nécessaires, que nous ne trouverons que chez certains médiums. De plus, vous remarquez que nous ignorons encore les premières conditions de l'expérience; il n'y a pas d'appareil; nous ne savons à quelle distance il faut mettre la plaque, nous ne connaissons pas le temps de pose, etc... Tout est donc encore à apprendre et à rechercher dans cette voie, nous ne saurions trop vous engager à multiplier les expériences, à les faire d'une façon rigoureusement scientifique et à en noter très exactement les conditions et les résultats.

La section de Lille de notre Société s'est livrée à des expériences de transmission de pensée, mais devant la difficulté d'étudier d'une façon continue des sujets spéciaux, nous avons suivi une marche nouvelle, basée du reste sur la méthode que nous avons déjà adoptée autrefois, de procéder par des expériences très simples, et méthodiques, toujours les mêmes, mais répétées un grand nombre de fois avec des sujets variés.

Enfin, Messieurs, je dois vous parler d'une décision importante qui a été prise par le Bureau central, la création d'un Bulletin officiel de notre Société.

Notre Société ayant une extension universelle, comprend des sections annexes et aussi des membres isolés. Il faut que ces sections éloignees, que ces membres isolés sachent les progrès que nous faisons, soient au courant des travaux que nous avons effectués; aient, en un mot, un lien qui les mette en relation constante avec le centre de la Société. C'est là le le but et la raison d'être de notre Bulletin. Ce Bulletin doit donc contenir trois choses :

1° Un compte rendu sommaire des progrès et des travaux de la Société.

2° Des avis que, par son organe, nous adressons à tous les membres sans exception, pour généraliser certaines expériences et en centraliser les résultats.

3° Un index bibliographique, destiné à faire connaître aux membres de la Société les ouvrages et les revues dans lesquels ils peuvent trouver des indications utiles pour l'étude et l'expérimentation des phénomènes que nous étudions.

Pour les communications scientifiques et les compte rendus d'expériences faites par nos membres, nous continuerons, bien entendu, comme par le passé, à les adresser aux *Annales des Sciences Psychiques*, où les directeurs nous ont toujours fait un excellent accueil, et qui resteront, je l'espère, l'organe officiel de nos travaux scientifiques.

ECHOS ET NOUVELLES

Une Maison hantée en Touraine

On lit dans la *Touraine Républicaine* du mercredi 31 mai 1905 :

« Vendredi soir, vers 9 heures, au hameau de la Carte, près la route de Montlouis longeant la Loire, les époux Coulon étaient avec leurs deux fils, âgés de 21 et 12 ans, tranquillement attablés pour le repas de famille. Tout à coup, sans qu'ils puissent savoir d'où cela leur tombait, les quatre convives reçurent sur la tête une véritable pluie de pierres et d'objets divers. Cela ne dura pas moins de deux heures pendant lesquelles plusieurs vitres volèrent en éclats.

» Les époux Coulon cherchèrent à deviner à quelle détestable plaisanterie ils pouvaient être en butte, mais ne découvrirent rien. Ils cherchèrent aux alentours de leur maison, s'ils trouveraient quelque indice, mais sans résultat.

» Samedi soir, à la même heure, le même fait s'est produit, constaté par une quarantaine de personnes qui s'étaient rendues au café Coulon, curieux de pénétrer ce mystère, et qui d'ailleurs n'y sont pas parvenues... »

Et dans le numéro du lendemain :

« On nous annonce que les habitants du hameau de la Carte, ayant soupçonné un individu étranger au pays mais y résidant, d'être l'auteur des maléfices (?), l'ont un peu malmené. Le malheureux — un certain Rondeau — a porté plainte au Parquet. »

D'autres journaux ajoutent qu'un os de bœuf, solidement attaché au dehors de la maison à différentes reprises, par un nommé Clémenceau, forte tête de l'endroit, fut apporté plusieurs fois dans la chambre, toutes ouvertures fermées, etc.

Bien entendu, la maison fut visitée de fond en comble, on prit les clefs du grenier et des chambres après les avoir fermés et même il fut tiré des coups de fusil. Sans compter le malheureux Rondeau qui fut roué de coups et à moitié éborgné sous l'imputation d'avoir « fait des tours » (sous-entendu *de sorcier*). — On croit qu'il a dû en la circonstance, servir de médium insconscient, ainsi que la mère Coulon elle-même, de qui l'on cite des faits antécédents.

Le « Médium rouge »

Dans les milieux spirites de Paris, on connaît généralement Mme L. Bellet, appelée le « médium rouge », parce que sa spécialité est d'obtenir de l'*écriture directe* au crayon rouge ou bleu. Il faut reconnaître que, même parmi les spirites les plus convaincus, il s'en trouve un grand nombre qui déclarent ouvertement leur opinion défavorable à ce médium — ce qui n'est pas peu dire. Dernièrement, M. Laurent de Faget, directeur du *Progrès spirite*, ne cacha point sa pensée dans un article intitulé : « Une séance chez Mme Nœggerath » ; il laissait comprendre queles prétendus phénomènes présentés par le médium rouge étaient loin de le satisfaire. Mme Bellet lui répondit par une lettre dans laquelle elle disait :

« Je suis prête à vous donner une séance qui aurait lieu entre quatre murs nus, tables et chaises seulement, après m'avoir fait subir par des dames désignées par vous, le contrôle le plus détaillé que vous puissiez désirer : en un mot, je me soumettrai à toutes vos exigences, mais pas d'observations *après*. A mon tour de dicter mes conditions : Si, dépouillée de mes vêtements et revêtue d'effets ne m'appartenant pas, visitée des pieds à la tête, y compris les cheveux, si, dis-je, j'obtiens ainsi de l'écriture rouge ou bleue, *vous vous engagerez à verser à la Caisse de l'Assistance publique une somme de* cinq cents francs. »

On remarquera que Mme Bellet paraît absolument sûre que son *guide* — un Peau-Rouge du nom de Myelka — ne l'abandonnera pas dans l'épreuve. D'habitude, les médiums se

sentent moins assurés d'une intervention qui serait étrangère à leur volonté.

En tout cas, M. de Faget se borna à lui répondre :

« Nous ne demandions pas tant de garanties... illusoires. Nous ne désirions même pas voir portes et fenêtres scellées par des bandes de toile à cachets rouges. Non : il nous eût suffi que le médium consentît à s'asseoir près de nous, à table, dans un salon garni de ses meubles et de ses tableaux, comme à l'ordinaire, et que là — bonnement, franchement — dans les cas d'écriture directe obtenus en pleine obscurité, le médium acceptât de se laisser tenir les mains par deux assistants, ainsi que cela a lieu dans toutes les séances d'expérimentation sérieuse ».

La question en est là : en verrons-nous la fin ?...

— En attendant, Mme R. Noeggerath dénonce à l'indignation publique, par une lettre à une Revue spirite, le médium norvégien Ebstein, qui prétend obtenir des matérialisations, des photographies spirites, de l'écriture directe sur les ardoises, etc ; il se fait payer 200 francs *pour la première séance seulement* ; mais, au cours de cette séance, sous différents prétextes, il ne produit rien que des petits trucs insignifiants ; après quoi, il se retire, bien sûr qu'on ne le dérangera point pour obtenir de lui les séances gratuites auxquelles il a promis de se prêter, après la première à payement.

Epreuves proposées à Mme Pepper

Le *Banner of Light* rapporte du *Boston American* du 13 avril, la dépêche suivante de New-York :

« Deux offres de 1.000 dollars chacune, faites par l'intermédiaire de l'Association Philosophique de Brooklyn, sont maintenant soumis à Mme May S. Pepper, pasteur de la Première Eglise Spiritualiste de Brooklyn, si elle veut laisser soumettre à une épreuve les facultés médiumniques qu'elle affirme posséder.

« L'épreuve doit être pareille à celles auxquelles Mme Pepper se soumet chaque dimanche soir, alors qu'elle lit des questions écrites dans une enveloppe cachetée et posée sur une table, devant elle, et y répond.

« Le Dr Isaac K. Funk (le grand éditeur de New-York), qui qui a constamment fréquenté les réunions dans lesquelles Mme Pepper a produit ses facultés, affirme qu'il ne peut pas être question de fraude dans la manière dont elle lit les lettres dans des enveloppes cachetées ; c'est justement pour fournir à Mme Pepper une occasion de prouver la réalité de ces assertions qu'on vient de lui faire des offres.

« Dans une réunion de l'Association Philosophique de Brooklyn, à laquelle assistaient cinq cents personnes, les facultés de Mme Pepper ont été l'objet des débats. M. Henri Rowley, directeur d'un grand établissement industriel, déclara que, si Mme Pepper consentait à visiter ses bureaux, à choisir dans le courrier du jour une lettre fermée, et parvenait à en lire le contenu, sans avoir recours à des tricheries, il lui payerait volontiers 1.000 dollars.

« M. Joseph Rinn, de New-York, renouvela son offre d'argent à Mme Pepper si elle se soumettait à une épreuve dans des conditions qu'il aurait indiquées ».

La Société Médico-Légale de New-York s'est occupée, à son tour, dernièrement, de Mme Pepper et a nommé une Commission chargée de faire une enquête sur les facultés de ce médium et sur le spiritisme en général.

Le Gérant : Amédée Palmier.

IMPRIMERIE Vve DURIF, 3, Rue Rochechouart, Paris.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15me Année | Août 1905 | N° 8

ETUDE CRITIQUE

Sur l'Apparition de Presbourg (1)

Avant d'examiner quelques-uns des faits rapportés dans ce récit, il convient d'analyser le jugement qui en a été porté dès cette époque même.

En effet, après la *Narratio rei admirabilis*, se trouve l'indication des ecclésiastiques, abbés, évêques, archevêques, qui ont siégé dans le procès judiciaire (*processus judicialis*), institué à cet effet, le 12 mai 1642. Puis vient la liste des trente-deux témoins qui comparurent devant ce tribunal, du 12 au 24 juillet 1642. Puis enfin un examen des conditions mêmes de l'apparition de Presbourg, par Pierre Bacca, de Hongrie, qui, en pleine liberté d'esprit, juge ce qu'il y a de vrai ou de faux dans l'apparition. Quoiqu'il ne le dise pas formellement, il est évident que l'auteur est de la religion réformée.

Le tribunal ecclésiastique qui avait siégé en 1642,

(1) Voyez dans les *Annales des Sciences Psychiques* (mai 1905) la traduction du texte latin où a été décrite cette apparition.

avait donné son approbation formelle, puisque c'est en 1643 que la *Narratio rei admirabilis* a été publiée. La critique de P. Bacca fut écrite quelques années plus tard, en 1648 ; et publiée par Voetius, théologien protestant renommé, dans ses dissertations théologiques en 1654-1655.

L'auteur n'a pas grande peine à prouver que les témoignages de personnes autres que Régina Fischer sont fort rares et peu démonstratifs.

Voici sommairement l'analyse de sa critique.

Et d'abord, quant au témoignage de Régina, faut-il établir un fait aussi grave que l'apparition d'un esprit venant du purgatoire, sur les seules allégations d'une jeune fille de 19 ans, superstitieuse, ayant la faiblesse de son âge et de son sexe, sujette aux délires, aux fantaisies, aux vaines terreurs, aux stupides crédulités ? Tout prouve qu'elle seule a tout fait, car dans maintes occasions elle a pris soin de dire aux prêtres de se retirer, et ce n'est pas en leur présence que l'Esprit a parlé, ou qu'il a décoré la statue de la Vierge, ou qu'il a exécuté une opération quelconque. C'est à Régina seule que l'Esprit voulait faire et a fait des confidences, sauf quelques exceptions. Si donc on récuse, ce qui est nécessaire, le témoignage de Régina, il reste peu de chose.

Il y a bien le signe apposé sur la main et la marque de la brûlure (*Pustula ex eo attactu statim ebulluit... mansitque macula ad rei fidem*). Sur ce point la critique du théologien protestant est faible, et il n'insiste pas. Du moins — ce qui n'a pas une grande valeur critique — il demande à quel signe on peut reconnaitre que cette pustule (stigmate) vient du purgatoire, de l'enfer, du diable ou d'une opération magique quelconque. — Nous dirions, nous, les sceptiques d'aujourd'hui. Peu nous importe l'origine, pourvu que le phénomène soit authentique. — Que les âmes du purgatoire brûlent d'un feu analogue au feu terrestre, cela est douteux, ajouta Bacca. Aussi ne peut-il pas considérer les marques du feu laissées sur les lettres comme des indices irréfutables qu'il y avait là un Esprit.

Finalement, en s'appuyant sur le témoignage de Régina seul, on ne peut savoir s'il s'agit d'nn mauvals esprit ou d'une illusion diabolique, ou d'une fantasmagorie magique, ou d'une erreur humaine. Sans qu'il s'appesantisse là-dessus, on sent que le critique de la *Narratio rei mirabilis* incline a penser qu'il s'agit d'un démon et du diable. (*Quod ad manum igneam impressum potui antea, aut post, aut simul cum turbatis phantasmatis, tale quid e diabolo innotum fuisse*). Il rejette aussi et avec raison les arguments tirés de ce fait que Régina ne connaissait pas J. Clément. Cette ignorance n'est guère vraisemblable.

Pour ce qui est des autres témoins, il ne faut guère leur ajouter grande foi. Naturellement la sœur et la belle-mère de Régina ne comptent pas. Quant aux trente-deux témoins qui ont comparu devant l'Official, pourquoi ne donne-t-on pas leurs réponses? On se contente de mentionner leurs noms, de dire qu'ils ont déposé sous la foi du serment, mais nulle part on n'indique ce qu'ils ont déposé.

Même en admettant qu'ils ont donné leur assentiment à l'apparition, leurs témoignages ne prouveraient pas grand chose; car ce sont surtout des Jésuites habitués aux restrictions mentales, avec leurs clercs et leurs pénitentes probablement stylées par les Jésuites eux-mêmes. D'ailleurs ils n'ont rien pu voir, puisque c'est en dehors d'eux, en leur absence demandée par Régina, que parlait l'Esprit.

Restent les serviteurs du comte Palfi. Mais le désir du comte Palfi d'avoir de Régina des nouvelles du sort de sa mère rend leur témoignage douteux. Les deux autres témoins ayant vu l'Esprit, le sculpteur Georges Scheibel et Tobias Wenceslas, son aide, ne doivent pas non plus être accueillis sans réserve; car le métier qui les fait vivre est de sculpter des statues pour les Eglises (*per artes suas papali iconolatriae subordinatas*). Si les gardiens de la ville ont vu de la lumière dans le palais Palfi, encore que leur témoignage soit authentique, on peut admettre que les lumières ne reconnaissent qu'une cause naturelle; car toute la valeur de

ce fait réside dans l'affirmation de la personne qui logeait au palais Palfi, et qui prétend que les portes avaient été fermées. Parce qu'il était luthérien, ce n'est pas une raison pour admettre son dire sans autre preuve. Et puis il a fort bien pu être déçu lui-même par quelque artifice.

Sur un des points les plus importants, l'auteur émet une critique très faible : il s'agit du mouvement de la table et de la couronne qu'on aurait vue se mouvoir dans l'air. Voici textuellement ce qu'il en dit : *Quod alii praesentes strepitum quem et mensulae motum perceperint, et corollam per aerem delatam conspexerint, id eos non facit idoneos testes ; nec signa haec, ad petitionem confessarii edita, praesentiam boni angeli indubitate probant.* « Le fait que les personnes présentes ont entendu un bruit et vu le mouvement de la table et le transport de la couronne dans l'air, cela ne constitue pas un témoignage suffisant ; et ces phénomènes qu'ils ont racontés sur la demande de leur confesseur, ne sont pas des signes indubitables de la présence d'un bon ange. »

De même pour le soufflet violent donné à Régina, l'odeur fétide du sang laissé aux mains, les tourments violents dont il l'accablait. Il y a là, dit le critique, bien des preuves pour établir qu'il s'agit d'un mauvais Esprit.

En définitive, la conclusion générale paraît hésitante entre ces deux alternatives ; ou bien une pure fantaisie délirante de Régina ; ou bien un mauvais Esprit. Mais de fait, Bacca, avec un sage éclectisme, adopte une opinion en quelque sorte mixte. C'est un mauvais Esprit, le diable lui-même, qui a troublé l'esprit de Régina et qui a été l'agent de tous ces phénomènes étranges.

Mais notre appréciation moderne doit différer d'une discussion théologique du XVIIe siècle. Car un certain nombre de faits, maintenant assez bien connus, ont été établis, qui permettent de classer l'ensemble des phénomènes de l'apparition de Presbourg parmi les manifestations religieuses de l'hystérie.

L'histoire de Régina ressemble, à s'y méprendre, à beaucoup d'autres apparitions, devant des religieuses, des moines, de fidèles croyants ; apparitions qui, suivant d'arbitraires appréciations, ont été reçues par l'Eglise tantôt comme véridiques tantôt comme erronées. Mais nous, nous dégageant de toute préoccupation religieuse, nous devons seulement nous demander si elles sont objectives ou subjectives.

Si purement subjectives, nous ne devons pas en prendre grand souci, car aucune preuve alors de leur réalité ne peut être donnée. D'abord il n'est pas possible de savoir, de par le récit d'une hystérique, si elle a menti ou non ; car le mensonge est tellement mélangé alors à la vérité que c'est une tentative surhumaine que de distinguer ce qui est mensonge et ce qui est vérité. Et puis, même si le récit est sincère, ce qui est possible après tout, le fait d'une hallucination n'a pas en soi grande importance. La psychologie morbide en connait tant d'exemples, qu'il importe peu d'en avoir un de plus.

Tout autre est le cas si des phénomènes objectifs se mêlent à l'hallucination. Nous devons donc examiner s'il existe quelque preuve valable de phénomènes objectifs.

A. En premier lieu c'est le témoignage des autres individus ayant vu le fantôme. Or, sur ce point les renseignements sont peu précis. 1° L'aide sculpteur et le sculpteur ont vu un vieillard qui ressemblait (vaguement) à Clément. Mais c'est tout. Et même nous n'avons pas le témoignage de première main du sculpteur et de son aide. Quand on voit un fantôme et quand on lui parle, on est un peu plus surpris, ce me semble, que ne l'ont été les deux artistes en présence de ce vieillard qui ressemblait à Clément. Ils ne s'en émeuvent, ni ne s'en étonnent.

2° Il est dit à la fin du § V que l'Esprit se laissa voir souvent à la sœur de Régina et à une femme ; mais là nuls détails ; c'est par prétérition, en quelque sorte, qu'il en est parlé comme d'une chose sans importance.

3° Nous avons presque une preuve formelle que l'apparition était subjective : car les prêtres ne l'ont pas vue, même au moment où Régina la voyait distinctement. Le § V, à cet égard, est très instructif. « L'Esprit s'adressant tout bas à Régina dit qu'il ne peut pas parler en présence d'autres personnes qu'elle »... « Les prêtres le conjurèrent de parler, il ne voulut rien répondre. » « Tout cela se traitait entre l'Esprit et Régina, et les prêtres étaient dehors à attendre. » « Les prêtres étaient debout devant la porte, ils veulent entrer... mais l'Esprit le leur défend ; de nouveau ils essaient d'entrer, et de nouveau l'Esprit les en empêche ».

Il est donc évident que le fantôme ne s'est montré qu'à Régina, et que, pour ce qui est de l'objectivité de l'apparition même, il n'y a même pas un commencement de preuve.

B. Il peut y avoir d'autres phénomènes objectifs que ceux d'une forme humaine. Nous distinguerons ceux qui ont pu se produire par l'action de Régina même, et d'autres pour lesquels l'intervention de Régina paraît plus difficile.

1° Dans le premier groupe, il faut ranger tout ce qui s'est passé le 23 juin (p. 209-210) dans la chambre de Régina, alors que les témoins étaient hors de la chambre ; grands fracas, bruits semblables à des détonations, arrangements de l'étole et du crucifix autour de la statue de la Vierge des Douleurs ; disposition des cierges, etc. Tout cela, à n'en pas douter, a été exécuté par Régina, dans un état d'inconscience ou de demi-conscience, ou même, si l'on admet la fraude voulue, de conscience pleine et entière. 2° Les phénomènes relatifs à l'impression de la main de feu sur l'étoffe et d'un stigmate en forme de croix sur la main sont d'explication un peu plus délicate.

Certes, il n'est pas impossible de reproduire une marque de feu sur des lettres ; mais déjà sur une étoffe, faire l'impression d'une main (ressemblant ou non à la main de défunt Clément), c'est chose un peu plus difficile, et il faut une assez habile fraude (si c'est

de la fraude) pour imprimer sur une étoffe de lin la marque d'une main qui brûle l'étoffe. On ne peut, je crois, contester que cette marque ait été faite : plusieurs personnes l'ont vue ; elle a pu être dessinée, et, quoique l'imagination du dessinateur ait pu se donner libre cours, cependant, il est vraisemblable qu'il y a eu quelque chose d'analogue à une main humaine dans la marque faite sur l'étoffe.

Chose assez étrange, ce fait d'une main de feu sur l'étoffe n'est pas un fait isolé. Je dois à l'obligeance de mon ami A. de Rochas la communication d'un fait analogue, qui a paru récemment dans le journal *le Purgatoire* (nov. 1901) et qui date du XVIII[e] siècle (1731) au couvent de Sainte-Claire, à Todi, près de Pérouse (Italie). Probablement nous citerons dans un prochain numéro, quelques curieuses indications bibliographiques à cet égard.

Il y a aussi les ampoules, la marque d'une croix sur la main de Régina. Nous ne croyons pas qu'il s'agisse là de phénomènes simulés ou falsifiés ; car nous savons, de source certaine, que des stigmates peuvent apparaître chez les hystériques, avec des formes déterminées, sous l'influence d'une émotion morale ou d'un délire religieux. Ce sont là des faits scientifiquement établis, prouvant seulement l'influence des actions cérébrales sur la circulation et le trophisme de la peau.

Peut-être est-ce aussi par une transsudation sanguine qu'il faut expliquer l'histoire du soufflet (p. 202). Des narines et de la bouche, s'écoula une si grande quantité de sang que non seulement sa figure et ses mains, mais encore tous ses vêtements furent ensanglantés... et il n'y avait aucune trace de blessure sur le corps de Régina ».

Reste alors un certain nombre de phénomènes dont l'explication ne peut être donnée par la physiologie pathologique seule.

Je ne parle que pour mémoire des lumières qui ont apparu dens la maison de Palfi et que les veilleurs de nuit ont observées, ni de la chute de la statue

(p. 204), car ces manifestations rentrent dans le groupe des faits souvent relatés à propos des maisons hantées, et l'authenticité des témoignages sur ces faits absurdes est presque impossible à établir. D'ailleurs, on séparerait difficilement ce que Régina a fait, consciemment ou inconsciemment, et ce que la soi-disant apparition aurait produit... « il traînait des chaînes, et beaucoup de gens purent l'entendre tantôt pousser de grands soupirs et des gémissements, tantôt ébranler les portes à grands fracas (p. 206) ».

Ce qui est plus intéressant, c'est l'indication de quelques phénomènes de mouvement assez analogues aux phénomènes de *télékinésie* qu'on observe ou qu'on croit observer dans les phénomènes de spiritisme. Le 28 juin, l'Esprit arriva, comme tous ceux qui étaient là s'en aperçurent par l'ébranlement de la table (p. 213), *ejusque reditus indicio fuit mensulæ commotio quam præsentes adverterunt.*

C'est surtout le fait de la pièce d'argent venant dans la sébille, et de la couronne qu'on vit se déplacer. Régina voyait l'ange faire ces mouvements ; les assistants distinguaient bien les mouvements des objets ; mais ils ne pouvaient pas, comme Régina, distinguer la forme qui effectuait ces mouvements. Je donne ici, à cause de son importance, tout le texte latin : *Erant in eo altariolo scatulæ quinque sacris reliquiis refertæ, inter ardentes cereos, sacrasque nonnullas icones, ordine quodam locatæ : Angelus, acceptum nescio unde album lapillum, puellâ vidente, in scatulam quæ in superiore loco locata erat, ad fundum usque projicit, capsulamque claudit ; « et hoc, inquit, signum erit meæ præsentiæ ». Praeterea corollam, ut fit, e rosis contextam, e clavo manus dexteræ Christi Crucifixi pendulam, cum accepisset, eidem scatulæ circumponit ; simulque piam quandam iconem ex mensulâ acceptam, concinne adaptat : idque totum agit, iis, qui aderant, facile, non personam, rem tamen videntibus. Nam aliquo spatio per aerem delata corona oculos feriebat, et aures strepitus aliquis imponentis, qui facile percipi posset.*

Assurément, le témoignage de l'écrivain qui a

raconté ce récit, mêlé à tant de fables, n'est pas irréprochable ; d'autant plus que lui-même n'a pas vu ces mouvements sans contact, et qu'il se contente de les relater, d'après les affirmations des assistants, affirmations dont nous n'avons pas le texte intégral. En outre, il est permis de supposer que ces témoins anonymes n'étaient pas de bien rigoureux observateurs. Pourtant dans l'ensemble, ces phénomènes ressemblent tellement à ce qui se voit dans les phénomènes dits spiritiques que nous croirions imprudent de leur refuser résolument toute authenthicité.

En somme, dans l'histoire de l'apparition de Presbourg, nous pouvons dégager un certain nombre de faits :

1° Les hallucinations mystiques et religieuses d'une grande histérique, avec stigmates, insconscience, extase, simulation de phénomènes étranges, tous faits bien étudiés aujourd'hui et presque classiques ;

2° Des phénomènes de croyance collective, hallucinations collectives communiquées à d'autres personnes que le principal conteur (Régina) ;

3° Des faits de hantise, aussi difficiles à expliquer et à adopter que les phénomènes ordinaires de hantise ;

4° Des mouvements sans contact, insuffisamment observés, mais ressemblant d'une manière saisissante à ce qui est décrit dans les séances de spiritisme.

Il est probable que la lumière ne pourra jamais être faite sur cette histoire de Presbourg. Mais il nous a paru bon de la réveiller des vieilles archives théologiques où elle était enfouie.

Ch. R.

M. Ernest Bozzano

Perceptions Psychiques

ET ANIMAUX

Le cas fameux de télépathie canine qui est arrivé a l'écrivain anglais bien connu, Mr. Rider Haggard, et qui a été rigoureusement étudié et documenté par Mr. Haggard lui-même et par la « Society for Psychical Research » anglo-américaine, résidant à Londres, eut la conséquence d'attirer sérieusement l'attention des personnes qui cultivent les recherches psychiques sur la possibilité que des phénomènes de transmission télépathique se produisent entre les hommes et les animaux. Bien que dans la casuistique psychique, on enregistre certains autres exemples de la même espèce, dont quelques-uns suffisamment documentés et probants, cette possibilité n'avait pas encore été prise sérieusement en considération ; cela était dû à la circonstance, que les exemples en question, d'ailleurs assez rares, pouvaient être expliqués, jusqu'à un certain point, par d'autres hypothèses moins hardies. D'ou la grande importance du cas, indiscutablement télépathique, arrivé à l'écrivain anglais.

Par contre, l'existence pure et simple du cas en question suffisait à conférer un plus grand intérêt aux autres exemples du même ordre qui étaient déjà connus et que, par cause d'analogie, on était logique-

ment porté à interpréter de la même manière, d'autant plus que l'explication télépathique s'adaptait bien mieux à ces faits que toutes les autres explications qui avaient été provisoirement acceptées.

S'il m'a paru opportun de recueillir les meilleurs cas de cette espèce dans le but d'en tenter un premier essai de classification, j'y ai justement été porté par des argumentations de cette nature, considérées en rapport avec le fait que dans la casuistique psychique, on enregistre plusieurs exemples d'autres formes de perceptions psychiques ayant trait aux animaux.

Tel est donc l'argument de cette monographie.

Je dois déclarer d'abord que je n'ai pas jugé convenable d'étendre cette classification à tous les faits que je connais, sans quoi je n'aurais pas manqué de dépasser les limites ordinaires d'un article pour Revue. J'ai eu soin, toutefois, d'enregistrer à la fin de chaque catégorie les faits que je n'avais pas rapportés et d'en indiquer les sources.

Il faut remarquer, en outre, que le nombre trop limité de cas a donné lieu à l'inconvénient inévitable, que ceux que l'on possède ne sont pas tous suffisamment documentés et examinés suivant les règles de la méthode scientifique. Malgré cela, comme le sujet paraît dès à présent digne de considération et d'examen, j'ai jugé opportun d'entreprendre quand même cette classification, ne fut-ce qu'à titre d'essai.

J'espère toutefois que le simple fait d'avoir attiré spécialement sur eux l'attention des personnes qui s'occupent de recherches psychiques, aura pour conséquence de persuader d'autres chercheurs à apporter une nouvelle contribution de cas récents et inédits, ou pour le moins, de cas déjà publiés ayant échappé à mes recherches.

Ceci dit, j'entre en matière.

∴

Hallucinations télépathiques dans lesquelles un animal fait fonction d'agent

1er cas, — (En rêve, avec indice apparent de posses-

sion). C'est le cas Haggard, que je me bornerai à rapporter tel qu'il fut résumé avec la plus grande exactitude dans la livraison de juillet 1904 de la *Revue des Études Psychiques*, en renvoyant le lecteur qui désirerait des renseignements plus étendus au nº d'octobre 1904 du *Journal of the Society for Psychical Research.*

Mr. Rider Haggard raconte qu'il était couché tranquillement, vers 1 heure de la nuit du 10 juillet. Une heure après, Mme Haggard, qui couchait dans la même chambre, entendit son mari gémir et émettre des sons inarticulés, tels qu'une bête blessée. Inquiète, elle l'appela. M. Haggard entendit la voix comme dans un rêve, mais ne parvint pas à se débarrasser de suite du cauchemar qui l'oppressait. Quand il se réveilla complètement, il raconta à sa femme qu'il avait rêvé de Bob, le vieux chien braque de leur fille aînée, et qu'il l'avait vu se débattre dans une lutte terrible, comme s'il allait mourir.

Le rêve avait eu deux parties distinctes. Au sujet de la première, le romancier se souvient seulement avoir éprouvé une sensation d'oppression, comme s'il avait été sur le point de se noyer. Entre l'instant qu'il entendit la voix de sa femme et celui qu'il reprit pleine connaissance, le rêve prit une forme plus précise. « Je voyais », dit M. Haggard, « le bon vieux Bob étendu entre les roseaux d'un étang. Il me semblait que ma personnalité même sortait mystérieusement du corps du chien, qui soulevait sa tête contre mon visage d'une manière bizarre. Bob s'efforçait de me parler et, ne parvenant pas à se faire comprendre par la voix, me transmettait d'une autre façon indéfinissable, l'idée qu'il était en train de mourir ».

M. et Mme Haggard se rendormirent, et le romancier ne fut plus troublé dans son sommeil. Le matin, à déjeuner, il raconta à ses filles ce qu'il avait rêvé et rit avec elles de la peur que leur mère avait éprouvée : il attribuait le cauchemar à la mauvaise digestion. Quant à Bob, personne ne s'en préoccupa, puisque, le soir avant, il avait été vu avec les autres chiens de la villa et avait fait sa cour à sa maîtresse comme d'habitude. Seulement, lorsque l'heure du repas quotidien fut passée sans que Bob se fit voir, Mlle Haggard commença à

éprouver quelque inquiétude, et le romancier à soupçonner qu'il s'agissait d'un rêve véridique. L'on commença des recherches actives qui durèrent quatre jours, au bout desquels M. Haggard lui-même trouva le pauvre chien flottant sur l'eau d'un étang, à deux kilomètres de la villa, le crâne fracassé et deux des pattes brisées.

Un premier examen, fait par le vétérinaire, fit supposer que la malheureuse bête avait été prise à un piège ; mais l'on trouva ensuite des preuves indiscutables que le chien avait été écrasé par un train sur un pont qui traversait l'étang, et qu'il avait été jeté par le choc même parmi les plantes aquatiques.

Le matin du 19 juillet, un cantonnier du chemin de fer avait trouvé sur le pont le collier ensanglanté de Bob ; il ne restait donc aucun doute que le chien était bien mort dans la nuit du rêve. Par hasard, cette nuit-là, était passé, un peu avant minuit, un train extraordinaire de plaisir qui avait dû être cause de l'accident.

Toutes ces circonstances sont prouvées par le romancier au moyen d'une série de documents testimoniaux.

Selon le vétérinaire, la mort a dû être presque instantanée ; elle aurait donc précédé de deux heures, ou davantage, le rêve de M. Haggard.

Tel est, en abrégé, le cas arrivé à l'écrivain anglais, dans lequel se rencontrent plusieurs circonstances de faits qui concourent à exclure d'une façon catégorique toute autre explication que celle de la transmission télépathique directe entre l'animal et l'homme.

Il ne pouvait pas s'agir, en effet, d'une impulsion télépathique provenant de l'intelligence d'une personne présente, puisque personne n'avait assisté au drame ni n'en avait été informé, ainsi qu'il résulte de l'enquête dirigée par M. Haggard lui-même, et ainsi qu'il était d'ailleurs facile de le présumer, étant donné l'heure avancée de la nuit dans laquelle le fait s'était passé.

Il ne pouvait pas s'agir d'une forme commune de cauchemar hallucinatoire, avec coïncidence fortuite, puisque les circonstances véridiques que l'on rencontre

dans la vision sont vraiment trop nombreuses, sans parler du fait en lui-même, de la coïncidence entre le rêve et la mort de l'animal.

Il ne pouvait pas être question d'un fait de télesthésie, grâce auquel l'esprit du romancier aurait eu la perception à distance du drame, puisqu'alors, le percipient aurait dû rester spectateur passif, tandis qu'il n'en fut pas ainsi. Comme on a pu voir, il fut soumis à un phénomène très remarquable de personnification ou d'un commencement de possession. Ce phénomène — ainsi que l'a fait observer l'éditeur du *Journal of The Society for Psychical Research* — offre un parallèle intéressant avec les « personnifications » et les « dramatisations » si fréquentes chez les sensitifs ou les médiums à l'état de transe.

Il ne pouvait pas, enfin, s'agir d'un rêve prémonitoire au moyen duquel Mr. Haggard aurait appris, non pas l'événement au moment où il se produisait, mais la circonstance de la découverte du cadavre dans l'étang, qui devait avoir lieu quelques jours après ; en effet, avec cette solution, on ne parvient à rien expliquer : ni le fait de la coïncidence véridique entre le rêve et l'événement, ni le phénomène de la dramatisation également véridique de l'événement, ni le cas si remarquable de personnification ou de possession.

Ce sont là les principales considérations qui concourent à prouver d'une manière incontestable la réalité du phénomène de transmission télépathique directe entre l'animal et l'homme. J'ai cru devoir les énumérer pour répondre à quelques objections qui sont parvenues de différents côtés, après que la *Society for Psychical Research* eut accueilli et commenté le cas en question.

En même temps, les mêmes considérations pourront servir de règle aux lecteurs, pour juger de la valeur de l'hypothèse télépathique, relativement aux cas qui vont suivre.

IIᵉ cas. — (Auditif-collectif). — Je reproduis du *Journal of the Society for Psychical Research*, 4ᵉ volume (p. 289-290), le cas suivant rapporté par Mrs. Beau-

champ, de Hunt Lodge, Twiford, dans une lettre adressée à Mrs. Wood, Colchester, dont nous reproduisons le passage suivant.

..... Megatherium est le nom de mon petit chien hindou, qui dort dans la chambre de ma fille. La nuit dernière, je me réveillai soudain en l'entendant sauter dans la chambre. Je connais fort bien sa manière de sautiller très caractéristique. Mon mari ne tarda pas à se réveiller à son tour. Je le questionnai en lui disant : « Entends-tu ? »... Il me répondit : « C'est Meg ». Nous avons allumé aussitôt une bougie, nous avons regardé partout, mais nous n'avons rien trouvé dans la chambre ; pourtant, la porte était bien fermée. Alors, l'idée me vint que quelque malheur était arrivé à Meg ; j'avais le sentiment qu'il était mort en ce moment même ; je regardai la montre pour préciser l'heure, et je pensai que je devais descendre et aller immédiatement m'assurer de la chose. Seulement, cela me paraissait si absurde, et puis, il faisait si froid ! Je demeurai un instant indécise, et le sommeil me regagna. Très peu de temps devait s'être écoulé, quand quelqu'un vint frapper à la porte ; c'était ma fille, qui, avec une expression de grande anxiété, m'avertit : « Maman, maman, Meg se meurt ». Nous descendîmes l'escalier d'un bond, et nous trouvâmes Meg renversé d'un côté, les jambes allongées et rigides, comme s'il avait été mort. Mon mari le souleva de terre et s'assura que le chien était encore en vie, mais il ne parvint pas immédiatement à se rendre compte de ce qui s'était passé. On constata enfin que Meg, on ne sait comment, s'était enroulé la courroie de son petit vêtement autour du cou, de telle façon qu'il en avait été presque étranglé. Nous le libérâmes immédiatement, et aussitôt que le chien put respirer, il ne tarda pas à se ranimer et à se rétablir. Dorénavant, s'il m'arrivait d'éprouver des sensations précises de cette sorte, à l'égard de quelqu'un, je me propose d'accourir sans retard. Je puis jurer avoir entendu le sautillement si caractéristique de Meg autour du lit ; mon mari peut en dire autant.

Pour d'autres renseignements à ce sujet, je renvoie au *Journal, loc. cit.* (1).

(1) Je dois à l'amabilité du Conseil de Direction de la *Society for Psychical Research* la permission de tirer du *Journal of the*

IIIe CAS. — (En rêve). — 10 février 1885. — Le premier lundi du mois d'août 1883 (vacance du commerce), je me trouvais à Ilfracombe. Vers 10 heures du soir, j'allai me coucher, et je m'endormis aussitôt. Je fus réveillé vers 10 h. 1/2 par ma femme qui entrait dans la chambre. Je lui racontai que je venais de faire un rêve dans lequel je voyais mon chien Fox étendu, blessé et mourant, au pied d'un mur. Je n'avais pas une idée exacte touchant la localité; j'avais toutefois remarqué qu'il s'agissait de l'un des murs secs qui sont une spécialité du comté de Gloucester. J'en avais argué que le chien devait être tombé d'en haut du mur, d'autant plus qu'il avait l'habitude d'y grimper. Le lendemain, mardi, je reçus de chez moi (Barton End Grange, Nailsworth), une lettre écrite par ma bonne, qui m'avertissait que Fox n'avait plus reparu depuis deux jours. Je répondis aussitôt en ordonnant d'exécuter les recherches les plus minutieuses. Le dimanche, je reçus une lettre qui m'avait été écrite la veille et dans laquelle on m'informait que le chien avait été attaqué et tué par deux chiens bull-dogs le soir du lundi précédent.

« Je rentrai chez moi une quinzaine de jours après, et je commençai aussitôt une diligente enquête, d'où il résulta que le lundi en question, vers cinq heures du soir, une dame avait vu les deux bull-dogs attaquer et déchirer férocement mon chien. Une autre dame, qui habitait non loin de là, dit que vers 9 heures du soir même, elle avait vu mon chien qui gisait mourant au pied d'un mur qu'elle m'indiqua et que je voyais pour la première fois. Le lendemain matin, le chien avait disparu. J'appris par la suite que le propriétaire des bull-dogs, ayant appris ce qui était arrivé, et craignant les conséquences, avait pourvu à le faire ensevelir vers 10 h. 1/2 du soir même. L'heure de l'évènement coïncide avec celle de mon rêve ».

Signé : E. W. PHIBBS.

S. P. R. qui, ayant un caractère privé, est destiné exclusivemen aux membres de la Société), le cas que je viens de rapporter, de même que quatre autres qu'on trouvera plus loin — ce dont je remercie vivement les membres dudit conseil.

Mrs. Jessie Phibbs, femme du signataire, confirme le récit de son mari (*Journal of the S. P. R.* Vol II, p. 22).

IVᵉ CAS. — (Auditif, avec coïncidence de perception lumineuse). — Je tire le cas suivant du volume VIII, p. 45 des *Annales des Sciences Psychiques*, qui l'avaient reproduit de la Revue italienne *Il Vessillo Spiritista*.

Mlle Lubow Krijanowski, fille de feu le général du même nom, et sœur de Mlle Wera Krijanowsky (aujourd'hui Mme Semenoff), nous raconte le fait suivant qui lui est arrivé, et qui se rapporte à la question si débattue de l'âme des animaux... »

Il s'agit d'un petit chien, qui était le favori de nous tous, de Wera surtout; et un peu à cause de cette affection et des gâteries exagérées qui en étaient la conséquence, l'animal tomba malade. Il souffrait de suffocations et toussait, le médecin-vétérinaire qui le soignait n'estimait pas que la maladie fût dangereuse. Néanmoins, Wera s'inquiétait beaucoup ; elle se levait la nuit pour lui faire des frictions et lui donner sa médecine ; mais personne ne pensait qu'il pût mourir.

Une nuit, l'état de Bonika (c'était le nom du petit chien) empira tout à coup ; nous eûmes de l'appréhension, surtout pour Wera, et on résolut que dès le matin on irait chez le étérinaire, car si l'on s'était contenté de le faire appeler, il ne serait venu que le soir.

Donc, au matin, Wera et notre mère partirent avec le petit malade ; moi je restais et me mis à écrire. J'étais si absorbée que j'oubliais le départ des miens, quand tout à coup j'entends le chien tousser dans la chambre voisine. C'était là que se trouvait sa corbeille, et, depuis qu'il était malade, à peine commençait-il à tousser ou à gémir, que quelqu'un de nous allait voir ce dont il avait besoin, lui donnait à boire et lui présentait sa médecine, ou lui ajustait le bandage qu'il portait au cou.

Poussée par l'habitude, je me levai et m'approchai de la corbeille ; en la voyant vide, je me rappelai que maman et Wera étaient parties avec Bonika, et je restai perplexe, car la toux avait été si bruyante et si distincte qu'il fallait rejeter toute idée d'erreur.

J'étais encore pensive devant le berceau vide, quand près de moi se fit entendre un de ces gémissements dont Bonika nous saluait quand nous rentrions ; puis un second qui semblait venir de la chambre voisine ; enfin, une troisième plainte qui semblait se perdre dans le lointain.

J'avoue que je restai saisie et prise d'un frémissement pénible ; puis l'idée me vint que le chien avait expiré ; je regardai l'horloge ; il était midi moins cinq minutes.

Inquiète et agitée, je me mis à la fenêtre et j'attendis les miens avec impatience. En voyant Wera revenir seule, je courus vers elle et lui dit à brûle-pourpoint : « Bonika est morte ». « Comment le sais-tu ? » dit-elle, stupéfaite. Avant de répondre, je lui demandai si elle savait à quelle heure précise il avait expiré. « Quelques minutes avant midi », me répondit-elle, et elle me raconta ce qui suit :

Quand elles étaient arrivées chez le vétérinaire vers onze heures, celui-ci était déjà sorti ; mais le domestique pria instamment ces dames de vouloir bien attendre, vu que vers midi son maître devait rentrer, car c'était l'heure où il avait coutume de recevoir. Elles restèrent donc, mais comme le chien se montrait toujours plus agité, Wera tantôt le posait sur le divan, tantôt le mettait à terre, et consultait la pendule avec impatience. A sa grande joie, elle venait de constater qu'il n'y avait plus que quelques minutes avant midi, lorsque le chien fut repris d'une suffocation. Wera voulut le remettre sur le divan ; mais comme elle le soulevait, elle vit tout à coup le chien ainsi que ses mains s'inonder d'une lumière pourpre si intense et si éclatante que, ne comprenant rien à ce qui arrivait, elle cria : *Au feu !* Maman ne vit rien ; mais comme elle tournait le dos à la cheminée, elle pensa que le feu s'était mis à sa robe, et elle se retourna, effrayée : elle vit alors qu'il n'y avait pas de feu dans la cheminée, mais aussitôt après, on constata que le chien venait d'expirer, ce qui fit que maman ne pensa plus à gronder Wera pour son cri intempestif et pour la peur qu'elle lui avait faite.

5e cas. — (Impression). — New Road, Llanelly, nov. 13, 1904.

Je possède un chien terrier de l'âge de cinq ans, que j'ai élevé moi-même. J'ai toujours beaucoup aimé les animaux, et

surtout les chiens. Celui dont il s'agit me rend tellement mon affection, que je ne puis aller nulle part, même pas quitter ma chambre, sans qu'il me suive constamment. C'est un terrible chasseur de souris; et, comme l'arrière-cuisine est parfois fréquentée par ces rongeurs, j'y avais placé une couchette bien commode pour *Fido*. Dans la même pièce, se trouvait un fourneau dont faisait partie un four pour la cuisson du pain, ainsi qu'une chaudière pour la lessive, munie d'un tuyau qui aboutissait à la cheminée. Je ne manquais jamais, le soir, d'accompagner le chien à sa couchette, avant de me retirer. Je m'étais déshabillé et j'allais me coucher, lorsque je fus saisi tout à coup d'une sensation inexplicable de danger imminent. Je ne pouvais songer à autre chose qu'au *feu*; et l'impression était si forte, que je finis par céder. Je me rhabillai, descendis et me pris à visiter l'appartement pièce par pièce, pour m'assurer que tout était bien en ordre. Arrivé à l'arrière-cuisine, je ne vis pas Fido; supposant qu'il avait pu sortir de là pour se rendre à l'étage supérieur, je l'appelai, mais en vain. Je me rendis aussitôt chez ma belle-sœur pour lui en demander des nouvelles: elle n'en savait rien. Je commençai à me sentir inquiet. Je rentrai tout de suite dans l'arrière-cuisine et j'appelai à plusieurs reprises le chien, mais toujours inutilement. Je ne savais pas à quel parti m'arrêter. Tout à coup, il me passa par la tête que, s'il y avait une chose qui pouvait faire répondre le chien, c'était bien la phrase : « Allons nous promener, Fido », phrase qui le mettait toujours en grande joie. C'est ce que je fis, et une plainte suffoquée, comme affaiblie par la distance, parvint cette fois à mon oreille. Je recommençai et j'entendis distinctement une plainte de chien en détresse. J'eus le temps de m'assurer que le bruit venait de l'intérieur du tuyau qui fait communiquer la chaudière avec la cheminée. Je ne savais comment m'y prendre pour en tirer le chien: les instants étaient précieux; sa vie était en danger. Je saisis une pioche et je commençai à rompre la muraille à cet endroit. Je réussis enfin, avec bien des difficultés, à tirer Fido de là, à demi suffoqué, en proie à des efforts de vomissements, la langue et le corps tout entiers noirs de suie. Si j'avais tardé quelques instants encore, mon petit favori serait mort; et comme on ne se sert que très rare-

ment de la chaudière, je n'aurais probablement jamais connu quelle fin il avait faite. Ma belle-sœur était accourue au bruit ; nous découvrîmes ensemble un nid de souris placé dans le fourneau du côté du tuyau. Fido, évidemment, avait chassé une souris jusqu'à l'intérieur du tuyau, de telle manière qu'il y avait été pris sans pouvoir se retourner ni en sortir.

Tout cela s'est passé il y a quelques mois, et a été alors publié par la presse locale. Mais je n'aurais jamais pensé à le communiquer à cette Société s'il n'était pas arrivé, sur ces entrefaites, le cas de Mr. Rider Haggard.

Signé : J. F. Young.

Mrs. E. Bennett, belle-sœur du signataire, confirme le récit de son parent.

Pour d'autres renseignements sur ce fait, je renvoie au *Journal of the S. P. R.* Vol. XI, p. 323.

VI[e] cas. — (En rêve). — Je tire le cas suivant du livre de M. Flammarion : *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, p. 413.

Je puis vous citer encore un fait personnel qui me frappa beaucoup quand il m'arriva, mais comme cette fois il s'agit d'un chien, peut-être ai-je tort d'abuser de votre temps. Je m'excuse en me demandant où s'arrêtent les problèmes.

J'étais alors jeune fille, et j'avais souvent en rêve une lucidité surprenante. Nous avions une chienne d'une intelligence peu commune : elle m'était particulièrement attachée, quoique je la caressasse fort peu. Une nuit, je rêve qu'elle meurt, et elle me regardait avec des yeux humains. En me réveillant, je dis à ma sœur : « Lionne est morte, je l'ai rêvé, c'est certain ». Ma sœur riait et ne le croyait pas. Nous sonnons la bonne et nous lui disons d'appeler la chienne. On l'appelle, elle ne vient pas. On la cherche partout, et enfin on la trouve morte dans un coin. Or, la veille, elle n'était point malade, et mon rêve n'avait été provoqué par rien.

M. R. Lacassagne, née Dutant (Castres).

VI[e] cas. — (Visuel). — Je tire le fait suivant d'un

intéressant article de Mrs. E. d'Espérance, paru dans *Light*, à la date du 22 octobre 1904, p. 511.

... Une seule fois, il m'est arrivé quelque chose de pareil à une preuve *personnelle* de la présence en esprit d'un animal que j'avais fort bien connu en vie. Il s'agissait d'un petit terrier, grand favori de ma famille, qui, par suite du départ de son maître, avait été donné à un de ses admirateurs, habitant à une centaine de milles de chez nous.

Un an après, comme j'entrais un matin dans la salle à manger, je vis, à mon grand étonnement, la petite Morna qui courait en sautillant autour de la chambre et paraissait être en proie à une frénésie de joie ; elle tournait, tournait, tantôt en se fourrant sous la table, tantôt en se faufilant sous les chaises, ainsi qu'elle était habituée à faire dans ses moments d'excitation et de joie, après une absence plus ou moins longue de la maison. J'en conclus naturellement que le nouveau maître de Morna l'avait reconduite chez nous, ou que, tout au moins, la petite chienne était parvenue toute seule à trouver le chemin de son ancienne demeure. J'allai aussitôt questionner à ce sujet les autres membres de la famille, mais personne n'en savait rien; d'ailleurs, on eut beau la chercher partout et l'appeler par son nom, Morna ne se fit plus voir. On me dit donc que je devais avoir rêvé, ou, pour le moins, que je devais avoir été victime d'une hallucination ; après quoi, l'incident fut vite oublié.

Plusieurs mois, un an peut-être se passa, avant qu'il nous arrivât de nous rencontrer avec le nouveau maître de Morna. Nous lui en demandâmes aussitôt des nouvelles. Il nous dit que Morna était morte à la suite de blessures qu'elle avait reçues au cours d'une lutte avec un gros chien. Or, à ce que j'ai pu constater, cela s'était passé à la même date, ou bien peu de temps avant le jour où je l'avais vue (en esprit) courir, sautiller, tourner autour de la salle de son ancienne demeure.

VIII[e] CAS. — (Visuel). — Le cas suivant est extrait des *Proceedings of the S. P. R.*, vol. XIV, p. 285; il est dû à Mrs. Mary Bagot :

En 1883, nous nous trouvions logés à l'Hôtel des Anglais, à Menton. J'avais laissé chez moi (dans le Norfolk), un petit

chien terrier jaune-noir, appelé Judy, mon grand favori, et je l'avais confié aux soins de notre jardinier. Un jour, pendant que j'étais assise à table d'hôte, j'aperçus tout à coup mon petit chien qui traversait la salle, et sans réfléchir, je m'écriai : « Tiens, comment est-il donc ici, Judy ! » Il n'y avait pas de chien dans l'hôtel. Aussitôt que je pus monter chez ma fille, qui était souffrante et au lit, je lui racontai la chose. Quelques jours après, je reçus une lettre dans laquelle on me rapportait que Judy, après être sorti le matin avec le jardinier pour faire sa promenade quotidienne, et se portant très bien, avait été frappé d'un mal soudain, vers l'heure du déjeuner, et était mort en une demi-heure. Bien du temps est passé depuis lors, et je ne suis pas à même de me souvenir d'une manière exacte s'il y avait concordance entre les dates. Mon impression était pourtant que le petit chien était mort justement le soir où je le vis.

La fille de Mrs. Bagot, Mrs. Wodehouse, à la demande de Myers, lui envoya le journal qu'elle prenait pendant son séjour à Menton. On y parle du cas arrivé à sa mère, en ces termes : « 24 mars 1883. Maman, pendant le dîner, a vu le fantôme de Judy ! » La même dame rapporte à Myers ses souvenirs à ce sujet ; j'en tire les lignes suivantes :

Je me souviens parfaitement que mon père, ma mère, ma sœur (Mrs. Algernon Law) et ma cousine (Miss Dawnay), entrèrent tous ensemble dans ma chambre et me racontèrent en riant que ma mère avait vu Judy (un terrier jaune-noir) traverser la salle pendant qu'on était à table d'hôte. Ma mère était tellement sûre de ce qu'elle avait vu, que quelqu'un, mon père je crois, alla demander à un garçon de l'hôtel s'il y avait des chiens dans l'établissement, ce à quoi il lui fut répondu négativement.

(Pour d'autres renseignements à ce sujet, je renvoie au vol. des *Proceedings*, loc. cit. et au *Journal of the S. P. R.* vol. VII, p. 243).

Je néglige pour abréger quatre autres cas, pour lesquels je renvoie aux ouvrages et aux revues suivantes :

IX° CAS. — *Proceedings of the S. P. R.*; vol. X, p. 127.

X° CAS. — *Phantasm of the Living*, vol. II, p. 446.

XI° CAS. — *Journal of the S. P. R.*, vol. VI, p. 375.

XII° CAS. — *Journal of the S. P. R.*, vol. XII, p. 21.

II° CATÉGORIE

HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES DANS LESQUELLES UN ANIMAL FAIT LA FONCTION DE PERCIPIENT.

J'ai compris cette catégorie, dans la présente classification, afin d'avoir l'occasion de faire remarquer que les cas qui s'y rapportent, malgré l'intérêt qu'ils présentent parfois, n'ont pas une importance réelle au point de vue des sciences psychiques ; cela tient à l'impossibilité de s'assurer de ce qui est effectivement arrivé à un animal, ou ce que l'animal a vraiment perçu lorsque, à un moment qui coïncide avec la mort d'une personne lointaine qui lui était familière, il a montré éprouver ou percevoir quelque chose d'anormal. Il est évident que dans ces cas, le fait de la coïncidence pure et simple entre les deux événements ne peut servir de base sûre pour aucune forme d'induction scientifique ; c'est tout au plus s'il peut donner lieu à une conviction personnelle.

Je m'abstiens donc de rapporter ou de dénombrer les cas de cette sorte, que j'ai recueillis, me bornant à en reproduire un seul à titre d'exemple. Celui que je choisis est d'une date très récente ; je le trouve dans la livraison de janvier 1905. p. 51, de la *Revue Spirite*, où il a paru sous la signature du baron Joseph de Kronhelm, collaborateur bien connu de plusieurs revues psychiques.

Un officier de mes connaissances, caserné à Gajsin, en Podolie, partait en avril en Mandchourie, pour la guerre avec le Japon. La veille du jour de son départ, il remit son chien de chasse, un bel animal, très intelligent et qui lui était très attaché, à un autre officier du même régiment, son ami, grand amateur de chasse, en le priant de garder le chien

jusqu'à son retour, si Dieu lui permettait de revenir. Dans le cas de sa mort, le chien devait rester la propriété de son ami. Trois mois après le départ de l'officier, un matin, le chien, sans aucune cause apparente, se mit à pousser de terribles hurlements, qui incommodèrent fort la famille de l'officier et ses voisins. Tout ce qu'on fit pour le calmer ne servit à rien. La pauvre bête ne fit aucune attention aux caresses de l'officier et de sa femme, ne voulut rien manger, hurla sans discontinuer jour et nuit, et ne cessa ses hurlements que le troisième jour. L'officier, un homme très instruit, qui avait déjà entendu parler de pressentiments chez les animaux, nota soigneusement la date de cet événement et dit à sa femme : « Dieu veuille que je me trompe... mais ce hurlement de notre chien, sans aucune raison apparente, est un signe de mauvais augure... Il va pour sûr nous arriver quelque malheur ou quelque mauvaise nouvelle ». Et le malheur ne se fit pas attendre. Quelque temps après arriva la nouvelle de la mort de l'officier, propriétaire du chien, qui fut tué pendant une rencontre avec les Japonais, le matin du jour où son chien avait poussé les hurlements.

IIIe CATÉGORIE

HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES PERÇUES COLLECTIVEMENT PAR L'HOMME ET PAR LES ANIMAUX

Je m'empresse à déclarer qu'en employant la phrase: « perçues collectivement par l'homme et par les animaux » — phrase qui sera répétée dans les titres des deux catégories suivantes — mon intention n'est pas d'affirmer que les animaux ont éprouvé précisément les mêmes sensations hallucinatoires que l'homme. Je veux dire uniquement qu'ils ont perçu, parfois simultanément, d'autres fois avant l'homme, quelque chose de psychiquement anormal, qui semble s'être objectivé devant eux, ou avoir frappé leurs sens, de façon à les exciter ou à les épouvanter : c'est là une induction qui ne peut pas être mise en doute et dans laquelle se renferme tout ce qui importe essentiellement à notre point de vue.

Avec cela, je dois ajouter pour la vérité que, dans cer-

tains cas relatés à cette catégorie et aux deux catégories suivantes, l'on rencontre des épisodes dans lesquels, à en juger par l'attitude des animaux, on serait porté logiquement à croire qu'ils ont effectivement éprouvé les mêmes sensations hallucinatoires que l'homme.

Ier cas. — (Auditif-visuel). — Une de mes amies d'études (je suis doctoresse) était allée aux Indes comme médecin-missionnaire. Nous nous étions perdues de vue comme cela arrive parfois, mais nous nous aimions toujours.

Un matin, dans la nuit du 28 au 29 octobre (j'étais alors à Lausanne), je fus réveillée avant 6 heures par des petits coups frappés à ma porte. Ma chambre à coucher donnait sur un corridor, lequel aboutissait à l'escalier de l'étage. Je laissais ma porte entr'ouverte pour permettre à un gros chat blanc que j'avais alors, d'aller à la chasse pendant la nuit (la maison fourmillait de souris). Les coups se repétèrent. La sonnette de nuit n'avait pas sonné, et je n'avais non plus entendu monter l'escalier.

Par hasard, mes yeux tombèrent sur le chat qui occupait sa place ordinaire au pied de mon lit; il était assis, le poil hérissé, tremblant et grognant. La porte s'agita comme poussée par un léger coup de vent, et je vis paraître une forme enveloppée d'une espèce d'étoffe vaporeuse blanche, comme un voile sur un dessous noir. Je ne pus pas bien distinguer le visage. Elle s'approcha de moi ; je sentis un souffle glacial passer sur moi, j'entendis le chat gronder furieusement. Instinctivement, je fermai les yeux, et quand je les rouvris tout avait disparu. Le chat tremblait de tous ses membres et était baigné de sueur !

J'avoue que je ne pensai pas à l'amie aux Indes, mais bien à une autre personne. Environ quinze jours plus tard, j'appris la mort de mon amie, dans la nuit du 29 au 30 octobre 1890, à Shrinagar, en Kashmir. J'appris plus tard qu'elle avait succombé à une péritonite.

Marie de Thilo,
Docteur-médecin, à Saint-Junien (Suisse).

(Flammarion : *L'Inconnu*, p. 166-167).

IIe cas. — (Auditif-collectif). — Le mousse du navire à voile *Avalanche* (dans le naufrage duquel périt tout un équipage),

avait un chien qui l'aimait beaucoup et qui répondait promptement à l'appel d'un sifflet pour chien que son maître portait toujours avec lui. Dans la nuit du naufrage, la mère et la tante du mousse se trouvaient dans le boudoir et le chien dans la cuisine. Entre 9 et 10 heures, les deux femmes furent frappées soudain par un sifflement très fort venant de l'étage supérieur. Le son était bien celui du sifflet dont se servait le jeune mousse. Le chien l'avait reconnu à son tour et avait aussitôt répondu par des aboiements, comme c'était son habitude de le faire, et avait couru à l'étage supérieur, où, il faut croire qu'il supposait trouver son maître. — *Hudson Tuttle. Arcana of Spiritualism*, p. 234).

IIIe CAS. — (Visuel, avec précédence de l'animal sur l'homme). — Une jeune dame, appartenant à ma paroisse, à Boston, était, un dimanche soir, assise à son piano, elle jouait et elle songeait. Aucun des membres de la famille ne se trouvait à la maison, pas plus que les domestiques. Un petit chien, très aimé par la dame, était couché sur une chaise, à quelques pas d'elle. Etant assise au piano, elle tournait le dos à la porte qui ouvrait sur le salon. Tout à coup, son attention fut attirée par l'attitude du chien, qui s'était soulevé, le poil hérissé sur le dos, et avait commencé à gronder sourdement, en regardant vers la porte. La dame se retourna aussitôt et aperçut les silhouettes vagues de trois formes humaines, qui se trouvaient dans l'autre chambre, près de la porte donnant sur le salon. Avant que les formes disparussent, il lui sembla en reconnaître une. En attendant, la terreur du chien s'était augmentée à tel point, qu'il avait été se cacher sous le sofà, d'où il ne se décida à sortir qu'à la suite des insistances réitérées de sa maîtresse. — L'importance de cet épisode tient à ce qu'il prouve qu'il s'agissait de quelque chose qui avait été perçu par l'animal avant sa maîtresse, c'est-à-dire en dehors de toute forme de suggestion ayant une origine humaine. (Rev. MINOT SAVAGE, *Can telepathy explain ?* p. 46-48).

IVe CAS. — (Visuel-collectif, avec précédence de l'animal sur l'homme).

Le cas suivant, très important, puisque sept personnes subirent la même forme d'hallucination télépathique en même temps qu'un chien, a été commu-

niqué par Alexandre Aksakoff à la *Society for Psychical Research:* je le prends dans le volume X, p. 227 des *Proceedings.*

Saint-Pétersbourg, 4 mai 1891. — Voilà le phénomène dont toute notre famille fut témoin. C'était à Pétersbourg, en 1880, lorsque nous demeurions rue Pouchkarska. Par une soirée du mois de mai, vers les six heures, ma mère (aujourd'hui Mme Téléchof) se trouvait au salon avec ses cinq enfants, dont j'étais l'aîné (j'avais alors 16 ans). En ce moment, un ancien serviteur de la maison, qu'on traitait en ami (mais qui alors ne servait plus chez nous), était venu nous voir et était engagé dans une conversation avec ma mère. Tout à coup, les ébats joyeux des enfants s'arrêtèrent, et l'attention générale se porta vers notre chien « Moustache », qui s'était précipité, en aboyant fortement, vers le poêle. Involontairement, nous regardâmes tous dans la même direction, et nous vîmes sur la corniche du grand poêle en carreaux de faïence, un petit garçon, de six ans à peu près, en chemise. Dans ce garçon, nous reconnûmes le fils de notre laitière, André, qui venait hez nous souvent avec sa mère pour jouer avec les enfants; s vivaient tout près de nous. L'apparition se détacha du poêle, passa au-dessus de nous tous, et disparut par la croisée ouverte. Pendant tout ce temps — une quinzaine de secondes à peu près — le chien ne cessait d'aboyer de toutes ses forces, et courait et aboyait en suivant le mouvement de l'apparition. Le même jour, un peu plus tard, notre laitière vint chez nous et nous fit part que son fils André, après une maladie de quelques jours (nous savions qu'il était malade) venait de mourir; c'était probablement au moment où nous le vîmes apparaître.

Daniel Amosof, Marie Téléchof (la mère de M. Amosof en second mariage), Kouzema Petrof (vivant à présent à Lébiajeyé, près Oranienbaum).

Dans ce dernier cas, l'attitude du chien vis-à-vis de l'apparition paraît tellement caractéristique et éloquente, qu'on est porté irrésistiblement à conclure qu'il a aperçu la même vision que les sept autres percipients. Il faut remarquer, en effet, que le chien (qui

avait été en outre le premier à subir la sensation télépathique), s'était jeté en aboyant dans la direction du poële, là où les autres percipients localisèrent l'apparition, et que, pendant tout le temps que l'apparition resta visible, il n'avait pas cessé d'aboyer vers elle, en la suivant dans son mouvement aérien.

Dans les autres cas aussi, on rencontre des incidents qui nous portent à formuler la même hypothèse, quoique à un degré moins évident.

Ainsi, dans le 1er cas, il faut observer que le chat dont il a été question, paraissait si épouvanté, qu'il avait été saisi d'un tremblement et qu'il s'était trouvé baigné de sueur ; cela signifie qu'il avait vu, lui aussi, quelque chose de tellement anormal, qu'il en avait été effrayé ; et si ce quelque chose n'avait pas été la forme spectrale perçue par sa maîtresse, quelle autre chose pouvait-ce donc être ?

De même dans le deuxième cas, il faut noter que, si le chien appartenant au pauvre mousse avait couru tout droit à l'étage supérieur en aboyant joyeusement, et si les deux femmes percipientes avaient localisé là haut le son hallucinatoire du sifflet, tout cela permet de déduire logiquement que le chien avait perçu le même sifflement.

On peut en dire autant du troisième cas. En effet, si le petit chien en question s'était tout à coup soulevé en grondant sourdement et en regardant vers la porte, pour aller ensuite se réfugier sous un meuble, tout cela indique évidemment qu'il avait eu, lui aussi, la vision de quelque chose de fantômatique, qui l'avait épouvanté ; cette dernière circonstance se rencontre souvent dans les cas de cette espèce, et est d'autant plus remarquable, que les chiens ont bien l'instinct de s'irriter et de gronder à la vue de personnes intruses en chair et en os, mais non pas de s'en épouvanter.

*
* *

J'omets trois autres cas analogues, pour lesquels je renvoie aux ouvrages et revues suivantes :

Ve, VIe, VIIe cas. — *Proceedings of the S. P. R.*, vol. V. p. 307-308-453.

VIIIe cas. — *Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 327.

IXe cas. — C. Flammarion : *L'Inconnu*, p. 104.

Xe, XIe, XIIe, XIIIe cas. — *Phantasm of the Living*, vol. II, p. 149-245-458-510.

XIVe cas. — *Journal of the S. P. R.*, vol. IV, p. 53.

XVe, XVIe, XVIIe cas. — *American Proceedings*, p. 144-145-146.

IVe CATÉGORIE

Visions de fantômes humains en dehors de toute coïncidence télépathique et perçus collectivement par des hommes et par des animaux.

Je rapporterai d'abord deux faits d'une date un peu ancienne, en les abrégeant.

Ier cas. — (Visuel). — Dans son livre sur la Voyante de Prévorst, le Dr Justinus Kerner parle d'une apparition que la Voyante avait aperçue fréquemment auprès d'elle pendant plus d'un an. Il observe à ce propos que, chaque fois que la voyante annonçait la présence de l'apparition, un chien lévrier appartenant à la famille se comportait de façon à laisser supposer qu'il la voyait aussi, et allait aussitôt auprès de quelques-unes des personnes présentes, comme s'il avait voulu lui demander protection, en hurlant parfois lamentablement. Depuis le jour où il vit l'apparition pour la première fois, il ne voulut plus rester tout seul la nuit.

IIe cas. — (Visuel-auditif). — Sous le titre : Apparitions réelles de ma femme après sa mort (Chemnitz, 1804), le Dr Wœtzel publia un livre qui produisit beaucoup d'impression de son temps. Il raconte qu'un soir, quelques semaines après la mort de sa femme, comme il se trouvait dans sa chambre, il sentit soudain autour de lui un vent tourbillonnant, quoique les portes et les fenêtres fussent fermées. La lumière

s'était éteinte, pendant qu'un battant de l'alcôve s'était ouvert. A la faible lumière qui régnait dans la chambre, Wœtzel avait aperçu la forme de sa femme, qui lui avait dit d'une voix faible: « Charles, je suis immortelle, nous nous reverrons ». L'apparition se répéta une autre fois, et dans cette dernière circonstance, le chien du docteur Wœtzel avait tourné autour de l'endroit où se trouvait l'apparition, en remuant joyeusement la queue.

Dans ce dernier cas aussi, il faut noter l'attitude du chien, qui paraît avoir effectivement aperçu une forme ressemblant à sa maîtresse trépassée.

Malgré cela, étant donné que, dans les deux faits que je viens de citer, les premiers à éprouver l'hallucination ont été respectivement la Voyante et le Dr Wœtzel, on peut soutenir raisonnablement l'hypothèse que les deux percipients avaient ensuite servi d'agents, en transmettant aux animaux une forme hallucinatoire ayant germé dans leur cerveau. En tout cas, cette hypothèse ne détruirait pas l'importance des faits en question, à notre point de vue, puisqu'elle impliquerait que des phénomènes de télépathie se produisent réellement entre les animaux et les hommes — ce que je vise justement à démontrer par la présente classification. Et ce fait une fois reconnu pour les formes hallucinatoires du type en question, il ne serait plus logique de refuser de le reconnaître pour les formes de la télépathie proprement dite, ou pour une autre modalité quelconque de perceptions psychiques, au fond desquelles il existe toujours une forme plus ou moins déguisée de transmission télépathique.

Ceci dit, il importe de remarquer que l'hypothèse dont nous nous occupons, ne parvient à expliquer que les cas seulement dans lesquels la vision hallucinatoire a été perçue précédemment par l'homme, et non les autres cas où la précédence appartient certainement aux animaux.

IIIe cas (Visuel). — Le cas suivant a été communiqué à la *Society for Psychical Research* par Alexandre

Aksakoff, je le tire des *Proceedings* de la Société, vol. X, p. 328.

(Note prise sur le récit de Mme T...). — Octobre 1891. — En 187..., Mme T... se trouvait un jour chez ses voisins de campagne, M. et Mme B..., à P..., leur propriété (gouvernement de Twer). La conversation s'engagea sur un événement tragique, qui eut lieu dans la famille des T..., qui finit par le suicide d'un des parents de Mme T... ; tout à coup, elle le vit apparaitre dans la chambre contiguë au salon où ils se trouvaient, et dont la porte était ouverte. Au même moment, le chien de la maîtresse de la maison, qui était couché à ses pieds, se redressa, et commença à aboyer furieusement dans la direction de la porte. M. et Mme B... ne virent rien, car ils tournaient le dos à cette porte, et Mme T... ne leur dit rien de ce qu'elle avait vu.

(Confirmation de ce récit par une lettre du témoin, Mme B...) Octobre 15, 1891. — C'était en 187..., à notre propriété, P. (gouv. de Twer). Nous étions trois : Mme T..., notre voisine, qui était venue nous voir, mon mari et moi ; nous nous trouvions dans le petit salon de notre maison de campagne, non loin d'une porte ouverte donnant sur ma chambre à coucher, éclairée par une grande fenêtre. Mme T,.. était assise sur une couchette, en face de cette porte ; moi, j'étais assise auprès d'elle sur un tabouret, aussi en face de la porte ; mais mon mari se trouvait dans un coin, de façon qu'il ne voyait pas la porte. A mes pieds était couché mon chien Beppo, la tête tournée vers cette porte. Nous parlions de l'événement qui venait d'avoir lieu dans la famille des T..., où la femme, entrainée par la passion, abandonna ses enfants et son mari, et celui-ci, dans son désespoir, se brûla la cervelle. Mon mari accusait la femme, Mme T... accusait le mari, qu'elle avait toujours beaucoup aimé, mais dans ce cas elle ne l'excusait pas. Tout à coup elle se tut, et le chien, relevant la tête, se mit à hurler et voulut se précipiter vers la porte ouverte de la chambre à coucher ; tout son poil se hérissa, et il s'échappait de mes mains pour se jeter sur quelqu'un. J'avais grand peine à le retenir ; mon mari voulait le battre et moi je le défendais. Ni moi, ni lui, nous ne vîmes rien hors la colère de notre chien. Mme T... se taisait, et quand notre

chien se calma, elle proposa de passer dans la salle, où se trouvait son mari. Bientôt M. et Mme T... partirent et ce n'est que plus tard, quand j'allai leur faire une visite à leur campagne, que Mme T... me dit qu'elle avait vu, au-devant de la porte de ma chambre à coucher, le fantôme de celui qu'elle accusait — vêtu de blanc, et avec une expression de désespoir dans ses mouvements, comme lui reprochant qu'elle aussi était contre lui. « Votre Beppo a vu la même chose, me dit-elle, il était furieux et voulait se jeter sur cette apparition ». J'ai bien vu la furie de Beppo, mais je n'ai pas vu l'apparition. — N. B.

IVᵉ cas. — (Visuel-auditif-collectif). — Je prends le passage suivant d'un autre récit fort remarquable de M. Alexandre Aksakoff, publié dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 387-391. J'ajouterai, pour la compréhension de l'événement, que le cas en question se rapporte à l'histoire des apparitions réitérées d'une jeune fille appelée Palladia, morte à quinze ans. Le relateur, M. Mamtchitch, en a été aussi le principal percipient.

En 1855, je demeurais chez mes parents, dans une campagne du gouvernement de Poltava. Une dame de notre connaissance était venue passer chez nous quelques jours avec sec deux filles. Quelque temps après leur arrivée, m'étant réveillé à l'aube du jour, je vis Palladia (je dormais dans une aile séparée où j'étais tout seul). Elle se tenait devant moi, à cinq pas à peu près, et me regardait avec un sourire joyeux. S'étant approchée de moi, elle me dit deux mots : « j'ai été, j'ai vu », et tout en souriant disparut. Que voulaient dire ces mots, je ne pus le comprendre. Dans ma chambre dormait avec moi mon setter. Dès que j'aperçus Palladia, mon chien hérissa le poil et, avec un glapissement, sauta sur mon lit ; se pressant contre moi, il regardait dans la direction où je voyais Palladia. Le chien n'aboyait pas, tandis que, ordinairement, il ne laissait personne entrer dans la chambre sans aboyer ou grogner. Et, toutes les fois, que mon chien voyait Palladia, il se pressait contre de moi, comme cherchant un refuge. Quand Palladia disparut je vins dans la maison et ne dis rien à personne de cet incident. Le soir du même jour, la fille

aînée de la dame qui se trouvait chez nous, me raconta qu'une chose étrange lui était arrivée le matin : « M'étant réveillée de grand matin, me dit-elle, j'ai senti comme si quelqu'un se tenait au chevet de mon lit et j'entendis distinctement une voix me disant : « Ne me crains pas, je suis bonne et aimante. » Je tournai la tête, mais je ne vis rien ; ma mère et ma sœur dormaient tranquillement ; cela m'a fort étonné, car jamais rien de pareil ne m'est arrivé. » Sur quoi je répondis que bien des choses inexplicables nous arrivent ; mais je ne lui dis rien de ce que j'avais vu le matin. Seulement, un an plus tard, quand j'étais déjà son fiancé, je lui fis part de l'apparition et des paroles de Palladia le même jour. N'était-ce pas elle qui était venue la voir aussi ? Je dois ajouter que j'avais vu alors cette demoiselle pour la première fois et que je ne pensais pas du tout que j'allais l'épouser.

Mrs. Mamtchitch confirme ainsi ce récit :

5 mai 1891. — Je me rappelle très bien que le 10 juillet 1885, lorsque nous étions en visite chez les parents de M. E. Mamtchitch, je m'étais réveillée à l'aube du jour, car il avait été convenu entre ma sœur et moi que nous irions faire une promenade matinale. M'étant soulevée sur le lit, je vis que maman et ma sœur dormaient, et en ce moment je sentis comme si quelqu'un se tenait à mon chevet. M'étant tournée à demi — car je craignais de bien regarder — je ne vis personne ; m'étant recouchée, j'entendis immédiatement derrière et au-dessus de ma tête une voix de femme me disant doucement mais distinctement : « Ne me crains pas, je suis bonne et aimante », et encore toute une phrase que j'oubliai à l'instant même. Immédiatement après, je m'habillai et j'allai me promener. C'est étrange que ces paroles ne m'effrayèrent pas du tout...

Vᵉ CAS. — (Visuel, avec précédence de l'animal sur l'homme). — Cet événement fait partie de l'intéressante relation transmise par M. le prof. Alexander, de l'Université de Rio-de-Janeiro, à M. Myers, et a trait au phénomène psychique dont l'auteur lui-même avait été témoin.

Ensuite, une nuit qu'il faisait très noir, comme nous étions assis sous la vérandah, l'aboiement lent et monotone d'un chien, enchaîné dehors, attira notre attention. Nous le trouvâmes regardant en l'air quelque chose que M. Davis ni moi nous ne pûmes apercevoir. Les jeunes filles cependant déclarèrent qu'elles voyaient une forme spirituelle bien connue qui se tenait en face du chien, et l'aboiement exprimait bien réellement un grand effarement. Plus tard, quand la famille habitait la maison d'en bas, la plus jeune des filles, presque encore un bébé à cette époque, appela l'attention de son père sur quelqu'un qui se tenait près de la porte : « Un homme ! Un homme ! » disait-elle; mais pour d'autres yeux que les siens, aucun homme n'était visible. Et enfin, avant qu'elle pût réussir à nous faire voir ce qui pour ses yeux était si évident, son expression devint celle d'un étonnement intense, et elle articula son « Tout parti ! » habituel, qui, dans son langage enfantin, signifiait que quelque chose avait disparu. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VII, p. 183).

VI[e] CAS. — (Visuel, avec précédence de l'animal sur l'homme). — 8 août 1892. — Vers l'année 1874, alors que je n'avais que dix-huit ans, je me trouvais dans la maison de mon père, et, un matin d'été, je m'étais levée vers cinq heures afin d'allumer le feu et préparer le thé. Un gros chien de race bull-terrier, qui avait l'habitude de m'accompagner partout, se trouvait à côté de moi, tandis que je m'occupais du feu. A un certain moment, je l'entendis émettre un sourd grondement, et je le vis regarder dans la direction de la porte. Je me tournai de ce côté, et, à ma grande terreur, j'aperçus une figure humaine haute et ténébreuse, dont les yeux flamboyants se dirigeaient vers moi. Je jetai un cri d'alarme et je tombai à la renverse sur le sol. Mon père et mes frères accoururent immédiatement, croyant que des voleurs avaient pénétré dans la maison. Je leur racontai ce que j'avais vu; ils jugèrent que la vision n'avait eu d'autre source que mon imagination troublée à la suite d'une maladie récente. Mais pourquoi alors le chien aurait il perçu quelque chose, lui aussi ? Le chien en question voyait parfois des choses qui étaient invisibles pour moi ; il se lançait contre elles, en faisant le geste de mordre en l'air ; il me regardait

ensuite d'une certaine façon comme s'il voulait me dire : « N'as-tu donc pas vu ? »

Mr. H. E. S.

(*Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 327).

VII° CAS. — (Visuel-collectif). — Les deux cas suivants ont trait à des endroits fantasmogènes ; ils appartiendraient donc à la VI° catégorie de cette classification ; néanmoins, étant donné que dans ces endroits, il ne se produisait d'autres phénomènes psychiques que l'apparition d'une figure humaine, il m'a semblé plus opportun de leur assigner la présente catégorie.

2 mars, 1884. — En 1875, ma sœur et moi (nous étions alors âgées de treize ans), nous revenions de chez nous en voiture, un jour d'été, vers quatre heures de l'après-midi, lorsque tout à coup nous vîmes flotter, au-dessus d'une haie, une forme de femme qui glissait sans bruit en travers de la route. Cette forme était blanche, en position oblique et à quelque dix pieds du sol.

Le cheval s'était soudainement arrêté et tremblait tellement de frayeur que nous n'avions plus aucune action sur lui.

Je m'exclamai, en m'adressant à ma sœur : « Voyez-vous cela ? Elle me répondit qu'elle le voyait et adressa la même question au fils Caffrey qui était dans la voiture.

Cette forme franchit la haie, traversa la route et passa pardessus un champ, puis nous la perdîmes entièrement de vue au delà d'une plantation. Je crois que nous l'observâmes pendant deux minutes. Elle ne toucha jamais le sol, mais flotta toujours à une faible distance de terre.

En arrivant à la maison, nous racontâmes à notre mère ce que nous avions vu. Nous avions la certitude que ce n'était ni une erreur, ni une illusion de nos sens, ni un hibou, ni rien de cette nature.

Je n'ai jamais rien vu de semblable, je n'ai eu aucune autre vision soit avant, soit depuis. Nous étions tous trois en bonne santé, il faisait beau temps, et personne n'avait suggéré en nous l'idée d'une apparition avant le passage de celle-là.

Plus tard, nous apprîmes que l'on supposait cette route antée et que plusieurs habitants de la contrée y avaient vu une apparition.

VIOLET MONTGOMERY.
SIDNEY MONTGOMERY.

(*Phantasm of the Living*, vol. II, p. 197).

VIII[e] CAS. — (Visuel, avec précédence de l'animal sur l'homme). — C'était un soir d'hiver de l'année 18.. ; je me trouvais dans ma chambre assise au coin du feu, entièrement absorbée à caresser ma petite chatte favorite, l'illustre Mme Catherine — qui n'est plus, hélas, de ce monde. Elle était blottie sur mes genoux, dans une attitude presque rêveuse, les yeux à demi fermés, comme assoupie.

Quoiqu'il n'y eût pas de lumière dans la les chambre, reflets du feu éclairaient parfaitement tous les objets La pièce où nous nous trouvions avait deux portes, dont l'une donnait dans un appartement provisoirement fermé. L'autre, placée vis à-vis de la première, ouvrait sur le couloir.

Ma mère m'avait quittée depuis quelques minutes, et le fauteuil confortable et antique, avec un dossier très haut qu'elle occupait, restait vide à l'autre coin de la cheminée. Ma petite chatte, la tête appuyée sur mon bras, semblait de plus en plus somnolente, et je pensais à aller me coucher. Tout à coup, je m'aperçus que quelque chose d'inattendu avait troublé la tranquillité de ma favorite. Elle avait brusquement cessé de ronronner et donnait des signes évidents d'une inquiétude croissante. Je m'étais courbée sur elle, en m'efforçant de la calmer par mes caresses, quand tout à coup elle se leva sur ses quatre pattes, et commença à souffler fortement, en faisant le gros dos et la queue grosse, dans une attitude de défi et de terreur.

Cette manière d'agir me fit lever la tête à mon tour, et j'aperçus avec frayeur une figure petite, laide, ridée, de vieille mégère, qui occupait le fauteuil de ma mère. Elle tenait les mains sur les genoux et son corps incliné, de façon à porter sa tête auprès de la mienne. Les yeux pénétrants, luisants, mauvais, me fixaient, immobiles ; il me semblait que c'était le diable qui me regardait par ses yeux. Ses vêtements et l'ensemble de son aspect étaient ceux d'une femme de la

bourgeoisie française ; mais je ne me souciais pas de cela, car ses yeux aux prunelles si étrangement dilatées et d'une expression si méchante absorbaient complètement mes sens. J'aurais voulu crier de toute la force de mes poumons ; mais ces yeux maléfiques me fascinaient et m'ôtaient la respiration. Je ne pouvais pas en détourner le regard et encore moins me lever.

En attendant, je tâchai de maintenir fortement la chatte, mais celle-ci paraissait ne vouloir pas rester dans cet horrible voisinage ; après quelques efforts désespérés, elle parvint à se libérer, et en sautant sur les chaises, les tables, tout ce qu'elle trouvait devant elle, elle s'élança à plusieurs reprises et avec une violence extrême contre les châssis supérieurs de la porte qui donnait dans l'appartement fermé. Ensuite, en se tournant vers l'autre porte, elle recommença à se lancer contre elle avec une rage redoublée. Ma terreur s'était ainsi augmentée : tantôt je regardais cette mégère dont les yeux maléfiques continuaient à se fixer sur moi ; tantôt, je suivais des yeux ma chatte qui devenait de plus en plus frénétique. A la fin, l'idée épouvantable que l'animal était peut-être devenu enragé eut pour effet de me rendre la respiration et je commençai à crier de toutes mes forces.

Maman accourut en toute hâte. Aussitôt qu'elle eût ouvert la porte, la chatte sauta littéralement sur sa tête, et pendant une bonne demi-heure, elle continua à courir du haut en bas de l'escalier, comme si quelqu'un la poursuivait. Je me tournai pour montrer à ma mère la cause de mon épouvante. Tout avait disparu.

En de pareilles circonstances, il est bien difficile d'apprécier la durée du temps ; toutefois, j'estime que l'apparition a persisté pendant quatre à cinq minutes.

On apprit ensuite que cette maison avait jadis appartenu à une femme qui s'était pendue dans cette chambre même.

Signé : Miss K.

Le général K..., frère de la percipiente, confirme le récit ci-dessus.

(Pour d'autres renseignements à ce sujet, je renvoie au *Journal of the S. P. R.*, vol. III, p. 268-271).

Pour dix autres cas appartenant à cette catégorie, je renvoie aux publications suivantes :

IXe cas. — *Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 470.

Xe cas. — *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, p. 247-248.

XI et XIIe cas. — *Proceedings of the S. P. R.*, vol. X., p. 327-329-330.

XIIIe cas. — *Light*, 1903, p. 141.

XIVe cas. — *Journal of the S. P. R.*, vol. III, p. 241-245-246-248-249-250-252-325-326-327.

XVe et XVIe cas. — *Journal of the S. P. R.*, vol IV, p. 139-215.

XVIIe cas. — *Journal of the S. P. R.*, vol. VIII, p. 309.

XVIIIe cas. — *Journal of the S. P. R.*, vol. IX, p. 245.

Ve CATÉGORIE

VISIONS DE FANTOMES ANIMAUX S'ÉTANT PRODUITES EN DEHORS DE TOUTE COINCIDENCE TÉLÉPATHIQUE, ET PERÇUES COLLECTIVEMENT PAR DES ANIMAUX ET DES HOMMES.

Bien que les cas appartenant à cette catégorie soient assez nombreux, il n'y en a pas beaucoup qui soient dignes d'être pris en considération. Étant donné les circonstances spéciales dans lesquelles se produisent ces phénomènes, on conçoit aisément qu'ils doivent être, pour la plupart, d'un caractère purement hallucinatoire, dans la signification classique du mot ; ou, tout au moins, on comprend qu'ils ne doivent généralement pas être réfractaires à toute tentative d'investigation scientifique. J'estime pourtant que l'on ne peut pas affirmer catégoriquement qu'ils y soient tous réfractaires, et qu'ils soient tous d'une nature purement hallucinatoire. Il reste, en effet, un petit nombre de cas dont les modalités complexes paraissent mériter une mûre réflexion. Nous y reviendrons bientôt.

Je commencerais par rapporter deux cas de nature purement hallucinatoire :

Ier CAS. — (Visuel-collectif). — The Rake. — Je revenais d'une visite à l'église ; mon mari était venu à ma rencontre à Wint-gate. Au lieu de suivre le chemin direct qui mène chez nous, nous tournâmes du côté de l'avenue qui conduit au château ; comme il commençait à pleuvoir, nous nous abritâmes sous l'un des vieux arbres dont la route est ombragée. On était là depuis quelques minutes, lorsque nous vîmes soudain tous les deux une grosse bête qui se rapprochait de nous. Mon mari, croyant qu'il s'agissait d'un animal appartenant au parc, l'accueillit en criant : « Sors d'ici, grosse bête ! » et il le frappa avec sa canne. Et voilà, à notre grand étonnement, l'animal en question disparaître de nos yeux comme une ombre ! Nous avions avec nous un petit chien. L'obscurité n'était pas complète (on était en septembre, à 7 heures 3/4 du soir). L'animal semblait provenir du château. il paraissait tout à fait près de nous. Nous n'éprouvâmes aucune peur ; nous pensâmes tous les deux qu'il s'agissait d'une illusion ou d'un phénomène de réfraction. Ce n'est qu'en y songeant ensuite que j'en fus impressionnée, à tel point que je n'osais plus m'aventurer aux alentours du vieux château, où j'avais pourtant passé des moments heureux.

ELISABETH POTTER.
BENJAMIN POTTER.

Proceedings of the S. P. R., vol. VI, p. 240.

IIe CAS. — (Visuel-collectif). — 14 décembre 1890. — Au début de l'été 1884, vers midi, nous étions tous réunis à déjeuner. Pendant que nous causions, je vis ma mère regarder sous la table. Je lui demandais si elle avait laissé tomber quelque chose. Non, me répondit-elle, mais je ne comprends pas comment ce chat a pu entrer dans la chambre. Je regardais à mon tour, et j'aperçus avec surprise un gros chat angora, près de la chaise de ma mère. Nous nous levâmes toutes les deux, et je courus ouvrir la porte pour le renvoyer. Le chat fit le tour de la table, après quoi il se dirigea tranquillement vers la porte, et sortit sans faire de bruit. Arrivé

au milieu du couloir, il se retourna et se prit à nous regarder toutes les deux. Il continua quelque temps à fixer sur nous ses yeux verdâtres ; après quoi, sous nos yeux, il s'évanouit comme du brouillard.

Même en dehors de la manière mystérieuse dont il disparut, nous étions sûres qu'il ne pouvait pas s'agir d'un chat réel ; en effet, personne, dans le voisinage, ne possédait un chat de cette espèce. Nous en éprouvâmes donc une impression désagréable.

Cette impression s'accrût considérablement par suite de ce qui nous arriva un an après. Nous nous trouvions à Leipzig, près de ma sœur mariée (fille de Mme Greiffemberg) ; on revenait, une après-midi, d'une promenade, quand, au moment d'ouvrir la porte de notre habitation, nous vîmes devant nous, dans l'entrée, le même chat blanc. Il se mit à marcher en nous précédant dans le couloir ; en même temps, il nous fixait de ce même regard triste. Arrivé près de la porte fermée du placard qui servait de buffet, il s'évanouit de nouveau comme la première fois.

Dans cette circonstance encore, ma mère a été la première à le voir. Nous fûmes toutes les deux très frappées par la nature peu agréable de ces apparitions. Cette fois, non plus, il n'existait pas de chat pareil dans le voisinage.

Mrs. Erin-Greiffemberg.
Mrs. Greiffemberg.

Tels sont les faits qui, jusqu'à preuve contraire, doivent être regardés comme de nature purement hallucinatoire, et qui constituent la presque totalité des cas appartenant à cette catégorie.

⁂

Avant d'arriver à ce groupe résiduel de cas dont j'ai fait mention tout à l'heure, en les disant dignes de plus mûre réflexion, il sera bien de parler d'un autre petit groupe constitué par des exemples dont le trait caractéristique est que l'apparition d'un fantôme animal, tout en étant encore d'un caractère purement hallucinatoire, semble toutefois se rattacher à une

autre classe bien connue de perceptions psychiques : celle concernant les phénomènes des visions symboliques ayant une signification prémonitoire. Les cas de cette espèce sont pourtant trop rares pour qu'il soit permis de s'aventurer à faire des affirmations précises à leur égard. Je me borne donc à les mentionner simplement par devoir de relateur, tout en remarquant que pour les juger équitablement, il faut les considérer cumulativement avec tous les autres phénomènes de la même classe.

Voici deux exemples de cette espèce :

IIIe CAS. — (Visuel). — 17 janvier 1892. — Mon grand'père était malade. Je descendais un soir par un escalier intérieur de notre appartement, lorsque j'aperçus dans le corridor un chat étrange qui s'avançait vers moi. Aussitôt qu'il me vit, il courut se cacher derrière une porte qui divisait en deux parties le couloir. Cette porte était retenue de telle façon à rester toujours ouverte. Je courus immédiatement derrière elle pour chasser l'étrange animal, mais je fus extrêmement surpris de ne rien voir; il ne me fut pas possible de rien trouver dans le reste de l'appartement. Je racontai aussitôt la chose à ma mère (elle me dit, il y a quelques jours, qu'elle se souvenait parfaitement de l'incident). Mon grand'père mourut le lendemain.

Cela paraît d'autant plus intéressant, si on le considère en rapport avec une autre circonstance. Ma mère me raconta que la veille du jour de la mort de son père, elle avait aussi aperçu un chat qui marchait autour du lit du malade. Elle s'était aussi empressée de le chasser, et, elle non plus, n'avait rien trouvé.

Mrs. E.-L. KEARNEY.

(*Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 156).

IVe CAS. — (Visuel). — Il existe dans la branche maternelle de ma famille, une tradition selon laquelle, peu de temps avant la mort de quelqu'un de ses membres, un gros chien noir apparaissait à l'un ou à l'autre des parents. Un jour de l'hiver 1877, vers l'heure du dîner, j'allais descendre ;

la maison était éclairée, et pendant que je me dirigeais vers un couloir qui mène à l'escalier, je vis tout à coup un gros chien noir qui marchait devant moi sans faire du bruit. Dans cette demi-obscurité, je crus qu'il s'agissait d'un de nos chiens de berger, et j'appelai : *Laddie !* — mais le chien ne se retourna pas et ne sembla pas avoir entendu. Je le suivis : J'éprouvais une sensation vague de malaise, qui se transforma en un profond étonnement lorsque, parvenue au fond de l'escalier, je vis disparaître devant moi toute trace du chien bien que les portes fussent toutes fermées. Je n'en parlais à personne, mais je ne pouvais pas m'empêcher de songer continuellement à ce qui m'était arrivé. Deux ou trois jours après, nous reçûmes d'Irlande la nouvelle de la mort inattendue d'une tante, sœur de ma mère — mort qui avait eu lieu à la suite d'un accident.

Mrs. WELMAN.

(*Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 302.).

Il ne sera pas inutile de rapporter à ce sujet quelques justes considérations de Mrs. Sidgwick, qui se rapportent aux phénomènes de nature symboliques — prémonitoires en général.

Un simple cas de cette nature — dit-elle — ne peut certainement pas présenter la même importance probative, et cela à cause de l'absence de tout rapport évident entre le fait de l'hallucination et l'événement que cette hallucination devrait annoncer. Il est pourtant possible que les cas en question parviennent à acquérir la valeur probative nécessaire, grâce à leur renouvellement fréquent dans la même famille. En vue de cette possibilité, ils devraient être enregistrés et datés antérieurement à leur accomplissement : s'ils se réalisaient effectivement, et s'ils se répétaient chez les mêmes individus ou les mêmes familles, ce serait alors facile d'en conserver le souvenir. On parviendrait ainsi aisément à établir jusqu'à quel point les rapports de temps entre la vision du fantôme fatidique et les cas de mort, sont définis et invariables.

Il reste donc à démontrer : 1° Que la vision du fantôme spécial à une famille ne se produit jamais que dans les cas

de mort ; 2° Que l'intervalle de temps existant entre la vision et le cas de mort soit assez court relativement au nombre de personnes dont la mort peut dire prédite, de telle manière qu'il soit très improbable que l'une de ces personnes ait à mourir justement en ce laps de temps ; 3° Que la vision ne se produise pas uniquement, alors qu'on est dans l'attente d'un décès. — (*Proceedings of the S. P. R.* vol. V, p. 302).

* * *

Passons maintenant au petit groupe de cas auquel j'avais fait allusion et qui, s'ils sont exactement rapportés, loin de pouvoir être facilement réduits à de simples phénomènes d'hallucination proprement dite, nous porteraient à devoir admettre l'existence de bien d'autres problèmes psychiques, difficiles à résoudre.

Selon ces exemples, il semblerait, en effet, que la vision d'un fantôme animal ait été perçue successivement dans une même localité par des percipients différents, tout cela sans que les uns aient connu la vision des autres, et sans que les mêmes percipients, ou quelques-uns d'entre eux, aient été préalablement informés de l'existence de légendes à ce sujet.

Tels sont les modalités fort remarquables qui caractérisent cette catégorie de faits. Malheureusement, ces cas ne sont pas étayés par des témoignages qui puissent paraître suffisants, par rapport à leur caractère extraordinaire.

Je me bornerai donc à relater un seul cas de cette espèce, en le tirant d'un article déjà cité de Mme E. d'Espérance, article qui a paru dans un numéro d'octobre 1904 du *Light*. Etant donné que le fait en question est raconté par une dame estimable, universellement connue dans le domaine des études psychiques, et qui a été elle-même la principale protagoniste de cet événement, ce qui fait qu'elle est à même de se porter garant de ce qu'elle affirme, il me semble que ce récit mérite une considération sérieuse.

Voici les passages qui nous regardent plus strictement :

Ve cas. — (Visuel, avec précédence des animaux sur l'homme). — La localité où se produisirent les faits n'est pas loin de chez moi, et j'en ai été moi-même un témoin oculaire. Après la publication de mon cas, j'eus l'occasion d'assister à un fait semblable. Voici brièvement l'histoire :

En 1896, je m'établis définitivement dans mon habitation actuelle. Je connaissais très bien l'endroit, que j'avais déjà visité à plusieurs reprises; j'étais même informée qu'il avait la réputation d'être un lieu hanté. Toutefois, je n'avais pas appris grand'chose à ce sujet, surtout que je ne connaissais presque personne dans les alentours; ensuite, parce que l'on ne comprenait pas ma langue, et que j'ignorais celle du pays. Après cela, il est aisé de concevoir que les communications entre nous devaient nécessairement rester limitées, au moins pendant un certain temps. Ce que j'ai vu ou ce que j'ai cru voir ne doit donc pas être attribué à un effet des bruits que j'avais pu recueillir.

Dans mes promenades quotidiennes, j'avais l'habitude d'aller dans un petit bois que j'aimais beaucoup à cause de l'ombre fraîche dont on y jouissait en été, et parce qu'on s'y trouvait à l'abri des vents, au cours de l'hiver. Un chemin public le traversait d'un côté. Or, j'avais fréquemment observé que les chevaux prenaient peur en cet endroit; cela m'avait toujours intriguée, ne sachant pas à quoi l'attribuer. En d'autres occasions, comme j'arrivais en cet endroit avec mon couple de chiens, ceux-ci refusaient opiniâtrement d'entrer dans le bois; ils se blottissaient à terre, ils mettaient le museau entre leurs jambes, et restaient sourds à la persuasion comme aux menaces. Si je m'acheminais pour toute autre direction, ils me suivaient aussitôt joyeusement, mais si je persistais à vouloir entrer dans le bois, ils m'abandonnaient en se dirigeant à la course vers la maison, en proie à une espèce de panique. Ce fait s'étant renouvelé plusieurs fois, je me décidai à en parler à une amie, qui était la propriétaire de ce lieu. J'appris alors que de semblables incidents s'étaient souvent reproduits à cet endroit depuis des temps fort reculés; non pas constamment, mais à intervalles de temps, ni avec tout cheval ou chien indifféremment. Elle m'apprit aussi que cette partie de la route qui traversait le bois était regardée

par les paysans de l'endroit comme une localité hantée par suite d'un terrible crime qui y avait été commis au commencement du siècle dernier.

Un cortège matrimonial avait été attaqué par un amant repoussé par l'épouse; celle-ci avait été tuée en même temps que l'époux et le père. Le coupable prit la fuite ; mais il fut rejoint a deux ou trois champs de distance par le frère de l'épouse, qui le tua. Cette histoire, très connue, est authentique ; près du petit bois (mais non pas où les chevaux prennent peur se trouvent trois croix en pierre, qui marquent l'endroit où les trois assassinats ont été exécutés ; une autre croix, placée à deux champs de distance, marque le point où le coupable tomba à son tour. Tout cela se passa il y a un siècle, mais la présence des croix a servi à tenir vivant dans le pays le souvenir du drame, ce qui n'explique pourtant pas l'attitude des chevaux et des chiens.

Un jour de l'automne 1896, j'étais sortie avec une amie pour faire une promenade... Nous arrivâmes au petit bois dans lequel nous entrâmes du côté de l'ouest, en faisant tranquillement notre chemin... Je fus la première à me retourner, et j'aperçus un veau d'une nuance rouge foncé. Surprise par l'apparition inattendue de cet animal à mon côté, je poussais une exclamation d'étonnement et la bête s'abrita aussitôt dans le bois de l'autre côté du sentier. Au moment où il pénétrait dans le fourré, une étrange lueur rougeâtre se dégagea de ses grands yeux : on aurait dit qu'ils jetaient des flammes. C'était l'heure du coucher du soleil, ce qui fait que je pensais que les rayons du soleil qui dardaient en ligne horizontale dans les yeux de la bête suffisaient à expliquer ce fait ; les yeux brillaient presque comme les croisées d'une fenêtre alors qu'elles sont frappées directement par les rayons du soleil.

... Lorsque nous fûmes près de chez nous, mon amie s'aperçut qu'elle avait égaré la pomme en argent de son ombrelle. Elle s'adressa à l'un des jardiniers en le priant d'envoyer un homme chercher l'objet perdu et elle lui fournit les renseignements nécessaires en lui indiquant exactement quel avait été le sentier que nous avions suivi. Le jardinier répondit qu'avant la nuit, il y serait allé lui-même, et il expliqua que les paysans de l'endroit éprouvaient une grande

répugnance à se rendre dans ce bois, surtout le soir. — Et pourquoi ? — demanda mon amie. Le jardinier dit alors que la superstition de ces paysans ignorants, déjà si intolérablement stupides et irritants, avait encore empiré dernièrement par suite du bruit que *le veau aux yeux flamboyants* avait été vu dans le bois, ce qui fait que personne n'aurait osé s'y aventurer... Mon amie et moi, nous échangeâmes un coup d'œil ; nous n'osâmes pourtant pas contredire ce docte jardinier. Il alla à la recherche de l'objet égaré, et nous rentrâmes à la maison.

Depuis lors, quelques autres fois, à de longs intervalles de temps, le bruit avait couru que *le veau aux yeux flamboyants* avait été vu par quelqu'un, et le bois avait été plus que jamais évité par les paysans. Quoique depuis cette époque, bien peu de jours se soient passés sans que j'aie traversé le bois à pied ou à cheval (hormis les périodes de temps dans lesquelles je fus absente de la maison), et presque toujours avec mon couple de chiens, jamais plus, jusqu'à il y a quelques semaines, il ne m'arriva de rencontrer le veau mystérieux.

C'était une journée suffocante et je m'étais dirigée vers le bois pour y trouver un abri du soleil et de la réverbération aveuglante de la route. J'étais accompagnée par deux *collies* (chiens de berger) et par un petit terrier. Parvenue à la limite du bois, les deux collies s'accroupirent soudain sur le sol en refusant de continuer leur chemin ; en même temps, ils exerçaient tout leur art canin de persuasion pour que je me dirige ailleurs. Voyant que je persistais à vouloir avancer, ils finirent par m'accompagner, mais avec une répugnance visible. Toutefois, quelques instants après, ils semblèrent oublier et ils recommencèrent à courir par-ci par-là, pendant que je continuais tranquillement mon chemin en cueillant des mûres. A un certain moment, je les vis retourner à la course pour venir se tapir, tremblant et gémissant à mes pieds ; en même temps, le petit terrier avait sauté sur mes genoux. Je ne pouvais pas m'expliquer cela, quand tout à coup j'entendis derrière moi un piétinement furieux qui se rapprochait rapidement. Avant que j'eus le temps de m'écarter, je vis arriver sur moi un troupeau de daims en proie à l'épouvante ; dans

leur course effrénée, ils faisaient si peu de cas de moi et des chiens, qu'ils furent sur le point de me jeter à terre. Je regardai autour de moi, épouvantée, pour découvrir la cause de cette panique, et j'aperçus *un veau de couleur rouge foncé*, qui, en revenant sur ses pas, s'engageait dans le taillis. Les daims s'étaient éloignés rapidement dans une autre direction du bois. Mes chiens, qui, dans des circonstances ordinaires, leur auraient donné la chasse, se tenaient accroupis et tremblants à mes pieds, pendant que le petit terrier refusait de descendre de mes genoux. Pendant plusieurs jours, ce petit chien ne voulut plus traverser le bois : les deux *collies*, tout en ne s'y refusant pas, y pénétraient comme contre leur gré, et montraient visiblement leur défiance et leur crainte.

Le résultat de toutes nos enquêtes ne fit que confirmer davantage nos impressions, c'est-à-dire que *le veau de couleur rouge foncé* ou, comme on dit dans le pays, *le veau aux yeux flamboyants* n'était pas un animal commun, vivant, terrestre... Mais quel rapport pouvait exister entre le fait en question et la tragédie qui s'était déroulée dans le bois, c'est là un problème auquel je ne sais pas trouver de réponse. Je ne doute pourtant pas que les facultés d'intuition et de clairvoyance propres aux animaux devaient leur avoir fait connaître l'existence de quelque chose d'anormal ou de supernormal dans le bois, et que leur répugnance pour les phénomènes de nature supernormale — répugnance qui, dans l'homme, est appelée superstition — était la cause de leur étrange attitude.

Si j'avais été seule à voir le mystérieux animal, il est plus que probable que je n'en aurais point parlé, mais il en est bien autrement : il fut vu à plusieurs reprises, en des circonstances différentes, par de nombreuses personnes du pays (*Light*, octobre 1904, p. 511-513).

Tel est le cas fort remarquable raconté par Mme E. d'Espérance, qui fait justement noter que dans cette circonstance il ne pouvait pas s'agir d'un veau vivant. J'observerai à mon tour que cette hypothèse ne résiste pas à l'analyse la plus superficielle des faits ; c'est ce qui paraîtra évident si l'on considère d'abord qu'un veau en chair et en os n'aurait pas pu vivre et appa-

raître dans une même localité au cours d'un siècle tout entier; ensuite que les chevaux, les chiens, les daims ne sont pas habitués à s'épouvanter à la vue d'un veau inoffensif, en dernier lieu, qu'avec cette supposition on n'expliquerait point la terreur panique à laquelle étaient en proie si souvent les chevaux et les chiens alors qu'en apparence il n'existait rien d'anormal pour l'homme.

Ce qui serait par contre désirable dans l'intérêt des études physiques, c'est que Mme d'Espérance voulut bien s'occuper de recueillir le témoignage écrit de son amie, et des autres percipients qu'elle connaît. Bien que personne ne songe à soulever des doutes au sujet de ce que Mme d'Espérance affirme sur sa parole il ne faut pourtant pas oublier que les méthodes de recherche scientifique sont gouvernées par des règles invariables auxquelles il n'est pas permis de se soustraire sous peine de faire du dilettantisme, au lieu de faire œuvre de science. Or, une de ces règles invariables touchant aux sciences psychiques prescrit justement de ne pas accueillir des relations de faits extraordinaires à moins qu'elles ne ne soient dûment documentées et prouvées par des témoignages multiples.

Cela ne devrait pas être difficile à Mme d'Espérance, et si elle le faisait, elle rendrait un service signalé à la cause pour laquelle elle montre tant d'attachement.

VI° CATÉGORIE

ANIMAUX ET LOCALITÉS FANTASMOGÈNES

Cette catégorie semble, elle aussi, suffisamment fournie d'exemples intéressants et instructifs. Les cas XII, XIII, XVII, de la IV° catégorie, ainsi que celui rapporté par Mme d'Espérance, rentrent dans cette catégorie.

Je commencerai par une courte énumération de cas historiques que je tire de l'*Etude sur les Apparitions*, de M. A, Russel Wallace, qui a été publiée, traduite

de l'anglais, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, année 1891, p. 351-352.

Ier cas. — Dans son récit des phénomènes qui eurent lieu à la cure d'Epworth, l'éminent John Wesley, après avoir décrit les bruits étranges semblables à ceux que feraient des objets en fer et en verre jetés par terre, ajoute : « Peu après, notre grand dogue *Mastiff* accourut se réfugier entre M. et Mme Vesley. Tant que les bruits continuèrent, il jappait et sautait en happant l'air de côté et d'autres, et cela souvent avant que personne dans la chambre entendit quelque chose. Mais après deux ou trois jours, il tremblait et s'en allait en rampant avant que le bruit commençât. La famille savait à ce ce signe ce qui allait arriver et cela ne manquait jamais. »

IIe cas. — Pendant les phénomènes du cimetière d'Arensburg, dans l'île d'Oesel, où des cercueils furent retournés dans des voûtes fermées, et les faits constatés par une commission officielle, les chevaux des gens qui venaient visiter le cimetière furent souvent si effrayés et si excités qu'ils se couvrirent de sueur et d'écume. Quelquefois ils se jetaient par terre et paraissaient agoniser, et, malgré les secours qu'on leur portait immédiatement, plusieurs moururent au bout d'un jour ou deux. Dans ce cas comme dans tant d'autres, bien que la commission fit une investigation très sévère, elle ne découvrit aucune cause naturelle. (R. D. Owen's, *Footfalls on the Boundary of another World*, p. 186).

IIIe cas. — Dans le terrible cas de maison hantée raconté à M. R. D. Owen par Mme S. C. Hall, qui fut témoin elle-même des faits principaux, nous voyons que l'homme hanté n'avait pu gardé un chien longtemps. Celui qu'il avait quand Mme S. C. Hall fit sa connaissance, il ne fut pas possible de le faire rester dans la chambre ni le jour ni la nuit, quand les phénomènes commencèrent, et bientôt après, il s'enfuit et fut perdu. (*Footfalls*, p. 326).

A ces cas historiques, M. Wallace ajoute ces deux autres d'une date récente :

IVe cas. — Dans le cas rapporté par M. Hodgson dans l'*Arena*, sept. 1889, quand la dame en blanc apparut au frère

de l'auteur, nous lisons que, la troisième nuit, il vit le chien ramper et rester, le regard fixe, et ensuite faire comme s'il était poursuivi tout autour de la chambre. Mon frère ne vit rien, mais entendit une sorte de sifflement, et le pauvre chien hurla et essaya de se cacher et ne voulut plus jamais rentrer dans cette chambre.

Vᵉ CAS. — Dans le remarquable récit de maison hantée fait par un dignitaire très connu de l'Église anglicane qui habita cette maison douze mois, il faut bien noter la conduite très différente des chiens en présence des effets insolites réels ou fantomatiques. Quand une tentative de vol fut faite au presbytère, les chiens donnèrent l'alarme aussitôt, et le clergyman se leva à leurs féroces aboiements. Au contraire, pendant les bruits mystérieux, bien qu'ils fussent beaucoup plus forts et inquiétants, ils n'aboyèrent pas du tout. On les trouva tapis dans un coin dans un état de frayeur pitoyable. Ils étaient plus troublés que personne et, s'ils n'avaient été enfermés en bas, ils seraient accourus à la porte de notre chambre à coucher et se seraient blottis là en rampant et gémissant aussi longtemps qu'on les aurait laissés faire. (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. II, p. 151).

VIIᵉ CAS. — Dans une maison hantée à Hammersmith (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. III, p. 115-116), où l'on entendait des bruits de toute sorte, y compris l'écho de pas et le son de sanglots et de soupirs, et où l'on voyait des portes s'ouvrir sans une cause apparente, où, enfin, apparaissait un fantôme de femme qui a été vu successivement par trois personnes adultes et une fillette de six ans, le chien de la maison percevait à son tour des phénomènes. « Bientôt — écrit Mrs. R. — les anciens bruits recommencèrent dans notre petite bibliothèque. C'étaient les sons d'objets qui tombent, des fenêtres qui s'agitaient violemment, des secousses puissantes imprimées à toute la maison ; enfin, aussi la fenêtre de ma chambre commença à s'agiter tapageusement. En attendant, le chien hurlait sans cesse, et le bruit des coups et des chutes augmentait d'intensité... Je quittai ma chambre et me réfugiai dans celle d'Hélène, où je passai le restant de la nuit. Le lendemain matin, le chien montrait clairement que la vue de la chambre hantée l'épouvantait encore. Je l'appelai

pour l'y faire entrer avec moi, mais il s'accroupit au sol, en mettant la queue entre les jambes; on voyait qu'il craignait d'y entrer... J'étais seule chez moi avec Hélène et la bonne.

VII° cas, — A propos d'une autre maison hantée à Versailles (*Annales des Sciences Psychiques*, 1895, p. 85), M. H. de W. s'exprime ainsi dans une lettre à M. le Dr Dariex :

Au bout d'environ dix minutes, comme la servante nous racontait ses déboires, un vieux fauteuil à roulettes, placé dans un coin à gauche, se mit en mouvement, et décrivant une ligne brisée, vint passer entre M. Sherwood et moi, puis tourna sur lui-même, à un mètre environ derrière nous, frappa deux ou trois fois le plancher de ses pieds de derrière et revint, en ligne droite, à son coin. Ceci se passait en plein jour et nous pûmes nous assurer qu'il n'y avait ni compérage, ni truc d'aucun genre. Le même fauteuil reprit sa course à trois reprises différentes, en prenant soin, chose étrange, de ne heurter personne. En même temps, des coups violents se faisaient entendre à l'autre coin de la pièce, comme si des maçons eussent travaillé dans la pièce voisine, qui était ouverte toute grande et parfaitement déserte. L'ami qui nous avait conduits lança son chien vers le coin de la salle ; l'animal revint en hurlant, évidemment en proie à une terreur profonde. Il ne voulait plus remuer en aucun sens ; son maître fut obligé de le prendre dans ses bras tant que nous restâmes dans la maison.

*
* *

Par les deux premiers cas historiques que nous avons rapportés ici, ainsi que par le quatrième cas, on aura pu remarquer que parfois les animaux perçoivent psychiquement des choses que les personnes présentes ne peuvent pas voir. Aussi, l'exemple précédemment rapporté de Mrs. d'Espérance contient des incidents de cette espèce, ainsi que le VI° et le XIII° cas de la sixième catégorie. Il importe de faire noter que dans les récits de phénomènes psychiques où se trouvent impliqués des animaux, il arrive très souvent de

constater cette particularité. Par contre, les cas où un animal se montre réfractaire à la production des phénomènes psychiques perçus par l'homme sont excessivement rares. Tout cela permet de supposer avec fondement que les animauxsont mieux doués que l'homme à cet égard.

Je rapporterai deux exemples de cette espèce :

VIIIe cas. — Dans les documents publiés par le Dr J. Morice au sujet du cas fantasmogène du château de T...., en Normandie, l'un des cas les plus intéressants et les plus extraordinaires que l'on connaisse *Annales des Sciences Psychiques*, 1892-1893, pp. 211-223 et 65-80), on raconte ce qui suit :

Il acheta (M. de X... premier propriétaire du château) deux redoutables chiens de garde qu'on lâchait toutes les nuits : rien n'y fit. Un jour, les animaux se mirent à hurler dans la direction d'un des massifs du jardin, avec une telle persistance que M. de X... crut que des malfaiteurs s'y étaient cachés. Il s'arma, fit armer ses domestiques, on cerna le massif et on y lâcha les chiens. Ils s'y précipitèrent avec fureur, mais à peine y eurent-ils pénétré, que leurs hurlements se changèrent en aboiements plaintifs, comme ceux des chiens recevant une correction ; ils s'enfuirent, la queue basse, et on ne put les y faire rentrer. Les hommes entrèrent alors dans le massif, le fouillèrent dans tous les sens et n'y trouvèrent absolument rien (p. 82-83).

IXe cas. — Dans la relation fort bien documentée que Mrs. R. C. Morton fournissait à la *Society for Psychical Research* au sujet d'une maison hantée qu'elle habitait, et dans laquelle apparaissait, entre autres choses, un fantôme de femme en noir, elle parle ainsi de l'attitude de son petit chien terrier :

Je me souviens de l'avoir vu, à deux reprises différentes, courir au fond de l'escalier du vestibule, en remuant joyeusement la queue et, en faisant gros dos, comme les chiens ont l'habitude de le faire alors qu'ils attendent des caresses. Il y

courait avec un élan et une expression de joie, précisément comme si une personne s'était trouvée à cet endroit ; mais bientôt, nous le voyions s'échapper en toute hâte, la queue entre les jambes, et aller se réfugier tout tremblant, sous le sofa. Notre impression bien ferme était qu'il avait aperçu le fantôme. Sa manière d'agir était absolument caractéristique ; elle l'était bien plus que ce qu'elle peut paraître par une simple description (*Proceedings*, vol. VIII, p. 323).

* * *

Pour treize autres cas appartenant aux deux subdivisions de cette catégorie, je renvoie aux œuvres et aux publications suivantes :

Xe cas. — *Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 470.

XIe cas. — *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, p. 262.

XIIe cas. — *Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 353-354.

XIIIe, XIVe, XVe, XVIe cas. — *Journal of the S. PR.*, vol. II, pp. 149-199-253-254-256-348-351.

XVIIe cas. *Journal of the S. P. R.*, vol. III, p. 120.

XVIIIe cas. — *Journal of the S. P. R.*, vol. V, p. 307.

XIXe, XXe, XXIe cas. — *Journal of the S. P. R.*, vol. VI, p. 16-65-172.

XXIIe cas. — *Journal of the S. P. R.*, vol. VII, p. 331.

Etant parvenu à la fin de cette classification, il ne reste qu'à tracer un petit calcul statistique des cas qu'elle contient. Je dirai d'abord que je vais exclure de ce calcul les catégories II et V, qui ne peuvent pas présenter une valeur probative sérieuse.

Ire catégorie. — Hallucinations télépathiques dans lesquelles un animal soutient le rôle d'agent. .	12 cas
IIIe catégorie. — Hallucinations télépathiques perçues collectivement par les animaux et par l'homme.	17 —
IVe catégorie. — Visions de fantômes humains en dehors de toute coïncidence télépathique et perçues collectivement par les animaux et par l'homme.	18 —
VIe catégorie. — Animaux et localités fantasmogènes	22 —
Total.	69 cas

Les cas dans lesquels les animaux ont subi *avant l'homme* des perceptions psychiques de nature supernormale sont de 13, ainsi qu'il résulte de l'énumération suivante :

IIIe catégorie. — IIIe, IVe, VIIIe, XIVe cas.

IVe catégorie. — Ve, VIe, XIe, XIIIe, XIVe cas.

VIe catégorie. — IVe, VIIIe, IXe, XIe cas.

Les cas dans lesquels les animaux ont donné des signes évidents de percevoir des choses que les assistants ne voyaient pas sont de 12, ainsi qu'il apparait la liste suivante :

IVe catégorie. — VIe, XIIIe cas.

VIe catégorie. — Ire, IIe, IVe, VIIIe, IXe, XVIIIe, XIXe, XXe, XXIe, XXIIe cas.

On a tenu compte des deux cas de la IVe catégorie aussi dans la subdivision précédente, parce qu'ils contiennent des épisodes communs à l'une et à l'autre.

Même en négligeant cette duplication, on a, pour les deux subdivisions réunies, un total de 23 cas, chiffre qui représente le tiers de la somme totale des cas. C'est là une proportion très remarquable dont la haute valeur déductive est manifeste. En effet, elle permet d'écarter l'hypothèse selon laquelle les phénomènes de perception psychique animale n'auraient d'autre cause

qu'un phénomène hallucinatoire, originé dans le centre d'idéation d'un agent humain, et transmis inconsciemment aux centres analogues de l'animal présent et percipient

Je remarquerai enfin que les 69 cas énumérés ici pourraient aisément monter au double avec le concours d'autres personnes qui portent leur tribut à ces recherches.

Même en voulant se montrer fort difficile et méticuleux dans l'analyse des différents cas, et tout en voulant en exclure un certain nombre ; tout en tenant compte, enfin, des inévitables inexactitudes et amplifications provenant de la faiblesse de mémoire, on devra tout de même reconnaître que parmi les cas que nous venons d'exposer, il en reste un bon nombre dont il n'est pas permis de mettre en doute le caractère substantiellement et incontestablement véridique. Il en résulte que, dès à présent, on ne pourra pas contester *a priori* la possibilité des phénomènes de perception psychique animale. Si, d'un côté, il est indéniable qu'au point de vue de l'investigation psychique, il reste encore bien du chemin à faire avant que la catégorie des phénomènes en question soit définitivement acquise à la science, d'un autre côté, pourtant, en nous fondant sur les faits ci-dessus, on peut dès maintenant prévoir sans crainte d'erreur que le verdict de la science future sera complètement affirmatif. Aucune peine ne sera donc mieux employée que celle destinée à recueillir de nouvelles preuves, capables de sonder à fond un argument qui porte des problèmes psychiques de la plus haute importance.

Maintenant, pour compléter notre thèse, il est opportun de faire observer que les animaux, outre de partager avec l'homme l'exercice intermittent des facultés de perception psychique supernormale, paraissent aussi doués normalement de facultés psychiques spéciales inconnues à l'homme, ainsi que les instincts dits d'orientation et de migration, et les facultés de prévision par rapport à des perturbations atmosphé-

riques soudaines, ou a l'éminence de tremblements de terre et d'éruptions volcaniques. A ce sujet, il importe de noter une autre coïncidence de fait fort remarquable; c'est que, bien que l'homme paraisse dépourvu de ces facultés supérieures d'instinct, elles se rencontrent dans les replis inexplorés de sa subconscience. En effet, les facultés de la télépathie, de la télesthésie, de la lucidité, de la prémonition, et de la prévision, telles qu'on les rencontre dans l'homme durant le sommeil physiologique, ou par suite du sommeil provoqué ou somnambulique, (rarement, peut-être jamais à l'état de veille parfaite) correspondent aux facultés animales en question, quoiqu'elles se manifestent généralement dans l'homme sous des aspects plus conformes à sa nature.

Il arrive toutefois que ces facultés se révèlent dans une forme suffisamment analogue à celle animale, par exemple lors que Mrs. Piper parvient à suivre télépathiquement les traces d'une personne lointaine et inconnue (ce qui correspond à la faculté d'orientation des animaux), ou lorsqu'elle arrive à prédire exactement une infirmité future qui est sur le point de frapper quelques-uns des expérimentateurs (ce qui correspond en substance à l'autre faculté animale de prévision). Et de la même manière que dans les animaux, cette dernière faculté est probablement orignée par un fait de perception *sui generis* des perturbations électriques ou magnétiques qui se sont produites dans une zone atmosphérique ou dans une région de la terre, ainsi en Mrs. Piper, la faculté en question a probablement sa source dans un fait de perceptions télépathiques ou télesthésique des germes latents de l'infirmité prévue. Jusqu'à ce point, le parallèle est suffisamment approprié; seulement, pour ne parler que du médium en question, il arrive parfois que la faculté dont il s'agit dépasse énormément celle animale; par exemple, lorsque Mme Piper fait allusion à des détails épisodiques d'une nature purement accidentelle ou étrangère à la maladie prédite, c'est-à-dire à des détails impossibles

à prévoir; ce qui est un phénomène d'un ordre radicalement différent de celui qui précède. (On peut lire à ce sujet le cas arrivé à Mrs. Pitman dans les *Proceedings*, Vol. XIII, pp. 496-497).

Quel problème psychique troublant à résoudre! Le moment n'est pourtant pas encore venu de s'y essayer.

Je me bornerai donc à observer que le jour où l'on parviendra à acquérir scientifiquement la preuve que les phénomènes de perception psychique supernormale se manifestent d'une façon identique dans l'homme et dans l'animal, et que cette preuve sera complétée par l'autre fait, que les formes supérieures de l'instinct propre aux animaux se rencontrent aussi dans la subconscience de l'homme, ce jour-là on sera parvenu à prouver de même qu'il n'existe pas de différence de qualité entre l'« âme » humaine et celle animale. De la même manière, on pourra alors faire mieux comprendre comment l'évolution biologique de l'espèse illustrée par la science, a son correspondant dans une évolution psychique parallèle, qui (à en juger par les facultés merveilleuses cachées dans la subsconscience, facultés évidemment indépendantes de la loi de sélection naturelle), bien loin de devoir être considérée comme un simple produit de synthèse fonctionnelle des centres corticaux, loin de consister en un simple épiphénomène, devra être logiquement reconnue comme étant originée par un principe matériel souverainement actif, qui se manifeste comme force organisatrice, principe en vertu duquel uniquement la loi de sélection naturelle est mise en état d'agir efficacement en vue de l'évolution biologique-morphologique de l'espèce.

C'est aux sciences psychiques qu'appartient la tâche glorieuse de le démontrer dans un futur assez rapproché.

UN CAS ÉMOUVANT DE PRÉMONITION

dans la République de Saint-Marin

Un certain M. Francisci, correspondant de Saint-Marin au journal le *Messaggero*, de Rome, envoie à son journal le récit d'un fait supranormal, qu'il dit avoir pu constater presque *de risu*, puisque les deux protagonistes de l'aventure, la mère et le fils, habitent à quelques pas de sa demeure, dans la localité appelée Rancidello, à la frontière de la petite République.

Il s'agit d'un certain Marino Tonelli, de vingt-sept ans, qui est marchand d'œufs, et qui visite en cette qualité les marchés des alentours, entre autres, celui de Rimini. Le soir du 13 juin, comme il se trouvait dans cette dernière ville, il avait eu le tort de faire des libations trop abondantes — chose qui d'ailleurs ne lui était pas habituelle. Il rentrait chez lui dans sa modeste voiture, avec les paniers des œufs, heureusement vides. Il paraît que le jeune marchand s'était à peu près assoupi car, arrivé à un endroit connu sous le nom de Coste di Borgo, où la route est tortueuse et en forte pente, le jeune homme ressenti une forte secousse et, en ouvrant aussitôt les yeux, il se trouva étendu dans un champ à côté de la route, au fond d'un petit ravin, le long duquel il avait roulé. Il vit alors que la voiture était à moitié renversée sur le bord

de la route, tandis que le cheval, presque suspendu en l'air, se trouvait dans une position très critique. Aussitôt après s'être assuré de ne pas être blessé, le jeune homme secourut l'animal et, avec l'aide de quelques personnes qui étaient accourues, il retira du ravin aussi la voiture qui, en attendant, y était tombée.

Pendant que se poursuivait le sauvetage, voilà apparaître aux yeux de M. Tonelli une figure de femme qui, à la clarté de la lune, lui semble être sa mère Étonnement du jeune homme, qui ne peut plus douter de la chose lorsqu'il entend sa chère voix, et qu'il se sent embrasser par la vieille femme, qui pleure de consolation, lui demande s'il ne s'est pas fait du mal et ajoute :

— Je t'ai vu, sais-tu ? je ne parvenais pas à m'endormir : ta femme et les deux petites dormaient depuis longtemps déjà, mais moi, j'éprouvais une agitation, un malaise extraordinaire, nouveau, que je ne parvenais pas à m'expliquer. Tout à coup, je vis apparaître devant moi ce chemin, exactement cet endroit, avec le ravin à côté ; je vis la voiture se renverser et toi précipité dans ce champ ; tu m'appelais à ton secours, tu me priais et tu semblais agoniser !... Ce dernier détail n'est pas exact, Dieu merci : mais tout le reste est tel que je l'avais vu. Enfin, j'éprouvais le besoin irrésistible de venir ici, et sans réveiller personne, me raidissant contre la peur de la solitude, de l'obscurité et du temps orageux, me voici après avoir fait quatre kilomètres ; j'en aurais bien fait mille pour venir à ton aide.

Et le collaborateur de *Messaggero* termine en disant : « Tel est le fait, tel est le récit exact que j'ai recueilli des lèvres, encore tremblantes par l'émotion de ces braves gens ».

Par suite de cette publication dans le *Messaggero*, nous nous sommes adressés à M. le prof. A. Francisci, le priant de vouloir bien soumettre aux héros de cette aventure un petit questionnaire destiné à

éclaircir certains points que le récit du journal romain avait laissés dans l'ombre. Voici les demandes, avec les réponses qui leur ont été faites :

I. — Était-ce le premier accident de route qui arrivait à M. Tonelli, surtout dans ces derniers temps ? — *Réponse :* Oui.

2. — L'endroit appelé « Coste di Borgo » était-il le seul point dangereux de cette route ? Était-il au moins le plus dangereux entre tous ? Sur les routes que parcourait ordinairement M. Tonelli en revenant des marchés, y avait-il d'autres endroits aussi dangereux que celui où s'est produit l'accident ? — *R. :* Sur cette route se trouvent des endroits bien plus dangereux, ainsi que sur les autres chemins que M. Tonelli est habitué à parcourir.

3. — Lorsque Mme Marie Tonelli commença à se sentir inquiète, l'heure habituelle du retour de son fils était-elle déjà passée ? Était-elle au moins passée quand la dame se décida à se rendre sur les lieux ? — *R. :* L'heure habituelle était quelque peu passée.

4. — L'inquiétude de la mère et la vision de l'accident se sont-elles produites quand M. Tonelli avait déjà fait sa chute ? — *R. :* L'inquiétude de la mère précéda de quelques heures la vision de l'accident, et celui-ci se passa trois quarts d'heure avant la vision, c'est-à-dire le temps nécessaire pour parcourir à pied les cinq kilomètres qui séparent la maison des Tonelli de l'endroit appelé « Coste di Borgo ».

5. — M. Tonelli se souvient-il d'avoir songé à sa mère au moment de l'accident ? — *R. :* Il affirme y avoir songé avec beaucoup d'affection, ainsi qu'aux autres membres de sa famille ; mais surtout à sa mère.

6. — Aucun autre fait supernormal n'était jamais arrivé à Mme Tonelli ou à son fils ? — *R. :* Non.

Il résulte des réponses faites au questionnaire que

ce fait ayant été présenté d'abord comme un cas de télépathie ne l'est assurément pas, puisque la vision de Mme Tonelli a eu lieu trois quarts d'heure avant la chute de son fils; la vision elle-même avait été d'ailleurs précédée par ce sentiment d'inquiétude inexplicable, bien connu par les métapsychistes, et qui est une forme de *pressentiment*. Dans ces conditions, la réponse faite à la cinquième question ne parait avoir aucuue portée. Le fait si utilement signalé par M. Francisci parait donc être plutôt un cas de prémonition.

La nécessité de bien tirer au clair tous les détails d'un fait supernormal avant d'en juger se trouve ainsi encore une fois démontrée.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Comment opère le médium Mrs. Pepper

Nous nous sommes occupés à plusieurs reprises, dans les dernières livraisons des *Annales*, du médium Mme May Pepper, de Brooklyn (New-York). Son nom avait déjà été fait quelquefois, les années dernières, surtout par les journaux spirites américains ; mais, en ces derniers temps, les trois grands journaux quotidiens de New-York, le *Herald*, le *World* et le *Journal*, se sont beaucoup occupés d'elle. Ces journaux rapportent avec fierté les interviews que leur ont accordé plusieurs savants, tels que les professeurs Hyslop, William James, Quackenbos, etc., et des théologues distingués, comme Savage, Newton, lesquels, ayant tous étudié Mme Pepper, se déclarent convaincus de ses facultés supra-normales. Nous croyons donc utile de résumer le compte rendu d'une de ses séances, tel que nous le donne M. Hermann Handrich, de Brooklyn, dans un article publié par l'*Uebersinnliche Welt*.

Mme Pepper est pasteur ordonné d'une église spirite très importante, qui se trouve à Brooklyn, et où une foule considérable se presse tous les dimanches soirs. Sur la plate forme de l'église, brillamment éclairée par la lumière électrique, il y a une petite table sur laquelle les assistants viennent déposer des lettres adressées à leurs amis décédés. Les enveloppes renfermant ces lettres ne portent pas d'adresse. Le médium pasteur, après avoir fait une prédication, s'ap-

proche de la table et, du tas considérable, elle prend une lettre quelconque. Elle la tient dans l'air, et elle déclare que c'est un essai pour l'influencer, l'égarer. Elle lit sur l'enveloppe les initiales V. H. R. et dit qu'au contraire cela doit R. H. W.

Elle prend ensuite une enveloppe fermée à la colle et de plus entourée d'une ficelle, s'adresse à un vieux monsieur, lui dit que la lettre est de lui et qu'une jeune fille l'a aidé à la fermer. Elle ajoute que, dans le tas, il y a encore deux autres lettres de lui, contenant chacune un fragment d'une question. Ceci est correct, et l'on remarque l'embarras du monsieur ; le médium lui promet une réponse après le service, dans une entrevue privée.

Le médium prend une autre lettre. « Ceci aussi est pour m'égarer dit-elle ». A l'intérieur, elle est adressée à un grand' père nommé Figueria. Le médium demande à l'auteur de la lettre de lever la main, mais personne ne la fait. « Eh bien, il faut alors que grand'père m'aide à chercher une autre lettre qui se trouve quelque part dans le tas. » Et elle se penche par dessus la plateforme, comme pour aider l'esprit à monter, puis elle se redresse, et pendant que tous les yeux sont fixés sur elle, elle ordonne au supposé esprit, qui est censé se trouver invisible devant elle, de chercher la seconde lettre qui lui est adressée. Devant tous les yeux, le tas de lettres remue, puis une d'elle est prise comme par une main invisible et jetée à terre. Le médium relève alors tranquillement la lettre et un homme qui se trouvait au fond de l'église s'en déclare l'auteur. Elle lui dit : « Vous êtes dans une affaire où l'acier entre pour quelque chose, et vous voudriez savoir si vous feriez bien d'ouvrir une succursale ». Ceci confirmé, elle ajoute : « Vous pouvez exécuter votre projet, car ni moi ni grand'père nous n'y voyons d'inconvénient.

Le médium relève une lettre marquée P. dit que l'esprit invoqué s'appelle Parshall, et elle demande à qui cette lettre appartient. Une dame en deuil lève la main. Mrs. Pepper dit alors à cette dame que c'est l'esprit d'une personne qui s'est suicidée en respirant du gaz ; elle s'appelait Irène Parshall et elle voudrait faire dire à Nellie... « Qui est Nellie ? » demande le médium en s'interrompant. La dame, en pleurant, répond

que c'est elle, et elle confirme l'exactitude de ce qui précède. Et le médium explique que l'esprit voudrait faire dire à Nellie qu'il lui avait été impossible de supporter ses chagrins et qu'elle avait cru devoit faire ce qu'elle avait fait, mais elle le regrettait maintenant : elle n'avait pas compris la portée de son acte, elle n'aurait pas cru que Charles... « Qui est Charles ? » « Son mari », répond la dame en sanglotant, et le monsieur qui l'accompagnait, également en grand deuil, devient pâle comme un mort. Le médium reprend : « Bon. Irène dit qu'elle n'aurait pas cru que Charles en serait si frappé, car il était plus au courant des circonstances que vous ne pensiez ». En recevant cette révélation, la dame, tremblant de tout son corps, jeta a son compagnon un regard significatif.

Le Gérant : Amédée Palmier.
IMPRIMERIE Vve DURIF, 3, Rue Rochechouart, Paris.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15me Année — Septembre 1905 — N° 9

KARIN : ÉTUDE EXPÉRIMENTALE SUR LES PHENOMÈNES DE FRAPPEMENT SPONTANÉ

par Hjalmar Wijk (Gothembourg)

Le printemps de l'année 1904, les habitants d'une villa située dans la Suède méridionale observèrent des bruits qui semblaient produits par des coups vigoureux frappés à l'intérieur du plancher et des murs, et impossibles à expliquer par aucune cause naturelle.

Ces habitants étaient l'inspecteur des forêts N. et sa femme, leur bonne, et un fonctionnaire allemand, M. B... On ne tarda pas à s'apercevoir que le phénomène était lié à la personne de Mme N... par un indéfinissable rapport, on observa que les coups ne se produisaient que lorsqu'elle était dans la maison, et toujours dans le voisinage immédiat de sa personne, mais n'étaient nullement influencés par la présence des autres habitants.

Le phénomène se répéta pendant une partie de l'été et de l'automne, et avait déjà subi des modifications diverses lorsque, au commencement de novembre, il me fut donné de l'étudier sur place pendant un court espace de temps de concert avec mon ami le docteur Bjerre. Le présent travail est destiné à rendre compte de nos recherches, et des résultats qu'après mûre délibération nous croyons pouvoir présenter comme acquis.

Lorsque nos recherches commencèrent, la période de grande intensité du phénomène était déjà terminée. Pour

nous faire des faits une idée qui pût servir de base à nos recherches, nous dûmes recueillir des renseignements précis sur la phase antérieure du phénomène; et comme les renseignements qui nous furent donnés aussi bien que nos propres observations démontraient péremptoirement le rapport déjà signalé entre la personne de Mme N... et les coups mystérieux, nous entreprîmes de grouper des informations sur l'existence de cette dame, et spécialement sur les circonstances qui étaient de nature à éclairer le champ de nos recherches. — Cette étude rétrospective se trouva être d'une importance capitale pour l'explication du phénomène en nous permettant d'entrevoir l'origine, le développement et la nature des coups insolites. Aussi résumerai-je, avant de passer au récit de nos recherches proprement dites, les renseignements que nous pûmes recueillir.

Voici d'abord un portrait de Mme N... que pour plus de brièveté je désignerai désormais par son prénom, Karin.

Karin a 27 ans; elle est de complexion délicate; il y a quelque chose d'enfantin dans sa physionomie et toute sa manière d'être. Son humeur gaie et légère a quelque peu fléchi à la suite de mécomptes et de chagrins, sans toutefois perdre son caractère original. C'est une nature ouverte, confiante et qui découvre immédiatement ses sentiments intimes.

Tout son être semble sain, et l'on a l'impression que les accidents nerveux, dont elle a été la victime en ces dernières années, ne sont point la conséquence d'un état pathologique originel. Sa famille ne paraît présenter aucune tare. Son père est mort de paralysie générale, mais était encore bien portant et vigoureux trois ans avant de mourir. Sa mère, qui vit encore, jouit d'une santé parfaite, de même son jeune frère. — Karin est mariée depuis 1897, et n'a pas d'enfants.

Son enfance et son adolescence furent tranquilles et heureuses et ne manifestèrent aucun symptôme de névrose. Ceux-ci n'apparurent qu'au moment où elle entra vraiment dans la vie, causés par des émotions violentes et des mécomptes qui ont laissé, joints à la maladie, des traces profondes dans son esprit et ont répandu sur tout son être je ne sais quelle langueur.

Le mal se déclara pendant l'automne de 1898 sous forme

d'accès de faiblesse suivis de tremblements violents. Ces accès se reproduisaient, pendant les premières semaines, plusieurs fois par jour et retinrent longtemps Karin alitée. L'hiver suivant ils apparurent moins régulièrement et à des intervalles plus espacés. — A partir du printemps de 1899, la maladie évolua partiellement, et prit la forme qui domina par la suite ; les accès sont précédés d'une angoisse violente et insurmontable qui disparaît à l'instant précis où commencent les tremblements. Ceux-ci affectent d'abord les bras et gagnent parfois le reste du corps. Les accès durent en général de une demi-heure à une heure, cessent brusquement, et sont suivis d'une grande faiblesse. — Au cours des accès, Karin est souvent sujette à des crises de pleurs ou de rire, elle est tout à fait passive, ne peut ni parler, ni faire un mouvement, elle se trouve dans un état de conscience affaiblie, parfois même totalement abolie. En général, cependant, elle semble conserver le souvenir de ce qui s'est passé autour d'elle.

Au début, ces accès hystériques semblent avoir toujours été causés par une violente émotion ; par la suite, à mesure que l'intensité de la maladie décroissait, la cause des accès devient plus diffuse. Dans les derniers temps, les accès diminuent notablement, tant au point de vue de la violence que de la fréquence ; en l'état actuel, les accès disparaissent pendant des périodes de deux ou plusieurs mois ; il ne s'en est produit aucun au cours du printemps et de l'été de 1904, et pendant notre séjour à la villa, nous n'en avons constaté qu'un ou deux peu caractérisés.

En outre des traits pathologiques ci-dessus décrits, Karin a révélé d'autres symptômes d'hystérie souvent graves, de nature organique. Par contre, ni son humeur ni son caractère n'ont présenté d'altération d'origine hystérique ; nous n'avons relevé en elle aucune trace de cette tendance à la ruse et à la simulation qui est si fréquente chez les hystériques.

Karin n'a aucun penchant au mysticisme ; au contraire, elle juge tout ce qui touche au mysticisme avec un calme et une possession de soi-même peu ordinaires, et ses propres expériences à cet égard ne semblent jamais avoir laissé en son esprit des traces bien profondes.

Ses premières expériences se rapportent à dix années en arrière ; elle eut alors à plusieurs reprises des sensations auditives décélant des soupirs, des pas autour d'elle, etc. Plus importante que ces quelques cas isolés nous paraît être sa vocation de psychographe, qui fut découverte trois ans après l'apparition des accès hystériques, et dont les manifestations présentent avec ces accès certaines similitudes.

C'est pendant l'automne de 1901 que, suivant l'exemple de quelques amis, Karin fut amenée à essayer de psychographier ; après deux ou trois tentatives, elle réussit parfaitement, et, par la suite, elle continua pour son plaisir. Le procédé est très simple : Les yeux bandés, un objet quelconque (par exemple un verre) à la main, elle se place devant une feuille de papier sur laquelle est inscrit en lignes régulières un alphabet. Bientôt le bras et la main sont pris de tremblements ; le verre se déplace par bonds sur le papier, signalant des lettres avec une sûreté et une vitesse variable. La seule condition requise est que Karin ait les yeux bandés ; mais elle réussit, plus ou moins aisément, et dans le second cas souvent au prix d'une grande fatigue. Toute cette opération présente avec les accès hystériques des points de ressemblance ; non seulement ces tremblements sont faibles dans les deux cas, mais dans les deux situations, l'état de Karin est à divers égards comparable, caractérisé par la même difficulté de parler et d'agir, les facultés réceptives n'étant que médiocrement affaiblies ; — les symptômes observés sont seulement moins prononcés pendant les séances de psychographie.

Les informations obtenues par la psychographe ne présentent pas un intérêt bien grand. Au début se révélèrent seulement des personnes connues, amis et parents décédés de Karin et de son mari, alternant souvent par deux ou trois au cours d'une même séance. Un jour de printemps de 1903, le verre que Karin tenait à la main se mit à tambouriner joyeusement sur la table, et un nouveau personnage du nom de Piscator entra en scène. Ce Piscator ne donna sur lui-même que quelques vagues renseignements biographiques. Il rappelle par beaucoup de traits l'être familier, impertinent, grossier et jovial dont les spirites vous ont fait connaître la figure stéréotypée. Il accable Karin de décla-

rations d'amour et a un tout autre caractère que les autres interlocuteurs ; violent et irritable à l'extrême, il finit par devenir pour Karin elle-même une bête noire ; comme elle croit que la psychographie ne lui révèle que sa propre vie imaginative subconsciente, il lui semble que la personnalité de Piscator projette sur elle comme une ombre, et Piscator, représentant en quelque sorte la mauvaise part de son moi, lui devient odieux.

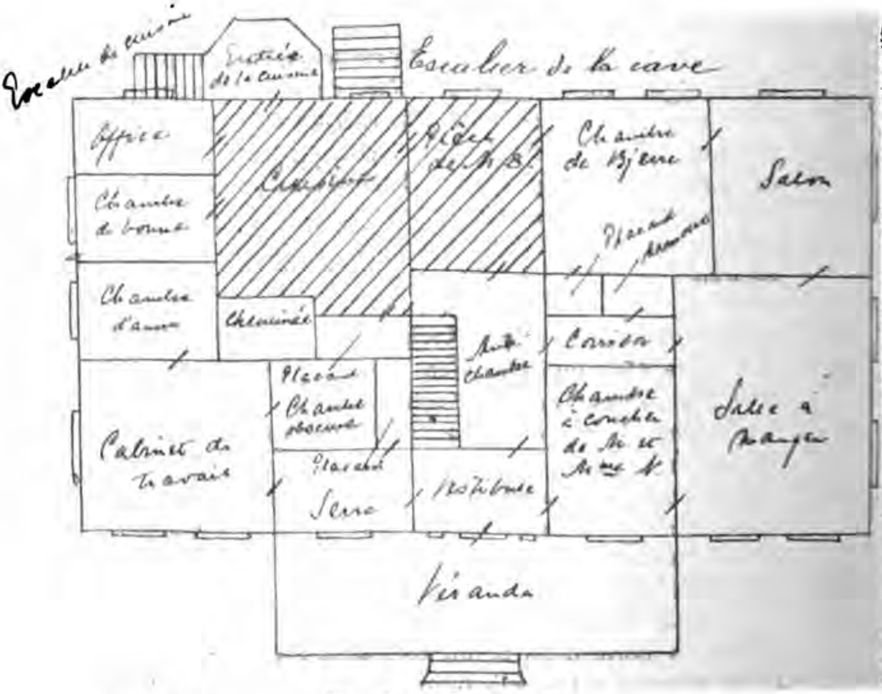
Piscator donne tout à fait l'impression d'être un produit de l'imagination, et c'est peut-être en cette qualité qu'il supplante de plus en plus ses prédécesseurs auprès de la psychographe, ces derniers ne laissant point assez libre carrière à la vie imaginative subconsciente de Karin. Quoi qu'il en soit, il régnait sans rivaux lorsque les coups mystérieux commencèrent à retentir dans la villa, au printemps de 1904.

Ce fut le 18 avril que Karin et son mari s'installèrent dans cette villa qu'ils louaient pour la première fois. Elle est située auprès d'une usine actuellement abandonnée dans une région forestière de la Suède méridionale. Elle est construite en bois, et se compose d'un rez-de-chaussée, élevé en terrain découvert entre la lisière de la forêt et une route ; un jardin l'entoure. Le grenier est vaste, et comprend plusieurs pièces. Une cave s'étend sous une partie de la maison du côté qui fait face à la forêt (1) ; le reste de la construction repose directement sur un soubassement en pierre. La porte d'entrée du côté de la route est précédée d'une véranda à laquelle donne accès un escalier de quelques marches. — Une des pièces donnant sur la forêt était occupée par le fonctionnaire allemand, M. B..., qui avait alors un emploi dans l'usine ; les nouveaux locataires avaient la libre disposition du reste de la maison, mais n'en utilisaient qu'une partie. — Les pièces sont presque toutes vastes, peu meublées, et sans tapis. La chambre de Karin et de son mari est située sur le devant de la maison ; on y

(1) Voir le plan du rez-de-chaussée où l'espace rayé désigne la cave.

accède directement de l'antichambre ; la fenêtre s'ouvre sous la véranda.

La maison a un peu l'air abandonnée, et que ce soit pour ce motif ou pour des raisons plus valables, un mauvais renom a longtemps pesé sur elle ; lorsqu'elle était inhabitée et fermée, on aurait vu des lumières briller aux fenêtres, et



Plan du rez-de-chaussée.

l'on aurait entendu à travers ses murs des bruits inquiétants ; la tradition établit un rapport entre ces récits et certains crimes réels ou supposés qui y auraient été commis. De tout cela cependant Karin et son mari n'entendirent parler que lorsque les phénomènes qui nous intéressent eurent donné aux racontars un nouvel élan.

Le 9 mai, le directeur de l'usine reçut la visite de quelques personnes qu'il retint jusqu'au lendemain. Le soir

ces étrangers se réunissent dans le cabinet de travail de la villa, situé en face de la chambre de Karin et communiquant avec l'antichambre.

M. N... était absent, en voyage de service. — Karin qui s'était couchée de bonne heure fut longtemps tenue éveillée par la conversation bruyante des hôtes de la villa. Vers minuit elle les entendit enfin se séparer. Deux d'entre eux qui devaient coucher chez le directeur partirent en quête de leur logement ; le troisième, logé dans la villa, ferma la porte à clef derrière lui et se retira dans sa chambre. — Le silence s'établit, et Karin était sur le point de s'endormir lorsqu'elle entendit des pas lourds monter les marches de la véranda ; aussitôt après, trois coups vigoureux retentirent. Remise de sa première émotion, Karin s'habilla et alla ouvrir; elle se vit en face de l'un des deux hommes qui, partis un instant auparavant, n'avaient pu retrouver leur chemin dans l'obscurité, et désiraient une lanterne ; la porte fermée, il avait frappé pour attirer l'attention de son ami dans la villa. — Karin lui remit une lanterne et se recoucha ; elle allait s'endormir lorsque trois nouveaux coups tout pareils à ceux qui l'avaient récemment effrayée la firent tressaillir ; elle se leva, alla ouvrir la porte, et n'y trouva personne. Recouchée, elle entendit les mêmes trois coups retentir de façon répétée pendant environ une heure ; puis tout fut calme jusqu'à trois heures du matin ; les trois coups retentirent alors une fois encore, la dernière de cette nuit. — Karin demeurait incapable de localiser les trois premiers coups qui l'avaient éveillée ; les autres lui paraissaient provenir des environs immédiats de son lit.

Karin ne pensa point que ces coups pussent avoir d'autre explication qu'une mauvaise plaisanterie des hôtes de la soirée, ou de quelque autre personne ; aussi ne s'en inquiéta-t-elle guère. Malgré la fatigue causée par l'insomnie, elle se sentit le lendemain matin tout à fait bien portante et tranquille.

Mais la nuit suivante, à peine Karin était-elle au lit, et avait-elle éteint la lumière, que les trois coups recommençaient, et se répétaient avec des intervalles de silence pendant environ deux heures ; ils furent entendus aussi distinctement par la bonne qui, cette nuit-là, couchait dans la

salle à manger voisine de la chambre de Karin ; la bonne fut extrêmement effrayée de cet inexplicable vacarme.

Le jour suivant M. N. rentrait à la villa ; le tapage ayant recommencé la nuit, il résolut de tirer l'affaire au clair, et de mettre la main sur le perturbateur. Une surveillance fut établie à l'intérieur et à l'extérieur, et la maison fut visitée de la cave au grenier, mais sans résultat ; on ne découvrit rien, et cependant les coups ne cessaient point. M. N... et Karin changèrent de chambre, allèrent même s'installer au grenier : le bruit les suivit partout, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était lié à la présence de Karin.

Sauf un jour où Karin s'absenta pour aller à la ville, le phénomène se reproduisit régulièrement tous les soirs jusqu'au 30 mai : excédée, Karin partit alors pour se reposer une semaine ; le silence reparut dans la villa, et ne fut pas troublé au lieu où elle séjourna ; mais, dès la seconde nuit après son retour, les coups reprirent. A partir de cette date, toutefois, ils furent moins réguliers, et ne se reproduisirent plus tous les jours.

Le 4 juillet, M. N... et sa femme rentrèrent à la ville où ils demeurèrent jusqu'au 12 septembre. Pendant ce temps, le silence ne fut point troublé dans la villa. M. B .. qui l'habita seul, affirme bien avoir entendu une nuit des coups vigoureux frappés au plafond de sa chambre, mais ce cas unique doit être considéré comme trop douteux pour qu'il en soit tenu compte, d'autant plus que M. B... paraît avoir été antérieurement sujet à des hallucinations.

Le jour même où Karin et son mari réintégrèrent la villa les coups reprirent, mais, d'ordinaire, notablement plus faibles qu'auparavant, et souvent à des intervalles de plusieurs jours. Au milieu d'octobre, le phénomène cessa complètement. Il ne se reproduisit qu'une seule fois, la veille de notre arrivée. Karin reçut ce jour-là un télégramme qui lui causa un instant une vive inquiétude, aussitôt retentirent plusieurs coups dans le plancher à ses pieds; un peu plus tard, on entendait encore quelques coups assez forts.

La période dont je viens de résumer à grands traits la physionomie enferme toute la courbe du développement

du phénomène. Dès le début, le phénomène atteint sa plus grande intensité qui persiste pendant trois semaines; puis il va décroissant en même temps que sa forme, originairement fixe, se dissocie, et au milieu d'octobre, sa force paraît épuisée. Au cours de cette évolution, la forme originelle du phénomène et les circonstances qui accompagnèrent la dissociation graduelle de cette forme, doivent surtout attirer notre attention si nous voulons comprendre la nature même du phénomène.

On a pu voir par ce qui précède quelle étroite relation j'établis entre la première manifestation du phénomène et l'événement qui l'a immédiatement précédé. Au début, la forme du phénomène est telle, qu'il paraît bien n'être qu'une reproduction automatique de cet événement. De même que, le 9 mai, Karin a été réveillée en sursaut par trois coups violents, au moment où, ayant éteint la lumière, elle commençait à s'endormir, de même, pendant les trois semaines suivantes, chaque fois qu'elle se couche et souffle sa bougie, les trois rudes coups retentissent, mais maintenant auprès de son lit, et non pas une, mais plusieurs fois. Le rapprochement s'impose d'une façon plus évidente encore, si l'on note que les deux ou trois soirs qui suivirent la première manifestation du phénomène, M. N... et Karin entendirent tous les deux, après s'être couchés, des pas lourds escalader les marches de la véranda et s'approcher de la porte d'entrée dont la poignée grinçait aussitôt; ils se levaient et constataient qu'il n'y avait personne à la porte; dès qu'ils s'étaient recouchés les coups se faisaient entendre.

Cette première forme bien déterminée et claire du phénomène fut sans doute entamée par l'attention concentrée sur les coups, dont on cherchait naturellement à donner une explication. Toutefois, le phénomène conserva intact son premier caractère jusqu'à la fin de mai, date à laquelle on tenta pour la première fois de le modifier. M. K... et Karin en étaient venus en effet à se demander si, par hasard, les coups ne leur obéiraient pas : lorsque couchés, la lumière éteinte, ils entendirent le bruit accoutumé, ils demandèrent à entendre les coups un certain nombre de fois ou dans telle ou telle partie de l'appartement. Cela leur réussit souvent : selon leurs ordres, les coups étaient frappés au plafond, ou 17 fois

de suite, etc. ; mais souvent aussi leurs ordres demeuraient sans effet, ou bien, comme par défi, le contraire de ce qu'ils avaient demandé se produisait.

Au début de juin on fit un nouveau pas; jusque-là les coups ne s'étaient produits que lorsque Karin était au lit; on essaya de les provoquer, Karin demeurant levée et habillée dans l'obscurité. Ces tentatives furent ordinairement suivies de succès.

Il n'est point douteux que ces diverses tentatives n'aient eu une grande influence sur les modifications que commence dès lors à subir le caractère des manifestations spontanées elles-mêmes. Les coups ne se reproduisent pas désormais régulièrement chaque jour; leur intensité varie beaucoup, et le rythme ternaire originel se dissocie en de multiples combinaisons.

Une autre circonstance paraît avoir contribué tout autant à cette transformation. Les tentatives faites en vue de modifier le phénomène se poursuivaient depuis quelque temps déjà, lorsqu'un jour des coups retentirent en joyeux roulements semblables à ceux qui avaient annoncé la première apparition de Piscator auprès de la psychographe. Pour la première fois la possibilité d'une relation entre les coups et la psychographie se présente à l'esprit de M. N... et de sa femme. Des questions furent posées; des réponses analogues à celles que fournissait la psychographie furent obtenues : Piscator se donna pour l'auteur du tapage.

Ces expériences difficiles ne furent point prolongées, mais désormais on parla sérieusement ou plaisamment de Piscator comme de l'organisateur du vacarme. La figure de Piscator qui, à en juger par la psychographie, dominait toute la vie imaginative subconsciente de Karin, étendit alors de plus en plus son influence sur le phénomène dont la forme primitive et purement automatique ne cessa plus de se modifier sous l'influence de causes externes et internes, variables et difficiles à démêler. — Au cours de cette période nouvelle, il devient donc impossible de distinguer une courbe déterminée de développement. Le phénomène apparaît de plus en plus irrégulier ; son intensité et sa fréquence décroissent : il semble en arriver peu à peu à une complète dissolution.

Au cours du développement du phénomène, ses manifestations et les conditions nécessaires à son apparition ont à divers égards subi des modifications ou présenté d'importantes variations tandis qu'à d'autres égards elles conservent un caractère déterminé. — L'intensité des coups a varié du retentissement de violents coups de marteau à un bruit si faible qu'il n'était pas distinctement perceptible. Ils ont presque toujours résonné dans le voisinage immédiat de Karin, souvent comme sous ses pieds ; lorsqu'elle était couchée, ils semblaient parfois frappés sur son lit de fer, qui en était ébranlé. On rapporte plusieurs manifestations mécaniques du même genre ; c'est ainsi que le plancher aurait tremblé quand les coups étaient particulièrement violents, et, une fois, un visiteur aurait senti sa chaise vibrer sous l'atteinte de chocs.

Le phénomène n'a point toujours, et seulement dans une très faible mesure, diminué d'intensité par suite de la présence d'autres personnes. Par contre, ses manifestations ont toujours été extrêmement sensibles à l'action de la lumière. Lorsque les premières semaines, les coups se reproduisaient chaque nuit, M. N... et Karin ne pouvaient obtenir le calme que s'ils allumaient une lumière : les coups cessaient alors complètement ou à peu près. Par la suite, cette sensibilité à l'action de la lumière a peut-être diminué quelque peu, mais le phénomène s'est toujours produit de préférence dans l'obscurité complète, ou tout au moins une forte pénombre ; on n'a jamais entendu de coups très violents dans les pièces éclairées.

Il n'a été possible de découvrir aucun rapport entre les manifestations ou les défaillances du phénomène et certaines circonstances extérieures telles que les variations du temps ; les manifestations n'ont point non plus paru être régulièrement liées à des jours ou à des dates fixes. Elles ont paru indépendantes des occupations ou de l'état d'esprit de Karin, sauf qu'au début elles se sont produites de préférence au moment où Karin commençait à s'endormir, et n'ont été observées qu'une seule fois pendant son sommeil. A deux ou trois reprises, il semble qu'une émotion soudaine ait été la cause directe de ces manifestations.

Les diverses tentatives que fit Karin pour exercer au

moyen de sa volonté une action sur le phénomène semblent révéler que cette action, lorsqu'elle se produisit réellement, ne fut jamais directe, mais toujours obtenue par la voie d'un état subconscient soustrait au contrôle de sa volonté. Lorsqu'elle essayait par exemple de fixer le nombre des coups, les résultats étaient si capricieux qu'ils excluent toute idée d'intervention réelle de la volonté, et rappellent bien plutôt les fantaisies psychographiques. Quand, par exemple, Karin ordonnait des coups forts, son ordre n'était pas toujours exécuté, mais si l'on avait recours à des excitations et à des railleries, les coups devenaient toujours très violents, quelquefois comme s'ils étaient frappés à l'aide de lourds marteaux de forgeron ; de même, au cours des séances de psychographie, Piscator pouvait être excité au point que le verre que tenait Karin martelait violemment la table. — Le résultat ne changeait d'ailleurs pas, que les ordres fussent donnés par Karin ou par une autre personne.

Karin n'a jamais, à ce qu'il paraît, pu provoquer ou faire cesser instantanément les coups par un acte de volonté, mais il semble que lorsqu'elle souhaitait ardemment les entendre, son désir ait favorisé l'apparition du phénomène ; les coups étaient alors particulièrement intenses, et duraient jusqu'à ce que la lumière fût allumée. Toutefois, il n'est pas douteux que, dans ces occasions, des séances psychographiques préalables ont facilité les manifestations. — Les manifestations que Karin croit avoir provoquées se rapportent parfois à des périodes pendant lesquelles les coups spontanés étaient irréguliers et faibles ; la force et la persistance des coups provoqués étaient alors particulièrement perceptibles. Par contre, Karin ne réussit pas, malgré son vif désir, à provoquer des coups pendant la seconde moitié d'octobre, période pendant laquelle le phénomène cessa tout à fait.

Les manifestations du phénomène ont toujours été accompagnées pour Karin de sensations plus ou moins vagues ; comme le phénomène lui-même, ces sensations ont subi une transformation, et ont évolué d'un type simple à un type compliqué, mais cette évolution ne concorde pas tout à fait avec celle du phénomène, et elle est moins claire.

— Pendant son séjour à la villa, Karin a fréquemment eu la sensation indéterminée qu'un être nuisible était présent dans la chambre Cette sensation était particulièrement forte immédiatement avant ou pendant les manifestations ; et, lorsque celles-ci se produisaient dans l'obscurité complète, Karin croyait souvent entendre une sorte de pas assourdis et parfois un bruit léger ressemblant à celui que font des semelles glissant doucement sur un plancher. Ces divers bruits ont été fréquemment perçus par M. N. quand il était près de sa femme. — En mai et juin aucune autre sensation n'accompagnait le phénomène. Mais après le retour de Karin à la villa en septembre, les manifestations, d'ailleurs peu fréquentes, furent précédées d'une sensation d'angoisse semblable à celle qui annonçait d'ordinaire les attaques nerveuses. De même aussi que cette sensation cessait quand commençaient les tremblements, elle disparaît lorsque retentissent les coups : tant que les manifestations durent, Karin n'éprouve plus, et seulement en quelques cas, qu'un vague sentiment d'inquiétude, et une sensation de froid aux mains. La sensation d'angoisse apparaît parfois pendant cette époque, sans être nécessairement suivie de coups. — L'angoisse fut particulièrement forte avant les manifestations que Karin croit avoir contribué à provoquer par un acte de sa volonté. Ce dernier fait semble corroborer l'hypothèse que ces manifestations furent véritablement provoquées d'une façon ou d'une autre, et peut-être indique-t-il en outre que l'apparition de l'angoisse en septembre est en relation avec la décroissance actuelle du phénomène, ses manifestations étant désormais plus pénibles qu'auparavant.

Les manifestations n'altèrent généralement pas de façon notable l'état conscient de Karin. Lorsque l'inquiétude et l'angoisse qui les annoncent s'emparent d'elle, elle paraît souvent en quelque sorte absente, mais beaucoup moins qu'elle ne paraît l'être ordinairement au cours des séances de psychographie ; et elle semble avoir presque toujours conservé le souvenir net de ce qui s'était passé.

Outre les sensations auditives se rapportant aux coups, Karin eut au cours de l'été plusieurs autres sensations étranges. — Pendant la première période des coups, elle

pressentait souvent la venue de son mari : l'entendait rentrer, quitter son pardessus dans l'autre chambre, etc., un quart d'heure ou une demi-heure avant son véritable retour à la villa. — Par deux fois, étant assise dans l'obscurité, Karin vit dans sa chambre une étrange lueur; en l'une de ces occasions la lueur, ayant très distinctement la forme d'une petite flamme, apparut près de l'épaule de M. N.., puis s'éloigna peu à peu, et disparut. M. N... vit le phénomène aussi distinctement que sa femme. — A plusieurs reprises Karin, et parfois d'autres personnes, ont cru entendre déplacer certains objets dans la chambre, par exemple une chaise; ces faits aussi survenaient presque toujours en pleine obscurité, et il a toujours été impossible de constater si un véritable déplacement avait eu lieu. — Une après-midi que Karin, seule dans la salle à manger, était en train d'écrire, elle entendit dans la cuisine un bruit : il lui semblait que l'on déplaçait les chaises et nettoyait le plancher. Sachant que la bonne était dehors, elle alla, très étonnée, à la porte de la cuisine, à travers laquelle elle entendit les bruits aussi distinctement que tout à l'heure. Karin n'osa pas ouvrir, mais alla chercher la bonne qui travaillait dans la remise de la calandre. Quand elles pénétrèrent ensemble dans la cuisine, le bruit de lavage avait cessé, mais toutes deux éprouvèrent une sensation étrange, et comme l'impression que l'on déplaçait les chaises sur le plancher ; en outre, Karin crut entendre des coups très faibles. Le matin de ce jour-là on avait lavé le plancher de la cuisine en présence de Karin.

Le récit que j'ai donné des premières expériences de Karin et de l'histoire du phénomène repose sur les renseignements fournis par Karin elle-même et son mari, et notés lors de notre séjour à la villa en novembre. J'ai eu l'occasion de comparer ces renseignements avec les récits d'autres témoins oculaires et nos propres observations, et je ne les ai jamais trouvés en désaccord. Les renseignements que nous obtînmes étaient tout à fait fragmentaires, et ni Karin ni son mari n'ont jamais connu l'ensemble cohérent que nous sommes arrivés à reconstituer. Le rap-

port même ci-dessus signalé entre l'événement du 9 mai et le début du phénomène ne leur apparut clairement qu'après nos interrogations. La véracité de leur récit est donc très remarquablement confirmée par le trait de parenté qui caractérise les divers phénomènes, et les fait apparaître comme des résultantes diverses d'un unique état anormal de la nature de Karin.

La parfaite bonne foi de Karin s'est en outre manifestée dans ses efforts pour arriver à éclairer la cause des coups mystérieux. Son bon sens naturel repoussa dès le début la pensée qu'ils pouvaient être l'œuvre d'un « esprit » quelconque ; elle considérait qu'elle était elle-même, par un incompréhensible procédé, la cause du phénomène. — De son côté M. N... était aussi intéressé à la solution de l'énigme ; les récits relatifs au phénomène avaient fait renaître les anciens racontars sur la villa hantée, et le propriétaire commençait à faire comprendre à ses locataires qu'il les croyait coupables d'avoir organisé une mystification en vue d'affermir la mauvaise réputation de sa maison. Au total, Karin et son mari avaient un égal intérêt à faire la lumière sur ces divers incidents, et, au cours de l'été, plusieurs de leurs amis qui vinrent les voir eurent toute liberté de faire toutes les recherches possibles. Comme il est naturel, ces recherches consistèrent surtout à s'assurer qu'il ne s'agissait point d'une mystification. Quand les coups commençaient, Karin devait, par exemple, se placer sur un coussin posé isolé sur le plancher ; si elle était couchée on lui tenait les bras et les jambes. Le phénomène diminuait alors toujours d'intensité, mais d'ailleurs continuait sans autre modification ; les coups demeuraient toujours inexplicables.

Ce n'est qu'au mois de septembre que par un article de journal nous eûmes connaissance, le docteur Bjerre et moi, de l'existence du phénomène ; lorsque nous manifestâmes à M. et Mme N... notre désir de l'étudier sur place, ils nous invitèrent aussitôt à nous rendre chez eux.

Le cas nous paraissait singulièrement intéressant. Nous avions affaire à une personne qui semblait présenter à un faible degré plusieurs des particularités psychiques spéciales aux médiums, et l'une de ces particularités apparaissait sous une forme exceptionnellement marquée et pure.

Les nombreuses analogies entre l'état de transe et les phénomènes de médiumnité d'une part, l'hypnose profonde et la suggestion hypnotique d'autre part, nous avaient déjà amenés, lors des recherches antérieures, à croire que l'hypnose fournissait le meilleur moyen d'étudier les phénomènes de ce genre, en nous mettant à même de les atteindre avec l'instrument par excellence des sciences exactes : l'expérimentation. — Les phénomènes de médiumnité sont le plus souvent, comme les coups insolites dans le cas présent, les manifestations d'une intelligence qui a ses racines — on peut du moins l'admettre d'une façon générale — dans la vie subconsciente du médium. Ne pourrait-on, grâce à l'hypnose, atteindre cette vie subconsciente, la modeler à son gré à l'aide de suggestions, et par là même soumettre à sa volonté les phénomènes physiques qui en sont la manifestation, provoquer ces phénomènes, les faire cesser, les modifier ? — Tels étaient nos idées et nos projets quand nous partîmes pour entreprendre nos recherches.

Nous arrivâmes à la villa le soir du 2 novembre, au cours d'une période pendant laquelle le phénomène semblait interrompu ; aucune manifestation ne s'était produite depuis une quinzaine, sauf celle, déjà citée, qui était survenue la veille, et Karin exprima la crainte que nous n'eussions fait le voyage inutilement.

Cependant, cette crainte n'était point fondée, car à peine étions-nous couchés le premier soir que les coups retentirent. — La chambre de Bjerre donnait sur le derrière de la maison, était contiguë à celle de M. B..., et séparée de celle des époux N... par un corridor ; j'étais logé plus loin dans une autre partie de la villa. Mais nous entendîmes tous deux distinctement le bruit : c'étaient des coups assez forts, frappés par groupes de trois ou quatre de suite, et qui se reproduisaient à intervalles irréguliers. Bjerre s'habilla et accompagna M. N... dans sa chambre, Karin était couchée, dans l'obscurité, et complètement éveillée : elle exprima sa joie de ce que nous avions pu entendre les coups. Elle paraissait absolument calme, et n'avait éprouvé qu'un très faible pressentiment. — Bjerre et M. N... s'assirent dans la salle voisine de la chambre à coucher ; au bout d'un instant, quelques coups isolés se firent encore entendre, puis

le silence se rétablit, et la nuit ne fut point troublée.

Il est assez singulier que cette fois-là le phénomène n'ait pas été précédé d'une crise d'angoisse sensible, bien que très probablement les coups eussent été provoqués par le vœu ardent de Karin de nous donner satisfaction.

Pendant les deux jours qui suivirent, nous nous bornâmes à attendre de nouvelles manifestations spontanées pour tâcher d'en avoir une idée directe avant de commencer les expériences proprement dites. Dans le même but, nous priâmes Karin de se prêter à quelques séances de psychographie; les réponses que nous obtînmes étaient sans aucun intérêt, et rien n'indiqua que Piscator en fût l'auteur. — Nous fîmes aussi quelques expériences de table tournante qui était familière à Karin ; pendant ces expériences, les mains de Karin étaient agitées des mêmes tremblements que pendant les séances de psychographie. Les expériences ayant eu lieu dans l'obscurité, nous ne pûmes en apprécier sûrement les résultats ; à un moment donné, on entendit des coups très faibles, comme si l'on avait frappé doucement sur un plancher recouvert d'un tapis des coups lointains et sourds. Ce fut pendant ces deux journées la seule manifestation du phénomène.

Le 4 au soir, Karin eut une légère attaque nerveuse, due à la fatigue occasionnée par les expériences de table tournante. Pour la calmer Bjerre l'endormit légèrement. C'était la prefois que Karin était hypnotisée. L'excellent résultat de ce premier essai dissipa définitivement les préventions que son mari avait conservées jusque-là contre l'hypnose. Rien, par conséquent, ne nous empêchait plus de commencer nos expériences, et comme, en outre, les manifestations spontanées semblaient être complètement interrompues, nous jugeâmes l'instant venu d'intervenir.

Nous commençâmes donc nos recherches le lendemain, 5 novembre.

Nous avions jusque-là évité de parler à qui que ce fût de nos idées et de nos projets, et, pour ne point embrouiller les résultats des expériences à venir, nous ne fîmes part non plus à personne de leur contenu. Pendant les séances qui suivirent, M. N... ou la mère de Karin, récemment arri-

vée, étaient ordinairement présents dans la chambre, mais la conversation entre Karin et l'hypnotiseur était toujours chuchotée à voix si basse que lui seul et moi pouvions en suivre le cours.

L'après-midi du 5, Karin fut endormie par Bjerre, et bientôt amenée à une phase de sommeil profond caractérisée par une complète catalepsie, un intime rapport avec l'hypnotiseur et un oubli total au réveil. L'expression du visage et la respiration profonde donnent l'impression d'un lourd sommeil, qui paraît à peine troublé par quelques songes ; ses réponses sont lentes et pénibles : aucun signe décelant une activité intelligente quelconque, ou un travail d'imagination n'apparaît. Bjerre essaie prudemment de s'orienter dans le monde imaginaire subconscient de Karin, mais il semble que ce monde n'existe pas à ce stade du sommeil hypnotique. Je demande si elle voit quelque chose ; elle répond d'abord non, et les vagues sensations visuelles qu'elle trahit pendant le reste de la séance sont peut-être uniquement causées par les questions posées. Elle ne se souvient plus du tout comment les coups ont commencé, et aucune de ses paroles ne donne à penser que Piscator existe dans sa conscience. Nous nous étions attendus à trouver le phénomène même des coups recouvert d'un riche développement de représentations avec, au centre, Piscator ; mais rien de tel ne nous est révélé. — Bjerre commence alors à poser des questions diverses, mais ne reçoit que des réponses négatives ; elle ne voit pas Piscator ; il est très loin, mais elle ne voit pas où ; par contre, elle voit une vieille femme vêtue de gris. — Ces réponses sont faites péniblement et comme à contre-cœur, et, comme Karin paraît fatiguée, Bjerre l'éveille. Elle s'éveille facilement et paraît reposée et joyeuse.

La phase du sommeil que je viens de décrire se reproduisit pendant toutes les séances suivantes ; à diverses reprises cependant le caractère en fut pendant la séance notablement altéré : c'est ainsi que parfois la catalepsie cessa et que la faculté de suggestibilité de Karin ainsi que son intime rapport avec l'hypnotiseur furent très variables. Toutefois, ces différences furent toujours les conséquences d'une suggestion extérieure ou d'une fantaisie imaginative, c'est-à-dire de facteurs absolument étrangers au sommeil lui-même

Au début des séances, les influences extérieures n'ayant pas encore pu se produire, le sommeil présenta, en somme, un caractère tout à fait constant.

Le soir du même jour, Bjerre endort de nouveau Karin Son sommeil est pareil à celui de l'après-midi, et elle répond encore très péniblement aux questions de l'hypnotiseur. Elle ne peut pas voir Piscator ; il est caché par quelque chose de blanc qu'elle cherche vainement à écarter avec la main. Bjerre lui demande si c'est seulement Piscator qui d'ordinaire frappe les coups, ou bien aussi la vieille ; elle répond que la vieille frappe aussi. — De même que dans la séance précédente l'image de la vieille a peut-être uniquement été suggérée par la série des questions de Bjerre, de même, semble-t-il, les réponses de Karin ne sont, cette fois-ci encore, que l'écho des paroles de l'hypnotiseur, sans aucun contenu réel.

Piscator n'étant pas là, Bjerre demande si elle croit qu'il veut venir. Elle répond oui.

— Quand pourra-t-il venir ?

— Cela dépend de vous.

Bjerre lui suggère alors de demander à Piscator de venir à 11 heures précises du soir, et de frapper trois coups. — Elle fait quelques objections, mais la suggestion étant répétée, elle se rend.

Nous avions eu dans la journée une séance de psychographie avec Karin, mais n'avions obtenu que des réponses évasives. Pour tenter d'obtenir à l'avenir de meilleurs résultats, Bjerre lui suggère que Piscator devra donner des réponses psychographiques nettes, à quoi elle répond par une promesse. — Après la séance, nous la priâmes de psychographier ; coup sur coup la phrase suivante fut épelée : Piscator répond nettement oui, résultat évident d'une erreur caractéristique dans l'interprétation de la suggestion.

Pendant la soirée, Karin ne manifeste aucun signe d'angoisse ou d'inquiétude. Nous demeurâmes quelques instants assis avec elle, dans l'obscurité, pour voir si les coups allaient se produire ; mais le silence ne fut pas troublé. Karin déclare qu'elle sentait en elle-même qu'il ne se produirait rien.

A 10 heures, nous nous séparâmes pour la nuit, et j'ac-

compagnai Bjerre dans sa chambre pour y attendre le résultat de l'expérience; à 11 heures précises, notre conversation fut interrompue par trois coups violents qui semblaient frappés du côté de la chambre des époux N... Ces trois coups se répétèrent ensuite trois autres fois. M. N... vint alors nous avertir, et nous le suivîmes dans sa chambre où Karin, couchée, était dans un état très agité, les bras secoués de mouvements convulsifs, la conscience à demi voilée. Elle murmure : « C'est Piscator » ; Bjerre doit l'apaiser au moyen de quelques passes ; au bout d'un instant elle a recouvré son état de conscience normale et a oublié les paroles qu'elle vient de prononcer. Elle raconte qu'un instant après s'être couchée elle a éprouvé une violente angoisse, et a cru entendre des pas étouffés autour de son lit. Les premiers coups inattendus, les avaient alarmés, elle et son mari ; ils semblaient frappés près du lit, étaient exceptionnellement forts, et comme produits par un lourd marteau. — Tant que nous demeurâmes dans la chambre, le silence persista : mais lorsqu'en compagnie de M. N... nous nous fûmes assis dans la salle voisine, quelques nouveaux coups retentirent ; ils étaient cependant plus faibles que les précédents, et cette fois Karin ne ressentit aucune inquiétude. — Le reste de la nuit se passa tranquillement.

Il ne paraît pas douteux que la manifestation ainsi constatée n'eût été causée par la suggestion faite pendant l'hypnose. Les sensations qui l'accompagnèrent sont typiques pour la réalisation d'une suggestion post-hypnotique, bien qu'elles aient présenté en ce cas une extrême intensité qui permet de les comparer aux crises d'angoisse hystériques de Karin. Le phénomène se produisit exactement à l'heure fixée, et à un certain point la suggestion fut en outre obéie, à un autre égard, les coups ayant bien retenti par groupes de trois ; la répétition de ces trois coups à plusieurs reprises pourrait bien s'expliquer comme provenant d'une interprétation fautive de l'ordre donné ; toutefois, les expériences suivantes semblent prouver que cette répétition des coups au-delà des limites fixées est un fait constant. Nous avons déjà signalé que, lors des manifestations spontanées du phénomène, Karin était incapable d'interrompre ou d'arrêter les coups ; il semble que de même la suggestion n'ait

point le pouvoir d'imposer en ce cas une halte aux forces qu'elle a une fois mises en mouvement.

Le lendemain, 6 novembre, Karin était tout à fait tranquille et bien portante comme d'ordinaire. Nous résolûmes cependant de ne plus nous occuper par la suite de psychographie, et d'une façon générale de chercher à éviter tout ce qui pourrait apporter du trouble dans nos recherches.

Pour rechercher si l'expérience de la veille peut être reproduite à la lumière, Bjerre endort Karin à 4 heures et demie. — Il lui demande si elle se souvient de ce qui s'est passé la veille ?

— Oui, répond-elle. Piscator est venu.

A la pensée de Piscator, elle manifeste une vive inquiétude, et quand Bjerre lui demande s'il viendra frapper aujourd'hui, elle résiste vivement à cette idée. On dirait que son instinct de préservation se dresse contre nos suggestions. Bjerre ne réussit qu'avec peine à la convaincre qu'elle n'a pas à craindre Piscator : nous pouvons le chasser à notre guise. Finalement elle répète docilement ce que Bjerre lui suggère : Piscator viendra à 9 heures et demie ; il frappera nettement trois coups à trois reprises différentes, et s'en ira aussitôt ; quand il sera parti, Karin n'éprouvera aucune agitation, et elle dormira tranquillement toute la nuit sans être troublée par les coups.

Karin, éveillée un instant après, ne manifeste comme d'ordinaire aucune trace de l'inquiétude qu'elle a éprouvée pendant le sommeil ; elle se sent au contraire agréablement reposée, et dès que la première lourdeur de tête s'est dissipée, elle est joyeuse et tranquille. — Le reste de la soirée nous nous occupâmes de lecture, et cherchâmes par tous les moyens à captiver l'attention de Karin ; mais bientôt elle nous échappe, et à 8 heures elle ne peut s'empêcher de dire qu'elle a tout à fait l'impression qu'il y aura quelque chose ce soir. A 9 heures son inquiétude devient une angoisse qu'elle s'efforce vainement de dominer ; elle a froid, est prise de légères convulsions, et ne peut demeurer assise tranquille, mais va et vient dans les pièces. Un peu avant 9 heures et demie elle s'assied sur sa chaise près

de nous ; nous étions assis autour de la lampe dans le salon. A l'instant précis où Bjerre voit l'aiguille de l'horloge de la salle marquer 9 heures et demie, nous entendons quelques faibles coups retentir dans le plancher près de Karin. Bjerre peut observer qu'elle demeure assise tout à fait immobile. Ce n'est qu'au bout d'un instant qu'elle paraît percevoir le bruit et nous dit : « Zut ! voilà encore les coups ! » Les coups étaient très faibles, mais nous crûmes bien, Bjerre et moi, avoir compté trois groupes de trois coups. — Nous demandons à Karin si maintenant elle se sent tranquille ; elle répond que son inquiétude n'est pas encore dissipée. Elle va se placer près du poêle, et, de nouveau, nous entendons quelques coups, mais si faibles que la chute de la pluie au dehors en gêne la perception. Nous éteignons la lampe pour voir si le phénomène en sera renforcé ; Karin est placée sur un coussin : de nouveau les coups reprennent, mais très faibles ; nous faisons asseoir Karin sur une chaise molle, les pieds sur le coussin : même résultat. — Après un instant de silence Karin nous dit que nous pouvons rallumer la lampe ; son inquiétude a tout à fait disparu, et elle ne croit pas que le bruit se reproduise. Elle avoue maintenant que son angoisse avant l'entrée du phénomène a été très violente : elle a comme le sentiment qu'elle aurait fait quelque chose de mal ; son équilibre est comme rompu, elle est prise d'un insurmontable dégoût de la vie. — Cette angoisse n'a cependant pas été plus violente que lors de divers cas « provoqués » antérieurement. Elle s'étonne d'avoir éprouvé la même sensation que lors de ces cas, « car ce soir personne n'avait pensé à provoquer les coups ».

Quand nous nous séparons pour la nuit, Karin est tout à fait tranquille et croit qu'elle dormira bien. Pourtant un peu plus tard M. N... vient nous conter, à Bjerre et à moi, que lui et Karin ont entendu distinctement des pas lourds monter l'escalier de la véranda, et s'approcher de la fenêtre de leur chambre, ils étaient sortis aussitôt pour voir qui cela pouvait être, mais n'avaient trouvé personne. Nous suivîmes M. N... sous la véranda pour voir par nous-mêmes, la neige humide qui couvrait l'escalier ne révélait aucune trace de pas. — Pendant la nuit M. N... et Karin furent en-

core inquiétés par un bruit de pas étouffés dans la chambre, et il leur sembla qu'on remuait le faux-col et les manchettes que M. N... avait déposés sur la table. M. N... dit même avoir entendu quelque coups très faibles, mais en tout cas ils ne furent point perçus par Karin.

Aujourd'hui encore la manifestation du phénomène paraît indubitablement être la conséquence de la suggestion. Les coups commencèrent exactement à l'heure fixée, bien que les conditions de la lumière fussent très défavorables; jamais auparavant des coups de cette intensité n'avaient été entendus dans une salle relativement si éclairée. Le nombre des coups fut au début exactement celui qui avait été indiqué: trois séries de trois coups, ils se répétèrent encore par la suite bien que la suggestion eût exigé le départ de Piscator, mais toujours, semble-t-il, suivant le même rythme ternaire. Il faut enfin noter que, conformément à notre suggestion, Karin n'entendit pas les coups frappés pendant la nuit, et que M. N... dit avoir perçus.

La violente angoisse de Karin s'explique sans doute par les circonstances particulièrement difficiles au milieu desquelles a été provoqué le phénomène. La ressemblance observée par elle-même, entre ses sensations d'aujourd'hui et celle qu'elle avait éprouvée lors des cas qu'elle croit avoir volontairement provoqués, semble bien confirmer que ces derniers furent les effets d'une auto-suggestion quelconque.

La séance suivante eut lieu le lendemain, 7 novembre. Quand Karin est plongée dans son profond sommeil, Bjerre lui demande pourquoi elle a été si agitée hier.

— Piscator est venu.

— Est-il parti tout de suite, comme il devait le faire ?

— Non, il ne voulait pas partir, il n'est parti qu'à 11 heures. (Peut-être était-ce l'heure où les bruits ont cessé dans la chambre à coucher.)

— Qui est-ce qui a marché sous la véranda ?

— C'est Piscator qui voulait entrer.

Ces réponses montrent que désormais Karin rapporte à Piscator toutes les manifestations du phénomène, que cela soit la conséquence de nos suggestions ou dépende d'une association d'imaginations originelles. Quand nos sugges-

tions ne sont pas obéies, c'est Piscator qui est indocile ; l'inquiétude de Karin est causée par sa venue, et ne cesse complètement que quand il part, etc. Piscator, ainsi rendu responsable des souffrances que nos expériences causent à Karin, devient de plus en plus odieux à celle-ci. Aussi est-ce avec une extrême mauvaise volonté qu'elle accueille la question de Bjerre : Piscator viendra-t-il ce soir? et c'est avec une grande répugnance qu'elle cède enfin à ses suggestions.

Nous avions pensé rechercher ce jour-là si nous pourrions étendre notre influence jusqu'à provoquer des phénomènes de lévitation; Bjerre demande donc à Karin si Piscator pourrait soulever une chaise quand il viendra. — « Non, il ne peut pas. » Bjerre rappelle le cas où l'on entendit déplacer des chaises dans l'obscurité; mais Karin cherche un échappatoire et déclare que c'était la vieille qui les déplaçait. Quand Bjerre essaie d'imposer sa suggestion, Karin est prise d'une telle agitation qu'il doit y renoncer. Il lui suggère alors que Piscator devra venir à 5 heures. Quand nous serons assis dans la demi-obscurité du salon, il frappera quatre coups, et disparaîtra immédiatement. — « Il ne disparaîtra pas », répliqua Karin. Bjerre cherche à lui suggérer qu'il peut forcer Piscator à obéir; il peut le chasser quand il lui plaît. Mais Karin n'en croit rien — « C'est trop tard », dit-elle, — et voilà que tout d'un coup l'élu imaginaire qu'est Piscator semble avoir grandi jusqu'à personnifier toutes les souffrances de Karin, aussi bien les souffrances physiques que les souffrances psychiques plus profondes : — Il la torture, il l'a toujours torturée; elle ne lui échappera jamais; elle est fatiguée, souffrante, abandonnée; la désharmonie de sa vie nous apparaît avec une intensité puissante et directe. — C'est avec peine que Bjerre la ramène à la sphère d'idée qui nous est familière ; elle répète la suggestion, mais distraitement, mécaniquement. — Réveillée, elle se sent, comme d'ordinaire, agréablement reposée, mais a l'air un peu sérieuse.

A 4 h. 15, tandis que nous sommes tous assis près du feu, Karin manifeste une inquiétude qui augmente de plus en plus. Elle croit que nous entendrons des coups ce soir, mais s'étonne de ce que l'angoisse commence si tôt : —

« Mais à cette heure-ci », dit-elle, « il ne se produit jamais rien ! » — L'angoisse devient bientôt insupportable, elle a peine à demeurer immobile, et va et vient dans la pièce, puis se rassied enfin auprès de nous. Il est 5 heures passées. A 5 h. 15, de faibles coups se produisent enfin près de Karin; il semble que nous les percevions en même temps qu'elle. Ces coups paraissent groupés par séries de quatre; ils continuent longtemps et irrégulièrement. Pendant ce temps, l'agitation de Karin disparaît. Les coups cessent, puis reprennent au bout d'environ une demi-heure; désirant savoir s'ils seraient plus intenses en la seule présence de Karin, nous passons dans la pièce voisine; mais ils continuent à peu près comme auparavant. Je compte trois ou quatre séries de quatre coups, puis deux de six, deux de trois, etc., le phénomène continuant irrégulièrement. — Karin croyait que c'était fini, mais à 6 heures, tandis qu'elle se trouvait dans la salle à manger, complétement éclairée, on entendit de nouveau de faibles coups qui continuaient encore après que nous eûmes installé Karin sur une table, un coussin sous les pieds. Puis le silence se rétablit, et la nuit fut calme.

Le résultat de la suggestion était moins exact cette fois que les précédentes; le phénomène se produisit un quart d'heure en retard; le nombre des coups fixés fut dépassé plus que de coutume, et le rythme des quatre coups ne fut pas observé jusqu'à la fin. Ce résultat inférieur s'explique sans doute par le fait que la suggestion avait été moins vigoureusement imposée que d'habitude. — Karin répondant à nos questions nous explique qu'elle cherche toujours à réprimer violemment l'angoisse qui annonce le phénomène par peur de tomber en défaillance. Il se peut que ces efforts puissent, dans un cas comme celui-ci, contribuer à retarder la manifestation du phénomène, et il n'est pas impossible que la détente psychique qui accompagne le début des coups et la dissipation de l'angoisse ne soit une des causes de la constante persistance du phénomène au-delà des limites fixées.

Le lendemain, 8 novembre, Karin nous parut fatiguée; aussi résolûmes-nous de ne pas entreprendre d'expérience

ce jour-là, et de ne l'endormir dans l'après-midi que pour accroître ses forces. Elle a peu à peu pris goût à l'hypnose, et attend chaque jour avec impatience l'instant du sommeil.

Quand elle est endormie, Bjerre pose les mêmes questions que la veille et reçoit les mêmes réponses.

— Vous rappelez-vous ce qui s'est passé hier ?

— Piscator est venu.

— Pourquoi a-t-il frappé plus qu'il ne devait ?

— Il ne voulait pas partir.

— Mais il doit partir, si vous le voulez.

— (Désespérée). Je ne puis pas... Aidez-moi !

Bjerre demande pourquoi Piscator ne va pas frapper ailleurs que dans la villa.

— Il ne se plaît qu'ici.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ici je suis si agitée.

Pour calmer Karin, Bjerre lui suggère que Piscator ne doit pas venir ce soir, et qu'elle devra dormir tranquille toute la nuit. — « Mais il veut venir, » — répliqua-t-elle. Il est impossible d'apaiser son agitation qui semble avoir d'aussi profondes racines qu'hier, et ne peut même être complètement réduite par la suggestion. Réveillée, Karin est cependant comme d'ordinaire tranquille et réconfortée.

Le soir, entre 10 et 11 heures, après que Karin et son mari se sont couchés, et que je suis avec Bjerre dans la chambre de ce dernier, M. N... vient nous demander si ce n'est pas nous qui avons frappé ; de leur chambre ils avaient en effet entendu des coups, d'ailleurs faibles, et qui semblaient frappés du côté de la chambre de Bjerre ; la lumière était allumée dans leur chambre et Karin n'avait éprouvé aucun pressentiment d'angoisse. — Nous nous plaçâmes, Bjerre et moi, près de la porte de la chambre de Karin, pour écouter si le phénomène allait se reproduire ; après que la lumière eût été éteinte, nous entendîmes quelques faibles coups, puis la nuit s'écoula dans le silence.

C'était la première fois que le phénomène se produisait directement à l'encontre de nos suggestions, et Karin avait eu raison quand elle nous avait prévenu que Piscator voulait venir tout de même.

Le lendemain, 9 novembre, nous racontâmes nos expériences à M. N... et à Karin, et leur révélâmes notre but, sans cependant les informer de nos plans pour l'avenir. M. N... avait soupçonné que nous avions d'une façon quelconque provoqué les dernières manifestations, mais Karin ne s'en était guère doutée. Elle manifeste un vif intérêt pour nos recherches et souhaite ardemment que nous les poursuivions; peut-être ce désir dissimule-t-il aussi son désir d'être endormie, car le sommeil hypnotique est devenu pour elle un véritable besoin. Quoi qu'il en soit, il est étrange de voir combien, à l'état de veille, elle désire la continuation d'expériences qui pourtant lui causent de si pénibles angoisses, tandis que pendant l'hypnose ses instincts sains résistent à nos suggestions.

Le soir, Bjerre l'endort pour rechercher si nous ne pourrions pas provoquer des coups au cours même de la séance. Il lui demande si elle a conservé quelque souvenir de ce qui s'est passé hier.

— Oui, Piscator est venu (elle entend évidemment parler des coups entendus le soir).

— Mais il ne devait pas venir ?

— Il est cependant venu.

Bjerre demande si Piscator peut venir sur-le-champ frapper trois coups pour repartir aussitôt après. Ce n'est que peu à peu que Karin cède à la suggestion, et quand Bjerre veut lui imposer, elle est saisie d'angoisse ; elle murmure : « Je ne peux pas..., il ne veut pas. » Il semble que le rapport entre elle et l'hypnotiseur soit sur le point de se rompre tout à fait. Bjerre dort, abandonne l'expérience, et il a grand'peine à la calmer. Il lui suggère que Piscator doit disparaître à l'instant; la prochaine fois qu'on endormira Karin, il devra revenir et frapper, mais jusque-là il ne devra pas reparaître. Karin ne s'apaise qu'avec difficulté ; son sommeil est plus profond que d'habitude, et Bjerre s'y prend à plusieurs reprises pour la réveiller afin d'éviter une trop forte réaction. — Karin se sent ensuite reposée, mais elle est un peu inquiète et dit : « Pourvu que Piscator ne vienne pas ! » — Nous décidons en conséquence de ne point reprendre l'expérience ce soir et de remettre la prochaine séance au lendemain.

La séance a eu lieu aujourd'hui à la lumière de la lampe, afin de nous permettre d'observer plus facilement Karin au cas où le phénomène se fût produit. Cette circonstance a pu contribuer à en empêcher la manifestation ; il est cependant probable que l'échec est dû à une cause d'une nature plus profonde et plus agissante. — Intéressantes sont, à cet égard, les diverses expressions dont Karin s'est servie pour traduire l'impossibilité d'exécuter nos ordres : « Je ne peux pas, il ne veut pas. » Jamais les personnalités de Karin et de Piscator n'ont été confondues davantage pendant l'hypnose. Un trait caractéristique de l'hypnose de Karin, et qui distingue cette hypnose de la transe ordinaire, est précisément que la personnalité de Piscator ne supplante jamais celle de Karin, ce n'est pas Piscator qui parle et qui agit, c'est toujours Karin, et Piscator est toujours signalé, au moins en apparence, à la troisième personne. En somme, c'est peut-être cette circonstance qui a rendu possible une intervention suggestive, mais qui, d'un autre côté, fait que les manifestations chez Karin sont plus faibles, plus incertaines et moins variées que dans les cas de transe.

Malgré une nuit sans sommeil, Karin était le lendemain, 10 novembre, calme et bien portante. — A midi, Bjerre l'endort, cette fois à la pleine lumière du jour pour que son sommeil soit moins profond, et qu'en cas de récidive l'accès d'angoisse soit plus facile à maîtriser que la veille. Nous nous attendions à ce qu'en conséquence de la suggestion de la veille Piscator dominât tout à fait l'imagination de Karin. Mais il semble au contraire que son image se soit complètement effacée ; il n'est plus la cause de l'agitation de Karin : cette nuit, quand elle ne pouvait s'endormir, c'était sa propre pensée, et non Piscator qui la tenait éveillée ; quand Bjerre parle de Piscator, et demande s'il reviendra, elle ne manifeste aucune angoisse, et semble ne pas comprendre. Serait-ce la conséquence des séances du 7 novembre et d'hier, au cours desquelles Piscator ne réussit pas à se manifester ? Son existence est-elle de ce fait compromise ? Ou bien n'est-ce qu'un subterfuge de Karin pour échapper à la douloureuse et peut-être inexécutable suggestion ? Ou encore serait-ce tout simplement que sous l'action

de la lumière, son sommeil est moins profond et plus libre de songer que d'ordinaire? Quoi qu'il en soit, il semble que la représentation qu'elle se faisait de Piscator soit en voie de se dissocier. Comme nous devons prochainement mettre fin à nos expériences sur Karin, nous profitons de cette circonstance pour chercher à ramener sa vie imaginative subconsciente à un état plus normal et à oblitérer toute trace de notre intervention. En conséquence, Bjerre lui suggère que Piscator ne reviendra plus jamais, et qu'elle doit dormir tranquillement la nuit suivante.

Le goût de Karin pour le sommeil hypnotique semble se développer parallèlement à la tendance qu'elle manifeste, de plus en plus pendant l'hypnose, à s'abandonner au sentiment accablant de tous les malheurs qu'elle a subis au cours de son existence. Ainsi aujourd'hui elle s'anéantit dans le sentiment de ses souffrances, et ce n'est qu'à grand'peine que Bjerre la ramène au calme et à la paix.

Les événements de l'après-midi révèlent aussi une inquiétude persistante et un manque d'équilibre. — A 4 heures, Karin est prise d'une légère crise nerveuse accompagnée de convulsions, et causée par une émotion. Une heure plus tard, on entend de faibles coups qui continuent, quoique extrêmement faibles, après que nous avons fait asseoir Karin sur un coussin placé sur la table dans la salle à manger éclairée. — A 6 heures, tandis que Karin, agitée, va et vient, on entend encore quelques coups faibles mais distincts.

On entend encore les coups plus tard dans la soirée Tandis que, par suite d'une circonstance particulière, nous étions assis immobiles et silencieux, Karin est prise d'un violent accès de rire qu'elle s'efforce avec angoisse de dominer ; au même instant, une série de coups faibles se font entendre. La pièce était éclairée.

Les manifestations diverses de cette journée sont peut-être la mise à exécution des suggestions inopérantes des deux dernières séances, lesquelles n'ont pas eu leur aboutissant naturel. Ces manifestations semblent aller à l'encontre de l'ordre donné aujourd'hui, à savoir que Piscator ne devait plus jamais reparaître. Mais évidemment l'influence de la suggestion sur le corps a été diminuée dans la mesure où la personnalité de Piscator s'est elle-même affaiblie. — La

troisième manifestation d'aujourd'hui paraît bien avoir été directement causée par l'émotion soudaine que j'ai signalée, et qui aurait joué le même rôle que le télégramme du 1er novembre.

Nous quittâmes la villa le 11 novembre. Bjerre endort encore une fois Karin à midi, dans l'unique intention de compléter la tentative déjà faite pour oblitérer toute trace de nos expériences. Il semble d'ailleurs que l'oblitération soit déjà à demi-réalisée.

— Pourquoi a-t-on frappé hier après-midi ? demanda Bjerre.

— Parce que j'étais si agitée.

— Est-ce Piscator qui est revenu ?

— Non, c'est seulement parce que j'étais si agitée.

Elle est maintenant encore absorbée par ses chagrins ; le sentiment de ses malheurs semble avoir écarté tout le reste. Bjerre cherche à la calmer, et lui suggère qu'elle n'entendra plus jamais de coups ; puis il la réveille.

Nous partîmes dans la soirée.

Karin et son mari demeurèrent quelques jours encore dans la villa ; pendant ces journées, ils n'entendirent qu'une fois quelques coups très faibles provoqués sans doute par quelque émotion un peu forte ressentie par Karin.

Rentrés chez eux à la ville, ils jouirent d'abord comme auparavant d'une complète tranquillité. Au mois de janvier 1905, toutefois, Karin m'écrit que des coups ont, pour la première fois, retenti dans leur appartement. Si cette information est exacte, elle semble confirmer notre opinion sur la limitation du domaine — dans l'espèce, la villa — où s'est produit le phénomène ; cette limitation est accidentelle ; elle est due sans doute à une association imaginaire liée à l'origine du phénomène, qui par la suite est allée s'affaiblissant et s'est enfin désagrégée.

Des recherches du genre de celles que l'on décrit ici courent toujours le risque de paraître donner lieu à des constructions arbitraires, surtout, lorsque comme, dans le cas présent, l'investigateur n'a pu suivre par lui-même qu'une phase restreinte de tout le développement rapporté, et s'est

vu pour le reste obligé d'avoir recours à des renseignements fournis par d'autres personnes.

Pour prévenir dans une certaine mesure les doutes du lecteur, j'ai essayé de décrire aussi complètement que possible, et dans tous ses détails, la phase du phénomène et la période de la vie de Karin que j'ai été à même d'observer. Je l'ai fait d'autant plus que l'opinion que l'on se fera sur l'authenticité du cas présent, doit nécessairement, et dans une très large mesure, être fondée sur une impression totale et une représentation de tout l'état psychique dont le phénomène ne constitue qu'un chainon. Cette impression totale sera naturellement d'autant plus conforme à la réalité que les matériaux présentés seront plus complets et moins façonnés et très conformément à un principe directeur.

Quelque intéressant que soit un cas comme celui-ci, même si le phénomène est simulé — et il n'est question ici que de simulation inconsciente — mon exposé tout entier et les conconclusions que j'en tire reposent absolument sur la conviction que nous avons affaire ici à un phénomène réel.

On cherche ordinairement à prouver l'authenticité de ces sortes de cas par un contrôle, c'est-à-dire qu'on cherche à arriver à la conviction, basée sur une observation précise, que ces phénomènes sont en contradictions avec tous les systèmes de causes connues. On sait combien sont difficiles à conduire ces recherches de contrôle, et avec quelle facilité elles peuvent amener à des conclusions énoncées, soit qu'elles mettent obstacle au libre développement du phénomène, soit qu'elles suggèrent involontairement des supercheries. Lors même qu'on réussit à éviter ces inconvénients, ces recherches n'en donnent pas moins des résultats purement négatifs, car du fait même qu'on nie qu'un phénomène puisse être régi par un système de causes connu, on nie nécessairement la possibilité même de ce phénomène, et on nous laisse sans aucune idée positive sur sa nature, qui pût dissiper cette impression négative. En conséquence la conviction ainsi obtenue, que l'on a affaire à un phénomène authentique ne peut être que stérile et psychologiquement insuffisante, si on ne l'étaie pas en outre d'arguments pos tifs — aperçu des rapports qui unissent ce phénomène a

d'autres phénomènes connus — sentiment de la conformité de ce phénomène aux lois naturelles.

Dans le cas présent, le contrôle que nous avons exercé n'a jamais été très sévère, nous nous en sommes contentés, cependant, en raison de l'opinion ferme — et confirmée d'ailleurs par les résultats du contrôle — que nous nous étions faite sur la véracité du phénomène, en l'étudiant dans sa totalité. Notre conviction ne repose pas sur la croyance que la simulation serait inconciliable avec les manifestations du phénomène. Bien au contraire, à aucun moment, la possibilité d'une simulation n'est psychologiquement exclue, et l'on doit particulièrement avoir présent à l'esprit le rôle que les anomalies psychiques jouent dans les cas d'hystérie, étant donné que le phénomène paraît avoir été en relations étroites avec l'apparition de l'hystérie chez Karin. Le succès de la suggestion ne renferme pas non plus une preuve décisive contre la simulation; un argument beaucoup plus solide nous est fourni par l'existence de manifestations contradictoires ou parallèles à celles ordonnées par la suggestion. Car elles rendent très difficile l'adoption d'une théorie de la simulation. — Mais, je le répète, ce qui détermina notre conviction de la véracité du phénomène, ce ne fut point un argument isolé; notre conviction se base sur l'impression totale qui se dégagea de nos études et de nos expériences, et qui nous fit concevoir le phénomène comme étant à la fois le produit naturel et une partie intégrante d'un ensemble complexe de phénomènes psychiques évidemment plus simples, mais cependant congénères et sûrement constatés.

Lorsque l'on porte un pareil jugement, on ne doit point se laisser égarer par les accidents hallucinatoires qui non seulement apparaissent mêlés intimement au phénomène lui-même, mais se manifestent aussi plus ou moins indépendants dudit phénomène. De tels accidents de caractère apparemment hallucinatoire se sont manifestés dans le cas présent, multiples et variés; rappelons les hallucinations auditives de Karin dans sa jeunesse; les pressentiments annonçant le retour du mari; les bruits de pas assourdis dans sa chambre; les pas sous la véranda; les sensations lumineuses — le lavage dans la cuisine, etc.

Si les coups n'avaient pas été si fréquemment et si sûrement observés, on les eût tout naturellement ajoutés à cette liste ; ils se présentent, au contraire, avec un caractère de réalité marqué, et l'on hésite même à rejeter indistinctement dans le domaine de l'hallucination tous les autres phénomènes, quand on songe que plusieurs d'entre eux ont été simultanément certifiés par d'autres témoins.

Une pareille confusion enveloppant des phénomènes d'une objectivité très diverse contribue assurément à rendre très difficile l'établissement d'une opinion, mais d'un autre côté constitue peut être la caractéristique la plus intéressante des groupes de faits de cette nature.

Mon premier but, en faisant cette étude, a été de chercher à décrire les diverses manifestations rentrant dans cette catégorie qui, avec le phénomène des coups, constituent la figure psychique de Karin, et de déterminer leurs rapports entre elles, ou encore le lien commun qui les retient en un complexe organique ; j'ai tenté de montrer qu'il paraît exister dans ce cas présent un rapport de causalité entre une maladie nerveuse connue (l'hystérie), et le phénomène encore si obscur des coups ; que ce dernier a été mêlé intimement à des phénomènes psychiques émanant peut-être de la même maladie nerveuse, tels que les hallucinations, et les associations imaginatives subconscientes développées par la psychographie ; enfin, qu'un certain rôle a aussi été joué par des influences psychiques purement ultérieures, récits de revenants, atmosphère de hantise, etc.

Mon second but a été de montrer que, comme on pouvait s'y attendre d'après les constatations antérieures sur leur nature, les coups peuvent être soumis à l'influence de la volonté par le moyen de la suggestion hypnotique. Ceci pourra jeter quelque lumière sur la nature du phénomène par analogie avec d'autres fonctions psychiques et physiques sur lesquelles on peut agir par le même procédé.

Si les résultats de nos recherches sont exacts, ils doivent impliquer d'importantes conséquences en raison du rôle pratique du phénomène des coups dans le spiritisme et de sa parenté probable avec d'autres phénomènes de médiumnité. Ces résultats fourniraient d'abord une base solide pour juger de la valeur psychique des phénomènes de typtologie

spiritistes, de leur dépendance du médium et du cercle, et confirmeraient les conclusions auxquelles on était déjà arrivé à cet égard par des procédés moins sûrs. Ils font espérer, en outre, qu'il sera possible de provoquer et d'étudier de la même manière d'autres phénomènes plus complexes de médiumnité, phénomène de lévitation et autres.

Le peu de temps dont nous avons disposé ne nous a pas permis d'entreprendre nous-mêmes des recherches sur ces divers points, ni d'une façon générale de pousser profondément notre enquête. Le présent travail vise moins d'ailleurs à rendre compte d'un cas particulier qu'à mettre en lumière la possibilité d'introduire dans ce nouveau champ d'étude une méthode expérimentale. L'importance d'une telle méthode ne saurait être exagérée, car c'est uniquement en fondant nos spéculations sur la base d'une expérimentation scientifique que nous pouvons espérer nous rapprocher d'une explication de ces phénomènes obscurs qui méritent encore, avec quelques apparences de raison, la dénomination de phénomènes occultes.

RÊVE COLLECTIF VÉRIDIQUE

POUR DES OSSEMENTS PROFANÉS DANS UN CIMETIÈRE

Castel di Sangro (Italie), mai 1905.

Dans la jolie petite ville de Castel di Sangro, perdue au milieu des hautes montagnes de l'Abruzze Aquilen, et jusqu'à hier presque ensevelie sous la neige, s'est passé un fait qui a ému et occupé, ces jours derniers, les autorités locales et toute la population.

M. Pascal Cocozza, un excellent homme, garde champêtre de M. le baron Raphaël Corrado, la nuit du 3 Mars dernier, vit en rêve son père, mort depuis dix ans, qui lui reprocha et à ses frères de l'avoir oublié et, chose encore plus grave, de laisser que ses pauvres ossements, déterrés par les fossoyeurs, restassent derrière la tour du cimetière, sur la neige, en proie aux loups ! M. Cocozza, vivement impressionné par ce rêve macabre, le raconta le lendemain à sa sœur. A sa grande surprise, cette dernière lui déclara qu'elle *avait fait exactement le même rêve*. Alors, le bon garde, sans plus tarder, et malgré la tourmente de neige, prit son fusil et se rendit au cimetière, qui s'étend sur un mont dominant la ville ; là, derrière la tour, parmi les ronces et sur la neige, *qui gardait des traces de pattes de loups*, il vit des ossements humains ! Le songe avait donc été véridique.

Naturellement, M. Cocozza dénonça le gardien du cimetière, M. François Mannarelli, au faisant fonctions de maire, M. Fiorangelo Frattura ; celui-ci passa la dénonciation au juge de paix, M. Casoria, qui ordonna l'arrestation de M. Mannarelli et de trois autres fossoyeurs. Les inculpés,

pour s'excuser, disent que, comme le temps fixé pour l'exhumation des cadavres et pour leur translation à l'ossuaire — *dix ans* — venait justement d'expirer, et qu'ils étaient en train de s'occuper de ce déménagement à l'arrivée de la nuit, surpris par le froid et la neige, ils n'avaient pas pu transporter une partie des ossements. En attendant, dans leur système de défense, les fossoyeurs ont tenté de nier que les ossements trouvés étaient ceux du père de M. Cocozza ; cela leur permettait de contester au garde champêtre de pouvoir se considérer comme lésé par la négligence des fossoyeurs. Mais il résulte de renseignements confidentiels, et après d'autres recherches faites au cimetière, que les ossements étaient réellement ceux de M. Cocozza père, décédé depuis dix ans; le juge de paix s'est même tellement fait une conviction à ce sujet, à cause de la façon dans laquelle se sont déroulés les événements, ainsi que pour la coïncidence remarquable des dix ans fixés pour l'exhumation des ossements, que non seulement il a fait transcrire dans le procès-verbal le récit du rêve de M. Cocozza, mais encore il a consenti à ce que ce dernier se constituât partie civile dans le procès, en reconnaissant dans la négligence envers les restes du père, une lésion aux droits du fils, une offense à ses intérêts.

Après cela, il me semble évident que le songe a été véridique sous tous les rapports. Si, d'un côté, il n'exclut pas la possibilité d'une action télépathique des fossoyeurs sur les percipients, il implique toutefois aussi l'intervention d'un agent extra-humain, qui était le seul à connaître que les loups s'attachaient *à ces ossements, et non pas à d'autres*. D'ailleurs, les fossoyeurs, au moment de l'exhumation, ne pouvaient pas savoir à qui appartenaient ces ossements, parce qu'ils n'étaient marqués que d'une croix et d'un chiffre. Enfin, — chose remarquable — ce rêve est synchrone chez les deux percipients, les seuls intéressés.

Dr Guido Fiocca-Novi.

Ier Document.

Extrait du Journal : *L'Echo del Sangro*, du 15 mars 1905.

Horreurs dignes d'autres temps. — Au moment de paraître,

nous apprenons que le gardien du cimetière et quelques autres fossoyeurs ont été arrêtés parce que l'on a trouvé les ossements des pauvres morts en proie aux bêtes rapaces et hors de l'inutile enceinte qui entoure notre cimetière. Ce sont là des choses qui feraient dresser les cheveux sur la tête au diable lui-même, mais dont certains de nos « pères conscrits » continuent à ne pas se soucier le moins du monde. Fort bien ! que notre Sous-Préfet entende, voie et s'en réjouisse ! Nous ne manquerons pas de donner d'autres renseignements à ce sujet...

IIe Document.

Castel di Sangro, le 23 mai 1905.

ÉTUDE LÉGALE
ALBERICO GIANNONE
CASTEL DI SANGRO

Je, soussigné, sur demande qui m'en a été faite par le docteur Guido Fiocca-Novi, déclare avoir pleine connaissance du récit du songe fait par M. Pascal Cocozza, rapporté intégralement et exactement par le susdit M. Fiocca-Novi dans l'article qu'il m'a fait lire. J'ajouterai que M. Cocozza est moralement incapable de répandre des mensonges, d'autant plus que ceux-ci n'auraient pas été nécessaires pour accuser des coupables, dans les présentes circonstances. Les ossements trouvés sont bien ceux du défunt Cocozza père. Ceci est la vérité.

Signé : ALBERICO GIANNONE.

IIIe Document.

BUREAU DU JUGE DE PAIX DE CASTEL DI SANGRO

Sur demande de M. le docteur Guido Fiocca-Novi, et pour servir à des buts scientifiques, avec l'autorisation de M. le juge de paix de Castel di Sangro,

On certifie :

que, de la lecture des actes du procès ouvert par une ordonnance du juge de paix contre Mannarelli Francesco, Gentile Antonio, Fusco Ippolito, Petrarca Antonio, et Ricchiuto Giovanni par suite d'une dénonciation en date du 4 mars 1905 pour le délit de soustraction d'ossements de cadavres humains, il résulte :

1° Qu'à la feuille 1 du procès (procès-verbal d'arrestation du 4 mars 1905) le garde municipal Vito Peschinelli, aussitôt reçu la réclamation de M. Pascal Cocozza, du feu Pierre, se transporta sur les lieux, et constata ce que M. Cocozza avait rapporté, s'assurant aussi qu'autour des ossements, il y avait des traces de pattes de loups et de renards ce qui contribuait à expliquer la disparition de quelques parties du squelette.

2° Qu'à la feuille 15 du procès (procès-verbal de plainte, en date du 7 mars 1905), M. Pascal Cocozza, du feu Pierre, de 45 ans, exposait au magistrat, par lequel il était interrogé, avoir, la nuit du 3 au 4 mars 1905, vu en rêve son père qui se plaignait de ce que personne ne pensait à abriter ses restes. M. Cocozza se rendit alors immédiatement au cimetière; il y revint ensuite avec son beau-frère, qui disait se souvenir de l'endroit précis où avait été enseveli le défunt. Que ce beau-frère affirma que le défunt devait avoir été exhumé par l'ouverture de la fosse qui cotoyait le ravin, près du cimetière; M. Cocozza constata alors que dans ce ravin, jusqu'à la distance de 15 à 20 mètres, se trouvaient treize os humains. Que M. Cocozza père mourut le 10 janvier 1895.

3° Qu'à la feuille 20 du procès (rapport des Carabiniers Royaux en date du 9 mars 1905, contenant le résultat des recherches), le maréchal des carabiniers, auteur du rapport, déclarait que tout portait à croire avec sûreté que les ossements en question avaient été abandonnés là par les fossoyeurs à cause de la difficulté qu'ils avaient rencontrée à les apporter à l'ossuaire autour duquel s'était accumulée une grande quantité de neige.

4° Que dans le décret de citation des prévenus, en date du 7 avril 1905, le juge de paix ordonnait entre autres choses, la citation à paraître à l'audience, si elle le voulait, de la partie lésée. M. Pascal Cocozza, du feu Pierre.

Du greffe du juge de paix de Castel di Sangro, aujourd'hui 24 mai 1905.

Ridolfi Guido, vice-greffier.

(*Timbre du juge de paix.*)

Vu : Le juge de paix, A. Casoria.

Au mois d'août, avant de publier ce cas, nous avons encore écrit à M. le docteur Fiocca-Novi, pour le prier de nous faire connaître l'issue du procès contre les fossoyeurs et pour

l'inviter à s'assurer si, dans les jours qui ont immédiatement précédé le rêve, M. Cocozza n'était point passé près du cimetière où il aurait pu être plus ou moins subconsciemment frappé par le désordre qui régnait en ce lieu. M. Fiocca-Novi nous répondit aussitôt par une lettre dont voici les passages se rapportant au fait qui nous occupe :

Castel di Sangro, le 4 août 1905.

Monsieur,

... D'abord, voici l'issue du procès. — Les fossoyeurs ont été condamnés, hormis le gardien Mannarelli, qui fut acquitté parce qu'il justifia de son absence. M. Cocozza a été admis à se constituer partie civile, en sa qualité de *lésé*, le juge de paix ayant cru parfaitement, par suite des preuves ressortant des débats, à la réalité du rêve. Toutefois, M. Cocozza qui est un brave homme, ainsi que je l'ai dit, a laissé tomber la chose, et la paix avec les fossoyeurs va être ratifiée, sous la haute protection du vin de Sulmona !

Quant à la connaissance *éventuelle* ou *subconsciente*, que M. Cocozza aurait pu acquérir de l'état des ossements, cette hypothèse doit être absolument écartée : 1° parce que le cimetière est d'un accès difficile ; il faut y aller tout exprès, puisqu'il se trouve sur le sommet d'un col très escarpé, entouré de murailles cyclopéennes, osques et médiévales, ainsi que vous pouvez le voir par la photographie que je vous envoie ci-incluse ; 2° à l'époque de l'événement, la neige était très haute, les loups infestaient la campagne, et nous n'avons eu rien moins que 21° sous le zéro ! C'est justement pour ces motifs que les pauvres fossoyeurs s'étaient retirés. Comment M. Cocozza aurait-il pu aller se promener dans le jardin de la mort en de pareilles conditions d'endroit et de température, alors que l'on avait toutes les peines du monde à décider lui et les autres facteurs (le mien y compris) à sortir de la maison ?...

Dr Guido Fiocca-Novi.

RÊVE PRÉMONITOIRE

Le jour de l'Ascension 1905, en rentrant chez moi le soir vers quatre heures moins un quart, je fis la connaissance d'un jeune homme qui était venu pour que ma famille s'intéresse à lui. Il était du même endroit que ma mère, et celle-ci connaissait très bien sa famille. Je le recommandai à un de mes collègues de l'hôpital Rothschild, qui le fit entrer de suite dans l'établissement comme infirmier.

Le lendemain, je me sentis un peu fatigué, et, vers deux heures de l'après-midi, je me couchai, m'endormis, et fis le rêve suivant.

Je le vis dans la salle à manger, chez moi, vêtu de pantalons de velours noir, et en paletot assez court; et il s'assit sur un fauteuil, avec un air joyeux, se frottant les mains de contentement. En me réveillant, je fis part de mon rêve à ma mère, qui s'étonna, car il était venu au même moment, vêtu de la même façon, différente de celle de la veille (il ne s'était pas assis dans le fauteuil), et venait, heureux, me remercier de ce que j'avais fait pour lui. Je fus frappé de cette coïncidence. La pièce dans laquelle j'étais couché était éloignée de la salle à manger, et ses paroles ne pouvaient pas me parvenir.

Charles Taubmann (Paris, rue Buffault).

Je certifie que le compte rendu ci-dessus est exact.

Mme Taubmann.

M. Taubmann ayant ajouté verbalement que le vêtement assez caractéristique de son visiteur l'avait vivement frappé, on pouvait se demander s'il ne lui était peut-être pas arrivé de rencontrer dans la rue le jeune homme, avant d'en faire la

connaissance personnelle, et d'avoir dès lors été frappé de son accoutrement bizarre. Ce souvenir plus ou moins effacé et subsconcient a peut-être permis à M. Taubmann de se représenter ainsi dans son rêve le solliciteur de la veille. Il expliquerait alors ce qu'il y a de plus remarquable dans le rêve de M. Taubmann, car la visite de remerciement était facile à prévoir, et les autres détails (qu'il se serait assis dans le fauteuil, qu'il se serait frotté les mains), ne se sont pas réalisés.

Comme le rêve de M. Taubmann nous avait été communiqué par l'un de ses amis, M. R Warcollier, nous avons prié ce dernier de lui soumettre les quelques observations que l'on vient de lire. Voici la réponse que M. Warcollier nous a aimablement transmise :

Monsieur le Rédacteur des Annales,

J'ai fait part à M. Taubmann de votre hypothèse pour expliquer son rêve à allures télépathiques.

1° Il ne croit pas à la probabilité d'avoir rencontré le jeune homme en question avant d'en avoir fait connaissance, car il n'était que depuis un mois à Paris.

2° Le costume serait un costume « de cérémonie », spécialement mis pour la visite de remerciements.

Malheureusement, il est très difficile d'éclaircir ce point avec la personne qui est de condition modeste, et ne verrait qu'un mobile de curiosité dans les questions qu'on lui poserait à ce sujet. En tous cas, il y a toujours la coïncidence du moment de la visite d'avec le rève. Pour sa part, M. Taubmann est convaincu d'avoir été impressionné télépathiquement : les détails accessoires étaient dûs à la dramatisation du message.

On voit que les explications de M. Taubmann sont loin de détruire l'hypothèse que nous avons soulevée. Au demeurant, l'intérêt psychologique de ce fait n'en est aucunement réduit.

AU MILIEU DES REVUES

Une séance de matérialisation avec le médium Eldred en Angleterre.

(*Light*, Londres, 2 septembre 1905.)

Le *Light* vient de publier un compte rendu de quelques séances spirites qui ont eu lieu dernièrement dans une petite ville d'Angleterre avec un médium inconnu jusqu'ici, hormis que de quelques intimes, et qui n'est évidemment pas un médium professionnel. Le récit de ces séances est si remarquable, que nous avons jugé opportun de le reproduire presque en entier. Quelques éclaircissements supplémentaires n'auraient pas été inutiles par-ci par-là ; mais je connais les deux signataires de ce compte rendu, et je puis affirmer qu'ils sont dignes, sous tous les rapports, de la confiance la plus étendue. Mme Ellen S. Letort, norvégienne de naissance, est une dame à l'esprit cultivé et réfléchi, absolument éloigné de tout mysticisme ; elle a cherché longtemps à s'assurer de la possibilité de la communication avec les trépassés sans que, jusqu'à ce jour, elle ait été satisfaite des preuves qu'elle avait pu recueillir en faveur de l'hypothèse spirite. M. Charles Letort est un homme de lettres, auteur de plusieurs ouvrages estimés ; il a toute la compétence nécessaire pour apprécier les phénomènes métapsychiques.

VESME.

« Nous avons eu la chance d'avoir une série de trois séances avec le merveilleux médium, M. C. Eldred, de Clowne... Nous étions quatre amis, qui, ayant combiné deux séances, avons fait expressément le voyage de France à Clowne : Mme Bossel, de Paris ; son père, M. Garsault, du Havre ; mon mari et moi. A notre arrivée à Clowne, le dimanche 30 juillet, nous avons été cordialement reçus par M. et Mme Eldred, qui ne tardèrent pas à nous inspirer la plus grande sympathie et confiance.

« Sur l'invitation de M. Eldred, nous examinâmes soigneusement tous les meubles, le plafond et le parquet, ainsi que le rideau. Il était cloué aux murs et au sol, de façon à ne laisser qu'une entrée juste au milieu.

« Une seule porte s'ouvrait sur la pièce. Mon mari la ferma lui-même à double tour et mit la clef dans sa poche. De plus, cette porte et le cabinet étaient juste en face des assistants, qui pouvaient les voir l'un et l'autre pendant tout le cours des séances.

« Avec nous, se trouvaient trois amis de M. Eldred, qu'il avait invités sur notre demande, parce que, étant des habitués de ces séances, leur présence devait créer de bonnes conditions pour les expériences.

« L'un d'eux, M. Edwards, était assis au premier rang des chaises, à ma droite, et me donna la main. Les deux autres étaient au second rang, juste au-dessous de la suspension à gaz. De cette place il leur était impossible de se mouvoir pendant les séances. Mme Eldred, formant le dernier anneau à la gauche du premier rang, donnait la main à M. Garsault. Nous étions à environ 3 mètres du cabinet.

« A la seconde séance, le 2 août, notre ami M. H. Blackwell, de Londres, était avec nous, et se tenait assis au second rang, entre les deux autres inivtés de M. Eldred. La clef de la porte, pendant cette séance, était dans sa poche.

« A chacune de ces séances, « Arthur », le frère du médium, mort depuis longtemps, et son principal inspirateur, se matérialisant effectivement, allait et venait de la salle au cabinet en notre présence. Il resta parmi nous, chaque soir, pendant une durée de dix à quinze minutes.

« Il nous montra ses bras nus, nous donna des poignées de main, nous fit toucher ses magnifiques vêtements blancs et se promena à travers la pièce.

« A chacune des séances, il nous porta deux « lumières d'esprits », il nous les remit et nous permit de les examiner ; c'était des disques lumineux, ressemblant à de l'albâtre, une substance dure, ayant la dimension, à peu de chose près, d'une pièce de cinq francs. Leurs rayons, rappelant ceux de la lumière électrique, étaient neutralisés en partie par la lumière du gaz. Ils n'avaient ni odeur ni saveur, et ne nous donnèrent aucune impression de chaleur, étant de la température de nos mains.

« Le premier soir, Arthur se dématérialisa deux fois ; se débarrassant de ses vêtements, ils parurent disparaître entre ses mains ; son corps disparut aussi et bientôt il ne resta plus rien de lui que son buste flottant rapidement dans l'air.

« Puis, d'un mouvement, il se trouva debout devant nous,

complètement matérialisé. Bientôt il se dématérialisa de nouveau, et cette fois il sembla sombrer dans le parquet.

« Le second soir, il nous montra ses pieds nus, que nous vîmes tous très distinctement. Immédiatement après, il releva son vêtement et nous ne vîmes plus de pieds du tout. Le spectre se tenait debout devant nos yeux, mais il n'avait pas de pieds pour le porter. Il laissa retomber son vêtement et se mit à marcher comme avant.

« Il releva le rideau, entra dans le cabinet, et nous le vîmes alors lever le bras et ouvrir le robinet à gaz. La lumière égalait alors celle d'une bonne bougie. L'esprit se pencha à plusieurs reprises et embrassa son frère endormi. Nous le vîmes et l'entendîmes aussi qui frappait légèrement sur l'épaule du médium.

« Souvent, quand l'un des esprits familiers du médium était sorti, les rideaux du cabinet étaient retirés et la lumière était assez levée pour nous permettre à tous de voir distinctement le médium en même temps que l'esprit.

« Une fois, je fus appelée dans le cabinet, et, là, l'esprit à ma gauche et le médium à ma droite, à une distance de moins d'une longueur de bras de chacun d'eux, j'eus tout le temps nécessaire de les étudier. Ce qui me frappa le plus et m'aurait probablement effrayée, si je n'avais lu des relations d'expériences semblables, c'était l'état du médium.

« Il était rigide comme une momie; sa tête semblait entrée dans ses épaules et ses jambes paraissaient s'être raccourcies. Quand nous nous assîmes, au commencement de la séance, nous voyions ses pieds dépasser le rideau; maintenant ils touchaient à peine le sol. Il semblait recroquevillé; mais, sur ses joues, se voyait un point rouge de fièvre. Même mon mari et nos amis, de là où ils étaient sur leurs chaises, pouvaient s'apercevoir de l'étrange diminution du corps du médium.

« A chaque séance, huit à neuf esprits se matérialisèrent; quelques-uns étaient très grands, plus grands que le médium, d'autres beaucoup plus petits que lui. Il vint même deux enfants, dont l'un est venu pour mon mari et pour moi.

« Parmi nos amis personnels que je reconnus, je n'en mentionnerai que quelques-uns.

« Au cours de la première séance, un esprit féminin vint à mon mari. Il se leva après un moment d'hésitation, reconnut une femme qui lui avait tenu lieu de mère dans son enfance; mais cette femme, qui était morte à un âge avancé, revenait jeune comme il l'avait connue alors, avec des cheveux noirs.

« Bien qu'elle apparût alors pour la première fois, elle se

montra en pleine lumière et était très bien matérialisée. « Nous nous rapprochâmes tous d'elle pour mieux l'examiner ; elle nous sourit doucement, nous regardant tous, les uns après les autres. Elle resta là pendant plusieurs minutes.

« A la seconde séance, un esprit vint droit à Mme Bosset et à son père. La première se leva et, dès qu'elle aperçut la figure du fantôme, s'écria : « Mais, c'est mère ! »

« Alors, M. Garsault s'élança en avant, les bras ouverts, et l'esprit se jeta sur sa poitrine, lui entourant le cou de ses bras et le baisant au visage. Mme Bosset, profondément impressionnée, tomba sur ses genoux, mais l'esprit se retourna vers elle, saisit ses deux mains et la releva.

« M. Garsault nous dit ensuite qu'il avait parfaitement reconnu sa femme et qu'elle lui avait donné son cou à embrasser à sa place favorite. Il avait senti la gorge d'une femme au travers du vêtement et une haleine chaude sur son visage.

« Deux écrivains bien connus se matérialisèrent pendant cette séance, l'un, Anglais, sur la demande de M. Blackwell, avec lequel cet esprit s'était déjà fait photographier, l'autre, Français, sur la demande de mon mari, à qui il serra la main. Cet esprit s'était déjà manifesté à mon mari par d'autres médiums. Tous deux furent parfaitement reconnus et restèrent avec nous au moins de trois à cinq minutes. Voilà pour ces deux séances.

« Le mercredi 9 août, pendant que nous faisions de la musique au salon, M. Eldred posa brusquement son violon à terre et, regardant sa montre, eut la bonté de nous offrir une troisième séance, que nous acceptâmes avec plaisir.

« Nos amis avaient quitté Clowne et nous n'étions plus que quatre, Mme Eldred, M. Edwards, mon mari et moi.

« Nous entrâmes dans le salon des séances et le médium ne tarda pas à entrer en transe par son frère Arthur. Celui-ci, avec son aimable sourire accoutumé, vint à nous et dit que c'était lui qui avait désiré que le médium nous donnât cette séance. Il ajouta à notre adresse quelques mots aimables que nous n'oublierons jamais.

« Le médium rentra dans le cabinet et, après quelques chants et de la musique, le gaz fut abaissé et le rideau tiré. Deux esprits apparurent ; l'un d'eux, M. B.., qui s'était déjà matérialisé pendant la deuxième séance, vint à nous et s'assit pendant un instant sur une chaise en dehors des rideaux ; l'autre, une petite fille nègre, était assise à l'intérieur du cabinet, à côté du médium. Nous ne pouvions, de nos sièges, distinguer les traits de ce dernier esprit, mais nous pouvions très bien voir la face noire entourée d'une draperie blanche. Mme Eldred demanda si

c'était Lydy, la petite négresse qui est un des *contrôles* de M. Eldred, et l'esprit fit un signe affirmatif.

« A la manifestation suivante les rideaux se retirèrent comme d'eux-mêmes et, à la place où la petite fille était assise, se trouvaient, comme en bas-relief sur le mur, la tête et les épaules d'un esprit que nous avions vu aux séances précédentes. « C'est le général M... », nous écriâmes-nous tous d'une voix. Sa face pâle apparaissait en bonne lumière et c'était un bas-relief magnifique et très artistique.

« Voici un autre esprit. M. B... sortit de nouveau de derrière les rideaux où il semblait s'être caché et me fit signe de m'approcher. Je m'approchai du cabinet une seconde fois et me trouvai tout près du médium et des deux formes. Je regardai avec attention M. B..., dont la figure énergique était très vivante, avec ses yeux noirs, son nez droit, fort, et ses larges favoris, que je reconnus très bien. Il me montra l'autre forme et je reconnus parfaitement la face pâle et caractéristique, avec d'épaisses moustaches, que nous avions vue deux fois. Je ne la vis point bouger. Elle m'apparut en réalité comme un vrai bas-relief plutôt que comme une figure.

« Mon mari fut appelé à son tour dans le cabinet et eut les mêmes impressions que moi. Cependant, lui, vit la tête se retourner légèrement sur le côté droit. Il remarqua aussi que le médium était là, sans connaissance, dans son fauteuil, au moment même où il voyait les deux formes fluidiques.

« Quand il retourna à son siège, B... retourna derrière les rideaux et ils se fermèrent d'eux-mêmes.

« Trois autres esprits se matérialisèrent ; l'un d'eux était un ecclésiastique avec une étole noire sur son vêtement blanc, l'autre était Fl., l'esprit qui était venu à mon mari lors de la dernière séance. Elle vint directement à lui, mit ses bras sur ses épaules et l'attira vers elle d'un mouvement caressant.

« Il sentit l'os de son front, son haleine chaude sur sa figure. Comme elle avait paru trop jeune lors de sa première matérialisation, elle rejeta de côté sa draperie et fit voir à mon mari que cette fois elle avait des cheveux blancs.

« La lumière qui nous éclairait, quand elle était au plus fort, avait l'éclat d'une bougie ; quand elle était au plus faible, celle d'une veilleuse. »

HÉLÈNE S. LETORT,
23, *rue du Bac, Paris.*

Je certifie que la relation ci-dessus est exacte.

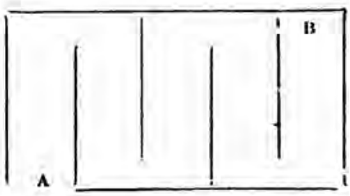
CHARLES LETORT.

Un chat médium.

(*Luce e Ombra*, Milan, Juillet 1905.)

M. Aurélien Faifofer, professeur de mathématiques à Venise, fait connaître un cas de médiumnité animale de nature physique, et partant à peu près nouveau dans les fastes du spiritisme. Il aurait été obtenu par le docteur Ermacora, de Padoue, dont l'esprit positiviste et critique a été reconnu et vivement élogié par Frédéric Myeres. M. Ermacora est mort sans juger devoir publier cette expérience, qui ne pouvait pas manquer d'être accueillie avec le plus grand scepticisme par bien des spirites eux-mêmes ; sans doute il se serait enfin décidé à la faire connaître si d'autres expériences étaient venues confirmer celle en question.

Au cours d'une séance spirite, le médium dont se servait M. Ermacora, étant en trance, dit que la Macacco (la petite chatte de la maison du médium) écrivait avec sa patte, en la faisant glisser sur du papier noirci par la fumée; cela devait se passer pendant la nuit, dans la pièce où dormait l'animal. Il conseilla à M. Ermacora de disposer les choses de telle façon qu'il ne fût ensuite pas permis de douter de l'authenticité du phénomène. Alors M. Ermacora qui, soit dit en passant, était un physicien distingué, fabriqua lui-même une caisse, de la forme et de la dimension d'une malle ordinaire, qu'il divisa intérieurement en deux parties égales, l'une au-dessus de l'autre. Il pratiqua ensuite



dans la partie inférieure des petits couloirs, au moyen de cloisons placées comme dans la figure ci-dessus. Enfin, il ouvrit à une extrémité de la caisse un trou carré A, suffisant pour permettre au chat de pénétrer dans l'étage inférieur, de suivre le zig-zag des cinq couloirs et de parvenir au trou B, pratiqué dans la planche divisant l'étage inférieur du premier étage. Par ce trou B, le chat pouvait donc se faufiler à l'étage supérieur.

Maintenant, un jour que M. Faifofer et M. Ermacora se trouvaient chez le médium, Mme M..., celle-ci tomba tout à coup en

trance. M. Ermacora s'empressa d'ouvrir la caisse, il assura par des punaises de dessin, sur le plancher de l'étage supérieur, une petite feuille de papier, après l'avoir enfumée sur une lampe à pétrole, ferma la caisse au moyen de deux loquets anglais fort compliqués, qu'il avait précédemment achetés dans deux magasins différents, et pria le soi-disant esprit qui se manifestait par la bouche du médium, de faire écrire à Macacco le mot : *Vittorio*.

Le lendemain, les deux expérimentateurs trouvèrent écrit, comme on pourrait le faire avec la patte d'un chat, le mot: *Vitt*.... il n'avait pas été possible d'écrire davantage, à cause de la dimension de la feuille de papier, trop limitée pour l'objet qui avait servi de plume. On voyait sur le plancher de la caisse des traces de noir de fumée, telles que devait les laisser Macacco avec la patte noircie par l'écriture, en se dirigeant au trou A pour sortir après l'opération faite. Quand on retira l'étage supérieur, on trouva aussi au fond de la malle des traces des pattes du chat; elles étaient toujours plus décolorées, comme de raison.

« En ce moment — ajoute M. Faifofer — la Macacco était montée sur une chaise et agitait la patte antérieure comme si elle voulait écrire. »

M. Ermacora fixa le noir de fumée au moyen de la paraffine et donna la feuille à M. Faifofer, qui en fit plus tard cadeau à Mrs d'Espérance, laquelle avait manifesté son vif désir de la posséder.

« De ces expériences — conclut M. Faifofer — plus ou moins bien réussies, M. Ermacora en fit une quinzaine. Peut-être serait-il parvenu au degré de certitude qu'il désirait, s'il n'était pas arrivé que la Macacco, se trouvant sur le toit en compagnie d'un ami, oublieuse d'elle-même, tomba dans la rue où elle resta morte sur le coup. »

Quelques indications sur ces quinze expériences environ n'auraient pas été de trop pour aider les lecteurs à se faire une juste idée à ce sujet. On voudrait même connaître certains détails sur la mort si tragique de la chatte, pour s'assurer si quelqu'un n'avait pas intérêt à en finir avec ces expériences qui pouvaient aboutir à faire découvrir la fraude ayant permis la réussite de la première tentative.

Quelle peut bien être cette fraude ? Ici, naturellement, nous n'avons pas à nous préoccuper du degré de foi que mérite le médium, d'autant plus que M. Faifofer ne touche point à ce côté de la question. Or il suffit que le médium, ou une tout autre personne, soit parvenu à surprendre le secret des deux loquets, pour que tout s'explique. Y avait-il impossibilité absolue

que le supposé fraudeur, une fois vus les deux loquets, n'en ait pas trouvés de pareils dans les deux différents magasins (de Padoue, probablement) où M. Ermacora les avait achetés? Voilà toute l'affaire. Les éléments nécessaires nous manquent pour apprécier le degré de vraisemblance que présente cette hypothèse, mais elle nous paraît suffisante, pour le moment, pour laisser douter que l'écriture automatique des chats soit un fait établi.

Hallucination collective véridique à Cordoba.

(*Constancia*, Buenos-Ayres, Juillet 1905).

Le journal *La Libertad*, de Cordoba (République Argentine), publiait dans le courant du mois de juin dernier l'information suivante :

« A la longue série de faits touchant les manifestations des esprits, viennent s'ajouter maintenant quelques exemples qui nous sont rapportés par des personnes dignes de foi.

« Le premier de ces cas se rapporte à Mme Argentina A. François, mère de la jeune Célina, qui se suicida le 24 mai, en se tirant un coup de revolver. Cette dame, qui était dernièrement directrice du collège français, nous informe qu'à l'heure même où sa fille mettait fin à son existence dans la rue de Mayo, 25, elle se trouvait complètement seule dans une maison de la rue Tucuman, où elle occupe une place de confiance. Il était sept heures moins le quart, et la dame n'avait pas encore allumé la lumière électrique. La porte était fermée, avec une grosse pierre à la partie intérieure. Mme François entendit distinctement la pierre qui se déplaçait et le bruit des gonds de la porte qui s'ouvrait.

— « Qui est-ce ? demanda la caissière à haute voix ; et comme personne ne répondait, elle se dirigea vers la porte, sans rencontrer personne ; la porte continuait à être fermée, et la pierre se trouvait au même endroit qu'auparavant.

« Comme elle se disposait à faire un tour dans la cour, elle entendit un bruit étrange, pareil au vol lourd d'un condor, en même temps qu'elle crut voir sa fille Célina, enveloppée dans un linceul blanc qui glissait comme une ombre entre les fleurs de la cour.

Mme François nous déclara qu'elle n'est pas sujette à avoir peur, mais que cette fois les bruits étranges et le fantôme qu'elle

venait de voir lui causèrent une grande frayeur. Elle était encore toute bouleversée par l'émotion, lorsque l'on vint lui annoncer le suicide de sa fille...

« Au dire des personnes auxquelles nous devons ces informations, Célina était douée de qualités favorables au phénomène de la télépathie. Elle était « un timbre électrique », de tempérament nerveux, susceptible, d'imagination vive, et excessivement impressionnable.

« Le cas en question a coïncidé avec un autre cas analogue, mais s'étant produit à une heure différente.

« La jeune Santos N., habitant dans la rue Entre Rios, raconte que, le soir du 24 mai, elle se trouvait seule dans la maison de ses parents, qui étaient à la promenade. Tout à coup, elle crut voir une personne qui, par ses formes et sa taille, paraissait être Célina, à laquelle l'attachait une étroite amitié. Cela se passait à 6 heures, pendant que la jeune fille était occupée à allumer une lampe. « Céline ! Céline ! » s'écria Santos, sans obtenir de réponse, tandis que la personne appelée passait silencieuse dans la cour, en s'arrêtant un instant à la porte de chaque appartement. Le fantôme de Célina disparut dans une des pièces, et comme Santos la cherchait et l'appelait en vain, sans rencontrer dans la maison aucun être vivant, elle fut saisie de peur, et elle courut à la porte de la rue où elle resta jusqu'à l'arrivée des siens, auxquels elle raconta ce qui venait de se passer.

« Une heure et demie après, Santos N... apprenait la nouvelle du décès de la malheureuse Célina, et en était si vivement frappée, qu'elle s'évanouissait. »

M. Gédéon François, père de Célina, confirme ce récit à la revue spirite *Constancia*, de Buenos-Ayres ; il ajoute pourtant que sa femme, contrairement à ce qui avait été affirmé, n'avait pas vu sa fille enveloppée dans le linceul blanc. Il remarque que Célina avait essayé pendant huit mois l'écriture médianimique, sans y réussir. Elle était âgée de dix-sept ans et deux mois.

Une « apparition de la Sainte Vierge » en France.

(*Écho du Merveilleux*, Paris, août 1905).

Saint-Léger-les-Croisilles (Pas-de-Calais), le 18 juillet 1905.

Monsieur le directeur
de l'*Echo du Merveilleux*,

J'ai le plaisir de vous adresser, avec prière de reproduire en votre prochain numéro, l'article ci-joint relatant une apparition

qui vient d'avoir lieu à 6 kilomètres de mon domicile de Saint-Léger.

Instruit du fait dès le 21 juin, j'ai néanmoins voulu prendre le temps des renseignements. J'attendais aussi que les autorités ecclésiastiques ouvrissent une enquête, mais il paraît qu'on attend, pour le faire, une seconde apparition. Toujours le respect humain !

En tous cas, ayant été trois fois exprès sur les lieux, je suis absolument sûr de l'exactitude du fait. Il y a même eu d'autres témoins, mais qui n'osent encore parler. Un journal hebdomadaire, les *Annonces d'Arras*, a donné, dans son numéro du 25 juin, dix lignes pour mentionner l'apparition, mais seulement d'après la rumeur publique. Mais moi je vous adresse quelque chose de *complet* et d'*authentique*.

Votre tout dévoué,

Ovide Bultel,
homme de lettres.

Le lundi 19 juin 1905, à 8 heures et demie du soir, M. Léonce Dupuis, 45 ans, ouvrier agricole à Neuville-Vitasse, était sorti dans sa cour pour puiser de l'eau dans son cuvier. Un grand orage commençait : plusieurs coups de tonnerre venaient de retentir. Ledit Dupuis était donc dans sa cour, quand il aperçut tout à coup dans les airs, du côté de l'Orient, un peu plus loin que son jardin, et au-dessus du champ dit la *Couture du Gard*, qui tient à la sucrerie, une apparition merveilleuse. C'était la Sainte Vierge, revêtue d'une robe entièrement bleu de ciel, et portant sur le bras gauche l'Enfant Jésus vêtu d'une robe aussi d'azur. Elle était d'une beauté incomparable, et avait derrière elle une lumière d'or éblouissante imitant un coucher de soleil ; elle se tenait en génuflexion, et sa main droite était levée en signe de prière ou de bénédiction. Elle regardait en face d'elle un magnifique Calvaire semblable à une pierre tombale : ce Calvaire était d'azur, surmonté d'une couronne d'épines toute bleue, et avait même hauteur que la Vierge. Aux pieds de l'apparition resplendissait un fond d'azur qui lui servait de marchepied.

Frappé de ce spectacle grandiose, M. Dupuis se mit à crier à sa femme, Louise Delattre, trente ans, qui était à la maison : « Louise ! Louise ! » Mais elle, étant occupée avec ses deux enfants, Solange, six ans, et Lucien, cinq ans, se faisait prier pour sortir par un temps pareil. Le mari insista, courut à sa fenêtre : « Viens donc, s'écria-t-il, tu n'as jamais rien vu de si beau ! » Elle sortit enfin, suivie de ses deux enfants, et aussi de trois autres, ses neveux et nièce, savoir : Edgard Morel, treize

ans; Fideline, dix ans et Albert, quatre ans, enfants des époux Morel-Dupuis, second ménage habitant la même maison : « Oh ! papa, c'est la Sainte Vierge! » s'écrièrent aussitôt Solange et Lucien. — « Maman, viens voir la Sainte Vierge ! » crièrent Edgard, Fideline et Albert. Et la mère de ces derniers, Louise Dupuis, femme Morel, quarante-neuf ans, qui est la sœur de Léonce Dupuis, sortit à son tour pour voir : de sorte que l'apparition eut six témoins.

Les deux familles, tremblantes de joie et aussi de crainte, sentaient couler leurs larmes, levaient leurs mains vers le ciel : « Ma bonne mère, s'écria Mme Dupuis, venez à notre secours ? » « — Bonne Sainte Vierge, fit Mme Morel, protégez-nous, sauvez la France ! » Il faut savoir que Mme Morel a encore trois autres enfants, dont un qui est en garnison à Bar-le-Duc, à la frontière menacée. Les enfants répétaient en pleurant : « C'est la Sainte Vierge! » Mais Marie ne disait rien; et les assistants, peut-être effrayés par ce silence, regagnèrent leur demeure commune. Puis l'apparition s'évanouit : elle avait duré cinq minutes.

Ce qui frappa encore tout le monde de surprise, c'est que l'orage cessa dès l'apparition : on n'eut que quelques gouttes de pluie.

Les familles Dupuis et Morel racontent ce fait de bonne foi à toute personne qui les interroge. C'est l'objet de toute les conversations dans le village.

Fait à Neuville-Vitasse, dans la maison Dupuis et Morel, ce 3 juillet 1905. Certifié exact :

Ovide Bultel,
homme de lettres, à Saint-Léger
par Croisilles (Pas-de-Calais).

Léonce Dupuis.
Louise Delattre, femme Dupuis.
Louise Dupuis, femme Morel.

Vu pour la légalisation des signatures ci-dessus :
Le maire : L. Taillande.

ÉCHOS ET NOUVELLES

La mort du médium Slade.

La presse anglaise a annoncé, il y a quelques jours, la mort du Dr Henri Slade, l'un des plus célèbres médiums parus dans la deuxième moitié de siècle dernier. Il était de nationalité anglaise, mais l'époque culminante de sa carrière a été la série de séances qu'il a données en Allemagne en 1878. Ces expériences avaient été organisées par l'infatigable Aksakoff ; elles eurent lieu à Leipzig et déterminèrent surtout la conversion des professeurs Zœllner, W.-E. Weber, Scheibner, E.-H. Fichte, suivies de polémiques restées fameuses dans les fastes du spiritisme et auxquelles participèrent des hommes comme Wundt, Helmholtz, etc.

Quelques mois avant son voyage en Allemagne, Slade avait eut à soutenir, à Londres, un procès qui fit alors un grand bruit et qui est encore maintenant tout ce que connaît de Slade le grand public. On sait que la spécialité de ce médium était particulièrement l'écriture directe sur les ardoises. Le professeur Ray Lankester s'était fait le principal accusateur de Slade, se fondant sur le fait suivant : Le médium venait à peine de placer sous la table l'ardoise, lorsque Lankester la lui arracha des mains et constata qu'elle contenait déjà de l'écriture. Le professeur estimait donc que « les esprits ne pouvaient pas avoir écrit le message dans un temps aussi restreint » et que par conséquent le médium avait triché. C'est spécialement grâce à cette extraordinaire argumentation que Slade fut condamné et que le public reste convaincu que ce médium était un fraudeur et qu'il a été condamné comme tel. Avec cela, notre intention n'est certainement pas d'affirmer qu'il n'a pas pu tricher, mais uniquement de faire remarquer sur quels incroyables arguments est parfois fondée l'opinion publique.

A un certain âge, le docteur Henri Slade s'était malheureusement adonné à la boisson et il a fini misérablement dans une maison de santé.

La mort du guérisseur Philippe.

Nous nous sommes occupés assez longuement, en janvier dernier, du guérisseur Philippe, de son vrai nom Philippe Saudard, et nous ne reviendrons pas sur les détails assez légendaires de sa vie, maintenant que l'on a appris la nouvelle inattendue de sa mort. Les informations fournies il y a quelques mois à un rédacteur du *Gil Blas* par « Papus » sont en effet à peu près tout ce que l'on connaît de relativement authentique au sujet du thaumaturge lyonnais. Plusieurs grands journaux français se sont en ces jours-ci occupés de Philippe, à l'occasion de sa mort; mais à travers leur longue prose délayée, on entrevoit la plus complète ignorance de toute donnée biographique sur la personne dont ils se sont proposé d'entretenir leurs lecteurs. Ce sont de vagues phrases sur ce « Cagliostro du vingtième siècle », sur sa ténébreuse puissance à la cour de Saint-Pétersbourg, sur la naissance du tsarévitch qu'il aurait justement prophétisée, et sur les victoires russes qu'il aurait prédites avec moins de bonheur. Pas la moindre citation pour appuyer ces légendes.

Il est bien possible que Philippe ait été un charlatan, peut-être même sans s'en douter ; mais une chose est incontestable : que du charlatan il n'avait pas l'envie de faire parler de lui. Jamais il n'a cherché la réclame par des entrevues, par des articles laudatifs ou par les autres petits moyens que ceux qui l'accusent de charlatanisme connaissent si bien.

On a parlé du publiciste bien connu Serge Basset, dont Philippe aurait guéri le fils d'une manière prodigieuse; les initiés parlent d'autres guérisons non moins étonnantes dont les intéressés, moins courageux, n'ont pas permis la publication. Mais la richesse est venue à Philippe d'un mariage, et non pas de la vente de l'orviétan.

« Enfin, il est toujours désirable de dire le moins de mal possible d'un mort, surtout lorsque l'on n'est pas précisément sûr de ce que l'on affirme. Nous nous bornerons donc plutôt à reproduire du *Matin* le passage suivant d'une conversation que Philippe aurait eu, bien malgré lui, avec un rédacteur de ce journal :

« — N'avez-vous pas cultivé en vous une force psychique et n'agissez-vous pas, comme vos pairs, s'il en est, par des efforts concentrés de la volonté ?

« — Aucunement. Je suis, je le répète, un intermédiaire inconscient. Devant les résultats, j'admire moi-même et ne comprends pas.

« — Vous n'êtes donc pas, à proprement parler, un magnétiseur ?

« — J'ignore le magnétisme. Voyez-vous, je suis un simple, moi. Je ne possède à aucun degré appréciable ni la science de l'âme, ni la science des choses. Il m'est arrivé d'ouvrir les livres où les théoriciens érudits traitaient de l'hypnotisme et des sciences occultes, mais j'ai renoncé à cette étude où je devais trop vite m'arrêter ignorant, manquant d'haleine. J'ai tenté de répéter les expériences, même les plus élémentaires, des magnétiseurs fameux, et je n'ai point réussi. En ai-je moins poursuivi l'accomplissement de ma mission, qui est de soulager, de guérir, de passer en faisant du bien, parmi les humbles et parmi les grands de la terre ?

« Les grands de la terre ! J'eus beau saisir l'occasion au vol ; cette tentative pour amener mon compagnon de route à se souvenir tout haut, devant moi, des jours vécus en des cours étrangères, n'eut aucun succès. Philippe s'observait avec soin dans cette interview qu'il n'avait pu fuir, et il sut échapper à toute question où ses illustres amis, aussi bien que ses puissants détracteurs, pouvaient être en cause. »

Le Président Sulzer.

On se souviendra qu'entre toutes les dépositions qui furent entendues au procès d'Anna Rothe, à Berlin, la plus importante et la plus remarquable a été celle de M. G. Sulzer, président élu de la Cour suprême de justice de Zurich. On pouvait en effet ne point se trouver d'accord avec M. Sulzer quant à l'appréciation des phénomènes présentés par Anna Rothe, mais on ne pouvait pas s'empêcher d'admirer la clarté d'idées, la droiture de conscience, et surtout le courage moral de ce témoin.

La Tribune de Genève du 22 juin contenait un article fort désobligeant, au sujet de la non réélection du président Sulzer, dont le mandat venait d'expirer. Or, les *Basler Nachrichten* du 25 juin publiaient l'entrefilet suivant : « L'ancien président G. Sulzer annonçait la semaine dernière au président du Conseil d'État de Zurich sa décision formelle de renoncer à ses fonctions de président de la Cour de cassation. »

Il n'a par conséquent pas été évincé de sa place comme quelques journaux l'ont prétendu. Son successeur, M. Meili, n'a du reste accepté sa candidature que parce qu'il avait appris depuis longtemps de M. Sulzer lui-même qu'il était bien décidé

à rentrer dans la vie privée. On ajoute que le docteur Meili ne se serait laissé porter, en aucun cas, comme candidat concurrent de M. Sulzer.

Un Japonais psychomètre.

Un certain M. A.-M. Robinson, « un voyageur bien connu », au moins en Amérique, paraît avoir découvert au Japon un sujet psychique assez remarquable. *La Chicago Tribune*, et par suite la plupart des journaux américains, se sont occupés de ce sujet du Mikado, qui s'appelle Ehima Kasakura, habitant Yakka-ichi; il est âgé de seize ans. C'est un jeune homme d'apparence normale, d'une instruction assez rudimentaire. Ses facultés supernormales consistent surtout en ce que les oculistes appellent de la « psychométrie »; il lit des histoires étranges dans tous les objets qui lui tombent sous la main; seulement les quelques exemples qui nous sont rapportés par M. Robinson permettent à peu près tous de supposer qu'il s'agit d'un simple phénomène de lecture de la pensée, bien que le caractère de la plupart de ces phénomènes soit encore si obscur, qu'il est difficile de les indiquer autrement que par le terme un peu vague de *lucidité*.

Par exemple, on raconte qu'Ehima a démasqué un soldat japonais, qui, de retour à son pays, se vantait de prouesses sans nombre. Comme il montrait une plaque de métal qu'il portait sur lui au cours d'une charge, et qui lui aurait sauvé la vie, Ehima sut dire, en observant ce petit objet, que le soldat était resté caché dans un fossé pendant la charge. Le soldat se suicida le lendemain, en avouant sa couardise.

Quelque temps après, Ehima recevait une lettre de son frère Ollu, qui était à l'armée. La lettre ne parlait d'aucun danger que le jeune soldat devait encourir; toutefois, Ehima déclara que son frère avait été chargé d'une mission excessivement périlleuse, au sujet de laquelle il fournit des renseignements détaillés. Un mois après, la famille recevait une lettre du capitaine d'Ollu, lui faisant part de la mort glorieuse que le jeune homme venait de rencontrer dans une expédition dont il avait été chargé.

M. A.-M. Robinson remit au jeune Kasakura une pièce d'argent trouée, qu'il portait toujours avec lui, et que son grand' père avait trouvée dans le comté de Scioto (Chio). Tout ce que M. Robinson savait au sujet de cette médaille, c'est qu'elle était une de celles que le président James Madison avait données aux indiens Miami. Ehima n'avait jamais entendu parler du prési-

dent Madison, et, en fait d'Indiens, il ne connaissait que ceux des Indes orientales. Toutefois, en tenant la médaille dans ses mains, il décrivit une scène dans laquelle le « Mikado blanc » distribuait à quelques chefs Peaux-Rouges, la tête ornée de plumes multicolores, des poignées de mains et des pièces de monnaie pareilles à celle que Robinson lui avait remise.

« Je vois encore autre chose, ajouta-t-il. L'homme rouge est mort. On a tué son cheval, et on l'a placé sur une plate-forme. Tout le monde pleure. L'arc, les flèches, le fusil et la pipe du chef sont à côté du cadavre. La médaille est pendue autour de son cou. »

Robinson était stupéfié. Il se rappela aussitôt que, lorsqu'il était enfant, son grand'père lui avait raconté que Cheval Jaune, un chef indien, était mort près de leur ville, dans l'Ohio, et avait été enterré sur une plate-forme. Il se rappela nettement qu'il lui avait décrit comment on avait tué le cheval, un « Pinto » dont le chef était fier. Il se souvint enfin qu'il y avait eu des désordres entre les blancs et les Indiens parce que le cadavre du chef avait été dérangé, et qu'on avait emporté quelque chose lui appartenant..

« J'ai depuis prié quelques amis de se documenter aux archives de Washington, ajoute M. Robinson ; j'appris ainsi que Cheval Jaune avait été à la tête d'une délégation d'Indiens qui visitèrent Washington durant la présidence de Madison et que douze médailles spéciales furent alors frappées en leur honneur, et offertes au chef et à sa suite. »

D'autres étrangers ont à leur tour essayé les facultés du jeune homme ; mais il y a quelques semaines, des agents du gouvernement eurent un entretien avec son père, et lui demandèrent que son fils réservât l'exercice de ses facultés à l'avantage de son pays. Il paraît en effet que des papiers saisis aux quartiers généraux de Kouropatkine après la bataille de Moukden ont été soumis à Ehima Kasakura, en même temps que d'autres objets ; mais le résultat de cet essai est tenu secret.

Un procès pour une maison hantée.

Dans sa récente conférence à l'Institut psychologique de Paris, M. J. Maxwell parlait des témoignages absolument contradictoires que rencontrent parfois les autorités judiciaires dans leurs enquêtes relativement aux « maisons hantées ». L'information suivante, qu'on lisait dans le *Temps* du 2 juillet, en est une preuve assez bizarre :

« Les journaux lyonnais parlaient, il y a quelque temps, d'une maison hantée à Saint-Fons. Des pierres étaient lancées contre les vitres, on tirait des coups de revolver, etc. Il paraît que c'était un vacarme infernal.

« La maison ainsi attaquée est habitée par les époux Didier, qui s'adressèrent au commissaire de police de Saint-Fons et l'informèrent de ce qui se passait. Des agents furent mis en sentinelle pour surveiller les fantômes malins ; hélas ! les agents entendirent bien le bruit, constatèrent que les vitres étaient brisées par des projectiles mais ils n'aperçurent point les coupables.

« On finit par accuser une femme, locataire de la maison, d'être l'auteur de tout ce mal. Plainte fut portée ; des témoins furent entendus qui déclarerent avoir vu la femme Deléglise, son mari et sa fille occupés tous à lancer des pierres, etc.

« Hier, venait le débat devant le tribunal correctionnel. Les époux Didier accusèrent formellement les époux Deléglise. Ceux-ci ont nié énergiquement. De chaque côté des témoins ont été cités. Les époux Didier ont fait entendre leurs locataires, au nombre de quatre ; les locataires ont affirmé qu'ils avaient vu les époux Deléglise se lever la nuit, organiser le tapage et causer tous les dégâts. Les deux accusés ont présenté au tribunal quelques-uns de leurs voisins qui sont venus dire que les seuls auteurs de tous ces faits étaient les époux Didier eux-mêmes. Deux témoins ont déclaré qu'ils avaient vu, un soir, vers dix heures, la fille Didier lancer des pierres contre les vitres de la maison, en compagnie et avec le concours de la fille d'un locataire.

« Le tribunal paraissait embarrassé. Les époux Didier s'amusaient-ils ainsi à tourmenter leur maison ? Quelle rancune pouvaient-ils avoir contre les Deléglise ?

« Les époux Didier réclamaient 100 francs de dommages-intérêts aux Deléglise ?

« Le tribunal a acquitté purement et simplement les inculpés. »

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Une conférence sur les phénoménes de hantise.

C'est devant l'auditoire toujours attentif et recueilli de l'Institut Général Psychologique, que M. Maxwell, avocat général près la cour d'appel de Bordeaux, docteur en médecine, exposait ses vues sur les phénomènes de hantise. Sans doute il lui eût été facile d'amuser son public, et de lui faire une conférence composée d'anecdotes cousues les unes aux autres.

La hantise a toujours existé. Les théologiens ont souvent commenté ces faits, car pendant des siècles la culture a consisté à discuter des textes, au lieu d'étudier, par l'observation ou l'expérience, les réalités; et ils ont tout expliqué par les démons. Mais de nos jours, on ne croit plus guère aux démons, on veut une explication plus certaine.

Les faits se groupent en trois catégories. Il y a la hantise personnelle et la hantise locale. La hantise locale est de deux sortes : il y a des maisons hantées où les phénomènes caractéristiques sont objectifs et peuvent être constatés par tous ; dans d'autres, ils semblent subjectifs et ne sont perçus que par une seule personne le plus souvent.

La hantise personnelle est la plus fréquente: elle a toujours existé. Le démon de Socrate et l'esprit familier de Jérôme Cardan sont des exemples classiques.

Sommes-nous en présence de phénomènes morbides du genre de ceux que présentent les altérations de la personnalité ? On pourrait le penser, et sans doute on le pensera encore. Mais M. Maxwell est plus indulgent. Après tout, les personnes hantées lui paraissent assez normales, et le fait que les phénomènes disparaissent quand la santé est réellement atteinte a une certaine importance. Les messages qu'elles transmettent sont assez cohérents et intelligibles : il arrive même que des messages soient transmis, renfermant des renseignements qui, semble-t-il, ne peuvent être connus ni des expérimentateurs ni du sujet.

Il en va de même pour la hantise locale. Dans les phénomènes de *poltergeists* — car tel est le nom qui, parti d'Allemagne, s'est implanté en Angleterre pour désigner les phénomènes des maisons hantées — on observe une uniformité de type très remarquable. Les personnalités qui sont à la base des manifestations n'ont pas beaucoup d'imagination : elles opèrent toujours de la même manière. En tous pays, en tous temps, elles se manifestent de façon pareille : ce sont des pierres lancées avec force

qui viennent briser les vitres ou de menus objets; ce sont des meubles qui se déplacent, de l'eau qui coule, ou un incendie qui s'allume.

Comment expliquer ces faits ? On a contesté la bonne foi des narrateurs ; mais ce n'est pas là une position qu'on puisse défendre jusqu'au bout. S'il y a des personnes qui mentent, ou qui ont l'imagination excessive, il en est pourtant qu'on doit croire ; car il y a des faits qu'on ne peut nier et qu'il n'est pas scientifique de nier.

Dans la troisième catégorie de phénomènes, il y a des choses fort curieuses. Ce qu'on en peut retenir, c'est qu'il y a des lieux où, à des moments différents, des personnes différentes, ne se connaissant pas et n'ayant point communiqué, ont vu ou cru voir un revenant, par exemple. Ce revenant ne ressemble guère à celui dont on a coutume d'effrayer les enfants dans ces contes qu'on aurait mieux fait de ne pas écrire. Il est indifférent aux vivants ; il ne s'en occupe pas.

Il semble continuer une vie passée, et vivre dans des préoccupations qui nous sont étrangères. Il vaque à ses affaires ; il reste absorbé dans ses soucis ; très rarement il répond aux modernes de façon appropriée.

Ce caractère est singulier. Il faut en noter un autre : le fantôme n'a pas de réalité physique ; aussi n'est-il aperçu ou entendu que par une minorité. De plusieurs personnes réunies, une seule le verra. Comme l'a fort bien dit M. Maxwell, en terminant, avant d'expliquer un fantôme, il faudrait le tenir. Et nous n'en sommes pas là. Mais nous devons étudier les faits, et l'Institut Général Psychologique pourrait entreprendre une enquête scientifiquement conduite.

Un médium oriental à Nice.

Le grand événement de ces derniers mois a été, pour les milieux spirites de Nice, l'apparition d'un médium mystérieux qui a éveillé la curiosité de tout le monde. Si nous devons en croire le *Bulletin de la Société d'études psychiques de Marseille*, sa vie aurait été aventureuse et agitée; il ne serait rien moins qu'un adepte du Thibet, mais ayant séjourné en Amérique. Il se dit le Yogui Rama, président de la Société Théosophique de Washington. Il a donné dans une ville voisine de Nice des séances auxquelles ont assisté sept à huit personnes cultivées et instruites, et dans lesquelles il se serait produit des phénomènes de télépathie, lucidité, extériorisation de la sensibilité, et matérisaliation.

A Nice même, il a donné à la Société d'études psychiques de cette ville des conférences (outre l'anglais, le Yogui Rama parle l'italien et le français), et des séances expérimentales dont on dit aussi des merveilles. « On prétend, dit le *Bulletin*, qu'un jour, il se serait fait attacher solidement à l'étage supérieur, et que, peu d'instants après, il aurait été trouvé, libre de tous liens, à l'étage inférieur. » Je vous fais grâce « des photographies de la pensée » des assistants, même sans appareil (?); d'une correspondance avec ses amis du Thibet au moyen d'un oiseau qui arrive porteur d'un message dans son bec; la désagrégation d'une carte de visite brûlée, puis sa restitution *ad integrum*, etc., etc. Le *Bulletin* reconnaît que quelques-uns de ces phénomènes sont peut-être de la légende; c'est justement sous ce point de vue que nous avons tenu à en parler; le rapport publié par M. le docteur J. Breton dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme* se rapporte, pour le moment, à des phénomènes assez modestes, et qui se sont produits dans des conditions médiocrement persuasives.

Ce sont d'abord des expériences de dessin automatique. Rama présente plusieurs cartons glacés sur les deux faces; il en fait choisir un, et prie trois personnes d'y apposer leur signature ou un mot de reconnaissance. Rama place ce carton sur un petit guéridon, avec un porte-plume et un encrier; il prie une personne de recouvrir le tout avec deux serviettes bien étalées; et, après s'être mis en état de « concentration », de la main gauche il pince et soulève les deux serviettes étalées, glisse sa main droite sous les serviettes, prend la plume, la trempe dans l'encre, et commence à travailler: écriture ou dessin. Enfin, le médium retire de dessous les serviettes le carton, sur lequel est un dessin à la plume très médiocre, représentant la Liberté éclairant le monde, avec la légende: *Fiat Lux*. C'est la vignette qui orne la couverture de la publication *Lux*. Le carton est bien celui qui avait été choisi, avec les signatures au verso.

M. le docteur Breton admet qu'on pourrait imaginer que les cartons avaient subi une préparation pour recevoir un décalque; qu'avec un peu d'adresse, Rama a pu glisser sous les serviettes et appliquer sur le carton ce dessin préparé à l'avance, et que les mouvements de la main droite avaient justement pour but de décalquer le dessin sur le carton. Il ne faut pas être un escamoteur bien habile pour faire disparaître ce dessin original. Toutefois, le rapporteur estime que le dessin n'avait pas le caractère d'un décalque; l'encre était bien la même qui avait servi à tracer les signatures de contrôle; à la fin de l'opération, le dessin était encore humide.

A cela on peut répondre d'abord que Rama avait pu chercher d'avance quelle était l'encre employée dans l'hôtel où l'on a tenu les séances. Un médiocre prestidigitateur peut, en de pareilles conditions, trouver un moyen pour humecter le dessin. Afin que l'expérience ne puisse pas être considérée comme un tour de prestidigitation, il aurait fallu que le médium n'ait pas imposé aux expérimentateurs le carton sur lequel devait apparaître le dessin.

La deuxième expérience est intitulée par Rama : *Le guide du médium permettant à un être de l'espace de laisser un souvenir.* On place un bandeau sur les yeux de Rama, qui tient de la main gauche un bloc-notes et de la main droite un crayon. Le médium entre rapidement en trance et écrit sur le bloc-notes : « Souvenir à la Société psychique de Nice, 26 mai, Rama. » Il déchire le feuillet qu'il remet aux assistants. Rama prend alors la serviette qui était sur la table, en enveloppe le bloc-notes et sa main droite va et vient devant le public, en écrivant. Enfin, il découvre le bloc-notes, arrache le feuillet, et le remet au président. C'est une poésie signée E. N. ; l'écriture est droite, fine, les lettres et les signes très serrés, mais également espacés. Pendant toute cette expérience, Rama parlait en fort bon français, alors qu'à son état normal il le parle assez incorrectement.

Faisant la critique de cette expérience, le docteur Breton observe que pour les deux lignes écrites sur le premier feuillet, Rama pouvait très bien voir sous son bandeau. Pour l'écriture de la poésie, sa main droite et son bloc-notes étaient bien recouverts par une serviette épaisse, mais sous la feuille blanche du bloc-notes, il pouvait y en avoir une autre sur laquelle la poésie était écrite d'avance. Rien de plus simple, alors, sous la serviette, de faire disparaître le feuillet blanc. Enfin, Rama a fourni le bloc-notes, et n'en a pas fait examiner les feuillets avant l'expérience.

Troisième expérience : *Vibrations volontaires obtenues par la seule force de la pensée* ; *Étincelles tirées d'une bougie.* Rama prie Mlle Lucie Bayer, secrétaire de la Société, de choisir une des quatre bougies allumées sur la table. Après un certain laps de temps que Rama consacre à disserter sur l'*od*, Brahma, Vischnou, Siva, les signes + et — et le neutre, il fait éteindre toutes les lumières, hormis celle de la bougie choisie, et s'approche un peu de celle-ci, les mains étendues à un mètre d'elle. Il fait des gestes de « prise de fluide », etc.. Au bout de quelques minutes, un éclat vif comme celui d'une étincelle électrique avec crépitement, part de la bougie. « Les fluides odiques + et — se sont combinés », dit Rama.

M. le docteur Breton estime qu'il est bien difficile de trouver un truquage pour réaliser cette expérience. Il nous semble pour-

tant que le médium aurait pu atteindre son but en enfonçant dans chacune des quatre bougies un grain d'une substance légèrement déflagrante. Cette petite opération, facile à exécuter d'un coup d'ongle, pouvait avoir été faite par le médium au début de la séance, peut-être même avant, alors que les expérimentateurs n'étaient pas présents, ou que leur attention n'était pas tournée vers les bougies, ne sachant pas qu'elles allaient être l'objet d'une expérience.

En somme, il n'y a pas de prestidigitateur qui, dans chacune de ses séances, n'effectue pas des tours plus malins que ceux de Rama, et qui tout au moins ne fasse pas semblant de laisser examiner par les spectateurs les objets sur lesquels il opère. Le docteur Breton dit que l'état de trance de Rama devait être réel, puisqu'il a constaté en lui « un état général de dépression, un peu de sueur au front et à la paume des mains, respiration gênée, pouls à 140 pulsations par minute, voix cassée ». Ce n'est pas encore ce qui prouve qu'il a produit des phénomènes psychiques supernormaux. Le récit des séances avec le Yogui Rama, président de la Société théosophique de Washington, va continuer dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*; peut-être nous réserve-t-il quelque chose de mieux que ce qui a été publié jusqu'à ce jour ; nous ne manquerons pas, en ce cas, d'en renseigner nos lecteurs.

Une pétition des spirites belges à leur Parlement.

On sait qu'un Congrès spirite belge a eu lieu à Liège, vers la moitié de juin dernier. Il n'a été, d'ailleurs, remarquable que par la votation de la motion suivante, adressée à la Législature belge :

« Considérant que le spiritisme, en tant que science expérimentale, s'appuie sur des phénomènes qui remontent à la plus haute antiquité ;

« Considérant que ces phénomènes, remis en lumière dans nos temps modernes, furent affirmés dès l'an 1854, par une pétition revêtue de 14.000 signatures, adressée à la Législature des États-Unis ; que cette pétition ne reçut pas, à cette époque, l'attention qu'elle méritait ; mais que, depuis lors, des savants indépendants de différentes nations ont donné, par leurs travaux, raison aux pétitionnaires ;

« Considérant que l'opinion publique reste plongée dans le doute et dans l'incertitude parce que les corps savants officiels n'ont pas encore mis cette question à l'étude ;

« Considérant que le spiritisme est, pour l'humanité, une question de la plus haute importance et de laquelle dépendent tous les problèmes que cherche à résoudre la société moderne ;

la philosophie, la morale, la politique, la vie sociale et la vie individuelle ; qu'il est incontestable que, pour mettre fin au conflit qui existe actuellement entre la religion et la science, rien au monde n'offre autant d'intérêt que le point de savoir si nous avons une âme et si, dans l'affirmative, celle-ci continue à vivre après s'être séparée de son corps ;

« Par ces motifs,

« Prient la Législature nationale d'instituer une commission d'enquête scientifique chargée de vérifier l'exactitude des phénomènes spirites et d'en faire rapport aux deux Chambres. »

Naturellement, cette pétition n'a pas la moindre probabilité d'être prise en considération sérieuse par le Parlement belge.

On peut rappeler, à ce sujet, qu'une pétition pareille, revêtue elle aussi de 14.000 signatures, a été présentée au Corps législatif des États-Unis en 1852, c'est-à-dire dès les premiers temps du spiritisme. Le sénateur Talmadge, ancien gouverneur du Wisconsin, et plusieurs autres personnages distingués, magistrats, professeurs, *aldermen*, etc., avaient signé ce document. Le Congrès des États-Unis, après une courte discussion, passa à l'ordre du jour sur cette pétition.

Dans les prochains numéros :

Un article de M. le docteur **Charles Richet** sur *les phénomènes de matérialisation,* auxquels il a assisté à Alger. — Un article de **Sir Oliver Lodge,** ex-président de la *Society for Psychical Research* sur le même argument.

Un article du professeur **G.-C. Ferrari**, de l'Université de Bologne, sur les phénomènes de *Prévision ou Prémonition à rappel.*

Un article de M. le **colonel A. de Rochas** sur les *photographies spirites.*

D'autres articles de M. le docteur **Paul Joire**, de MM. les docteurs **Meunier** et **Vaschide**, de M. le docteur **J. Venzano,** etc.

Les articles de M. le docteur Ch. Richet et de M. le colonel de Rochas seront accompagnés de **différentes gravures**.

Le Gérant: Drouard

10-10-05. — Tours, imp. E. Arrault et Cie.



Fig. 3.



Fig. 3.



FIG. 1.



FIG. 2.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15e Année — Octobre 1905 — N° 10

ALBERT DE ROCHAS

PHOTOGRAPHIE SPIRITE

Tous ceux qui s'occupent des phénomènes psychiques sont aujourd'hui convaincus, par de très nombreuses expériences, que certains sujets peuvent ressentir des actions mécaniques exercées à quelque distance de leur peau et que d'autres sujets peuvent remuer, également à distance, des objets inertes.

Ces expérimentateurs, poussant plus avant leurs études dans le domaine de l'inconnu, cherchent maintenant à déterminer ce qu'il y a d'objectif dans les phénomènes d'apparition et de matérialisation. Les plus sceptiques les considèrent, en effet, comme de pures hallucinations, tandis que les autres croient à leur réalité et en donnent pour preuve les nombreuses photographies qui les ont enregistrés.

Malheureusement, ces photographies peuvent être truquées et on est certain que le photographe Buguet s'est livré à cette fraude malhonnête pour attirer une certaine clientèle. Mais l'imitation d'un phénomène n'empêche pas ce phénomène d'avoir existé ; je dirais même qu'elle est une forte présomption en faveur de sa réalité, car on n'imite que des modèles.

Il est donc très important de faire connaître tous les

cas de photographie spirite présentant de sérieuses garanties d'authenticité.

Tel est celui que je présente aux lecteurs des *Annales*. La lettre qui accompagne les planches 1 et 2 date de quelques années et elle émane de M. B..., homme très sérieux, que j'ai connu particulièrement et dont la famille est alliée à la mienne.

On a quelquefois objecté à ces sortes de photographies que les personnages pris pour des esprits ou pour des doubles astraux étaient dus à des images adventives produites par des petits trous dans la boîte de l'appareil. Tel pourrait bien être le cas représenté par la planche 3 où l'on voit la figure d'une vieille dame se reproduire à sa droite, bien que dans cette reproduction il y ait des particularités assez difficiles à expliquer (1); mais les planches 1 et 2 montrent bien une image vaporeuse qui s'est transformée pendant que l'opérateur retournait son châssis.

M. B. au colonel de Rochas

« Cher Monsieur,

« Une circonstance tout à fait imprévue me permet de me rappeler à votre bon souvenir.

« Il vient de nous arriver un fait inouï, qui nous a tous très vivement impressionnés ; comme je sais que vous vous occupez avec succès d'hypnotisme et que ce cas y a

(1) L'expression de la bouche n'est pas la même ; les yeux sont plus tournés sur la droite dans la figure adventive que dans l'autre. La position du bras droit n'est pas tout à fait la même. La poitrine de la figure adventive se détache nettement sur le montant de la porte, tandis que l'autre se détache un peu nébuleusement sur le bras de la jeune dame. Enfin le corps de la vieille dame laisse transparaître la main et la manchette du monsieur placé derrière elle, comme s'il s'était dématérialisé en partie pour former le fantôme voisin. Tout cela pourrait bien être dû à une impression fortuite de la plaque par un petit trou de la boite alors que la position des personnages formant le groupe n'était pas encore arrêtée et que le photographe cherchait l'orientation de son appareil.

rapport, je crois, je viens vous le soumettre en vous priant de vouloir bien me donner tous les éclaircissements que vous pourrez trouver, et quels qu'ils soient, vous promettant de conserver pour moi seul ceux qui seraient par trop impressionnants pour les parties plus intéressées que moi.

« Voici le fait :

« J'ai un beau-frère qui s'occupe de photographie en amateur. Dernièrement, voulant photographier sa fille, il a obtenu le cliché suivant : au premier plan, la jeune fille très ressemblante ; au second plan, une espèce d'ombre-fantôme la représentant d'une façon très reconnaissable, mais amaigrie, vieillie, malade, sur le point de rendre l'âme. Ce fantôme est bien une ombre transparente, puisqu'au travers, on distingue les plis de la toile qui sert de fond.

« La jeune fille a été pendant trois ans assez sérieusement malade d'une chloro-anémie ; maintenant, elle va bien. Dernièrement, à la campagne, étant assise au soleil avec quelques personnes, elle voit arriver une dame inconnue, qui, apercevant du monde, a rebroussé chemin. Elle a couru vers cette dame qui avait subitement disparu ; elle l'a cherchée partout sans succès. Ceci se passait il y a une dizaine de jours ; elle en fut profondément impressionnée.

« Auparavant, rien de semblable ne s'était produit chez cette jeune fille, ce qui fit croire à une hallucination. Mais pour la photographie, on ne peut en dire autant, puisque l'image subsiste.

« Il y a là quelque chose d'anormal, de surnaturel peut-être, qu'il nous est impossible d'expliquer.

« Le père, la jeune fille et nous tous, nous ne nous sommes jamais occupés ni de spiritisme, ni de magnétisme. La jeune fille surtout ignore complètement ce que c'est.

« Expliquez-moi donc, je vous en prie, ce cas et dites-moi tout ce que vous en pensez ; je vous le répète, je ne dirai à la famille que ce que je croirai devoir dire.

« Les deux photographies que je vous envoie sont de

deux clichés différents ; ils ont été pris au même moment... »

J'écrivis à M. B... pour le rassurer. Je lui donnai quelques détails sur les idées actuellement admises relativement au corps astral; je lui suggérai l'hypothèse que l'apparition n'était autre chose que le corps astral de sa nièce qui avait pris les formes correspondantes aux pensées qui avaient traversé son esprit. Enfin, je lui demandai de vouloir bien me mettre en rapport avec cette jeune fille qui devait être un sujet intéressant à étudier.

M. B... me répondit que les parents de la jeune fille ne voulaient à aucun prix que la chose s'ébruitât, de peur de nuire à son établissement. Je ne pus donc la voir et je ne sais ce qu'elle est devenue ; quant à M. B..., il est mort récemment.

Dr G.-C. FERRARI

Prévision ou Prémonition à rappel

Presque tous les peuples possèdent des proverbes, ou plutôt des façons de parler qui ont trait à une sorte de connexion existant entre le nom d'une personne, que l'on vient de prononcer, et l'apparition de la personne dont il s'agit. Sans avoir recours aux inévitables Chinois et Persans, qui ont indifféremment des proverbes pour tous les goûts, nous rappellerons les suivants : *Lupus in fabula; — Quand on parle du loup, on en voit la queue; — Talk of the devil and he will appear; — Quando si parla del sole, il sole spunta; — Roba nominata è per la strada*, etc.

Toutefois, je crois qu'aucune des personnes qui s'intéressent aux « recherches psychiques », à la « métapsychique », se soit jusqu'ici occupée de la chose autrement que par quelques mots en passant. L'importance du phénomène se trouverait ainsi doublée par le fait qu'on le considère tellement commun qu'il n'attire même pas une attention spéciale. Il ne sera donc pas inutile de nous y arrêter un peu.

Il arrive incontestablement à bien des personnes, par exemple au cours d'une promenade, de songer tout à coup, sans aucune raison logique, à quelqu'une de leurs connaissances, qu'elles n'ont aucune probabilité spéciale de trouver dans cet endroit, et de la rencontrer un instant après, au détour d'une rue, ou sortant d'une maison, en des conditions, enfin, qui excluent d'une manière absolue toute possibilité de l'avoir remarquée d'avance, incons-

ciemment. Ce fait a si souvent été observé, non pas uniquement par moi, mais par beaucoup des personnes que j'ai questionnées à ce sujet, que je n'ai jamais pensé que ce fût la peine d'en entretenir le public.

J'en parle aujourd'hui pour la première fois, parce que deux de mes amis, qui habitent deux villes différentes et ne se connaissent pas, m'ont parlé en des temps différents, mais avec des termes identiques (s'ils ne différaient pas dans un détail), d'un fait qui n'est point exactement le même que celui dont nous nous sommes occupés tout à l'heure, mais dont il n'est guère plus facile de trouver une explication suffisante. Son intérêt spécial dérive aussi de ceci : que les deux personnes en question sont fort différentes l'une de l'autre par leur instruction, leur tournure d'esprit, leurs qualités physiques, et n'ont de commun, relativement au fait qui nous occupe, que leur bonne disposition à l'introspection et la qualité d'être des sujets nettement *visuels*.

Le phénomène qu'ils présentent est le suivant : Lorsqu'ils se trouvent au milieu d'une foule, ou dans une rue, même déserte, au théâtre, etc., le premier d'entre eux, Mr. M. C., voit une personne (le plus souvent un inconnu), et dit : « C'est bizarre! quelle ressemblance avec un tel! Serait-ce lui? » Il s'approche et constate qu'il s'est trompé. Mais quelques instants après, et — qu'on le remarque bien — sans qu'il y eût aucune probabilité de la trouver en cet endroit, il rencontre la personne qu'il avait cru reconnaître dans l'individu rencontré quelques instants auparavant. La chose est étrange, parce qu'il s'agit d'un jeune homme doué d'une bonne vue et excellent physionomiste, qui reconnaît avec une rapidité exceptionnelle des ressemblances même légères et qui passeraient inobservées pour tout autre, — et parce que la chose est devenue si fréquente pour lui que désormais, lorsqu'il lui arrive d'observer quelque ressemblance entre une personne qu'il rencontre et une autre qu'il connaît et qu'il n'a aucune probabilité de rencontrer en cet endroit, il se demande souvent s'il ne va pas rencontrer cette dernière. Ce qui arrive en effet quelquefois — non pas toujours.

A ce qu'il paraît, mon ami a toujours été sujet à ce phénomène, qui désormais ne lui cause qu'assez peu de surprise, si ce n'est lorsque les circonstances sont plus exceptionnelles. Ce fait lui arrive plus fréquemment quand il est de bonne humeur, et, à certaines époques, il se renouvelle même plusieurs fois chaque jour, alors que des semaines peuvent ensuite se passer sans que le phénomène se présente.

Il n'accepte pas l'explication que je lui avais proposée, selon laquelle l'attention spéciale éveillée par la première rencontre l'aidait à « dépister », pour ainsi dire, la personne réelle, comme, par exemple, quand il la trouve dans une salle, au théâtre. Mais le phénomène étrange, au moins en ce cas, est pour moi celui de la première erreur de personne, puisque j'ai dit qu'il s'agit d'un physionomiste réellement exceptionnel, et que pourtant il *prend* — bien entendu sur la base d'une ressemblance juste — un inconnu pour une personne de sa connaissance *qu'il est sur le point de rencontrer*. Et la circonstance que, dans certaines occasions, la rencontre réelle avec la personne qu'il avait cru reconnaître ne se produit pas, pourrait dépendre de ceci, qu'il s'est désormais tellement habitué au phénomène mystérieux qu'une ressemblance constatée normalement lui fait passer à la possibilité de rencontrer l'autre terme de la comparaison, pour ainsi dire — ce qui, naturellement, ne se produit pas toujours.

Dans certains cas, néanmoins, la chose se passe de la manière prévue, et cela complique un peu le phénomène, parce que, si elle n'arrivait jamais, il serait tout naturel d'en déduire que le phénomène est exact lorsque c'est le subliminal qui le produit, inexact lorsque la conscience intervient presque pour le provoquer.

Je remarquerai toutefois que, bien qu'il s'agisse d'un homme doué d'une excellente attention et d'aptitude à l'analyse, la faculté même qu'il a de se concentrer doit lui rendre plus facile de confondre un état de conscience non entièrement vigilante avec un état de conscience parfaitement entière.

Le monsieur dont il s'agit, et qui est âgé de 26 ans,

m'avait d'abord rapporté de vive voix, et ensuite, sur ma demande, par lettre, son cas, il y a un an ; mais je n'avais recueilli son récit qu'à titre de « curiosité ». Or, il y a quelques semaines, un autre de mes amis (Mr. M. A. C.) plus jeune que le précédent de quelques années, alors que je causais avec lui des « faits supernormaux », m'entretint d'un phénomène qu'il avait observé en lui-même... et qui était justement celui dont je viens de parler. Pour ne pas l'influencer par mes demandes, je le priai d'écrire exactement ce qui lui arrivait, et je ne fus pas excessivement surpris de voir qu'il se servait des mêmes termes que mon autre ami pour décrire le même fait : « Il m'arrive souvent de confondre, pendant que je me promène dans la rue, une personne inconnue avec une autre que je connais fort bien. L'erreur une fois reconnue, je n'y songe plus, mais il est à peu près certain que dans le courant de la journée je rencontrerai la personne en question, dans la rue, au café, au théâtre, là même où j'aurais le moins de probabilité de la rencontrer. »

La seule différence entre les deux cas est donc celle-ci (d'ailleurs assez importante), que la rencontre réelle pour Mr. M. A. C. ne se produit point immédiatement, comme dans le premier cas, mais à intervalle de quelques heures. Il commet une erreur de reconnaissance dans la rue, il en est frappé et il *sait* que, selon toute probabilité, il trouvera dans quelques heures, au café, au théâtre, ou ailleurs, la personne qu'il avait erronément cru reconnaître. Néanmoins, la première erreur de reconnaissance est radicale, sans que mon ami puisse dire au juste si la reconnaissance réelle était, ou non, très prononcée ; mais ces détails tiennent peut-être à la myopie dont il est atteint, quoique celle-ci ne soit pas très accentuée, à tel point que le jeune homme ne porte même pas habituellement de pince-nez.

Enfin, pendant que je m'occupais d'écrire le présent article, une dame que je connais très bien (Mme E. F. G.) et absolument sincère, m'a raconté le fait suivant, qui lui était arrivé quelques heures seulement avant de me voir :

« En passant devant la vitrine d'un photographe, j'aperçus une photographie représentant un groupe de

dames; l'une d'elles me frappa à cause de sa ressemblance avec une jeune violoniste de mes amies, née à Bologne, mais habitant ailleurs depuis plusieurs années déjà. Je suis revenue en arrière pour mieux voir, et je constatai que la photographie représentait une école de harpistes, au milieu desquelles je reconnus la jeune fille qui m'avait suggéré l'idée de mon amie ; la ressemblance était excessivement vague. Je continuai mon chemin, je tournai le coin de la rue et, cinq minutes après, je rencontrai la personne réelle dont j'avais cru reconnaître les traits dans la photographie, et qui se trouvait à Bologne, sans que j'eusse aucun élément pour en soupçonner le retour. »

La dame affirme qu'après la première fausse reconnaissance, elle avait pensé s'être trompée, sachant que son amie était loin de Bologne depuis des années, alors que la photographie devait être récente. Elle n'avait pourtant pas observé les harpes, dit-elle (en parlant certainement de la partie consciente d'elle-même). Quand elle les vit et qu'elle eut constaté que la ressemblance n'existait que bien superficiellement, elle pensa que ces instruments de musique, remarqués par le subconscient, avaient rappelé le souvenir du violon que la jeune fille jouait jadis, et que la fausse reconnaissance avait eu lieu grâce à cette association d'idées.

***

Pour l'interprétation de ces phénomènes obscurs, les cas d'un caractère trop net sont généralement peu utiles ; il faut donc souhaiter qu'on en publie d'autres encore ; en effet, ce n'est que par l'examen des différences qu'ils présentent que l'on pourra déduire quelques éléments pour les juger.

En tout cas, tâchons d'analyser comme il est possible les quelques cas qui sont à notre disposition.

Je noterai d'abord que les proverbes par lesquels j'ai commencé cette étude se rapportent à un fait ayant peut-être beaucoup d'analogie avec celui dont nous nous occu-

pons, mais qui n'y est pas entièrement identique. Tous, avec un ensemble remarquable d'observation, constatent seulement le rapport de concomitance existant entre le fait que *l'on parle* d'une chose et sa *réalisation* immédiate.

Par contre, les différents cas que je viens de faire connaître se rapportent à la relation qui semble rattacher la « croyance » illusoire, quoique parfois plus ou moins justifiée, d'être en présence d'un fait, et la réalisation, autrement impossible à prévoir, du fait en question à une date plus ou moins rapprochée.

Le deuxième exemple, que je n'ai pas pu étudier aussi bien que le précédent, parce que je me trouvais en des conditions telles que je devais trop facilement suggestionner le sujet, a une particularité qui pourrait aussi servir d'explication : c'est que, comme nous l'avons vu, le sujet est myope. Et voilà comment on pourrait interpréter le phénomène tel qu'il se produit en lui : L'erreur de personne, par laquelle il croit trouver son ami A. dans l'inconnu B., le trouble quelque peu et le secoue (comme il arrive toujours en pareil cas) ; quoi qu'il en soit, elle lui présente plus vivement que d'habitude à la conscience l'image d'A. Or, il est possible que si, plus tard, en tournant le regard sur une foule, il rencontre la physionomie d'A, celle-ci qui s'était déjà renouvelée, pour ainsi dire, dans sa mémoire, par suite de la confusion qui s'était produite le matin, fasse une impression nouvelle, comme une plaque photographique exposée de nouveau à la même vue, et qu'elle éveille ainsi la conscience d'elle-même, ou au moins qu'elle rappelle sur elle-même l'attention du sujet. Cette interprétation peut ne pas être juste, mais elle serait du moins la plus naturelle si c'était là le seul cas que j'ai observé. Par contre, le fait en question se complique si on le compare aux autres cas relatés, qui ne comportent pas, comme on verra, la même explication.

Le troisième cas, en effet, est typique, et nous présente le plus sincèrement possible (comme il s'agit d'une première expérience), ce qui se produit dans le premier cas. En outre, il peut servir à montrer l'importance de la

« fausse reconnaissance » sur toute la marche du phénomène.

La dame dont il s'agit raconte en effet qu'elle a « reconnu » la physionomie de son amie avant d'en avoir distingué les traits et sans avoir vu aucun détail de la photographie, qui en avait pourtant de bien remarquables, par exemple, les harpes.

Maintenant, ce fait peut recevoir deux explications différentes : Ou il s'agit d'une simple reconnaissance tardive d'un « processus sensitif », c'est-à-dire d'une sensation qui devient une « perception » ; ou bien on a la projection extérieure d'une image intérieure, c'est-à-dire que l'image de l'amie, déjà existante et, pour des raisons que l'on verra, vibrant d'une manière spéciale dans le subliminal de la dame (laquelle ne songeait à rien de spécial et certainement ne sait pas avoir songé à son amie), s'est localisée sur les premiers traits physionomiques qui lui ressemblaient tant soit peu, par suite du même phénomène qui fait que le poltron, la nuit, voit dans l'arbre de la route l'assassin qui l'attend, le demi-sourd entend dans chaque murmure une raillerie, et pour lequel Dante amoureux dit : « Per une ghirlandètta — Ch'io vidi, mi farà — Sospirare ogni fiore » (*1*).

Que cette deuxième interprétation, quoique peu compliquée, soit celle qui a le plus de chance d'être la vraie, on peut le conjecturer par le fait qu'aucune physionomie de ce groupe n'a, à mon avis, aucune ressemblance avec la jeune fille, à tel point que, tout en connaissant fort bien, moi aussi, cette personne, je n'ai pas su trouver celle ayant produit la confusion. D'ailleurs, la dame elle-même, qui est une assez bonne auto-observatrice, pensait que le rappel entre la photographie et le souvenir de la jeune fille avait été déterminé par la perception subconsciente des harpes (qui n'avaient pas été notées, n'oublions pas), perception qui aurait rappelé le souvenir de l'ex-violoniste par des raisons affectives spéciales.

Sans doute, cette seconde façon d'interpréter la pre-

(1) « Pour une petite guirlande que j'ai vue, toutes les fleurs me feront désormais soupirer. »

mière partie de l'expérience donne à l'ensemble un caractère bien spécial, parce qu'elle diminue considérablement de valeur, dans l'interprétation de tout autre cas, le fait de l'erreur de personne, en le réduisant à une circonstance accidentelle. Il ne resterait donc plus que le fait suivant : que la photographie d'une inconnue suggéra à la dame du troisième exemple l'image précise d'une personne amie, qu'elle n'avait aucune probabilité de rencontrer et qu'au contraire elle rencontra, après 300 mètres de chemin, cinq minutes plus tard, et quand elle eut tourné le coin de la rue.

Il ne faut pas oublier qu'il s'agit là d'un cas isolé ; il est donc juste de discuter aussi l'éventualité... de la simple et possible coïncidence fortuite ; seulement, contre cette hypothèse parle fortement le premier cas dont nous nous sommes occupés, dans lequel le fait si semblable de la confusion d'une personne inconnue avec une autre connue précède *fréquemment* la rencontre *réelle* de cette dernière.

On a, à vrai dire, dans ce premier cas, le fait que d'habitude la ressemblance existe réellement, tout au moins dans quelques détails de la personne ou du vêtement, — mais il ne faut pas oublier que le sujet en question est un physionomiste tout à fait exceptionnel, ce qui fait qu'il est possible qu'il trouve des raisons de ressemblance qui échapperaient à tout autre personne. On a en outre une observation corrélative, c'est-à-dire que la grande fréquence avec laquelle la confusion de personne est suivie par la rencontre de la personne réelle lui a donné l'habitude de s'attendre à trouver une personne donnée quand il en a rencontré une autre qui lui ressemble beaucoup — quoique cela n'arrive pas. Or, cette observation corrélative montre que *le fait* de la rencontre de la personne inconnue ressemblante à celle connue et que, contrairement à toute probabilité, il rencontrera peu après, n'a qu'une importance absolument subordonnée, mais que l'échange doit être comme une objectivation, pour ainsi dire, de la sensation intérieure qui vibre dans mon ami à propos de la personne qu'il doit rencontrer.

Il me semble, en un mot, qu'il s'agit d'un phénomène réel de prémonition élémentaire, touchant à la télesthésie et devant avoir la même valeur psychologique.

On aurait donc, pour nous servir d'une métaphore, comme simple illustration d'une idée difficile à exprimer, quelque chose de pareil à ce qui se produit dans les *detectors* des ondes herziennes de la télégraphie Marconi : lorsque la personne *connue* entre dans un certain rayon, on la sent presque s'approcher — mais elle n'est pas identifiée, parce que cette façon de sentir est encore en dehors de toute habitude, et partant, comme il arrive pour d'autres phénomènes de la même catégorie, elle passe inaperçue, parce que notre attention n'est pas encore adaptée à la saisir. Ce serait donc uniquement pour cette raison que serait nécessaire un rappel fait à notre attention, et voilà pourquoi nous avons l'erreur de personne dans le premier et dans le dernier cas, quand même il ne serait pas question du second, pour les motifs dont nous avons parlé. L'objection selon laquelle il ne s'agirait, dans le troisième cas, que d'une observation isolée, peut sans doute être forte, parce qu'il peut n'être question que d'une simple coïncidence ; mais elle peut aussi n'avoir aucune valeur, car on connaît que les phénomènes répétés de télesthésie et de télépathie ne sont pas fréquents dans les mêmes personnes, quoique certaines personnes soient particulièrement prédisposées à ces phénomènes.

⁂

Maintenant, relions les fils épars de notre discours et réduisons à un schéma les diverses données. Nous trouvons alors que l'ancienne observation, codifiée, pour ainsi dire, dans les provinces des différentes nations, selon laquelle on remarque souvent la coïncidence d'une personne ou d'un phénomène qui se présentent au moment où il en était question (*lupus in fabula*, etc.), a son pendant dans le fait, rapporté par mes trois correspondants (mais peut-être observé par bien d'autres personnes), selon lequel on perçoit, en certaines occasions, une personne qui s'approche — et cela à une distance qui exclut

absolument l'intervention de tous les organes communs de nos sens. Et même, comme pour laisser une trace de ce pressentiment, de cette prémonition, le sujet est porté à reconnaître la personne dont il s'agit dans un inconnu ayant quelques traits communs avec elle.

Il ne serait pas difficile d'interpréter ces faits différents au moyen d'une théorie commune, mais ce serait imprudent et injustifié. *Multi pertransibunt et augebitur scientiam*, disait le sage. Ce n'est que par l'analyse subtile et rigoureuse d'un grand nombre d'observations différentes et exécutées par différentes personnes, sur le même fait, que l'on peut espérer se rapprocher de la vérité.

C'est uniquement pour contribuer à l'acquisition de cette vérité scientifique que j'ai fait connaître les cas qu'il m'a été possible d'observer jusqu'à ce jour, et que j'en ai tenté l'analyse.

Qu'il me soit toutefois permis de rappeler, avant de finir, certaines observations suggérées par ces cas étranges et mystérieux.

D'abord, les proverbes que j'ai cités font ressortir, d'une certaine manière, la valeur de la *parole* sur le développement des phénomènes naturels. A ce sujet, les exemples sont innombrables dans l'histoire de toutes les croyances et de toutes les superstitions. Depuis la parole magique qui faisait sortir le diable de l'enfer, jusqu'à la parole sainte qui l'y précipitait de nouveau, depuis la parole qui donnait la vie au microcosme jusqu'à celle qui aujourd'hui doit être accompagnée d'une conjuration spéciale pour ne pas donner lieu aux pires fléaux, — elles attestent toutes la croyance à ce rapport entre un son verbal et un fait entièrement étranger, qui pourtant en dépendrait mystérieusement.

Mais cette remarque, dont il reste trace dans les proverbes que nous avons cités en commençant, sort quelque peu de l'argument dont nous nous occupons.

Par contre, les exemples que nous avons rappelés se rapportent plutôt à l'influence que la croyance à un fait peut avoir sur la production du fait lui-même. J'appelle, un peu arbitrairement peut-être, une « croyance », la condition par laquelle nos sujets supposent reconnaître

dans un inconnu la personne connue qu'ils vont rencontrer ; le troisième exemple nous suggère en effet de lui donner ce nom. De même que dans le phénomène de la croyance, nous avons ici une disposition spéciale de l'esprit du sujet par laquelle, mû par un état affectif particulier, il complète les données objectives qui lui sont présentées par l'expérience, de façon à leur faire revêtir une signification spéciale qui entraîne la conviction, avec les effets de cette dernière.

Cette condition spéciale de « croyance » semble pourtant liée — si les observations ultérieures ne nous prouvent pas le contraire — à la présence plus ou moins lointaine d'un agent particulier qui en détermine la naissance (la personne connue que le sujet va rencontrer). Or, si on peut réellement prouver l'existence, en certains cas, d'un rapport direct entre le premier jugement erroné de reconnaissance et la rencontre de la personne réelle, il sera moins illogique de penser que la rencontre imminente détermine la croyance, que de supposer que ce soit cette croyance qui détermine l'apparition de la personne.

Dans ce cas, la chose, qui pourrait sembler au premier abord une simple « curiosité psychologique » acquerrait une certaine valeur, surtout d'après la manière de voir moderne, qui reconnaît tant d'influence à la volonté sur la connaissance et sur la croyance, c'est-à-dire qu'il serait peut-être possible de parvenir à expliquer le fameux « vouloir, c'est pouvoir » par une influence rétroactive, pour ainsi dire, de ce que l'on sait de pouvoir sur ce que l'on décide de vouloir (1).

Il n'est pas malaisé de comprendre combien la chose est intéressante et combien l'argument est fécond de conséquences, mais justement pour cela nous ne pouvons pas nous laisser entraîner à le développer ici. Nous devions en dire un mot pour montrer que tout s'enchaîne strictement sur le terrain des faits, et surtout pour rappeler comment le plus simple fait peut servir à éclairer le che-

(1) Cfr. le bel article de M. J. Papini : « Agir sans sentir et sentir sans agir », dans la *Rivista di Psicologia*, dirigée par le Dr G. C. Ferrari (Bertalia, Bologne).

min à des déductions d'une très grande valeur générale.

Qu'il me soit permis de finir avec une dernière considération. J'ai dit que personne, que je sache, n'avait jusqu'ici examiné ce phénomène. En tout cas, il n'avait pas été signalé avant ces derniers temps. Il est possible que personne ne l'ait observé auparavant, mais il est possible que, tout en l'ayant observé, on ne l'ait pas jugé digne de remarque. Il se peut enfin que cette sensibilité spéciale (s'il s'agit réellement de sensibilité), si subtile qu'elle peut être confondue avec une prévision ou une prémonition, ne commence à se manifester qu'à présent. Tout est possible, naturellement, et il ne nous est pas donné de savoir s'il y a une limite à l'évolution de notre intelligence dans son processus d'adaptation toujours plus parfaite à la nature environnante, de telle sorte qu'on ne peut pas dire où nous parviendrons.

Sans doute, les cas que nous avons rapportés — tout au moins le premier et le troisième — peuvent parfaitement prendre place dans les limites de ces hypothèses, qu'elles paraissent même éclairer d'une double lumière.

MARCEL MANGIN

A PROPOS DU CAS DE XÉNOGLOSSIE DE MME X.

Aux trois hypothèses que M. Richet expose à la suite de sa stupéfiante communication sur un cas de xénoglossie automatique et qu'il rejette comme absurdes, je voudrais en ajouter une, sans prétendre qu'elle soit à l'abri de toute objection, mais dans l'espoir que si elle paraissait digne d'être examinée, elle conduirait à faire des expériences qui seraient d'une très grande utilité.

Faut-il d'abord, avec les trois hypothèses critiquées, rejeter entièrement celle de la transmission de pensée ? M. Richet lui-même qui, on le sait, trouve qu'on en abuse, écrit pourtant : « Si, à la rigueur extrême, on peut l'admettre pour les dernières phrases données alors que j'avais déjà, étant près de Mme X..., lu et parcouru attentivement le dictionnaire, elle est inadmissible pour toutes les phrases du début, les plus nombreuses qui m'ont été données alors que j'ignorais totalement l'existence du livre. » Je crois, au contraire, qu'elle doit, en dehors de l'influence de M. Richet, entrer aussi pour une part dans l'explication des premiers messages. Avec la télépathie, l'éloignement plus ou moins grand de l'agent n'est pas une objection. Il serait donc très intéressant de se rendre compte aussi complètement que possible du rôle joué par M. Shipley. Pour avoir découvert les sources des communications, M. Shipley doit être un helléniste distingué et pourrait bien avoir été, au moins quelquefois, le collaborateur inconscient du moi subliminal de Mme X...

X..

Nous aurions aussi été heureux de savoir comment a été découverte l'origine des communications tirées du dictionnaire de Byzantios. Est-ce encore M. Shipley qui a fait cette trouvaille ? Et qu'est-ce que M. Courtier ? Est-ce aussi un helléniste ? Par quel génial enchaînement d'idées a-t-il trouvé la citation de Paul et Virginie dans le Littré ? Possède-t-il un dictionnaire de Byzantios ou en a-t-il feuilleté un exemplaire ?

Les deux passages de grec ancien, c'est-à-dire de Platon, n'ont pas un sens quelconque ; ils ont une tournure mystique qui leur donne bien l'apparence spirite. Je soupçonne plutôt en ce cas M. Myers d'avoir inconsciemment agi sur le médium. On se rappelle que personne ne possédait mieux Platon que Myers et comment de plus en plus ses idées avaient tourné au mysticisme et au spiritisme.

Si l'on ne craignait pas de pousser l'hypothèse de la télépathie jusqu'à son extrême limite, mais ce serait cette fois vraiment en abuser, on pourrait encore dire ceci : Il existe quelque part quelqu'un qui n'est pas Mme X... et qui connaît à fond, par cœur, le dictionnaire de Byzantios première édition, mais toute sa science du grec ne va pas plus loin. Lorsque l'expérience a lieu, la subconscience de cette personne entend par l'intermédiaire de Mme X... la question posée ou bien ressent ses impressions (coucher de soleil) et y répond en grec moderne, à l'aide de sa connaissance complète du dictionnaire, acquise par des moyens normaux. Mme X... ne fait que reproduire la réponse.

Cela est bien compliqué ! La Nature cherche toujours pour arriver à ses fins les voies les plus directes. J'aime donc mieux attribuer ces opérations à la subconscience de Mme X... elle-même, et avant de dire quelle ressource il nous reste pour ne faire intervenir aucune intelligence étrangère, je voudrais discuter un peu avec M. Richet sur l'hypothèse de l'exaltation de la mémoire, car tout en reconnaissant avec lui qu'elle serait insuffisante à elle toute seule pour toutes les excellentes raisons qu'il donne, je pense pourtant qu'elle est un des éléments nécessaires à la solution. N'est-ce pas d'abord M. Richet lui-même qui, dans son discours présidentiel, disait : « L'hypnotisme

nous a révélé que la mémoire est une faculté *implacable* de notre intelligence ; aucune de nos perceptions n'est jamais oubliée...

« Dès qu'un fait a frappé nos sens, alors, de manière irrémédiable, il se fixe dans la mémoire. Peu importe qu'il puisse être évoqué à notre gré : peu importe que nous ayions gardé la conscience de ce souvenir ; il existe, il est indélébile..., il peut, dans certains états mentaux particuliers, reparaître en son intégrité... »

Je préférerais, quant à moi, ne pas généraliser et dire : « Dans certains états mentaux particuliers *et seulement chez quelques rares individus.* » Si la subconscience de Mme X..., — j'aimerais mieux dorénavant dire Mme X²... pour la distinguer de Mme X¹..., — a cru que le meilleur moyen d'apprendre le grec était d'apprendre par cœur le dictionnaire de Byzantios avec ses citations, nous ne pouvons pas dire que son idée était irréalisable, pourvu que Mme X²... soit une de ces personnes pour qui « aucune perception n'est jamais oubliée ». Du reste, pourquoi l'esprit de Mme X²... ne se composerait-il que de mémoire ? Le peu d'anglais que je sais, c'est principalement à la méthode Robertson que je le dois et l'on sait qu'elle consiste à apprendre une histoire par cœur, en en comprenant le sens, bien entendu. Au lieu d'une histoire, c'est un dictionnaire et ses citations que Mme X²... a appris par cœur. Comment n'en résulterait-il pas une certaine connaissance de la langue, la faculté de placer les accents presque sans faute et d'adapter les citations à des circonstances données ou à des questions ?

Les fautes qu'elle commet viennent, sans doute, de ce que c'est Mme X¹... qui tient la plume et elles disparaîtraient si c'était Mme X²... Voilà une belle expérience à tenter. Du reste, si Mme X¹... consentait à se soumettre à des hypnotisations suivies, je ne doute pas qu'on arriverait à lui faire donner elle-même la clé du mystère. Pourquoi laisser aux spirites l'emploi d'une méthode que mieux que personne jusqu'à présent ils ont su appliquer : la méthode des questions à l'esprit ? L'excellent M. Antoine Renouard s'est trop vite retiré, froissé qu'on ne crût pas à son existence. En lui accordant, au contraire, toute

votre confiance, mon cher Richet, vous l'auriez encouragé à se manifester, et il vous eût peut-être dit comme Rector à Stainton Moses, que les esprits peuvent lire les livres fermés dans les bibliothèques. Ç'eût été ce que j'appelle la clé du mystère. Mais, bien entendu, vous eussiez demandé une preuve séance tenante de la possibilité de ce miracle. J'en doute encore, de cette possibilité, tandis que vous ne tenez pas la télesthésie pour un miracle plus grand que la télépathie. « Entre la clairvoyance télépathique, disiez-vous dans votre discours présidentiel, et la clairvoyance non télépathique, je ne peux vraiment trouver que des nuances. » Et un peu plus loin vous ajoutiez : « Il me paraît impossible de nier que la lucidité existe. »

M'appuyant sur ce passage et sur l'expérience de Crookes avec Home, que j'ai rappelée, dernièrement, je prétends qu'il n'y a pas d'absurdité à se demander si, pendant son sommeil, en état de somnambulisme lucide, Mme X... n'a pas pu lire, relire, apprendre par cœur le dictionnaire de Byzantios première édition, celui par exemple qui se trouve à la Bibliothèque Nationale et dont, par une singulière coïncidence, la première partie seulement était coupée (p. 331 des *Annales*) (1).

Je comprends qu'on éprouve une extrême difficulté à admettre la possibilité de la lecture d'un livre fermé. C'est bien vite dit : *un sens nouveau*. Mais ce sens n'aurait aucune analogie avec nos cinq sens. Les caractères des mille

(1) Ce petit détail, cette singulière coïncidence n'aurait-elle pas une importance capitale ? Et la plus simple des explications ne serait-elle pas si l'on découvrait qu'en plein jour même, Mme X a deux personnalités ? On se rappelle les célèbres exemples de dédoublement, dans lesquels A^2 ignore complètement l'existence de A^1. En plein jour donc Mme X^2, à son propre insu, et à l'insu de ses parents, aurait pu aller à la Bibliothèque nationale se faire donner cet exemplaire et — nous sommes forcés toujours d'ajouter — l'apprendre entièrement par cœur, pour répondre à l'objection des citations choisies en accord avec les circonstances ? Mais ce serait beaucoup moins mystérieux que la lecture sans le secours des yeux. Tout et particulièrement l'incident Γαλλια (p. 331) et l'erreur διαεγγενος (p. 348) concourt à prouver que l' « esprit » ne se sert que du dictionnaire grec français.

pages d'un gros volume se superposent. Il faut donc supposer que c'est la faculté de perception qui va où elle veut et ne sent que ce qu'elle veut. C'est ce pouvoir d'inhibition qui me confond! Cependant, dans le monde inanimé, il y a ce qu'on appelle *l'accord*. Au milieu d'une tempête de sons, la corde d'un piano ne vibrera que si la note qu'elle peut produire se produit. Peut-être le sens nouveau a-t-il la faculté de se mettre d'accord avec la vibration que le sujet veut sentir et de ne vibrer avec aucune autre. C'est sans doute là la façon de procéder du sens télesthésique. Si le sujet ne veut sentir que les caractères de la page 347, il sera insensible aux autres. Je crois que les hypnotistes ont prouvé la réalité de l'état de rapport qui fait que le sujet peut entendre au milieu d'une salle de spectacle le chuchotement de son magnétiseur, absolument imperceptible pour le voisin le plus rapproché.

Je souhaite donc ardemment que M. Richet puisse faire avec ce merveilleux sujet qu'est Mme X..., des expériences qui établiront d'une façon définitive la lecture sans le secours des yeux. Alors, la métapsychique aura fait un pas immense.

Avant de terminer, j'aurais encore une troisième supposition à exposer, qui ne s'appuierait guère que sur un seul exemple analogue (1). Mais comme cet exemple vient d'un homme d'une grande valeur, qui avait réuni une somme de preuves et de témoignages extrêmement frappants, il faut en tenir compte. Il s'agit de l'apparition et de la matérialisation d'un double racontées par M. Stead (*Borderland*, avril 1896, et *Annales* 1896, p. 263). D'un côté, une série de témoins sérieux et dont nous n'avons pas le droit de suspecter la bonne foi, affirmaient que de telle à telle heure Mme A... était chez elle ; d'un autre côté, une autre série de témoins très nombreux affirmaient avoir remarqué sa présence à la même heure à l'église et l'avoir vue une fois prendre un livre qu'on lui offrait, mais ne pas l'ouvrir, et une autre fois en prendre un que l'ouvreuse lui

(1) Il y aurait aussi celui cité par M. Flammarion dans « Uranie » : le fantôme à bord du navire assez matérialisé pour écrire un conseil sur la direction à donner au navire.

offrait, mais qu'elle laissait sur l'appui devant elle. Que l'on relise tous les détails de la discussion que nous avions faite à cette époque et l'on sera, je crois, bien près d'être convaincu qu'il a pu y avoir là un fantôme assez matérialisé pour ouvrir une porte, tenir un livre ou le déposer sur un banc. Ce n'est, me dira-t-on, que remplacer une difficulté par une autre et si M[me] X... est capable de se dédoubler, de visiter en esprit la Bibliothèque Nationale et de s'y matérialiser assez longuement pour feuilleter un dictionnaire et l'étudier, il est inadmissible que son double n'ait jamais été vu dans d'autres circonstances et toute cette accumulation de miracles est encore plus exorbitante que la lecture d'un livre fermé.

J'en reviens donc à mon souhait de tout à l'heure et pour terminer, je conclus que jamais occasion meilleure ne s'est présentée de s'assurer de la réalité de la double vue.

Les observations de M. Mangin à propos du cas de xénoglossie nous prouvent à quel point nous sommes impuissants à construire des hypothèses; car celles que M. Mangin propose, encore qu'elles témoignent de son ingéniosité, ne peuvent guère soutenir la discussion. Il me paraît plus sage de dire tout naïvement : *nous ne savons pas et nous ne comprenons pas.*

Pour ce qui est de M. Shipley, il n'a vu les textes en question que longtemps après, au mois de mai 1905, et il n'a pas connu avant cette époque le dictionnaire de Byzantios.

Quant à l'origine de la découverte de ce dictionnaire, j'ai indiqué dans mon article quelle en est l'assez étrange filiation. J'avais prié mon ami M. Courtier, qui est à la fois psychologue et helléniste, de faire la traduction exacte des phrases 8 (v. p. 326). Or, au mot *damas* qu'il chercha dans le dictionnaire de Littré pour savoir si ce mot est bien français, M. Courtier trouva la phrase 8. A. en français. J'en écrivis au D[r] Vlavianos à Athènes, et le D[r] Vlavianos, qui sans doute, pour apprendre le français à Athènes, avait fait usage en sa jeunesse du dictionnaire de Byzantios, se rappela que les phrases incriminées devaient avoir cette origine. On en sait la suite (p. 327).

Je profite de cette occasion pour rectifier quelques erreurs de texte que l'imprimeur a commises, malgré cinq ou six corrections successives.

Il faut lire, en effet (p. 324, ligne VI), οντως au lieu de ουτως.

P. 326, ligne 20, στιλπνα au lieu de στυλπνα.

P. 326, ligne 22, και περιξώματα τής au lieu de αα: περιξώματ κτης.

P. 326, ligne 23, πολυειδων, au lieu de πολευειδων.

P. 332, ligne 20, σολισμαδς au lieu de στολισμούς et ανθρωπίων au lieu de ανθρωτίων.

P. 332, ligne 23, ἀποκρύφου au lieu de ἀποκρύφον.

P. 338, ligne 32, ἐν au lieu de ἐγ.

P. 350, ligne 20, τῶν au lieu de τωγ.

P. 353, ligne 1, au lieu de ούι ιχτ, il faut lire ούκετι.

Charles Richet.

Dr PAUL JOIRE

Des Modifications que subit la force nerveuse extériorisée, relativement à l'état de santé des sujets.

J'ai montré l'année dernière (1) que l'extériorisation de la force nerveuse que nous constatons à l'aide du sthénomètre, se montre, chez les personnes en bon état de santé normale, plus considérable de la main droite que de la main gauche. Les chiffres indiqués par l'écart de l'aiguille oscillent entre certaines limites, variations qui indiquent la capacité personnelle d'extériorisation



et qui peuvent aussi être produites accidentellement par un état de fatigue passagère et par différentes influences

(1) Pour la description du sthénomètre et des expériences faites pour constater l'élimination de toute cause d'erreur, dues au son, à la chaleur, à la lumière ou à l'électricité, voir les *Annales des Sciences Psychiques*, juillet-août 1904, et la *Revue d'Etudes Psychiques*, juin 1904. — *Note de la R.*

qui s'exercent momentanément sur l'état psychique du sujet.

Quoique ces chiffres n'aient donc pas une valeur absolue, ils donnent, comme nous le verrons tout à l'heure, des indications importantes quand ils sont sensiblement diminués ou exagérés.

Ce qui a une importance encore plus considérable que la valeur absolue des chiffres, c'est la proportion qui existe entre le chiffre indiqué par la main droite et celui indiqué par la main gauche. Cette proportion varie avec une régularité véritablement étonnante dans les différentes maladies du système nerveux, de sorte que la fraction présentée suffirait, dans bien des cas, à elle seule, pour fixer un diagnostic. Et ce qui prouve que cette variation est bien sous la dépendance de la maladie, c'est que, si l'on étudie régulièrement l'action produite sur le sthénomètre par un malade en traitement, on voit la fraction donnée par les chiffres des deux mains se rapprocher progressivement de la proportion normale, au fur et à mesure que le malade avance vers la guérison. Si, dans le cours du traitement, il se produit quelque rechute ou quelque accident nouveau, ce fait est immédiatement enregistré par l'écart qui se produit simultanément entre les deux chiffres.

Nous allons examiner les indications données par le sthénomètre dans un certain nombre de maladies ; les faits seront la meilleure preuve de ce que nous avançons.

Tout d'abord, nous allons voir les variations de la force extériorisée chez les neurasthéniques. On sait combien cette maladie est protéiforme, nous allons donc diviser ces malades en catégories dans lesquelles nous verrons le sthénomètre donner des indications différentes.

Toutefois le caractère fondamental, que nous retrouvons chez tous les malades atteints de neurasthénie, c'est le renversement complet de la force extériorisée, qui est démontré par l'écart plus considérable obtenu avec la main gauche comparativement à la main droite, ce qui est un caractère diamétralement opposé à l'état normal.

Nous n'insisterons pas, bien entendu, sur le tableau

général de la maladie que tout le monde connaît ; je me bornerai en quelques mots à indiquer les caractères dominants chez chaque malade.

Le premier sujet de cette catégorie est un homme de 45 ans, atteint depuis quelques mois de neurasthénie. Nous notons chez lui particulièrement des troubles digestifs, des vertiges, une tendance à la tristesse, des insomnies.

Son examen sthénométrique nous donne :

Main droite	+ 28°
Main gauche	+ 52°

Le second malade est une dame de 34 ans, neurasthénique chez laquelle dominent les troubles digestifs, lourdeur et congestion céphalique après les repas, tristesse et mélancolie, insomnie presque complète.

Au sthénomètre elle nous donne :

Main droite	+ 14°
Main gauche	+ 20°

Chez une troisième malade, qui nous présente des symptômes cliniques généraux analogues : vomissements, inappétence, affaiblissement général, grande paresse pour se livrer à ses occupations manuelles et pour sortir de chez elle, nous trouvons la formule suivante :

Main droite	+ 20°
Main gauche	+ 40°

Un autre malade se plaint d'une grande fatigue générale, troubles digestifs, affaiblissement et lourdeur de tête surtout pendant le travail de la digestion ; il nous fait remarquer ce point très important, que son ardeur pour le travail n'est pas diminuée, il voudrait toujours entreprendre quelque chose, mais la fatigue physique le domine et l'arrête aussitôt. L'écart qu'il nous donne est :

Main droite	+ 23°
Main gauche	+ 40°

Un autre encore se plaint surtout de douleurs à l'estomac, somnolence après les repas s'il se livre à un travail sédentaire, vertiges s'il marche. Tristesse et idées

noires relativement à sa maladie, grande faiblesse et troubles intestinaux. Nous lui trouvons :

Main droite	+ 32°
Main gauche	+ 56°

Je m'arrête dans cette énumération déjà longue, mais rapprochons les symptômes dominants qui caractérisent la maladie chez tous ces malades. Nous voyons chez tous la prédominance des troubles digestifs qui dominent toute la scène.

Il n'est pas difficile de se rendre compte que, dans tous les cas qui précèdent, les insomnies, la faiblesse, la tristesse sont sous la dépendance du mauvais fonctionnement des organes digestifs. Il faut noter surtout que la dépression, signalée dans la plupart des cas, est surtout une dépression des forces physiques, aucun ne se plaint ici de troubles ou d'affaiblissement des facultés intellectuelles. Aussi leur formule générale est bien identique; nous constatons dans la mesure de leur force extériorisée, non pas des chiffres trop faibles, mais toujours le renversement de la formule normale, c'est-à-dire la prédominance de l'écart de l'aiguille obtenu avec la main gauche, sur celui qui est donné avec la main droite. La proportion entre les deux chiffres reste, d'ailleurs, dans les limites d'une moyenne à peu près identique.

Pour bien montrer que le tracé ainsi obtenu est bien l'indice de la maladie, je montrerai la marche suivie chez un dernier malade de ce genre avant et après la guérison.

Celui-ci se présente avec les mêmes symptômes généraux sur lesquels je ne reviendrai pas, c'est-à-dire neurasthénie avec prédominance des troubles digestifs.

Sa formule, qui est prise avec le sthénomètre avant de commencer le traitement, nous donne :

Main droite	+ 23°
Main gauche	+ 38°

Le traitement terminé et le malade guéri, nous avons repris sa formule qui se trouve :

Main droite	+ 30°
Main gauche	+ 25°

La dernière formule est bien normale, le sujet ne présentant aucune autre affection nerveuse que la neurasthénie et la dernière formule ayant pu être prise à la guérison complète. Ce cas est très frappant.

Les malades du second groupe vont nous apparaître sous un aspect absolument différent. Ce sont toujours des neurasthéniques, mais, au lieu de troubles organiques et d'affaiblissement physique, nous allons voir prédominer chez eux la dépression psychique. Chez ceux-ci nous avons noté, en effet, comme symptômes plus importants : la diminution de la mémoire, la perte de la volonté, l'affaiblissement de toutes les facultés intellectuelles, enfin l'apparition de phobies plus ou moins spécialisées.

La formule des chiffres qui représentent l'angle d'écart de l'aiguille du sthénomètre, obtenu avec la main droite et avec la main gauche, tout en suivant la même règle générale, se présente d'une façon bien différente.

Voici d'abord un homme d'une quarantaine d'années, malade depuis huit mois. Il m'est envoyé par son médecin comme neurasthénique et il présente, en effet, tous les symptômes de cette maladie. Je constate que ce qui domine chez lui, c'est une dépression considérable, la perte complète de la volonté, l'affaiblissement général des facultés intellectuelles; enfin la crainte de la mort.

L'examen au sthénomètre me donne :

Main droite	+ 4°
Main gauche	+ 22°

Le second malade est aussi un homme très intelligent, âgé de 48 ans, très surmené par les affaires. Après avoir suivi plusieurs traitements, il m'est envoyé. Il n'est plus lui-même, la dépression intellectuelle est telle qu'il ne peut plus suivre une affaire. Cependant son activité physique est toujours grande; on constate un affaiblissement considérable de la volonté.

Son examen sthénométrique me donne :

Main droite	+ 3°
Main gauche	+ 25°

Une dame de 35 ans m'est amenée par un confrère; neurasthénie caractérisée par des insomnies, dépression intellectuelle, affaiblissement de la volonté, elle se reconnaît incapable de diriger son ménage. Phobie d'une maladie spéciale : elle a eu une bronchite et elle est persuadée qu'elle a de la tuberculose pulmonaire et qu'elle en mourra. Il faut noter qu'il n'en est rien et que, malgré les affirmations de plusieurs médecins qui l'ont examinée, elle persiste dans sa phobie de la maladie mortelle.

Au sthénomètre, nous trouvons :

Main droite	+ 7°
Main gauche	+ 21°

Les différences que nous avons signalées tout à l'heure entre ces deux groupes de malades, et qui ne paraissent pas avoir beaucoup frappé, du reste, ceux qui se sont occupés de la neurasthénie, se trouvent mises en relief d'une façon saisissante par la comparaison des chiffres. Les formules des malades de la seconde catégorie montrent un écart, de même nature, il est vrai (c'est-à-dire le renversement), mais il est beaucoup plus considérable que chez les premiers sujets, et chez tous, cela est dû à l'abaissement énorme du chiffre indiqué par la main droite.

Voici maintenant les indications obtenues pendant le traitement chez un neurasthénique qui présentait tous les symptômes généraux de la maladie, avec tout à la fois affaiblissement physique et dépression morale :

1re épreuve :	Main droite	+ 10°
—	Main gauche	+ 20°
2e épreuve :	Main droite	+ 20°
—	Main gauche	+ 26°
3e épreuve :	Main droite	+ 30°
—	Main gauche	+ 35°
4e épreuve :	Main droite	+ 45°
—	Main gauche	+ 37°
5e épreuve :	Main droite	+ 35°
—	Main gauche	+ 30°

Ces formules ont été prises de quinze jours en quinze

jours. On remarquera que les chiffres de la première formule sont faibles tous les deux et la différence très considérable, puisqu'elle est du simple au double.

La fraction diminue dans les trois premières formules, grâce à l'élévation progressive des chiffres.

Dans la quatrième épreuve, nous arrivons à la prédominance normale du chiffre de la main droite sur celui de la main gauche; mais les chiffres sont dépassés, comme s'il se faisait une oscillation qui ramène enfin le sujet à une formule normale à la cinquième épreuve.

Nous avons assez insisté sur les modifications qui sont indiquées par l'examen sthénométrique des malades dans la neurasthénie. Nous allons maintenant examiner ce qui se passe dans une autre maladie du système nerveux non moins fréquente : l'hystérie. Nous n'observerons plus du tout ici les mêmes formules que dans la neurasthénie; ce n'est plus ce renversement des forces qui nous faisait constater la prédominance anormale de la force extériorisée par la main gauche sur celle de la main droite.

Ce qui caractérise l'hystérie, dans l'examen auquel nous soumettons les malades de cette catégorie au moyen du sthénomètre, c'est l'écart beaucoup trop considérable qui existe entre le chiffre indiqué par la main droite et celui qui est indiqué par la main gauche. Et, de plus, cet écart est dû constamment à l'abaissement énorme du chiffre donné par la main gauche qui, parfois, descend jusqu'à 0.

Voici, du reste, les chiffres obtenus chez un certain nombre d'hystériques.

Mlle D., 28 ans. Douleurs de tête de nature hystérique, troubles profonds de la sensibilité; à l'exploration des réflexes, je constate une zone d'anesthésie qui comprend la partie interne de la cornée de l'œil gauche dont l'excitation ne provoque pas de réflexe. Anesthésie de la région médiane et droite du pharynx, avec suppression du réflexe.

Examen sthénométrique :

Main droite	+ 25°
Main gauche	+ 5°

M. C., 21 ans. Point hystérique, nombreuses zones d'hyperesthésie. Aboulie, troubles psychiques.

Son examen au sthénomètre donne :

Main droite	+ 23°
Main gauche	+ 3°

M. A., 36 ans, hystérique. Contracture pharyngienne, névralgies hystériques, zones d'hyperesthésie et zones d'anesthésie cutanée, anesthésie pharyngienne et abolition du réflexe. Insomnie et troubles psychiques nombreux.

Au sthénomètre, nous avons :

Main droite	+ 25°
Main gauche	+ 0°

Lorsqu'après un traitement approprié nous voyons les manifestations de l'hystérie s'amender et la maladie tendre à la guérison, nous constatons, en même temps que l'amélioration générale, la modification des chiffres obtenus avec le sthénomètre, qui tendent à se rapprocher des chiffres normaux.

Mme D., 35 ans, hystérique. Vomissements hystériques, vertiges, agoraphobie. Abolition des réflexes cornéens et pharyngiens.

Son examen au sthénomètre nous donne, avant de commencer le traitement, le 21 octobre :

Main droite	+ 27°
Main gauche	+ 0°

Les vomissements cessent sous l'influence du traitement, l'agoraphobie a presque complètement disparu. A un nouvel examen sthénométrique, nous trouvons, le 26 novembre :

Main droite	+ 40°
Main gauche	+ 8°

Mlle P., 48 ans, hystérique. Impressionnabilité très grande. Névralgie hystérique. Zones d'hyperesthésie cutanée, zones d'anesthésie cornéenne avec abolition du réflexe.

Examen au sthénomètre avant le traitement :

Main droite	+ 34°
Main gauche	+ 3°

Le mois suivant, amélioration considérable de l'état général et disparition de la névralgie.

Examen au sthénomètre :

Main droite	+ 17°
Main gauche	+ 23°

Il existait encore des troubles psychiques qui expliquent cet écart anormal. Malheureusement, l'examen au sthénomètre n'a pu être fait après la guérison complète.

Nous allons voir maintenant la combinaison de l'hystérie et de la neurasthénie, c'est-à-dire le développement de la neurasthénie chez des hystériques. Les courbes données par la superposition de ces deux maladies sont des plus intéressantes, car nous allons voir les caractères propres que nous avons trouvés pour chacune de ces maladies s'inscrire successivement par les chiffres indiqués par le sthénomètre.

La première malade que nous allons examiner est une femme de 34 ans, hystérique. Elle a eu une première crise légère à la suite d'une frayeur; puis les crises se sont répétées plus fortes à divers intervalles irréguliers. Elle a une véritable phobie de la crise, peur à tous les bruits, se rappelant l'origine de sa première crise, on peut dire d'elle qu'elle a « peur d'avoir peur ». Nous notons de l'agitation, de l'énervement constant, des cauchemars la nuit. Enfin depuis un certain temps sont venus s'ajouter des troubles digestifs et des vomissements. Cette malade présente la contracture pharyngienne et des zones d'hyperesthésie.

Son examen sthénométrique nous donne :

1er octobre :	Main droite	+ 25°
—	Main gauche	+ 9°
12 octobre :	Main droite	+ 38°
—	Main gauche	+ 32°

La première formule se rapproche bien de celle que nous avons vue plus haut comme caractéristique de l'hystérie. Toutefois on remarquera que l'écart entre les deux

chiffres n'est pas aussi accusé que dans la plupart de celles fournies par les hystériques. On pourrait se demander la raison de cette faible caractéristique, étant donnée une hystérie aussi caractérisée que dans le cas présent.

Nous allons la comprendre par la suite en constatant la combinaison de la neurasthénie et de l'hystérie. Quoi qu'il en soit, le 12 octobre, après avoir observé une amélioration notable des troubles hystériques, dont la plupart ont cédé sous l'influence de la suggestion hypnotique, nous constatons dans la seconde formule des chiffres normaux.

Peu après, la malade, malgré les avis qui lui sont donnés, trouve bon de suspendre son traitement.

Elle nous revient le 2 janvier, les manifestations hystériques sont toujours calmées, elle n'a plus eu de crise, elle n'a plus la phobie de la crise, plus de vomissements, mais elle éprouve encore des troubles digestifs qui sont sous la dépendance de la neurasthénie, car elle accuse en même temps l'insomnie, la faiblesse générale, le découragement, enfin les autres symptômes classiques de cette dernière maladie.

Son examen sthénométrique nous donne, en effet, à cette date :

2 janvier :	Main droite	+ 35°
—	Main gauche	+ 50°

La malade est remise immédiatement en traitement, et le 15 janvier nous pratiquons de nouveau l'examen au sthénomètre et nous trouvons une formule normale :

15 janvier :	Main droite	+ 43°
—	Main gauche	+ 32°

Rapprochons maintenant ces différentes formules, pour bien faire ressortir l'intérêt véritable de la courbe qu'elles présentent, montrant l'hystérie, l'amélioration de cette maladie, la neurasthénie qui se dégage alors et la guérison de cette maladie :

1er octobre :	Main droite	+ 25°
—	Main gauche	+ 9°

X..

12 octobre :	Main droite	+ 38°
—	Main gauche	+ 32°
2 janvier :	Main droite	+ 35°
—	Main gauche	+ 50°
15 janvier :	Main droite	+ 43°
—	Main gauche	+ 32°

Je citerai un second cas du même genre. Il s'agit d'une femme de 35 ans, hystérique, troubles nombreux de la sensibilité, hyperesthésie, diminution générale du réflexe pharyngien. Son état s'est aggravé à la suite d'ennuis de famille, de fatigues. Nous notons un affaiblissement considérable de la volonté, de l'indécision pour les moindres choses. Nervosisme exagéré.

C'est l'hystérie qui domine la scène actuellement. Son examen au moyen du sthénomètre nous donne dès le début une formule franchement hystérique :

8 juin :	Main droite	+ 38°
—	Main gauche	+ 0°

Le 17 juin, nous trouvons encore les chiffres bas de l'hystérie, mais la neurasthénie se dessine par la supériorité du chiffre de la main gauche :

17 juin :	Main droite	+ 2°
—	Main gauche	+ 3°

Le 24 juin, toutes les manifestations hystériques s'étant améliorées, il nous reste une formule franchement neurasthénique :

Main droite	+ 15°
Main gauche	+ 24°

Le 2 août, la neurasthénie est guérie, le terrain hystérique se manifeste encore, mais le sthénomètre nous donne une formule déjà bien meilleure que celle du début :

2 août :	Main droite	+ 30°
—	Main gauche	+ 7°

Enfin, le 17 août, il y a eu une interruption de traitement et la malade s'est trouvée exposée à des fatigues

récentes ; les deux chiffres sont donc assez bas, mais l'écart entre la main droite et la main gauche est presque normal :

17 août :	Main droite	+ 10°
—	Main gauche	+ 4°

Résumons la courbe de cette malade :

8 juin :	Main droite	+ 38°
—	Main gauche	+ 0°
17 juin :	Main droite	+ 2°
—	Main gauche	+ 3°
24 juin :	Main droite	+ 15°
—	Main gauche	+ 24°
2 août :	Main droite	+ 30°
—	Main gauche	+ 7°
17 août :	Main droite	+ 10°
—	Main gauche	+ 4°

Ces deux observations sont intéressantes par les rapprochements qu'elles présentent.

Je signalerai un cas de chorée, mais malheureusement je n'en ai observé qu'un avec le sthénomètre.

Chorée chez un jeune homme de 17 ans.

La première formule, avant le traitement, nous montre le renversement des chiffres normaux de la force extériorisée de la main droite et de la main gauche :

Main droite	+ 17°
Main gauche	+ 30°

La guérison obtenue par la méthode de l'application des aimants, nous retrouvons une formule normale :

Main droite	+ 55°
Main gauche	+ 52°

Lorsqu'on observe une dépression considérable du système nerveux à la suite d'accidents nerveux aigus, les chiffres d'extériorisation tombent souvent à 0.

Un hystérique, après plusieurs crises légères mais répétées pendant plusieurs jours successifs, est examiné au moyen du sthénomètre. On constate :

Main droite = 0°
Main gauche = 0°

Après quinze jours de traitement, les chiffres se relèvent et donnent :

Main droite + 33°
Main gauche + 8°

Une autre observation n'est pas moins intéressante. Un jeune homme épileptique m'est amené, après avoir subi une longue intoxication par les bromures. Il a un aspect perpétuellement somnolent, mémoire totalement annihilée, il a l'air tout à fait hébété. Cet état, dû à l'intoxication bromurée, donne à l'examen au sthénomètre une formule tout à fait analogue à celle des neurasthéniques :

Main droite + 22°
Main gauche + 43°

Après six semaines de traitement, le lendemain d'une forte crise, je pratique de nouveau son examen sthénométrique et je trouve :

Main droite = 0°
Main gauche = 0°

Six semaines plus tard, il y a amélioration considérable, les crises sont beaucoup plus rares, plus légères ; la mémoire et l'intelligence reviennent d'une façon très sensible.

A cette époque, examiné au sthénomètre, il donne :

Main droite + 55°
Main gauche + 43°

Je m'arrête dans cette longue énumération, laissant parler des chiffres dont certains rapprochements s'imposent forcément à l'esprit.

Je ne veux à dessein en tirer, pour le moment, aucune conclusion, car je n'ai pas la prétention d'avoir encore trouvé de loi générale, pouvant être formulée sur des bases suffisantes.

J'espère seulement avoir éveillé l'attention et la curiosité des chercheurs sur un fait jusqu'ici inobservé, et être suivi dans la voie que je viens d'indiquer.

Le sthénomètre est construit par MM. Ponthus et Therrode, rue Victor-Considérant, 6, à Paris.

N. VASCHIDE et RAYMOND MEUNIER

Des Caractères essentiels de l'Image onirique

I

Les recherches expérimentales sur les rêves, ainsi que les observations des médecins psychologues ont abordé jusqu'ici le problème du rêve à deux points de vue différents : 1° étude des conditions physiologiques et psychologiques déterminant nos rêves; 2° recherche de leur signification séméiologique ou psychologique. L'analyse a rarement tenté, pour ne pas dire jamais, les auteurs qui se sont occupés de la question (1).

Nous désirons, dans le présent travail, exposer les résultats d'une longue série de recherches et d'expériences qui nous ont permis une analyse précise du rêve; nous essayerons d'en établir une sorte de donnée synthétique. L'étude des faits dont nous allons parler est des plus délicates; mais nous la croyons extrêmement féconde et nous espérons retenir l'attention des philosophes sur les caractères essentiels de notre activité mentale onirique.

Les rêves de toute nature ont, au point de vue psychologique, un élément commun, une sorte de qualité première, indubitable pour tous ceux qui se sont occupés de la question et que nous avons toujours retrouvée dans toutes nos recherches, dans toutes nos observations sur tous les aspects possibles du rêve et du sommeil. Cette qualité première est l'émotivité qui accompagne tou-

(1) Voir aussi notre travail sur le même sujet publié dans la revue du Dr FERRARI, de Bologne : *Riviste di Psicologia applicate alla Pedagogia ed alla Psicopatologia*, Ann. I, n° 3.

jours les hallucinations hypnogogiques, les images et les évolutions de notre vie onirique; émotivité intense et pouvant revêtir un caractère de spiritualité inconnu à l'état de veille. Nos rêves — au moins dans la mesure où nos recherches nous ont permis de préciser les faits — ne sont jamais ternes, purement idéologiques et concrets; ils n'existent qu'en tant que l'élément émotion est capable d'augmenter l'intensité de l'image. Leurs sensations, quoi qu'on ait dit, présentent un enchaînement logique, réel en tant que données immédiates des faits, données qui ne deviennent oniriques que lorsque l'émotion les accompagne, vient éclairer et caractériser les processus encore obscurs de l'activité mentale après l'occlusion des paupières. C'est donc seulement l'émotion qui distingue l'image du rêve de l'image mentale telle qu'elle s'offre à la conscience éveillée, et la croyance à la nature divine du rêve, aux rêves « envoyés par Dieu », que l'on retrouve si fréquemment dans les vies de saints et les mythologies, se fonde certainement sur le caractère intensif et spirituel de cette émotion.

II

Pour mieux mettre en évidence cette qualité première du rêve : l'émotivité, nous donnerons en exemple quatre rêves types, choisis parmi les milliers que nous possédons et qui permettront au lecteur de se faire une idée précise du processus psychologique sur lequel nous appelons son attention.

A. — Le sujet est âgé de 25 ans. Homme très instruit, psychologue, ayant l'habitude de l'analyse et s'étant beaucoup occupé des rêves. Réveillé à 3 heures du matin, après s'être couché vers minuit, réveil accidentel, il note ce qui suit :

« Il me semblait me trouver devant une grande prairie toute humide de rosée. Chaque image, chaque détail avait presque identiquement la même position que dans la vision stéréoscopique réelle. J'avais la notion exacte des distances ; je distinguais avec une netteté extraordinaire les différents aspects des gouttes de rosée dont l'éclat

variait à mesure que j'étendais mon regard vers un plus large horizon. Le soleil, qui venait de se lever, me donnait une notion parfaite de la perspective réelle. Les gouttes de rosée avaient mille éclats, mille couleurs, mille tons; la lumière qui s'y jouait m'intéressait vivement. A l'horizon apparut, comme par miracle, une locomotive qui sifflait et passait à toute vitesse, si loin de moi que je ne pouvais distinguer les rails. Les wagons passaient, disparaissaient et j'avais des rails des notions variant d'intensité et de grandeur. Tout était à sa place logique; tout se passait comme dans une vision réelle, mais le trait absolument distinctif était l'émotion fournie par chaque image : rosée, herbe, perspective, horizon, etc. En un mot, tout était émotif. Plus que jamais cette vérité, que mes rêves ont toujours confirmée, m'est apparue : qu'une image onirique se distingue d'une image réelle par l'émotivité latente qu'elle contient. »

B. — Le sujet est une femme, âgée de 65 ans, qui, pendant des années, nous donna l'observation de ses rêves. Le rêve suivant, avec les quelques remarques que l'on va lire, fut écrit par elle sur notre demande :

« Toutes les fois que je rêve de ma chambre, de mon vieux fauteuil, de mon chat, de mon bréviaire, de mes icônes, de toute la maisonnette, j'éprouve un sentiment que jamais, même aux moments d'attendrissement, ces objets ne me procurent : l'émotion la plus intense. Les rêves me donnent ce que je désire avoir dans la vie réelle, ce que je n'ai pas et ce que je sens. Ainsi cette chaise de paille est capable de m'émouvoir quand je la touche dans mes rêves, qui se passent souvent, comme je vous l'ai dit, dans mon milieu intime, dans ma maison que j'ai quittée depuis des années. A ce point de vue, vous avez raison dans ce que vous me dites, car j'éprouve du plaisir à m'endormir, puisque les images, dès que la paupière s'abaisse, me semblent éclatantes, vivaces, tendres. »

C. — Le sujet est un jeune homme de 18 ans, amoureux, poète, ayant l'habitude de l'analyse et qui, ayant été frappé par la beauté de certaines visions de rêve, avait pris l'habitude de les noter. Voici un des rêves consignés dans ses papiers :

« Après quelques hallucinations confuses et plutôt pénibles, je rêvai que je contemplais par la fenêtre de ma chambre un parc baigné de lune. (J'habitais les environs de Paris; ce parc s'étendait réellement sous ma fenêtre et, cette nuit-là, la lune l'éclairait réellement. Par des nuits semblables, j'avais souvent eu plaisir à contempler ainsi le parc; les images de mon rêve avaient donc un grand aspect de vérité.) Soudain ma fenêtre disparut et un ange au visage splendide, aux formes féminines et parfaites, aux grandes ailes bleu pâle vint jusqu'à moi et m'emmena avec lui; nous planions au-dessus du parc, puis bientôt au-dessus d'une admirable et vaste forêt. L'émotion esthétique que je ressentis alors fut extraordinaire. Jamais nuit lunaire ne m'a procuré la joie que j'eus alors. Des rêves semblables font comprendre la croyance qu'ont certains mystiques d'être allés au ciel. »

D. — Le sujet est âgé de 24 ans. Psychologue; ayant une sérieuse éducation artistique, par conséquent l'habitude des émotions esthétiques. A l'habitude de l'analyse et s'est beaucoup occupé des rêves.

« Je me couchai tôt, un peu avant 10 heures, et m'endormis rapidement. Le rêve eut lieu le matin vers 4 heures; il avait été précédé d'une certaine agitation onirique dont j'avais la sensation sans aucun souvenir précis. Soudain, je me trouvai dans une vaste salle de concert que je n'avais jamais vue. Au-dessus du public confus, je distinguais Mme X..., vêtue d'une robe brune qu'elle a coutume de porter chez elle, et chantant. Consécutives à ces sensations visuelles, se produisirent des sensations auditives très fugitives, mais très intenses; j'entendis Mme X... chanter deux ou trois mesures d'une phrase musicale qui me parut alors nouvelle et sous laquelle je mettais cependant le nom de Schumann. Quelques notes me produisirent une émotion inexprimable, supérieure à celle que je ressens à l'état de veille aux meilleures auditions. Puis, pendant un instant, mon rêve me semble confus, soit qu'en réalité les images en aient été affaiblies, soit que ma mémoire consciente présente se trouve en défaut. Tout à coup, je vis étonnam-

ment distinct le visage de Mme X... tout proche du mien et idéalisé. Je lui baisai la main et elle-même me donna un long baiser fraternel, très pur. Là est l'émotion dominante du rêve. Je fus pénétré d'une joie infinie et l'émotion que j'éprouvai me sembla être à la fois l'expression suprême de la beauté. Je m'éveillai sous le coup de cette émotion d'un ordre si élevé. Puis vint presque aussitôt le souci d'une interprétation scientifique et le regret qu'un psychologue ami n'eût pas assisté à mon sommeil. Je constatai que j'avais dormi sur le côté gauche; que mon cœur battait peut-être un peu violemment (mais cette indication est incertaine); que mes couvertures m'entretenaient dans une tiédeur agréable, à l'exception du visage, légèrement froid. J'étais, comme à l'ordinaire, couché à plat, la tête à peu près au niveau des pieds, appuyée seulement sur un traversin très bas et très mol. Je me rendormis et rêvai encore, mais très confusément. »

III

Nous devons rapprocher de ces quatre rêves typiques, dont les images ont évolué en plein sommeil, les cas suivants particulièrement intéressants et caractérisés par ce fait que le sujet n'est que dans un état de demi-sommeil.

A. — Le sujet est une jeune fille de 18 ans, artiste, extrêmement émotive, mais n'accusant aucune phobie à l'état de veille. Voici les quelques lignes qui nous intéressent :

« Je me suis réveillée dans la nuit terrifiante et j'ai vu que je n'étais pas morte ! Cela m'a semblé merveilleux, étrange. Sans doute, je venais de rêver à des morts hideux comme ceux que j'avais vus au Salon, illustrant les contes d'Edgar Poë. Je me suis dit : « Vraiment, je ne suis « donc pas morte, moi !... Que c'est affreux mourir ! Les « vers grouillent dans votre cœur ; ils rongent vos yeux ; « ils pourrissent toute votre chair... », et, sans m'en apercevoir, je me suis rendormie. »

L'émotion du sujet fut plus intense que ces lignes ne l'expriment. Nous vîmes cette jeune fille pendant la jour-

née qui suivit ce réveil émotif, et la trouvâmes très inquiète. L'idée de la mort qui n'avait émergé jusqu'alors dans sa conscience que d'une façon intellectuelle, évoluant en une crainte de la mort qui assombrit pendant un certain temps sa vie mentale. On sait du reste combien cette crainte morbide de la mort est fréquente chez les jeunes filles, et c'est aussi un fait d'expérience vulgaire qu'un rêve devienne le point de départ d'une phobie ou d'une obsession.

B. — Le sujet est un jeune homme de vingt-trois ans, musicien, ayant l'habitude de l'analyse mentale, légèrement psychasthénique, accusant diverses phobies. Il se réveille au milieu de la nuit, malade, très enfiévré. Il se lève à tâtons, les paupières lourdes de sommeil, pour chercher une boîte d'allumettes qu'il ne trouve pas. Pendant ce temps, des gouttes de pluie tombent dans la gouttière près de sa fenêtre ; il les entend, et en même temps des hallucinations auditives d'un caractère onirique lui font entendre une symphonie de Liszt qui l'émeut profondément. Un véritable dédoublement de la personnalité se produit. Le « moi » conscient qui s'efforce de se former malgré l'état de sommeil analyse ses sensations auditives, se rend parfaitement compte de leur objectivité (bruit produit par des gouttes d'eau), souffre de la fièvre et s'inquiète. La mentalité propre à l'état de sommeil l'emporte cependant, brode très probablement sur les sensations auditives produites par des gouttes d'eau une admirable symphonie et s'y plaît. Le sujet se rendort.

C. — Le sujet est âgé de 21 ans. Etudiant. Sérieuse éducation artistique. Voici ce qu'il écrit :

« Une nuit d'été, je suis à demi éveillé par des noctambules qui passent sous mes fenêtres en chantant l'air populaire dont le refrain est :

Si vous saviez qu'elle est jolie
Comme une étoile au fond des cieux, etc...

« Dans mon demi-sommeil, cet air banalement sentimental m'émeut au suprême degré. Il me semble epxrimer tout ce que le cœur humain recèle de tendresse ; il

m'évoque une femme connue, des lilas printaniers, ruisseaux dans les prairies, etc. Je me rendors sous le coup de cette étonnante émotion. »

D. — Le sujet est le peintre L. W. Hawkins. Ayant eu l'année précédente un grand succès au Salon et l'attention étant fixée sur son œuvre, il travaillait à un tableau qui, réussi, devait consacrer dans sa pensée définitivement sa réputation. Plusieurs ébauches avaient déjà été détruites, la composition n'étant jamais satisfaisante. Une nuit le sujet se couche tard, vers deux heures du matin, très anxieux de voir la date fixée approchée sans que son œuvre soit même commencée. Après trois ou quatre heures de sommeil, il voit en rêve son tableau parfaitement composé en blanc et noir. L'ensemble et les détails, tout était excellent, et l'émotion de l'artiste fut si vive qu'il s'éveilla, conservant toujours sa vision devant les yeux. Il allume une bougie, exquisse à grands traits la vision de son rêve, et se recouche, enchanté. Le lendemain, voyant à son réveil l'œuvre de la nuit, il se trouve devant une ébauche informe qu'il est forcé de détruire.

On peut donc constater que, même dans ces cas où l'image mentale n'est pas une pure hallucination onirique, mais est fournie soit par le souvenir (1[er] cas), soit par une perception réelle (3[e] et 4[e] cas), soit par une illusion onirique (2[e] cas), l'état de sommeil se traduit par l'émotivité intense accompagnant l'image. Le demi-sommeil, le moment du réveil, ne sont que des affaiblissements de l'état de sommeil. Or, le substratum objectif ayant une part prépondérante dans la formation des images de rêve et des hallucinations hypnogogiques (1), il n'est pas sur-

(1) Voir à ce propos : 1° ALFRED MAURY, *Le Sommeil et les Rêves* (Paris, Librairie académique Odier et C[ie], 1 vol., 4[e] édit., 1878) ; 2° YVES DELAGE, La nature des images hypnogogiques et le rôle des lueurs entoptiques dans le rêve (*Bullet. de l'Institut général psychologique*, 1903, n° 3, p. 241) ; 3° D[r] F. MOURLY VOLD, Ueber « Hallucination » vorsüglich « Gesichts-Hallucinationem » auf der Grundlage von cutan- « motrischen Zuständen und auf derjenigen von vergangenen Gesichts Eindrücken *(Zeitschrift für Psychiatrie*, Bd VIII, pp. 834-866).

prenant que les images du demi-sommeil n'en diffèrent pas essentiellement. Les sujets dont nous venons de parler (sauf un), gardaient les paupières baissées; à la suite d'une irritation quelconque, la synthèse mentale consciente fait un effort pour retrouver le monde extérieur, mais c'est toujours la mentalité du rêve qui subsiste, c'est elle qui interprète les sensations perçues.

IV

De ce que nous avons choisi, pour mieux faire saisir les faits des rêves où l'émotion présente au plus haut point les caractères d'intensité et, pour employer le mot dans un sens peut-être nouveau, de spiritualité, il ne faut pas conclure que la nature émotive des images de rêve est exceptionnelle. Est-il besoin de le redire ? Toujours, dans tous les rêves, nous avons retrouvé cet élément commun. Nous pourrions citer à l'infini des exemples semblables, mais nous nous contenterons de soumettre nos remarques aux réflexions des philosophes. Pourquoi cette émotion intense et d'un caractère si élevé ? Pourquoi, dans le rêve, cette spiritualisation inconnue à l'état de veille ?

La sorte de torpeur, de nihilisme mental produit par le sommeil est la condition de ces manifestations oniriques. Dès que nous rêvons, et seulement lorsque nous rêvons, il nous devient possible de saisir les images sous leur aspect émotif, avec leurs caractères plus vastes, plus logiques, métaphysiques. Notre « moi » profond entre en jeu ; il y a, dans le rêve, plus d'automatisme, plus de nous-mêmes ; la conscience éveillée, cet attirant flambeau, n'entrave plus le développement intégral de nos images motrices, de nos évolutions mentales, de nos intuitions, de nos désirs. « Une âme ne peut lire en elle-même que ce qui est représenté distinctement, elle ne saurait développer tout à coup ses replis, car ils vont à l'infini » (1), disait Leibnitz, dont les vues intuitives furent si souvent

(1) LEIBNITZ, *Monadologie* (édition E. Boutroux, Ch. Delagrave, éd., 4e édit., Paris, 1896, paragraphe 61, p. 177).

justes. Le rêve nous révèle une de ces formes de notre vie mentale qu'ignore la conscience à l'état de veille. Il faut insister, en effet, sur ce fait que les processus d'émotivité, d'intensité, de spiritualisation, ne s'appliquent pas dans le rêve à des images merveilleuses, remarquables, mais à des images courantes, qui se retrouvent à chaque moment de notre vie consciente, qui concourent à l'élaboration des concepts les plus usuels, et qui, le plus souvent, à l'état de veille, nous laissent parfaitement indifférents. Quelles images trouvons-nous dans les rêves que nous avons cités ? Une prairie, une locomotive, un vieux fauteuil, un livre de piété, des icônes, un dessin banal, un air populaire, une vision de la nuit lunaire, un baiser, quelques accords d'une musique inconnue. Parmi ces visions, une seule est merveilleuse : celle de l'ange. A-t-elle présenté à un plus haut degré les caractères de l'émotivité et de la spiritualisation spéciaux au rêve ? Du tout. Nous devons donc conclure en affirmant que l'émotion du rêve est indépendante de son substratum hallucinatoire. Cette émotion ne consiste donc pas en visions inaccoutumées qui seraient propres au rêve ; elle est toute dans l'angle spécial sous lequel nous apparaît dans le rêve l'ensemble de nos images mentales habituelles.

Le processus d'émotion n'est du reste pour nous qu'un critérium. Il est l'expression générale de processus plus complexes et plus mystérieux, que peut seule saisir l'analyse mentale, les processus de spiritualisation sur lesquels doit se fonder la métaphysique du rêve. A notre avis, les images oniriques se déclanchent selon des lois tout autres que les images mentales de l'état de veille. Si nous analysons toute émotion, nous trouvons à sa base une vague inquiétude, une certaine inintelligence des choses, une impossibilité de saisir la conscience en elle-même ; cette émotivité n'est qu'une sorte de cristallisation de tous les fragments de la conscience latente, elle n'est que la forme apparente de ce processus plus vaste, de ce processus d'abstraction que nous avons appelé spiritualisation. Nous pouvons dès lors comprendre le mécanisme interne de l'image dans le rêve : elle est émotive, parce qu'elle représente la somme des images, des éléments

psychologiques épars qui peuvent s'associer autour d'une sensation donnée ; en d'autres termes, une image de rêve est une synthèse abstraite de mille processus divisés, dissociés à l'état de veille. Ceci, dans les rêves de toutes natures, mais surtout dans les rêves morbides et supranormaux.

La spiritualisation nous semble donc en dernière analyse la cause efficiente des processus spéciaux du rêve dans lesquels l'émotivité accompagnant les images n'est autre que le mécanisme de synthèse qui sert de symbole à la plus parfaite des abstractions. Nous ne voulons pas dire que toute abstraction est nécessairement émotive, mais que, dans le rêve, l'élément abstraction et l'élément émotivité constituent les qualités essentielles de toute hallucination onirique. Nous pensons donc que les images et les sensations du rêve nous offrent l'exemple le plus parfait d'un processus mental achevé. L'image ne peut plus évoluer ; elle est arrivée à un type défini à cause même de son abstraction ; elle est devenue émotive grâce à la mentalité propre au sommeil, phénomène psychologique dans lequel la sensibilité se déchaîne automatiquement et spontanément, faisant éclater les entraves des conditions sociales et de la psychologie individuelle pour s'achever en des images définitives.

CORRESPONDANCE

L'Œuvre de M. de Gasparin

Lavey-les-Bains (Vaud).

Monsieur le Directeur,

Je viens seulement de lire, dans *Les Annales de la Science Psychique* (édition anglaise), l'article nécrologique consacré à Marc Thury. Il s'y trouve quelques inexactitudes qu'il importe de signaler :

M. Thury a bien publié une brochure sur les phénomènes dont il avait été témoin, chez M. de Gasparin, à Valeyres. Il y considérait les faits au point de vue de la science, dans leurs rapports avec la physique générale, sans nulle préoccupation de contredire les explications de M. de Gasparin. Celui-ci, d'ailleurs, bien loin d'expliquer les phénomènes produits en sa présence et dans son milieu familial par la théorie spirite, a, tout au contraire, consacré son ouvrage : *Les tables tournantes*, à démontrer que les « esprits » n'avaient rien à faire dans cette affaire, qu'il n'y avait d' « esprits » en cause que ceux des expérimentateurs. Il a essayé, d'autre part, dans la suite de l'ouvrage : *Le surnaturel en général*, de montrer combien toutes les histoires du passé, se rapportant à cette grave question, avaient peu de fondement. Qu'il ait réussi ou non dans sa démonstration, ce n'est pas le moment d'examiner la chose. Ce qui importe, ce qu'il faut affirmer, parce que c'est la vérité, c'est que M. de Gasparin s'ingénia, de tout son pouvoir, de toute la force de sa dialectique, non pas à soutenir la théorie spirite ni à rien expliquer par elle, mais, au contraire, à en établir l'absolue inanité, dans le présent aussi bien que dans le passé. Il a mis en avant un agent non reconnu par la science d'alors : le fluide magnétique.

Dans la pensée de M. de Gasparin, et il s'en explique assez clairement, il n'y a de surnaturel, de surnaturel authentique, que celui de l'Évangile. Son orthodoxie était absolue. Il croyait à l'Evangile, absolument, uniquement, à l'Evangile seul moyen de salut. Ce qui ne l'empêchait pas d'être libéral, d'un libéralisme rare en tous les temps. Il réclamait pour l'erreur les

mêmes droits de libre discussion, de manifestation publique que pour la vérité, en la puissance invincible de laquelle il avait foi.

Une dernière remarque : Ce n'est pas l'œuvre de Thury qui a été réimprimée en 1888, mais bien celle de Gasparin, avec une sorte de préface explicative du savant dont nous déplorons la perte. Thury n'était pas seulement un homme de science. Il s'intéressait à tout, projetait les éclairs de son intelligence lumineuse sur toutes les questions qui intéressent l'humanité.

DANIEL METZGER.

Gênes, septembre 1905.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je trouve dans mon article : *Perceptions psychiques et Animaux*, publié dans votre livraison du mois d'août, quelques erreurs typographiques, dont quelques-unes dénaturent la signification des phrases.

Ainsi, à la page 468, 1re ligne, on lit *éminence* au lieu *d'imminence*.

A la page 450, on a imprimé : « ou, tout au moins, on comprend qu'ils *ne doivent* généralement *pas* être réfractaires à toute tentative d'investigation scientifique. » Il fallait dire, au contraire : « ou, tout au moins, *qu'ils doivent, en grande partie, être réfractaires* à toute tentative d'investigation scientifique. »

Dans la conclusion de mon article (page 469, ligne 27) j'avais écrit : « devra être logiquement reconnue comme étant originée par un principe immatériel souverainement actif. » Au lieu *d'immatériel*, on a imprimé *matériel !...*

ERNEST BOZZANO.

Paris, le 18 octobre 1905.

Monsieur le Directeur des *Annales des Sciences Psychiques*,

En reproduisant, dans les *Annales des Sciences Psychiques* de septembre, mon article du Light du 2 septembre, sur nos séances avec M. Eldred, il s'est glissé quelques petites erreurs. Ainsi j'écris : « deux écrivains, bien connus, se sont matérialisés dans cette séance, l'un Anglais, pour M. Blackwell... L'autre, Français, pour mon mari. » On a traduit : « l'un, anglais sur

X....

la demande de M. Blackwell, l'autre, français sur la demande de mon mari. »

Cela est important, nous n'avons demandé ni ces esprits, ni aucun autre, et quant à ceux-ci, nous avons même été fort surpris de les voir. Ils sont allés l'un vers M. Blackwell, l'autre vers mon mari, espérant surtout être reconnus par eux.

J'écris ensuite : « Cet esprit s'est aussi manifesté à mon mari par d'autres médiums. » On a traduit : « s'était déjà manifesté. » Enfin, plus loin dans mon texte : « Une petite fille négresse était debout à côté du médium » et on a traduit : « était assise. » Cela, sans doute, n'a pas grande importance, mais je tiens à être exacte.

Le nom de ce « contrôle » est « Lily », non Lydy.

Je vous prie de croire, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

ELLEN LETORT.

LES NOUVEAUX LIVRES

JAMES H. HYSLOP : SCIENCE AND A FUTURE LIFE (Herbert Turner et C° éd., Boston, 1905)

Il n'est pas facile de déterminer pour quelle classe de lecteurs ce livre paraîtra le plus intéressant : pour ceux qui ne connaissent pas les comptes rendus publiés jusqu'ici sur les phénomènes de trance de Mrs. Piper, ou pour ceux qui ont déjà soigneusement étudié les détails de ces expériences. Les premiers seront sans doute impressionnés par la quantité et la force des preuves concernant des faits supernormaux qui se trouvent réunies dans ce livre, et surtout par l'appui que ces faits apportent à l'hypothèse de l'action des désincarnés, que le professeur Hyslop soutient être « la meilleure hypothèse pratique dont on dispose actuellement pour expliquer les phénomènes ». Par contre, ceux auxquels une grande partie du contenu de ce volume n'est pas nouveau, seront peut-être dans une meilleure position pour apprécier la valeur des preuves et des arguments fondés sur elles ; ils seront à même de mieux saisir l'habileté avec laquelle l'auteur a accompli sa tâche difficile.

Dans le premier chapitre, le professeur Hyslop s'occupe de l'origine des recherches psychiques et les attribue : 1° à l'influence destructrice du matérialisme, qui pousse les intelligences réfléchies à explorer de nouvelles régions, dans le but de s'assurer si elles ne révéleraient pas quelques aspects de la vérité qui puissent sauver la foi dans une monde spirituel, d'une complète banqueroute ; 2° aux nombreux faits bizarres qui se sont produits d'une manière sporadique aussi bien de notre temps que par le passé.

L'auteur fait observer que l'importance des investigations

psychiques ne dépend pas de la nature des conclusions auxquelles ces recherches aboutissent. Même si tous les efforts ne parvenaient qu'à nous faire connaître que ce que l'on pouvait prendre pour une réalité n'est qu'une illusion, et à protéger ainsi les hommes contre une vaine crédulité, l'étude aurait quand même rendu un grand service. D'un autre côté, si l'étude aboutit à renforcer par des preuves positives l'espérance dans l'immortalité, l'humanité entière devra une reconnaissance incalculable à ceux qui, malgré toutes les difficultés et les railleries, ont persévéré dans leurs tentatives pour vérifier des faits anormaux et en découvrir la signification.

L'auteur pense ensuite à préciser quelle espèce de preuve est réclamée par la science relativement à cette question. La science prétend d'abord qu'il soit prouvé que la réalité supersensible existe; en deuxième lieu, elle demande qu'il soit démontré le bien-fondé de l'hypothèse de la survie de la *conscience individuelle*. Pour ce qui se rapporte au premier point de la question, on peut dire que les demandes de la science ont été satisfaites. Les électrons, l'éther, la force électrique, certains rayons, etc., attestent l'existence d'une réalité supersensible. Si leurs effets sont sensibles, les forces qui les produisent ne le sont pas; mais la preuve scientifique de l'existence d'une réalité supersensible ne suffit pas à abattre ce que l'on appelle communément le matérialisme. La question capitale demeure insolue : Existe-t-il des faits pouvant tout au moins laisser supposer que nous survivons à ce qu'on nomme la mort? C'est la réponse à cette question qui occupe le restant de l'ouvrage.

Tout en reconnaissant qu'il existe d'autres sources dont on peut tirer des preuves, le professeur Hyslop fonde, presque exclusivement, sa réponse sur la démonstration présentée par les expériences avec Mrs. Piper, ce fait étant celui qui, plus spécialement, attire son attention.

Les chapitres V, VI, VII, VIII sont entièrement occupés par le récit d'incidents qui ont déjà été publiés dans les *Proceedings* de la Société pour les Recherches Psychiques, et par quelques expériences postérieures. Ces incidents sont groupés d'une manière beaucoup plus lisible que dans le compte rendu original. Pour la plupart des lecteurs, ces quatre chapitres seront infiniment plus intéressants que les comptes rendus si

détaillés dont ils ont été extraits, et ceux pour lesquels ces récits sont familiers n'auront pas de peine à reconnaître avec quel tact la sélection a été opérée.

Les théories auxquelles l'auteur a successivement recours pour essayer de parvenir à expliquer ces faits, sont la coïncidence fortuite, l'induction, la suggestion de la part des expérimentateurs, la fraude, la télépathie, la communication de la part des esprits. M. Hyslop est d'avis qu'aucune personne intelligente, après avoir lu le choix de faits cités dans ce volume, ne pourra s'arrêter à l'une des trois premières théories. Dans le chapitre IV (histoire du cas de Mrs. Piper), il montre que la quatrième théorie est tout aussi inadmissible. Il ne reste donc que deux catégories raisonnables à considérer; il s'y arrête assez longuement.

Le terme télépathie est depuis quelque temps devenu assez populaire et a été appliqué d'une manière confuse et inconsidérée à plusieurs phénomènes psychologiques dont on ne peut pas se rendre compte autrement. Il est grand temps que le public comprenne l'absurdité de se servir d'une façon si antiscientifique d'un nouveau terme scientifique, et qu'on lui rappelle qu'alors que le mot désigne un fait qui est désormais bien attesté, il n'est pas en lui-même une explication. Deux erreurs sont surtout remarquables à ce sujet : 1° le fait auquel le terme se rapporte est mal défini, ou n'est pas défini du tout, par la plupart du monde; 2° on suppose communément qu'il suffit d'attribuer un fait à la télépathie pour l'expliquer et rendre absolument inutile tout autre hypothèse. Relativement au premier point, le professeur Hyslop fait observer que les preuves en faveur de la télépathie se réduisent à ceci, que l'expérience nous montre que *les idées activement présentes dans un esprit peuvent être transmises à un autre esprit.* Il ne conteste pas qu'il peut y avoir une transmission latente de la pensée; il admet même que certains faits suggèrent l'idée de cette vaste télépathie, mais il affirme que tout ce qui est prouvé pour le moment, c'est une forme limitée de télépathie ayant trait aux états mentaux actifs connus; il n'y a donc aucune preuve scientifique à l'appui de l'impossibilité d'une « lecture omnisciente de la pensée », qui paraît être sans aucune analogie avec une espèce quelconque de phénomènes physiques ou intellectuels (p. 36).

Relativement au deuxième point, l'auteur affirme que, puisque le *modus operandi* de la télépathie est complètement inconnu, il est absolument prématuré de s'en servir comme d'une explication qui exclut tout autre hypothèse. L'existence de la télépathie comme moyen de communication entre les intelligences incarnées « augmente la nécessité de précaution » dans l'acceptation des supposées communications des désincarnés, mais elle tend plutôt à montrer la possibilité que ces dernières communications existent. « Si les communications supersensibles ne peuvent pas avoir lieu... l'acquisition d'une connaissance n'est pas toujours une affaire physique ordinaire, et il s'agirait seulement d'établir par des preuves » si l'action télépathique vient d'un être incarné ou d'un être désincarné.

On rencontre dans les communications obtenues par l'intermédiaire de Mrs. Piper des traits caractéristiques qui paraissent impliquer l'acceptation de cette dernière hypothèse : 1° la surprenante *sélectivité* et unité de conscience que l'on constate dans les faits affirmés par les « communiquants ». C'est là une circonstance « absolument différente de tout ce que nous connaissons au sujet de la télépathie ; 2° les erreurs et les banalités sont de telle espèce, qu'on peut les expliquer en admettant la théorie que des êtres rationnels s'efforcent, dans des circonstances difficiles, de prouver leur identité, mais ne se concilient pas facilement avec les opérations si accidentelles du contact télépathique ; 3° le changement des communiquants, avec leurs personnalités distinctes et bien soutenues, ne peut pas être expliqué sans attribuer à la télépathie un pouvoir presque diabolique de simuler les esprits. « Une télépathie qui ne s'étendrait pas, de quelque façon, à toutes les intelligences et à toutes les mémoires ne suffirait même pas à nous approcher d'une explication » de plusieurs de ces cas. Cet élément personnel résulte du fait que les communiquants qui ne connaissaient pas le Dr Hodgson lorsqu'ils étaient en vie, indiquaient souvent cette circonstance, quoique, naturellement, Mrs. Piper le connaisse bien. De telles distinctions ne sont pas compatibles avec la télépathie.

Il ne m'est pas possible, dans l'espace dont je dispose, de rendre justice à l'effet que ce livre produira sur les lecteurs attentifs ; d'ailleurs, cette impression ne peut que dépendre en grande partie d'une disposition personnelle et de la capacité

d'appréciation des preuves, qui sont propres à chaque lecteur. La faculté de saisir une grande quantité de preuves, d'assigner à chacune d'elles sa juste valeur, sans se laisser influencer par des idées préconçues et sans ignorer les circonstances accidentelles qui peuvent modifier fortement leur valeur, — voilà une faculté qui n'est peut-être pas commune. Ce sont les personnes qui possèdent dans une plus forte mesure cette faculté qui apprécieront le mieux ce livre et profiteront le mieux de sa lecture.

H. A. Dallas.

AU MILIEU DES REVUES

Un cas bizarre de Télépathie

(T. P. 's Weekly ; Londres, 15 juillet 1905.)

Le récit suivant, tiré du *T. P. 's Weekly*, sert à illustrer ce qui a été appelé « prévision ou prémonition à rappel » par M. le Dr Ferrari, dans ce même numéro des *Annales* :

Le professeur Richet raconte un cas intéressant de télépathie qui mérite d'être connu, puisqu'il est encore inédit. « Vous savez peut-être, — dit l'éminent physiologiste, — que j'ai été directeur de la *Revue Scientifique*. Or, un jour, il y a quelques années, pendant que je me rendais au bureau, je vis de l'autre côté de la rue (la rue de l'Université) que je suivais en ce moment, un de mes amis, M. B., professeur à la Faculté de médecine de Lyon. Comme il ne vient que rarement à Paris, cela me surprit beaucoup. Voyant qu'il marchait rapidement, et comme j'étais moi-même assez pressé, je ne traversai pas la rue pour aller lui parler. — Il ne manquera pas de venir me voir bientôt, — me dis-je en continuant mon chemin.

« Je n'étais à mon bureau que depuis un quart d'heure, lorsque le garçon de bureau m'apporta la carte de visite de mon ami. Mais, comme M. B. apparaissait sur le seuil de la porte, je reconnus immédiatement que ce n'était pas lui que j'avais vu dans la rue; il était, en effet, différent sous plusieurs rapports. En tout cas, pour en avoir le cœur net, je dis à mon ami : — Etiez-vous rue de l'Université il y a une demi-heure environ ? — Non, me répondit-il, je suis venu directement de la gare du chemin de fer, où j'étais arrivé par le train de 10 h. 30.

« Maintenant, d'après ce que je puis arguer, c'était bien à

ce moment que j'avais pensé à mon ami, dont j'étais pourtant bien loin de prévoir la visite à Paris. Je ne puis considérer ce fait comme une pure coïncidence; on ne peut l'expliquer, à mon sens, qu'en admettant l'hypothèse de la télépathie. »

Deux cas de pressentiment

M. SAVORGNAN de BRAZZA et Mme GALLI-MARIÉ

Quelques jours après la mort de l'explorateur africain, M. Savorgnan de Brazza, le correspondant du *Temps* à Rome envoyait à son journal la dépêche suivante :

« Je me suis rendu au palais de Brazza, qui, au pied du Quirinal, via dell' Umiltà, frappe par son aspect seigneurial, avec ses deux colonnes et sa cour avec jardins s'étendant presque jusqu'à la fontaine de Trevi. Dans le grand salon donnant sur des verdures, je fus reçu par le comte Antonio, frère du grand explorateur. La tristesse du comte se lit sur son visage ouvert et accueillant, encadré d'une barbe grise et portant sur toute sa physionomie un air de noblesse et de bonté.

« — Ma mère est là ! — dit-il, comme pour me recommander de parler bas. En effet, la comtesse de Brazza, née marquise Simonetti, âgée aujourd'hui de quatre-vingts et quelques années, ignore encore la mort de son fils Pierre. Le comte Antonio me dit avec une profonde émotion que la comtesse était fort nerveuse, presque souffrante en ces derniers temps. Son agitation a commencé en même temps que la maladie de son fils Pierre. Les médecins appelés ne comprirent pas ce phénomène télépathique, qui cessa le jour même de la mort de Pierre de Brazza. Ordre fut seulement donné de ne rien lui faire savoir, et le comte Antonio veille à ce que la douloureuse nouvelle soit cachée le plus longtemps possible à sa mère, en redoutant l'heure où il faudra tout lui dire. »

Aussi à l'occasion de la mort de Mme Galli-Marié, les journaux parisiens ont rapporté un cas de pressentiment arrivé à la fameuse cantatrice. On sait qu'elle a été la créatrice de *Carmen*. « Elle s'était fait, — écrit *l'Eclair* (24 septembre), la chair même de cette partition incomparable. Aussi, entre

elle et le compositeur, s'était-il établi une communication spirituelle, en quelque sorte psychique.

« Mme Galli-Marié était en scène, un certain soir de juin. Brusquement elle s'arrêta de chanter. Elle avait ressenti au côté une douleur lancinante, comme un coup de couteau dans le cœur... Elle se reprit et acheva l'acte ; mais, rentrée dans sa loge, elle dit :

« — Il est arrivé malheur à notre Bizet. Au coup qui m'a frappé, j'ai vu se dresser devant moi, l'espace d'un éclair, son visage... Mon Dieu, mon Dieu, qu'il était pâle !

« On courut aux informations : Bizet venait de mourir. Il s'était produit un de ces phénomènes de télépathie que la science accepte aujourd'hui. »

Il est possible que la science accepte aujourd'hui ces phénomènes, mais certainement elle ne les accueille pas lorsqu'ils sont présentés d'une manière si incertaine. En effet, d'autres journaux rapportent cet événement d'une façon très différente. Selon cette dernière version, pendant que Mme Galli-Marié chantait *Carmen*, le mercredi 2 juin 1875, au commencement du troisième acte, alors qu'elle cherche dans les cartes la bonne aventure, elle retourna machinalement le signe de mort. Frappée d'un pressentiment, elle battit les cartes et le signe de mort revint encore. Elle eut de la peine à finir l'acte, et quand elle sortit de la scène, elle s'évanouit dans la coulisse. Le lendemain, on apprenait que Bizet était décédé, dans le courant de la nuit, à Bougival.

Il est probable que quelque fait d'apparence supernormale s'est réellement passé et a donné lieu à ces récits ; mais il est bien difficile de s'assurer de la vérité, après que tant d'années se sont écoulées.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un homme politique français spirite
Le Dr JEAN BAYOL

Les journaux français annonçaient, dans les premiers jours d'octobre, la mort du Dr Jean Bayol, sénateur, vice-président du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, ancien gouverneur du Sénégal, et en faisant l'éloge du défunt, ils rappelaient, pour la plupart, ses croyances spirites. En effet, tout homme politique qu'il était, le Dr Bayol n'avait cure de cacher ses opinions à ce sujet ; au contraire, il en parlait volontiers. Il participa au Congrès spirite et spiritualiste de Paris, en 1900, et à cette occasion il lut une communication assez intéressante sur les croyances de nature spiritique des peuplades sauvages de l'Afrique Occidentale, au milieu desquelles il avait longtemps vécu. Deux ans auparavant, comme un journal avait ouvert une enquête — ou pour mieux dire une série d'interviews — au sujet des faits « merveilleux », M. Bayol s'était empressé de lui communiquer les faits dont il avait été le témoin ; il disait entre autres choses :

« Le cas de typtologie le plus remarquable que je connaisse et qui a été accompli en pleine lumière dans une séance de table et constaté par tous les assistants est le suivant : J'ai, étant éloigné d'environ $0^m,50$ de la table, chanté les paroles d'un opéra très connu la *Dame Blanche*, et prié la table de répéter l'air en frappant des coups rythmés, conservant exactement la mesure de la partition ; la table a répété avec la plus absolue précision, devant l'assistance émerveillée, l'air de la *Dame Blanche* qui venait d'être chanté. »

En 1891, M. Bayol avait communiqué aux *Annales des Sciences Psychiques* un rêve fait par sa mère, qui avait cru

assister à une scène de sang relative aux sacrifices humains dont les Dahoméens étaient coutumiers. Bayol avait réellement, à cette époque, assisté à l'horrible scène en question ; ce fut même là l'origine de l'intervention armée de la France au Dahomey.

Or, dans le *Temps* du 6 octobre, M. Gaston Stiegler a publié un curieux article consacré à la mémoire de Jean Bayol ; après avoir parlé d'une cérémonie célébrée en Provence en l'honneur d'Alphonse Daudet, il ajoute :

« Le soir, comme nous nous promenions dans Arles....., Bayol eut pitié de notre désœuvrement, et s'écria soudain :

« — Si vous vouliez me permettre de vous donner une séance, cela vous distrairait peut-être.

« Je ne savais trop ce qu'il voulait dire. Il reprit :

« — Une séance de spiritisme !... Si je trouve mon sujet, cependant.

« Nous battîmes des mains. Des expériences de spiritisme, c'est si amusant !... Cependant, il avait prié quelqu'un du pays d'aller quérir le médium, qu'en effet nous vîmes arriver peu après. C'est un jeune homme, grand, mince, un peu timide, qui n'a nullement l'air d'un charlatan. Sa profession ne le rattache pas à l'occultisme. Il est employé au chemin de fer et envoie des correspondances à un journal de Marseille. M. Rigardier — c'est son nom — ne s'en fait pas accroire et demeure fort simple, bien qu'il produise des phénomènes extraordinaires.

« — Puisque je tiens mon médium, dit Bayol, je compte bien avoir le plaisir de vous présenter Acella.

« Qui était Acella ? Ce joli nom, que j'entendais pour la première fois, m'intriguait.

« — En 1885, m'expliqua Bayol, on a retrouvé dans le sol d'Arles, en pratiquant une fouille, un sarcophage renfermant quelques débris d'ossements et sur lequel était gravée une inscription. Vous pourrez la lire demain au musée et vous verrez que ces restes étaient ceux d'une enfant nommée Acella, fille d'un proconsul d'Arles, morte à dix-sept ans, dans le siècle des Antonins. Elle mourut vierge et « le bandeau d'hymen n'orna point ses cheveux », comme dit André Chénier.

« — Et vous êtes sûr d'évoquer l'âme de cette petite Romaine ? demandai-je.

« — Ce n'est pas tout à fait cela, répondit Bayol d'un ton hésitant. Je n'adopte pas toutes les théories des spirites. Mais enfin, j'emploie comme eux des procédés au moyen desquels je produis certains phénomènes curieux que vous allez voir. Est-ce l'âme elle-même d'Acella qui va paraître? Je ne puis vous l'affirmer. Attendez un moment.

« Nous étions arrivés au bout de l'allée; à quelques pas se trouvait une petite maison sombre et complètement isolée dans la campagne. Elle appartenait à la famille d'un ami de M. Rigardier et elle était mise obligeamment à la disposition de Bayol pour ses expériences.

« Je ne remarquai rien de spécial dans la pièce du rez-de-chaussée où nous entrâmes. A la lueur d'une bougie, elle m'apparut spacieuse, voûtée comme le réfectoire d'une abbaye. Sa nudité impressionnait.

« Il n'y avait que quelques chaises de paille, un petit guéridon et un porte-manteau où pendaient deux ou trois chapeaux de campagne. La voix résonnait avec éclat entre ces murs dégarnis. Nous fermâmes la porte et les fenêtres qui étaient munies de volets pleins. Quoique nous fussions au nombre de sept, j'observai bientôt que personne ne parlait plus. Le lieu, les circonstances, l'attente d'un événement extraordinaire, tout cela nous imposait le recueillement, et, je dois le dire, nous faisait un peu peur...

« Le guéridon que j'ai signalé était l'instrument rituel. Bayol, M. Rigardier et moi nous nous en approchâmes et lui imposâmes les mains. Au bout de cinq minutes, il entra en branle... Alors Bayol, officiant, prononça d'une voix grave :

« — Est-ce toi qui es là, Acella?

« Nous entendîmes un coup sec... Vraiment, en écrivant cette histoire, je ressens encore sur la nuque le petit frisson qui me secoua alors. Il faut savoir que le coup sec signifiait *oui*. Car une langue singulière s'est établie, je ne sais comment, entre les esprits et les vivants et leur permet, paraît-il, de se comprendre, ce qui est fort étonnant. Cependant le contact du médium et du guéridon s'étant prolongé, ils tournaient ensemble avec une violence et une rapidité incroyables autour de la pièce. Jamais je n'aurais cru à un pareil fracas et je suis encore surpris que le meuble n'ait pas volé en débris par la force des chocs.

« — Faut-il éteindre la lumière? demanda Bayol.

« Le guéridon répondit que oui et l'on souffla la bougie à mon vif regret; car j'ai une méfiance instinctive de ce qui se passe dans l'obscurité. Mais la discussion n'était pas admise. Aussitôt la bougie soufflée, Bayol se mit à crier d'une voix formidable. Il appelait Acella, cette Acella à l'existence de laquelle il ne croyait pas, m'avait-il dit un quart d'heure plus tôt.

« — Acella, Acella! O amie, ô intelligence! Manifeste-toi! Viens à nous! Donne un signe quelconque de ton existence. Fais-nous voir qu'il existe une force, une vertu, une puissance autre que la matière ou qui en émane. Viens à nous du fond de ton tombeau. Apporte-nous des nouvelles du monde inconnu où tu vis!...

« Soudain nous vîmes apparaître, vers le plafond, une lueur d'un bleu verdâtre qui avait la forme d'un anneau irrégulier, variable comme forme et comme dimensions. Cela ressemblait assez aux émanations que l'on voit dans les laboratoires lorsqu'on manipule certaines préparations phosphoriques. Mais ici l'anneau était beaucoup plus joli. Il se déplaçait lentement à droite, à gauche, montait, descendait, retournait, assez semblable à un écheveau de soie qui se fût plié et distendu incessamment, comme s'il eût été tenu sur des mains invisibles qui eussent voulu jouer avec lui. C'était un enlacement, puis un déroulement si souples, si serpentins, que certains caprices de l'onde peuvent seuls en donner une idée. Ce petit météore, qui était charmant, ne nous causa aucune terreur, bien au contraire. Nous le saluâmes d'acclamations enthousiastes. Le phénomène dura, je pense, deux minutes.

« Bayol ne se déclara pas satisfait. Il voulait mieux. Il appela encore Acella.

« — Acella, Acella! Viens, intelligence! Je t'adjure, je t'implore!

« Et il changeait de ton. Tantôt il se faisait humble et suppliant. Tantôt il était impérieux. Il ordonnait. Il exigeait. Puis peut-être pour nous donner la petite mort, il ajoutait :

« — Viens... s'il n'y a de danger pour personne!

« Il n'y avait pas de danger. Les mêmes phénomènes se reproduisirent, et le courant d'air froid et l'anneau lumineux. Ils étaient plus intenses. Le courant d'air soufflait comme une

petite bourrasque. L'anneau brillait avec l'éclat d'une petite comète. Il se remit à se balancer, à osciller, à se déformer et à se reformer, toujours avec la même grâce. A la fin, il vint se poser sur ma tête, sans que d'ailleurs je sentisse rien, puis il alla sur Bayol, qui était mon voisin de gauche et dont je tenais la main, et là il s'éteignit, ne laissant aucune trace. Nous le regrettâmes. Nous aurions tous voulu conserver devant nos yeux ce follet si léger, si élégant, si caressant, qui semblait un ami.

« Bayol voulait continuer. L'état du médium, qui faisait peine à entendre, nous en dissuada. Nous le délivrâmes, et nous revînmes, pensifs, par les Aliscamps, parmi les tombes, sous la lumière pâlissante de la lune.

« — Que pensez-vous de ces deux phénomènes? demandai-je à Bayol. Quel lien établissez-vous entre eux et ce que vous appelez l'âme d'Acella?

« — Je ne sais, me répondit-il. J'ai fait cent fois l'expérience que vous venez de voir. Je l'ai répétée devant vingt ou trente personnes différentes. Chaque fois j'ai eu besoin d'évoquer Acella pour obtenir le courant d'air et la lueur que je ne puis d'ailleurs nullement m'expliquer. Ne suis-je pas amené à conclure de là qu'il y a une connexité entre Acella et les phénomènes? Laquelle, je l'ignore, mais les faits sont là. »

En terminant, M. Stiegler donne la traduction d'une poésie douce et imagée, en langue provençale, que Bayol avait consacrée à Acella, à laquelle il s'adressait avec la plus émouvante tendresse. Il ajoute que Bayol se vantait de n'avoir pas d'autre passion. C'est pourquoi l'article du *Temps* est intitulé joliment : « L'amant d'Acella. »

LE
MOUVEMENT PSYCHIQUE

Par delà la Science

On lisait, dans le *Figaro* du 9 octobre, un article de M. le Dr Charles Richet, qui peut servir d'Introduction à celui relatif aux séances de matérialisation auxquelles l'auteur a dernièrement assisté, et que nous publierons en entier dans le prochain numéro des *Annales*.

En parlant de l'occulte, — de ce qu'il a cherché à caractériser du mot de *métapsychique*, — M. Richet déclare : « Eh bien, il faut le dire très nettement : la tradition populaire ne s'est pas, dans son ensemble, trompée. Ce monde occulte existe... » Et un peu plus loin : « Il faut cependant parler des fantômes, car c'est le chapitre le plus émouvant de tout le domaine occulte. Eh bien, au risque d'être regardé par mes contemporains comme un insensé, je crois qu'il y a des fantômes... »

Mais la partie la plus importante de l'article est sans doute celle où l'auteur aborde le grave problème : « Ces fantômes, ces formes, peut-on les rapporter à des êtres ayant disparu ? Si cela était prouvé, si vraiment les morts revenaient parmi nous, alors on conçoit que toute la face du monde serait changée. Supposons un instant ceci : que tous les hommes aient la preuve certaine, évidente, indiscutable, qu'ils ne meurent pas tout entiers, que la mort, au lieu d'être la mort, n'est que la porte de la vie, *mors janua vitæ*, et qu'un avenir est réservé à toutes les consciences humaines survivant à la décomposition du corps. Alors notre vie terrestre prendrait une direction tout autre. Les lois, la morale, la science, tout serait bouleversé.

« Hélas ! nous sommes loin, très loin, extrêmement loin d'une pareille preuve. Mais il y a par ci, par là des faits étranges, d'ordre psychologique plutôt que d'ordre matériel, qui tendraient à faire supposer que dans d'inconnues conditions de clairvoyance, certains médiums sont possédés, pour ainsi dire, par les consciences d'êtres qui ont disparu. »

Cet article, naturellement, a provoqué une certaine sensation en France : parmi les commentaires qu'il a soulevés, on peut en signaler un de M. Denys Cochin, le député conservateur, qui est l'auteur de quelques ouvrages scientifiques et biologiques ; dans le *Figaro* lui-même parut, quelques jours après, une réponse de M. le vicomte Decazes. Ce dernier s'efforce, par les arguments que l'on connaît pour les avoir maintes fois entendu répéter surtout par les théosophes, de décourager les chercheurs, en soutenant que les phénomènes médiumniques ne pourront jamais prouver la survivance de l'âme à la mort du corps.

C'est bien à cette affirmation, en quelque sorte dogmatique, que l'on reconnaît la tendance de toutes les religions fondées sur la « théosophie » dans la signification plus ancienne, plus étendue et étymologique de ce mot : « la science qui nous vient de Dieu » (admis *a priori*) opposée à celle que les humains peuvent péniblement conquérir par l'expérimentation et les déductions qui en découlent. Et ces hommes qui refusent de croire aux fantômes eux-mêmes, si ceux-ci venaient s'efforcer de donner des preuves de leur identité, s'accommodent fort bien de croyances fondées sur de vagues traditions dogmatiques et sur des extases des yoguis, ou d'autres *saints*. Et comme ils craignent que lexpérimentation ait le résultat de déconcerter leurs systèmes théologiques, qui varient selon la diversité infinie des religions, ils s'empressent de proclamer l'impossibilité que l'on parvienne jamais à soulever par l'expérimentation, — par la science, — un lambeau du voile qui nous cache les destinées hypercosmiques de l'homme.

Ces mêmes personnes se moqueront demain des savants qui parlent à tout propos de l'*impossibilité* d'obtenir tel ou tel résultat, et pour prouver l'imprudence et l'inanité de ces proclamations de l'*impossible*, elles répéteront probablement quelques-uns des exemples que M. Richet a cités dans son article du *Figaro* et dans bien d'autres encore, ou de ceux que M. Flam-

X.....

marion a accumulés dans le premier chapitre de son ouvrage : *L'Inconnu et les problèmes psychiques.*

VESME.

Le Médium Miller en Europe

M. le colonel de Rochas publiait dernièrement une lettre qui lui avait été écrite par son ami M. Van der Naillen, de San Francisco (Californie), contenant le récit de séances qui avaient eu lieu dans cette ville avec le médium Miller, et dans lesquelles s'étaient produits des phénomènes de matérialisation tout à fait extraordinaires. M. de Rochas a alors proposé à ses amis de San Francisco de constituer au printemps de 1906, à Paris, un comité de personnes qui jouissent d'une réputation scientifique indiscutable, en même temps que d'une pratique suffisante des phénomènes psychiques et de consacrer un mois à l'étude de Miller. Celui-ci a déjà accepté; M. Van der Naillen espère pouvoir accompagner le médium en Europe.

Une commémoration solennelle d'E. Chiaia
Le professeur Lombroso et la survivance de l'âme

Une importante réunion a eu lieu le 13 août, à Naples, pour honorer la mémoire d'Ercole Chiaia, le vaillant propagandiste spirite, dont nous avons dernièrement annoncé la mort. Le dernier numéro de *Luce e Ombra* est tout entier consacré à reproduire les trois intéressants discours qu'ont prononcés, à cette occasion, MM. l'avocat F. Zingaropoli, l'ingénieur professeur Passaro, et G. Morelli, et aux lettres d'adhésion envoyées par un grand nombre de personnages distingués qui ont assisté aux séances organisées par M. Chiaia avec le médium Eusapia Paladino, et dont plusieurs lui doivent les premiers pas vers la reconnaissance des phénomènes médiumniques. C'étaient, entre autres, le professeur Leonard Bianchi, de l'Université de Naples, actuellement ministre de l'instruction publique d'Italie, et dont il est question dans les premières pages de l'*Extériorisation de la motricité*, de M. de Rochas ;

le célèbre astronome professeur Schiaparelli, le professeur Th. Flournoy, le professeur F. Porro, de l'Université de Gênes, M. Camille Flammarion, M. le colonel de Rochas, etc.

Voici les paroles du professeur C. Lombroso : « Vous avez raison d'honorer hautement la mémoire d'Ercole Chiaia. Dans un pays où l'on a une si grande horreur de ce qui est nouveau, il a fallu un grand courage, une âme bien haute et bien noble pour se faire l'apôtre de théories qui ont même soulevé le ridicule — et pour le faire avec cette ténacité, cette énergie, qui ne se sont jamais démenties. C'est à lui que beaucoup de monde doit (moi entre autres) de s'être vu ouvrir un monde nouveau aux investigations psychiques — et cela par le seul moyen qu'il y a pour convaincre les hommes d'un esprit cultivé, c'est-à-dire par l'observation directe. »

M. Victorien Sardou écrit : « Le chevalier Ercole Chiaia, par l'impulsion qu'il a donnée aux études psychiques en Italie, a mérité la reconnaissance de tous ceux qui se sont voués, comme moi, à ces mêmes études ; je m'associe de tout mon cœur à l'hommage que vous rendez à sa chère mémoire. »

Voici quelques lignes de la lettre du professeur Charles Richet : « Il faudrait être bien ingrat pour ne pas reconnaître toute la part que M. Chiaia a prise dans le développement des études psychiques. Sa perspicacité et sa robuste volonté du bien lui ont fait remporter de grands triomphes dans la sainte cause de la vérité. Il faut en effet un grand courage et véritablement une grande âme pour ne pas se laisser décourager par les railleries et les calomnies et pour aller droit devant soi, comme le vieux chevalier Bayard, sans peur et sans reproche. E. Chiaia a été cet homme : et il a su à toutes ces nobles qualités de sagesse et de courage joindre une délicate courtoisie et une charmante modestie. »

Le professeur H. Morselli, de l'Université de Gênes : « Je m'associe bien volontiers aux hommages que l'on va rendre à la mémoire d'E. Chiaia, quoique je n'aie pas, au sujet de la nature probable ou présumable des phénomènes psychiques, ses idées, qu'il a été le premier à propager en Italie. Mais tous ceux qui étudient la psychologie normale, pathologique ou supernormale, sont en devoir de payer leur tribu d'estime et de vénération envers ceux qui, comme M. Chiaia, ont travaillé, au milieu de difficultés énormes, et parmi les sarcasmes faciles des personnes

incompétentes ou des adversaires absolutistes, en faveur de ce qui apparaissait comme la Vérité à son âme droite et convaincue... Le culte de la Vérité, quelle que soit la manière de la concevoir et de la croire, est toujours un pas vers la conquête d'un savoir plus vaste et plus profond. »

Nous terminerons par ces quelques mots de *Luce e Ombra* : « Si César Lombroso a pu nous avouer personnellement, il y a quelques jours, dans le local de notre rédaction, qu'il croyait désormais à la survivance d'une partie au moins de la personnalité humaine, nous le devons à la ténacité admirable d'Ercole Chiaia, qui sut mettre à profit la conscience honnête du savant, et l'entraîner, pour ainsi dire, devant l'évidence des faits. »

Le prochain numéro contiendra un article de M. le **Dr Charles Richet** sur *les phénomènes de matérialisation*, auxquels il vient d'assister à Alger. Cet article sera accompagné de quelques gravures reproduisant des photographies prises par l'auteur lui-même, et qui représentent quelques-unes des formes humaines matérialisées.

Au numéro de décembre, un article de **Sir Olivier Lodge**, ex-président de la *Society for Psychical Research*, sur le même argument.

Le Gérant : Amédée Palmier.

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères.



Fig. iii.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

[illegible]

CHARLES RICHET

De quelques phénomènes dits de matérialisation

[illegible]

paraît quelquefois que certains faits sont [illegible]

[illegible]

[illegible] la bonne [illegible]

[illegible] expériences ont [illegible]

[illegible]



Fig. iii.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

15me Année Novembre 1905 N° 11

CHARLES RICHET

De quelques phénomènes dits de matérialisation

Ce n'est pas sans grande hésitation que je me suis décidé à publier ces expériences : car, encore qu'elles aient été précédées de quelques expériences analogues, dues à divers savants, et en particulier à Sir William Crookes, elles sont assez étranges pour provoquer l'incrédulité. Il me paraît toutefois que certains faits sont indéniables, et ce sont ces faits que je voudrais exposer, en m'abstenant de toute interprétation théorique et de toute discussion.

Le seul point que je traiterai, après avoir exposé les faits, sera d'établir s'il y a fraude ou réalité.

Voici d'abord les conditions de l'expérimentation.

I

Grâce à la bienveillance de M. le général Noël et de Mme Noël, grâce à la bonne volonté et l'abnégation de Mlle Marthe B., ces expériences ont pu être poursuivies par moi pendant tout le mois d'août 1905. J'avais eu déjà l'occasion en 1903 d'assister à quelques séances de la villa Carmen. Mais je n'avais pas cru devoir en conclure quelque conclusion ferme.

Il est utile d'ajouter que M. et Mme Noël avaient déjà publié sur ces faits singuliers diverses notices qui ont paru dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme* de G. Delanne, depuis plusieurs années. Mais je ne ferai aucune allusion à ces récits, et je m'occuperai exclusivement des faits dont j'ai été témoin.

Les personnes assistant à ces expériences étaient M. le général Noël, Mme Noël, Mlle X..., M. Gabriel Delanne et les trois filles de M. B., officier retraité : Marthe (19 ans), Paulette (16 ans), Maia (14 ans). Marthe a été fiancée à Maurice Noël, le fils de M. et Mme Noël, qui est mort au Congo il y a un an. Il est probable que la plupart des phénomènes qui se sont produits étaient dus à l'influence de Marthe comme médium. En effet, les diverses personnes étaient en dehors du rideau où se produisaient les matérialisations, tandis que Marthe restait assise dans le cabinet, derrière le rideau. Deux fois à ces expériences, derrière le rideau, prit part une personne, nommée Ninon, chiromancienne de profession ; mais son rôle a été assez nul; car elle ne fut là que deux fois. Une négresse au service de M. Noël, jeune fille de 22 ans nommée Aïscha, a pris part aussi, soi-disant comme médium, à ces séances, et elle restait derrière le rideau. Mais son rôle paraît avoir été assez médiocre; car, dans plusieurs expériences où il y a eu des phénomènes importants, Marthe était seule, sans Aïscha ni Ninon.

La salle où ont eu lieu ces expériences est un petit kiosque situé dans le jardin de la villa Carmen, où logent M. et Mme Noël. Ce kiosque est complètement séparé de toute habitation ; il n'est composé que d'une seule pièce ; et il est bâti sur une écurie-remise. Cette salle a deux fenêtres et une porte d'entrée. Une des fenêtres donne sur la rue, à une très grande hauteur (de 5 mètres). L'autre fenêtre donne sur l'escalier qui conduit du jardin à la rue. (Le jardin est en pente très abrupte de la rue Fontaine-Bleue à la rue Darwin). La porte donne sur le jardin. Chacune des deux fenêtres est condamnée et recouverte d'une

toile clouée au mur. Par dessus cette toile clouée se trouve un rideau de tapisserie épais qui est aussi cloué au mur. Le plancher de la salle est formé d'un carrelage en petites dalles cimentées. Par-dessus est cloué une sorte de tapis linoléum, qui, près du cabinet, est lui-même recouvert d'un tapis de feutre peu épais.

Le cabinet n'est constitué que par un baldaquin formant un triangle dans un des angles de la salle. Ce triangle représente un triangle rectangle dont l'hypoténuse (AB) a environ 2 m. 50. (Voy. la fig.) La hauteur du baldaquin est de 2 m. 10. Celle de la pièce est de 2 m. 60. Il y a donc 0 m. 50 d'espace entre le dais du baldaquin et le plafond.

Le triangle est fermé par un rideau de tapisserie très épaisse et sombre. Ce rideau court sur une tringle au moyen d'anneaux.

Au devant du rideau, en laissant à peine assez d'espace pour qu'on puisse passer, est une table circulaire en bois noir, autour de laquelle nous étions groupés dans l'ordre suivant (presque toujours).

En regardant le rideau comme au théâtre, et en prenant la droite du spectateur, on avait successivement autour de la table : Maia, Mlle X..., moi-même, Paulette, G. Delanne, Mme Noël, le général Noël.

Avant la séance, je faisais l'exploration minutieuse de toute la pièce, du baldaquin, des rideaux, des fauteuils (qui étaient soulevés), d'une baignoire et d'un vieux bahut rangés dans le fond, de sorte que je puis *affirmer* que nulle personne n'était cachée dans la pièce. En outre, comme les rideaux des fenêtres étaient cloués, qu'il n'y a pas de trappes dans le plancher, ni de fausse porte dans le mur, je puis en toute certitude *affirmer* que nulle personne étrangère ne pouvait pendant la séance pénétrer dans la salle.

La lumière était donnée par la lumière d'une bougie mise dans une lanterne photographique à verre rouge qu'on plaçait à une certaine hauteur (2 m. 25) au-dessus de la porte.

Par devant, le rideau avait une ouverture, de sorte qu'il était constitué en deux parties, une partie droite un peu plus

longue que la partie gauche. Quand le rideau était largement ouvert, et que les yeux étaient bien habitués à l'obscurité, on pouvait distinguer les mains, les figures des médiums et leurs vêtements. Toutefois il était assez difficile de les reconnaître, même avec l'ouverture maximum du rideau. Au contraire, dans la salle, à une distance de 1 mètre ou 1 m. 50, on reconnaissait très facilement les diverses personnes qui étaient là.

Après diverses opérations préliminaires, sur lesquelles je n'insiste pas, Marthe et Aïscha allaient s'asseoir dans le cabinet, et le rideau était tiré; Marthe étant à gauche et Aïscha à droite.

Les séances avaient lieu soit à 4 heures du soir, soit à 8 heures. Elles duraient deux ou trois heures. Après la séance, je faisais l'exploration minutieuse de la salle, avec autant de soin qu'avant la séance.

II

Les expériences qui ont eu lieu devant moi à la villa Carmen ne seront pas décrites ici en détail, car le protocole de ces expériences, écrit par moi immédiatement après la séance, serait d'une lecture vraiment trop pénible et fastidieuse. Il me suffira de mettre en lumière méthodiquement quelques faits essentiels ; ceux qui me paraissent avoir le plus d'importance.

J'ai dit plus haut qu'on ne peut absolument pas supposer la présence d'un individu caché, ni d'un individu s'introduisant dans la pièce, pour expliquer la présence d'un personnage nouveau apparaissant à côté des médiums.

J'établirai d'abord que ce personnage n'est ni une image reflétée sur un miroir, ni une poupée, ni un mannequin. En effet il possède tous les attributs de la vie. Je l'ai vu sortir du cabinet, marcher, aller et venir dans la pièce. J'ai entendu le bruit de ses pas, sa respiration et sa voix. J'ai touché sa main à diverses reprises. Cette main était articulée,

chaude, mobile. J'ai pu, à travers la draperie dont cette main était recouverte, sentir le poignet, les os du carpe et du métacarpe qui pliaient sous la pression de ma poignée de main.

Ainsi la seule fraude possible — et il est absolument impossible d'en supposer une autre — c'est que le soi-disant fantôme est le médium déguisé ! Pour des raisons que je donnerai plus loin avec détail, je considère cette hypothèse comme extrêmement difficile, ou, pour mieux dire, comme impossible à admettre. Mais, avant d'établir cette discussion, je rapporterai tout au long l'expérience suivante qui prouve nettement que le fantôme, ou la forme qui était devant nous, possède quelques-uns des attributs essentiels de la vie.

Le vendredi 1er septembre, Marthe et Aïscha vont s'asseoir derrière le rideau ; devant le rideau se trouvent les assistants habituels : M. Noël, Mme Noël, . G. D., Paulette B., Ch. R., Mlle X., Maia B. J'avais préparé un flacon contenant de l'eau de baryte, limpide, et disposé de telle sorte qu'en soufflant dans un tube de caoutchouc, on pouvait faire barboter l'air expiré dans l'eau de baryte. Après divers phénomènes, sur le détail desquels je n'insiste pas, B. B. (c'est le nom par lequel se désigne lui-même le fantôme) demande à faire l'expérience de la baryte. A ce moment il se penche en dehors du rideau, et je distingue nettement par la fente du rideau Aïscha, assise très loin de B. B., et Marthe, dont je ne vois pas bien la figure ; mais je reconnais sa robe, la chemisette de son corsage, et ses mains. G. Delanne, qui était plus près de moi, assure qu'il voit la figure.

« Alors B. B. se penche en dehors du rideau. Le général prend de mes mains le tube à baryte et le donne à B. B. qui essaye de souffler, en se penchant un peu en avant du rideau, à gauche. Pendant ce temps, je vois très bien toute la forme de Marthe, qui est placée en arrière et à gauche de B. B. ; Aïscha est toujours immobile et très loin. G. Delanne me fait remarquer à haute voix qu'on distingue Marthe tout entière, et, comme le point capital de l'expérience est précisément dans la vue complète de Marthe, toute mon attention

est portée sur elle. Cependant j'entends B. B. qui essaye de souffler dans le tube ; mais il souffle mal, et sa respiration, ne passant pas à travers le tube, mais passant au dehors, ne fait pas de barbotage.

« B. B. fait de vains efforts, et on entend son souffle. Alors le général lui explique qu'il faut faire *glouglou*, ce qui n'arrive que si l'on fait passer l'air expiré par le tube. Alors enfin B. B. réussit à faire glouglou. Il souffle avec force, j'entends le barbotage qui dure environ une demi-minute : puis B. B. fait signe de la tête qu'il est fatigué, et qu'il ne peut plus continuer. Alors il me passe le tube à baryte : je constate que le liquide est devenu tout blanc. »

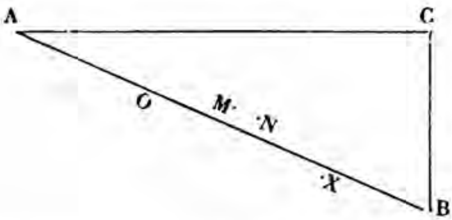
Je tiens à faire remarquer : 1 que je n'ai pas quitté le tube des yeux, et qu'il est sorti de ma main pour aller entre les mains du général et de B. B. ; puis, que j'ai vu tout le temps le tube près de la bouche de B. B. pendant que les gaz de l'expiration barbotaient dans l'eau de baryte, et qu'aussitôt après il y avait du carbonate de baryte, comme je l'ai constaté à la suffisante lumière de la chambre, *sans que le tube à baryte ait quitté mes yeux* ; 2° qu'à diverses reprises j'ai pu voir derrière B. B. la forme de Marthe ; ses mains très certainement ; sa figure par intervalles seulement, car, en se penchant en avant, B. B. me la masquait. En tous cas je ne pouvais voir que vaguement la forme de sa figure ; car l'obscurité était trop grande pour qu'on pût reconnaître ses traits.

A la suite de cette extraordinaire et émouvante expérience, il s'est passé un incident, plutôt comique ; car les choses comiques se mêlent impudemment aux choses graves. Après que les personnes présentes eurent constaté qu'il y avait de l'acide carbonique, elles furent tellement enthousiasmés, qu'elles applaudirent en disant : Bravo. Alors B. B., qui avait aussitôt disparu derrière le rideau, reparut à trois reprises en montrant sa tête et saluant, ainsi qu'un acteur qui revient sur la scène, rappelé par l'applaudissement de l'assistance.

J'insiste sur ce fait que, pendant que B. B. soufflait dans

le tube, M. Delanne me faisait remarquer à haute voix qu'on distinguait parfaitement derrière B. B. la forme de Marthe, et il a fait cette remarque à trois reprises différentes, pendant tout le temps que B. B. soufflait.

Ainsi il est parfaitement évident que B. B. possède les essentiels attributs de la vie. Il marche, parle, se meut, respire comme un être humain. Son corps est résistant ; il a une certaine force musculaire. Ce n'est ni un mannequin, ni une poupée, ni une image réfléchie par un miroir ; et il y a lieu de laisser résolument de côté toute supposition autre que l'une ou l'autre de ces deux hypothèses : ou



un fantôme ayant les attributs de la vie, ou une personne vivante jouant le rôle d'un fantôme.

2° Le phénomène suivant m'a paru d'une importance primordiale.

L'expérience fut faite dans les mêmes conditions que les autres, à cela près que Mlle X. n'était pas présente. (Mardi 29 août. C'est ce jour-là que la photographie 1 a été prise.)

Après la photographie prise, le rideau se referme. Soit ACB le triangle représentant le cabinet où sont assises Marthe en M et Aïscha en N. Soit AB le rideau, avec une ouverture en O, par où peut sortir et rentrer la forme de B. B.

B. B. commence par apparaître dans l'ouverture du rideau, puis il rentre. Mais à peine B. B. est-il rentré en O, que je vois, sans que le rideau se déplace, une lueur blanche en X, sur le sol, en dehors du rideau, entre la table et le rideau. Je me lève à demi pour regarder par-dessus la table. « Je vois comme une boule blanche, lumineuse, qui flotte

sur le sol, *et dont les contours sont indécis*. Puis, *par transformation de cette luminosité blanchâtre*, s'élevant tout droit, très rapidement, comme sortant d'une trappe, paraît B. B. De pas très grande taille, à ce qu'il me semble. Il a une draperie, et, je crois, comme un cafetan avec une ceinture à la taille. Il se trouve alors placé entre la table et le rideau, étant *né*, pour ainsi dire, du plancher, en dehors du rideau (*qui n'a pas bougé*). Le rideau tout le long de l'angle B est cloué au mur, de sorte *qu'un individu vivant*, pour sortir du cabinet par là, n'eût eu d'autre moyen que de ramper sur le sol et de passer sous le rideau. Mais l'issue a été subite, et la tache lumineuse sur le plancher a précédé l'apparition de B. B. en dehors du rideau, et il s'est élevé tout droit (*en développant rapidement sa forme d'une manière rectiligne*). Alors B. B. cherche à venir, à ce qu'il me paraît, parmi nous, mais il a une démarche claudicante, hésitante. Je ne saurais dire s'il marche ou s'il glisse. A un moment il chancelle, comme s'il allait tomber, en claudiquant avec une jambe qui semble ne plus pouvoir le soutenir (je donne mon impression). Puis il va vers la fente du rideau. Alors, sans ouvrir, à ce que je crois, le rideau, tout à coup il s'affaisse, disparaît par terre, et en même temps on entend un bruit de clac clac, comme le bruit d'un corps qui se jette par terre. Très peu de temps après (*deux, trois ou quatre minutes*), aux pieds mêmes du général, dans la fente du rideau, on voit encore la même boule blanche (sa tête?) *apparaître au ras du sol; puis un corps se forme*, qui remonte rapidement, tout droit, se dresse, *atteint une hauteur d'homme*, puis soudain s'affaisse sur le sol : avec le même bruit clac clac d'un corps qui tombe sur le sol. Le général a senti le choc des membres, qui, se jetant sur le sol, ont heurté sa jambe avec quelque violence (1). »

(1) Les mots entre guillemets sont la reproduction textuelle de mes notes. Les mots soulignés ne sont pas dans mes notes. Je les introduis ici pour rendre intelligible une rédaction écrite fort vite, pour moi-même, et souvent obscure.

Il me paraît bien que cette expérience est décisive ; car la formation d'une tache lumineuse sur le sol, laquelle se change ensuite en un être marchant et vivant, ne peut être, semble-t-il, obtenue par aucun *truc*. Supposer que c'est en se glissant sous le rideau, puis en se relevant, que Marthe, déguisée en B. B., a pu donner l'apparence d'une tache blanche s'élevant en droite ligne, cela me semble impossible. D'autant plus que le lendemain, peut-être pour me montrer la différence (?), B. B. a apparu encore devant le rideau. Mais il n'est pas venu par l'ouverture O du rideau ; il est arrivé en soulevant le rideau, derrière lequel il s'était formé, et en se mettant, comme on dit, *à quatre pattes*, puis en se redressant. Il n'y avait aucune analogie possible entre ces deux modes de formation.

Plusieurs fois, par exemple le 24 août trois fois, je l'ai vu s'enfoncer dans le sol tout droit : « il se rapetisse tout d'un coup, et sous nos yeux disparaît dans le sol ; puis se relève soudain en ligne verticale. C'est la tête avec le turban et la moustache noire, et comme l'indication des yeux, qui grandit, remonte, remonte jusqu'à atteindre plus haut même que le rebord du baldaquin. A certains moments il est forcé de se pencher et de se courber, *à cause de cette grande taille qu'il a prise*. Alors soudain sa tête baisse, baisse jusques au sol, et disparaît. Il a fait cela trois fois de suite. En essayant de comparer ce phénomène à quelque chose, je ne peux mieux trouver *pour la production rapide et rectiligne du personnage* que les marionnettes qui sont dans des boîtes à surprise, et qui sortent tout d'un coup. Mais je ne connais rien qui ressemble à cet évanouissement dans le sol en ligne droite, de sorte qu'à un moment donné il semble que la tête soit seule sur le sol et qu'il n'y ait plus de corps. »

Quelque importante que soit cette dernière expérience, trois fois répétée, elle me paraît moins décisive que l'expérience précédente, la naissance par une tache blanche sur le sol en dehors du rideau ; en effet, dans le cas du corps s'affaissant en ligne droite sur le sol, on peut supposer

que, par d'extraordinaires efforts de gymnastique habile, quelqu'un de très souple, en se disloquant, pourra se reculer en arrière, tout en laissant la tête se baisser en avant jusqu'à atteindre le sol, de manière à donner l'impression d'une tête qui descend en droite ligne jusque à terre. (Mais comment faire disparaître l'apparence de la draperie ?)

Il eût été pour moi d'une importance considérable de sentir la main, ou le corps, ou une portion quelconque de la draperie, *fondre* dans ma main. Je dois dire que j'ai vainement, à diverses reprises, demandé avec instance cette expérience. B. B. a bien promis de me la donner ; mais je n'ai rien, absolument rien eu de semblable. Cependant le fait de se former et de disparaître ainsi permet de supposer que cela n'est pas impossible. S'il en était ainsi, ce serait, à n'en pas douter, une expérience décisive; car l'hypothèse d'une hallucination ou même d'une illusion tactile de ma part est bien vraiment ridicule.

En tout cas, il reste ceci, qui est d'une valeur considérable : c'est qu'il s'est formé un corps vivant, en dehors du rideau, sous mes yeux, sortant du sol et rentrant dans le sol.

J'étais tellement persuadé que ce corps vivant ne pouvait provenir du rideau que j'ai d'abord supposé la possibilité (absurde d'ailleurs) d'une trappe. J'ai, le lendemain de cette expérience du 29 août, examiné minutieusement les dalles et la remise-écurie qui est sous-jacente à cette partie du kiosque. Le plafond très élevé de cette écurie est crépi à la chaux, tapissé de toiles d'araignée, et hanté par des araignées qu'on n'avait pas dérangées depuis longtemps, lorsque, à l'aide d'une échelle, j'ai exploré le plafond de l'écurie.

Maintenant je laisse de côté d'autres faits, sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir quand je discuterai la réalité de ces phénomènes, et j'arrive aux photographies.



Fig. i.



III

ÉTUDE DES PHOTOGRAPHIES PRISES A LA VILLA CARMEN.

Ces photographies, obtenues à la lumière d'une conflagration soudaine d'un mélange de chlorate de potasse et de magnésium, ont été simultanément prises par Mlle X.., avec un kodak ; par M. Delanne avec un appareil stéréoscopique ; et par moi avec un stéréoscope vérascope Richard ; de sorte que, dans certains cas, il y a eu cinq clichés simultanés pour une seule déflagration du magnésium. Cela exclut toute possibilité de fraude photographique. D'ailleurs, les épreuves ont été développées par MM. R. et M., constructeurs d'appareils d'optique à Alger, qui ignoraient absolument la nature des négatifs que je leur avais soumis (1).

Sur la photographie 1 (kodak) et 1 *bis* (stéréoscope Richard) on voit une grande forme entourée d'une draperie blanche, flottant dans l'ouverture du rideau. A gauche se dessine nettement le dos de la chaise sur laquelle est assise Aïscha, avec l'épaule gauche d'Aïscha très bien éclairée. On distingue les moindres dessins de la cotonnade rayée dont elle est habillée. La photographie prise par le kodak est beaucoup plus nette que celle du vérascope. On peut voir que cette draperie est d'une étoffe assez fine et assez transparente pour que derrière transparaisse en une ligne noire verticale l'apparence sombre du rideau. Sous cette fine draperie apparaît la forme du coude, du bras et de la main ; une main très longue, à peine formée, dont les extrémités digitales, comme si elles n'étaient pas recouvertes d'une draperie, ***semblent se perdre en une sorte de nuage vaporeux, une lueur blanche, à contours indéterminés.*** En haut on ne voit pas toute la figure, mais seulement

(1) Au moment où j'écris cet article, je ne sais jusqu'à quel point tous les détails que je donne pourront être visibles sur les planches annexées à mon travail. Ce que je puis dire, c'est qu'ils apparaissent très bien tous sur les clichés que j'ai sous les yeux.

le bas de la figure : une tête penchée en avant, dont ne se peut voir que le menton très court caché par une barbe noire épaisse qui recouvre toute la bouche, et au-dessus de laquelle ne se distingue que le bout du nez. Malheureusement la photographie s'arrête là, et elle est coupée transversalement par une raie qui ne laisse pas voir du tout les yeux et traverse la figure au ras de l'extrémité inférieure du nez. Le cou est nu, avec un court ruban (?) noir, et des ornements divers, indistincts, qui sont au-dessous de la draperie blanche. En bas du fantôme et à sa gauche on distingue une manche qui paraît plus ou moins vide, et quelque chose comme une forme de corsage. L'éclat blanc du fantôme éclairé par le magnésium est tel que la table de bois noir en est illuminée, et on en voit le reflet comme sur une surface polie. L'ouverture du rideau en est aussi, à une certaine distance, rendue plus lumineuse. Le rideau est d'ailleurs légèrement repoussé et rejeté à gauche.

La stéréoscopie (1 *bis*) ajoute quelques détails intéressants : tout s'y trouve confirmé, notamment la forme nuageuse, indistincte, de la main gauche du fantôme enveloppée de la draperie. Ces nuages qui terminent la main sont en avant du rideau. On remarquera aussi la différence de précision entre cette draperie blanche dont on ne distingue pas les contours, et les contours si nets de l'épaule d'Aïscha. La figure de B. B. est très profondément *enfoncée* dans cette draperie, qui semble former en avant, comme pour la protéger ou la cacher, un long *couloir*, au fond duquel la figure se distingue à peine. Entre la figure et la draperie sont des ornements, des bandeaux, des étoffes, dont on ne distingue pas la nature, mais qui semblent vraiment assez compliqués. En bas à gauche, une toute petite saillie angulaire révèle la manche de Marthe, qu'on voit placée à un plan très postérieur. Si l'on ne voit que le bout de sa manche, c'est parce que l'angle où j'ai pris la photographie vérascopique n'était pas le même que l'angle où a été prise la photographie kodak. Ce qui est remarquable, c'est l'extrême minceur de cette draperie, contrastant avec l'épaisseur

relative du voile de B. B. dans les autres photographies.

La photographie 2 est seulement vérascopique. Elle a été prise le mardi 29, alors que Mlle X.., qui prenait la photographie kodak, était absente. On distingue diverses choses intéressantes. Aïscha d'abord apparaît, très nettement photographiée.

On voit sa figure noire, ses traits, sa peau à reflets métalliques. Sa tête est renversée en arrière; et elle regarde, en faisant, sans remuer la tête, converger les yeux à droite, vers B. B. Quant au baldaquin, on le voit en entier; car malheureusement la photographie a été prise un peu trop haut. En tout cas chacun pourra ainsi se rendre compte des conditions dans lesquelles l'expérience a eu lieu.

Quant à B. B., on le voit bien au côté droit du rideau. Il a la tête couverte d'une sorte de casque armet, à reflets métalliques: par dessus ce casque est un turban. Il a, descendant sur les oreilles, une sorte de mentonnière qu'on ne voit bien qu'à droite, qui lui couvre la joue et l'oreille droites, et qui paraît être apposée à la joue au-dessous du casque. Du turban la draperie descend en flottant et en formant une sorte de pendentif. Le bras gauche, dont on ne distingue rien, est enveloppé d'une épaisse draperie qui s'étend vers Marthe qu'il cache complètement. Du reste B. B. nous avait annoncé que, comme Marthe craignait la lumière du magnésium, il prendrait soin de lui cacher les yeux et la figure pendant la photographie.

La draperie qui recouvre le corps retombe droite, et il y a comme de petites bouffettes blanches en houppe à la partie supérieure. Au-dessous de ces houppes, garnissant le cou, et formant comme une pèlerine, une série d'ornements bizarres dont il est difficile de déterminer la nature.

La figure même de B. B. est assez peu distincte, *flou*, quand on la compare à la figure nette, accentuée d'Aïscha. Le nez est long; les yeux sont peut-être ouverts, mais cela est vague. Une très épaisse barbe noire, qui paraît comme collée sur la lèvre supérieure, barre la figure. Cette moustache en retombant masque le menton.

On remarquera aussi que les contours de la draperie sont flous, nuageux, vaporeux, et que cette forme indécise contraste curieusement avec la limite précise et sèche des contours du mouchoir que nous avions mis autour de la tête d'Aïscha pour la facilement reconnaître dans l'obscurité. De même la forme indécise de B. B. et de sa draperie contraste avec les contours nets du rideau, si nets qu'en un point on peut voir un fil noir qui se détache du rideau effiloché.

J'appellerai encore l'attention sur la forme étrange de la draperie qui est comme suspendue à la main gauche de B. B. C'est comme une sorte de nuage blanc descendant de sa main et recouvrant la tête et le corps de Marthe. En effet, grâce au relief donné par le double cliché, on voit bien le pendentif blanc qui descend du turban placé en avant du bras. Le bras se détache nettement du corps, et à la place où serait la main il y a une draperie épaisse qui retombe. Rien ne ressemble moins à un vêtement ordinaire que ce vêtement composé de trois parties; une robe blanche, avec bouffettes en haut, qui retombe droit sur le corps; un turban mis sur un casque avec un pendentif tout à fait détaché de la robe et dérivant du turban, et enfin cette masse de draperies blanches qui couvre le poignet et la main de B. B. (qu'on ne voit pas) et qui masque, en descendant sous forme de voile épais, la place où est (ou bien où devrait être) Marthe.

En avant et très en avant du rideau, sur la partie droite, se voit, comme le relief stéréoscopique l'indique, une tache blanche lumineuse; sorte de tige blanche munie d'une efflorescence. Ce n'est pas une erreur photographique; car elle se retrouve sur les deux clichés. Il est possible que cette tache soit due à une parcelle de magnésium s'étant projetée, lors de l'explosion, en avant de l'objectif. Mais je ne le pense pas; car dans des photographies antérieures que Mme Noël m'a montrées, j'ai vu ces taches *fluidiques* (effluves ? ?) qui unissent d'un trait blanchâtre les deux médiums, et qui ont des apparences identiques à celles de nos photographies.



Fig. iiia.



Fig. iiia.



Fig. i*a*.

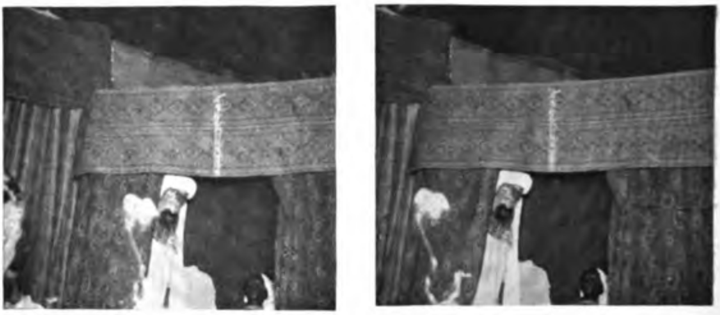


Fig. ii.



Fig. iii*b*.

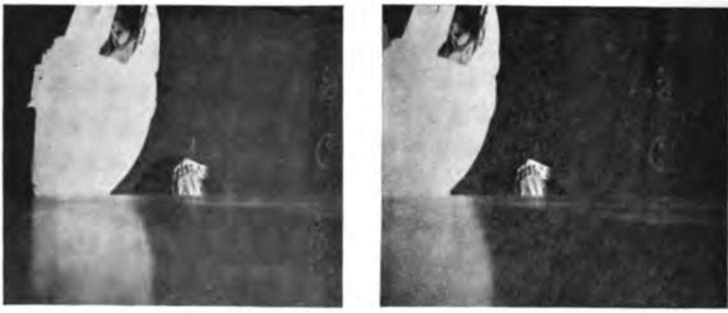


Fig. i*a*.

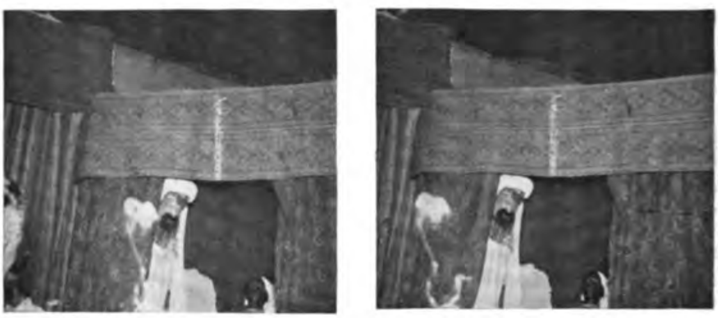


Fig. ii.



Fig. iii*b*.

Il est possible d'ailleurs que ces effluves aient impressionné la plaque avant l'éclair du magnésium ; car je prenais soin de laisser l'appareil photographique ouvert, longtemps avant l'éclair. La lumière rouge n'étant pas suffisante pour voiler la plaque, même après une longue exposition.

Les photographies 3 et 3 *bis*, et 3 *ter* sont certainement les meilleures (à part la photographie 3 *bis*, Kodak, qui a été prise alors que l'appareil n'était pas bien au point).

Dans la photographie 3, on voit un peu la personne d'Aïscha (côté droit), le fauteuil où Aïscha est assise, et la robe d'Aïscha. Puis, à côté d'elle, Marthe, assise, dont on ne distingue ni la figure, ni les mains, mais dont on voit la robe, le corsage, la ceinture, et le bras gauche se dirigeant vers Aïscha. B. B. du côté du rideau est debout.

La figure de B. B. est plus nette que dans la photographie 2. Le nez est moins long. Il y a non seulement une moustache, mais peut-être aussi une barbe. Le casque heaume est très grand. Il a des reflets métalliques, de sorte qu'il est vraisemblablement en métal (il est assez intéressant de constater que dans les expériences antérieures, du moins celles auxquelles nous avons assisté, B. B. avait seulement un turban) ; le heaume casque descend presque jusqu'aux yeux, au niveau des sourcils qu'il dépasse, et il est assez élevé pour que sa hauteur dépasse de un tiers environ la distance qui va du sourcil au menton. On voit cette grande hauteur du casque surmonté à la partie supérieure d'une saillie ronde comme certains vieux casques du moyen âge, dans la photographie 3 *bis* mieux que dans la figure 3. Les oreilles sont complètement cachées et invisibles. La draperie revêt le casque et tombe ensuite sur les épaules, et au-devant de la poitrine. Cette draperie est en arrière du rideau dont les franges se dessinent sur elle. Au-dessous de la tête est la mentonnière qui paraît tombée, et qui pend au-devant de la poitrine ; et il y a peut-être encore quelques vagues ornements sous le cou. La draperie à la partie supérieure, au côté gauche de la tête, a des franges qui se détachent.

Ces franges se voient bien mieux sur la stéréoscopie 3 *bis*. Là aussi on distingue bien l'aspect métallique du heaume, qui fait fortement saillie en avant des yeux.

Mais ce qui apparaît en pleine évidence dans cette stéréoscopie, c'est la superposition des plans. Au premier plan la frange du rideau; au second plan, un peu en arrière, la tête de B. B. et la draperie qui recouvre son turban et tombe droit de la tête, puis à un troisième plan Marthe, séparée très certainement de B. B. par un assez long espace vide. La draperie dont est recouvert B. B. ne retombe pas jusqu'au sol. Elle s'arrête en s'amincissant (comme la pointe d'un châle dont on recouvrirait ses épaules). Au bas, entre le rideau et la robe noire de Marthe, on voit deux sortes de bâtons droits blanchâtres servant de sustentation à cet étrange personnage. La draperie est blanche, et paraît évidemment d'un autre tissu, beaucoup plus dense que la draperie de la figure 1.

Sur la figure 3 *ter* on peut voir une singulière apparence de la draperie au point où elle recouvre la tête de Marthe. Là elle est tout à fait nuageuse, à un plan postérieur, qui est le même que la tête de Marthe; de sorte que l'apparence est d'une sorte de colonne nuageuse lumineuse sortant de la tête de Marthe, et la masquant, pour former une draperie qui remonte et se confond avec le côté gauche de B. B.

Quant au rideau, c'est à peine s'il bombe, un peu repoussé par le dos de B. B.

Peu de chose à dire des autres personnages. Aïscha est à sa place ordinaire, avec sa peau noire à reflets métalliques, et le mouchoir noué sur sa tête. On reconnaît ses deux mains noires croisées; on peut constater aussi qu'elle regarde du côté de B. B. Autour de la table on voit près du rideau, de profil perdu, le général Noël, puis Mme Noël, qui se cache les yeux pour ne pas être éblouie par le magnésium, puis M. Delanne prenant une photographie.

Quant à Marthe, dont la présence est si importante à constater, on ne voit d'elle ni la tête, ni les mains, ni les pieds. On voit seulement ses vêtements; mais on les distingue très bien. D'abord le bras gauche, du côté d'Aïscha. Il

semble que Marthe ait alors pris Aïscha par le cou, en passant la main derrière le cou d'Aïscha. On serait tenté de croire d'abord que c'est la main, plus ou moins maigre, de Marthe, qui est au-devant du cou d'Aïscha. Mais ce serait une erreur; car ce qu'on voit au cou d'Aïscha, c'est une sorte de mouchoir qu'elle portait autour de son cou. De sorte que *la main de Marthe ne se voit pas*. Toutefois la manche *paraît vide*. Elle a de bizarres flexions, comme si elle avait été accrochée par une épingle au fauteuil d'Aïscha. Pourtant, en regardant de plus près on peut s'assurer que la vacuité n'est pas *complète*. A part cela, le reste du corps de Marthe est, sous les vêtements qui la couvrent, parfaitement normal. La robe est pleine. On peut deviner qu'en avant il y a des genoux; et qu'il y a une taille dans la ceinture qui se voit très bien. Le corsage chemisette, avec la guipure en forme de col, n'est évidemment pas très ample; mais Marthe est assez mince de corsage et de taille pour que cela ne soit pas surprenant; et on connaît la mode des chemisettes avec pendentifs qui descendent en avant de la poitrine. Au-dessus de la ceinture se voit encore une petite bordure noire qui est la partie supérieure de la robe. On ne voit pas du tout le bras droit de Marthe.

Enfin, si l'on compare entre elles les photographies 1, 2 et 3, on constate que la taille de B. B. est bien différente en 1 d'une part, et en 2 et 3 de l'autre. En 1, elle est beaucoup plus grande : la comparaison peut se faire en prenant pour point de repère le haut du fauteuil sur lequel Aïscha était assise.

IV

DISCUSSION ET CONCLUSIONS

Tout d'abord, comme on s'y attend sans doute, je ne présenterai ni théorie, ni essai de théorie sur ces singuliers phénomènes. C'est déjà une assez lourde tâche que d'analyser leur réalité.

Il s'agit donc uniquement de savoir s'il y a ou non quelque supercherie (1).

S'il fallait juger par des raisons d'ordre psychologique, et non par des raisons d'ordre matériel, il ne saurait être question de supercherie. L'honorabilité absolue, irréprochable, certaine, de Marthe B., fiancée à Maurice Noël, le fils du général, ne saurait être mise en doute.

De plus, avant qu'on eût découvert les facultés médianimiques de Marthe, il y avait déjà eu à la villa Carmen de nombreux phénomènes de matérialisation, dus à trois ou quatre autres médiums différents, et la forme de B. B. s'était, par ces médiums, également manifestée.

Enfin, comme les matérialisations ont eu lieu dans le cabinet, tantôt avec Ninon à côté de Marthe, tantôt avec Aïscha à côté de Marthe, il faudrait encore admettre la complicité de Marthe, Ninon, Aïscha, lesquelles ont toutes trois, l'une envers l'autre, à ce qu'il m'a semblé, des sentiments, sinon de suspicion, au moins de médiocre bienveillance.

Supposer que Marthe, fille d'officier, fiancée au fils du général, s'entend avec une négresse et une chiromancienne pour tromper odieusement M. et Mme Noël depuis six mois, c'est parfaitement absurde. Car — nous insistons sur ce point — il ne peut être question de fraude inconsciente. Il faudrait pour apporter ce casque, ces draperies, ce turban, tout un attirail très compliqué que Marthe ne pourrait dissimuler à ses deux sœurs, dans la petite villa où elles habitent, et la complicité voulue et prolongée de Paulette et de Maia viendrait s'ajouter à celle de Marthe, de Ninon et d'Aïscha. Une pareille trahison, si habilement menée, serait impossible, et la loyauté, la pureté et simplicité d'âme de Marthe ne peuvent être jouées avec une

(1) Ai-je besoin de m'excuser auprès de M. et Mme Noël, et de Mlle Marthe B., si je discute en pleine liberté leur bonne foi et leur sagacité? Ils savent tous trois quel est mon respect pour eux et ma profonde reconnaissance. Mais le devoir du savant en pareil cas n'est pas le même que le devoir de l'ami. S'il s'agissait de ma fille ou de mon fils, je ne pourrais agir autrement.

telle astuce que les plus incrédules sont amenés à croire sa sincérité.

Mais ce n'est pas sur ce terrain que nous placerons la discussion. Nous supposerons au contraire — ce qui est l'inverse du bon sens, et de la vérité, et de la vraisemblance — que Marthe trompe, qu'elle est une perfide et habile prestigiditatrice, adroite et délurée. Il s'agit de savoir si cette souplesse et cette agilité peuvent ainsi nous donner le change.

Si j'insiste tant sur le personnage de Marthe, c'est que par le fait toute tromperie venant d'autres personnes doit être écartée.

1° Il n'y a pas de trappes dans la pièce;

2° La pièce est visitée à chaque séance avec grand soin, et nul personnage étranger ne peut s'y cacher;

3° Nulle personne ne peut s'y introduire à notre insu, et pareillement, en sortir à notre insu;

4° Les personnes qui sont dans la pièce, et que nous pouvons voir et entendre pendant tout le temps des expériences, ne peuvent intervenir directement pour la production mécanique des phénomènes qui se passent derrière le rideau, et loin d'elles ;

5° Aïscha, que l'on peut voir d'ailleurs très distinctement dans presque toutes les expériences, n'est pas en cause; car elle est toujours très loin de la forme de B. B.; et ensuite, dans plusieurs expériences, B. B. s'est montré sans qu'Aïscha fût soit dans le cabinet, soit même dans la salle.

De fait, je le répète, toute autre hypothèse de supercherie doit être résolument écartée, qui n'est pas la supercherie, machinée avec art, de Marthe B.

Même cette supercherie ne peut consister qu'en ceci : c'est qu'elle se déguise en B. B.; apporte sous sa robe un casque, des draperies diverses, un turban, une fausse barbe, des ornements compliqués, et que, dans le petit cabinet où elle est assise à côté de Aïscha, elle se déshabille pour revêtir la draperie qu'elle tenait cachée sous sa robe, et disposer, sur la chaise où elle était assise, une sorte de mannequin, avec des gants qui simulent des mains; des

appareils (lesquels ?) qui simulent son corps, ses genoux, ses bras ; il faut qu'elle habille ce mannequin avec sa robe, sa chemisette, qu'elle place au dessus un masque (?) qui simule sa figure avec une parfaite vraisemblance, puis qu'elle reprenne tous ses objets, casque, moustache, draperie et mannequin, pour en dévêtir le mannequin et les cacher de nouveau sous sa robe, tout cela en présence et à côté d'Aïscha.

Or manifestement cette dissimulation de tant d'appareils compliqués est impossible : car, comme nous l'avons tous constaté, Marthe n'a pour corsage qu'une petite chemisette très mince. Elle est frêle, avec de petits bras, une taille très fine. Après la séance cette chemisette est toute trempée de sueur. D'ailleurs elle se ferme par derrière au moyen d'agrafes, difficiles à détacher, autant qu'à attacher. Ce n'est donc pas dans le corsage qu'elle peut dissimuler toutes ces draperies et ces ustensiles qui apparaissent avec B. B. Serait-ce dans sa robe ? Mais elle porte des robes assez courtes, très collantes, dessinant absolument son corps. Elle va, vient, court, monte et descend rapidement les escaliers, aussi bien avant la séance, qu'immédiatement après la séance. Les volumineuses draperies qui entourent B. B. ne pourraient être cachées par elle sous cette mince tunique.

Même si elle pouvait réussir à cela, rien ne serait expliqué encore. Car, outre les draperies, il lui faudrait encore dissimuler le mannequin sur lequel elle disposerait ses vêtements pour donner l'apparence d'une Marthe assise sur un fauteuil, apparence tellement saisissante que c'est par un excès de scrupule seulement que je ne la reconnaissais pas distinctement dans la personne assise à côté de Aïscha, derrière B. B. qu'on voyait se mouvoir. En effet, je le répète encore, B. B. est comme un être vivant ; ce n'est ni un mannequin, ni une poupée : c'est une personne identique à une personne vivante, et, si ce n'est pas un fantôme, ce ne peut être que Marthe.

Mais, contrairement encore à tout bon sens, admettons même cela. Supposons que Marthe, que nous n'avons

jamais fouillée, ni attachée, puisse apporter sur elle tous les engins qui servent à son déguisement, lui est-il possible de s'en servir ?

Il me paraît évident que non.

1° Dans certains cas la draperie apparaît, s'agite et se meut, presque en même temps que Mme Noël est dans le cabinet. Le 31 août, une demi-minute à peine après que Mme Noël a quitté le cabinet, on voit dans la fente du rideau apparaître le diadème casque de B. B., et une draperie flotte. Le 29 août, le rideau est tiré brusquement, je distingue très nettement, sans contestation possible, Marthe et Aïscha assises l'une à côté de l'autre. Il n'y a pas à douter que ce soit elles, et je les ai vues se mouvoir. En même emps je vois une grande draperie blanche, comme enveloppant un bras, placée très haut, qui achève de tirer le rideau et disparaît avec la rapidité de l'éclair.

2° Il ne suffit pas de faire apparaître la draperie; il faut aussi la faire disparaître. Or, le plus souvent, d'autres personnes, par exemple Mlle X., quelquefois aussi Mme Noël, entraient, presque à l'improviste, dans le cabinet, et ne constataient jamais rien. Les draperies et B. B. disparaissent donc aussi rapidement qu'ils sont venus.

3° Je ne vois pas comment il serait possible de produire le phénomène de la tache lumineuse, *naissant du sol et donnant naissance à un être vivant.* Nulle agilité, même celle d'un gymnaste professionnel, ne peut produire cette impression, qui m'a frappé comme une preuve catégorique.

4° Sur les photographies on voit nettement trois personnages, alors que Aïscha et Marthe étaient seules dans le cabinet. Il est impossible de prétendre que Marthe se soit déguisée en B. B. pour laisser à sa place un mannequin, et revêtir, toute nue, la draperie et le casque. Car alors où seraient ses jambes et son corps ? La tête est droite, et le buste est vertical.

5° Certains détails photographiques sont caractéristiques: la grande taille de la figure 1, le flou et le nuageux des contours, la grande main et la draperie à peine matérialisées

de la figure 1 ; le nuage couvrant la figure de Marthe dans les figures 3 et 3 *bis*, l'aspect différent des draperies dans les diverses photographies: tantôt un turban avec pendentifs, tantôt des franges, etc.

Telles sont les raisons, extrêmement puissantes, qui militent en faveur de la réalité de ces phénomènes ; mais je ne me dissimule pas la force des objections, et il y aurait quelque enfantillage à ne pas les présenter dans toute leur force. D'autant plus que toutes les invraisemblances d'une fraude ne sont guère moins invraisemblables que celles d'une *matérialisation*.

Pourquoi le corps et la manche de Marthe dans la figure 3 semblent-ils vides ? Pourquoi ne voit-on pas la main droite de Marthe ? Pourquoi, dans toutes ces photographies, ne voit-on jamais distinctement la figure de Marthe, aussi nettement qu'on voit la figure d'Aïscha, par exemple ? Pourquoi l'obscurité est-elle à ce point nécessaire ? Pourquoi la figure de B. B. est-elle si ressemblante à la figure que pourrait avoir Marthe, si elle avait collé une grosse barbe noire à sa lèvre supérieure ? Pourquoi, après que B. B. m'eût promis que sa main fondrait dans la mienne, n'ai-je pu rien obtenir d'analogue, alors que j'avais cependant déclaré que cette expérience était vraiment l'*experimentum crucis* fondamental ? Pourquoi, lorsque B. B. se promène, sortant du cabinet, autour de nous, dans la salle, n'est-il pas permis de le toucher ?

Ce sont là assurément de très sérieuses objections. Mais il est permis de supposer que le phénomène, si mystérieux, si miraculeux presque, qu'on nomme la *matérialisation*, s'accompagne d'une sorte de désagrégation (?) de la matière préexistante, de sorte que la matière nouvellement formée se forme aux dépens de l'ancienne matière, celle du médium, et que le médium *se vide*, pour ainsi dire, afin de constituer le nouvel être, lequel émane de lui, et auquel on ne peut toucher sans nuire au médium.

Si réellement Marthe était un clown habile, si elle avait cette astuce prodigieuse, elle eût certainement compris

qu'une manche vide clouée au fauteuil d'Aïscha donnerait l'impression d'une manche vide. D'autant plus que rien n'eût été plus facile que de dissimuler cette manche, comme le reste du corps, derrière la draperie. Je ne crains pas de dire que cette vacuité de la manche, *loin de prouver la fraude, établit au contraire qu'il n'y a pas de fraude, et semble parler en faveur d'une sorte de désagrégation matérielle du médium que le médium était incapable de soupçonner.*

Mais je ne veux pas aller plus loin dans la théorie. Il est trop tôt encore, et de nouvelles expériences sont nécessaires. Je ne peux même pas me hasarder à une affirmation définitive du phénomène. Car, malgré toutes les preuves que je donne, malgré tout ce que j'ai vu et touché, malgré les photographies, si probantes cependant, je ne puis me résoudre encore à admettre dans toute sa plénitude, et avec toutes les conséquences prodigieuses que cela entraîne, le fait de la matérialisation. C'est trop demander à un physiologiste que de lui faire accepter ainsi un fait aussi extraordinaire et invraisemblable ; et je ne me rendrai pas si facilement, même à l'évidence.

Toutefois j'ai cru devoir mentionner ces faits, de même que Sir William Crookes a cru devoir, dans des temps plus difficiles, rapporter l'histoire de Katy King. Après tout il se peut que j'aie été trompé. Mais l'explication d'une telle erreur aurait une importance considérable.

Et puis — faut-il le dire ? — je ne crois pas que j'aie été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges. Certes je ne saurais dire en quoi consiste la *matérialisation.* La solution de ce problème est peut-être toute différente de celle que lui donnent naïvement les spirites. Je suis seulement prêt à soutenir qu'il y a là quelque chose de profondément mystérieux, qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie.

CHARLES RICHET.

Docteur Joseph Venzano

Des phénomèmes de Transmission de la Pensée en rapport avec la Médianité

Ernest Haeckel, dans une page malheureuse de son intéressant ouvrage: *les Énigmes de l'Univers*, après avoir à peine touché à la hâte aux phénomènes médianiques, et les avoir qualifiés d'aberrations d'intelligences excessivement excitées, parle des « lecteurs de la pensée » en ces termes : « Celle que l'on appelle télépathie (ou action de la pensée à distance sans intermédiaire matériel) n'existe pas, comme n'existent point les voix des esprits, les soupirs des fantômes, etc. » Toutefois, malgré ce jugement qui contient une généralisation par trop inconsidérée, on peut affirmer avec sûreté que le phénomène de la transmission de la pensée a désormais pénétré sans restriction dans le domaine scientifique. Les études et les observations commencées par Guthrie, continuées par Gurney, par Myers, par les professeurs Richet, Sidgwick, Max Dessoir, par le baron von Schrenk-Notzing, par le docteur D. Blair-Thow, par le docteur Ermacora et par plusieurs autres savants de grande valeur, parmi lesquels le professeur Lombroso, ont largement prouvé avec quelle légèreté irréfléchie on avait, dans le passé, contesté l'existence des phénomènes de cette espèce, lorsqu'ils se produisaient spontanément au cours des expériences magnétiques de Puységur, du Potet, Cahagnet, Teste.

La transmission de la pensée, comme l'hypnotisme dans le passé, comme bien d'autres manifestations psychiques

complexes dans l'avenir, a actuellement la sanction d'hommes éminents, et le psychologue ose s'attacher à des problèmes qui s'imposent sur un terrain d'études considéré jadis comme un amas de supercheries et de mystifications.

Le professeur Lombroso, dans ces derniers temps, a apporté une nouvelle contribution expérimentale à la recherche de la transmission de la pensée. Les observations se portèrent sur des individus hystériques et sur d'autres normaux.

Non seulement il admit la réalité du phénomène, mais avec la pénétration scientifique qui lui est propre, il interpréta les faits par une hypothèse géniale qui n'excède d'aucune façon les limites des lois psycho-physiques.

Or, l'étude du professeur Lombroso et les conclusions auxquelles il est parvenu m'encouragent à rendre publiques certaines considérations sur des phénomènes qui, à mon avis, entrent dans le cercle des manifestations par suggestion mentale. Un examen attentif des faits que j'ai enregistrés constituera l'objet de cet article.

***

D'abord, les phénomènes dont nous allons nous occuper ne doivent pas être confondus avec ceux que l'on appelle d'une manière impropre « lecture de la pensée », qui se produisent chez des individus, lesquels, à cause de la sensibilité raffinée dont ils sont doués, parviennent, par le simple contact de leurs mains avec celles de la personne qui formule une certaine pensée, à percevoir les mouvements musculaires faits, d'une manière inconsciente, et par suite à exécuter exactement la chose pensée (*Cumberlandisme*).

Les faits que j'ai enregistrés, comme ceux rapportés par M. Lombroso, se rapportent par contre à des cas de lecture de la pensée obtenue sans trait d'union matériel entre celui qui pense et celui qui exécute. Il est donc évident qu'à ce point de vue il existe une certaine analogie entre les cas recueillis par l'illustre psychiatre et ceux que nous avons obtenus au moyen de sujets médianiques.

Toutefois, s'il y a entre ces cas une analogie évidente, il y a aussi certains traits caractéristiques qui les différencient nettement les uns des autres. En effet, dans les premiers, la chose pensée par l'agent est exécutée directement par la personne suggestionnée, alors que dans une grande partie des faits que nous avons observés, au cours des séances médianiques, la chose pensée n'est pas directement exécutée par le percipient (le médium), qu'il soit ou non en état de trance, mais elle est effectuée grâce à l'intervention d'une force spéciale essentiellement intelligente, qui se manifeste par des phénomènes typtologiques, ou, plus souvent encore, par de vrais mouvements de contact, de transports, etc., exécutés avec une exactitude si scrupuleuse, qu'on ne peut pas s'empêcher d'en conclure logiquement qu'ils ne peuvent être produits que par de vrais membres *matérialisés*.

Par conséquent, devant la supernormalité du phénomène, si nous voulons nous tenir dans les limites des possibilités scientifiques, nous sommes portés — dans l'hypothèse la moins étendue — à admettre que *la force fluidique émanant du médium comme un effet de l'iradiation de la pensée du suggestionneur sur le médium lui-même est douée d'une faculté organisatrice spéciale et est guidée par une intelligence.*

Or, il est évident que, si l'interprétation émise par le professeur Lombroso peut rendre raison des cas de suggestion mentale rapportés par lui, il n'en est pas de même pour une grande partie des cas complexes qui se produisent dans certaines séances médianiques. Non pas que ces derniers faits excèdent les limites de la psychologie et des lois biologiques acquises ou que l'on peut acquérir, mais les hypothèses auxquelles on a eu recours pour les expliquer ne sont certainement pas satisfaisantes.

Qu'on n'espère pas que pour contester la valeur de nos affirmations, il suffise de suivre les systèmes commodes, mais vraiment trop puérils, de mettre en doute l'authenticité des faits que nous allons rapporter. En réalité, ces faits acquièrent une très grande importance par les conditions

spéciales dans lesquelles ils se sont produits — conditions de contrôle, de lumière, de distance, entre l'agent et le médium — ainsi que par l'autorité et l'honnêteté morale et scientifique des personnes avec lesquelles j'ai eu l'honneur d'assister aux séances, parmi lesquelles se trouvent des hommes qui se sont fort distingués dans les sciences biologiques. D'ailleurs, nous parlerons d'une manière détaillée, à propos de chaque fait, des conditions qui établissent irréfutablement la réalité des phénomènes en question.

Maintenant, il est bon de noter que, parmi les nombreux phénomènes de suggestion mentale à distance obtenue dans nos séances, on en rencontre plusieurs qui, par rapport aux manifestations supernormales si compliquées et si merveilleuses qui les accompagnent, ne représentent que des épisodes d'importance secondaire, et presque négligeables.

En effet, au cours des séances on observe assez souvent des mouvements typtologiques, ou bien des bruits spéciaux à l'intérieur du bois de la table ou des meubles voisins (*raps*) ; parfois même, des coups frappés dans les parois de la pièce, et qui constituent, par des accords conventionnels, une réponse catégorique à des demandes faites mentalement par l'un des assistants, qui fait connaître plus tard sa pensée. D'habitude, ces phénomènes sont précédés, accompagnés ou suivis par d'autres bien plus extraordinaires, ce qui fait qu'ils passent presque inaperçus, et on ne les juge pas dignes d'être spécialement enregistrés. Pourtant, il en est parmi eux qui se distinguent par de vraies manifestations de haute médiumnité, dont ils sont accompagnés. Ceux-là n'échappent pas à l'attention de l'observateur, qui, après les avoir soumis à un contrôle sévère, les enregistre, les choisit, dans le but d'en tirer au moment opportun des déductions précieuses et intéressantes.

Telle est justement la portée des faits que j'ai notés et que je rapporterai intégralement en les disposant par ordre d'importance — c'est-à-dire en partant des plus simples pour

passer graduellement aux plus compliqués. Les séances dans lesquelles ils se sont produits ont eu lieu avec l'intervention de médiums divers, et dont la puissance médianique était très différente. Toutefois, la plupart d'entre eux ont été obtenus par la médiumnité de Mme Eusapia Paladino.

∴

Le professeur Lombroso observe que, pour l'interprétation des phénomènes dont il s'agit, l'examen de l'individu qui les produit est de la plus haute importance; conformément à la sage maxime de l'illustre psychiatre, nous toucherons donc aux données somatiques et psychiques essentielles qu'il nous a été possible de recueillir chez les médiums que nous avons examinés.

Comme la première série des cas dont nous allons nous occuper est suivie de séances avec Mme Paladino, nous devrions relater ce que nous avons constaté au sujet de l'état psycho-anthropologique de ce médium si connu qui est porté aux nues par certains expérimentateurs, honnis par d'autres qui la mettentau même plan que les enjôleuses les plus effrontées, rarement jugé avec un esprit impartial; certainement pas exempte de défauts, mais doué à coup sûr de facultés médianiques extraordinaires. Seulement, des psychologues éminents se sont déjà largement occupés d'elle; M. Ochorowicz a d'ailleurs épuisé l'argument pour ce qui se rapporte à sa médiumnité, et à l'inconscience de quelques-uns de ses mouvements que l'on attribuait à la fraude. Je me bornerai donc à quelques remarques absolument synthétiques.

Eusapia Paladino, Napolitaine de naissance, a tous les préjugés et tout le tempérament impulsif du peuple au milieu duquel elle est née et a été élevée. Excessivement jalouse de sa médiumnité, elle éprouve facilement de la sympathie comme des sentiments de répulsion, surtout envers ceux dans lesquels elle pressent des contradicteurs

acharnés et systématiques — ce en quoi elle se trompe rarement. Elle ne présente aucun caractère anthropologique qui s'écarte beaucoup de la règle, si l'on excepte un albinisme partiel congénital, caractérisé par une zone très restreinte de cheveux parfaitement blancs, et par une fossette à la région pariétale gauche, résultat d'un phénomène ostéo-périostitique produit par une cause traumatique d'ancienne date. A l'examen dynamométrique, il résulte ensuite qu'elle est évidemment gauchère. La sensibilité générale, en dehors des séances médianiques est normale; au cours des séances, et surtout à l'état de trance, on observe une hypéresthésie accentuée à la surface dorsale des mains, et une photophobie très marquée, circonstance qui mérite d'être notée, et cette sensation particulière du souffle froid qui, durant les séances, se dégage d'une manière assez manifeste de la fossette à la région pariétale, dont il a été question plus haut.

La médiumnité d'Eusapia (ainsi qu'il arrive au demeurant pour tous les médiums), est d'autant plus active que ses fonctions organiques sont plus parfaites, et que le groupe des expérimentateurs est plus homogène.

Ceci dit, commençons l'énumération des faits recueillis.

⁂

Ier Cas. — Ce fait est extrait du procès-verbal d'une séance qui a eu lieu à Gênes, le soir du 29 mai 1901, dans une des pièces du « Circolo Scientifico Minerva ». Moi-même, j'en avais été le rapporteur.

Il est d'abord intéressant d'indiquer les conditions de milieu et de contrôle du médium.

« La salle des séances — dit le rapport — communique avec un vestibule. Les portes et les fenêtres des deux pièces sont hermétiquement fermées, et des cachets y ont été apposés. Les personnes présentes sont les suivantes : professeur Morselli, professeur Porro, capitaine E. De Albertis (l'explorateur bien connu), MM. Avellino, Bantle, Dapassano, Ferraro, Peretti, Schmolz, Mme la comtesse Rey, et

le docteur Venzano. Le cabinet médianique est formé par l'encoignure de l'une des deux fenêtres de la salle ; sa paroi intérieure est constituée de deux rideaux de drap noir rapprochés. A un mètre environ du cabinet se trouve une petite table en bois blanc ; entre ce meuble et les rideaux du cabinet, est une chaise destinée au médium. Il y a dans la salle d'autres meubles, parmi lesquels une grosse table lourde; différents objets sur eux; le tout est hors de la portée de la main d'Eusapia. Celle-ci occupe sa place à 9 h. 30 ; à ses côté sont assis M. Bantle et la comtesse Rey, auxquels est confié le contrôle qu'ils gardent rigoureusement en maintenant leur main au contact de celle du médium, et en surveillant sans cesse la position du pouce. Leurs pieds restent aussi continuellement en contact avec ceux de Mme Paladino. Les autres assistants sont assis de même autour de la table en gardant le contact direct des mains et des pieds. La pièce est faiblement éclairée par la lumière d'une bougie placée sur le parquet du vestibule. Eusapia, dès le début de la séance, tombe à l'état de trance. »

Des phénomènes variés et ininterrompus de médiumnité supérieure se produisent alors. La partie de la séance qui se rapporte aux cas dont nous nous occupons a été rapportée comme il suit dans le procès-verbal de la séance :

« La table autour de laquelle on forme la chaîne, entre en mouvement, et en soulevant les pieds antérieurs, elle bat successivement onze coups. Le professeur Porro, qui dirige la séance, demanda à l'intelligence si les onze coups que l'on vient d'entendre expriment le désir que le capitaine De Albertis, désigné dès le commencement de la séance par le numéro 11, vienne s'asseoir à côté du médium. La table, par deux coups, répond négativement.

« Le professeur Porro demande alors si, par les coups en question, l'intelligence a voulu indiquer qu'il était en ce moment onze heures juste. La table, moyennant trois coups, répond affirmativement, après quoi elle exécute un mouvement ondulatoire, qui laisse à tous l'impression

d'une marque de satisfaction. On consulte une montre au moyen d'une allumette qu'on allume sous la table pour empêcher que la lumière vive blesse la vue de Mme Paladino, on constate ainsi que les coups de la table coïncident très exactement avec l'heure marquée par la montre en question. En même temps, le capitaine De Albertis informe les assistants que les onze coups représentent réellement un avis de l'Intelligence, qu'il avait priée mentalement à plusieurs reprises, au cours de la séance, de vouloir bien avertir, quand les onze heures auraient sonné, parce qu'à cette heure, il devait, bien contre son gré, quitter la séance pour arriver à temps à la gare du chemin de fer ; il devait, le matin suivant, se trouver à La Spezzia. Pendant que M. De Albertis s'éloignait, la table répète deux fois presque triomphalement les onze coups en les faisant suivre par des mouvements saccadés qui, de même que les précédents, semblent signifier plaisir et satisfaction. On ne tarde pas à reprendre la séance, etc. »

Dans le cas que je viens de rapporter, le phénomène de suggestion mentale à distance me paraît évident. En effet, si l'on considère que le désir exprimé mentalement par M. De Albertis était ignoré par tous les présents, il faut bien reconnaître que l'*hypothèse la moins étendue*, à laquelle on peut avoir recours pour se rendre compte de l'avertissement médianique qui s'était produit avec une précision mathématique à l'heure fixée, est justement celle que je viens d'indiquer.

L'importance du phénomène ne s'arrête d'ailleurs pas à cela, parce qu'il reste encore à expliquer l'autre incident, de la perception visuelle de l'heure dans une chambre presque obscure. On ne peut pas supposer que le médium, étant peut-être nyctalope, pouvait, malgré l'insuffisance de la lumière, lire de quelque façon l'heure qu'il était. Eusapia, soumise de règle à une visite rigoureuse au commencement de chaque séance, n'avait sur elle aucun objet, et encore moins des montres. Aucune horloge ne se trouvait sur les parois, et les montres des assistants étaient

toutes restées dans leur gousset respectif. Le phénomène, qui se déroula d'une manière rapide et inattendue, produisit en tous une impression aussi profonde qu'agréable, et le capitaine De Albertis lui-même ne put s'empêcher, en arrivant le lendemain à La Spezzia, d'envoyer à M. le professeur Porro une dépêche dont voici le texte exact :

Professeur Porro. Université de Gênes.

Curieux constaté hier soir que, comme mentalement me disais, ne voyant pas montre, si bon John m'avertissait pour pas manquer train Spezzia, cela se produisit effectivement.

IIe Cas. — Cet exemple est tiré du compte rendu d'une séance avec Mme Paladino, qui eut lieu le 7 juin 1901, dans les locaux ordinaires du Cercle « Minerva », avec les mêmes conditions de contrôle et de milieu que j'ai indiquées plus haut. M. le marquis Dapassano et M. le professeur Porro sont assis aux deux côtés du médium. Le professeur Morselli et le capitaine De Albertis se tiennent hors de la chaîne, et les sièges qu'ils occupent se trouvent à une distance de *plus d'un mètre et demi* de la chaise du médium. La salle est faiblement éclairée par la lumière de la bougie placée sur le parquet du vestibule.

Le médium tombe aussitôt en trance et les phénomènes médianiques se succèdent aussi nombreux que variés pendant toute la durée de la séance.

La partie de la séance dont je tire le cas actuel est racontée comme il suit par le rapporteur : « Le rideau s'enfle, et son aile droite se porte d'une manière visible pour tous dans la direction de M. De Albertis, qui perçoit en même temps un petit coup frappé sur sa main droite par un objet dont il ne sait pas préciser la nature. Aussitôt après, il s'aperçoit qu'une main s'introduit dans la poche intérieure de sa jaquette, et en extrait délicatement un éventail. Presque en même temps, l'éventail est placé dans les mains du professeur Morselli, auquel il ne tarde pas à être arraché pour être remis et ensuite repris à M. De

Albertis. Pendant ce temps, tous les assistants qui forment la chaîne autour de la table, perçoivent successivement des souffles comme d'un air froid, qui parviennent au contact de leur visage, et un froissement comme du papier que l'on agite en l'air; ils parviennent confusément à distinguer un objet qu'ils reconnaissent être un éventail qui se meut librement un peu au-dessus de leur front. Sur ces entrefaites, le rideau se gonfle de nouveau, et son aile droite se porte, cette fois encore, dans la direction du capitaine, qui accuse de petits coups d'éventail frappés gracieusement sur sa tête; il lève le bras pour le saisir, mais il ne parvient qu'à en toucher l'extrémité libre, parce que l'objet se retire rapidement. D'autres phénomènes suivent, et *en même temps*, l'éventail est successivement remis et retiré à plusieurs reprises à MM. le chevalier Peretti, Ferraro, Schmolz, et à M. De Albertis lui-même. Il reste enfin définitivement entre les mains du professeur Morselli. Alors, le capitaine De Albertis informe que l'éventail lui avait été offert quelques heures auparavant par une jeune fille qui s'était beaucoup intéressée aux phénomènes médianiques dont M. De Albertis lui avait parlé, avait exprimé le désir que l'éventail, au cours de la séance, lui fût retiré de la poche où elle-même l'avait placé pour être remis au professeur Morselli. Personne, en dehors de M. De Albertis, ne connaissait cette circonstance... »

Le cas en question, très intéressant, peut être l'objet de plusieurs considérations. Le phénomène de transmission de la pensée y paraît évident. Le désir formellement exprimé par la jeune fille dont parle M. De Albertis, est devenu le désir du capitaine lui-même — ainsi qu'il est aisé de comprendre — avant même qu'il intervienne à la séance. Durant celle-ci, l'attente continuelle de la réussite se concrète en une pensée constante. Il en résulte cette suggestion mentale qui, en se réfléchissant sur l'esprit du médium, a pour effet de produire les phénomènes variés dont nous avons parlé. Il n'y a donc rien, jusqu'à présent, qui dépasse l'enceinte des cas de transmission de la pensée rapportée jusqu'ici.

Ce qui distingue le cas actuel de ceux qui le précèdent, consiste dans trois constatations : 1° celle d'une plus forte distance entre le médium et l'agent (plus d'un mètre et demi) ; 2° celle de la reconnaissance d'une main qui ne pouvait pas être celle du médium ; 3° la constatation d'une exécution qui dépasse la chose pensée, puisque le phénomène ne se borna pas seulement au transport de l'éventail du capitaine De Albertis au professeur Morselli, cet objet ayant aussi exécuté d'autres mouvements et étant passé entre les mains de plusieurs des assistants.

Le fait que dans l'exécution, on avait été au delà de l'acte pensé, laisse supposer — tout au moins — que la personne suggestionnée ne se comporte pas toujours d'une manière automatique et passive, mais qu'elle peut, dans certaines limites, agir aussi en vertu d'une volonté propre, capable d'effectuer d'autres phénomènes complémentaires, par lesquels la manifestation acquiert, dans son ensemble, un caractère de développement plus marqué et plus complet.

IIIe Cas. — *Séance du 5 juin* 1901. — Cette séance a lieu aussi dans les locaux du Circolo Minerva, avec la médiumnité de Mme Paladino, en présence du même groupe d'expérimentateurs. On observe les mêmes mesures de lumière et de contrôle. A la droite de Mme Paladino, se trouve le capitaine De Albertis, à sa gauche le professeur Porro. Le professeur Morselli, le docteur Venzano, le marquis Dapassano et M. Ferraro restent hors de la chaine. Il est utile de préciser la position occupée par ces messieurs. MM. Morselli et Venzano sont assis à plus d'un mètre et demi de l'extrémité de la table opposée à celle devant laquelle se trouve le médium, et par conséquent, à *deux mètres et demi* du médium lui-même. MM. Dapassano et Ferraro sont assis, par contre, à un mètre environ à droite de la table; il en résulte que la distance entre eux et le professeur Morselli n'est pas inférieure à *trois mètres*.

Cela dit, passons à relater les détails du cas qui nous

intéresse. Après une série de phénomènes de haute médianité, celui dont nous nous occupons est rapporté ainsi dans mon rapport :... « Tout à coup, le professeur Morselli informe les assistants qu'*une main* lui avait remis une pièce de 10 centimes. M. Ferraro manifeste aussitôt une profonde surprise, et déclare que, presque en même temps que le docteur Morselli disait cela, il était en train de retirer de son gousset une pièce de 10 centimes avec l'intention qu'elle lui fût ôtée des mains et remise à M. Morselli ; mais la pièce lui avait été brusquement arrachée d'entre les mains par une autre main qui s'était introduite à son tour dans la poche de son gilet. »

Dans ce cas, assez semblable au précédent, il est surtout à remarquer la distance entre le point de départ de l'objet transporté et son point d'arrivée : — pas moins de trois mètres. On constate aussi la présence évidente d'une main qui ne pouvait absolument pas appartenir à Eusapia. A ce sujet, il importe aussi de tenir compte du laps de temps minime, presque immensurable, qui s'était passé entre la conception de la pensée formulée par M. Ferraro, l'effet suggestif sur Mme Paladino, et l'exécution de la chose pensée. Il s'agit d'une manifestation médianique qui s'est déroulée avec une rapidité foudroyante, qui rendrait inutile toute pensée de répéter artificiellement ce phénomène dans des conditions identiques.

Je suis d'avis que si, dans les dernières séances de la série en question, on est parvenu à des manifestations si remarquables, la chose a été due, en grande partie, à l'homogénéité du milieu, produite par un nombre assez considérable de séances que le groupe du Circolo Minerva avait déjà tenues avec Mme Paladino (on en était à la neuvième séance) *toujours avec les mêmes éléments*. Nous ne nous lasserons jamais de conseiller vivement à tous les expérimentateurs éclairés de se tenir scrupuleusement à ces règles, que l'expérience a montrées indispensables pour obtenir de bons résultats avec Eusapia Paladino.

IVe Cas. — *Séance du 26 décembre* 1902. — Médium, Mme Paladino ; les mêmes conditions de milieu, de contrôle, et de lumière. Les assistants sont MM. les professeurs Morselli, Porro, et Risso, le publiciste chevalier L. Arnaldo Vassallo, l'ingénieur et Mme Ramarino, le chevalier Adolphe Erba, et le docteur Venzano. Les phénomènes, qui étaient plutôt rares au commencement de la séance, deviennent fort intéressants à mesure qu'on approche de la fin, et à un certain moment, MM. Morselli et Vassallo sont dans la nécessité de quitter la séance. Quelques minutes avant les manifestations dont nous allons nous occuper, le contrôle est confié à M. Venzano, qui se tient à la gauche de Mme Paladino, et à Mme Ramarino, qui est assise à sa droite. Ce contrôle s'effectue d'une façon tout à fait régulière. Le médium est dans un état complet de trance.

Avant de passer au récit du fait, il est nécessaire de rappeler que le chevalier Erba, lequel y joue un rôle important, occupait une chaise placée à l'extrémité antérieure de la table autour de laquelle on avait formé la chaîne, et précisément en face de Mme Paladino, assise à l'extrémité opposée, et par conséquent à la distance d'un mètre et demi environ de M. Erba.

Cela dit, voici ce qu'on lit dans le rapport rédigé par le docteur Venzano :... « Nous entendons soudain la voix de M. Erba, qui dit : — Merci, merci ; voilà vraiment une fin digne des séances ! Merci ! Tu as exécuté d'une façon incontestable mon désir ! »

« Il est à remarquer ici que M. Erba rapporta ensuite qu'au commencement de la séance, il avait caché dans les interstices de la grosse table *qui se trouvait à deux mètres environ du médium et des expérimentateurs*, une pièce de monnaie ancienne, en exprimant mentalement le désir que l'Intelligence, *à la fin de la séance*, la lui remît et qu'elle lui donnât en même temps une poignée de main. Il n'avait fait connaître son désir qu'au professeur Porro. Or, les exclamations de M. Erba étaient produites par le fait qu'à un certain moment, il s'était senti serrer affectueusement par deux

larges bras; une main lui avait ensuite placé sur la paume de sa main droite la pièce cachée, après quoi, il avait reçu une vigoureuse poignée de main (1)... »

Ce cas vraiment typique de suggestion mentale n'a. pas besoin d'être suivi de commentaires détaillés. Nous y voyons le médium, sous l'impulsion suggestive de la pensée du chevalier Erba, et peut-être aussi du professeur Porro, qui connaissait le désir formulé par M. Erba, extérioriser un ensemble d'énergies qui constituent une Intelligence capable (comme dans le second cas de notre série) d'une faculté perceptive et d'une faculté plastique spéciales. En effet, dans le fait en question, non seulement on constate la présence de mains n'appartenant pas au médium ni aux assistants, mais de bras tout entiers qui saisissent M. Erba par derrière et le serrent affectueusement. Il est aussi digne de remarquer, dans notre cas, la distance existant entre Mme Paladino et M. Erba.

Nous croyons enfin reconnaître aussi, dans la suite de phénomènes dont nous nous occupons, que le percipient excède, dans l'exécution, la pensée des deux agents supposés. Le désir de M. Erba s'était borné à la recherche et à la remise de la pièce de monnaie, ainsi qu'à la poignée de main. Avec une amabilité indéniable, le soi-disant John fait précéder la remise de la monnaie et la poignée de main par un embrassement affectueux; cette excédence d'exécution, comme dans le cas précédent, fait supposer une certaine autonomie du médium, indépendamment de la suggestion mentale.

Ve Cas. — L'épisode qui suit, et que j'ai placé en dernier lieu dans la série, à cause de son importance, se

(1) Le cas est rapporté par le publiciste L. Arnaldo Vassallo, dans son livre *Nel Mondo degli Invisibili* (Rome, Voghera, éditeur), à la page 78. Dans le même ouvrage, M. Vassallo rapporte d'autres cas de transmission de la pensée ayant eu lieu dans cinq séances avec Eusapia Paladino, séances auxquelles j'ai eu moi-même le plaisir d'assister. Les cas les plus intéressants sont peut-être ceux qu'on lit aux pages 61 et 68, auxquelles je renvoie le lecteur.

passe le 28 février 1902, au cours d'une séance privée chez M. Félix Avellino, trésorier du Circolo Minerva. Outre sa famille, composée de son père, de sa mère et de sa sœur, assistaient à la séance M. Ernesto Bozzano et moi.

La séance était terminée depuis peu; Eusapia, couchée sur un canapé, se remettait lentement de l'état de prostration dans lequel la laissent les séances. La salle était éclairée par un bec de gaz, muni d'un manchon Auer. Tout à coup, Mme Paladino se lève, et va reprendre sa place sur la chaise placée à côté des rideaux du cabinet. Elle appelle le docteur Venzano et M. Félix Avellino, qui se placent à côté du médium, et commencent à contrôler ses mains qu'elle leur tend.

Le rideau ne tarde pas à se gonfler, et, simultanément, les deux contrôleurs déclarent se sentir toucher et palper par des mains parfaitement formées, venant de l'*intérieur* du cabinet. En attendant, M. Bozzano s'était porté près de la table, et, restant debout, en face du médium, surveillait très attentivement ce qui se passait. Et voilà, qu'à quelques centimètres au-dessus de la tête du médium, se présente et s'avance une main parfaitement formée et vivante; elle se replie et s'étend à plusieurs reprises pour saluer; après quoi, elle se retire. Presque au même instant, le médium se tourne vers M. Bozzano, et lui dit avec un accent de ressentiment profond : « Ici, ici, Bozzano. » Celui-ci s'approche de Mme Paladino, en se tenant toujours debout. Elle dégage ses propres mains, les joint, et les tend à M. Bozzano en lui disant: « Voici mes mains; prenez-les, serrez-les entre les vôtres. » M. Bozzano s'exécute. Quelques instants après, le rideau se gonfle de nouveau; on y remarque deux saillies qui se portent au contact des joues de M. Bozzano. Ce dernier déclare que deux mains bien constituées le palpent, le pressent, le frappent en même temps sur les deux joues. En attendant, les mains de Mme Paladino, toujours serrées dans celles de M. Bozzano, restent parfaitement visibles pour tous. Quand le phénomène a cessé, Eusapia, se tournant de nouveau vers M. Bozzano, s'écria avec un accent de triomphe : « Et mainte-

nant, doutes-tu encore ? » M. Bozzano fournit alors les explications suivantes : « Un instant avant que la main médianique se présentât au-dessus de la tête de Mme Paladino j'avais remarqué que le rideau, se gonflant démesurément, était venu se poser sur son côté gauche de manière à cacher complètement son bras et sa main, ainsi que celle de la personne qui la contrôlait. Quand la main médianique apparut, je remarquai aussitôt qu'elle ressemblait beaucoup à celle du médium et qu'il s'agissait d'une main gauche. Je regardai la main gauche du médium, et je vis qu'elle était encore couverte par le rideau. Aussitôt, le soupçon me prit qu'il s'agissait d'une tentative de fraude de la part d'Eusapia, et je me proposai de demander secrètement à M. Avellino s'il était à même de pouvoir affirmer formellement qu'il n'avait pas laissé échapper un seul instant le contrôle de la main. Ce ne fut qu'un éclair — ce qui n'empêcha pas à Mme Paladino de lire dans ma pensée ; elle voulut immédiatement me fournir une preuve absolue de son innocence. »

Dans ce cas, alors que les modalités des manifestations paraissent analogues à celles de la plupart des cas relatés jusqu'ici, il en résulte toutefois une série de considérations spéciales pour ce qui se rapporte aux phénomènes de *transmission de la pensée*. La pensée — comme on comprend aisément — se produit d'une manière inconsciente dans M. Bozzano, et même contre sa volonté. Au surplus, ce n'est que le soupçon conçu mentalement par lui qui se communique aux centres mentaux du médium, lequel, avec l'intention évidente de détruire le soupçon, répète le phénomène, après avoir fourni de tels éléments de garantie, qu'il était désormais absolument impossible de douter de son authenticité. Cette circonstance fortifie encore davantage notre hypothèse qu'en dehors de l'influence suggestive de l'agent sur le percipient, il reste à ce dernier un certain degré d'autonomie indiscutable, lui permettant de développer des faits nouveaux, mais toujours en rapport avec la chose qui avait été pensée d'abord.

La série des cas de transmission de la pensée que j'ai choisis parmi ceux que nous avons constatés dans les séances avec Eusapia Paladino se trouve ainsi close. Je remarquerai que j'en ai mis de côté plusieurs d'importance considérable, parce que les phénomènes auxquels ils se rapportent se sont déroulés pendant que Mme Paladino avait une de ses mains au contact de celle de l'agent — ce qui fait qu'on pourrait assez raisonnablement les attribuer au « cumberlandisme ».

Par conséquent, les épisodes que j'ai rapportés et cherché à disposer en ordre selon leur importance progressive, en outre de prouver l'authenticité de quelques-uns des phénomènes médianiques les plus remarquables qui se produisent avec Eusapia Paladino, témoignent qu'elle est susceptible de réagir plus que tout autre individu normal ou hystérique, par des phénomènes bien plus complexes, à l'influence d'une suggestion mentale.

Le docteur Ochorowicz avait déjà constaté en elle, au cours des séances médianiques, la faculté de voir à distance sans l'aide de ses propres yeux, et était parvenu à établir, au moyen de l'hypnose, de vrais effets de suggestion mentale. Ces importantes expériences sont décrites dans la monographie savante et bien connue que M. Ochorowicz a publiée dans les *Annales des sciences psychiques* (vol. VI, 1896, p. 95).

*
* *

Dans le seconde série des cas que j'ai choisis, je n'en enregistrerai que trois, qui se sont produits, eux aussi, au cours de séances médianiques ; le premier, avec le concours de deux médiums, dont l'un était doué de facultés vraiment remarquables ; les autres ont eu lieu durant des séances de peu d'importance au moyen de communications typtologiques, sans l'intervention de personnes douées d'une médiumnité spéciale et caractéristique.

Ces faits se distinguent surtout de ceux de la première

série en ce qu'il leur manque cet ensemble de manifestations de nature physique qui sont propres aux séances avec Mme Paladino. Malgré cela, elles se produisirent en des circonstances capables non seulement de leur attribuer une importance considérable, mais de donner lieu à de nouvelles et intéressantes considérations.

Ier Cas. — Ce fait se produisit chez le chevalier Charles Peretti, et précisément dans une salle destinée aux expériences médianiques. Les assistants étaient : M. et Mme Peretti, M. et Mme V..., M. Ernest Bozzano, le docteur Venzano et les médiums M. L... et S...

La médiumnité de M. L... se manifeste par des phénomènes typtologiques, physiques, d'écriture automatique et de personnification. Voici comment parle M. Bozzano dans son livre : *Hypothèse spirite et Théories scientifiques :*

C'est un homme sur la quarantaine, riche, qui a été l'un des fondateurs du Circolo Scientifico Minerva ; cela suffit à prouver dans quel but sérieux, depuis dix ans, il consacre son temps et son intelligence aux recherches psychiques, se soumettant même au rôle peu enviable de *sujet*.

On ne remarque dans ce médium aucune particularité somatique ou psychique, en dehors de l'état de trance dans lequel il tombe très facilement dès le début des séances auxquelles il prend part. Ses qualités médianiques ont été connues accidentellement pendant qu'il assistait avec M. Bozzano et moi-même, par simple curiosité, à des phénomènes typtologique. La trance à laquelle il est sujet est fort remarquable. Quand il est dans cet état, il présente tour à tour de l'hyperesthésie, de l'anesthésie complète, de la tachicardie et de la bradicardie. Assez souvent, on constate même en lui de vrais faits d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, fait dont M. Bozzano eut à s'occuper dans un mémoire paru dans la *Revue d'études psychiques*, mai 1904.

L'autre médium, M. S..., homme de 35 ans, sain, robuste, intelligent et très instruit, qui occupe une position

très élevée dans l'administration financière, ne présente aucune note anthropologique et psychique digne de remarque, à part une brachicardie congénitale. Sa médiumnité ne sort pas des limites des phénomènes typtologiques et de l'écriture automatique.

Maintenant, voici le fait qui nous occupe, tel qu'il a été raconté par M. Bozzano :

La séance commence vers 8 heures trois quarts. Les assistants forment la chaîne. On fait la lumière rouge. Presqu'aussitôt, le médium L... tombe en trance. Il reste toutefois dans un mutisme absolu, et on n'a aucun phénomène digne d'être rapporté. On fait l'obscurité complète, mais les résultats continuent à être négatifs. Afin de demander la raison de ce manque inexplicable de phénomènes, M. S.. se dispose à plusieurs reprises à obtenir l'écriture automatique ; mais chaque fois il est saisi d'un mouvement convulsif et énergique des doigts qui lui fait jeter au loin le crayon. Après une heure d'attente, on suspend la séance et on refait la lumière. Le médium L... est profondément endormi, et son visage a des mouvements musculaires qui lui donnent les attitudes les plus différentes. M. et Mme V.. se retirent.

M. S... essaye une fois encore de reprendre le crayon, et cette fois il parvient à écrire, sous le contrôle du soi-disant esprit « Oliver », quelques lignes dont il résultait que la séance avait été négative par suite de l'*intervention des éléments nouveaux et non homogènes.*

Pendant que M. S... écrivait, les assistants remarquent un fait très important. M. S..., qui croyait s'être décidé à écrire de sa propre volonté, l'avait fait, au contraire, par ordre exprès du médium en trance. Il nous faut ici préciser nettement la position des deux médiums, l'un relativement à l'autre. M. S... était assis à la table autour de laquelle on fait la chaîne habituellement, tournant les épaules au médium en trance qui, à un mètre environ de distance, se trouvait presque étendu sur le fauteuil, la tête appuyée au dossier, tournée sur le côté droit, les yeux complètement fermés. La partie droite du thorax est relâchée ; la partie gauche, au contraire, est tendue et la main fermée montre avec l'index dans la direction de M. S... Ce dernier ne sait rien de cela. Tout à coup, l'index de la main gauche du médium L... fait un mouvement qui rappelle le signal d'attaque des chefs d'orchestre, et aussitôt M. S... commence à écrire. Pendant qu'il écrivait, le doigt du médium L... trace d'une ma-

nière synchrone dans l'air tous les mots, ainsi que les points et les virgules, exactement comme M. S... les écrit, en marquant, avec la même précision, tous les passages d'une ligne à l'autre ; avec ce détail pourtant (chose que l'on put constater avec sûreté) que les signes tracés par le doigt du médium L... précèdent toujours d'un instant les signes correspondants que le médium S... écrit automatiquement. Comme il était arrivé au début de l'écriture, ainsi un autre mouvement énergique et expressif de la main du médium en trance marque la fin de l'écriture du médium S... qui ne connut le phénomène que lorsqu'il en eut été informé par les assistants.

A cette relation de M. Bozzano, il sera peut-être utile que j'ajoute, pour ma part, quelques observations.

Le phénomène était à peine commencé, qu'il fut remarqué par nous tous, et les conditions de lumière étaient si favorables que nous avons été à même de le suivre dans ses détails les plus minutieux. Les mouvements tracés en l'air par l'index de la *main gauche* du médium L... (il faut remarquer ici qu'il n'est aucunement gaucher) étaient si nets et macroscopiquement tracés, que nous aurions tous pu interpréter et dicter les mots et les signes de ponctuation que M. S... écrivait inconsciemment sur une feuille de papier. Au surplus, ces mouvements de la main du médium L... se succédaient avec une vélocité synchrone à celle avec laquelle se déroulait l'écriture de M. S..., *en la précédant pourtant de quelques secondes* — circonstance qui porte logiquement à la conclusion que le médium L... ne pouvait point, dans ce cas, lire à distance, sans le secours des yeux, les mots tracés sur le papier par M. S...

Il nous faut donc admettre que le médium L... servait d'agent, et que les mots écrits automatiquement par M. S... n'étaient autre chose que le reflet de l'activité psychique de l'agent lui-même, renforcé très probablement par l'état de trance et par l'homogénéité du milieu qui s'était établi dans le groupe des expérimentateurs après le départ de M. et Mme V..., n'ayant encore jamais pris part aux séances du groupe.

IIe Cas. — C'est un cas fort intéressant de transmission de la pensée, constaté au moyen de la typtologie, et qui, en tenant compte de la distance considérable entre l'agent et le percipient, constitue un cas vrai et typique de télépathie.

Il s'est produit depuis plusieurs années déjà, c'est-à-dire au mois de mars 1899, dans une séance à communication typtologique tenue dans le local du Circolo Minerva, et à laquelle assistaient Mme C..., MM. Maxime et Achille Majocchi, M. Ernest Bozzano, et le docteur Venzano.

Parmi les expérimentateurs, Mme C... seulement était douée d'une certaine médiumnité, quoique dans des proportions très limitées, puisque par son intervention on n'obtenait que les mouvements typtologiques habituels de la table.

Maintenant, avant de procéder au récit de la séance, il nous faudra établir certaines circonstances de fait. Mme C..., veuve depuis peu, qui croyait ardemment aux doctrines transcendantales, assistait avec le plus vif intérêt aux séances médianiques dans l'espoir de pouvoir obtenir des communications de son mari défunt. Nous avions donc profité de sa médiumnité pour organiser une série de séances dans lesquelles on avait déjà obtenu des manifestations d'une certaine importance. Le soir où s'est produit l'épisode médianique dont il s'agit, M. Bozzano et le docteur Venzano s'étaient rendus, comme d'habitude, à l'habitation de Mme C... afin de l'accompagner au siège du Circolo Minerva où devait avoir lieu la séance. Au moment où Mme C... quittait sa demeure, ses trois fils, laissés à la garde d'une domestique âgée et très attachée à la maison, se trouvaient dans un parfait état de santé. D'ailleurs, la distance entre l'habitation de la dame et le siège du cercle était un peu inférieure à 1 kilomètre,

J'en arrive au fait. — La séance commence à 8 h. 30. Les assistants se disposent autour d'une petite table en bois blanc (en appuyant légèrement leurs mains sur sa surface). On obtient aussitôt des mouvements brusques de lévitation

des pieds de la table qui s'incline alternativement vers chacun de nous. Les coups frappés par les pieds de la table sur le parquet sont si fréquents, que pendant quelque temps nous ne parvenons pas à en interpréter le langage typtologique. On parvient finalement à en comprendre quelque chose.

L'intelligence qui se manifeste déclare être le mari défunt de Mme C..; par des phrases interrompues et agitées, il avertit aussitôt la dame de rentrer immédiatement chez elle, parce que son plus petit enfant, Robert, avait été saisi d'une fièvre violente. Mme C..., toute certaine qu'elle était d'avoir laissé son fils très bien portant, est saisie toutefois d'une grande appréhension et demande que la séance soit suspendue afin qu'elle puisse rentrer chez elle. Il en est fait ainsi, et, soit pour ne pas la laisser seule, soit par curiosité de connaître ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans la communication obtenue, nous l'accompagnons jusqu'à sa demeure. Nous y étions à peine parvenus, quand la domestique vint à notre rencontre sur le seuil de la porte; en proie à une agitation extraordinaire, elle dit à la dame : « Venez, venez aussitôt ; le petit Robert, une heure environ après votre départ, a été saisi par des frissons de froid et il semble être en proie à une fièvre violente. *Oh ! si vous saviez combien j'ai pensé à vous ; avec quelle anxiété j'ai désiré et attendu votre retour !* » En attendant, nous avons pénétré avec Mme C... dans la chambre de l'enfant, que nous trouvâmes en effet en proie à une fièvre violente (40°). Heureusement, cette fièvre, née d'une façon si soudaine, cessa au cours de la nuit même, à la suite des soins dont fut immédiatement entouré le petit malade, qui était presque rétabli dès le lendemain.

Cette fois, comme nous venons de le dire, nous nous trouvons en face d'un cas évident de transmission télépathique obtenu par un procédé médianique. Dans ce fait, il importe surtout de tenir compte de l'état d'âme dans lequel se trouvaient en même temps l'agent (la bonne) et le percipient (Mme C...). Dans toutes les deux, l'activité psy-

chique était portée, au moment où se produisait le phénomène, à un degré très intense : dans l'une, par la préoccupation due au sentiment de la responsabilité ; dans l'autre, par l'anxiété de l'attente d'une réponse médianique éventuelle de la part du mari trépassé. On conçoit que les conditions pour la transmission devaient être très favorables ; que la pensée de Mme C..., constamment tournée vers son mari défunt, pouvait se personnifier dans une intelligence disant être l'esprit du mari lui-même ; enfin, que le message typtologique pouvait s'effectuer au moyen de cette personnalité.

III[e] Cas. — Ce cas aussi a été constaté au moyen de la typtologie chez M. Charles Peretti, au cours d'une séance qui a eu lieu un soir du mois d'octobre 1902. Outre le chevalier Peretti, se trouvaient présents : Mme Peretti, M. Bozzano, moi-même et Mlles G... qui servaient de médiums.

On nous avait donné des informations très intéressantes au sujet de la médiumnité de ces deux jeunes sœurs, et notre groupe, formé d'éléments homogènes, avait décidé de les essayer.

Les résultats de la séance en question avaient été complètement négatifs, et après plus d'une heure de vaine attente, nous avions jugé nécessaire de la suspendre ; nous étions même assez portés à croire que la médiumnité de Mlles G... était fort discutable. Cependant, avant de clore la séance et alors qu'on était encore autour de la table des expériences, sous l'impulsion d'une idée qui se présenta soudain à mon intelligence, je pensai avec intensité à une personnalité médianique qui disait être l'esprit d'un de mes amis intimes et ancien camarade d'études, mort depuis quelques années — personnalité que pendant les séances médianiques ou manifestations typtologiques, se présente presque toujours, pourvu que je songe à lui. Tout à coup, *pendant qu'aucun de nous, hormis Mlles G...*, n'avaient les mains au contact de la surface de la table, celle-ci entre en mouvement, et dicte typtologiquement le nom de la personnalité, objet de ma pensée.

Mes co-expérimentateurs, tout en gardant le silence, montrent avoir compris ma manœuvre mentale et le but que je me proposais par elle.

Je demande donc à la personnalité du soi-disant ami défunt s'il pouvait dire typtologiquement les noms de quelques-uns de nos camarades d'école. La table répond en épelant le nom d'un de nos condisciples auquel j'étais lié d'une manière toute spéciale par une amitié fraternelle, en disant ensuite quelques mots de sa mort prématurée, qui a eu lieu depuis quelques années seulement, par suite d'une paralysie progressive.

Tout cela était très exact, et en dehors de moi, aucun des expérimentateurs et des médiums ne connaissait ces faits.

Je pose encore quelques questions, mais sans obtenir de réponse. J'allais donc terminer l'expérience, lorsque soudain la table s'agite et bat une série de coups en épelant le mot *Ciompari*. Ce nom étrange, dépourvu de toute signification, est accueilli par les assistants comme un de ces ramassis de lettres, que l'on obtient si souvent par la typtologie. Tel n'a pourtant pas été mon avis, car, en fouillant ma mémoire, je parvins à me souvenir que ce mot constituait le surnom que l'on donnait, alors qu'il était encore tout enfant, à l un de mes parents très rapprochés, mort depuis plusieurs années, presque octogénaire. C'était lui-même qui m'avait jadis parlé de ce surnom. J'avais à peine achevé de me rappeler exactement ce détail quand la table, après avoir frappé trois coups en signe d'approbation, s'appuie contre ma poitrine avec des mouvements oscillatoires très marqués, presque en exprimant un sentiment de satisfaction

Je n'attribue pourtant qu'une valeur bien relative à cette coïncidence bizarre de mots ; je reporte donc ma pensée à la personnalité de mon ami, que je considère encore constituer l'intelligence qui se manifestait, et je lui demande le nom de sa femme.

La table épelle typtologiquement le nom *Teresa*. Ma

désillusion est complète, puisque la veuve de mon ami défunt s'appelait *Joséphine*, et c'est à ce nom que j'avais à ce moment adressé exclusivement ma pensée.

Malgré cela, j'insiste dans mes questions, et je demande à l'intelligence que, puisque le nom n'était pas exact, elle me donnât au moins le nom de famille de la dame en question. La table épelle le mot *Bartolini*. Cette fois non plus la réponse n'est pas juste ; alors, les assistants, fatigués d'une séance qui paraissait si peu concluante et dépourvue pour eux de tout intérêt, étonnés d'ailleurs de mon insistance, dont ils ne peuvent pas saisir le motif, demandent par l'intermédiaire de M. Peretti que l'on termine la séance. Mais mon état d'âme est bien différent, aussitôt que l'on me communique typtologiquement le mot *Bartolini*. Cette réponse inattendue, quoique différente de ma pensée, éclaircit admirablement l'erreur dans laquelle j'étais tombé. En effet, les deux mots *Teresa Bartolini*, s'ils ne correspondaient pas au prénom et au nom de la veuve de mon ami défunt constituaient le prénom et le nom de la femme de mon parent, dont la personnalité, à ce que je pouvais alors comprendre, avait remplacé la première et avait communiqué typtologiquement, presque à titre de reconnaissance, le surnom de *Ciompari* qui lui avait été donné au cours de sa vie, au temps de son enfance. Cette substitution de personnalité médianique s'était évidemment passée dans l'intervalle de repos constaté avant qu'on transmît le mot *Ciompari* ; depuis ce moment, les réponses à mes questions, bien que rigoureusement exactes, avaient été mal interprétées par moi, à cause de ma conviction de communiquer encore avec la personnalité de mon ami trépassé.

Aussitôt la séance terminée, je communiquai aux membres du groupe la signification réelle de l'épisode qui s'était passé ; tous en reconnurent l'importance. En effet, cet incident, quoiqu'il se soit produit dans les limites modestes d'une séance à communications typtologiques, si on le considère au point de vue des manifestations intellectuelles, apparaît indiscutablement d'un intérêt théorique considérable. La

transmission de la pensée s'y produit à plusieurs reprises, et avec des modalités différentes.

D'abord, ma pensée étant tournée d'une manière intense à l'ami défunt, se transmet à Mlles G...; de ces dernières, certainement avec le concours des activités psychiques des autres expérimentateurs, il se manifeste la production d'une personnalité subconsciente, qui affirme être l'esprit de l'ami auquel je songeais avec insistance. Cette interprétation rigoureureusement logique de la première partie de l'épisode dont il s'agit, peut s'appliquer, à mon avis, à la plupart des communications que l'on obtient au moyen des tables parlantes, auxquelles les croyants ont si souvent recours dans le but d'obtenir des messages qu'ils considèrent être d'origine transcendantale.

Mais ce qui rend plus complexe et plus merveilleux le cas en question, c'est ce qui se rapporte à la seconde partie Dans celle-ci, la volonté de l'agent a perdu son pouvoir suggestif; la personnalité subconsciente ne répond plus fidèlement à la pensée du suggestionneur, quoique la pensée de ce dernier se conserve intense et insistante. Non seulement elle a acquis une autonomie indiscutable, mais elle rend évidente certaines facultés supérieures spéciales, en vertu desquelles elle parvient à pénétrer dans le *substratum* des centres mnémoniques de l'agent et à en tirer des souvenirs de choses qui s'y trouvent depuis plusieurs années à l'état latent, et complètement oubliées.

Or, il est présumable que ces souvenirs, pour ainsi dire exprimés, en acquérant une plus grande vivacité sous l'impulsion de l'hyperactivité psychique du percipient, puissent se concréter dans une personnalité distincte ayant un lien direct avec les souvenirs en question. L'indépendance d'action que le percipient, en certaines conditions, peut acquérir vis-à-vis de l'agent, se trouve ainsi prouvée, bien plus que dans certains cas de la série précédente.

L'épisode, dans son ensemble, est en même temps un exemple typique de transmission consciente et de trans-

mission inconsciente de la pensée ; il offre donc, à mon avis, une contribution intéressante à l'étude des facultés de l'intelligence.

*
* *

La réalité du phénomène de transmission de la pensée apparaît de la façon la plus lumineuse et la plus convaincante de l'ensemble des épisodes rapportés, choisis entre plusieurs autres dont l'importance n'est pas inférieure.

Les faits exposés peuvent affronter sereinement le jugement de la critique. Celle-ci a d'ailleurs toujours eu des exigences, poussée par ce sentiment de défiance qui n'a jamais connu de bornes ni de modération à propos des recherches médianiques. Sans doute, cette défiance a été quelque peu justifiée par la méthode superficielle dont plusieurs expérimentateurs se sont servi dans les investigations psychiques, par les supercheries de plusieurs médiums, et par la précipitation avec laquelle les résultats obtenus ont été présentés au public comme des manifestations des trépassés.

Il n'est pas moins vrai, toutefois, que le critique consciencieux ne peut que déposer les armes chaque fois qu'il se trouve devant l'irréprochabilité de la méthode suivie et l'honnêteté scientifique des expérimentateurs. Dans nos séances, sous la direction d'hommes de science éminents, nous n'avons jamais été animés par des idées préconçues ni pour, ni contre les phénomènes qui se produisaient. Prudents jusqu'au scrupule, nous négligeâmes un grand nombre de manifestations qui, tout en ne pouvant pas être infirmées, ne présentaient pas des données suffisantes de certitude absolue. Rigoureusement objectifs, nous n'avons jamais été portés à l'enthousiasme, étant fermement convaincus que bien des faits, supernormaux en apparence, ne sont inexplicables qu'à cause de la pauvreté de notre patrimoine scientifique, et parce que le domaine des choses ignorées est encore trop vaste pour qu'il soit — pour le mo-

ment — possible de pénétrer dans les sphères élevées de la métaphysique.

Maintenant, il me sera permis d'exposer quelques considérations au sujet d'une possible interprétation des phénomènes dont il s'agit. Nous avons déjà, au début de cet article, dit quelques mots d'une hypothèse émise par le professeur Lombroso, relativement à ses nombreuses recherches expérimentales sur la transmission de la pensée. Dans cette hypothèse, le docteur Lombroso attache beaucoup d'importance à l'hystérisme et manifeste l'avis que le déséquilibre, quoique passager, de la sensibilité chez les hystériques est une condition essentielle pour la production des phénomènes, parce qu'ils impliquent une plus grande accumulation de l'énergie nerveuse dans certains points de l'écorce cérébrale, en la soutirant de certains autres points. Il n'exclut pourtant pas l'influence possible d'autres causes, et en touchant par quelques mots à la transmission de la pensée dans les mourants, il juge que la plus grande accumulation d'énergie dans l'écorce cérébrale durant l'agonie, peut être due aux ptomaïnès qui s'y arrêtent.

Pour ma part, en considérant que le phénomène de transmission mentale peut se produire avec l'intervention de médiums dans lesquels, en l'état de trance, on observe de vraies anomalies dans la sphère de la sensibilité, comme chez les hystériques, mais que la transmission peut aussi se produire en d'autres médiums dans lesquels on constate l'intégrité somatique et psychique la plus parfaite, je suis porté à croire que les causes de l'accumulation d'une plus grande énergie dans les centres de l'intelligence peut avoir des causes multiples et différentes et que le déséquilibre de la sensibilité ne constitue, en tout cas, qu'une de ces causes.

Je crois donc fermement que l'accumulation d'une plus grande énergie nerveuse, que l'on rencontre dans les médiums, doit être plutôt attribuée à des conditions spéciales innées dans ces sujets ; je pense, en somme, que leurs centres psychiques sont, pour des causes que nous ignorons encore, plus spécialement prédisposés à accumuler cet

ensemble d'énergies nerveuses qui leur sont transmises par les assistants, de telle façon qu'il en résulte cette force unique, intelligente, que nous voyons être capable de se manifester aussi bien sous la forme de lecture de la pensée que de toute autre manifestation médianique.

J'ajouterai encore qu'il ne me semble absolument pas nécessaire de rechercher les causes de l'augmentation de l'énergie psychique, ***exclusivement dans le domaine de la pathologie.*** La médiumnité ne présente qu'une déviation passagère de l'état psychique normal, elle exclut absolument l'idée de la morbidité ; il est même prouvé que la moindre altération de nature pathologique suffit à diminuer ou à suspendre les facultés médianiques.

Or, en admettant comme une condition nécessaire des manifestations médianiques en général l'hyperactivité psychique produite par une plus forte accumulation d'énergie nerveuse dans l'écorce cérébrale, le simple fait de la transmission de la pensée n'excéderait pas les limites des lois physiques connues.

Il est aisé de concevoir en effet que, sous l'impulsion d'une pensée, les vibrations moléculaires des cellules de l'écorce cérébrale puissent être transmises à distance, à travers des obstacles d'une densité et d'une consistance différentes, mais essentiellement matérielles. On pourrait, peut-être expliquer de la même manière les phénomènes de transmission de la pensée inconsciente. — Mais il n'en est pas de même de ces manifestations idéoplastiques avec lesquelles nous avons vu se compléter (même avec une exubérance de détails) la volonté de l'agent. A ce point, les suppositions du professeur Lombroso, ainsi que nos modestes conjectures, s'arrêtent inexorablement. Nous pouvons bien penser que ces manifestations soient aussi un effet de l'hyperactivité psychique dont nous avons parlé, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons pas affirmer de quelle manière et grâce à quelle loi elles se produisent.

Maintenant, par suite de ce que nous avons vu, m'en tenant strictement au résultat de nos observations sur la

transmission mentale à distance pendant l'état médianique, je crois pouvoir en tirer les déductions suivantes :

1° *La médiumnité favorise le développement du phénomène de la transmission de la pensée ;*

2° *Dans les séances médianiques, la pensée formulée par l'agent peut s'exécuter aussi par des actes matériels absolument indépendants aussi bien du médium que des expérimentateurs ;*

3° *Dans des circonstances spéciales, la pensée peut être transmise au médium — même à une distance considérable — par une personne étrangère à la séance (télépathie) ;*

4° *La transmission inconsciente de la pensée est possible.*

Il ne faut pas exclure — c'est même pour moi une chose certaine — que dans les séances médianiques, la transmission de la pensée peut avoir lieu en des circonstances différentes et avec des modalités beaucoup plus variées et plus complexes que dans les cas dont nous nous sommes occupés. Il est même fort désirable que les recherches à ce sujet se multiplient, et que, grâce à la contribution d'observateurs qui jouissent d'une autorité bien plus grande que la mienne, cette intéressante casuistique se trouve augmentée et éclairée. Les études sur la transmission de la pensée ne peuvent qu'acquérir par là un prestige toujours plus grand, et il me restera la satisfaction profonde d'avoir, de mon côté, travaillé dans ce but, dans les limites de mes forces.

Septembre 1905.

LES NOUVEAUX LIVRES

Bureau permanent d'étude des phénomènes spirites séant à Anvers ; 3[e] année 1904-1905. Compte rendu des travaux et expériences.

Dans cette brochure se trouvent consignées bon nombre de recherches faites par un petit groupe d'expérimentateurs spirites ; plusieurs présentent un certain intérêt, quoiqu'elles aient été faites avec des moyens fort restreints et sans médiums de marque. Voici par exemple une communication obtenue par la typtologie.

jutptuoloer
eirfieuebn
ssoagprsti

En groupant les lettres comme ci-dessus et en lisant successivement une lettre de chaque ligne en commençant par la gauche, on retrouve le sens, volontairement caché par la personnification, de la communication donnée : « Je suis trop fatigué pour les obtenir ».

Il nous faut pourtant ajouter que les pages destinées à nous entretenir au sujet de la justice éternelle, de l'interprétation des livres sacrés, etc., auraient été mieux employées à fournir des renseignements plus détaillés sur ces expériences.

A. de Rochas : **État actuel de la Science psychique** (Grenoble, imprim. Allier, 1905).

C'est une lecture faite à l'Académie delphinale de Grenoble, le 18 novembre 1904. Comme l'auditoire était en très grande partie constitué de personnes n'ayant qu'une idée assez vague des études « psychiques », M. de Rochas se borne dans cette petite brochure à donner une idée générale de cette science et à en montrer l'importance. En effet, conclut-il, « en nous montrant que quelque chose, qui pense et qui sent, peut se détacher de notre corps pendant la vie, elle nous permet de conclure que ce

quelque chose peut survivre à la destruction de la chair et nous donner ainsi un premier gage de cette immortalité sans laquelle notre vie présente resterait une cruelle énigme. »

EDWARD T. BENNETT : **La Société Anglo-Américaine pour les recherches psychiques**, son origine, ses progrès ; aperçu de son œuvre. — Traduction et introduction de M. Sage. (Paris, Lucien Bodin, éditeur, 1904.)

L'intérêt du petit ouvrage de M. E. T. Bennett est tel, que lorsque parut l'original anglais, en 1903, nous avons cru devoir en publier une traduction dans les *Annales*. Nous ne nous y arrêtons donc pas à présent que cette même traduction paraît en volume, précédée d'une belle introduction du traducteur, M. Sage, auquel on doit déjà d'autres admirables travaux du même genre. Dans cette introduction, M. Sage met en lumière l'utilité de la *Society for psychical research*, et pour ce faire, il lui suffit de comparer son œuvre avec ce qu'ont fait les spirites proprement dits en d'autres pays, tout en se réclamant de la méthode scientifique la plus sérieuse : « Le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas ».

Professeur R. BLONDLOT : **« N » Rays**. Translated from the French by J. GARCIN (Longmans, Green, and Co., London. — 3 sch. 6 pence).

C'est la traduction anglaise des communications du professeur Blondlot à l'Académie des Sciences de Paris (2 février 1903 et 14 mars 1904).

PAPUS : **La Science des Mages**, 2e édition augmentée. (Paris Chacornac, 1905. Prix : 1 fr. 50.)

C'est un petit résumé très clair des renseignements théoriques et pratiques de l'occultisme.

Professeur ARMANDO PAPPALARDO : **Spiritismo** ; 3e édition augmentée, avec 9 photo-gravures. (Milan, Ulrico Hoepli, éditeurs, 1905. Prix : 2 francs.)

Le fait d'être si vite parvenu à sa 3e édition prouve l'intérêt soulevé par cet excellent petit livre, qui examine le spiritisme surtout sous le rapport historique.

AU MILIEU DES REVUES

Un fait de régression de la mémoire dans un enfant.

(*Bulletin de l'Institut Gén. Psych.*, Paris, mai-juin.)

Le docteur Paul Sollier, dont la si intéressante étude sur l'*autoscopie* a été si vivement discutée, il y a deux ans, vient de communiquer à a Société de Psychologie de Paris un fait que les récentes expériences du colonel de Rochas et de M. Bouvery sur la régression de la mémoire désignent plus spécialement à notre attention.

Une dame prit chez elle une petite fille de trois semaines, sa nièce, dont la mère venait de mourir, et la garda jusqu'à ce que l'enfant eût atteint l'âge de neuf mois, époque à laquelle la dame la rendit à son père, qui habitait une ville de province.

Alors que cette enfant était chez elle, la dame avait l'habitude de la faire porter dans son cabinet de toilette, qui était la pièce où elle se tenait le plus souvent, et là, elle la laissait jouer pendant qu'elle vaquait à ses occupations. Dans ce cabinet se trouvait un porte-voix, correspondant à un téléphone d'appartement, par lequel cette dame communiquait avec sa femme de chambre ; elle soufflait dans le porte-voix ; un moment après, on entendait un coup de sifflet qui signifiait que la femme de chambre avait entendu, et la dame se mettait au porte-voix et appelait : *Louise.* L'enfant avait assisté maintes fois à cette petite scène.

Naturellement, à l'âge de neuf mois, elle ne prononçait encore aucune parole. L'enfant est restée près de deux ans sans revenir chez sa tante ; elle y est revenue à l'âge de deux ans et demi, et à ce moment elle parlait. Lorsqu'elle arriva, on lui demanda si elle reconnaissait les pièces ou les divers objets familiers de la maison. L'enfant ne reconnaissait absolument rien. La femme de chambre du nom de Louise avait été remplacée.

La petite fille revint dans le cabinet de toilette avec sa tante. Dès que celle-ci eut pris le porte-voix et soufflé pour appeler sa femme de chambre, qui n'était plus la même, l'enfant regarda sa tante, et lui dit d'un air interrogateur : « Louise, est-ce qu'elle y est encore ? »

Il y avait donc eu là une évocation d'une image auditive emmagasinée chez cette enfant à une époque où le centre du langage n'était pas encore développé, et, ensuite sa reproduction.

« Il m'a semblé — observe le docteur Sollier — que ce fait pouvait démontrer sur un sujet normal la façon dont peuvent s'emmagasiner les impressions à un âge où les centres qui correspondent à ces différences d'impression sont encore très peu ou pas développés. Cela nous permet dans une certaine mesure de nous rendre compte combien les impressions restent emmagasinées et fixées dans le cerveau, et comment, dans certains cas pathologiques, dans certains cas de régression de la personnalité qu'on observe chez des hystériques, soit d'une façon spontanée, soit d'une façon provoquée, on peut obtenir des évocations de souvenirs jusqu'à des périodes où l'enfant était dans des conditions de développement intellectuel certainement très faibles, et où même certains centres, comme le centre du langage, par exemple, paraissent dans un état d'inactivité complète.

« J'ai été assez souvent témoin de faits semblables et j'en ai signalé quelques-uns ; j'ai vu des hystériques âgés de vingt ans, qui étaient incapables de donner des renseignements sur leur première enfance, par exemple l'âge de quinze mois, revenir par des régressions progressives et régulières, jusqu'à l'âge de quinze, de douze mois et même moins. Certains étaient ramenés à un âge où ils étaient incapables de prononcer aucune parole, et où ils ne pouvaient plus que proférer des sons inarticulés ; refaisant les gestes qu'ils faisaient à cette époque et particulièrement les gestes d'un enfant dans les bras de sa nourrice ou en train de téter. Je me suis enquis de savoir si, enfants, ils avaient été élevés au sein ou au biberon, et j'ai toujours infailliblement constaté la véracité absolue de leurs souvenirs ; ces gestes correspondent bien à ce qu'ils avaient fait autrefois. »

Phénomène d'extériorisation animique (télesthésie)

(*Estudos Psychicos*, Lisbonne, Septembre 1905.)

M. le docteur Souza-Couto fait, dans la Revue qu'il a dernièrement fondée, le récit d'une séance médianique, dirigée par lui-même.

Les assistants étaient MM. Fernando de Lacerda, José Simõens des Santos, le docteur A. d'O., C. F. et Mmes D. Emilia Campos, D. Ernestina do Espirito Santo, M. L., D. Maria de Liedade, D. Marianna Grillo, D. C. G. et D. R. L. Le médium était S. S.

« La séance commencée, en observant les précautions et les préliminaires de coutume, le médium tomba en trance. Je notai qu'après une violente agitation, l'état cataleptique survint avec raideur prononcée des bras et des mains.

« On entendit alors la chute d'ûn objet et nous reconnûmes ensuite que c'était l' « apport » d'une monnaie de cuivre du millésime de 1834.

« Des phosphorescences bien nettes se mirent à rouler au-dessus du médium. Les unes étaient amorphes, les autres avaient des contours définis ; elles émanaient principalement des extrémités digitales, des yeux et de la bouche du médium.

« Ce phénomène fut clairement observé par tous ; et affirmé réel à l'unanimité.

« Alors le médium commença à manifester son extériorisation de la manière bien connue des expérimentateurs, qui est particulière à ce phénomène.

« Le médium disait avoir la sensation de s'envoler hors de lui-même, de se libérer et de s'élever dans l'air ; il se plaignait, manifestait la crainte de tomber. Puis il se mit à décrire anxieusement les impressions éprouvées pendant son parcours : il voyait au-dessous de lui les maisons, les rues, l'éclairage... jusqu'à ce qu'enfin il se trouvât à l'intérieur d'une maison.

« Sa première impression fut d'être vu. Je lui affirmai qu'il n'avait rien à craindre, qu'il pouvait se tranquilliser, que sa présence ne serait pas remarquée. Et je lui demandai de décrire ce qu'il voyait.

« Comme j'ai déjà eu l'occasion de l'observer, la vision du médium ne pouvait pas sur-le-champ embrasser l'ensemble des objets ; il fallait une adaptation préalable, régulière et suffisante; la vue conquérant les points un à un devenait plus aiguë graduellement ; j'ai maintes fois observé avec ce médium que, quand on lui demande la description d'un objet déterminé, il essaie cette adaptation, et il fait par degrés la description demandée.

« Pour ne pas allonger cet article à l'excès, je résumerai les points principaux de ce que le médium vit : c'était une salle, avec, au milieu, une table et plusieurs chaises.

« Il y avait deux dames, une plus âgée qu'il décrivit, et une autre, une toute jeune fille, qui lisait un livre. C'était une salle à manger où se trouvaient deux vases d'une forme spéciale, qu'il décrivit. Il y avait aussi, sur le côté, un piano.

« Prié avec instance de voir le titre du livre, le médium déclare ne pouvoir le lire à la distance où il se trouve. On lui conseille de s'approcher. Il prétend le faire et lit : *le Diable à la Cour*.

« A ce moment, l'un des assistants, le docteur A. d'O., affirme l'exactitude de ces faits.

« A la fin de la séance, on tira au clair ce qui suit :

« Le docteur A. d'O., avant de sortir de chez lui, avait disposé toutes choses de manière à se rendre compte si le médium pourrait, au cas où il s'extérioriserait, décrire sa demeure, que le médium ne connaissait nullement. Or, le fait se produisit, et le docteur A. d'O. nous autorisa à l'affirmer péremptoirement.

« Le docteur A. d'O. est un homme de probité irréprochable et d'un grand scrupule scientifique, qui ne raisonne que sur des faits bien vérifiés sans exagérer leur portée.

« Dans le cas actuel, il conclut à l'authenticité du phénomène, d'après les considérations suivantes, et nous sommes de son avis :

« Le médium, quoique ne connaissant pas la maison, avait fait une description exacte des personnes et des choses ; ce ne pouvait être là un fait normal, mais bien un fait exceptionnel ; il y avait bien dans la salle à manger un piano, et enfin le titre du livre que lisait sa fille était parfaitement exact. »

Tel est le récit de M. le docteur Souza-Couto. Ceux qui voudront considérer le phénomène présenté par le médium comme simple lecture de la pensée, estimeront que le voyage animique aérien n'est dû qu'à l'imagination du sujet. En tous cas, il y a un fait de clairvoyance.

ECHOS ET NOUVELLES

Une « maison hantée » à Naples.

La *Tribuna* de Rome reçoit de Naples en date du 23 octobre :

« Le quartier populeux de Vomero est en émoi par la crainte des esprits, comme il n'arrive que trop souvent. Mme Mosco, née Billi, y habite un petit appartement avec la famille de son mari. Hier soir, la famille Mosco, pendant qu'elle dînait, vit disparaître devant elle les mets qui étaient sur la table. Fort étonnés de ce qui arrivait, ces braves gens voulurent faire des essais : ils placèrent sur la table deux morceaux de pain, qui disparurent à leur tour, ainsi qu'une bouteille de vin. Alors, ne sachant plus que faire, saisis d'épouvante, ils envoyèrent chercher, au couvent voisin, des religieuses françaises : sœur Pauline et sœur Antoinette. Mais les disparitions continuèrent aussi en leur présence. On courut chercher un prêtre, et l'on vit arriver le chanoine Castellano qui, s'étant mis l'étole, exorcisa la maison. La situation ne s'améliora pas pour cela.

La demeure des Mosco fut aussitôt envahie par une foule de curieux. Aujourd'hui, il paraît que ces esprits se sont tranquillisés.

La police est intervenue pour voir de quoi il s'agit et pour constater si les exploits spiritiques ne sont pas l'œuvre de quelque mauvais plaisant. L'imagination du peuple est extraordinairement surexcitée ; chacun commente la chose à sa manière.

Alloscopie interne ?

La « Voyante » de Saint-Quentin.

Il existe dans un faubourg de la ville de Saint-Quentin une jeune fille, Mlle Estelle Bar, que l'admiration publique, dans le département de l'Aisne et dans tout le Nord de la France, a

surnommée la « Voyante ». Cette personne, jolie, du reste, est douée du pouvoir magnétique surprenant de voir, à travers l'enveloppe du corps, les organes atteints de maladie. Son père ou son frère l'endorment d'abord, et, mise ensuite en contact avec le malade, Mlle Bar discerne le point atteint, désigne la lésion interne et propose le remède. Un médecin, ou une sage-femme pour les maladies des femmes l'assistent. Le médecin vérifie le diagnostic, la médication proposée et rédige les ordonnances.

La « Voyante du faubourg d'Isle » a une clientèle considérable; de tous les points de la France et de l'étranger, des malades sont venus la consulter.

Mais les médecins locaux se sont émus. Le parquet de Saint-Quentin a vu là un exercice illégal de la médecine, et même une escroquerie. Il a ouvert une enquête, confiée à M. Dorigny, juge d'instruction, contre la nouvelle Voyante, son père, son frère, le médecin et la sage-femme.

Ces personnes ont confié leur cause à Mᵉ Charles Cornet, du barreau de Paris.

Mlle Bar et ses parents, à ce que disent les journaux, « se défendent vivement d'exercer la médecine, puisque leur docteur, présent à toutes les expériences hypnotiques, a recours, sous sa propre responsabilité, à ce moyen de diagnostic préconisé par de nombreux praticiens d'une école scientifique dont Charcot et Luys furent les chefs, et délivre seul les ordonnances ».

Ils déclarent, en outre, avoir guéri nombre de gens abandonnés par les médecins, et produisent des attestations nombreuses émanant de toutes les classes de la société. Ils mettent, d'ailleurs, gratuitement leur pouvoir au service des malheureux.

Mᵉ Cornet a demandé au juge de procéder à une expérience magnétique, et, au besoin, de désigner un ou plusieurs médecins de Paris à l'effet d'examiner la « Voyante du faubourg d'Isle ».

On sait que des expériences récentes des docteurs Calmar et Paul Sollier paraissent confirmer les observations qui avaient déjà été faites par le baron du Potet, le comte de ReJerer, et d'autres magnétiseurs de la première moitié du XIXᵉ siècle, selon lesquels certains malades, une fois hypnotisés, croient voir l'intérieur de leur corps et donnent une description exacte des organes atteints par le mal et de leur fonctionnement. Il est vrai que MM. Calmar et Sollier expliquent ce phénomène si

extraordinaire par la *cénesthésie*, c'est-à-dire par la sensation produite par les organes malades sur les sujets hyperesthésiés — ce qui fait que cette explication ne peut pas être appliquée aux cas où le sujet hypnotisé verrait à l'intérieur du corps d'un autre malade.

Aussi le docteur Edgard Bérillon, directeur de la *Revue de l'hypnotisme*, dans une interview que lui a prise un rédacteur de la *Petite République*, au sujet de la « voyante » de Saint-Quentin, traite avec une « exquise bonhomie » (dit l'intervieweur) de *fumiste*, de *fanatique*, d'*inepte*, d'*imbécile*, d'*aliéné*, de *bête comme un lapin*, etc., les personnes qui pourraient croire à ces phénomènes d' « alloscopie interne ».

Ce même docteur Bérillon, quelques jours auparavant, dans une entrevue avec un rédacteur de la *Patrie*, s'apitoyait sur les âmes candides qui peuvent croire à des absurdités phénoménales, telles que la suggestion mentale et la télépathie, ce à quoi a d'ailleurs fort bien répondu, quelques jours après, dans le même journal, M. Emile Magnin, professeur à l'École de psychologie de Paris. M. Bérillon parle, en somme, des phénomènes merveilleux, constatés aujourd'hui par les chercheurs dépourvus de préjugés, comme les savants ont parlé, jusqu'à il y a une trentaine d'années, des phénomènes hypnotiques, alors également merveilleux, dont ils se sont ensuite emparés après démarquage.

Il est bien difficile, pour le moment, de savoir ce qu'il peut y avoir de vrai dans les phénomènes qu'on attribue à la « Voyante » de Saint-Quentin, quoique les anciens magnétiseurs aient signalé bien d'autres sujets pourvus de la même clairvoyance. En tout cas, il n'est pas inutile de se souvenir des quelques lignes que publiait dans ces *Annales* mêmes, il y a juste un an, un savant anthropologue et hypnologue — l'un de ces fanatiques imbéciles et aliénés dont parle le docteur Bérillon : le prof. César Lombroso :

« ... On peut même ajouter à ces expériences celles exécutées par les « magnétiseurs » (Lafontaine, Teste, Maricourt, Noizet, Charpignon, Perronet) que nous, académiciens fossiles, nous pouvions railler jadis avec la même légèreté avec laquelle on s'est moqué d'abord de toutes les découvertes (antisepsie, éthérisation, etc.), mais non plus à présent que toutes leurs observations ont été confirmées, et sont universellement admises, quoique sous un autre nom. »

VESME.

Une autobiographie d'A. Russel-Wallace.

La presse quotidienne, scientifique et spiritualiste de la Grande-Bretagne s'occupe de la récente apparition de *My Life*, autobiographie de l'un des plus illustres savants de ce pays, le docteur Alfred Russel Wallace. A un reporter du *Daily News* qui l'interviewait, le docteur Wallace déclara d'abord n'éprouver aucune jalousie contre Darwin qui a eu tout l'honneur de la découverte de « l'origine des espèces », faite simultanément par les deux savants. Au sujet du *Modern Spiritualism*, il s'exprima ainsi : « Je sens moi-même que mon caractère s'améliore sans cesse, et que cela est dû surtout à l'enseignement du Spiritualisme, que par toutes les actions, par toutes les pensées de notre existence terrestre, nous nous formons un caractère qui contribuera grandement à notre bonheur ou à notre malheur futur, comme aussi que nous obtenons nous-mêmes le plus grand bonheur en rendant heureux notre entourage. »

Petites Informations.

On se souviendra du **médium EBSTEIN**, qu'une fervente spirite de Paris, Mme Nœggerath, avait courageusement démasqué il y a quelques mois. Ici, ce farceur se disait Norvégien ; des lettres d'Odessa nous affirmaient qu'il est un israélite allemand ; en Allemagne, à ce qu'il paraît, il se fait passer pour Américain. Voici, en effet, la dépêche que *le Daily Télégraph* recevait de Berlin, le 14 novembre courant :

« Le docteur Ebstein, spirite américain, a vu se produire un accident bien malheureux pour lui hier, comme il s'apprêtait à faire paraître les esprits des trépassés, devant des Berlinois sympathiques à sa tentative, dans un hôtel bien connu.

« L'assistance attendait, plongée dans d'épaisses ténèbres, quand, tout d'un coup, la lumière électrique se ralluma, et apprit alors aux spectateurs ce qui devait servir à représenter l'esprit : c'était un mannequin de carton badigeonné de peinture lumineuse.

« Dans son indignation, l'assistance demanda que le prix des places fût remboursé. »

*
* *

Monseigneur ÉLIE MÉRIC, docteur en Philosophie et Lettres, docteur en Théologie, professeur à la Sorbonne, vient de mourir à Paris. Il était directeur de *la Revue du Monde Invisible*, une publication mensuelle qui étudie les phénomènes supernormaux au point de vue catholique, mais sans fanatisme ni petitesse d'idées. Il était en outre l'auteur de nombreux ouvrages sur des questions religieuses.

*
* *

Le médium à matérialisations, M. ELDRED, dont nous nous sommes occupés dans notre livraison de septembre, a commencé à tenir en Angleterre des séances comme médium professionnel. Il est attendu dans quelque temps à Paris, où il a été appelé par un groupe de spirites.

*
* *

Notre distingué confrère, **M. Gabriel Delanne** donnera, le dimanche 3 décembre, à 2 heures précises, une conférence sur *La matérialisation des Esprits*. On entendra en même temps le " médium musical " Aubert, dont la presse s'est déjà occupée. La conférence aura lieu dans la grande salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, Paris. Entrée gratuite. Les invitations sont faites par la Société Française des phénomènes psychiques, 57, Faubourg Saint-Martin.

Aux prochains numéros : des articles de **Sir Olivier Lodge** et **Mme X.** sur *Les Phénomènes de matérialisation d'Alger ;* un article du **Colonel de Rochas** sur la *Régression de la mémoire* (avec gravures) ; des cas communiqués par **MM. Camille Flammarion, J. Maxwell**, etc., etc.

Le Gérant : DROUARD.

24-11-05. — Tours, imp. E. ARRAULT et Cie.

édium à matérialisations, M. ELDRED ...
mmes occupés dans notre livraison de septembre
...é à tenir en Angleterre des séances comme ...
...nnel. Il est attendu dans quelque temps à Paris ...
... par un groupe de spirites.

∴

...stingué confrère, **M. Gabriel Delanne** donnera
...3 décembre, à 2 heures précises, une conférence
...lisation des Esprits. On entendra en même temps
musical " Aubert, dont la presse s'est déjà occupée
...ce aura lieu dans la grande salle des Agriculteurs
...ue d'Athènes, Paris. Entrée gratuite. Les ...
...ar la Société Française des phénomènes psychiques
...rg Saint-Martin.

Sur les Photographies Algériennes de M. Charles Richet

M. Charles Richet vient de m'entretenir de certains phénomènes remarquables auxquels il a dernièrement assisté à Alger ; il m'a montré quelques photographies qui s'y rapportent et qui ont été prises, par lui et par d'autres, à l'éclair du magnésium.

Il paraît que la lumière à laquelle on a assisté aux phénomènes était produite par une lampe rouge de photographe, de telle façon que la chambre noire pouvait être exposée à l'objectif pendant quelque temps, même pendant une demi-

paraît être celle d'un homme, dont on n'aperçoit que le visage, et même pas en entier, puisque le front et les oreilles sont cachés, et la bouche est plus ou moins masquée, soit par une moustache, soit par une moustache et une barbe. La partie supérieure de la tête est cachée par une sorte de casque dans la plupart des photographies — dans l'une d'elles par une espèce de turban ; le cou est couvert comme par une mentonnière ; le restant du corps est complètement enveloppé d'une draperie.

La figure est, soit penchée en avant dans une attitude assez malaisée, soit manquant de jambes, puisque la draperie diminue et semble se terminer dans la direction des membres inférieurs. Mais la figure se tient debout, ou s'appuie près d'un rideau, ce qui fait que le manque de jambes n'est pas bien démontré.

L'une des photographies montre les contours extérieurs d'une main, d'un poignet et d'un avant-bras, en partie couverts par l'étoffe : l'aspect est bien celui d'une main et d'un bras *d'homme*, en de telles conditions. Le « fantôme » soutient une partie de l'étoffe dont il est couvert et qui, dans la photographie dont il s'agit, apparaît plus spécialement fine et transparente, mais il ne semble pas être précisément derrière l'étoffe ; on dirait plutôt qu'il est lui-même d'un tissu transparent, ou vaporeux, ou imparfaitement formé. Dans cette photographie, le visage est au-dessus du cadre ; on n'aperçoit donc que la pointe du nez, l'épaisse moustache et le menton. Le corps se présente comme s'il était plus haut et placé dans un plan plus élevé que dans les autres photographies.

Dans quelques-uns de ces instantanés, qui ont été pris évidemment par un seul et même éclair, la mentonnière semble être tombée accidentellement de six ou huit pouces sur la draperie, de sorte qu'on a l'illusion de devoir discerner le cou ; mais dans cette figure le menton se trouve un peu baissé, ce qui fait qu'on ne voit pas une plus grande partie du visage que dans les autres cas.

En comparant le visage à ceux des expérimentateurs ou

des médiums, qui sont visibles dans quelques-unes des photographies, on trouve qu'il semble moins complètement et fortement marqué que les autres : dans certaines, on peut même le considérer plutôt comme l'ébauche d'un visage — pour employer les mots de Dickens dans sa description de Chevy Slyme, Esq. ; mais il est incontestable qu'il s'agit bien d'un visage, qu'il soit naturel ou artificiel, et non pas d'une combinaison accidentelle de lumières et d'ombres. Dans certaines photographies, il semble bien un masque, mais dans la plus claire de toutes, cette supposition paraît invraisemblable ; en d'autres encore, on est plutôt porté à y voir un vrai visage d'un aspect cadavérique et exsangue.

Les yeux sont fermés, je crois, dans toutes les photographies, quoique dans une cela puisse paraître douteux ; les joues sont contractées, ou légèrement grimaçantes, comme il arrive parfois aux personnes qui sont, ou qui s'attendent à être exposées à l'éblouissement de l'éclair du magnésium. Le nez est fortement marqué et proéminent, et les pommettes sont aussi un peu saillantes.

Dans une des photographies stéréoscopiques, prise évidemment à un moment différent que les autres, quoique l'aspect général de la figure soit à peu près le même, on voit à la place du « casque » rudimentaire, ou bien au-dessus de lui, un turban ; les poils du visage, qui ont distinctement une apparence artificielle, est sans doute une moustache abondante et tombante, alors que dans d'autres photographies il y a peut-être aussi une barbe. Dans cette photographie l'on peut voir une plus grande partie de front, sur les yeux, que dans les autres. Mais la draperie qui tombe des deux côtés de la tête est ici en position et cache presque complètement les joues.

Quant à la possibilité de faire pénétrer des masques et des étoffes dans une chambre qui doit être perquisitionnée, ou bien de les y cacher jusqu'au bon moment, de les arranger dans l'obscurité avec une habileté suffisante pour produire une apparence humaine, et de pouvoir ensuite s'en débarrasser quelque temps avant la fin de la séance, alors que le

médium et la pièce doivent être de nouveau fouillés, je demanderai aux expérimentateurs, et surtout à M. Richet, la permission d'en dire deux mots, et cela surtout pour la figure principale, qui devrait être une apparition anormale, ou un « fantôme » qui se montrerait momentanément pour disparaître ensuite.

Ici, comme d'habitude, les photographies à elles seules n'auraient aucune valeur, et si on les considère absolument en elles-mêmes, elles ne peuvent que faire songer à l'un des nombreux trucs que les photographes peuvent facilement arranger lorsqu'on n'exerce pas sur eux le contrôle nécessaire. Les photographies ne peuvent servir que comme un supplément au témoignage humain, mais elles sont de la plus grande importance comme une confirmation des observations visuelles ou autres et des faits que M. Richet m'a rapportés avec soin.

L'une des photographies stéréoscopiques, qui se trouve avoir un champ de vue plus étendu que les autres, nous montre cinq des individus présents : le nombre total des assistants (sans compter le fantôme) était de neuf, mais trois ou quatre d'entre eux dont quelques-uns occupés à photographier — sont naturellement hors du champ visuel.

On peut présumer que les plus importantes des personnes présentes sont les deux qui se trouvent au delà du rideau, dans le voisinage immédiat de l'apparition, dans un coin de la chambre qui avait été précédemment fouillée et qui l'a été de nouveau à la fin de la séance. L'une d'elles est une négresse que quelques-uns des expérimentateurs jugeaient devoir aider à la production des phénomènes, mais elle-même ne s'y intéressait pas beaucoup et était bien aise quand on la dispensait d'être présente. Son visage, ses mains et ses habits sont tous facilement et solidement visibles. Elle porte une bande blanche autour de la tête pour que l'on puisse suivre ses mouvements lorsque la chambre n'est éclairée que par la lumière rouge, en attendant l'éclair du magnésium. Son importance apparente est contredite par ceci : que M. Richet m'a catégoriquement

affirmé, que des phénomènes identiques ou analogues se produisaient lorsqu'elle n'était pas présente, et que sa place était occupée par quelqu'un d'autre, quoiqu'il soit arrivé que, dans ces occasions, on n'ait pas pris de photographies. L'autre personne derrière le rideau est une jeune fille de 19 ans, qui est le médium en titre, et que, pour nous entendre, nous appellerons « le médium ».

Les photographies ne montrent aucune partie du corps du médium — ni le visage ni les mains, mais elles montrent les vêtements, qui paraissent portés comme d'habitude. Le visage est caché par le drap dont le fantôme est habillé ; cela a été fait pour protéger la jeune fille de l'éblouissement produit par la lumière du magnésium. La raison pour laquelle les mains se trouvent à leur tour cachées est moins claire, mais dans une des photographies le bras gauche est tendu vers la négresse, et la main est apparemment cachée derrière son dos. La main droite n'est pas visible du tout, à cause de la position de la figure, de ce côté. Si le fantôme n'est qu'un mannequin habillé, c'est cette main qui doit le soutenir.

On peut aussi supposer que le médium est debout et personnifie le fantôme ; mais dans ce cas, il est bien difficile de comprendre comment la robe du médium peut rester dans la position qu'elle aurait si elle couvrait une personne assise sur la chaise ; toutefois il y a un truc bien connu par lequel, à l'aide d'un siège préparé et d'un opérateur habile, on peut obtenir une disparition de cette sorte.

Le corsage et la jupe du médium sont visibles dans plusieurs photographies ; le premier semble être une blouse blanche, avec quelques dentelles qui tombent du col ; la taille est prise dans une ceinture ; la jupe semble d'une couleur noire ou foncée et elle est visible dans certaines photographies, non pas jusqu'aux pieds, mais jusqu'à un point également distant des pieds et des genoux.

La jupe blanche de la négresse se trouve à côté de la jupe noire du médium, et dans quelques-unes des photo-

graphies elle semble la toucher; un bout du pantalon blanc de l'un des assistants est visible de l'autre côté de la jupe sombre, mais à une certaine distance. Dans l'image stéréoscopique, on peut voir que ces deux objets blancs se trouvent plus vers le premier plan de l'image que la jupe foncée, et que, selon toute probabilité, ils ne touchent pas à elle; la jupe blanche est donc seulement projetée optiquement sur l'autre.

La jupe du médium, dans toutes les photographies, paraît arrondie et modelée, comme si elle était réellement portée par quelqu'un; dans une des photographies, la saillie arrondie des deux genoux est même assez perceptible. Sans doute, la jupe foncée est soutenue par quelque corps solide, apparemment par les jambes du médium, d'une manière absolument naturelle et ordinaire. Si elle était vide, elle aurait dû être supportée par quelque carcasse solide arrondie, pour lui donner une apparence parfaitement naturelle. La ceinture, elle aussi, semble entourer une taille solide.

Mais on ne peut pas en dire autant pour le corsage et la manche, qui retombent dans une forme assez gauche et faible, non pas comme s'ils étaient vides, mais comme si ce qu'ils contiennent était contracté. La manche étendue vers la négresse peut contenir un bras, mais alors ce membre doit être bien maigre; toutefois, il ne semble pas contenir uniquement une baguette; on la dirait plutôt soutenue par une épingle piquée dans le dossier du siège sur lequel est assise la négresse. Cette apparence n'est pourtant pas bien marquée, et il est improbable qu'il en soit réellement ainsi; il n'y a en effet rien d'incompatible avec la présence d'un bras mince à l'intérieur de la manche; d'ailleurs, on aperçoit la place du coude. J'ai constaté la possibilité qu'un bras maigre, étendu ainsi, et couvert d'une manche semblable, présente un aspect analogue à celui que l'on voit sur la photographie. Malgré tout, à première vue, on ne peut que rester sous l'impression que la manche a comme une apparence vide. Mais si elle avait été réellement vide, il n'y aurait eu aucune nécessité de

l'étendre et de l'exposer ainsi : s'il y a une tromperie, elle est bien niaise, alors que tous les autres arrangements paraissent habiles. Le corsage retombe sans formes, mais on ne peut pas affirmer qu'il paraisse vide dans toutes les photographies. Sans doute, il ne semble pas très plein, mais il ne peut que retomber de la sorte sur une personne mince, et il paraît plus arrondi ou modelé dans la photographie stéréoscopique que dans les autres.

Je suis en outre porté à croire que la position du visage est faiblement visible à travers la draperie qui couvre le « fantôme » et qui semble légèrement modelé par le menton du médium, si ce dernier se trouve réellement dans sa position ostensible, c'est-à-dire assis sur une chaise, à la même hauteur que la négresse. Dans ce cas, la seule manière frauduleuse de produire le fantôme, si l'on n'a pas recours à l'hypothèse d'un compère, est de supposer que le médium s'est servi d'un masque qu'il avait d'abord caché, et puis habillé adroitement, et qu'il tient dans sa main droite au moyen d'une canne. Mais, sans parler des témoignages d'après lesquels la figure bougeait, sa bouche parlait, respirait régulièrement et la figure s'avançait dans la chambre, cette hypothèse est bien risquée, même en négligeant la question des fouilles auxquelles la pièce et les médiums avaient été soumis (1). Néanmoins, les photographies, à elles seules, n'excluent pas la chose. Il est à remarquer — et cela ne manque pas d'intérêt — que la figure de l'apparition ressemble, à ce que l'on affirme, à celle du médium. C'est là un détail qui a été observé en de pareils cas par d'autres expérimentateurs, notamment par Sir William Crookes. Je n'ai pas vu moi-même de photographies du médium.

Dans les photographies stéréoscopiques, on voit au pre-

(1) Le professeur Richet remarque ici : « Il est parfaitement vrai que B. B. possède les attributs essentiels de la vie. Il marche, parle, se meut, respire comme un être humain. Son corps est résistant; il a une certaine force musculaire. »

mier plan une trace lumineuse. Elle est certainement objective et on dirait la trace du passage étroit d'un point de lumière. On affirme que quelques « lumières fluidiques » étaient visibles, mais il n'est pas dit qu'une de ces lumières fût visible à ce moment, pendant que la chambre noire était exposée. On peut se demander si elle n'est pas due simplement à un fragment de magnésium ardent qui s'est échappé; mais, quoiqu'il ne soit pas difficile que cette parcelle ait été lancée de derrière dans le champ visuel, qu'elle ait brillé pour une fraction de seconde, et qu'elle soit ensuite tombée, il n'est pas possible de concilier la trajectoire dessinée avec cette simple hypothèse. Elle est certainement due à une lumière quelconque qui se mouvait, mais je ne saurais pas dire quelle peut être cette lumière. Elle semble, ou surgir, ou disparaître près du rideau, et venir bien en avant, de manière que la partie la plus considérable de la traînée se trouve près de la chambre noire.

Passons maintenant aux déductions générales auxquelles peut donner lieu l'examen des photographies, combiné avec les observations de M. Richet. Il est à la rigueur possible, quoique certainement peu facile, d'arranger un masque et un habillement dans la demi-obscurité avec l'intention de produire des effets photographiques. Il est clair, en ce cas, que la seconde personne qui se trouve derrière le rideau doit être une alliée; cependant, même alors, l'hypothèse n'expliquerait pas d'autres faits : le parler, la respiration, l'action de s'avancer dans la chambre. Je préférerais supposer qu'un deuxième compère a été introduit, ce que le témoin déclare être absolument impossible, ou bien encore que le médium personnifie le fantôme, en quittant ses propres vêtements, et en les plaçant, par quelque étrange stratagème, de manière à faire croire qu'il continue à rester assis sur la chaise, alors qu'en réalité, il serait debout, et en mouvement. Le professeur Richet est d'avis qu'il est impossible, dans les conditions de surveillance auxquelles était soumis le médium, que ce dernier quittât ses vêtements et changeât de place; néanmoins, cette

hypothèse est, avec celle d'un deuxième compère, la seule à laquelle on puisse avoir recours, si on ne veut pas expliquer les faits par une supposition, également impossible, c'est-à-dire l'utilisation supernormale de quelque portion de matière pour la construction inconsciente ou automatique d'un fantôme ressemblant au médium par les traits du visage.

Si ce n'était que la constitution, ou la reconstitution d'un vrai fantôme objectif, c'est-à-dire une matérialisation, sont des faits si extraordinairement graves, leur explication ne laisserait que peu de doute dans mon esprit; mais en considérant les conséquences qu'il y a à admettre la réalité d'une apparition si anormale — la production inconsciente de la part d'un médium honnête — je ne puis que réserver mon opinion, d'autant plus que je n'en ai pas une bien arrêtée. Je sais bien que des phénomènes analogues ont été observés et déclarés authentiques par des savants éminents. Ceux-ci ont été forcés, par l'expérience personnelle, à admettre que ces faits peuvent se produire. Mais le témoignage actuel ne doit pas être influencé par le passé : il doit être lui-même absolu et substantiel, s'il veut pouvoir donner un appui utile et valide aux affirmations que d'autres avaient faites jadis.

Ce que prouvent définitivement les photographies, c'est que l'apparition d'une troisième personne derrière le rideau n'était pas due à une hallucination ou à une suggestion, mais que la même apparition qui se manifestait aux yeux (et parfois même aux oreilles et au toucher) — la même apparition qui était visible à la lumière rouge d'une lampe — a impressionné exactement et plus clairement encore, avec plus de détails, la plaque photographique, à l'éclair de la lumière du magnésium.

Quelle que soit l'explication réelle de ces photographies, *elles sont les meilleures de cette espèce qu'il m'ait été donné de voir depuis quelque temps;* et tandis que les prétendues photographies spirites m'ont laissé jusqu'ici sous l'impression d'un arrangement artificiel de quelque

truc photographique — dont il y en a tant de possibles — celles dont nous nous occupons, quand je les considère avec les témoignages qui se rapportent à la manière dont elles ont été prises et développées, me font l'effet d'être d'une nature photographique absolument authentique. En outre, les photographies prises par des observateurs divers et indépendants l'un de l'autre se confirment mutuellement, et s'il y a quelque truc ou quelque fraude dans cette affaire, elle n'est pas d'une nature photographique. Je désire donc saisir cette occasion pour appeler l'attention publique sur le récit détaillé de M. Richet et de ses collaborateurs, relativement aux circonstances dans lesquelles ces photographies ont été obtenues, et aux autres observations, spécialement les conditions variées dans lesquelles le fantôme a fait son apparition.

Selon le témoignage des membres du cercle, non seulement la présence de la négresse n'était absolument pas nécessaire, mais on aurait même pu se passer de la jeune fille que nous désignons sous le terme de médium, d'autant plus que les mêmes personnifications, accompagnées des mêmes phénomènes visibles et auditifs, avaient déjà été obtenues avec d'autres médiums, en présence de la même famille, et dans la même maison d'Alger (1).

De l'ensemble des dépositions et des faits, je comprends qu'il ne serait pas raisonnable de supposer que la figure fantomatique était due, d'une manière normale, à la jeune fille auprès de laquelle elle apparaissait. Les photographies me permettent de croire qu'elle se trouvait réellement dans sa position ostensible et qu'elle n'a participé à aucune personnification consciente; d'ailleurs, elle ne peut pas être

(1) Le professeur Richet place ici la note suivante : « J'ai vu la même apparition fantomatique en 1903, au cours d'une série d'expériences trop courtes pour avoir une valeur scientifique définitive, et le médium était une tout autre personne — une femme de trente-cinq ans. En outre, le D^r, deux officiers de marine, MM. X... et Y..., et d'autres personnes, sans compter nos hôtes, ont vu le même fantôme cinquante fois au moins avec le médium précédent. »

considérée capable de disposer une figure artificielle, qui se déplacerait, parlerait et respirerait, comme les témoignages affirment que faisait l'apparition. Quant à dire si une partie de son organisme n'était pas utilisée dans ce but, pendant sa trance, par des moyens anormaux, c'est là une tout autre question, que je m'abstiens de discuter; si on ne veut pas admettre quelque chose d'anormal, on ne peut que supposer l'introduction d'un compère payé par la famille; mais le professeur Richet déclare nettement qu'il était matériellement impossible qu'un homme se tînt caché dans la chambre ou qu'il y pénétrât par quelque placard dissimulé ou par une porte, après le commencement de la séance, et qu'il s'en allât avant que la séance fût terminée.

On conçoit aisément la niaiserie d'un pareil procédé de la part d'une famille privée, — l'absurdité de supposer qu'au cours d'une période d'années ces personnes aient pu s'amuser, dans leur cercle domestique, à exécuter de ces sortes de tromperies; mais les témoignages sont tels, qu'ils nous mettent dans l'alternative, ou d'avoir recours à quelque hypothèse extrême, ou de refuser d'accepter les témoignages eux-mêmes.

30 *septembre* 1905.

OLIVIER LODGE.

MADEMOISELLE X...

A PROPOS DES RÉCENTES EXPÉRIENCES D'ALGER

Après avoir lu le compte rendu du docteur Charles Richet sur les séances d'Alger, je dois constater que les autres expérimentateurs n'ont plus grand'chose à ajouter. Il peut y avoir, toutefois, un certain intérêt dans quelques détails au sujet desquels, par suite de circonstances différentes, je suis à même d'apporter mon témoignage personnel. Ces circonstances consistent surtout en ce que : 1° je me suis trouvée à Alger longtemps avant l'arrivée du professeur Richet; Mme Noël et Mlle Marthe B... m'ont alors offert obligeamment l'opportunité d'assister à diverses séances; 2° dans presque toutes les séances j'ai été autorisée à pénétrer dans le cabinet médianique : une voix venant de cet endroit m'ordonna souvent d'y entrer au commencement de la séance, et parfois pendant. Il m'est ainsi arrivé de pénétrer dans le cabinet presqu'à la suite de la forme matérialisée. Une fois (le 8 septembre), avant que j'aie eu le temps de reprendre ma place dans le cercle, une forme enveloppée d'une volumineuse draperie blanche ouvrit le rideau et se montra à côté, et légèrement plus en avant, de Marthe, que je venais à peine de quitter.

Si promptement qu'il me soit arrivé de pénétrer dans le cabinet, jamais il ne m'a été donné d'y voir des draperies d'aucune sorte; une fois ou deux il m'a paru discerner vaguement

les contours d'une forme, mais, comme j'y portais ma main, je ne sentais rien — ce qui me fait supposer que mon impression avait été purement subjective. Je trouve même dans mes notes qu'une fois, surprise par la disparition soudaine d'une forme que j'avais suivie dans le cabinet, je demandai si B. B. se trouvait encore là, quoique caché à ma vue et à mon toucher. Je crus entendre une voix répondre affirmativement; alors, en saisissant fermement les mains de Marthe et Aïscha, je demandai à être touchée. Pour toute réponse, je sentis alors une main se poser sur ma tête en agitant les doigts comme en s'efforçant de dénouer un ruban que je portais sur mes cheveux. Chaque fois que j'entrais dans le cabinet, je sentais généralement ces attouchements, parfois comme si une main tout entière se posait sur ma tête, d'autres fois comme si des doigts tâchaient de me dénouer les cheveux. Une fois, pendant que je tenais étroitement les mains de Marthe et d'Aïscha, les mots : *Sois bénie !* furent prononcés à mon oreille gauche — trop loin de Marthe pour qu'il lui fût possible de placer sa tête à l'endroit d'où venaient les paroles, sans que je m'en fusse aperçue; en même temps, une main se posait sur mon front.

La complexité des phénomènes et leur connexion intime avec l'organisme du médium m'apparurent en plusieurs occasions. Par exemple, j'ai dit tout à l'heure *avoir entendu une voix et avoir senti les attouchements d'une main pendant que je me sentais sûre d'avoir les mains de Marthe et d'Aïscha dans les miennes*. Mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'on profitait immédiatement du moindre relâchement de contrôle de ma part, et que Marthe endormie simulait alors les phénomènes de parole et d'attouchement. On aurait dit qu'un effort constant était fait pour éviter toute fatigue; qu'il y avait quelque être, restant constamment éveillée et désirant économiser autant que possible la force inconnue qui produisait les résultats anormaux auxquels j'assistais. Par exemple, j'étais généralement appelée dans le cabinet, soi-disant pour recevoir les instructions

murmurées par B. B. . au sujet des différentes expériences que nous désirions faire. D'ordinaire, la voix semblait venir de l'angle A (voir le diagramme dans l'article de M. Richet, numéro de novembre) à 70 centimètres environ de Marthe; mais en observant attentivement, je remarquais que Marthe elle-même, en penchant son corps et sa tête d'un côté, imitait à la perfection la voix « directe ». Aussitôt que je m'apercevais de ce simulacre, j'approchais ma tête de celle de Marthe, où je plaçais ma main sur ses lèvres, et je demandais alors à B. B. de me donner lui-même ses instructions, sans l'intermédiaire de Marthe. Je recevais alors presque toujours la réponse telle que je la désirais, quoique assez souvent après avoir attendu pendant un laps de temps assez prolongé.

D'habitude, aucun phénomène ne se produisait dans la salle des séances tant que je restais dans le cabinet, quoique, comme je l'ai dit plus haut, les phénomènes eussent parfois suivi ma sortie de si près qu'il était, à mon avis, absolument impossible que Marthe, quelque agile qu'elle fût, soutînt le rôle de B. B. en laissant un mannequin assis à sa place. Je dis que d'*habitude*, aucun phénomène ne se produisait tant que je restais dans le cabinet. Il y eut toutefois à cela une exception remarquable. Au cours de la séance du 3 septembre, je fus appelée dans le cabinet par B. B., qui me demanda d'y rester. Je m'assis sur le siège d'Aïscha, qui était, selon toute apparence, profondément endormie, et gisait sans mouvement sur le parquet, à l'angle B; elle ne bougea pas pendant tout le temps que je restai dans le cabinet. Maintenant, j'affirme avoir tenu les mains de Marthe aussi longtemps que je suis restée dans le cabinet; aussitôt assise, je pris sa main dans la mienne, et je posai ma tête sur son épaule gauche: je n'ai jamais senti aucun mouvement suspect de ses pieds, ni aucun effort tenté pour libérer ses mains. Excepté sa respiration douce, presque imperceptible, elle était immobile. Dans ces conditions, quoique je ne pusse rien voir, j'entendis les assistants s'écrier qu'une

main blanche de femme agitait les rideaux, et faisait des signes aux expérimentateurs. La main, à ce qu'il paraît, indiquait que le professeur Richet pouvait s'approcher du rideau. Je trouve dans mes notes que le professeur Richet me dit, à l'issue de la séance, qu'il put toucher et examiner cette main, qui était la main droite d'une femme. Il ne remarqua pas que cette main, qui était potelée, ressemblât à la main de Marthe, qui est mince et osseuse. Le professeur Richet me dit aussi que sa main fut entraînée dans le cabinet et baisée; il sentit distinctement des lèvres humaines. On lui fit aussi sentir quelque chose, qu'une voix partant du cabinet lui dit être une chevelure, et qu'il trouva pareille à la crinière d'un cheval.

Maintenant, je dois déclarer catégoriquement que je tins les mains de Marthe pendant tout ce temps, que je me rendais parfaitement compte de la valeur de cette expérience, et que je me sentais doublement sûre que je tenais bien les mains d'une personne vivante, de Marthe elle-même et non pas celles d'un mannequin. Quoique je n'aie rien vu, ni main, ni chevelure, ni forme humaine, j'entendis une voix et quelques-uns, mais non pas tous, des mots prononcés par cette voix; je puis affirmer que ce n'était pas la voix de Marthe; car, tenant mon visage contre le sien, le plus léger mouvement de ses lèvres ne m'aurait pas échappé.

A côté de ce dernier épisode il me sera permis d'en citer un autre pour montrer ce que l'on peut considérer comme épuisement de la force du médium, ou un effort pour l'économiser, plutôt que comme une tromperie volontaire.

Le 9 septembre, nous étions restés en séance pendant trois heures sans obtenir aucun phénomène remarquable. Les rideaux étaient ouverts, laissant Marthe et Aïscha exposées à notre vue. Le seul phénomène qui se produisit fut celui d'une main couverte d'un drap léger comme de la mousseline, qui se montra de temps en temps à la gauche de Marthe (à la droite des expérimentateurs); il était loisible de supposer qu'une forme se trouvait à l'angle A du rideau.

puisque le rideau présentait parfois les contours d'une forme se penchant vers lui, quoique les assistants assis dans une position favorable — moi-même et Maia — fussent à même de voir, de temps à autre, une forme humaine de haute taille, drapée de blanc, qui semblait se tenir derrière le rideau, au coin A. Enfin, en réponse aux instances des expérimentateurs pour que la forme se montrât, une voix provenant de ce coin répondit : « Je ne parviens pas à matérialiser mes cheveux », d'où nous arguâmes que l'apparition ne désirait pas se montrer sans sa chevelure. Étant donné que Marthe avait été visible pendant presque tout ce temps, surtout lorsque la main enveloppée d'un drap se montrait, l'authenticité de ce phénomène peut paraître indéniable (1). Enfin, une voix venant du cabinet me dit de m'approcher du rideau. J'obéis et je m'agenouillai, tenant dans mes mains le rideau, qu'en attendant on avait fermé. Alors, par une ouverture du rideau, je pus voir Marthe assise sur sa chaise. Nous renouvelâmes nos instances pour obtenir des phénomènes, mais sans succès. Pourtant, à la suite de demandes incessantes et réitérées au supposé « esprit » pour qu'il montrât « au moins une main » s'il ne pouvait pas faire davantage, nous vîmes en effet apparaître une main. Mais je suis parfaitement sûre que c'était la main de Marthe, parce que je la vis nettement se lever de sa chaise, passer sa main à travers l'ouverture des rideaux, et l'agiter d'une manière pareille à celle employée par la main « matérialisée » quelques instants auparavant — et cela à un moment où j'avais vu les deux mains de Marthe

(1) M. Charles Richet note qu'il ne put alors distinguer nettement les traits de Marthe. Mais M. Richet était mal placé pour apercevoir distinctement les traits d'une personne assise à l'endroit où se trouvait Marthe. Marthe semblait toujours très troublée physiquement lorsqu'une lumière tombait sur sa figure, et elle s'asseyait toujours dans l'ombre formée par le rideau à la ligne A (voir le diagramme dont il a déjà été question), afin d'éviter les rayons directs de la lumière.

sur ses genoux. Cet « automatisme » est aisément explicable, à ce qu'il me paraît, par les circonstances : nous nous trouvions à la fin d'une séance relativement négative, qui avait déjà duré plus de trois heures. L'admission de l'incapacité dans laquelle l'Intelligence se trouvait de matérialiser ses cheveux, le refus constant de sortir du coin derrière le rideau — d'où néanmoins, de temps en temps, sortait une main couverte de drap, comme pour encourager les assistants à la patience — avec l'aveu final de ne pas pouvoir faire davantage, tout ceci semble indiquer un manque de forces ; et le médium épuisé a été très probablement suggestionné à simuler la réalité par ces demandes, réitérées d'une manière fatigante. Ce fut là du pur automatisme, et même du plus naïf.

Le jeudi 3 août, quelques jours avant l'arrivée du professeur Richet, un phénomène très intéressant se produisit. Marthe se trouvait toute seule dans le cabinet. Après avoir attendu pendant vingt-cinq minutes environ, elle ouvrit elle-même le rideau dans toute son ampleur, et s'assit sur sa chaise. Presque immédiatement, pendant que Marthe se trouvait complètement en vue des assistants, et que ses mains, sa tête et son corps étaient distinctement visibles, nous vîmes quelque chose d'un blanc diaphane se former graduellement à côté du médium. Il parut d'abord comme un petit nuage près du coude droit de Marthe ; on l'aurait dit attaché à son corps ; il était très mobile et se développa rapidement en prenant enfin l'apparence un peu amorphe d'un pilier vaporeux s'étendant de 65 centimètres environ sur la tête de Marthe jusqu'à ses pieds. Je ne pus distinguer ni mains ni tête ; ce que j'aperçus ressemblait à des flocons de vapeur blanche, d'un éclat varié par endroits, qui se condensaient graduellement, en se concentrant autour de quelque corps pour moi invisible. Ce phénomène eut la durée de cinq à dix minutes, au cours desquelles je ne perdis pas de vue les mains de Marthe, qu'elle tenait croisées sur ses genoux. Les rideaux furent ensuite fermés de nouveau — cette fois

par une force qui n'était certainement pas normale, puisque Marthe n'avait pas bougé, et que personne parmi les assistants, n'avait touché aux rideaux.

M. Charles Richet n'a parlé que des phénomènes qui se rapportaient à la figure centrale de B. B. Mais je crois devoir relater un incident curieux qui s'est produit le 5 septembre :

Une petite chatte, sans être remarquée, avait suivi les expérimentateurs dans la pièce des séances. Elle sauta sur mes genoux, et s'y arrêta pendant une demi-heure environ. Pendant ce temps, se produisirent quelques phénomènes : une main enveloppée de drap ouvrit les rideaux, laissant Marthe et Aïscha exposées à la vue des assistants; cette main, toujours plus ou moins drapée, se montra fréquemment. Voilà que tout à coup la chatte descend de mes genoux, court dans le cabinet, et saute sur les genoux de Marthe. Toutefois, son attention semblait attirée par quelque chose qui se trouvait à l'angle A du cabinet. Les assistants demandèrent : « Qu'est-ce qu'elle regarde ? » Une voix venant de ce coin répondit : « Elle me voit. » Ces mots furent accompagnés par l'action, c'est-à-dire qu'une main couverte de draperies apparut et commença à jouer avec la chatte; celle-ci se prêta au jeu en saisissant ferme la draperie. Mais tout à coup, la chatte laissa l'étoffe, se tourna vers l'angle B du cabinet en se comportant absolument comme si elle se trouvait en présence de quelque chose d'hostile: elle fit le gros dos et souffla. « Elle voit un autre chat », dit la voix à l'angle A, et en même temps un long *miaou* partit de l'angle B. La chatte sauta des genoux de Marthe, et revint dans le cercle se fixer sur les genoux de Paulette. Nous entendîmes deux fois encore le son de *miaou-miaou* à l'angle B; après quoi, tout à coup, une masse noire et sans forme apparut sur les genoux de Marthe. Elle y resta pendant deux minutes à peu près, puis elle disparut. Sa disparition fut remarquable, car elle sembla s'évanouir peu à peu, ce qui fait que je me demande

si le phénomène a été une réalité ou une hallucination. Naturellement, le miaulement peut avoir été imité par Aïscha, mais on peut se demander si une chatte, en ce cas, pouvait être trompée de façon à se mettre en colère. Il reste toujours à expliquer cette étrange masse sombre qui se montra sur les genoux de Marthe, avait justement les dimensions d'un gros chat noir, et qui apparut et disparut de nouveau d'une manière si étrange, sans aucun mouvement apparent de la part de Marthe et d'Aïscha.

Les phénomènes dont parle le professeur Richet aux pages 655-656 se produisirent à trois reprises différentes avant son arrivée à Alger : Une masse lumineuse sembla se former sur le parquet (devant le rideau), se développa rapidement en une ligne verticale, jusqu'à prendre les proportions d'une haute figure drapée, qui semblait avoir plaisir à descendre et à disparaître aussi rapidement qu'elle avait apparu. Mais la descente et la disparition furent absolument silencieuses, alors que, dans la circonstance dont le professeur Richet s'est occupé, elles furent accompagnées par du bruit.

J'ai vu plusieurs fois B. B. saisir une des mains de Marthe et la serrer; il me parut généralement, dans ces occasions, que sa main était comme sans vie, et que la manche de son vêtement était presque vide, tellement la main semblait tomber inerte. A ce propos, l'épisode suivant peut avoir un certain intérêt à cause de l'intelligence qu'il prouve de la part du fantôme : durant l'expérimentation photographique du 31 août, *avant* qu'on allumât la première déflagration du magnésium, B. B., Marthe et Aïscha étaient tous les trois parfaitement visibles, tout au moins pour moi, quoique B. B. se tînt un peu devant Marthe. B. B. demanda si sa position nous convenait, expliquant qu'il devait cacher les yeux de Marthe, laquelle pouvait souffrir de l'éblouissement de l'éclair.

On fit remarquer à B. B. qu'il était essentiel que Marthe fût reproduite sur le même négatif que lui ; alors, il quitta le bras gauche de Marthe, et plaçant la main de celle-ci

autour du cou d'Aïscha, il demanda si cela pouvait suffire, en répétant qu'il fallait cacher les yeux de Marthe — et on peut voir sur la photographie que cela a été fait réellement (fig. III). Quand il quitta le bras de Marthe, je fus frappée par l'apparence vide de la manche, et j'avoue qu'une crainte nerveuse et inaccoutumée me saisit tout à coup en me demandant si cette manche paraissant vide n'allait pas être mise en avant par quelqu'un comme une preuve de fraude. Je reconnais là que c'était un sentiment très antiscientifique, mais je l'ai rappelé pour montrer combien j'avais été impressionnée par cette apparence de vide.

La photographie dont il s'agit (fig. III) ne montre pas le bras et la main droite de Marthe, mais, quelques instants avant l'éclair, je vis parfaitement Marthe tenir la main en question sur son visage, comme pour protéger ses yeux. En effet, l'une des positions favorites de Marthe était de rester assise ainsi, avec sa main droite sur sa tête.

Je ne parviens pas à comprendre comment Marthe et B. B. pourraient être une seule et même personne, malgré la forte ressemblance qu'il y a entre les deux, ressemblance qui augmentait chaque fois que Marthe se trouvait seule dans le cabinet, sans Aïscha ou Ninon. Je me suis rarement éloignée des côtés de Marthe, pendant au moins une heure avant et après la séance. Si elle cachait un mannequin sur sa personne avec les autres objets nécessaires, il est difficile, sinon impossible, de comprendre comment elle s'y prenait. Elle m'a accompagnée en de longues promenades, parfois *immédiatement* après la séance, en gravissant des collines avec agilité; j'ai toujours, dans le cabinet, senti des vêtements saturés de sueur; son jupon, de mousseline légère ou de cachemire, s'attachant derrière la taille et adhérant strictement au corps, n'était jamais en désordre; pas une agrafe n'était décrochée, etc., comme il serait arrivé si elle se fût arrangée pour mettre un mannequin à sa place.

Enfin, pour ce qui est de mon expérience et de ma conviction personnelles, il était matériellement impossible qu'elle ait joué le rôle de B. B., en laissant à sa

place un mannequin habillé de ses vêtements, puisqu'il est arrivé, non pas une, mais plusieurs fois, qu'on pouvait voir B. B., ou bien une main couverte de draperies, immédiatement avant mon entrée dans le cabinet, ou immédiatement après ma sortie; par exemple, lorsque le 3 septembre, le rideau s'ouvrit, Marthe et Aïscha se trouvèrent entièrement visibles pour les assistants et de la draperie blanche a été vue *des deux côtés* du rideau, en même temps. Dans cette circonstance, j'ai été appelée dans le cabinet pendant que cette draperie était visible. Pourtant, lorsque j'y entrai, on n'y voyait personne, et Marthe et Aïscha n'avaient pas bougé; l'apparition devait donc s'être évanouie d'une manière anormale, à ce que l'on peut en juger.

CAMILLE FLAMMARION

LES ANIMAUX ET LES PERCEPTIONS PSYCHIQUES

Les faits rapportés récemment dans les *Annales* remettent en discussion le sujet de la perception psychique par les animaux, et il me paraît intéressant de signaler le suivant, dont l'explication est encore reléguée dans le domaine de l'incognoscible.

M. Julien Loisel, licencié es sciences, météorologiste à mon Observatoire de Juvisy, m'a exposé, il y a quelque temps, que plusieurs témoins avaient constaté qu'un cheval avait été impressionné par l'apparition... d'un autre cheval attelé à une voiture conduite par un fantôme!...

Notre vieil ami Scarron nous a déjà parlé, sous Louis XIV, dans son *Virgile travesti*, de ses observations dans les enfers :

> Je vis l'ombre d'un cocher
> Qui de l'ombre d'une brosse
> Frottait l'ombre d'un carrosse.

Quel est le nouveau Virgile qui a vu cela ? demandai-je à M. Loisel,

— Ma femme.

— Pourrait-elle m'en écrire une petite relation ?

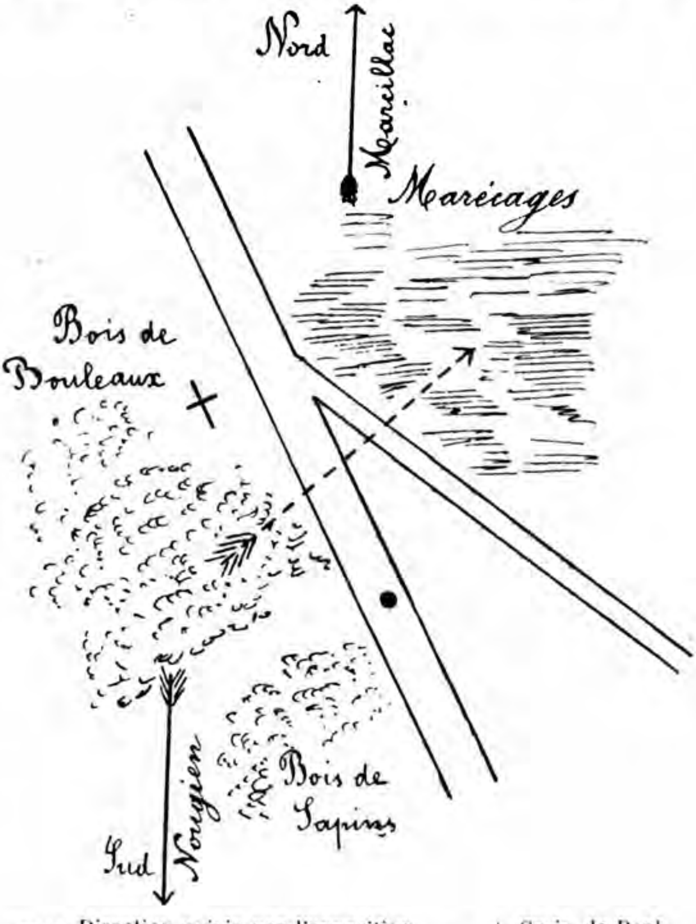
— Sans doute, mais le fait date de loin. Elle avait alors huit ans et elle en a vingt-six.

— Si elle veut bien recueillir ses souvenirs, je serais enchanté de les connaître.

Voici la lettre de Mme Loisel.

Monsieur le Directeur,

Pour répondre à votre bienveillante invitation, je m'empresse de vous transmettre ce dont je me souviens relativement au fait



----- Direction suivie par l'apparition. + Croix de Peul.
● Position des observateurs.

bizarre et fort impressionnant dont mon mari vous a entretenu

C'était pendant une nuit d'été de l'année 1887. J'avais alors huit ans, et je revenais, avec mes parents, en voiture, d'une

localité voisine de Marcillac, dans la Corrèze. Il y avait mon père, ma mère et deux ou trois autres personnes dont j'ai oublié les noms.

Tout à coup, au beau milieu du chemin, notre cheval se cabra, renifla des naseaux avec épouvante, s'arrêta, et refusa obstinément d'avancer, malgré les coups de fouet donnés par mon père.

Presque aussitôt, une voiture attelée d'un cheval apparut. Elle sortait d'un petit bois, traversa très rapidement à quelque distance devant nous la route que nous suivions, puis disparut dans des marécages situés de l'autre côté. Je me souviens fort bien que le conducteur, immobile sur son siège, a détourné la tête, paraissant nous regarder avec fixité, ce qui me causa une peur affreuse.

Je sais, pour l'avoir entendu dire maintes fois depuis, que le fourré d'où a paru sortir la voiture, aussi bien que les marais dans lesquels elle a disparu, étaient absolument impraticables, même pour des piétons, et je me rappelle aussi que l'on racontait dans la contrée que cet endroit était hanté la nuit par des apparitions fantastiques. Si j'ai bonne mémoire, un prêtre y aurait été assassiné. En raison de ces circonstances, le fait que je rapporte ici avait produit sur moi un tel effet qu'il est resté gravé dans ma mémoire, et que je le vois encore devant mes yeux, quoiqu'il y ait dix-huit ans de cela.

Veuillez agréer, etc.

Thérèse Loisel,
née Argueyrolles.

Afin de me rendre compte plus exactement de ce phénomène inexplicable et d'avoir entre les mains un autre témoignage, je fis demander au père de Mme Loisel, actuellement employé aux contributions indirectes à Culan (Cher), s'il avait quelque souvenir de cet événement. Voici sa réponse :

Monsieur le Directeur,

... C'était vers la fin août 1886 ou 1887, dans la commune de Marcillac-la-Croizille, canton de Laroche-Canillac (Corrèze), nous étions allés, avec ma femme et ma fillette, à la fête de

Nougein, hameau de la commune de Marcillac et situé à environ 6 kilomètres du chef-lieu de la commune. Nous restâmes assez tard à cette fête. A notre retour, un peu avant d'arriver à l'endroit dit Croix-de-Pensil (autour de cette croix circule un certain nombre de légendes locales dont je ne me souviens plus), vers les 11 heures du soir, c'était une nuit claire d'été permettant de distinguer assez loin ; à peine sortis d'un bois de sapins que traversait la route, ayant devant moi un assez grand espace découvert, mon cheval s'arrêta subitement, impressionné et devenu peureux sans cause apparente.

D'abord, il refuse d'avancer malgré le fouet, cherche à faire demi-tour, puis finalement se met à souffler fortement ses naseaux en trépignant sur place. Ne comprenant rien à sa crainte subite et absolument contraire à ses habitudes, j'en cherchais la cause, lorsque j'entendis un bruit sur ma gauche, à environ 200 mètres, et presque aussitôt je vois déboucher d'un bois de bouleaux, trèsépais etque je connaissais bien cômme inaccessible aux voitures et presque aux piétons, l'ayant contourné souvent en chassant pour en éviter la traversée, qui en était difficile à cause de la proximité des bouleaux les uns des autres, un cheval au grand trot marchant à une allure de 18 à 20 kilomètres à l'heure et attelé à une voiture à quatre roues. Tout paraissait extraordinaire dans un tel lieu et à une telle heure (nous étions bien placés pour voir, le cheval suivait une crête, et nous, nous trouvant en contre bas, l'horizon limitant la crête, le cheval, la voiture et le conducteur apparaissaient parfaitement devant le blanc de l'horizon). D'abord, l'allure du cheval marchant à cette vitesse, la tranquillité apparente du conducteur immobile sur son siège, la régularité de la marche dans un tel terrain, tout contribuait à nous étonner. Mais ce qui me stupéfia et ceux qui étaient avec moi, c'est quand il passa devant nous, à une cinquantaine de mètres, en traversant la route que nous suivions. Cette route, nous la savions entaillée dans le sol à une profondeur de 50 centimètres au moins, avec des fossés de chaque côté. Ces obstacles, qui nous paraissaient impossibles à franchir avec un tel attelage, le furent cependant sans difficulté : pas de ralentissement dans l'allure du cheval, pas une apparence de cahot, et la course se continua à nouveau de l'autre côté de la route et toujours dans la bruyère, jusqu'à une autre route desservant un autre village, mais encaissée au moins d'un mètre

dans le sol ; là, je ne doutais pas d'une catastrophe pour l'équipage, et j'avoue que je restai tout stupéfait de voir ce nouvel obstacle franchi avec autant d'aisance que le précédent. Au delà de cette dernière route, à dix mètres environ, était un grand marais : le cheval s'y engagea et bientôt disparut à nos regards : il avait passé derrière la crête et on ne l'apercevait plus.

Le plan ci-dessous donne une idée de l'état des lieux.

J'étais convaincu, et je le dis à ceux qui étaient avec moi (nous étions cinq ou six), que nous apprendrions le lendemain qu'un cheval et une voiture s'étaient enlisés dans le marais. Fort intrigué, je m'en informai le lendemain et dans la suite, mais jamais je n'appris rien de pareil. Ai-je eu la berlue ? je ne sais ; je n'ai là-dessus ni opinion, ni explication. Ce qui est certain, c'est que je me rappelle le fait après plus de dix-huit ans comme si c'était d'hier.

Je n'en parle pourtant jamais, craignant de passer pour un halluciné.

J. ARGUEYROLLES.

L'auteur de cette relation est actuellement âgé de 56 ans et jouit de la meilleure santé physique et morale, de même que sa fille.

Outre ces deux témoignages, j'en demandai un troisième, celui de Mme Argueyrolles. Voici sa relation.

Je me souviens que dans l'été de 1887 nous revenions en voiture, mon mari, ma fille et quelques amis, d'une fête qui avait eu lieu à Nougein, commune de Marcillac-la-Croizille, canton de Laroche-Canillac (Corrèze). Il était une heure assez avancée de la nuit lorsque, en passant près d'un endroit où se trouvait une croix, le cheval s'arrêta brusquement, les oreilles dressées et soufflant très fort des naseaux. Nous nous demandions la raison de ce brusque arrêt, lorsque nous aperçûmes, sortant d'un bois, absolument impraticable, une voiture à quatre roues attelée d'un cheval et qui passa devant nous à une vitesse incroyable. Le conducteur était assis très tranquillement sur son siège, ne paraissant faire aucun effort pour retenir l'animal emballé. Notre frayeur a été grande vu les circonstances et la disposition des lieux, car la voiture sortant d'un bois sauta un fossé, traversa la route, sauta un autre fossé, et disparut à nos regards dans un

endroit où il n'y avait que marais et fondrières, et tout cela sans que l'on remarquât aucun cahot.

Nous avons cherché longtemps à découvrir ce que cela pouvait être, nous n'avons jamais rien appris à ce sujet.

MATHILDE ARG[illegible]OLLES.

Voilà donc trois observateurs..., plus un cheval. Il serait intéressant de retrouver les deux ou trois autres personnes qui ont été témoins du même phénomène.

On peut faire bien des suppositions. S'il y avait clair de lune, le cheval peut avoir été effrayé, soit par l'ombre des bras de la croix, soit par le geste de l'un des voyageurs. Chacun sait que les meilleurs chevaux s'effrayent de rien. Mais la coïncidence de cette terreur subite avec l'apparition n'est pas un fait négligeable.

Triple hallucination, peut-on supposer aussi ; triple, et même quadruple, si l'on y ajoute celle du cheval...

Serait-ce un mirage ?

Mais de quelle espèce ?

Je ne me charge de rien expliquer. Je raconte, tout simplement, déclarant, d'ailleurs, que ce fantôme de voiture, de cheval et de conducteur est de la dernière absurdité.

Absurde, adjectif (étymologie : *ab* et *surdus*, sourd), ce qui est contraire à la raison, au sens commun. Voilà ce qu'on lit dans les dictionnaires.

« Je ne connais rien de plus absurde au monde, écrivait Ptolémée, que l'extravagante hypothèse du mouvement de la Terre. »

Il serait peut-être audacieux de prétendre que la vie humaine se déroule au milieu d'absurdités de tous genres ; mais nous pouvons assurément affirmer que nous vivons *en plein inconnu*.

MRS. VERRALL

Les Prévisions par la Ressemblance

L'espoir exprimé par le docteur Ferrari dans son intéressant article : « Prévision ou Prémonition à rappel » m'engage à vous envoyer les notes ci-jointes. Au cours de plusieurs années, j'ai eu de temps à autre des cas pareils à celui de M. A. T., rapporté par le docteur Ferrari ; c'est-à-dire que, lorsque je me promène dans la rue, je prends une personne inconnue pour l'un de mes amis ou l'une de mes connaissances, je reconnais l'erreur en me rapprochant de la personne en question, et presque invariablement, je rencontre mon ami ou ma connaissance aussitôt après, mais à un endroit qui n'était pas en vue au moment de l'erreur. Le cas n'est pas très fréquent, et pendant quelques années, j'acceptai le fait sans tâcher de l'analyser ou de l'expliquer. Mais un examen plus attentif m'a permis de formuler quelques observations et de rappeler certains épisodes.

Je suis une bonne physionomiste, et mes impressions mentales prennent une forme visuelle, de telle façon que la pensée d'une personne réveille aussitôt en moi l'image mentale de la personne en question. Mais dans les cas dont je parle, ce n'est pas une image mentale que je vois. Voici ce qui m'arrive : pendant que je suis dehors, généralement seule, je vois la personne que je prends pour une connais-

sance ; en me rapprochant, je m'aperçois que je me suis trompée, et que — c'est le trait caractéristique du phénomène — la personne qui se trouve réellement devant moi ne ressemble en rien à celle que je croyais avoir rencontrée. Presque aussitôt, au cours de la même promenade, je rencontre cette connaissance. Il ne s'agit donc pas du fait ordinaire de confondre une personne avec une autre qui lui ressemble ; cela m'arrive assez souvent, plus souvent peut-être, qu'à la plupart des autres personnes, car, quoique j'aie une bonne vue, je suis aussi apte à remarquer les points de ressemblance personnelle qui ne frapperaient pas une autre personne. Mais je n'ai pas tardé à distinguer les confusions ordinaires entre les individus qui se ressemblent et ces cas d'*anticipation* ; lorsque je trouve que j'ai pris un inconnu pour ma connaissance, et que cet inconnu n'a pas la moindre ressemblance avec la personne que je connais, je m'attends à rencontrer quelques pas plus loin cette dernière, et rarement mon attente est déçue, ainsi qu'on va voir par les notes que j'ai recueillies dans ces dernières années.

Dès le commencement de 1900, j'ai enregistré ces cas ; je ne suis pas à même de donner des preuves de ce que j'affirme, parce qu'il s'agit d'un phénomène dans lequel aucun témoignage n'est possible en dehors du mien propre. Mes notes n'ont d'ailleurs jamais été prises avant que la rencontre se réalisât, comme il faut faire quand cela est possible ; en effet, je ne porte pas avec moi de crayon et de carnet, parce que ces circonstances ne sont pas assez fréquentes pour justifier cet usage. Lorsque je découvre une erreur d'identification, je décide si elle doit « compter » ou non, et je marque cela de quelque façon, par exemple par un nœud à mon mouchoir ; l'incident est ensuite noté dans mon calepin un jour ou deux au plus tard après que le fait s'est produit. Dans une circonstance, comme on va voir, j'ai pu obtenir une preuve indépendante à l'appui de mon souvenir.

Le nombre total des cas est de six. Les dates en italique

se rapportent au jour où le cas a été enregistré dans mon carnet.

I. — 24 *février* 1900. — Le 22 février, en traversant Queen's Road, je vis sur le trottoir miss A. B. et une jeune fille qui venaient à ma rencontre. Je fus surprise de voir miss A. B. avec une compagne, parce qu'elle sortait habituellement seule, et je remarquai que sa compagne paraissait beaucoup plus jeune qu'elle. En passant auprès des deux demoiselles, je constatai qu'il ne s'agissait pas de miss A. B., et que la personne que j'avais prise pour elle ne lui ressemblait aucunement, étant plus brune, plus grasse, plus rose et plus jeune, à peu près du même âge que sa compagne. Deux minutes plus tard, environ, je rencontrai la vraie miss A. B., qui venait dans la même direction que la pseudo miss A. B. Il est impossible que je l'aie vue auparavant, car les deux points de la route ne sont pas visibles l'un de l'autre.

II. — 19 *avril* 1900. — Le 18 avril, en sortant des jardins Selwyn, et en tournant vers le Nord, je vis Mme C. qui venait vers moi, habillée tout en noir; je me demandai pour qui donc elle portait le deuil, puisque je l'avais vue dernièrement encore habillée en couleur. Au moment même où j'allais la saluer, je m'aperçus qu'il s'agissait en réalité d'une personne qui m'était absolument inconnue, beaucoup plus petite que Mme C. J'en conclus que j'allais rencontrer Mme C., et je la trouvai en effet trois minutes après sur sa bicyclette, après avoir tourné un coin et être parvenue à un point qui n'était pas visible de l'endroit où avait eu lieu la première rencontre.

III. — 3 *mai* 1901. — Le 3 mai, au matin, comme je me trouvais près de la Sidgwick Avenue, je vis venir vers moi une dame que je pris pour Mme D. Je réfléchis que Mme D. portait toujours un boa de fourrure en toutes saisons de l'année, et que je ne l'avais jamais vue avec un chapeau de couleur rose. Je regardai même, et je m'assurai que la dame

au chapeau rose n'avait pas la moindre ressemblance avec Mme D.; je songeai que je ne tarderais donc pas à rencontrer Mme D., et c'est ce qui arriva en effet une minute après. Elle venait dans ma direction par une route transversale, et quoiqu'elle fût très près de moi, elle n'était pas à portée de ma vue, lorsque j'aperçus l'inconnue qui me paraissait être Mme D.

IV. — 24 *mars* 1903. — Le dimanche 22 mars, ma fille et moi, nous nous promenions dans le Trinity Fellow's Garden, et, en regardant de loin deux jeunes gens assis sur un banc, je reconnus dans l'un d'eux M. E. Je pensai que l'autre devait être M. F., parce qu'il était en habit ecclésiastique, et M. F. était le seul étudiant de Trinity's College qui appartînt au clergé. (Les jardins ne sont pas ouverts au public.) Ma fille me demanda alors si je connaissais M. F.; et comme je lui répondis que non, elle me fit observer qu'elle doutait que le jeune homme qui se trouvait sur le banc fût réellement lui, puisque M. F. était grand et élancé, alors que la personne qui se trouvait sur le banc était petite et un peu forte. Nous en conçûmes qu'il devait être quelque ami de M. E., qui nous était inconnu, comme il n'y avait aucun étudiant ecclésiastique de cette apparence. A ce moment, nous entendîmes s'ouvrir la porte d'entrée, et nous regardâmes dans cette direction ; un jeune clergyman de haute taille entrait dans le jardin. Ma fille reconnut immédiatement en lui M. F. Le banc était alors hors de notre vue, et ce fut seulement quelques minutes après qu'en nous approchant des deux jeunes gens assis, nous trouvâmes que le compagnon de M. E. était M. G., que nous connaissions, et que, loin d'être habillé en clergyman, il portait un habit en serge bleue.

Il est impossible que j'aie vu M. F... au moment où j'ai cru voir un clergyman assis sur le banc; nous n'étions pas en vue de la porte d'entrée à ce moment. Il paraît donc qu'il s'agit bien d'un autre cas de vision anticipatoire, mais le point bizarre de l'affaire, c'est que, comme je ne connais-

sais pas M. F..., ce ne furent pas ses traits, mais seulement son costume, que j'appliquai à une autre personne. Il faut observer aussi que ma fille, qui connaît M. F..., vit bien que la personne assise n'était pas lui, mais ne remarqua pas que le vêtement n'était pas celui d'un clergyman.

C'est le seul cas dans lequel mon affirmation est confirmée par une autre personne, parce que c'est la seule fois que je n'étais pas seule au moment où le phénomène s'est produit. En outre de ces quatre faits, j'en ai noté deux autres, dans lesquels une erreur d'identité n'a pas été suivie par la rencontre de la personne réelle.

V. — Le 19 mai 1903, je me trompai à trois reprises différentes dans un seul jour, une fois dans la matinée, et deux fois dans l'après-midi, en prenant un inconnu pour M. H..., et contrairement à mon attente, je ne rencontrai pas ce dernier. Je marquai cet incident le 20 mai, en y ajoutant deux mots de commentaires, pour dire que je ne me souvenais pas qu'un pareil fait me fût arrivé jusqu'à ce jour, et que sa répétition le rendait plus étrange encore. Le 27 mai, je parlai de cet incident à un ami, en disant les noms, et j'appris alors pour la première fois que M. H... avait été et était encore malade. Il avait dû garder la chambre le 19 mai, mais son état n'avait point, ce jour-là, inquiété son entourage.

VI. — Dans la matinée du 21 ou du 22 mars 1904, je ne pris note de ce fait que le 10 avril, mais j'ai des raisons pour pouvoir affirmer qu'il s'agissait réellement d'un de ces deux jours, pendant que j'étais dans la rue, je fus dépassée par une de mes connaissances, Miss K..., qui était à bicyclette. Telle au moins a été mon impression; et je ne doutai pas de la réalité du fait jusqu'au 24 mars, alors que j'appris qu'elle était morte le 22 mars; elle avait subi la veille une opération après laquelle elle n'avait pas repris connaissance. Ce cas n'est pas complètement parallèle au précédent, car, bien qu'il faille que je me sois trompée en identifiant la jeune fille qui m'avait dépassée à bicyclette, je ne

m'étais pas rendu compte de mon erreur, et, par conséquent, je ne puis pas affirmer s'il y avait ou non une ressemblance réelle entre les deux — en d'autres mots, si le cas devait « compter » ou non. Mais je l'enregistre ici parce qu'il me semble appartenir à la même classe que les autres; tout au moins, il prouvera que mes notes ont été tenues aussi complètement que possible.

9 *Octobre* 1905.

UN CAS DE PRESSENTIMENT (1)

Le samedi 28 novembre 1903, à 4 heures un quart du soir, Mme R. est tout à coup prise d'angoisse : elle voit son neveu, enfant de 9 ans, à ce moment au lycée, qu'on lui rapporte à la maison avec la jambe droite cassée à l'endroit où cet enfant se l'était déjà cassée, quinze mois auparavant à la campagne.

Lorsque son mari, qui était allé chercher le petit à 6 heures et demie, rentre à la maison avec lui, Mme R. fait part de son inquiétude, dont elle rit maintenant. On dîne. Après dîner, l'enfant s'endort, près du feu, dans un fauteuil. On le transporte dans sa chambre. Sa tante le déshabille, et tout à coup pousse un cri. Elle a vu, *à l'endroit de l'ancienne fracture*, la trace d'un *coup violent*. On questionne l'enfant, qui n'avait rien dit, sans doute pour n'être pas grondé. Il raconte que, vers le milieu de la récréation de 4 heures à 4 heures et demie, un de ses camarades lui a donné, en jouant aux boules, un grand coup de pied dans le tibia de la jambe droite. Or c'était à ce moment que l'idée d'un malheur était venue à Mme R., avec une force telle qu'elle avait dû interrompre son travail quelques instants.

(1) Mme R., dont il est question dans ce récit, est mariée à un professeur d'un lycée du Cantal, dont nous connaissons le nom, et qui nous a lui-même communiqué ce cas de pressentiment.

LES NOUVEAUX LIVRES

FEL. SENILLOSA : **Texto de Ensenanza Dominical y de lectura para las Escuelas Esperitistas** (Barcelone, Carbonell y Esteva, 1905).

M. Philippe Senillosa, auteur de l'ouvrage *Concordance entre le Spiritisme et la Science*, fort connu dans les pays de langue espagnole, vient de faire paraître un livre assez remarquable comme nouvel indice du caractère pris par le Spiritisme dans la presqu'île ibérique et dans l'Amérique latine. C'est un recueil de conférences — voire de prônes — destiné aux écoles du dimanche pour les enfants de 10 ans et au-dessus ; les titres généraux en sont : « Dieu, L'Ame, La Réincarnation et ses conséquences, Le Spiritisme, Traités de morale pratique. Suivent des cantiques composés pour les écoles du dimanche par Mme Amalia Domingo y Soler, le poète spirite bien connu en Catalogne.

Quel que soit l'avis que l'on puisse porter sur la théologie kardéciste en général, l'ouvrage de M. Senillosa est fait avec talent, quoique peut-être d'un caractère un peu trop élevé pour des enfants.

NIGRO LICO, **L'Occultismo** (Ulrico Hœpli éd., Milan, 1905. Prix, 3 francs).

Ce livre — le premier en Italie constituant un traité complet d'occultisme — s'occupe successivement des sciences ou prétendues sciences astrologiques, alchimiques, chiromantiques ou ciromantiques, nécromantiques, magiques, spiritiques, télépathiques, hypnotiques, etc. L'exposé en est clair et ordonné; l'auteur, tout à son rôle d'informateur, ne s'attarde à celui de critique qu'avec la plus sage modération.

Professeur C. MOUTONNIER, **A ceux qui doutent, à ceux qui pleurent** (Paris, Librairie des sciences psychiques, 1 fr. 50).

L'auteur estime que le mal qui ronge notre époque est le doute, et s'efforce d'en guérir tout au moins ceux qui pensent par le cœur, en leur exposant, dans une série d'articles en prose et de pièces de vers, les croyances de spirites kardécistes.

REVEL, **L'Evolution de la vie et de la conscience** du règne minéral aux règnes humain et surhumain (Paris, L. Bodin éd., 1905, 3 francs).

C'est un traité de cosmogonie et psychologie, conformément aux doctrines de la philosophie orientale, mise en honneur chez nous par les théosophes. L'auteur y manifeste une aspiration ardente à l'unification des sentiments religieux.

Docteur JULES VINDEVOGEL, **L'Homme visible et l'Homme invisible**, Étude de science ultra-matérielle, secrète et théosophique (Bruxelles, 1 fr. 50).

Docteur MARC HIRSCH, **Hypnotismus und Suggestivtherapie**, Ein kurzes Lehrbuch für Aerzte und Studierende; Vollstudig neu bearbeitet von Doctor LEO HIRSCHLAFF (Leipzig, J.-A. Barth éd., 1905, 4 m. 50).

Memoria Historica do Spiritismo (Rio-de-Janeiro).

C'est une publication de la Fédération spirite brésilienne à l'occasion du centenaire d'Allan Kardec. Outre une traduction de la biographie d'Allan Kardec, par Henri Sausse, cette brochure contient des données intéressantes sur l'extension de la doctrine spirite au Brésil.

SAÏR, **Claude de Saint-Martin (le Philosophe inconnu)**, Interprétation de la véritable doctrine et de son application comme base de la sociologie (Nantes, P. Lessard éd.).

AU MILIEU DES REVUES

Dans la famille du comte Galatéri.

(*Luce e Ombra*, Milan, novembre 1905.)

Le comte Charles Galatéri, appartenant à une famille très honorablement connue du Piémont, raconte qu'au commencement de 1852, son père, en se retirant de l'armée sarde après trente ans de service, se fixait à Annecy, en Savoie, et se rendait acquéreur d'une petite villa à Veyrier-du-Lac, où, quelques années après, commencèrent des manifestations médianiques spontanées. Une porte qui donnait sur l'office s'ouvrait toute seule, ainsi que celle de l'écurie ; on entendait le bruit de pas dans les chambres pendant la nuit ; dans les derniers temps, les meubles se mouvaient dans toutes les pièces ; on entendait, par les escaliers, comme un bruit de bûches qui roulaient, et à la cave, les tonneaux qui se frappaient les uns contre les autres.

En 1860, lorsque la Savoie fut cédée à la France, M. Galatéri père fut envoyé par le gouvernement italien occuper une charge à la Spezzia ; il décida alors de vendre sa villa, où d'ailleurs la vie n'était plus tolérable ; aucun domestique ne voulait plus y dormir. Quand le restant de la famille fut parti, la comtesse Galatéri resta trois jours encore dans la maison, au milieu d'un vacarme aussi épouvantable qu'inexplicable. Comme les bruits paraissaient venir surtout d'une petite cave, elle s'imagina que la cause de cette hantise devait se trouver là ; d'ailleurs une force inexplicable la poussait à y faire des recherches ; elle saisit une petite pioche, se rendit dans cette cave et commença à creuser le terrain. Aussitôt, les bruits cessèrent. Elle en fut agréablement surprise, mais après quelque temps de travail, fatiguée, elle finit par y renoncer.

On était depuis un an à la Spezzia, lorsque la jeune fillette du comte Galatéri tomba gravement malade. « Le soir du 22 février 1861, vers 8 heures — continue le collaborateur de *Luce e Ombra* — mon père, ma mère et moi, nous soupions dans une chambre à côté de celle où était couchée la petite malade. Tout à coup, elle appelle, on accourt. Nous trouvons l'enfant assise sur le lit ; avec une voix encore forte, elle dit en français (langue qu'elle parlait habituellement) : *Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?* et elle montrait un coin de la chambre. Nous nous tournons de ce côté, sans apercevoir rien d'extraordinaire. Mais elle avait bondi sur ses pieds ; mon père se précipita vers elle, et il fut à peine à temps pour la saisir *en l'air*, à plus d'un demi-mètre sur le lit ; l'enfant courba la tête... elle était morte! »

La famille quitta alors la Spezzia pour s'établir à Turin, où elle fit la connaissance de plusieurs spirites distingués, avec lesquels ils commencèrent à tenir des séances médianiques.

Un soir de l'automne 1864, MM. Galatéri père et fils étaient assis dans leur salon ; tout à coup, ils entendirent à côté d'eux un froissement ; ils tournèrent les yeux vers la table, et virent un journal qui y avait été déposé se plier *tout seul*, d'abord au milieu, ensuite in-quarto. Le père et le fils se regardèrent, la bouche béante et un peu pâles ; il n'y avait pas de courant d'air et rien ne pouvait expliquer une chose pareille. Mais leur étonnement augmenta encore lorsqu'ils virent le journal s'ouvrir de nouveau lentement et reprendre sa position antérieure. Le comte ne put s'empêcher de se lever brusquement de son siège ; le garçon se jeta contre lui, sans perdre de vue le journal. On regarda instinctivement la pendule : il était dix heures vingt.

A onze heures, la comtesse arriva ; en voyant leur figure bouleversée, elle leur en demanda la raison. Quand elle le sut, elle éclata en sanglots, et tira de sa poche une feuille de papier, sur laquelle se trouvaient écrites quelques lignes qui étaient censées venir de sa petite Lily, et qui avaient été écrites par la médiumnité de la marquise Ida Vimercati. A un certain moment, le médium avait écrit : « *Je suspends ma communication pour aller faire une surprise à papa et à Charles.* » Le médium avait marqué l'heure, d'un côté de la feuille ; *il était dix heures vingt.*

En attendant, les séances médianiques continuaient dans le petit groupe auquel avait fait adhésion M. Galatéri. Parmi les expérimentateurs se trouvait M. Navone, qui avait amené avec

lui une certaine Mme Signetti, sage-femme, qui était un excellent sujet, qu'il magnétisait depuis longtemps; c'était une femme très honnête, mais d'une intelligence un peu bornée. La comtesse Galatéri s'approcha du médium, lui saisit la main, et lui demanda si elle voulait la suivre dans un endroit où elle avait l'intention de l'amener. Mme Signetti consentit et commença aussitôt à décrire son voyage, en l'air, vers le Nord. En traversant les Alpes, elle disait souffrir un grand froid; en parcourant la Maurienne, elle décrivait les pays couverts de neige; en arrivant à Chambéry, elle voulut à tout prix s'y arrêter pour visiter la ville. En voyant le château, elle y entra, malgré les exhortations de la comtesse pour qu'elle continuât le voyage; elle s'extasiait devant les riches salons, quand, tout à coup, elle dit avec surprise: « Tiens! ici le parquet est tout fait d'écus! » On lui fit remarquer qu'elle se trompait peut-être, mais le major Vacchieri confirma avoir vu, quand il était de garnison au château, ce singulier parquet dans un petit salon placé dans une des tours qui côtoyent le château. Elle reprit son voyage en esprit, arriva à Annecy, et s'arrêta à admirer le panorama du lac. A un certain moment, elle dit qu'en cet endroit elle retrouvait le fluide de la comtesse Galatéri, quoiqu'elle en fût absente depuis longtemps, et qu'elle se sentait portée à le suivre: elle n'avait donc plus besoin que la dame la tînt par la main et elle détacha sa main de celle de la comtesse.

Quelques minutes après, Mme Signetti avait un sursaut; sa figure prenait une expression de frayeur. Elle déclara se trouver devant une maison où la comtesse avait habité quelques années auparavant; elle voyait appuyé à la porte un homme portant un uniforme militaire et ayant une jambe de bois. Alors commença un long dialogue entre la somnambule et cet homme — dialogue dont les assistants n'entendaient que les demandes et réponses faites par Mme Signetti, mais que celle-ci répéta ensuite en entier, en remarquant toutefois qu'elle trouvait étrange de comprendre le français, dont se servait son interlocuteur, alors qu'elle ne le connaissait pas. L'homme à la jambe de bois raconta avoir pris part à quelques campagnes de Napoléon; que sur les champs de bataille, après le combat, il avait l'habitude d'aller fouiller les morts et les blessés et de s'emparer de l'argent qu'il trouvait sur eux. Il avait pu réunir ainsi une somme assez considérable; mais un jour, enfin, il avait été blessé à une

jambe, et on avait dû la lui amputer. Après sa guérison, il s'était retiré dans cette localité de la Savoie pour y jouir des richesses qu'il avait si malhonnêtement acquises; il acheta cette maison, mais, craignant d'être volé à son tour, il avait caché dans la petite cave au-dessous de l'escalier une partie de l'argent volé. Maintenant, repenti de ce qu'il avait fait, il s'était efforcé de pousser la comtesse à chercher cet argent, pour qu'elle le distribuât aux pauvres.

M. Charles Galatéri affirme que les personnes présentes à cette expérience ignoraient absolument ce qui était arrivé à sa famille dans la villa de Veyrier-du-Lac.

Deux ans après, la comtesse dut se rendre en Savoie auprès d'une tante gravement malade. Elle y apprit que les propriétaires de son ancienne maison cherchaient à tout prix à s'en défaire, ne pouvant plus, depuis quelque temps, résister au vacarme qui s'y continuait; ils avaient fait bénir la maison, ils avaient fait faire des conjurations, mais tout avait été inutile. On savait cela dans le pays et aux alentours, et personne ne voulait acheter la propriété. La comtesse se montra disposée à le faire, mais demanda de pouvoir y habiter quelques jours avant de signer le contrat. Sa proposition fut acceptée; elle s'installa dans l'habitation, et y resta seule, parce que les propriétaires ne voulaient pas y demeurer. Pendant les quarante-huit heures de son séjour, elle n'entendit aucun bruit. Descendue dans la petite cave, après un travail assez pénible, elle rencontra un pot de terre; elle le prit, et y trouva quelques milliers de francs en pièces d'or de Louis XVI et de Napoléon Ier, qu'elle distribua plus tard aux pauvres. Elle quitta la maison en déclarant au propriétaire qu'elle ne se décidait pas à en faire l'acquisition; toutefois, quand elle fut revenue à Turin, elle apprit quelque temps après que les propriétaires continuaient à la posséder, surpris qu'après le court séjour de la dame tout fût revenu à la tranquillité la plus parfaite.

En 1882, le comte Charles Galatéri se lia d'amitié avec un certain Virgini, ancien officier de grenadiers. La conversation entre les deux hommes portait parfois sur le spiritisme, dont M. Galatéri s'efforçait en vain de montrer à son ami le bien fondé. Un jour, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, les deux amis se promirent mutuellement que, le premier des deux qui serait mort, en avertirait aussitôt l'autre, et comment? *en lui grattant*

les pieds. Plusieurs années se passèrent. Au commencement de novembre 1887, M. Virgini annonça à son ami avoir repris du service dans les troupes d'Afrique, dans le commandement des Askaris.

Le soir du dimanche 5 août 1888, M. Galatéri était couché, quand sa femme qui était à côté de lui, lui dit avec un peu d'humeur : « Reste donc tranquille ! » Son mari lui demanda si elle rêvait, car il ne bougeait absolument pas. Et elle encore : « Je te dis de rester tranquille ! ne me chatouille donc pas les pieds !... » Comme M. Galatéri continuait à protester, ils s'imaginèrent que quelque insecte avait pu s'introduire dans le lit ; ils allumèrent une bougie, cherchèrent soigneusement, — rien ! On souffle la bougie, et on rentre dans le lit. Mais aussitôt la comtesse Galatéri a un sursaut et s'écrie : « Regarde, regarde au fond du lit ! » M. Galatéri regarde et ne voit rien, mais elle insiste : « Oui, regarde ; il y a un jeune homme de haute taille, souriant, avec un casque colonial sur la tête... Il rit en te regardant !... Oh ! le malheureux ! quelle horrible blessure il a à la poitrine ! Et puis un genou brisé !... Il te salue d'un air content... Il disparaît ! »

Le lendemain, la comtesse Galatéri *raconte l'événement à quelques amis et parents*. Le mardi 14 août, les journaux annonçaient qu'une troupe d'indigènes commandée par le capitaine Cornacchia, par les lieutenants Poli, Brero, *Virgini*, et par Adam Aga, avait été attaquée près de Saganéiti par les Abyssins ; Virgini, resté le dernier officier survivant, avait enfin été *frappé à un genou* et puis achevé par un *coup de fusil à la poitrine* (1).

(1) Les événements racontés par le comte Charles Galatéri sont si extraordinaires et romanesques, qu'ils peuvent être rapprochés de ceux de la fameuse famille Vergniat, rapportés par M. J. Maxwell dans son si intéressant ouvrage : *les Phénomènes psychiques*. Il en est d'autant plus regrettable que M. Galatéri ait tant tardé à faire connaître ces intéressantes aventures, en donnant lieu ainsi aux exagérations et variations éventuelles que le travail inconscient de l'imagination peut apporter aux souvenirs. Il serait également désirable d'obtenir l'attestation écrite des différentes personnes qui ont été mêlées de quelque manière à ces événements, et qui sont encore en vie. Toutefois, l'honorabilité indiscutable de la famille Galatéri et de quelques-unes au moins des personnes dont il est question dans ce récit, et que nous connaissons personnellement, nous permet d'y attacher une certaine importance, même en dehors de l'accent de vérité avec lequel est conçue cette narration. — VESME.

Comment faire progresser les Études Psychiques?

(*Les Nouveaux Horizons*, Douai, novembre 1905.)

M. le docteur Gustave Geley, d'Annecy, connu surtout par son très intéressant ouvrage, *L'être subconscient*, examine dans un article de sept à huit pages l'état assez stagnant dans lequel croupit la science métapsychique, et forme à ce propos quelques vœux et projets.

L'absence de tout progrès sérieux dans les méthodes d'observation et d'expérimentation des phénomènes psychiques est — selon notre auteur — une constatation aussi banale que déconcertante : c'est toujours, depuis un demi-siècle, le même empirisme, les mêmes tâtonnements, les mêmes incertitudes, les mêmes difficultés. Sans doute les efforts considérables de ces dernières années n'ont pas été absolument stériles ; les travaux et publications multiples, les tentatives de synthèses explicatives ont répandu, dans une large mesure, la connaissance des faits et des théories. Ils n'ont cependant pas réussi à fournir au « métapsychisme » une base inébranlable. Ils n'ont même pas sensiblement modifié l'indifférence publique ni l'hostilité de la majorité des penseurs et des savants.

Deux pierres d'achoppement semblent surtout difficiles à éviter : ce sont : le découragement et le mysticisme. Au découragement, aboutissent fatalement les expérimentateurs qui ne sont pas doués d'une persévérance à toute épreuve : leur enthousiasme éphémère fait bientôt place au dédain pour des études qui n'ont pas tenu assez vite tout ce qu'elles promettaient. Au mysticisme succombent trop souvent les imaginations dépourvues d'une forte éducation scientifique, les esprits mal dégagés de l'imprégnation atavique incapables de se résigner à marcher lentement et péniblement à la découverte de la vérité.

Une autre raison de piétinement sur place, raison capitale, celle-là, est le manque d'organisation, l'absence de toute cohésion dans les efforts des psychistes. Ils se bornent, pour la plupart, à travailler isolément et par petits groupes, dans les pires conditions ; à chercher toujours la reproduction des mêmes phéno-

mènes élémentaires ; à lutter sans succès contre les mêmes difficultés.

Les nombreuses Sociétés d'Études Psychiques, fondées un peu partout, semblent n'avoir, pour tout programme, que l'enregistrement des documents qui leur sont présentés. Aussi ces Sociétés n'ont-elles abouti à aucun résultat sérieux.

Une exception remarquable doit cependant être faite pour la Société anglaise des Recherches Psychiques, dont les enquêtes patientes et minutieuses ont accumulé les témoignages les plus précieux en faveur de l'authenticité des phénomènes d'ordre intellectuel (télépathie, clairvoyance, etc.).

De pareils résultats montrent ce que peuvent, pour les études psychiques, l'association des bonnes volontés et des intelligences. Ils montrent ce qu'il serait permis d'attendre d'une *organisasion générale*, d'une institution non plus seulement passive, mais surtout active, non plus seulement destinée à collectionner des documents et à enquêter sur les faits soumis à son appréciation, *mais à expérimenter elle-même*, à pousser jusqu'au bout la recherche et l'analyse.

De l'avis du docteur Geley, que l'idée en soit réalisée tôt ou tard, la création d'un Institut bien organisé et bien dirigé s'impose comme une nécessité inéluctable; elle sera le seul moyen efficace de triompher des difficultés inhérentes aux études psychiques.

Au point de vue pratique, l'établissement de laboratoires bien conçus, pourvus de tous les appareils enregistreurs et autres nécessaires, la présence permanente de médiums de choix faciliteraient considérablement les expériences et les observations. Les recherches patientes prolongées et complètes, actuellement impossibles, deviendraient aisées.

Au point de vue théorique, l'Institut centraliserait, pour la plus grande commodité des études psychiques, tous documents concernant ces études, livres, communications, observations, dossiers, moulages, photographies, etc. Il organiserait un bureau de renseignements, publierait un bulletin périodique, rendant compte de ses travaux; il ferait les enquêtes et recherches nécessaires, etc.

Sans doute, les difficultés seraient considérables, mais elles ne seraient certainement pas insurmontables. Il faudrait, avant tout, arriver à satisfaire deux conditions :

Obtenir des ressources suffisantes :

S'assurer, pour la direction de l'Institut, le concours d'hommes rompus à la méthode scientifique, élevés par leur savoir et leur caractère au-dessus des idées préconçues, et surtout décidés à sacrifier tout leur temps et toutes leurs forces à consacrer leur vie au succès de l'œuvre.

Ces deux conditions n'ont rien d'irréalisable.

La question des ressources, question primordiale, pourrait sans doute être résolue, si la majorité des psychistes comprenait la nécessité et le devoir de contribuer, dans la mesure de leurs moyens, à une fondation aussi féconde. Une souscription ouverte simultanément par les journaux et revues psychiques d'Europe et d'Amérique pourrait être tentée avec chances de succès. Ce serait ensuite l'œuvre d'une commission désignée à cet effet par les donateurs, de résoudre les autres difficultés, d'envisager toutes les complexités de l'entreprise, et de l'organiser pratiquement.

Encore les séances de « Rama » à Nice.

(*Revue Scient. et Mor. du Spirit.*, Paris, septembre 1905.)

Le docteur F. Breton continue le récit des séances données par « Rama » à la Société d'Études psychiques de Nice.

« On place sur les yeux de Rama — écrit le docteur Breton — deux énormes masses de coton hydrophile, environ de 100 gr., maintenues par quatre serviettes pliées en cravate, et placées horizontalement et obliquement très serrées. Je dégage le nez obstrué par le coton, que je repousse un peu en haut ; l'occlusion est *complète, absolue*. Le paquet de coton avait été acheté dans la journée par le président, et les serviettes que tout le monde a pu examiner avant et après l'expérience, étaient fournies par l'hôtel Busby... Trois personnes ont contribué à la mise en place du coton et des serviettes, à laquelle j'ai présidé moi-même ; toute la tête de Rama est ainsi enveloppée par un énorme turban. »

Rama est saisi par de légers frémissements des mains ; au

bout de deux minutes, il est en trance. Il va au fond de la salle où se trouve un chevalet portant une toile à tableaux, et à côté une petite table sur laquelle sont disposés des pinceaux de diverses grandeurs, et deux soucoupes contenant de la couleur bleu de prusse et blanc d'argent; il prend un pinceau, revient devant le public, contourne la table et le guéridon, et va à l'autre extrémité de la table prendre un carton glacé; il présente carton et pinceau à une personne (1) en l'invitant à y écrire un mot, puis remet le carton renversé à M. le président, en le priant de le conserver sans regarder ce qu'il y a d'écrit. Rama revient alors vers le chevalet, trempe le pinceau dans la peinture bleue, et commence à tracer des lignes courbes et droites d'environ 6 à 7 centimètres de hauteur, allant de droite à gauche, de gauche à droite, puis revenant pour compléter sans ordre déterminé les lignes partiellement tracées, qui finalement forment le mot PAYSAGES, qui était bien le mot écrit sur le carton; toutes les lettres sont de même hauteur, et également espacées.

Rama invite ensuite le docteur Breton à faire une partie de domino; sa tête est toujours enveloppée comme il a été dit plus haut. Néanmoins, il joue absolument comme s'il y voyait; il a très régulièrement assorti les dominos devant lui; il les prend au fur et à mesure, et avec une grande sûreté de main, les pose très exactement à la suite de ceux de son partenaire dans l'ordre voulu.

Rama retourne près du chevalet et s'adresse au président, M. Moutonnier, lui demandant ce qu'il veut qu'il peigne : un portrait, une marine, ou un paysage. « Une marine », lui répond-il. On exprime ensuite le désir que le tableau soit en largeur, et non pas en hauteur; qu'il représente un effet de nuit, avec la lune à gauche, et le moins de nuage possible; quelques montagnes dans le fond, à droite; dix rochers au premier plan; le tout devra être terminé en 30 minutes.

Rama commence à peindre; il se sert de plusieurs pinceaux de différentes grosseurs, et de deux couleurs; il peint vite, à grands coups. Parfois, avec un petit pinceau, il place un contour plus fin, son pinceau se porte avec précision des soucoupes à couleur au point voulu du tableau. Il termine avec son doigt

(1) On voudrait savoir quelle est cette personne. — N. de la R.

trempé dans l'encre et d'autres couleurs, et en 9 minutes il produit le tableau demandé : une marine, effet de nuit — la lune se dégageant d'un nuage et produisant un scintillement sur l'eau ; 3 montagnes au fond ; 10 rochers devant. Le tableau, dit le docteur Breton, est d'un effet saisissant.

Rama tombe épuisé sur son fauteuil, sa respiration est anxieuse, courte, accélérée ; le pouls au-dessus de *150 pulsations* par minute. La séance est terminée ; on s'approche du médium et on lui débande les yeux, dont les globes sont complètement convulsés en haut ; les paupières sont fortement contractées.

M. F. Breton donne ensuite le récit de deux autres séances pareilles. Les deux tableaux qu'il fit alors étaient d'un mérite très inférieur au premier, ce que le rapporteur croit devoir être probablement attribué aux intelligences différentes qui contrôlent le médium en trance ; aussi, durant l'exécution du deuxième et du troisième tableau, Rama parle le plus pur italien, alors que, dans son état normal, il le parle d'une façon encore plus incorrecte que le français.

Rama a aussi exécuté des expériences de végétation accélérée ; mais le docteur Breton lui-même ne s'y arrête pas, jugeant que ces expériences, faites comme elles l'ont été, ne seraient pas acceptées comme réelles par tout observateur sérieux.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Les étranges aventures de deux enfants de Ruvo, en Italie.

Dans le premier numéro de l'année courante, nous nous sommes occupés d'une étrange histoire qui nous venait de Ruvo, dans l'Italie méridionale, relative à deux garçons respectivement âgés de onze et de cinq ans, qui étaient arrivés de leur pays à Trani en état de complet sommeil hypnotique. Ils ne tardèrent pas à se réveiller, tout étonnés de se trouver loin de chez eux. On ajoutait que, durant leur sommeil, ils parlaient correctement le français, sans rien avoir appris de cette langue, et que ce n'était pas la première fois qu'une pareille aventure leur arrivait. Nous ajoutions avoir écrit à Trani pour obtenir des renseignements positifs à ce propos ; nous l'avons fait en effet, mais sans pouvoir venir à bout de rien.

Maintenant, les journaux italiens s'occupent de nouveau longuement de ces deux étranges garçons. Un journal de Bari, le *Corriere delle Puglie*, a été le premier à en entretenir ses lecteurs dans quelques articles parus vers la moitié de novembre ; les autres journaux se bornèrent presque tous à rapporter ses récits. Malheureusement, l'enquête faite par le journal de Bari est loin d'être complète et compétente ; le rédacteur qui l'a rédigée s'est à peu près contenté de recueillir tous les bruits qui couralent sur cette affaire dans le pays, sans en contrôler la valeur — ce à quoi il n'etait d'ailleurs pas scientifiquement préparé, à ce que l'on peut juger par la manière dont il traite la question. Nous devrons donc nous limiter à fournir à nos lecteurs un résumé de ces bruits, sans y attacher une valeur exagérée.

On raconte donc qu'en 1901, M. Mauro Pansini, entrepreneur

de constructions, allait habiter avec sa famille une vieille maison, sa propriété, près de l'hôtel de ville de Ruvo. Quelques jours après, des événements étranges commencèrent à provoquer l'étonnement et la frayeur de la famille : les tableaux tombaient des parois et se brisaient; les assiettes, les bouteilles et les verres allaient se briser contre les murailles sans qu'on y touchât ; les lampes tombaient de la table et les meubles, en se heurtant violemment, se fendaient, le tout sans cause apparente.

On parla naturellement d'esprits malfaisants, de diables, etc., on envoya chercher un prêtre, qui récita ses exorcismes, mais en vain. Un soir, l'aîné des deux fils Pansini, Alfred, alors âgé de sept ans, fut saisi d'un sommeil inexpliquable ; on le coucha, et le petit commença à parler d'une voix qui n'était pas la sienne. Ce phénomène se renouvela fréquemment depuis lors ; le petit Alfred, en tombant dans cet état hypnotique, parlait (toujours selon le journal de Bari) comme un vrai orateur, en se servant du français, du latin, du grec, et en récitant même merveilleusement plusieurs chants de la *Divine Comédie* de Dante. Le soi-disant esprit qui mettait la maison sens dessus dessous se manifesta à plusieurs reprises, tantôt par la bouche du garçonnet, tantôt au moyen de billets que l'on trouva en différents endroits de la maison ; il fit savoir qu'il s'appelait *chevalier Ferdinando*. L'écriture était celle de M. Mauro Pansini, qui s'étonnait fort de l'affaire.

Mme Pansini se décida à amener son fils chez l'évêque du diocèse Monseigneur Bérardi, qui se trouvait alors à Ruvo ; mais à ce moment Alfred tomba dans un état cataleptique dont il n'était plus possible de le tirer ; c'est dans cet état qu'on le transporta chez le prélat qui, aussitôt qu'il le vit, l'appela à haute voix par son nom et l'enfant se réveilla. Il resta quatre jours auprès de l'évêque sans être repris par ses crises, mais plus tard celles-ci recommencèrent de plus belle. Non seulement l'aîné, mais le cadet des deux frères, Paul, commença lui aussi à tomber de temps en temps dans cet état le plus souvent en même temps que son frère

C'est alors que se place la partie la plus intéressante de cette bizarre histoire. L'année dernière, les deux garçons se trouvaient

Un autre jour, la famille Pansini était à table à midi 30 ; on envoya le petit Paul chercher du vin, mais l'enfant ne revint pas ; une demi-heure après, Alfred disparut à son tour de la table ; à 1 heure, ils se trouvèrent tous les deux en bateau sur la mer, à Barletta, qui se trouve à 32 kilomètres de Ruvo. Les enfants commencèrent à pleurer, et le batelier les fit descendre à terre. Par bonheur, ils trouvèrent bientôt un voiturier qui les connaissait et qui les ramena à Ruvo, où ils arrivèrent à 3 h. 30 du même jour.

Une autre fois encore, les deux enfants étaient sur la place de Ruvo à 1 h. 35 ; à 1 h. 45, ils étaient à Trani devant la porte de leur oncle, M. Maggiori (15 kilomètres environ). Ainsi, en d'autres occasions, ils se trouvèrent transportés, toujours en quelques minutes, à Bisceglie, Giovinazzo, Mariotta et Terlizzi.

L'année dernière, on avait publié que le professeur André Grossi, du lycée de Trani, étudiait sérieusement ces phénomènes. Maintenant, on assure que ceux-ci intéressèrent pendant quelque temps le docteur Raphaël Cotugno, de Ruvo, médecin à un hôpital de Bari. Ce praticien s'efforça d'hypnotiser Alfred, mais presque sans y réussir — en tout cas, sans aucun résultat appréciable. Il déclara que l'on peut tout expliquer, hormis la disparition des deux enfants d'un endroit et leur apparition presque immédiate dans un autre. Le docteur Cotugno parla de ces faits au professeur Léonard Bianchi, de l'Université de Naples; ce savant éminent demanda qu'on lui envoyât les frères Pansini à sa clinique, mais les parents n'acceptèrent pas cette proposition.

On ajoute que les deux garçons sont beaux et intelligents ; Alfred suivait les cours du gymnase au séminaire ; Paul fait ses classes élémentaires ; leur père est un homme fort et de haute taille, d'une excellente santé; la mère est un peu malade. La famille se compose en outre d'une fillette de six ans et de deux autres frères, dont l'un est secrétaire communal à Ruvo. Ils ont fait de leur mieux pour empêcher ces faits de s'ébruiter, et ils considèrent ce qui leur arrive comme un vrai malheur.

Contre l'Église spirite de New-York

Le *World* de New-York s'occupe de l'agitation qui grandit dans les cercles chrétiens de cette ville contre la Rév. May S. Pepper, le médium dont nous avons parlé dans les derniers numéros des *Annales*, et qui, toute femme qu'elle est, occupe la charge de pasteur de la première Église Spiritualiste de Brooklyn, et avait représenté les spiritualistes américains au Parlement Mondial des Religions, qui a été tenu l'été dernier à Portland, dans l'Oregon. Une société s'est organisée qui vient de faire appel aux membres de toutes les Églises. Aucune décision n'a encore été prise, mais la Société a chargé un avocat, William H. Byrne, de s'occuper du côté légal de la question, et de décider si l'on possède les éléments nécessaires pour dénoncer Mme Pepper aux autorités judiciaires. Mme Pepper est accusée d'être, sous le manteau de la religion, un instrument de communication entre les vivants et les morts, évidemment dans un but pécuniaire. La Société a particulièrement envoyé aux membres de l'Église de Brooklyn une circulaire intitulée : « Peut-on procéder contre Mrs Pepper ? »

La psychométrie appliquée à l'exploitation des mines

M. William Denton, et bien après lui le professeur W.-F. Barrett, avaient prévu l'application de la faculté psychométrique à différents usages ; et voilà qu'une brochure qui nous parvient nous parle des singuliers pouvoirs psychométriques déployés par M. J.-J. Hindell, habitant à Launceston, Tasmania. On demanda d'abord à ce monsieur d'essayer ses facultés à la recherche de l'or, et sur la route qui mène à Ringarooma il parvint à indiquer l'endroit où s'étendait une vaste formation de quartz.

On appela ensuite M. Hindell à Golconde, où un syndicat se proposait d'acheter une mine, s'il la trouvait bonne. On pénétra dans le puits de la mine, et on trouva une couche de quartz

d'environ six pouces d'épaisseur ; l'administrateur de la Compagnie qui devait vendre le terrain déclara que le filon augmentait à mesure que l'on descendait, et qu'il allait se rattacher à un autre déjà connu. Mais M. Hindell affirma qu'il n'en était rien, et que, bien au contraire, le filon diminuait de proportions jusqu'à ce qu'il disparût complètement dans l'ardoise. L'administrateur et le directeur de la mine se montraient indignés de cette affirmation, en maintenant que la mine était d'une grande richesse. Les financiers qui avaient engagé M. Hindell suivirent son avis et renoncèrent à acquérir la propriété. La Compagnie en continua l'exploitation ; mais en moins de trois mois, le filon fut épuisé, et on n'en trouva pas d'autres.

Il serait intéressant d'obtenir des renseignements exacts sur ces récits, qui peuvent tout simplement cacher une réclame commerciale.

Le Professeur F. Porro.

M. le professeur François Porro, de l'Université de Gênes, vient d'être nommé directeur de l'Observatoire National Argentin de La Plata. Nos meilleures félicitations à l'éminent astronome, qui est l'un des membres du Comité de rédaction des *Annales des Sciences psychiques*.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Deux Conférences de Sir Olivier Lodge à Londres

Sir Olivier Lodge a tenu, ces jours derniers, au Hertford College, à Londres, une conférence sur les « Recherches psychiques » et leur importance dans la science et dans la religion. A peu près toute la presse anglaise et quelques journaux étrangers en ont publié d'assez longs comptes rendus.

Il débuta en faisant remarquer l'extension et l'importance prises par les études psychiques et méta-psychiques en France surtout, et l'intérêt que l'on paraît attacher même aux phénomènes physiques de la médiumnité, pour lesquels Sir O. Lodge, ainsi que quelques autres membres des plus en vue de la Société des Recherches psychiques, n'a jamais montré beaucoup de sympathie.

Ce qu'il faut employer en présence de ces phénomènes, dit-il, c'est le *scepticisme* dans la signification littérale du mot, c'est-à-dire un examen attentif et profond. Une acceptation empressée doit être évitée autant qu'un refus irréfléchi. Le dogmatisme, de nature positive ou négative, doit être également écarté comme irraisonnable et anti-scientifique. Quelqu'un de ces phénomènes peut paraître bizarre, voire même absurde, et de nature trop incertaine — mais il en est arrivé de même pour d'autres faits constatés par la science, à leur phase crépusculaire.

Les phénomènes méta-psychiques méritent d'être examinés, et devraient l'être par les personnes aptes à ces recherches, quoique les savants contemporains les considèrent avec défiance, sinon avec mépris. D'ailleurs, ces phénomènes ne sont pas nouveaux ; ils ont été communs à tous les âges et à tous les pays :

seulement on les a considérés le plus souvent comme des « miracles ».

A ce propos, le savant conférencier se demande si le progrès de la science a rendu le miracle plus raisonnablement probable et il croit pouvoir répondre : « Sous certains rapports, oui. » Cette conclusion peut être surtout appliquée aux guérisons merveilleuses. En effet, de nos jours, on est parvenu, par exemple, à produire, par auto-suggestion ou par allo-suggestion, des stigmates pareils à ceux qui se produisaient chez les saints et chez les sorcières.

Sir O. Lodge a terminé par une prophétie : celle de l'avènement prochain d'une époque de religion : une religion libérée des superstitieux et alliée aux connaissances obtenues au moyen des progrès de la science. Une religion qui est maintenant la consolation d'un petit nombre d'êtres humains, mais qui sera bientôt reconnue comme une puissance par l'humanité presque entière, dont elle deviendra l'un des facteurs de vie.

— Sir Olivier Lodge a dernièrement aussi entretenu les étudiants de l'Université de Birmingham, dont il est le recteur, des « Cas de Lucidité ultranormale ». Le cas dont il s'est surtout occupé est celui de Mme X, étudié par le professeur Richet, qui en a fait l'objet d'une conférence à la *Society for Psychical Reserach*, conférence que nous avons publiée dans notre numéro de juin.

Pour un Institut de Recherches Psychiques

Comme suite à l'article publié dernièrement par le docteur Geley, et dont nous avons donné un résumé dans ce même numéro des *Annales*, la Société d'Études Psychiques de Genève a décidé, dans sa séance du 5 novembre, d'adresser à toutes les Sociétés similaires les deux questions suivantes :

1° Les Sociétés d'Études Psychiques sont-elles d'avis que la fondation d'un Institut aiderait puissamment au développement des sciences dont elles s'occupent ?

2° Les membres desdites Sociétés seraient-ils disposés à contribuer, dans les limites de leurs moyens, aux frais nécessités par cette institution ?

Une circulaire de la Société de Genève porte ce questionnaire à la connaissance des intéressés ; elle exprime en même temps le

vœu que les revues et journaux psychiques publient les réponses qui seront faites à ces demandes.

L'Institut Général Psychologique ne fait pas beaucoup parler de lui; mais n'est-ce pas aller un peu loin que de le considérer comme non-existant?

Un manuscrit de Victor Hugo sur le Spiritisme

On sait que Paul Meurice, mort le 13 décembre à Paris, possédait, en sa qualité d'exécuteur testamentaire de Victor Hugo, un manuscrit du grand poète sur le spiritisme. Non seulement il en a toujours refusé la publication, mais encore il ne la laissait même pas entr'ouvrir par les curieux... lisez les journalistes.

Va-t-on maintenant publier cet ouvrage?

On serait bien naïf de l'espérer, car on a trop d'intérêt à maintenir le public dans l'erreur relativement à l'opinion de celui qui a écrit, au sujet des faits médianiques: " Éviter le phénomène, lui faire banqueroute de l'attention à laquelle il a droit, c'est faire tort à la vérité ".

TABLE DES MATIÈRES

DE L'ANNÉE 1905

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET

AOUT

SEPTEMBRE

NOVEMBRE